



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

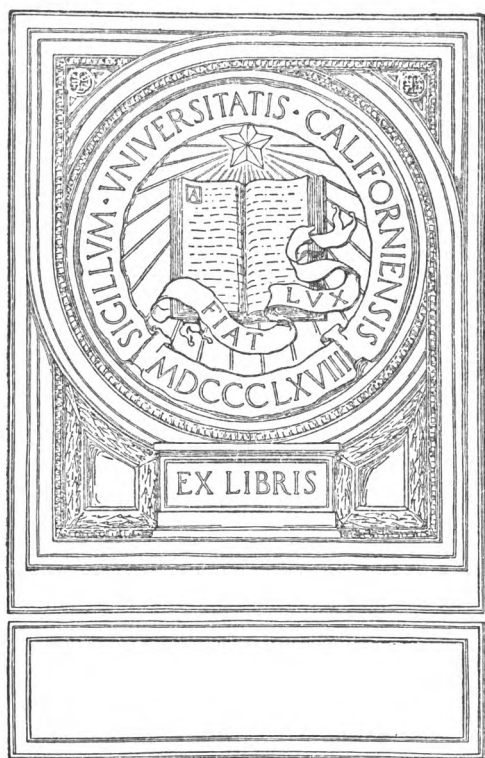
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. Gantrelle, A. Wagener, Ch. Michel

TOME XXXV.

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS
—
1892.

L24
R4
ser. 2
v. 35

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ~~XXXIII~~ 35

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Les lettres de Julien au philosophe Eustathios, par F. C.	1
Questions grammaticales, par J. BASTIN	4
L'enseignement des langues modernes, par H. LOGEMAN (<i>suite et fin</i>)	9
L'enseignement de la philologie germanique à Berlin et à Utrecht en 1890, par G. DUFLOU	24, 85
Société pour le progrès des études philologiques et historiques	73
Conon de Béthune, d'après une publication récente, par PAUL BERGMANS	78
Les origines de l'imprimerie en France, par THIL-LORRAIN	102
Note sur la prononciation du grec, par J. K.	113
Extrait d'une lettre adressée à l'auteur du précédent article, par M. E. BURNOUF	119
Le superlatif relatif en Français par J. BASTIN	145
Jeanne la Folle, d'après une publication récente, par ERN. GOSSART	149
<i>El δ'οὐν</i> peut-il être synonyme de <i>El δὲ μῆ?</i> par J. KEELHOFF.	161
La psychologie expérimentale. L'institut de M. Wundt à Leipzig, par J. J. VAN BIERVLIET	177
Orateurs fœtales, par PAUL THOMAS	191
Sur la négation explétive. Note additionnelle par J. DELBŒUF	193
Une lettre de Symmaque concernant les <i>Corporati Urbis Romae</i> (<i>Relat. 14</i>), par J. P. WALTZING	217
L'enseignement secondaire en France, en Allemagne, en Angleterre et en Belgique, par HEGENER	238
L'enseignement de l'économie politique, par Henri Lejeune	253
Lehrpläne und Lehraufgaben für die höheren Schulen : Berlin 1891, par H. DE BRUYN	258
Hommage à la mémoire de Schliemann à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, par A. WAGENER	289
Notes sur l'Apocolokyntose, par J. DELTOMBE	361
Les codex Bruxellensis (Parcensis) du <i>Pro Caecina</i> de Cicéron, par PAUL THOMAS.	365
Du rajeunissement des études classiques, par J. KEELHOFF	382

II.

COMPTES RENDUS.

Riemann et Goelzer. La deuxième année de grec. Grammaire grecque complète, par EM. BOISACQ	42
A. Pinloche. La réforme de l'éducation en Allemagne au dix-huitième siècle, par T. H.	46
Hyacinthe Binet. Le style de la lyrique courtoise en France aux XII ^e et XIII ^e siècles, par A. DOUTREPONT	50
Joseph Defrecheux. Vocabulaire de noms wallons d'animaux (Liège Luxembourg, Namur, Hainaut) avec leurs équivalents latins, français et flamands, par THIL-LORRAIN	54
J.-E. Kuntze. Die deutschen Stadtgründungen oder Römerstädte und deutsche Städte im Mittelalter, par HERMAN VANDER LINDEN	56
V. Casagrandi. Le Minores gentes ed i patres minorum gentium, par S. H.	59
D. B. Monro. A Grammar of the homeric dialect, par J. KEELHOFF	61
Paul Pelseneer. L'exploration des mers profondes, par F. PLATEAU	121
La Divina Comedia con Commenti secondo la Scolastica del P. Gioachino Berthier, dei Pred, par GEORGES DOUTREPONT	123
Théodore Reinach. Mithridate Eupator, roi du Pont, par F. C.	124
G. Goyau. Chronologie de l'empire romain, par AD. DE CEULENEER	126
Richardus Wagner. Epitoma Vaticana ex Apollodori bibliotheca, par L. PARMENTIER	130
J. Lemoine. Deux cents fables choisies d'Esopé, avec notes et lexique. Edition classique, mise en rapport avec les éléments de grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, par J. P. WALTZING	132
R. C. Jebb. Sophocles, part IV. The Philoctetes, par J. KEELHOFF	138
Étude critique sur l'opuscule de aleatoribus, par AD. DE CEULENEER	194
J. P. Waltzing. Le Recueil général des inscriptions latines (Corpus inscriptionum latinarum) et l'épigraphie latine depuis 50 ans, par AD. DE CEULENEER	197
Hülßen und Lindner. Die Alliaschlacht. Eine topographische Studie, par AD. DE CEULENEER	201
M. Manitius. Geschichte der Christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrhunderts, par H. PIRENNE	205
M. Prou. Recueil de fac-similés d'écritures du XII ^e au XVII ^e siècle, par H. PIRENNE	209
Tirocinium Nepocaesarianum, ou rudiments de grammaire, vocabulaire et phraséologie, pour préparer à l'étude des premiers auteurs: Népos et Caesar, par le chanoine Féron, par J. KEELHOFF	264
Die Völsungasaga nach Bugges Text, mit Einleitung und Glossar, herausgegeben von Wilhelm Ranisch, par A. BLEY	269
A. Piters. La littérature française. Extraits et notices, par PAUL BERGMANS	273
F. Brabant. Histoire politique interne de la Belgique, par J. FREDERICHX	275

III

E. Audoin. Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (autres que l'attique): homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien, p. ÉM. BOISACQ.	278
L'enseignement supérieur en France. Ce qu'il est, ce qu'il devrait être, par Ferdinand Lot, par LOUIS DUVAU	280
Georges Doutrepont. Étude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque, par J. SIMON	303
Charles Saroléa. Henrik Ibsen. Étude sur sa vie et son œuvre, par P. B.	305
E. Corroyer. L'architecture Gothique, par ED. M.	306
Arthur Joost. Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandlung der Griechischen Syntax in der Schule? par J. KEELHOFF.	312
Dr Ernest Wezel. César, guerre des Gaules. Cours de thèmes de reproduction. Comptes rendus, par H. DE BRUYN et par J. B. WALTZING.	314
L'abbé G. Dobbelstein. La proposition en français, en latin et en grec, ou méthode d'analyse logique, par J. B. WALTZING	322
C. THIAUCOURT. Les causes et l'origine de la seconde guerre punique et le commencement de la troisième décade de Tite-Live, par AD. DE CEULENEER	324
Antoni Elter de forma urbis Romae deque orbis antiqui facie, par AD. DE CEULENEER	326
G. von Below: Der Ursprung der deutschen Stadtverfassung, par H. VANDER LINDEN.	411
Flaminius Nencini. De Terentio eiusque fontibus, par PAUL THOMAS.	415
Firmin Brabant, S. J., Histoire du Moyen Age, par J. FREDERICHs .	421

ACTES OFFICIELS.

Nominations	66, 344, 423
Concours général de l'enseignement moyen du premier degré en 1892	334
Universités de l'État. — Assistants et agrégés spéciaux. Règlement	351
Règlement prussien du 15 mars 1890 concernant la formation pratique de candidats aptes à enseigner dans les écoles supérieures .	352
VARIA	64, 211, 283, 331
PÉRIODIQUES	67, 140, 212, 286, 359, 425
NÉCROLOGIE	72

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LES LETTRES DE JULIEN AU PHILOSOPHE EUSTATHIOS.

Dans toutes nos éditions des lettres de Julien, la trente neuvième a simplement comme titre : $\tau\omega\ \alpha\upsilon\tau\omega$, ce qui ferait croire qu'elle est adressée, comme celle qu'elle suit immédiatement, au philosophe Maxime. Ces mots $\tau\omega\ \alpha\upsilon\tau\omega$ avaient déjà paru suspects à Heyler¹, qui avait remarqué que dans le Paris. gr. 963 cette lettre portait l'adresse $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omega\ \phi\iota\lambda\omicron\sigma\phi\omega$. Le dernier éditeur des œuvres de Julien, M. Hertlein², a, par oubli sans doute, négligé de noter la variante signalée par Heyler et conservé le texte de la vulgate. Il n'est pas douteux cependant que la leçon du Parisinus 963 ne soit la vraie. Elle a été confirmée par les deux mss. découverts récemment à Chalkè³ et qui ont l'un et l'autre l'en-tête $\epsilon\upsilon\sigma\tau\alpha\theta\iota\omega\ \phi\iota\lambda\omicron\sigma\phi\omega$. Mais de plus on peut démontrer que les mots $\tau\omega\ \alpha\upsilon\tau\omega$ ne sont dus qu'à une erreur. Ils remontent à l'édition *principes* de la correspondance de Julien publiée par Martinius (Paris 1566), et une série de concordances sur lesquelles ils serait trop long d'insister ici, établissent que pour les lettres 37 à 48 Martinius s'est servi d'un seul ms., le Paris. gr. 2755. Or, dans celui-ci tout titre fait défaut à la lettre 39. Le $\tau\omega\ \alpha\upsilon\tau\omega$ n'est donc qu'une addition de l'éditeur, qui en l'absence d'indication contraire, a cru que cette épître était adressée à Maxime le philosophe, comme la précédente.

Même sans une tradition aussi claire, le contenu de ce billet eût suffi à faire deviner son véritable destinataire. L'empereur y permet à son correspondant de le quitter pour retourner dans

¹ *Iuliani imperatoris epistolae*. Mayence, 1828, p. 351.

² *Iuliani imperatoris quae supersunt*, Teubner, 1876, p. 537.

³ *Papadopoulos-Kerameus*. Suppl. du t. XVI du Sylloge de Constantinople, 1885.

sa patrie soigner sa santé ébranlée. Or, nous avons précisément une autre lettre de Julien à Eustathios (n° 76), par laquelle il le mande en toute hâte auprès de lui et met à sa disposition pour ce trajet la poste publique (*δημόσιος δρόμος*). On voit que le séjour de la cour ne fut pas heureux pour le philosophe que l'empereur avait honoré d'un appel aussi pressant.

Il est une troisième épître qui se rattache étroitement à celle dont nous venons de parler. Elle est jointe dans les mss. à celles de Julien mais généralement considérée comme apocryphe¹. Son auteur remercie la personne à laquelle il s'adresse, de lui avoir permis d'interrompre un voyage commencé dans une voiture publique (*δημοσία ἀπήνη*) et se félicite de pouvoir se reposer sous de frais ombrages, où il jouit à l'aise de la lecture de Platon. On serait tenté de croire que cette lettre a été écrite par Eustathios alors qu'obéissant au désir de Julien il se rendait auprès de lui. Cette supposition est confirmée par l'examen des manuscrits. Dans nos éditions cette épître est intitulée *Λιβανίου σοφιστῇ καὶ κουαίστωρι* et ce sont en effet ces mots qu'on lit en tête dans le Paris. gr. 967. Mais le Paris. gr. 2755 donne *Ἰουλιανός Λιβανίου*; le Paris. gr. 3044 *Ἰουλιανοῦ τοῦ παραβάτου ἐπιστολὴ πρὸς τὸν Λιβάνιον*; le Laurent. LVIII 16 simplement *Ἰουλιανός*. Ces variations sont déjà peu favorables à l'authenticité du titre admis dans la vulgate. L'adresse originale nous a été conservée dans le Paris. gr. 963, où on lit en tête de ce billet ce qui suit : *Λιβανίου σοφιστῇ καὶ κουαίστωρι, ἰουλιανῷ εὐστάθιος φιλόσοφος*.

Il paraît évident que cette singulière mention est due à la réunion de deux titres : la lettre qui nous occupe était probablement, dans un ancien recueil de documents relatif au règne de Julien, précédée d'un acte officiel qui se terminait par une formule contenant le nom de Libanius sophiste et questeur². Un compilateur byzantin empruntant notre lettre à ce recueil aura avec l'adresse de celle-ci confondu une partie de la *subscriptio* de l'acte précédent, et les copistes postérieurs, se trouvant ainsi devant une double indication qu'ils ne comprenaient pas, ont simplement pris les deux noms les plus connus, ceux de Libanius et de Julien. Cette épître 76 a donc réellement été envoyée par Eustathios à Julien. On s'explique ainsi aussi bien

¹ Cf. Heyler op. cit. p. 508.

² Cf. Gardthausen *Griech. Palaeog.* p. 368.

son contenu que la recherche de son style. Le Paris. 967 donne d'ailleurs une variante qui nous confirme dans cette opinion. L'écrivain y appelle son correspondant, non pas comme dans la vulgate ὁ φίλη κεφαλὴ, mais ὁ φίλη καὶ ἱερὰ κεφαλὴ, ce qui convient bien pour un empereur.

C'est probablement à la fin de 361, en même temps que les philosophes Chrysanthius et Maxime, qu'Eustathios fut appelé à la cour; sa lettre daterait donc au plus tard du commencement de 362. C'est d'ailleurs, semble-t-il¹, le seul écrit que nous ayons conservé de lui. Il ne fait pas beaucoup regretter les autres.

F. C.

¹ Cf. Zeller *Philos. Gr.* V³ p. 729 n. 4.

QUESTIONS GRAMMATICALES.

NE QUE (seulement) NE PAS *que*, NE PAS PLUS DE, *ne* explétif.

1) *Ne que*, signifiant *seulement*, a perdu, pour ainsi dire, sa signification négative :

Je n'ai qu'un franc dans ma poche = j'ai *seulement* un franc dans ma poche ¹.

La différence entre les deux tournures, c'est que la première est présentée sous une forme *négative*, et signifie : je n'ai PAS une somme *au-dessus* d'un franc ; la seconde : j'ai un franc *pour toute somme, pour tout potage* (rien au-dessus, rien au-delà).

C'est ainsi que, parfois, nous exprimons une pensée *négative* sans le secours de la *négative*, et une pensée *affirmative* par la négation :

Ce livre vous ennuie, dites-vous ; mais vous ai-je dit de le lire ? (je NE vous ai PAS dit de le lire).

Le conseil que je vous donne, NE vous l'ai-je PAS donné déjà dix fois ? (je vous l'ai donné dix fois).

2) L'adverbe *pas*, qui est le substantif *pas*, n'est par lui-même nullement négatif ; il détermine ou renforce la négation *ne*, ne l'annule jamais. Souvent même nous ne pouvons formuler aucune différence bien sensible entre *ne*, *ne pas*, *ne point* :

Que n'êtes vous venu plus tôt ; pourquoi n'êtes vous PAS venu, pourquoi n'êtes-vous POINT venu plus tôt ?

NE bougez d'ici que vos parents ne vous le disent (NE bougez PAS, NE bougez POINT, etc.).

Il n'y a pas de jour qu'il NE consacre (qu'il NE consacre PAS, qu'il NE consacre POINT) à ses affaires.

Quelle est la jeune femme qui NE s'est (NE s'est pas, NE s'est POINT) ingéninée à plaire ?

Qui NE sait (qui NE sait PAS, qui NE sait POINT) se borner ne sait pas écrire.

¹ *Solus* (autre forme *sollus*) signifie, comme le mot grec *holos* (prononcez *holoss*), *entier*, *tout entier*, et a pris plus tard le sens de *seul* (tout à fait avec soi, sans être accompagné de qui que ce soit).

Pas et *point* n'étant pas des mots *négatifs*, il ne peut y avoir d'autre différence entre *ne*, *ne pas*, *ne point*, que le degré d'*énergie* que l'on peut vouloir établir entre ces trois négations.

Il résulte de là qu'au point de vue de ce que signifient *vraiment* les mots, il ne peut y avoir aucune différence entre *ne que* et *ne pas que*, en dehors de celle que nous venons d'établir (plus ou moins d'énergie, de *force* dans la négation).

La langue du XVII^e siècle, qui n'admettait pas encore avec Vaugelas, Ménage, les Précieux et les Précieuses, que *PAS* et *POINT* fussent des négations, a pu encore parfaitement dire, sans qu'il y eût aucun sous-entendu :

Ils (les fils d'Horace) *NE* l'auront *POINT* vue (Rome) obéir qu'à son prince (Corneille, Horace, III, 6).

N'en cherchez *POINT* l'aveu *QUE* dans l'obéissance (Idem).

Chimène n'en reviendra *POINT* *QUE* bien accompagnée (Idem).

Je *NE* veux *POINT* régner *QUE* dans votre cœur (Idem).

Le sage n'en vient *POINT* à cette extrémité qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité (La Fontaine).

Le peuple n'a *POINT* été informé de cela *QUE* par des bruits vagues, confus, incertains (Pellisson, défense de Fouquet).

Il n'y a *POINT* de bons poètes *QUE* ceux qui le sont naturellement (Racine).

Ils *NE* veulent *POINT* qu'on ouvre la bouche *QUE* pour les louer (Fénelon).

Brantôme (xvi^e siècle) disait aussi avec la vieille langue : Pompée n'avait *PAS* *QUE* son épée et son cheval.

Pourquoi toutes les phrases ainsi construites ont-elles maintenant un sens tout opposé à celui qu'elles avaient encore chez les écrivains que nous venons de citer ? Tout simplement parce que les grammairiens du XVII^e siècle étaient parvenus à faire de *pas* et de *point* des mots *négatifs*, et que si nous ne sommes plus guère d'accord avec eux, il ne nous est, du moins, plus permis de réunir dans ces sortes de phrases *ne pas*, *ne point* avec *que* pour signifier *seulement* ; les mots *pas* et *point* doivent disparaître :

Il n'y a de bons poètes *QUE* ceux qui le sont naturellement (voir l'exemple de Racine).

Les fils d'Horace n'ont vu Rome obéir qu'à leur prince (voir l'exemple de Corneille), etc., etc.

Il est complètement inutile, dans l'exemple cité de Corneille, de sous-entendre les mots : *à d'autres* :

Les fils d'Horace n'auront point vu Rome obéir (A D'AUTRES)
qu'à l'eur prince.

Ces mots n'étaient ni dans la pensée de Corneille, ni dans celle des écrivains qui se sont exprimés de la même manière. Trouver ici des négations sous-entendues, en disant que les négations, comme les articles, ne se répètent pas, ce serait, d'un autre côté, voir des choses qui ne sont point, et porter par trop loin l'amour des négations.

Vu l'état actuel de la langue, nous avons maintenant, grâce aux grammairiens du XVII^e siècle, des sens diamétralement opposés, selon que nous disons :

Je n'ai qu'un franc à vous donner ; je n'ai PAS qu'un franc
à vous donner (je vous en donnerai *plusieurs*, *beaucoup*, si
vous le désirez).

Cet homme n'a QUE sa langue (il n'a pas autre chose que sa
langue ; il parle, babille, et voilà tout).

Il n'a PAS QUE sa langue (il a encore *d'autres qualités* que
celle de babiller, de parler).

Je n'ai qu'un ami dans votre ville ; je n'ai PAS qu'un ami
dans votre ville (j'en ai *plusieurs*).

La pensée est encore rendue d'une manière négative par *ne pas plus de*, qui n'exprime souvent le *chiffre* ou la *quantité* que d'une manière approximative :

Avez-vous plus de dix francs sur vous ?

Non, je n'ai PAS PLUS DE dix francs, j'en ai peut-être même
moins.

Je voudrais acheter cet objet qui coûte douze francs ;
malheureusement je n'ai PAS PLUS de dix francs sur moi
= je n'ai QUE dix francs, j'ai SEULEMENT dix francs (je
n'ai pas au delà, au-dessus de dix francs).

La proposition *de*, après *plus*, est ici un vestige de l'ancienne langue, qui employait *de* ou *que* après les comparatifs de *supériorité* et d'*infériorité* :

Il est plus savant DE Paul (doctior Paulo) ; il est plus savant
QUE Paul (doctior QUAM Paulus).

Il est plus grand DE vous et plus fort (Arnoul Gréban,
Mystère de la Passion, XV^e siècle, vers 6204).

N'i a femme malveise (mauvaise) ki mienz (mieux) DE tei (que toi) ne vaille (Roman de Rou, I, p. 91). Famme a art plus DOU (de le) diable (femme est plus rusée QUE le diable).

A côté de DE, nous trouvons souvent aujourd'hui QUE dans des phrases comme celle-ci :

Ce vin est plus D'à moitié (plus QU'à moitié) bu.

Comme déduction de ce qui précède, nous n'aurons, en laissant à *ne* sa vraie signification *négative*, aucune différence de sens, entre :

Je crains qu'il NE vienne ; je crains qu'il NE vienne PAS.

La seule différence qu'il pût y avoir, c'est que dans le second cas, le désir *de ne pas voir arriver l'homme dont on parle* est plus fortement encore exprimé dans le second cas que dans le premier.

Heureusement, comme M. Delbœuf le dit très bien dans sa Grammaire (3^e édition), n° 229, p. 111, *ne* est *explétif* (d'où : *superflu, inutile*) dans le premier cas, et la proposition subordonnée est, comme il l'explique parfaitement, *positive*, c'est-à-dire *affirmative* :

Je crains qu'il (NE) vienne est donc équivalent à : je crains qu'il vienne.

Et comme pour exprimer le contraire d'une affirmation une seule négation nous suffit, nous dirons avec : *ne pas* = *ne* (vraiment négatif) :

Je crains qu'il NE vienne (PAS).

Les deux formules logiques et opposées l'une à l'autre sont donc :

1) Je crains qu'il vienne ; 2) je crains qu'il NE vienne (PAS).

Il me semble que ce serait se mettre en contradiction avec soi-même que d'admettre que *ne* soit *explétif* (inutile, superflu) dans le 1^{er} cas, et qu'un second *ne* soit sous-entendu dans le second, en disant que : je crains qu'il NE vienne (PAS) = je crains qu'il NE NE vienne (pas).

Le XVII^e siècle savait encore dire avec *ne*, ayant la valeur de *ne pas* :

L'Ambassadeur regrettait que tout cela **NE** se faisait en la personne du prince d'Espagne (Malherbe).

J'ai bien du regret que je n'ai été à votre entrevue (Voiture).

C'est dommage que je n'ai vu aussi les carrosses (idem).

Je regrette que mon extrême vieillesse **NE** me peut permettre de jouir longtemps de votre bonheur (Vaugelas).

C'est grand dommage qu'il n'avait cela (M^{me} de Sévigné).

Remarquons ici la simple négation *ne*, où nous devons employer maintenant *ne pas*, et l'*indicatif* au lieu du *subjonctif* dans la proposition subordonnée.

Voir dans les *Französische Studien* de M. M. Körting et Koschwitz, dans les *Bemerkungen über die Syntax Pascals* du docteur Haase, dans les *Französische Studien zur Syntax* Robert Garniers, zur *Syntax Voiture's*, les exemples qui précèdent, et tous les autres exemples sans nombre; de *je crains qu'il vienne* etc., là où nous disons : je crains qu'il **NE** vienne.

L'ancienne langue employait très souvent *ne* avec la valeur de *ne pas*, et il en est resté une foule de cas dans la langue moderne; M^r Delbœuf en cite un exemple très juste.

Avec *celui qui*, dans la phrase suivante de Pascal, nous emploierons *ne pas*.

Celui qui **NE** fait (celui qui **NE** fait **PAS**) ainsi n'entend pas la force de la raison.

Changeons *celui qui* par *qui* et nous dirons encore très bien avec l'ancienne langue et avec M. Delbœuf :

Qui **NE** fait ainsi (ou : qui **NE** fait **PAS** ainsi) n'entend pas etc.

(j'en ai donné de nombreux exemples, p. 27, dans mon étude des négations; Paris, 1891, Emile Bouillon, 67, Rue Richelieu). Dans ces exemples *ne* = ne pas.

Quant au double sens de *rien moins que*, selon le contexte, dans :

Il n'est **RIEN MOINS QUE** savant (il est savant), il n'est **RIEN MOINS QUE** savant (il est ignorant),

voir Littré, au mot *rien* (n° 13).

J. BASTIN.

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES.

QUESTIONS DE MÉTHODE.

(Suite et fin).

Nous voici arrivés à un livre d'un tout autre caractère que les précédents. Ceux-ci s'occupent de questions générales ou de la phonétique en général. L'*Elementarbuch* de Sweet est un essai pratique destiné à montrer comment la phonétique peut trouver place dans l'enseignement d'une langue étrangère.

Quoique ce soit un cours d'anglais, j'en parlerai un peu plus longuement, parce que je suis convaincu de sa grande utilité, même pour ceux qui ne s'occupent pas spécialement de cette langue. Sous le rapport de la méthode, l'ouvrage est si excellent que j'engage tous les professeurs de langues vivantes à en prendre connaissance.

Il se compose de trois parties, — la grammaire, les textes, le glossaire, — toutes trois de peu d'étendue. La phonétique comprend une courte introduction à la physiologie du langage et un système de voyelles et de consonnes basé exclusivement sur la phonétique. Inutile de faire observer que dans ce système, émanant de celui qu'on pourrait appeler le chef de l'école anglaise, on a le plus insisté sur la genèse des sons. La lexicographie et la syntaxe sont traitées très brièvement, dans leurs points essentiels, et, de même que les textes, présentées en orthographe phonétique. Ces textes sont en partie accompagnés d'une transcription en orthographe usuelle. Leur contenu, au point de vue des théories dont nous nous occuperons plus loin, ne laisse rien à désirer. En effet, on n'y convie pas les élèves à prendre connaissance de faits aussi intéressants que ceux-ci : « le chien de notre oncle s'est cassé la patte, » ou « le fils de notre charpentier est mort, » mais on a fait des emprunts à des ouvrages de vulgarisation scientifique, tels que la *Physiography* de Huxley, l'*Anthropology* de Taylor, les *Domestic Manners* de Wright, etc. Sweet attache le plus d'importance à la phonétique de la phrase, c'est-à-dire aux modifications que le mot subit d'après sa place dans le contexte.

Souvent on entend dire : Je comprends bien l'anglais, mais ces anglais parlent tellement vite ! Ils avalent la moitié de leurs

mots ! Cela tient au défaut de la méthode généralement suivie, qui consiste à faire apprendre des mots vides de sens, arrachés de leur contexte avant d'aborder le contexte lui-même, qui seul a une signification. On ne peut donc assez recommander une méthode qui s'efforce d'indiquer exactement les différents changements de forme que subit le mot d'après ses différentes positions.

Mais ne sera-t-on pas étonné si, après tous ces éloges, je me permets de mettre le lecteur sur ses gardes lorsqu'il emploiera cet ouvrage. Je le fais cependant avec d'autant moins d'hésitation que j'ai été à même de voir dans un pays voisin que, séduit par l'excellence de la méthode, on n'en avait pas remarqué les côtés faibles, — ou plutôt le côté faible.

Nous avons déjà examiné quel devrait être le dialecte que le professeur doit faire acquérir à ses élèves. Nous nous sommes alors prononcé pour une moyenne, si l'on veut, plus ou moins artificielle. Je suis le premier à reconnaître qu'il y a beaucoup à objecter contre cette manière de voir, plus peut-être sous le rapport scientifique que sous le rapport pratique, — ce qu'il importe toujours de distinguer nettement. On ne peut donc adresser des reproches à celui qui se sera placé à un autre point de vue, et se sera basé sur un dialecte particulier, pourvu qu'il reste conséquent avec lui-même. Mais c'est le choix de ce dialecte que je ne puis approuver. L'auteur dit : « Zu Grunde gelegt habe ich natürlich den mir geläufigen Londoner dialect, wie er in gebildeten Kreisen gesprochen wird. » Le manque de caractères typographiques pour une transcription phonétique m'empêche d'entrer à ce sujet dans des détails. Je dois donc, à mon grand regret, défendre ma thèse au moyen d'aphorismes. Quoique personne ne songe à nier que l'on parle à Londres comme Sweet l'indique, et quoiqu'il soit peut-être vrai que l'on parle ainsi « in gebildeten kreisen, » il est tout aussi certain que l'on ne parle pas ainsi « in *den* gebildeten kreisen, » c'est-à-dire que telle n'est pas la moyenne de la prononciation du *gentleman*. Ce jugement, émanant de quelqu'un qui n'est pas anglais, pourra sembler étrange, mais j'ai le droit d'affirmer que ce jugement est aussi celui de plus d'un anglais, et comme dans de telles questions il importe de connaître les autorités sur lesquelles on s'appuie, je dirai que ceux que j'ai en vue ici sont tous des professeurs de l'université d'Oxford. D'ailleurs ma

propre expérience me permet de déclarer que Sweet lui-même n'a pas la « Cockney pronunciation » qu'il reproduit.

Si donc un jour un dialecte plus pur était substitué dans l'« Elementarbuch » au dialecte Londonien, cet excellent ouvrage pourrait être recommandé sans restriction aucune.

Les *Elemente der Phonetik* de Vietor ressemblent au livre de Trautmann, dont j'ai déjà parlé. Son but est surtout pratique. Ici aussi on systématise et on examine les sons de l'allemand, de l'anglais et du français ; on enseigne donc la prononciation de ces trois langues. Mais la phonétique est une science si jeune, et ses résultats sont encore si peu nombreux, que même un auteur comme Vietor, qui se proposait de n'écrire qu'un livre élémentaire, se bornant à donner des faits, a été malgré lui entraîné sur le terrain des discussions scientifiques. Son ouvrage a donc aussi un caractère mixte, ce qui n'a pas cependant occasionné de difficultés pratiques.

Comme il résulte de la discussion très intéressante contenue dans les remarques sur le § 35, l'auteur tient le milieu entre les deux écoles. Tout en contestant l'utilité pratique du système de Trautmann, il indique très clairement les défauts des systèmes de voyelles de l'école anglo-scandinave et prend position entre les deux.

A ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître un ouvrage de phonétique écrit en néerlandais, je signalerai la *Klankleer* de Roorda. Ils n'y trouveront ni des choses nouvelles, ni des vues neuves. L'auteur n'a d'ailleurs pas la prétention d'en donner. Sauf quelques détails d'importance secondaire¹, le livre peut-être recommandé comme une bonne introduction à l'étude de la phonétique. L'auteur s'est rangé du côté de l'école anglaise.

A propos du *Handbook* de Sweet, nous avons mentionné aussi son *Primer of Phonetics*, qui est pour ainsi dire une nouvelle édition, assez considérablement remaniée, du premier de ses ouvrages. Non seulement il donne d'autres résultats que le *Handbook*, mais il emploie une autre transcription, notamment le système déjà mentionné du *Visible Speech* de Melville Bell, mais en le rendant plus conséquent et en le complétant. Nous

¹ J'en ai signalé quelques-unes dans un article qui a paru dans *Taal en Letteren* (Zwolle, 1891).

ne pouvons en donner des exemples, ce qui exigerait tout un système de caractères spéciaux, mais nous essayerons d'en décrire le principe qui est excellent. Ce système, auquel Sweet donne le nom d'organique, n'emploie pas des symboles qui, comme ceux dont nous nous servons pour le moment, n'ont aucun rapport avec les sons qu'ils représentent, mais se sert de signes rappelant les sons signifiés. Quel rapport y a-t-il entre la forme et le son de *t* ou de *s*? Pas le moindre. Mais dans le système de Bell le signe du son *t* indique par sa forme à quel endroit de la bouche le son *t* se produit. Ce mécanisme ingénieux, fort simple dans l'application et s'apprenant très vite, permet de représenter les nuances de prononciation les plus délicates. Le système organique, inventé par l'Américain Melville Bell, repose donc sur la méthode génétique. Il nous semble appelé à un brillant avenir.

Indépendamment d'une plus grande *perfection of detail*, il y a dans le Primer une autre particularité qui le distingue du *Hand-book*, c'est que Sweet y fait figurer les sons du latin et du grec. Cet essai est le résultat d'études personnelles, et a dès lors une valeur scientifique.

C'est un livre admirable pour servir de base à l'étude de la phonétique, surtout s'il est animé par la parole vivante d'un maître. Les indications pratiques qu'il donne au commencement ne pourront jamais être assez appréciées.

C'est ici que peut venir se placer la thèse doctorale de P. Passy, écrite en 1889, publiée avec le millésime de 1890, mais présentée seulement en juin 1891. Nos lecteurs auront déjà rencontré bien des fois le nom de cet auteur. Jusqu'ici on ne le connaissait que comme un éminent phonétiste, qui possède pratiquement et connaît théoriquement plusieurs langues modernes. Dans son « Etude sur les changements phonétiques » on apprend à le connaître comme linguiste, et la science aura à tenir compte de son travail, bien que les résultats n'en soient pas nombreux. Dans un pays où l'on s'occupe relativement peu de phonétique, — soit dit sans dédain pour les œuvres de G. Paris et de L. Havet, — et avec le but que se proposait l'auteur, nous ne pouvions nous attendre de sa part qu'à ce qu'il nous a donné : d'abord un aperçu des faits connus avant ses recherches à lui. C'est à cela que nous devons une masse de passages très intéressants, amenés incidemment. Je citerai surtout la page où l'auteur, avec

force raisons, se prononce en faveur d'une transaction entre l'école allemande et l'école anglo-scandinave.

La troisième partie de son Etude renferme un essai très remarquable de classification des changements phonétiques, de façon à en indiquer les causes. Les résultats ne sont pas tels que la phonétique doive en être fière, ce qui pourtant ne veut pas dire que l'auteur n'ait pas lieu d'être fier de son exposé. Ils sont certes assez insignifiants, mais le groupement a son utilité et facilitera des recherches ultérieures.

L'examen de la stabilité des lois phonétiques dans le même chapitre est d'une importance capitale pour la linguistique générale. Le principe favori des *Junggrammatiker*, qui à notre avis est une erreur ou une pétition de principe, y est attaqué par des arguments, non seulement très sérieux, mais aussi, à notre connaissance, tout à fait nouveaux.

Je termine mon aperçu par l'*Introduction to Phonetics* (English, French and German) de (M^{lle}) L. Soames. C'est l'ouvrage le plus récent sur la matière et je me l'étais procuré dans l'idée d'en faire le point de départ de cette étude. N'ayant pas fait attention aux mots placés entre parenthèses dans le titre, je croyais que c'était un traité de phonétique générale. Or ce n'est qu'un ouvrage pratique qui veut faciliter aux Anglais l'étude de deux langues étrangères. Cependant je m'y arrêterai un moment, parce qu'il est nouveau et que sous beaucoup de rapports il est bien réussi. Pour fixer la prononciation française et allemande, l'auteur s'est aidé de Passy et de Viator; pour la prononciation anglaise il suit Sweet, mais en s'écartant quelquefois de lui.

Je crois avoir signalé ainsi les ouvrages les plus importants dans le domaine de la phonétique pratique. Celui qui les étudiera apprendra à y connaître la bibliographie déjà très étendue de notre sujet.

Plusieurs revues sont consacrés à l'étude de la phonétique, mais il suffit d'appeler l'attention sur les deux principales.

Viator publie depuis 1887 chez Elwert, à Marbourg, ses « *Phonetische Studien* », et P. Passy est le gérant d'une revue beaucoup plus modeste, qui par son étendue et son organisation est destinée à être employée dans les écoles et à y fournir des textes phonétiques. C'est « *Le Maître Phonétique*, Organe de l'Association phonétique des Professeurs de Langues vivantes ¹. »

¹ Gratis pour les membres de l'Association.

Ces deux revues tiennent constamment au courant de la bibliographie phonétique.

III. Dans la première partie de la section précédente nous avons vu que le but du professeur doit être avant tout d'apprendre aux élèves les sons de la langue étrangère. L'enseignement oral doit donc faire beaucoup ici. Mais il est peu probable, pour ne pas dire impossible, que tout se borne à l'enseignement oral. Et si même cela se pouvait, les élèves auraient l'inconvénient de ne pouvoir faire des répétitions. Le professeur a donc besoin de textes écrits. Où les prendra-t-il? Les textes qu'il nous faut se divisent en deux catégories, d'après le double but de l'enseignement des langues.

Nous avons déjà vu que « ce qu'il faut étudier d'abord, c'est le langage parlé de tous les jours. » Pour cela il nous faut les propositions les plus simples, écrites dans le ton de la conversation la plus naturelle. Mais de cette façon on n'apprend ni les idiotismes, ni les constructions de la langue littéraire. Cette connaissance demande « le secours de la langue écrite. » A y bien regarder, les mots : « le secours de la langue écrite » achèvent de démontrer de quelle espèce de textes nous avons besoin. Ajoutons cependant encore un mot d'explication. Sans valeur sont pour nous des phrases détachées, empruntées à des textes différents. Que dire alors des phrases fabriquées pour les besoins de la cause. S'il est déjà très intéressant pour l'élève d'apprendre que « le chien de sa tante a un os, » avec combien plus d'intérêt apprendra-t-il immédiatement après que « les chiens de ses tantes ont des os. » Souvent, il est vrai, ces phrases sont tellement insensées qu'on ne peut qu'en rire ; mais cela ne suffit pas pour éveiller l'attention de l'élève. Les principes de la pédagogie établissent que, pour que l'enseignement soit profitable, il faut qu'il y ait sympathie entre l'élève et le professeur. Ce principe s'applique avec encore plus de raison à l'attrait que la matière de l'étude doit exercer sur l'élève.

« Il serait désirable sans doute, dit une revue belge ¹, d'avoir, au lieu de phrases détachées, des morceaux suivis, descriptions, narrations, etc. Mais nous savons combien il est difficile d'en composer. »

¹ L'Enseignement des langues modernes, V, p. 90 (article bibliographique de M. Hegener).

A cela j'objecte : il n'est pas nécessaire d'en composer. Il suffit de puiser à pleines mains dans les richesses des littératures. Certes, il faut quelquefois chercher longtemps avant de rencontrer ce qui peut convenir, mais qui cherche, trouve.

Nous sommes donc pour ainsi dire d'accord avec M. Hegener. Il n'en est pas ainsi pour un autre critique de la même revue (V, 56), qui trouve que les conversations journalières renferment trop de difficultés, — comme si le professeur n'était pas là pour les éclaircir, — et qui est d'avis qu'on ne doit les aborder « till a good foundation has been laid of pure, regular, classical book English. » Non, le « classical book English » vient toujours assez tôt, pourvu qu'on possède bien la langue du 19^e siècle.

Donc, « en second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les *tournures idiomatiques* les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible. » Il va de soi que les textes reproduisent une langue naturelle, non forcée : personne ne peut en principe s'y opposer. Je ne puis pas non plus me figurer que quelqu'un prétendrait que les textes ne doivent pas être intéressants, quoique dans bien des cas on agisse autrement. On n'insistera jamais assez là-dessus. Si la matière à étudier n'a pas d'attrait pour l'élève, on peut être sûr que son attention sera détournée, et le professeur devra, au grand désavantage de l'enseignement, le rappeler continuellement à l'ordre.

Cependant l'inattention de l'élève tient autant à la méthode qu'à la matière. La matière la plus riche peut être traitée d'une façon ennuyeuse ; la parole du maître peut vivifier la matière la plus sèche. Or comment le professeur doit-il rendre la leçon intéressante, ou tout au moins soutenir l'intérêt ? Prenons la phrase suivante dans le 3^{me} chapitre de l'Histoire de Macaulay : In Covent Garden a filthy and noisy market was held close to the dwellings of the Great.

Nous supposons que cette phrase ne renferme aucun mot que l'élève ne comprenne, si ce n'est peut-être *filthy*, dont on donnera la traduction. Si maintenant le professeur croit que sa tâche est finie et que la phrase est expliquée, il verra bientôt que la suite de ce beau chapitre, expliquée de la sorte, ennuiera les jeunes gens. Mais il y a aussi pour le professeur une autre façon de concevoir sa tâche. On se rappelle que la phrase en

question est empruntée à la fameuse description de Londres en 1685. Le professeur pourra donc y trouver les renseignements nécessaires sur Londres dans le présent et dans le passé. Ces renseignements ne se borneront pas dès lors à dire que Covent Garden était un marché malpropre ; le professeur y ajoutera d'autres détails à lui connus, ainsi, par exemple, que Covent Garden est encore actuellement un marché, qu'au 17^e siècle c'était la promenade favorite du grand monde, etc. Il peut de cette façon rattacher à chaque phrase plusieurs faits intéressants. Celui qui procède de la sorte peut être sûr que les élèves l'écouteront avec plaisir. Seulement qu'il n'aille pas trop loin : *ne quid nimis*. La forme ne doit pas être noyée sous les explications du fond.

Le nom d'un prince peut amener une observation sur sa vie et son époque ; un mot caractéristique d'un personnage peut devenir l'occasion de remarques sur le caractère national. En un mot la lecture demande l'explication du fond aussi bien que de la forme.

Si maintenant nous nous rappelons que le but de toute étude philologique est de connaître un pays et un peuple ¹, — ce qui implique nécessairement la connaissance de la langue, — nous comprendrons quel est le chemin à suivre dans le choix des textes à lire : ces textes doivent fournir au professeur l'occasion de faire connaître à ses élèves le pays et le peuple ².

A tous les points déjà traités se rattache immédiatement la question de savoir si l'enseignement d'une langue étrangère doit se donner dans cette langue. En se basant sur le principe énoncé dans le 5^e du programme de l'Association des professeurs de langues vivantes, beaucoup vont jusqu'à répondre à cette question d'une façon absolument affirmative. C'est à tort, croyons-nous. Certes dans le cours des leçons l'élève doit habituer son oreille aux sons de la langue étrangère, et il est bon que le professeur emploie de temps en temps, constamment davantage, la langue étrangère comme véhicule de ses idées, mais il faut que ce soit comme exception, et qu'à

¹ *Elze*, Grundriss der Englischen Philologie, p. 11¹, p. 12².

² Je ne puis m'empêcher de signaler ici l'excellent livre de lecture anglaise de *C. Stoffel*, qui satisfait complètement à ces conditions (*Zutphen*, Thieme).

moins de circonstances spéciales, ce ne soit jamais la règle. Il n'est pas inutile d'ajouter, je crois, que je parle en tenant compte de l'état actuel de l'enseignement moyen. Actuellement il faut toujours éviter que les élèves, à force de voir des arbres, ne voient plus la forêt. Trop d'attention accordée à la forme nuirait à l'étude du fond. C'est à bon droit qu'à l'Université de Gand l'enseignement de l'allemand et de l'anglais, pendant les deux premières années, se donne en néerlandais, et non dans les langues étrangères. Je ne puis me rallier à l'avis de l'auteur des lignes suivantes : « Que, dès le commencement, tous les cours ayant pour objet les langues modernes soient données dans ces langues mêmes (L'Enseignement des langues modernes, V, 16). » Les circonstances seules décideront quand on pourra, tôt ou tard, donner l'enseignement au moyen des langues étrangères. Il est donc très important de laisser ici chaque professeur libre d'agir dans l'intérêt de ses élèves. Toute réglementation serait nuisible.

L'article dont nous venons de citer une phrase n'est certainement pas trop pessimiste en laissant supposer que cette exigence, et d'autres encore, seraient bien au-dessus des forces dont on dispose. D'autres encore? En effet, la connaissance théorique, la langue à enseigner, et l'interprétation complète des textes à lire supposent chez le professeur de langues modernes des connaissances que généralement il ne possède pas. Nous avons ici en vue des situations hollandaises autant que belges. Sous un certain rapport la Belgique l'emporte sur la Hollande. L'avenir nous dira si la suppression des écoles normales supérieures aura toutes les conséquences funestes que les uns redoutent, ou tous les résultats avantageux que les autres prédisent. Toujours est-il que l'enseignement qui y était donné n'a pas été supprimé, mais transféré à l'Université, et la loi sur l'enseignement supérieur du 10 avril 1890 aura, malgré ses défauts, toujours cet avantage qu'à l'avenir le professeur d'athénée chargé d'enseigner les langues modernes aura fait des études universitaires. Cela n'est pas le cas en Hollande. Ici la loi sur l'enseignement moyen prescrit pour le professorat des examens qui ne se trouvent en rapport ni avec l'enseignement universitaire, ni avec un enseignement préparatoire quelconque. De là les plaintes réitérées des jurys sur le manque de préparation, de culture générale, de connaissances solides, de méthode

chez les récipiendaires. Les candidats qui ont réussi à se loger dans la mémoire les matières de l'examen, parviennent à passer, mais une fois placés devant une classe, ils découvrent bientôt le côté faible de leur éducation scientifique, et que reste-t-il alors de leur prestige ?

Je ne puis me défendre de l'idée que le niveau de l'enseignement préparatoire à l'Université — gymnases et écoles professionnelles — est plus élevé en Hollande qu'en Belgique. Un nivellement entre les deux pays aurait ses avantages. De cette insuffisance des études moyennes en Belgique résulte que la loi sur l'enseignement supérieur ne peut donner tout ce qu'on serait en droit d'en attendre. D'un autre côté la non-existence en Hollande de doctorats en langues modernes a pour effet que l'étude de ces langues dans l'enseignement moyen y reste au-dessous de ce qu'elle pourrait produire ¹.

IV. On aura sans doute remarqué que plus haut, en disant que l'interprétation d'un texte doit comprendre les « *realia* », nous n'avons pas parlé de l'interprétation grammaticale. Nous supposons en effet qu'on aura contracté l'habitude, dans la lecture d'un texte, de ne pas négliger la grammaire. Il faut d'ailleurs qu'il en soit ainsi. Les paradigmes que l'on présente généralement aux élèves semblent faits pour les dégoûter de toute étude. Car il est positivement fort peu divertissant d'apprendre par cœur de longues séries de formes et règles, accompagnées de leurs exceptions. Comme il n'est pas possible d'apprendre une chose avec fruit sans y prendre de l'intérêt, le professeur tâchera d'intéresser également ses élèves aux faits grammaticaux. Le moyen que je propose est très dangereux, je l'avoue, entre les mains d'un professeur médiocre. Mais faut-il condamner un principe parce que, appliqué par des mains maladroites, il donnerait de mauvais résultats ? Que celui qui ne sait pas s'en servir n'y touche pas. Le moyen que nous préconisons consiste à ne pas commencer par l'étude systématique de la grammaire. On aura toujours le temps de grouper les connaissances éparses de l'élève, lorsqu'il en aura acquis, en

¹ Les idées principales de ce § sont empruntées, pour ce qui regarde la Hollande, à l'excellent article de M^{me} Kroon-Star Numan dans le « *Gids* » de décembre 1885. On y trouvera l'exposé de la situation avec ses causes et les moyens de l'améliorer.

l'aidant à découvrir lui-même les règles grammaticales dans les textes expliqués. Or le danger, si le professeur n'y prend garde, est la tentation pour les jeunes gens de commencer trop tôt à généraliser ou de prendre pour la règle ce qui est l'exception. Cette méthode, il ne faut pas le cacher, présente en outre la difficulté d'exiger un contrôle continu de la part du maître. Mais c'est là un inconvénient salutaire. L'élève sent, en effet, que sans maître il ne saurait distinguer entre la règle et l'exception. Il arrivera donc rarement qu'il veuille tout seul se tirer d'embarras. Aussi bien le 4^e de notre programme dit-il : « il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture ; une étude plus systématique sera réservée pour la fin. » Faut-il montrer les avantages de ce procédé ? N'est-on pas heureux de faire une découverte ? Celui qui trouve lui-même une règle la retiendra plus facilement que si on la lui présente toute faite, et il s'attachera davantage à ce qu'il sait. Ce procédé n'est donc dangereux que si le professeur ne sait maintenir ses élèves dans le droit sentier, ou s'il ne sait les y conduire.

An der Stelle der Regel trete das Prinzip : C'est ainsi que souvent on exprime brièvement l'idée que nous exposons ici. Il faut au moyen d'exemples bien choisis faire comprendre aux élèves le principe sur lequel la règle se base et alors leur en faire déduire la règle.

Telle sera la place de la grammaire dans l'enseignement des langues. Il reste maintenant à examiner quelle grammaire il faut enseigner. La linguistique comparée n'est pas, il est vrai, assez avancée pour pouvoir se vanter de beaucoup de résultats généraux ; mais il est tout aussi vrai que nous comprenons maintenant beaucoup de faits grammaticaux autrement qu'il y a un demi siècle et que nous pouvons dire avec certitude que ce sont là des connaissances acquises. Aussi la phonétique, quelque jeune qu'elle soit, a-t-elle déjà donné des résultats positifs, non moins que la grammaire historique. En conséquence, telle théorie classique sera rejetée, telle autre modifiée, mais surtout les explications des phénomènes grammaticaux seront autres. Il va de soi que les changements dans les théories scientifiques exerceront leur influence sur les énoncés des phénomènes, pour ne pas dire sur les explications, car les grammaires ordinaires n'expliquent généralement pas. En se tenant aux formules

surannées, le professeur rend l'esprit de ses élèves incapable de saisir ce qui est pour nous la vérité scientifique. C'est ainsi que je comprends le vœu, souvent exprimé, d'introduire la grammaire scientifique à l'école. Il est certain que quelques-uns l'ont compris à la lettre. Mais je crois que c'est aller trop loin, car cela les amène à enseigner dans leurs classes jusqu'à la grammaire historique. Je voudrais au contraire rester en deçà. Le professeur lui-même doit être à la hauteur de la science linguistique, qui sera la base de ses explications, mais il ne faut pas que les élèves remarquent qu'ils s'assimilent quelque chose des résultats de cette science. Que l'on ne m'objecte pas que la science n'a pas sa place à l'école. Je ne fais que me défendre contre les idées fausses des habitués de la routine. Je répète donc, — en le modifiant en ce sens, — le mot déjà cité : *An der Stelle der Regel trete des wissenschaftliche Prinzip*, et je rappellerai encore ici ce qui a été dit plus haut sur ce qu'on doit exiger du professeur.

V. Il nous reste à examiner les deux derniers points de notre programme, qui peuvent très bien aller ensemble.

5° Autant que possible (le maître) rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

6° Quand plus tard il donnera à ses élèves des devoirs écrits, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

Je pourrais m'abstenir de traiter ces points, puisque j'avais pour but d'exposer les principes de la nouvelle école. Je crois cependant devoir en dire quelques mots. Car c'est par ces articles, qui reviennent à demander la suppression des versions et des thèmes, que la nouvelle école diffère radicalement de l'ancienne, qu'elle se met en opposition avec celle-ci. C'est à cause de cela qu'elle a été combattue, ridiculisée même, par ceux qui n'avaient pas d'autres arguments à lui opposer. Je crois pour ma part que beaucoup de raisons invoquées contre les exercices de traduction sont fondées. Mais l'expérience, qui peut seule résoudre

la question, et qu'on ne peut acquérir qu'en enseignant à des commençants, me fait complètement défaut. Je dois donc me borner à faire quelques citations d'un article très important relatif à cette question. C'est le travail du célèbre phonétiste danois O. Jespersen, inséré dans le tome X des « *Englische Studien*. » L'auteur appartient à l'extrême gauche de la nouvelle école. Je lui laisse donc la parole, tout en m'abstenant de commentaires. Cependant pour être juste envers l'auteur, il convient d'ajouter que, pour bien apprécier son opinion, on devrait lire l'article en entier.

« Voyons ce qui se passe dans la tête d'un petit Allemand, quand on lui fait traduire, par exemple, la proposition facile que voici : *cet homme dont elle avait souvent vu les enfants*. Il commence, *cet* *dieser*, — *homme* *mann*, — *dessen* *dont*, — mais tout à coup il remarque que ce n'est pas de l'allemand qu'il obtiendra, s'il continue à traduire mot à mot d'après le texte français ; il va donc plus loin, examine rapidement chaque mot et trouve enfin *les enfants*, *die kinder*, — seulement il ne pourra dans ce cas-ci traduire l'article français, donc « *kinder* » tout court. Il retourne à *elle* *sie*, — *avait* doit être réservé pour la fin, — *souvent* *oft*, — *vu* *gesehen*, — il reprend *avait* *hatte*. Ainsi au lieu de se rendre compte des mots français dans leur ordre de succession 1 2 3 4 5 6 7 8 9, il doit les intervertir pour les ranger finalement dans l'ordre suivant : 1 2 3 (8) 9 4 6 7 5.

« Quiconque est habitué à traduire du français en allemand sait que, dans le cas où la subordonnée précède la principale, on doit, après avoir traduit celle-là, parcourir des yeux une partie de la principale, jusqu'à ce qu'on trouve le verbe, lequel doit, d'après la syntaxe, occuper la première place de la principale. On doit rapidement examiner chaque mot et s'occuper ainsi de plusieurs idées accessoires, ce qui fait provisoirement négliger l'essentiel.

« Ce n'est que dans les cas les moins nombreux qu'à chaque vocable français correspond plus ou moins un vocable allemand, ce qui complique encore l'opération ; le plus souvent l'esprit est préoccupé de questions comme celles-ci : faut-il ici traduire *est* par *ist* ou *wird* ? *Il fait* doit-il être rendu par *er hat*, *er macht*, *es hat*, *es ist*, ou quelque autre expression ?

« Or tout cela dépasse de beaucoup les forces des enfants. Ou bien ils se bornent à apprendre par cœur la traduction faite par

leur maître ou leurs parents, en renonçant à tout travail personnel, ou bien ils n'arrivent que trop souvent à composer une traduction qui fourmille de fautes contre le génie de la langue allemande, de barbarismes et de solécismes ... (Englische Studien. X, 424).

« Traduire dans une langue étrangère est une opération plus difficile encore, parce que l'élève ne connaît pas cette langue. Les fautes qu'il évite dans la version, parce qu'il est pénétré d'un sentiment instinctif de l'usage dans la langue maternelle, doivent ici être prévenues artificiellement par des règles. De là résultent à chaque instant des questions comme celles-ci : Ce mot régit-il le datif ou l'accusatif ? Ne faudrait-il pas ici le subjonctif ? Voici sans doute un piège ? etc. Pour aider les malheureux enfants, qui doivent traduire dans une langue dont ils n'ont que des idées tout à fait insuffisantes, on se sert dans le texte à traduire de parenthèses, de chiffres, de périphrases, etc., etc. » (ib. p. 426).

Comme je l'ai déjà dit, la pratique de l'enseignement dans un établissement d'instruction moyenne me fait défaut. Je réserverai donc mon opinion et m'abstiendrai de commenter mes citations. Le lecteur trouvera d'ailleurs encore d'autres arguments dans la suite du même article.

Je crois être arrivé à la fin de ma tâche. J'ai voulu signaler des horizons nouveaux et indiquer où l'on pouvait trouver de quoi se former un jugement personnel. Je voudrais ajouter encore le conseil que ceux qui en ont l'occasion, veuillent bien faire des essais avant d'arrêter leur opinion. La question n'est pas, il est vrai, tout à fait une question de pratique ; pour quelques-uns des points traités, l'utilité se montrera immédiatement ; mais il n'en est pas de même pour tous. Eh bien, que l'on ne juge qu'après avoir impartialement essayé. La phonétique notamment exigera de longues études pour qu'on soit au courant. Il ne s'agit donc pas de se convaincre a priori de l'utilité et de la nécessité de cette innovation, mais d'admettre qu'elles peuvent exister. A ce point de vue je signalerai encore les articles suivants qui compléteront mes renseignements.

W. Viëtor : die wissenschaftliche Grammatik und der englische Unterricht. Englische Studien, III, 106.

H. Klinghardt : die Lautphysiologie in der Schule. Eng. Stud. VIII, 287.

H. Klinghardt : Techmer's und Sweet's Vorschläge zur

Reform des Unterrichts im Englischen. Eng. Stud. X, 48.

O. Jespersen : Der neue Sprachunterricht. Eng. Stud. X, 412.
(L'article déjà cité, qui mérite d'être lu en entier).

Audiat et altera pars. Récemment ont paru deux brochures que l'impartialité m'oblige de signaler. L'auteur se trouve avec un pied dans le camp des réformateurs. Il donne un aperçu de leurs idées et les combat à l'occasion. Son aperçu est très complet et, parce qu'il est le plus récent, très important. Mais je dois ajouter qu'il travestit souvent les opinions qu'il cite. Ainsi de la phrase suivante, empruntée à un réformateur, « Die Uebersetzung in gutes Deutsch ist eine literarische Leistung für sich, gehört also nicht in die Schule », il déduit : « Also gehört die Uebersetzung in schlechtes Deutsch in die Schule? Das wussten wir allerdings noch nicht! » Heureusement sous d'autres rapports ses brochures ont plus de valeur. Elles sont intitulées :

1. Streifzüge auf dem Gebiete der neusprachlichen Reformbewegung ;

2. Zur Methodik des neusprachlichen Unterrichts. Zugleich eine Einführung in das Studium unserer Reformschriften. Nebst einem ausführlichen Quellenverzeichnisse, von Dr. O. Stiehler. Marburg, 1891.

Si nous avons le bonheur de voir admettre ces idées et de les voir pénétrer dans l'enseignement, il serait prouvé, ce que quelques-uns ont déjà prévu, que le temps consacré aux langues modernes dans l'enseignement moyen est insuffisant. Il faudrait donc encore augmenter le nombre des heures de leçons, alors que les élèves sont déjà si surchargés? Nous ne voulons pas examiner la question en détail, mais nous croyons que dans l'enseignement moyen belge et hollandais certaines branches pourraient céder un peu du temps dont elles disposent. J'entends déjà crier : « n'y touchez pas! » Soit, mais qu'en attendant les professeurs de langues mettent leurs heures à profit, afin de montrer par des résultats que les langues modernes méritent bien, de la part d'autres branches, — j'allais dire, d'autres langues, le sacrifice de quelques-unes des heures qui leur sont si largement octroyées.

Gand, octobre 1891.

H. LOGEMAN.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOLOGIE GERMANIQUE A BERLIN ET A UTRECHT EN 1890.

(SUITE. — Voir T. XXXIV, p. 300 et suiv.).

Avant de clore ma revue des cours germanistes, je devrais parler aussi et surtout des cours pratiques ou séminaires, dont deux, celui de M. Weinhold et celui de M. Erich Schmidt, ont pu fonctionner régulièrement. Il me paraît cependant plus utile de rester dans le même ordre d'idées et de reléguer cette discussion à la fin.

Je passe donc directement au cours de grammaire grecque professé par M. Johannes Schmidt, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, bien connu par ses travaux de grammaire comparée, par ses idées personnelles sur les migrations des peuples indogermaniques après leur séparation, et enfin par sa défense acharnée des théories que les *Junggrammatiker* battent incessamment en brèche. J'avoue que le renom dont M. Joh. Schmidt¹ était précédé excitait ma curiosité au plus haut point. L'ensemble de connaissances relatives à la grammaire comparée que présuppose nécessairement la tentative audacieuse d'avoir une opinion à soi, divergeante des idées reçues, sur des questions qui, comme celle de la formation des langues indogermaniques, se perdent dans la nuit des temps, était bien fait pour enthousiasmer les jeunes ; aussi fus-je assez surpris de voir que nous n'étions en tout qu'une quinzaine d'auditeurs présents. Mais dès les premières leçons, j'eus le secret de cette désertion, qui me paraissait aussi extraordinaire qu'injuste. Dans un article très vif, paru dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, 1^{re} année, pages 563 à 600, l'auteur, M. Charles Seignobos, maître de conférences

¹ Bien que ne se rapportant pas directement au sujet, l'aperçu des cours de MM. J. Schmidt et Geldner peut offrir assez d'intérêt pour être intercalé ici. M. Schmidt notamment s'est toujours occupé plus ou moins de philologie germanique, et la connaît à merveille.

à la Faculté des lettres de Dijon, reproche entr'autres choses au corps professoral allemand de posséder de grands savants, mais peu d'hommes sachant *faire une leçon*. Il serait assez impertinent de ma part d'oser reprendre ce reproche pour mon compte, mais je ne crois pas faillir à la piété envers mon ancien maître, en soutenant que lui aussi pêche un peu de ce côté, et que tout en restant un illustre savant, il est un professeur assez ... difficile à suivre. J'en fis la dure expérience dès la première leçon où je m'avisai de prendre des notes suivies, et on m'a assuré que c'était là la pierre d'achoppement contre laquelle allaient se heurter la plupart des étudiants. Cette fois, le caractère spécial du cours, qui n'avait attiré que les philologues classiques, contribuait aussi, je pense, à son peu de succès.

Mais abstraction faite de cette circonstance incommode, on est obligé de reconnaître que le cours de M. Joh. Schmidt réalise tout ce qu'on peut souhaiter au point de vue d'un exposé profond et complet. Le professeur ne paraît pas attacher une grande importance à la forme, le fond absorbe tous ses soins, toute son attention. La diction est nette et rapide, simple et sans prétention ; le cours ressemble souvent à une causerie sérieuse. Mais ne croyez pas qu'elle devienne monotone ; parmi les divers cours philologiques qu'il m'a été donné de suivre, c'est sans contredit celui où l'intérêt était le plus invariablement soutenu, et cela tient à différentes causes. Et d'abord, le cours de Joh. Schmidt était précisément le contrepied de celui du professeur Weinhold. Autant celui-ci évitait de discuter et de réfuter les opinions de ses adversaires, autant Joh. Schmidt se montrait empressé et infatigable à relever la moindre inexactitude, la moindre contradiction dans les opinions et les travaux de ses ennemis scientifiques. Jamais pourtant il ne laissait ces débats dépasser les limites d'une simple digression ; peu de mots suffisaient au savant professeur pour exprimer sa pensée et faire voir en même temps la fausseté des idées contraires. En sa qualité de champion militant de la vieille école — *vieille*, parce qu'elle est antérieure aux néo-grammairiens —, de champion toujours sur la brèche pour soutenir les assauts nombreux des partisans de l'immutabilité des lois phonétiques, il a déjà dû subir bien des polémiques violentes, qui ne sont pas restées sans influence sur son caractère.

Les polémiques ont fréquemment pour conséquence d'enveni-

mer le débat auquel elles prétendent mettre fin. Souvent on est trop préoccupé du soin de convaincre les autres pour se laisser convaincre soi-même; ainsi les débats s'éternisent et ne restent pas toujours dans les bornes de la parfaite courtoisie, particulièrement en Allemagne. Il semble qu'une expérience analogue ait aigri plus ou moins le caractère de M. Joh. Schmidt. C'était l'impression qu'on recevait d'ordinaire après que le spirituel professeur eût expédié — c'est le mot — les opinions dissidentes en termes brefs et incisifs. C'est aussi ce que m'assurèrent plusieurs de mes compagnons.

On conçoit l'intérêt intense que doit présenter pour un jeune homme dont les premiers pas sur le terrain de la science ont été guidés par les livres des néo-grammairiens, un cours fait par un des plus solides appuis de l'ancien système et tout émaillé de réfutations. Ajoutez à cela le poids que donne à ces discussions la science étendue du maître, également versé dans toutes les langues de la souche indo-germanique, et ayant pour auxiliaire une mémoire prompte à suggérer toujours à point nommé la forme requise.

Le côté personnel de ces leçons constituait leur attrait le plus puissant. Semblable en cela à son collègue M. Erich Schmidt, le professeur faisait précéder les divers paragraphes de son cours d'une bibliographie presque complète, dont il faisait ensuite la critique brièvement, péremptoirement, d'un trait parfois acéré. Les ouvrages des néo-grammairiens les plus éminents, comme ceux de Hermann Osthoff et de Karl Brugmann, étaient attaqués avec le plus de persistance et d'ironie humoristique. Dédaignant les simples soldats, il frappait les chefs de file. Il nous faisait l'effet d'un solide lutteur, qui permet à ses adversaires de reprendre haleine après les avoir terrassés, afin de se donner le plaisir de les renverser encore et de leur faire sentir toute sa supériorité.

L'Université de Berlin compte aussi parmi ses membres deux savants indianistes, dont l'un, infatigable travailleur s'il en fut, a déjà derrière lui une carrière bien remplie, tandis que l'autre, dans toute la force de l'âge, s'est mis de bonne heure à marcher sur la trace de ses aînés. Ce sont MM. Weber et Karl F. Geldner. Je ne parlerai ici que du dernier, le seul dont j'aie suivi les cours. M. Geldner, qui vient d'être nommé professeur extraordinaire à Berlin, a aujourd'hui 38 ans. Il est bien connu

comme védisant et comme zendiste. L'Avesta semble être actuellement l'objet préféré de ses études. A l'âge de 25 ans environ, il publia son livre *Ueber die Metrik des jüngeren Avesta* (Tübingen 1877), tandis que déjà deux ans auparavant, il avait fait paraître avec Kaegi ses 70 *Lieder übersetzt aus dem Rig-Veda*. Depuis parurent de lui de nombreux articles dans la Revue de Kuhn *für vergleichende Sprachforschung*, se rapportant le plus souvent à l'Avesta. De nos jours, c'est lui qui, avec l'aide des meilleurs manuscrits connus, nous donne la meilleure édition critique des textes avestiques.

M. le professeur Geldner faisait cet hiver un cours public et gratuit de traductions de la Chrestomathie de Böhtlingk, et deux cours payants : une introduction au Rig-Veda et un cours élémentaire de zend. Ne m'étant jamais occupé du sanscrit pour lui-même, mais pour ses affinités linguistiques avec les autres langues indo-germaniques, je me bornai à suivre régulièrement le cours mentionné en dernier lieu. Le professeur dictait d'abord un aperçu général de la grammaire, qu'il tâchait de rendre aussi bref que possible, afin d'arriver au plus tôt à l'interprétation des textes. Nous nous servions (car nous étions deux, un Russe de Dorpat et moi), du manuel de Wilhelm Geiger, *Handbuch der Avesta-Sprache*. Le texte, incorrect en maint endroit, par suite de l'insuffisance des documents à l'aide desquels l'auteur a dû le constituer, donna lieu à des corrections pour lesquelles le professeur était particulièrement désigné. La méthode suivie pour l'interprétation était celle qui divise aujourd'hui les zendistes, celle de l'interprétation de l'Avesta par le Véda¹, de l'obscur par l'obscur. Le sanscrit et le zend sont des langues sœurs, issues d'une origine commune, que l'émigration des peuples n'a pas arrachées très loin de leur souche. Le principe de la comparaison des deux langues s'impose donc quand il s'agit de comprendre les textes. C'est surtout le cas pour l'Avesta, car les sources d'information du sanscrit sont plus riches. L'Inde possède ses hymnes religieux,

¹ La science des Védas est édifiée sur des fondements solides partout où il s'agit d'idées et de faits fréquemment répétés; mais, aujourd'hui comme avant, les ἀπαξ λεγόμενα défont bien souvent la sagacité du savant.

les Védas. D'autre part, les monuments littéraires avestiques sont essentiellement de même nature et contiennent la louange de la divinité. Quoi de plus naturel que d'interpréter l'un par l'autre? Il faut cependant être prudent et circonspect, et ne pas pousser trop loin l'amour du principe. La science des Védas paraît aujourd'hui encore trop peu avancée pour permettre de se servir de tous ses résultats comme de faits acquis. Pour lors, là où le pehlevi ou le persan moderne abandonnent le savant, il est au moins hasardeux et sujet à caution de se fier trop aux renseignements qu'on croit pouvoir tirer des Védas.

C'est là la méthode mise en pratique par M. Geldner, méthode comparative très captivante pour le commençant. Le professeur prenait chaque mot à part; l'élève qui avait pour ce jour la charge du *Referat*, était tenu de rendre compte de toutes les formes. Le plus souvent, le professeur écrivait au tableau le mot sanscrit correspondant, puis expliquait, pour ainsi dire lettre par lettre, par suite de quelles lois phonétiques propres à l'Avesta la forme avestique avait pu se former. D'autres fois il suivait la voie contraire; usant de la méthode dite socratique, il nous amenait par questions à trouver nous-mêmes la forme sanscrite correspondante.

Ce qu'on est convenu d'appeler la partie *réaliste*, l'interprétation des *Realien*, trouvait en M. Geldner un bon commentateur. Seulement les réserves que je me suis cru obligé de faire touchant la méthode du professeur en général, s'appliquent surtout à cette partie de son cours. D'ailleurs, les parties que nous traduisîmes, extraits faciles des Yasnas, où les épithètes et les répétitions abondent, n'étaient pas de nature à donner à l'élève l'occasion de se former une opinion bien nette sur le degré d'originalité du professeur.

Si je me hasarde cependant à présenter une observation, c'est moins une critique à l'adresse de M. Geldner, que l'expression naturelle du regret que j'ai éprouvé de ne pas voir sur certains points ma curiosité satisfaite. Le cours de zend était un cours élémentaire, destiné à des commençants. Mais le mot élémentaire lui-même est susceptible d'explications très variées, suivant le sujet traité et l'auditoire auquel on s'adresse. Qu'on compare un cours élémentaire de latin en sixième ou en cinquième avec un cours élémentaire de zend à l'Université. Ces deux langues sont mortes l'une et l'autre, toutes deux servent à faire

revivre des civilisations disparues, et sont des moyens pour la philologie et l'histoire. Au bout de l'année, les élèves de sixième connaîtront les éléments du latin aussi bien que les étudiants ceux du zend¹. Mais en dehors de cela, quelle différence ! Les jeunes élèves suivront le sentier étroit de la traduction mot à mot ; le but à atteindre c'est la compréhension nette de chaque forme. Faire davantage serait une faute pédagogique ; le professeur surchargerait ces jeunes intelligences inutilement et les dérouterait. Toute notice bibliographique, à plus forte raison toute discussion, est strictement prohibée. Mais, je le demande, est-ce le cas pour un cours élémentaire quand il est professé à l'Université, et quand les élèves ne sont pas des jeunes gens qui commencent, mais qui finissent leurs études ? Mon expérience personnelle m'atteste le contraire. Voilà ce que je regrette de ne pas avoir trouvé chez M. Geldner. Son cours élémentaire m'a paru s'attacher trop exclusivement à la lettre, et si solide qu'ait été la préparation, ma curiosité ne s'en est pas trouvée satisfaite.

La critique que je me permets de faire ici est en partie la même que celle que j'ai adressée plus haut à M. Weinhold. M. Geldner aussi a pris parti dans la lutte scientifique ; il a adopté une théorie et la défend. Combien d'occasions n'aurait-il pas pu trouver d'entrer dans quelques détails à ce sujet et de défendre sa manière de voir ! Pourquoi ne pas au moins appeler sur l'existence de cette dissidence, l'attention des élèves qui sont censés l'ignorer ? Je ne m'en serais jamais douté, si je ne l'avais apprise ailleurs.

Voilà en peu de mots le résumé de mes regrets. Ils n'ont pas la prétention d'entamer la valeur intrinsèque du cours, mais si tous mes desiderata avaient pu être réalisés, ce complément en aurait constitué un ornement bien intéressant et non sans valeur.

Parmi ceux dont les travaux se rattachent en partie à la philologie germanique, il me faudrait citer encore M. le professeur extraordinaire Ludwig Geiger, depuis longtemps spécialiste pour l'histoire de la Renaissance et des littératures modernes, notamment de la littérature allemande. Le renom dont M. Geiger jouit à juste titre remonte à l'année 1880, époque où il conçut

¹ La proportion des heures étant gardée.

l'idée de fonder en Allemagne une *Goethe-Gesellschaft*, à l'instar des sociétés pour l'étude du Dante en Italie, et des *Shakespeare-societies*, *Burns'-clubs*, etc., en Angleterre. Son but essentiel était d'assurer ainsi la publication régulière d'un *Goethe-Jahrbuch*, où tous ceux qui aiment et étudient le grand poète allemand feraient paraître les fruits de leurs recherches et trouveraient un champ libre aux débats. En voulant ainsi réunir chaque année en gerbes choisies les articles qui jadis s'égarèrent trop aisément dans les colonnes de toutes espèces de revues littéraires, souvent inaccessibles aux intéressés, il avait été guidé par une idée excellente qui fit son chemin. Placé de prime abord au-dessus des influences de coterie, le *Jahrbuch* s'est depuis lors poursuivi régulièrement.

Parmi les publications ultérieures de M. Geiger, je signale encore sa « *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland* (1882) » qui, après le livre de Voigt et l'ouvrage célèbre de Burckhardt, pouvait s'appeler une entreprise audacieuse. De concert avec le professeur Max Koch, il accepta la rédaction de la revue *für vergleichende Literaturgeschichte*. Enfin il réédita en 1885, sous le titre de *Firlißmini und andere Curiosa*, trois intéressantes et rares satires de la fin du siècle dernier, se rapportant l'une aux difficultés entre Wieland et le fameux libraire berlinois Nicolai, l'autre aux querelles entre Schlegel et Kotzebue, tandis que la dernière persifle avec esprit le larmoyant roman *Siegwart* de Miller. Je puis passer sous silence sa collaboration à des entreprises de librairie.

M. Geiger avait, comme on sait, annoncé pour le semestre d'hiver un cours public sur la « *Culturgeschichte* » de la ville de Berlin pendant la période 1810-1840. C'était la continuation d'un cours semblable qui s'était étendu sur la période précédente. Dès le début je me sentis attiré par le caractère étroitement local du cours, qui le distinguait nettement de tant d'autres, qu'on retrouve partout et toujours. Il est vrai que les grandes capitales seules, les grands centres artistiques et intellectuels peuvent se permettre le luxe d'avoir une histoire à eux, digne d'être étudiée et d'être exposée du haut de la chaire. Mais aussi quel puissant intérêt, quel charme séducteur s'attache à l'exposé de faits qui n'ont pas encore eu le temps de vieillir et que tout autour de soi tend à rappeler!

Choisissons un exemple au hasard. On sait que le traité de

Tilsitt (1807) avait forcé la Prusse de passer sous les fourches caudines et que l'issue désastreuse de la campagne de Russie avait ranimé les courages. On connaît la déclaration de guerre du 17 mars, suivie, dès le 5 juin, de l'armistice de Pleswitz. Après la rupture de celui-ci, Oudinot marcha sur Berlin et fut défait le 23 août à Gross-Beeren; Ney le remplaça et se fit battre le 6 septembre à Dennewitz¹. Que devenait Berlin dans ces temps malheureux? L'animation de la capitale était-elle réduite au bruit des patrouilles et des forges où se fondaient les balles? C'est dans cet intérieur que M. Geiger nous conduisait; ne parlant du bruit des armes qu'à titre d'explication sommaire, il nous montrait les Berlinoises chez eux, chacun travaillant au salut commun de la façon la plus appropriée à son caractère. Le dramaturge Raupach écrivait sa *Rede an die Deutschen*, Kotzebue son *Flussgott Niemen*, Blomberg son *Schwertfegerlied*. J'en omets et des meilleurs. C'était alors que le roi Frédéric Guillaume III lança de Breslau son « Appel à mon peuple », qui fut entendu de tous. La Galerie nationale de Berlin contient un joli tableau de Julius Scholtz, représentant les volontaires accourus sous les drapeaux, que le roi vient saluer et remercier. Sous un ciel gris sombre, on voit celui-ci arriver au galop, suivi des mâles figures de Blücher, Scharnhorst, Gneisenau. La foule enfiévrée de patriotisme l'acclame tumultueusement. Au milieu de ses étudiants, qu'il a entraînés, s'avance le professeur de minéralogie Henri Steffens, de Halle; sur l'avant-plan et en dehors de la foule, le poète Körner et le major Lützow se tiennent fraternellement embrassés. L'effet du tableau est saisissant et sert d'excellent commentaire à cette époque d'épreuves.

Je n'ai point l'intention de raconter tout ce qui se passa à Berlin pendant ces années mémorables, les explosions de joie et de douleur, les manifestations publiques, les remerciements du magistrat de Berlin à ses libérateurs. Mais je ne puis omettre d'insister sur l'intérêt d'un cours qui, nettement circonscrit, n'en était que mieux fourni de détails captivants. Tous les événements du jour avaient dû trouver dans la capitale un écho qui

¹ La belle *Grossbeerenstrasse* et le *Dennewitzplatz* perpétuent le souvenir de ces faits d'armes. Le maréchal Bülow s'appela depuis lors Bülow von Dennewitz.

semblait se répercuter jusqu'à nous. Ainsi le 23 mars 1891 le poète Kotzebue, qui passait pour exciter le gouvernement prussien à l'oppression de la jeunesse avide de liberté, et qui ne fut en somme qu'un agent de la Russie, tomba sous le poignard d'un jeune étudiant de 24 ans. Voilà des faits universellement connus. Ce qu'il est permis d'ignorer, c'est le contre-coup de cette affaire à Berlin.

Dans la faculté de théologie il se trouva un professeur, Guillaume Leberecht de Wette, qui, pris de pitié pour la mère de Sand, lui écrivit une lettre de consolation où, sans excuser le crime, il chercha à l'expliquer. Ce généreux témoignage de sympathie envers une mère infortunée parut suspect au gouvernement, qui destitua le professeur. La faculté prit fait et cause pour lui; le doyen Schleiermacher rédigea une pétition en sa faveur; rien n'y fit. Cependant d'autres montraient bien plus d'audace. De la Motte Fouqué écrivit son apologie de Sand où il déclara son crime permis, et il est certain que toute la jeunesse, déçue par la Restauration, partageait son avis. Il était périlleux dans ces conditions d'honorer publiquement la mémoire de Kotzebue. Seul, le Berliner-Theater eut ce courage et organisa dans ce but une représentation solennelle. Elle eut lieu le 3 juillet 1819, mais ne se passa point sans difficultés. On connaît les poursuites sévères et trop souvent aveugles qui en furent la conséquence; je me bornerai à en citer deux dont une ou moins aura l'avantage de cadrer avec notre sujet. Le journal *der Freimüthige* fut supprimé le 6 mai 1820, et un de nos germanistes les plus éminents, Wilhelm Wackernagel, alors âgé de 13 ans, fut condamné pour délit politique à la perte de ses droits et à l'expulsion. Ce délit si grave, qui faillit briser à jamais l'avenir d'un enfant, c'était une lettre adressée à son frère, où il se permettait de parler politique. Et si plus tard, devenu professeur à l'université de Bâle, il déclina les offres les plus brillantes, c'est qu'il voulut rester fidèle à la ville qui l'avait accueilli dans l'adversité.

Cependant le théâtre à Berlin était aussi l'objet de compétitions ardentes. Successivement M. Geiger nous esquissa à grands traits les physionomies des acteurs, des auteurs comme Raupach, Angely et Voss, des directeurs comme le comte de Brühl et même des compositeurs comme Reichardt. Il nous exposa les goûts peu royaux du roi en matière de théâtre, l'hostilité sourde

qui couvrait partout contre Goethe, les tentatives pour la vaincre et le triomphe final du poète, dû surtout à l'intervention des femmes et à l'influence de Zelter, le directeur de l'école de musique. Les Dorothea Veit, Henriette Herz, Rachel Lewin d'un côté, les Bettina von Arnim, Amalie von Imhof de l'autre, s'inspiraient des traditions aimables que gardaient en France tant de nobles dames comme M^{me} Geoffrin, M^{me} du Deffand et M^{me} Récamier. Mais je m'arrête.

Voilà comment M. le professeur Geiger s'entendait à faire les honneurs de son cours. Parlant tour à tour politique, guerre, journalisme, littérature, sciences, musique, il apportait partout une infinie variété, en puisant aux sources les plus diverses et les plus curieuses. Chercheur infatigable, il avait préalablement dépouillé des dossiers judiciaires, comme ceux de Sand et de de Wette, des archives de famille, des mémoires comme ceux des princesses de Prusse, de Tieck, de K. von Holtei, des journaux berlinois du temps comme la *Spenersche Zeitung*, les statistiques officielles, etc. Qu'on se figure tout cela exposé avec clarté et humour dans la ville même qui fut le théâtre de tous ces événements, où mille restes, noms de rues et de places, théâtres, statues, tableaux, tombeaux, rattachent le passé au présent, et l'on comprendra que je termine cette analyse sommaire par les mots du poète : *omne tulit punctum* ...

On dira peut-être qu'un tel cours, tout intéressant qu'il puisse être, ne peut être comparé aux tableaux de large envergure comme savait en faire l'illustre Leopold von Ranke, que l'observation minutieuse de mille détails piquants par eux-mêmes devait paralyser l'essor vigoureux des idées et obscurcir quelque peu l'unité du sujet. Je n'en disconviens point, mais je ne marchanderai guère mon admiration après coup. Il est certain que dans son genre le cours était original, le fruit de longues lectures et le contre-pied de ce que l'on appelle communément l'histoire officielle.

Nous voici enfin arrivés à l'étude des séminaires de MM. Weinhold et Schmidt, deux de ces célèbres cours pratiques dont l'Allemagne se fait gloire, et que les autres pays lui ont successivement empruntés. Il convient de parler avec respect d'une institution qui rend de tels services à la science, mais il est d'autant plus curieux d'examiner ce qu'elle représente dans une grande université, censée d'être pourvue des plus grands savants.

La création des séminaires philologiques est plus ancienne qu'on ne le croit. Son origine remonte au siècle dernier. Ce fut, je crois, à l'université de Göttingue que le professeur J. M. Gesner en conçut l'idée et la mit en pratique (± 1738). Ce séminaire fut le prototype de tous les autres.

Celui dont nous parlons est situé derrière l'université, Dorotheenstrasse, 5, au premier étage d'un vaste bâtiment dont la partie antérieure sert à des cours de polyclinique gynécologique. A l'entrée comme à la sortie, on coudoie sans cesse des malades, bien que les opérations d'en bas ne gênent point celles d'en haut, ni réciproquement. Après avoir gravi plusieurs escaliers, on arrive à un corridor obscur et poussiéreux, au bout duquel se trouve le sanctuaire. L'appartement se compose de deux pièces. L'une, plus petite, sert de cabinet au directeur du cours; l'autre, tapissée jusqu'au plafond de corps de bibliothèque, est le local du séminaire. Deux fenêtres, qui s'ouvrent sur une cour intérieure, donnent ce qu'il faut de lumière; trois tables, de forme rectangulaire, s'alignent le long des murs, et suffisent à grand peine aux besoins du cours.

L'admission est soumise à des formalités plus ou moins compliquées suivant les universités. C'est une faveur qu'on fait dépendre ordinairement du résultat d'un examen. Pour stimuler le zèle des étudiants, le gouvernement alloue parfois un subside destiné à primer les meilleurs travaux. A Berlin rien de tout cela¹. M. Weinhold seul désirait qu'on vînt au préalable se présenter chez lui, M. Schmidt ne s'en souciait guère. Le seul motif qui pût dicter un refus, sauf le cas d'inconduite ou d'incapacité notoire, c'était le manque de sièges. Moi-même je ne dus qu'à ma qualité d'étranger le privilège de ne pas être victime de cette mesure. Une fois agréé, on avait le droit de fréquenter les exercices pratiques et de venir dans la salle à toutes les heures de la journée. Pour pouvoir emporter des livres, il fallait en outre payer une cotisation semestrielle de trois marcs, dont on disposait au profit de la bibliothèque. Voilà en quelques mots

¹ Il va sans dire que ceci ne s'applique qu'aux deux cours pratiques susmentionnés. M. Zupitza, par exemple, était très difficile dans le choix de ses « séminaristes », et n'en admettait qu'un nombre limité. On disait de lui que les Anglais eux-mêmes tenaient à honneur d'y être reçus. — Pour l'histoire et la philologie classique, je suis incompetent.

l'organisation extérieure du séminaire; voyons à présent ce qu'on y fait.

M. Weinhold avait choisi comme sujet des travaux l'explication de l'*Annolied*, poème composé en l'honneur d'Anno II, archevêque de Cologne (+ 4 déc. 1075), vers la fin du XI^e ou la commencement du XII^e siècle. Publié une première fois par Martin Opitz en 1639, il fut réimprimé quatre fois avant le commencement de ce siècle; des éditions qui se succédèrent depuis je ne citerai que celle de J. Kehrein que nous employions (Francfort s. M., 1865), reproduction fidèle du texte d'Opitz, avec une introduction, un commentaire et un lexique en plus. Les premières heures du cours pratique furent consacrées à l'examen de diverses questions préliminaires. L'extrait de naissance de l'œuvre, qu'on me passe l'expression, est fort difficile à remplir. On n'en connaît ni l'auteur ni la date de composition. Certaines parties du poème se retrouvent d'abord à peu près textuellement dans la *Kaiserschronik*, espèce d'histoire des empereurs allemands jusqu'à Lothaire (+ 1137), continuée depuis jusqu'à Rodolphe de Habsbourg. Nous avons ensuite une *Vita S. Annonis*, dont la ressemblance avec notre texte est tout aussi frappante. Voilà le dédale où il s'agit de se retrouver. Il y a eu manifestement des emprunts, mais quel est l'emprunteur? Quand tout cela s'est-il fait? N'y a-t-il qu'une seule personne en jeu? La question n'est pas encore résolue. Elle a été longuement étudiée par Holtzmann (*Germ.* II), Kettner (*ZfdPh.* IX), Wilmanns (*Das Annolied*, Bonn, 1886) et Zarncke (*Sitzungsber. der sächs. Ac. d. Wiss.* 1887). Un des membres du séminaire était chargé d'examiner la question à son tour et de nous communiquer les résultats de ses recherches. Cet exposé critique prit plusieurs semaines. Une fois ces prolégomènes terminés, on passa à l'interprétation proprement dite du poème. Le professeur désignait à tour de rôle deux des élèves présents, qui avaient à préparer de quoi remplir la séance suivante. On commençait par se mettre d'accord sur la signification de la strophe, puis on épluchait le texte. Les mots difficiles ou rares étaient analysés et comparés avec ceux des autres dialectes germaniques, par-ci par-là même avec ceux des langues anciennes. J'omets à dessein le sanscrit, car, toutes proportions gardées, ceux qui en connaissaient quelque chose n'étaient pas plus nombreux qu'en Belgique. La

plupart du temps, on se bornait au gothique et au vieux-haut-allemand : c'était ce que tous savaient le mieux. L'anglo-saxon et le nordique intervenaient beaucoup plus rarement, et cela s'explique par l'intense courant de spécialisation qui circule aux universités. Ceux qui connaissaient l'anglo-saxon étaient au séminaire de philologie anglaise et s'en tenaient à cela. Il était donc permis aux autres, qui étudiaient la philologie allemande, d'ignorer de leur côté ce qui ne les regardait pas.

Dans tout cela, l'explication des *Realien* était un peu négligée. C'était M. Weinhold qui y pourvoyait, et je crois qu'il devait là se sentir dans son domaine. Le moyen-âge allemand est, en effet, ce qu'il connaît probablement le mieux. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner deux de ses ouvrages ; je pourrais y ajouter une *Mittelhochdeutsche Grammatik* et le volume intitulé : *Die deutschen Frauen im Mittelalter*. La composition de ces livres obligea M. Weinhold à parcourir plusieurs fois toute cette littérature médiévale dans des sens différents, au point de vue du fond aussi bien que de la forme.

L'interprétation de l'*Annotied* terminée, nous traduisîmes encore quelques centaines de vers du poème hybride composé à la suite des *Nibelungen* et connu sous le nom de *diu Klage*. La méthode resta la même, mais on glissa un peu sur certaines difficultés pour aller plus vite. Tout comme la première fois, on commença par donner le contenu du poème. Puis on examina quand, par qui et dans quel milieu ce supplément pouvait avoir été composé. Ceci servit de transition au relevé des traces que les *Nibelungen* ont laissées dans la littérature de l'âge suivant (Marner ; Sage vom hürnen Seyfried, etc.). Enfin, après avoir établi quelques parallèles et déterminé la facture des vers, on étudia la relation entre le poème des *Nibelungen* et son supplément. Dans les trois manuscrits, A, B et C, les deux textes se trouvent à la suite l'un de l'autre ; le deuxième poète aurait-il connu l'œuvre de son aîné dans le texte qui nous a été conservé ? On tâchait de répondre à cette question, après quoi une bibliographie très sommaire¹, avec indication des différentes éditions, clôturait l'introduction.

¹ Je la cite à dessein : E. Sommer, *Sage v. d. Nibelungen*, ZfdA, III 193-218 ; W. Grimm, *Heldensage*, 48 ; M. Rieger, *Zur Klage*, ZfdA. X ; K. Bartsch, *Untersuchungen über das Nibelungenlied* (Wien, 1865), 325 à 351.

De son côté M. E. Schmidt s'était décidé à étudier dans sa section les drames de Heinrich von Kleist au point de vue de la critique du texte. J'ignore si c'est la première fois qu'il traitait ce sujet avec ses élèves, mais le projet de publier une édition critique du poète remonte à l'époque où il était professeur à Vienne. Dans la dédicace d'une excellente monographie consacrée à Kleist par O. Brahm et parue en 1884, l'auteur engage vivement M. Schmidt à mettre à exécution le plan qu'il lui avait récemment développé. Il termine par ces mots : « Voici mon Kleist, donnez-nous le vôtre. » Celui-ci s'est fait attendre jusqu'ici. Lessing absorbait à peu près tous les loisirs de M. Schmidt, mais il est probable que l'édition tant désirée ne tardera plus à paraître.

La première édition complète des œuvres de Kleist date de 1826 et est due à la piété de Tieck. Julian Schmidt en publia une autre en 1859. L'un et l'autre se comportèrent vis-à-vis du texte d'une façon un peu trop autocratique; changeant ce qui était fautif, éclaircissant ce qui était obscur, ils ne réussirent à donner ainsi qu'un Kleist corrigé. En 1862, Reinhold Köhler compara les éditions originales avec celles qui sont citées plus haut, et dressa l'inventaire des modifications apportées à l'œuvre primitive. Parmi ceux qui firent de la critique partielle, il convient de citer encore les noms de K. Siegen et de Th. Zolling. Voilà où en sont les choses maintenant. Dans l'intervalle, on a retrouvé bien des documents inédits et des manuscrits nouveaux mentionnés — jusqu'en 1884 — dans la préface de Brahm.

Avec les matériaux dont on dispose actuellement, on peut déjà essayer d'approfondir l'élaboration des œuvres de Kleist. Disséquant en quelque sorte le poète, on peut suivre pas à pas le développement de chacun de ses drames, on peut deviner le motif des changements apportés au plan primitif, on peut voir les caractères se former et le cadre s'arrondir. En même temps on se rend compte de l'exactitude plus ou moins grande des premières éditions; puisqu'on a tout sous la main, on voit jusqu'à quel degré le Kleist que nous connaissons répond à celui de l'histoire. Tout cela constitue un travail de longue haleine et très laborieux; il faut des collations minutieuses, un relevé scrupuleux des variantes. Il y a des questions préliminaires à trancher, l'ordre de succession des manuscrits à régler, et toujours la plus grande circonspection est de rigueur. Quand

il s'agit de questions qui, à défaut de témoignages précis, doivent être résolues « aus innern Gründen », il faut en quelque sorte entrer dans le sujet, mais se garder de substituer ce qu'on croit à ce que les documents permettent de croire.

On conçoit qu'il y ait eu là de quoi mettre en œuvre la sagacité de bien des gens. Le professeur répartissait la besogne en donnant à chacun le lot qu'il préférait. Ainsi on se partageait à deux l'« Apparat » de telle pièce, dont l'un faisait l'histoire extérieure, l'autre l'histoire intérieure. Le travail fini, on le remettait au professeur, après avoir préalablement exposé devant l'auditoire les résultats auxquels on était arrivé.

Les amateurs de succès oratoires n'étaient pas toujours sur un lit de roses. M. Schmidt interrompait sans cesse, soit pour se moquer de ce qui était inexact ou naïf, soit pour souligner tel passage d'un mot approbateur, mais surtout pour exhorter tout le monde à ne dire que les choses essentielles. Ces interruptions étaient très incommodes pour celui qui parlait, mais parfois fort réjouissantes pour les auditeurs. Elles visaient surtout une tendance fort répandue en Allemagne, je veux parler de cette passion du détail, qui s'étale devant le public sans tenir compte de la fatigue de ceux qui écoutent. Cette espèce de philologie microscopique répugne naturellement à un homme comme M. Erich Schmidt. Ce sont là d'après lui des choses à réléguer dans les livres et encore dans certains livres; exposées de vive voix, elles font un effet déplorable. Aussi les « au fait », les « abrégez », les « passons », les « vous n'intéressez pas ces messieurs », tombaient-ils drus sur la tête de ceux qui voulaient se livrer à un déballage trop complet. Il était même rare qu'il laissât à quelqu'un le loisir d'aller jusqu'au bout. Veillant toujours à ce que ceux qui avaient une communication à faire, pussent prendre la parole, il préférait couper court aux détails peu saillants, en demandant le manuscrit pour l'examiner chez lui à loisir. Il n'aimait pas les traînants, ni ceux qui, comme on dit vulgairement, tournaient autour du pot. C'est un homme qui ne craint pas de prendre le taureau par les cornes, et de dire nettement ce qu'il pense. *Hora ruit ... carpe diem* : voilà sa devise.

Avant la fin du semestre, M. Schmidt trouva le moyen d'entamer encore un autre sujet du même genre, l'étude des œuvres manuscrites d'Otto Ludwig. Il doit y avoir eu peu d'hommes

ayant autant raturé et biffé, pour se rapprocher de l'idéal qu'ils avaient rêvé. Quand le plan d'un drame était entièrement arrêté et que la pièce même était déjà en bonne voie d'exécution, il lui arrivait de jeter le tout par dessus bord et de recommencer sur nouveaux frais. C'est une étude excessivement curieuse de suivre les soubresauts de cet esprit enamouré du beau.

Essayons maintenant de saisir dans les deux séminaires de philologie allemande ce qu'ils présentent d'ombre et de lumière. Si nous nous demandons à quoi servent les séminaires, nous répondrons qu'il constituent un stage absolument nécessaire. On peut être très versé dans le droit, et ne pas savoir plaider; de même on peut avoir entendu de nombreuses leçons de philologie germanique, et se fourvoyer dès qu'on est réduit à se diriger soi-même. Il faut avoir mis la main à la pâte, dit le proverbe. *Fabricando fit faber*. Le philologue a affaire à des textes; il peut être mis en demeure de les corriger ou d'en faire une édition critique, il doit donc avant tout les comprendre. Ensuite il doit savoir en tirer parti pour l'histoire de la littérature et de la langue, pour la grammaire comparée, la *Culturgeschichte*, etc. Cela présuppose un entraînement très varié, dont les cours pratiques sont le théâtre indiqué. Je ne me crois pas compétent pour soumettre le séminaire de M. Weinhold à un examen critique. Pour pouvoir le faire, il faudrait l'avoir fréquenté pendant plusieurs années, car le professeur ne peut pas tout faire à toute occasion. Un séjour d'un semestre ne donne droit qu'à une appréciation partielle et très réservée. On aura peut être constaté avec étonnement que dans ce séminaire ne se font pas des travaux écrits. C'est pourtant là le nerf des cours pratiques, car où sans cela serait la pratique? Ce qu'on apprenait très bien, c'était à comprendre le texte jusque dans ses moindres nuances, mais on n'apprenait guère à en faire la critique et fort peu à s'en servir (partie formelle et réelle). Dans l'espèce, l'absence de critique était jusqu'à un certain point explicable. Le texte de l'*Annolied* doit être corrompu, les rimes en font foi; mais comme le manuscrit est introuvable, on ignore si la faute n'en est pas à Opitz lui-même. Emender les vers serait s'exposer à faire de la besogne inutile, puisque la découverte du codex original peut annuler tous les travaux faits dans ce sens. On dira peut-être: « après l'exposé critique par où le cours avait commencé, qu'est-ce que le texte pouvait

donner encore? » Aujourd'hui qu'on est si friand de phonologie que celle-ci est, au dire d'un expert, l'alpha et l'oméga de la linguistique ¹, ne pourrait-on pas exercer les élèves à ces sortes de travaux? Les 49 strophes du poème reportées en dix lots n'auraient pas constitué pour les élèves une étude accablante. On se plaint aussi que les études de syntaxe sont si négligées : quelle belle occasion d'en réveiller par des essais pratiques ² le goût atrophié! Ne peut-on pas faire étudier spécialement certains mots dont l'origine est douteuse? Voilà pourtant le sujet de bien des articles de revues. On rapproche le nom Anno de *Ahne*, avus, mais Kehrein propose Anno < Arno = Arnold. C'est une question à étudier; qu'importe qu'on n'aboutisse point? On se sera exercé, on aura réfléchi; peut-être aura-t-on compulsé des livres qu'on n'avait pas encore ouverts; on aura vu ce qui n'est pas encore acquis à la science, et le but sera atteint. Mais, comme je le disais tout à l'heure, on ne peut pas tout faire à la fois. D'ailleurs M. Weinhold, tout vert qu'il est encore, approche de l'âge où la direction d'un séminaire de grande université commence à peser. Loin de moi la pensée de lui en faire un reproche; il y a beau temps qu'il s'est affirmé tel qu'il est, homme de science, de travail et d'exemple. Mais si son séminaire avait des allures un peu paisibles et uniformes, j'allais dire indolentes, c'est à l'absence de travaux écrits que je l'attribue. On ne se tuait pas à la besogne; les uns préparaient mal, les autres bien, tout comme ailleurs. Mais cela manquait un peu d'entrain, de cette chaleur communicative qui se transmet si aisément de professeur à élève, comme du chef à ses troupes. Les séminaires de MM. Weinhold et Schmidt se suivaient immédiatement et cette disposition permettait d'en bien sentir la différence. Si l'on était fatigué au sortir du premier, on se sentait tout ragaillardir au sortir du second. Au reste, l'émulation manquait un peu au cours pratique de M. Weinhold. Tout en étant un homme char-

¹ Gustav Meyer, *Essays u. Studien z. Sprachgeschichte u. Volkskunde*. (Berlin, 1886), p. 7.

² On ne peut en appeler ici de *Philippo ad Philippum*, et dire : « Puisque le texte est incertain, n'y touchons pas. » Il s'agit ici de προγυμνάσματα. Si l'on a fait une *Lautlehre* correcte au point de vue de la méthode, mais d'une valeur problématique pour la science, qu'importe? On aura par contre bien des chances de réussir quand on en fera plus tard.

mant, aux manières affables, il n'avait pas l'esprit caustique d'Erich Schmidt. Il était au contraire d'une indulgence excessive dans sa façon d'apprécier le zèle et ... l'assiduité de certains élèves. Les préparations étaient souvent mal digérées. On ne se donnait pas la peine de se graver dans la mémoire ce qu'on avait compilé. On se bornait à lire. Si la question posée n'avait pas sa réponse toute prête dans le cahier de notes, on restait à *quia*. Chez M. Schmidt, ces choses là n'étaient pas possibles. Personne n'aurait osé paraître devant lui avec un travail mal fait. Ses grands yeux, toujours fixés sur le « Referent, » semblaient lire dans la pensée de celui-ci, et avaient vite fait de découvrir l'endroit où le bât blessait. Alors, gare les plaisanteries ! M. Weinhold était toujours calme, impassible ; quand il levait les yeux de dessus son texte, c'était pour prêter à ses élèves une oreille complaisante ; il n'*imposait* pas assez. Pour moi, il n'y a pas à dire, il faut une espèce de fluide électrique dans notre milieu ambiant ; des éclairs, des orages mêmes ne nuisent pas ; cela purifie et rafraîchit l'atmosphère, et nous préserve de la torpeur et de l'assoupissement. Or, M. Schmidt, tel qu'il est aujourd'hui, peut passer pour produire cet effet. Aussi est-il superflu de dire qu'il doit former des élèves marchant sur ses traces. Tels sont, par exemple, Otto Brahm et Siegfried Szamatólsky. Je ne trouve qu'une observation à faire, c'est qu'au séminaire sa critique était trop exclusivement négative. Il consentait bien à dire ce à quoi on aurait dû surtout s'attacher, ce que l'on aurait dû toujours garder présent à l'esprit, mais il ne perdait pas son temps à montrer par le menu en quoi l'on avait failli, et comment il aurait fallu agencer les diverses parties de son travail. Je crois que l'affluence des élèves y est pour quelque chose. C'était pourtant bien dommage ; car au point de vue de l'esprit qui y régnait, au point de vue de l'utilité et de la difficulté des sujets qu'on y traitait, au point de vue de l'ardeur et de l'amour-propre qui en animaient les membres, le cours pratique de M. Erich Schmidt était de ceux dont l'empreinte ne s'efface plus de la mémoire. C'est par là que je terminerai cette partie de mon compte-rendu ; je me propose de passer maintenant en revue les cours germanistes de l'université d'Utrecht et de finir par quelques réflexions générales.

(*Fin prochainement*).

G. DUFLOU.

COMPTES RENDUS

RIEMANN et GOELZER. **La deuxième année de grec. Grammaire grecque complète.** 1 vol. in-18 jésus 497 pp. Paris, Arm. Colin. 1891. Prix : 3 fr.

Je ne saurais dissimuler la désillusion que j'ai éprouvée à la lecture de cette grammaire, destinée à la quatrième *et aux classes supérieures*. Les auteurs en effet ont rompu en visière avec les exigences de la science : tout ce qui pouvait révéler à l'élève les grands progrès accomplis dans le domaine de la phonétique et de la morphologie grecques, je ne dirai pas depuis dix ans, mais depuis quarante ans, tout cela, dis-je, a été soigneusement, systématiquement écarté. Ce n'est pas que je sois, plus qu'un autre, un partisan fervent de l'intronisation de la grammaire comparée dans l'enseignement moyen, mais je ne puis souffrir qu'on réédite pour la centième fois des erreurs dont depuis si longtemps il a été fait justice.

Je ne veux pas ici passer en revue tous les points où il y aurait matière à chicane. Je me contenterai d'en effleurer quelques-uns.

P. 3 : On se sert de β au commencement des mots ; ailleurs on emploie ϕ . » C'est excessif ; au reste, p. 48, nous trouvons ϕ $\epsilon\phi\upsilon\varsigma$! p. 195 $\epsilon\beta\lambda\alpha\sigma\tau\omicron\nu$! p. 177, l. 1 : « Un certain nombre de verbes en $-\epsilon\omega$, $-\pi\omega$, $-\varphi\omega$... » ; même page, l. 5 : « Dans les verbes en $-\beta\omega$, $\pi\omega$, $\varphi\omega$ »

Nous lisons p. 7, § 19, 1° : « Quand deux syllabes de suite commencent par une aspirée, il arrive souvent que la *première* aspirée se remplace par la *forte* correspondante ($\iota\tau\acute{\upsilon}\theta\eta\nu$ au lieu de $\iota\theta\acute{\upsilon}\theta\eta\nu$). » D'autre part, on trouve p. 192 : « $\lambda\upsilon\theta\eta\tau\iota$ est pour $\lambda\upsilon\theta\eta\theta\iota$, d'après la remarque faite au § 19, 1° » !

P. 8, § 19, 5° : « Devant un μ une dentale devient σ . » Il est regrettable que les auteurs n'aient pas glissé ici le mot *souvent* dont ils usent si volontiers. D'ailleurs, il serait temps que cette prétendue règle disparût de nos livres classiques : $\pi\acute{\iota}\pi\epsilon\iota\sigma\mu\alpha\iota$, cité comme exemple, est tout simplement analogique de $\pi\acute{\iota}\pi\epsilon\iota\sigma\tau\alpha\iota$; $\epsilon\dot{\iota}\sigma\mu\epsilon\nu$ (homér. $\epsilon\dot{\iota}\delta\mu\epsilon\nu$) est analogique de $\epsilon\dot{\iota}\sigma\tau\epsilon$; $\delta\sigma\mu\acute{\eta}$ (Xénophon a

ὁδμῇ) a été modifié d'après les mots où -σμός- était senti comme suffixe. Et que dire à l'élève qui objecterait les mots ἀριθμός, σταθμός, ῥυθμός, ισθμός?

Je ne chicanerai pas MM. RG. sur cette règle qu'ils rééditent : « Devant σ les dentales tombent », bien qu'il y ait assimilation de l'explosive à la spirante, puis simplification du double sigma. Et si les dentales tombent devant σ, comment se fait-il que ζ soit pour δσ (p. 6)?

P. 35, § 82. « Quelques substantifs appartenant à la deuxième déclinaison suivent, dans le dialecte attique, une déclinaison tout autre que dans la langue commune. » Que vient faire ici la langue commune? MM. RG. l'écartent absolument, et ils font bien; pourquoi dès lors parler d'un dialecte dont l'élève n'a pas la moindre notion? « Ainsi le substantif que la langue commune décline ναός, ναοῦ, etc., a, dans le dialecte attique, la forme νεώς. » L'élève qui raisonnera (ce n'est pas pour celui-là, je pense, que MM. RG. ont écrit) conclura nécessairement : « les formes attiques ἀζιόχρεως, ἔκπλεως, πλείως correspondent aux formes communes ἀζιόχραος, ἔκπλαος, πλάος », conclusion erronée à coup sûr. Il eût fallu distinguer les éléments hétérogènes d'où est issue cette prétendue déclinaison « toute spéciale ». Puis, la langue commune est postérieure à l'attique. MM. RG. ont donc procédé à rebours; c'est du primitif νηός, *ἰληος qu'il fallait partir, et dire un mot de la *métathèse de quantité*, qui explique l'accentuation de Μενέλεως bien mieux que la synérèse de εω. Je ne ferai pas aux jeunes Français de treize ans (âge minimum d'après les programmes de 1890) l'injure de croire que leur intelligence se refuse à comprendre la « métathèse de quantité. » Enfin, l'accus. sing. τὴν εῶ n'est pas irrégulier, mais *hétéroclite*; ce sont bien plutôt les autres cas qui, sous leur forme actuelle, sont hystérogènes.

§§ 84-113. L'exposé de la troisième déclinaison surtout prête le flanc à la critique : notons la règle mécanique pour la formation du datif pluriel (en remplaçant par exemple βι, γι, δι, σι, αντι du datif sing. par ψι, ζι, σι, ρσι, ασι). — Les auteurs se sont interdit de jamais prononcer les mots de radical et de désinence.

§ 107. Dans la flexion de πόλις, « comme on le voit, la voyelle « devient » devant une autre voyelle et au datif pluriel (remarque parallèle pour πελέκεως, ἄστεως, ἡδέος, etc.) » C'est pré-

cisément contre cette interprétation que MM. RG. avaient à mettre en garde l'étudiant; il *semble* que ι se change en ϵ , alors qu'il y a dualité de thèmes, πολι- et πολε- ; mais du moment qu'on renonce à parler de thème, on devrait aussi renoncer à émettre de ces remarques qui sont de pures hérésies.

§ 110. Comme on doit s'y attendre, les auteurs rapprochent dans un même paragraphe $\alpha\iota\delta\acute{\omega}\varsigma$ et $\text{πειθ}\acute{\omega}$ qui n'ont rien de commun. Je constate cependant avec satisfaction qu'ils remplacent le vocatif de $\alpha\iota\delta\acute{\omega}\varsigma$ par un point d'interrogation ($\alpha\iota\delta\omicron\iota$ ne nous est connu que par Hérodien).

§ 142. Dans l'étude des degrés de comparaison, MM. RG. signalent comme *irréguliers* les comparatifs κενότερος et στενότερος ; l'élève doit-il forcément ignorer que κενός et στενός sont nés de κενFός , στενFός , ce qui rend leur comparatif parfaitement régulier? Mais nulle part il n'est fait mention du F et des troubles qu'a causés dans la langue sa disparition de l'alphabet.

§ 148. Les auteurs font observer que les comparatifs en $-\iota\omicron\nu$ peuvent avoir des formes *contractes* : $\eta\delta\iota\omicron\upsilon\varsigma$ $\eta\delta\iota\omega$, mais ils ne disent pas que ces formes sont issues de $*\eta\delta\iota\omicron(\sigma)\epsilon\varsigma$ $*\eta\delta\iota\omicron(\sigma)\alpha$. Quel élève ne sera pas convaincu qu'il y a eu disparition, non d'un σ , mais du ν de $\eta\delta\iota\omicron\nu\epsilon\varsigma$ $\eta\delta\iota\omicron\nu\alpha$?

Je ne dirai que peu de chose du verbe. Les règles *mécaniques* y abondent.

P. 168, § 288 : $\zeta\omega$ n'est pas de $\zeta\eta\omega$ ($*\zeta\eta-y\omega$); $\chi\rho\acute{\omega}$ est de $\chi\rho\eta\omega$ ($*\chi\rho\eta-y\omega$) et non de $\chi\rho\acute{\alpha}\omega$; il n'y a pas lieu de s'étonner que $\chi\rho\acute{\omega}\mu\alpha\iota$ fasse au futur $\chi\rho\eta\sigma\omicron\mu\alpha\iota$, à l'aoriste $\epsilon\chi\rho\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu$, etc. puisque la racine est $\chi\rho\eta$ (l' η est panhellénique, cf. dorien $\chi\rho\eta\mu\alpha\tau\alpha$, $\chi\rho\eta\sigma\iota\nu$, $\chi\rho\eta\sigma$, créet. $\kappa\rho\eta\theta\theta\alpha\iota$, héracl. $\chi\rho\eta\sigma\eta\alpha\iota$, $\chi\rho\eta\sigma\omicron\nu\tau\alpha\iota$, etc.) — §§ 329-333; 348-343. Les auteurs avouent avoir emprunté à M. Tournier le terme « élément caduc » : « Dans les verbes en $-\pi\tau\omega$, en dehors du présent et de l'imparfait, le τ de la finale $-\pi\tau\omega$ *disparait*. » Nous apprenons que ν est un *élément caduc* dans $\delta\acute{\alpha}\kappa-\nu-\omega$ etc., $-\alpha\nu-$ dans $\acute{\alpha}\mu\alpha\rho\tau-\acute{\alpha}\nu-\omega$, $-\sigma\kappa$ dans $\acute{\alpha}\rho\acute{\epsilon}-\sigma\kappa-\omega$, $-\iota\sigma\kappa-$ dans $\epsilon\upsilon\rho-\iota\sigma\kappa-\omega$. Pourtant, ce n'est pas d'hier qu'on parle de *suffices* $\nu\nu$, $\sigma\kappa\omicron$, $\tau\omicron$, $\nu\omicron$? Franchement, l'emprunt est malheureux.

P. 270. « $\epsilon\chi\omega$ (anciennement $\epsilon\chi\omega$). » C'est faux; il n'y a jamais eu de $\text{hi-}\chi\omega$. Que faites-vous alors de la loi qui interdit deux aspirations initiales consécutives? $\text{hi-}\chi\omega$ n'a pu exister un instant; donnez comme primitif $*\text{sekho}$ ou n'en indiquez aucun.

P. 358 : « $\alpha\nu$ est une particule négative, correspondant au

latin *in*. Exemple *ἀν-ανδρια*, *ἀ-βέβαιος* (de *α-* pour *αν-* et *βέβαιος*). » Pourquoi affirmer encore ce qui a été démontré faux? Pourquoi surtout faut-il que l'élève étudie au lycée des théories qu'il devra rejeter dès son entrée à la faculté des lettres?

La syntaxe est faite au point de vue du thème, comme la plupart des syntaxes publiées en France. Il en est autrement chez nous. Aussi n'en dirai-je rien. Je crois pourtant que les auteurs s'en sont tirés à leur honneur.

Cette grammaire a un mérite que je veux reconnaître et qui compense ses déficiences sous d'autres rapports. Les formes qui y sont relevées sont strictement attiques et toute forme dont l'attique n'offre pas d'exemple sûr a été écartée. M. Riemann avait toute qualité pour procéder à ce triage¹. Ainsi § 704. « La plupart des noms contractes de la 3^e D. ne se rencontrent pas au duel. » Aussi, pas de duel dans la flexion de *ιχθύς*, *οἷς*, *βοῦς*, *γραῦς*, *βασιλεύς*, *πέλεκυς*, *ἄστν* (gén. *ἄστειως*), *ἡδύς*, *τριήρης*, *ἀληθής*. *Πόλις* fait au duel *πόλει* (« la forme *πόλη* est moins autorisée ») et *γένος* fait *γίγει*. *Ναῦς* fait au voc. *ναῦ* (MM. Roersch et Thomas ne l'indiquent pas dans leur 1^{re} édition); pas de duel, non plus que pour *ἥρως*. *Υῶς* est préféré à *υἷός*. — Dans la flexion verbale, les 2^{des} personnes du duel des temps dits secondaires en *-την*, *-σθην*, sont partout portées au texte et les formes en *-τον*, *-σθον* rejetées en note. — L'optatif futur aux trois voix est mis entre parenthèse. L'impératif parfait actif est *λελυκώς* *ἴσθι* etc. Le plus-que-parfait parfait est fléchi : sing. *ἐλελύκη*, *ἐλελύκης*, *ἐλελύκει(ν)*; duel [*ἐλελυκείτην* 2. et 3.]; plus [*ἐλελύκειμεν*], [*ἐλελύκειτε*], *ἐλελύκεσαν*, avec cette note : lg commune *ἐλελύκεισαν*, et cette remarque : « Au plus-que-parfait, les formes mises entre crochets sont celles de la langue commune. On ne sait pas au juste quelles étaient les formes correspondantes du dialecte attique; mais il est probable qu'on disait : *ἐλελυκέτην*, *ἐλελύκετε*, de même qu'on disait très certainement *ἐλελύκεσαν*. »

Il y a là un réel et sérieux progrès sur les grammaires classiques que nous connaissons, même les plus récentes.

Décembre 1891.

EM. BOISACQ.

¹ Cf. RIEMANN. *Le dialecte attique d'après les inscriptions* (Rev. de Philol. V, p. 145 et X, p. 49).

A. PINLOCHE. **La Réforme de l'Éducation en Allemagne au dix-huitième siècle.** *Basedow et le Philanthropinisme.* 597 pp. in-8°. Paris, Armand Colin, 1891. Prix : fr. 7,50.

Il est une époque dans l'histoire de l'enseignement en Allemagne qui doit être regardée comme le point de départ, la base même du merveilleux développement ultérieur de l'instruction publique de ce pays. C'est la deuxième moitié du dix-huitième siècle qui a vu naître un mouvement pédagogique des plus curieux à étudier. L'auteur de ce mouvement est Basedow. Attaquant de front l'ensemble des méthodes pratiquées encore partout vers 1750, cet homme à lui seul, avec une énergie et une ténacité indomptables, a provoqué une levée de boucliers qui devait, moins de cinquante ans plus tard, changer complètement la face de l'enseignement en Allemagne. Poussé dans la voie nouvelle par pur sentiment philanthropique, il demanda de préférence et obtint le concours des philanthropes puissants et influents de son temps, et c'est de là que tout le mouvement a pris le nom de *philanthropinisme*.

Il va sans dire qu'une époque de cette importance a formé depuis lors l'objet de recherches constantes, surtout en Allemagne où les nouvelles idées avaient surgi. Aussi des ouvrages sans nombre n'ont cessé de jeter une lumière nouvelle sur tel ou tel point resté plus ou moins obscur. Pas d'année qui ne voie éclore des opuscules de ce genre. Ce sont généralement des monographies, élucidant quelque question spéciale de ce domaine étendu. Mais ce qui a manqué jusqu'à présent c'est un exposé complet, l'histoire détaillée et raisonnée de ce mouvement, permettant d'en démêler exactement les origines et d'en comprendre toute la portée; un ouvrage d'ensemble enfin, remontant aux sources du courant réformateur, le suivant pas à pas dans ses manifestations multiples et variées, pour arriver à en exposer l'influence immense exercée sur l'organisation actuelle.

C'est un Français qui a entrepris ce travail laborieux et utile. M. A. Pinloche, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille, s'est livré à une étude approfondie de tout le philanthropinisme. En principe son travail était destiné à servir de thèse pour l'obtention du diplôme de docteur ès-lettres. Mais les matières s'accumulant, il en est sorti l'ouvrage assez volumineux,

sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'enseignement. De nos jours surtout le livre mérite une attention particulière, parce qu'il est tout d'actualité. En effet tout le mouvement philanthropiniste manifestait une certaine opposition contre l'enseignement classique; s'il ne répudiait pas les langues anciennes, il avait pour devise « les choses et non des mots ». Il se faisait au nom de l'utilité, laquelle semble être également le principe des adversaires contemporains des humanités anciennes; et si la plupart des institutions créées par les nouveaux pédagogues n'ont pas subsisté, c'est cependant à leur influence et à celle de leurs idées que les « Realschulen » et les « Bürgerschulen » doivent leur existence. C'est grâce à ces idées que l'enseignement classique lui-même a été modifié dans le sens réaliste particulièrement en Prusse, sous le grand Frédéric et sous les rois qui l'ont suivi. La situation était donc en beaucoup de points analogue à celle d'aujourd'hui.

Le livre de M. Pinloche est de ceux qui se recommandent d'eux-mêmes. Il est écrit dans un style coulant, avec une force et une clarté d'exposition qui charment et entraînent. Le lecteur parcourra sans encombre la longue période du philanthropinisme et appréciera la connaissance exacte que l'auteur possède de cette époque. Malgré le nombre infini de sources où il a dû aller puiser, il a su habilement éviter le genre embrouillé ou ennuyeux. Pour se faire une idée des recherches consciencieuses auxquelles il s'est livré, il suffira de jeter un coup d'œil sur l'interminable nomenclature bibliographique à la fin de l'ouvrage. Dix-neuf grandes pages renferment un vrai dédale de documents allemands et latins, manuscrits ou autres, ayant trait soit à l'histoire générale de l'éducation en Allemagne, soit à l'éducation spéciale au 18^e siècle et au commencement du 19^e; enfin des histoires d'établissements scolaires particuliers.

A côté de cela des centaines d'écrits pédagogiques émanant de Basedow lui-même, ou de ses disciples assez nombreux, presque tous des hommes éminents du temps. Ajoutons que M. Pinloche n'avait pas ces sources à portée de sa main. Quelques-unes sans doute il les a trouvées à Paris; d'autres, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, il a dû aller les exhumer dans les bibliothèques allemandes. Aussi ne s'est-il épargné

aucune peine pour se les procurer. Parcourant l'Allemagne dans tous les sens, visitant les principales villes, il a poussé jusqu'à Copenhague, pour y pouvoir consulter des manuscrits inédits. En cela il n'a fait pour ainsi dire que suivre l'exemple de Basedow lui-même. En effet, pour forcer l'attention de ses contemporains, d'abord indifférents à son œuvre de réforme, Basedow ne s'est soustrait à aucune fatigue, à aucune démarche. Il est allé personnellement plaider sa cause à la plupart des cours princières. C'était comme un apôtre allant prêcher une religion nouvelle, avec la conviction intime et le courage intrépide que donne la foi. Et ses efforts ont en grande partie été couronnés de succès.

Devant tant de matières, M. Pinloche eût facilement pu tomber dans des longueurs démesurées. Cet écueil a été évité. Avec un jugement sûr l'auteur a su condenser en un seul volume le fruit de ses laborieuses recherches. Il s'est particulièrement attaché à rendre à chacun des réformateurs pédagogiques ce qui lui revient; aux successeurs comme aux prédécesseurs de Basedow, il laisse à chacun son mérite, avec l'impartialité d'un juge scrupuleux. Après la fondation du premier *Philanthropinum*, ou établissement scolaire du nouveau genre, en 1774 à Dessau, dans le duché d'Anhalt, il en suivit bientôt d'autres, où les nouvelles méthodes furent appliquées dans toute leur étendue. Plusieurs de ces fondateurs d'écoles se sont distingués par leurs excentricités, allant parfois jusqu'au ridicule. Basedow lui-même a fait en mainte circonstance preuve de fatuité et même de pédanterie. Ces défauts sont mis en lumière tout autant que les qualités plus solides des disciples circonspects, qui n'ont pris des théories nouvelles que ce qu'il y avait de vrai et de bon. Plus d'une fois Basedow, par sa conduite, a failli compromettre le succès de son œuvre, et sans le talent de certains autres philanthropinistes, qui sait si elle ne serait pas restée stationnaire pendant longtemps? Parmi ceux-ci, il suffit de citer la figure noble et pure de Salzmann, un vrai patriarche, dont M. Pinloche trace un portrait si sympathique. C'est lui qui a fondé en 1784 le *Philanthropinum* de Schnepfenthal, dans le duché de Saxe-Gotha. Sa devise était : *D. D. u. H. (Denken, Dulden und Handeln)*; elle dénote l'homme profond, patient et actif. Ce qui manquait aux autres établissements pour leur assurer une longue existence, Salzmann a su l'introduire chez

lui, nous voulons dire la vie de famille et le séjour à la campagne, en pleine nature, « cette source pure, limpide, intarissable de vérité, de sagesse et de joies ». Après sa mort l'organisation primitive a été maintenue et l'heureux établissement, assis sur des bases solides, n'a cessé de prospérer jusqu'à nos jours. En 1884 on a pu y fêter le premier centenaire de sa fondation.

Des pages entières du livre de M. Pinloche sont aussi consacrées à la question de savoir jusqu'à quel point Basedow n'a fait qu'appliquer les théories de pédagogues étrangers. Celui-ci, avec ses prétentions outrées, ne voulait relever de personne. Or, nous apprenons ici qu'au commencement du 18^e siècle déjà La Chalotais, savant français, avait exprimé les mêmes théories avec la même netteté. Par contre, l'influence que Rousseau aurait exercée sur lui est jugée moins importante que les Allemands eux-mêmes ne se plaisent généralement à l'affirmer. M. Pinloche combat, et avec de bons arguments, l'opinion que Basedow relève absolument de Rousseau ; il la taxe d'erronée. Selon lui, il n'y a ici qu'une simple coïncidence. La campagne du philanthropinisme était déjà poursuivie avant l'apparition de l'*Emile*, l'inspiration n'est donc pas venue de France. Seulement l'ouvrage français, pour cette raison même, trouvait en Allemagne un terrain tout préparé pour faire fructifier les nouvelles idées. En même temps il venait à l'appui de l'œuvre philanthropiniste, et si Basedow ne lui doit pas le fond de ses idées pédagogiques, on peut cependant affirmer que, « sans » l'impulsion puissante donnée par l'*Emile*, il n'eût pas réussi » à se faire écouter et que même il n'eût pas songé à tenter » l'aventure » (p. 288).

De tout cela il résulte que nous avons sous les yeux un livre impartial. La même impartialité et la même justesse d'appréciation règnent également dans la dernière partie, qui n'est pas la moins intéressante : *l'Influence du philanthropinisme* tant en Allemagne que dans les pays étrangers. C'est particulièrement en Prusse que cette influence a été profonde, durable, et qu'elle « eut pour résultat de modifier tous les ordres d'enseignement et de provoquer cette rénovation complète des études, » dont l'Allemagne est fière à juste titre d'avoir donné l'exemple, » et qui mérite bien, par conséquent, de fixer l'attention de » l'historien de la civilisation » (p. 512).

Nous ne suivrons pas M. Pinloche dans son exposé des détails de cette réforme pédagogique. Nous nous contentons de répéter que presque toutes les questions actuelles, agitées dans le grand débat de la réorganisation des études, s'y retrouvent : la méthode fondée sur la perception sensible des choses ; le principe de l'utilité ; la neutralité religieuse d'une part, et l'immixtion du clergé d'autre part ; l'éducation vraiment nationale ; et puis, *last not least*, le recrutement du personnel enseignant et la création d'écoles normales. Les efforts tentés par le ministre prussien d'alors, M. de Zedlitz, qui sut « à l'enthousiasme, qui » l'entraînait vers les réformes, allier la ténacité nécessaire » pour les accomplir », furent plus tard couronnés d'un plein succès.

L'ouvrage de M. Pinloche n'a donc pas seulement une valeur historique ; il est propre à intéresser tous ceux qui s'occupent de la réforme de l'enseignement. Il est d'ailleurs unanimement apprécié en Allemagne même¹, ce qui montre encore davantage combien il mérite l'attention des pédagogues.

Gand.

T. H., professeur.

HYACINTHE BINET. **Le style de la lyrique courtoise en France aux XII^e et XIII^e siècles.** — Paris, Bouillon, 1891, 110 pages.

Le travail de M. Binet ne se recommande pas précisément par l'originalité de la conception ou de la méthode. L'auteur s'est contenté d'explorer le domaine qu'il s'était tracé, en suivant les procédés d'investigation employés par Grosse, Boerner, Heinrich dans des travaux analogues. Mais hâtons-nous de dire qu'il s'est acquitté de sa tâche avec autant de bonheur que de patience : il a soigneusement dépouillé nombre d'œuvres lyriques et savamment catalogué les figures de style ainsi recueillies. Ses conclusions, en partie inspirées par les travaux de M. Jeanroy sur les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, sont intéressantes.

¹ Nous apprenons qu'une traduction allemande est en voie de préparation, si elle n'a pas déjà paru.

Par l'abondance des métaphores empruntées à la langue des institutions féodales, etc., par les allusions aux héros des épopées alors en vogue, par différents traits de mœurs, etc., par son style alambiqué, cette poésie reflète vivement la société qui la cultiva. Mais, dans sa description de la conception de l'amour et des types de l'amant et de la dame, elle est fautive et outrée.

Dans toute la lyrique courtoise règne un dieu Amour, qui avait son culte et ses adeptes. Quiconque méconnaissait sa loi était un être méprisable. L'amour était, non une fatalité, comme chez les anciens, mais une passion éveillée chez le poète de son libre consentement, à la vue des qualités physiques et morales de la dame. Il était représenté le plus souvent comme une maladie, un tourment, un martyre, plus rarement comme un feu, un fardeau, une plante, une prison : « les chansonniers ont peint beaucoup plus souvent les tristesses que les joies de l'amour ».

Le type idéal de la femme, au physique comme au moral, est tellement banal et uniforme, si constamment le même dans son indécision chez tous les trouvères, qu'ils semblent tous avoir chanté la même personne. « Ce sont partout les mêmes épithètes, les mêmes comparaisons, les mêmes hyperboles. » Le portrait de la dame est presque stéréotypé : elle est invariablement la plus belle, et nul ne saurait décrire ses charmes et qualités. Mais ses rigueurs excessives désespèrent l'amant : c'est ce qui force tous nos amoureux à se lamenter sans fin et sur les mêmes poncifs. Louanges de la dame et plaintes de l'amant, telles sont les deux seules cordes de la *vielle* des poètes courtois. Dépourvus d'imagination et de sentiment vrai, ils croient y suppléer à force d'hyperboles et de répétitions ; ils s'égarent dans la mièvrerie et dans des subtilités sans nombre à propos du cœur ou des yeux. Le cœur étant considéré comme le siège de tous les sentiments, on l'oppose sans cesse au corps ; on le personnifie. Les yeux sont la cause occasionnelle de l'amour ; ils trahissent l'amant, le tuent parfois, l'aveuglent ou l'embrasent, etc. ; généralement ce sont des traits qui peuvent seuls guérir les blessures qu'ils ont faites. Un amant est toujours pâle et la présence de sa dame le bouleverse complètement.

Ce qui frappe et déplaît le plus dans le style de la lyrique courtoise, c'est son uniformité, sa fixité : il ne se compose que

de quelques idées et de quelques expressions ou figures. L'hyperbole, la répétition et l'antithèse sont les seuls artifices de style des poètes courtois; elles suppléaient à « l'absence de toute imagination réelle et de toute vérité de sentiments. »

Telles sont les conclusions que M. Binet a tirées de ses recherches laborieuses à travers les chansons d'amour. On voit de suite que le dépouillement des textes a été fait avec un soin scrupuleux et que le classement des exemples, en général, a été exécuté avec intelligence et méthode. Nous avons été frappés de la sobriété, de la discrétion qui a guidé l'auteur dans leur choix et leur énumération : il a eu le courage, à propos des figures banales et trop fréquentes, de nous épargner d'interminables listes, fastidieuses pour le lecteur le plus patient.

Le chapitre 2. *Métaphore*, le plus long et le plus touffu, il est vrai, m'a paru moins bien ordonné que les autres; il y a quelque confusion dans l'énumération des objets dont les métaphores sont tirées : ainsi n'y aurait-il pas lieu de rapprocher : *donne son cœur en ostage*, p. 26, et : *pour servir de caution*, p. 28; l'amour est *un mal*, p. 39, et *un fardeau*, p. 41? De même, l'exemple cité p. 18, l. 6 : *Ains sui pour li servir nasquis*, n'aurait-il pas trouvé sa place, p. 20 : l'amant est *le serf* de sa dame? J'en dirai autant des métaphores qui portent sur *aimant*, pp. 38, l. 2 et 19, fin, cf. aussi p. 61, sur *remire* p. 38, l. 8 et *mîrer*, p. 32, l. 8. Plusieurs des exemples cités pp. 42-43 auraient trouvé leur place logique au chapitre de la personnification. P. 43 : *Je sui de sa conestablie* (de l'amour) aurait pu figurer p. 20-1. P. 53 : « l'amour « *destraint* » ou *maîtrise* les hommes » est singulièrement identique à la dame « *destreint, maistroie* » son amant, p. 32. Du reste, la division des métaphores adoptée par l'auteur (il m'objectera peut-être que la multitude des exemples l'obligeait à chercher des catégories) ne me semble pas logique : les exemples de la première catégorie peuvent presque tous, sinon tous, rentrer dans la seconde. De là naissent des confusions et des répétitions qu'il importait d'éviter. P. 57 : le premier exemple de la page ne renferme-t-il pas une allusion historique? Donc il devait se placer sous a). M. Binet ne me semble pas avoir distingué assez nettement les figures lorsqu'il place à la fois sous la rubrique : *comparaison* et *allusions* les exemples où il est parlé des Bretons et d'Arthur, pp. 9 et 59, de Darius et d'Alexandre, pp. 61 et 55. Comme cette

dernière, toutes les comparaisons hyperboliques, pour éviter des répétitions, auraient dû faire partie du chap. I. P. 64 : *Ganelon* devrait se trouver en compagnie de *Roland* et d'*Olivier*, p. 61.

P. 82, l. 9 et 29 : M. B. ne peut pas ignorer que *acoler* et *baisier*, *baisier* et *accoler* ne sont pas des tautologies.

Dans un travail où la phrase, la pensée importait plus que le mot, on ne peut pas reprocher à l'auteur d'avoir négligé toute préoccupation philologique. Mais il en résulte que les textes, empruntés à des éditeurs divers et inégalement habiles, présentent un bariolage désagréable : aussi aurions nous été reconnaissants à M. B. s'il avait adopté une ponctuation et surtout une accentuation uniformes et rationnelles. Pourquoi, p. ex., une virgule entre le démonstratif *cil*, etc. et le relatif *qui*, etc., pp. 10, l. 3, 25 ; 11, l. 22 ; 36, 5 fin ; 39, 2 fin, etc. ? Pourquoi *Amors*, 17, l. 13 et *amors*, 12, l. 9, 19, l. 10, etc. ? Inutile d'accentuer *a*, *tres*, *ou*, *mes*, ni *e* fermé ailleurs qu'à la finale et dans *es=ez*. Pourquoi *peusse*, *eusse* et *feisse*, p. 25, tous trois trisyllabiques ? Pourquoi ne pas toujours marquer d'un tréma la seconde de deux voyelles en hiatus ?

M. B. pouvait aussi faire à ses textes les rectifications suivantes : P. 10, l. 4 : *Com fist celle qui* (cui=à qui) *ressembler voldroie*, *Dido*. — P. 12, l. 1 : *parpert* ; l. 8-10 : *Comme essilié, doit folement parler cil que Amors peut si desconseiller comme...* — P. 15, l. 5 : supprimez *Et* ; l. 9 : *arbre sus* ; l. 18 : *glout* ou *glouton*. — P. 20, l. 3 : *quant mort est le t*. — P. 22, l. 10 : supprimez la virgule après *armer*. — P. 30, l. 21 : *nus nul* ; l. 23 : *autretel*. — P. 32, l. 14 : virgule après *pitie*.

Un dernier reproche que M. B. me permettra de lui adresser, c'est de ne pas avoir donné à son style toute la correction et l'élégance dont il était susceptible. Ne pouvait-il pas se passer de répéter jusqu'à quatre fois le mot *travail* dans la première page ? Il pouvait aussi éviter l'emploi de termes impropres : *une croyance courante en vieux français*, p. 14, fin ; *balloté par les vents*, p. 19, l. 8 ; *de même que fondent la neige et l'hiver*, p. 19, 26. Enfin je ne sais par quel artifice de rhétorique, par quelle trope hardi ou par quelle préoccupation d'archaïsme il a cru pouvoir écrire : *il imite ou apprend les amants à chanter* ?

Il est vrai, ce sont là chicanes de pédant ; mais il est prudent de prémunir les débutants contre ces petites négligences. Cela

n'empêche pas le livre de M. B. d'être un bon et solide travail, qui fait honneur à l'ancien élève de l'école normale supérieure de Liège et au jeune maître auquel il est dédié, M. Maurice Wilmotte.

A. DOUTREPONT.

Vocabulaire de noms wallons d'animaux (Liège, Luxembourg, Namur, Hainaut) avec leurs équivalents latins, français et flamands, par JOSEPH DEFRECHEUX. Liège, Vaillant-Carmanne, 2^e édition.

Ce beau livre a remporté le premier prix au concours institué par la *Société liégeoise de littérature wallonne*. C'est assez dire qu'il mérite la plus sérieuse attention, surtout de la part de ceux qui s'occupent de linguistique, de sciences naturelles et de folklore. Aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs revues de Paris et de Belgique en aient fait d'élogieux comptes-rendus, que plusieurs villes et divers cercles de sociétés populaires se soient préoccupés de le donner en prix ou en tombolas.

Les dénominations latines sont puisées dans la récente méthode adoptée par le *Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles*; les noms flamands et wallons sont dus à des recherches populaires curieuses et persévérantes.

Toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que cet ouvrage soit un simple recueil de noms, une sorte de dictionnaire en quatre langues, car on se tromperait grossièrement. L'auteur s'est proposé un plus large dessein, celui d'en faire une sorte de *traité pratique de zoologie*, et il n'a pas trop mal réussi. Il décrit chaque espèce d'animaux du pays d'une manière alerte et rapide, mais claire et précise. Que d'observations précieuses recueillies sur une foule d'animaux qui peuplent notre territoire et dont les mœurs sont peu connues de la plus grande partie des Belges! Avec quelle charmante simplicité l'écrivain n'assaisonne-t-il pas, de ci de là, de réflexions ou de remarques humoristiques, les pages qu'il consacre à ses descriptions. Tout ce qui a trait aux croyances et aux superstitions populaires, aux usages étranges, est cueilli au passage, chaque fois que l'auteur a pu entrer en commerce intime avec les campagnards sur les points relatifs aux sujets dont il parle. Un tel livre est donc utile à quiconque s'occupe des mœurs locales et des noms divers

que reçoivent sur notre sol les animaux dont peuvent avoir à parler ceux qui ont à parler de la faune nationale, à quiconque veut connaître le folklore de nos contrées wallonnes et flamandes.

Les animaux utiles ou nuisibles sont l'objet de mentions spéciales. Un astérisque précède le nom des oiseaux que la loi défend de prendre en tout temps. Les époques des migrations de ceux-ci et celles des poissons sont notées avec une scrupuleuse exactitude.

C'est par ces moyens que partout l'auteur sait mêler l'agréable à l'utile et nous présenter, sous une forme attrayante, la faune wallonne tout entière. Pour les faits historiques voyez, par exemples, les mots : *Barbat*, *Chirou*, *Colon*, *Haring*, *Leup*, etc. ; pour les mœurs locales : *Baya*, *Bou boutte*, *Coq*, *Dédon*,... pour les opinions erronnées : *Aguece*, *Crapaud*,... pour les préjugés populaires : *Araigne*, *Chawesoris*, *Chavette*, *Lurson*,...

Nous félicitons l'auteur qui sait si bien nous intéresser en nous instruisant; qui a fait tant de recherches curieuses et neuves; et qui a si bien mérité l'honneur signalé que lui a fait la *Société de littérature wallonne*. Nous lui donnerons cependant un conseil, celui de ne pas généraliser trop vite. De ce qu'un nom est usité dans quelques localités wallonnes du Luxembourg, par exemple, il ne faut pas conclure, comme il le fait parfois, que ce nom est usité dans la province entière. Les dénominations diffèrent souvent du tout au tout dans le Condroz, la Famenne, le Belsonaccum, le pays Gaumet (entre Semois et Cher). Ils changent même souvent de village à village. Souvent encore il y a trois noms pour le même objet. Ainsi *jardin* se dit *Corti* (de hortus, latin), *djardin* (de garden, allemand), *Meix* (ancienne forme celtique, vraiment gauloise ou wallonne).

Terminons par un mot d'éloge à l'adresse de l'éditeur qui a consacré à ce livre tous ses soins : choix des caractères, beau papier, netteté de l'impression, correction châtiée.

THIL-LORRAIN.

J.-E. KUNTZE. **Die Deutschen Stadtgründungen oder Römerstädte und Deutsche Städte im Mittelalter**, VII-79 pages. Leipzig, 1891.

L'apparition du livre de M. Kuntze, professeur à l'Université de Leipzig, a été un petit événement dans le monde des historiens qui s'occupent du moyen âge. On a été étonné de voir un savant distingué reprendre une théorie surannée, combattue à diverses reprises et qu'on croyait définitivement abandonnée, notamment celle d'Eichhorn sur l'origine romaine des constitutions urbaines en Allemagne.

Disons tout de suite cependant que M. Kuntze ne partage pas absolument la manière de voir du célèbre juriste. Il ne s'avance que très timidement sur un terrain qui, en réalité, lui était presque inconnu. Il n'ose pas affirmer que les villes se sont formées directement sur des restes d'institutions romaines : il se borne à dire qu'elles ont reçu une *tradition* romaine, que l'on peut y trouver des *réminiscences* des anciennes constitutions municipales de l'*Imperium Romanum*.

L'auteur prétend vouloir réagir contre les tendances partiales de quelques savants, « épris de germanisme », qui nient *a priori* l'intervention de toute influence romane en Allemagne. On ne peut qu'applaudir à cette idée de M. Kuntze : l'histoire, tout en devant être étudiée au point de vue national, doit être avant tout vraie et impartiale. Mais sa tentative de ressusciter en partie l'ancienne doctrine d'Eichhorn semble avoir complètement échoué.

Voici, en quelques mots, la théorie qu'il a émise dans son travail :

Contrairement à la théorie de Sohm ¹, la ville est — non pas un marché —, mais le siège d'une juridiction particulière. La croix de la ville (*Weichbild*) n'est pas identique à la croix du marché. Elle est le symbole de la juridiction indépendante de la ville et elle constitue une tradition romaine (pp. 40-42). Les villes du moyen âge correspondent, en quelque sorte, aux *civitates majores* de l'antiquité (p. 57).

¹ V. le compte-rendu du remarquable ouvrage de Sohm : *Die Entstehung des deutschen Städtewesens*, dans la *Revue de l'Instruction Publique*, t. XXXIV, 1^{re} livr. de 1891.

Le point de départ pour les constitutions urbaines en Allemagne se trouve dans l'ancien type des villes romaines, avec leurs traditions monarchiques et leur *jus extraordinarium* commun à tous leurs habitants.

Si la manière de voir de M. Kuntze s'écarte de celle de Sohm en ce qui concerne l'origine des villes, elle n'en diffère pas pour ainsi dire dans les résultats : la ville du moyen âge est un *burgus* royal, c'est-à-dire un territoire juridique spécialement protégé par le roi, qui y garantit la paix et qui l'indique par le signe particulier du Weichbild : la croix. Le *jus extraordinarium* romain s'est transmis, selon M. Kuntze, dans le *Königsrecht* allemand. Les villes ne sont pas des copies, des imitations des cités romaines. Elles ont simplement subi l'influence de la tradition romaine. Il s'est opéré une sorte de « transsubstantiation » (!) (p. 78).

L'auteur est parvenu à indiquer certaines analogies en ce qui concerne l'ensemble des institutions urbaines dans l'Empire romain et dans l'Allemagne du moyen âge. Les villes du moyen âge, dit-il (p. 58 et suiv.), comme les villes romaines, sont pourvues d'une organisation municipale propre, qui les distingue du plat pays. Celles-ci doivent leur existence au pouvoir impérial et sont devenues les citadelles et les véritables soutiens de l'*Imperium Romanum*; celles-là, issues du pouvoir royal germanique, sont devenues les soutiens de cette royauté. Enfin les villes médiévales jouissent d'une sorte de *jus extraordinarium* semblable à celui des villes romaines et constituent avant tout des juridictions publiques particulières.

Si l'on examine les arguments que M. Kuntze fait valoir en faveur de sa thèse, on est forcé d'avouer que ces analogies elles-mêmes font défaut. Du fait que le mot *forum* désigne quelquefois au moyen âge une ville ou une partie importante de celle-ci, l'auteur déduit qu'une ville est essentiellement le siège d'un tribunal particulier. Or, le *forum* du moyen âge est identique au *marché*.

C'est l'Eglise qui est la véritable héritière de la tradition romaine. La *civitas* est devenue au moyen âge une circonscription ecclésiastique et signifie plus spécialement le siège épiscopal. La *libertas romana* n'est pas une réminiscence des institutions romaines — comme le croit M. Kuntze —, mais désigne seulement un privilège particulier accordé par le chef

de Rome au moyen âge, c'est-à-dire par le pape. Il faut entendre par « *libertas romana* » le privilège de subordination directe au siège de Rome accordé à une corporation ecclésiastique.

Enfin, même en admettant une certaine analogie entre les institutions urbaines de l'Empire romain et celles du moyen âge, il n'en résulterait pas que celles-ci dérivent de celles-là. Ce qui fait absolument défaut, c'est un lien quelconque qui les rattache les unes aux autres. La seule relation que M. Kuntze ait imaginée, c'est une relation purement formelle : la tradition romaine. L'auteur semble même écarter, à un certain moment, l'hypothèse de la persistance d'une juridiction royale particulière dans les villes franques. Sa théorie présente dès lors une contradiction frappante. M. Kuntze avoue que pendant la période franque, les villes romaines furent abandonnées à elles-mêmes et constituèrent des organismes isolés¹. Comment concilier cette assertion avec l'opinion de l'auteur, conforme à sa théorie, concernant l'autorité toute particulière que le pouvoir royal a toujours exercée à l'intérieur du territoire urbain par suite de la protection, de la paix spéciale qu'il lui garantit et qui constitue, selon M. Kuntze, l'essence même de la ville²?

La théorie de M. Kuntze prête — on le voit —, à de nombreuses objections et présente, en outre, certaines contradictions dans le genre de celle que je viens d'indiquer.

La partie critique de son travail est, par contre, très bien conduite. Il a tâché de prouver notamment que Sohm était allé trop loin dans l'identification de la ville et du marché. Il montre

¹ P. 32 : « es wäre nicht verwunderlich wenn die fränkischen Könige die Römerstädte vorerst im Wesentlichen sich selbst überliessen; sie waren lokale Existenzen, die unter einander nicht zusammenhingen und daher keine allgemeine Staatsangelegenheit bildeten. »

² P. 51 : « ... der König trat in das römische Provinzialsystem mit seiner monarchischen Gewöhnung der Provinzialen ein, übernahm die *Schirmherrschaft* über die Römerstädte und wahrte den Städtern ihr besonderes herkömmliches Recht. Ueber die Städte hielt der Erobererkönig seine Hand, sie überkam er gleichsam aus der Hand des römischen Kaisers; in ihnen fand der Grosskönig ein gegebenes Gebiet königlichen Schaltens und Waltens und die hier betretene Bahn konnte dann fortgesetzt werden. » Cf. p. 52 : « ... diese (die deutschen) Städte (sind) eben nun des Königs Städte und Stätten Königlichen Rechts, wie das geradezu von Sohm (S. 34-43) lichtvoll und überzeugend dargestellt ist. »

fort bien que la croix urbaine n'est pas la même que celle du marché (p. 65). Souvent elles existent toutes deux dans une même localité. Mais parmi les villes qui possèdent les deux croix, il y a une distinction à faire : celles avec un marché temporaire et celles avec un marché permanent. Ce qui prouve que le marché ne forme pas le caractère essentiel de la constitution urbaine, c'est que l'on trouve des villages avec un marché permanent.

En somme donc, les recherches du savant romaniste présentent un vif intérêt. Elles sont, en tout cas, une manifestation évidente des tendances éminemment scientifiques de l'Allemagne, qui ont leur origine dans le souci de l'impartialité et la recherche constante de la vérité historique.

HERMAN VANDER LINDEN.

Le minores gentes ed i patres minorum gentium, per V. CASAGRANDI, prof. di storia antica nella R. università di Catania. Palermo-Torino, Carlo Clausen, 1892. In-8°, XXIII et 628 pages. Prix : fr. 12.

Ce que nous savons de certain au sujet des *minores gentes* et des *patres minorum gentium* se réduit à bien peu de chose. M. Casagrandi s'est donné beaucoup de peine pour baser sur ces maigres renseignements une série de constructions hypothétiques. Il appartient malheureusement à la nombreuse catégorie des savants, souvent animés d'une grande ardeur scientifique, qui ne savent pas pratiquer cette *ars nesciendi* qui, d'après Mommsen (C. I. L. p. 46), est *omnium difficillima*. Les Romains eux-mêmes n'avaient au sujet des *minores gentes* que des notions fort peu claires. Nous ne pouvons donc guère espérer de parvenir à en savoir beaucoup plus long. Il y a toutefois dans le livre de M. Casagrandi une partie fort intéressante, savoir l'appendice, où est proposé et longuement justifié un nouvel essai de restitution d'un célèbre passage de Festus, jadis qualifié par C. O. Müller de *memorable historiae Romanae monumentum*. Cet appendice, qui ne comprend pas moins de 102 pages, est développé outre mesure, comme le sont malheureusement trop souvent les dissertations des savants italiens, mais nous devons reconnaître que le résultat auquel est parvenu M. Casagrandi

paraît supérieur au dernier essai de restitution tenté par Th. Mommsen.

Voici d'abord le texte de Festus, complété, à la suite de Müller, par l'illustre savant berlinois ¹.

[*Novem tr(ibunus) mil(itum) exercitus*] J. Sicini Volsci
 [*interfecerunt, cum proelium*] inissent adversus
 [*Romanos : qui sumptu publi*] co combusti feruntur
 [*eo loco in crepidi*] ne quae est proxime cir-
 [*cum qui postea la*] pide albo constratus
 [*est : quorum nomina fuerunt*] Opiter Verginius
 [*Tricostus, M. Valerius*] Laevinus, Postumus Co-
 [*minius Auruncus, M'. Tu*] llius Tolerinus, P. Ve-
 [*turius Geminus, A. Sempr*] onius Atratinus, Ver-
 [*ginius Fricostus, P. Mu*] cius Scaevola, Sex. Fusi
 [*ius Fusus*].

Mettons en regard de cette restitution celle du savant sicilien :

[*Novem combusti fuerunt legati*] T. Sicini. Volsci
 [*eos interfecerunt cum proclium*] inissent adversus
 [*Romanos. Sumptu publi*] co combusti feruntur
 [*et sepulti in crepedi*] ne quae est proxime cir-
 [*cum, ubi locus est la*] pide albo constratus.
 [*Eorum denique nomina su*] nt Opiter Verginius
 [*Tricostus, M' Valerius*] Laevinus. Postumus Co-
 [*minius Auruncus*] llius Tolerinus, P. Ve
 [*turius Cicurinus, A. Sempr*] onius Atratinus, Ver
 [*ginius Tricostus ... Mu*] tius Scaeoola, Sex. Fusi
 [*us Fusus*].

Quoique l'ouvrage de M. Casagrandi ne nous semble pas avoir fait faire un progrès sérieux à notre connaissance des origines de l'histoire romaine, nous constatons avec plaisir l'effort sérieux tenté par le professeur de Catane pour mettre de plus en plus la philologie italienne au niveau de la science actuelle.

S. H.

¹ *Röm. Forsch.* II, p. 175.

A Grammar of the homeric dialect by D. B. MONRO.
Second édition, Oxford, Clarendon Press 1891.

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. La première édition, parue en 1882, fut accueillie avec la plus grande bienveillance par la critique. L'auteur, outre qu'il faisait preuve d'une science profonde, avait su exposer son sujet avec une rare lucidité. Ni l'Allemagne, ni la France ne possédaient rien de comparable à ce livre, dont le plan même était une nouveauté. Partant de ce double principe qu'il faut aller du simple au composé et que, autant que faire se peut, il faut mener de front l'étude des formes et celle de leur usage, Monro commence par l'étude du verbe, la plus simple des propositions. Cette première proposition peut s'élargir par l'introduction de mots ne contenant ni sujet ni prédicat, mais qui se combinent avec le verbe : ce sont les noms et les pronoms, dont les relations sont indiquées par les désinences, casuelles ou adverbiales, ce qui amène l'étude des déclinaisons et des adverbes. Quand des désinences on passe aux thèmes des noms et des pronoms, on remarque que le thème nominal se compose, *a*) d'une partie prédicative, généralement identique au thème verbal, *b*) et d'un suffixe. Mais chacun de ces éléments, à son tour, peut être complexe. L'addition d'un nouveau suffixe à ce premier crée un thème nouveau, d'où la distinction entre les dérivés *primaires* et les *secondaires*. La partie prédicative aussi peut être élargie par un second thème nominal, préfixé à l'autre ; les composés formés de cette manière ont un intérêt spécial dans l'étude de la langue d'Homère. Arrive ensuite l'étude des usages syntaxiques des cas. Avec l'infinitif et le participe on fait un premier pas de la proposition simple vers la proposition complexe. L'élément prédicatif dans un nom verbal est traité, au point de vue syntaxique, comme l'est le même élément dans le verbe fini, c'est-à-dire qu'il prend les constructions adverbiales, de manière que, tout en gardant le caractère d'un nom, il devient le noyau d'une nouvelle proposition, imparfaite il est vrai, et se trouvant à côté de la proposition principale comme un adjectif ou un adverbe. Tandis que les propositions infinitives ou participiales peuvent donc être décrites comme des noms qui se sont développés en proposition dépendantes, les véritables membres dépendants montrent la marche opposée. Dans beaucoup de cas,

surtout dans la syntaxe homérique, on peut déterminer les étapes par lesquelles des propositions indépendantes en sont venues à jouer le rôle d'adverbes ou d'adjectifs. Ce changement est généralement amené par des pronoms ou des adverbes pronominaux, de manière que l'usage des pronoms est une introduction au chapitre des relations des propositions entre elles. Les modes des propositions dépendantes sont rapportés à ceux qu'on emploie dans la proposition simple, de manière que le caractère original des propositions dépendantes, surtout la distinction essentielle, due à Delbrück, entre la proposition conditionnelle et finale, est mis en pleine lumière. Dans le chapitre des particules sont examinées les relations des propositions coordonnées; enfin, vient la théorie du mètre, et dans un appendice est discutée la théorie éolienne de Fick.

L'auteur annonce la seconde édition comme étant revue et augmentée, et en effet, le nombre de pages s'est accru de 344 à 436 pages; toutefois, afin de faciliter les recherches, la numération des paragraphes de la première édition a été conservée dans la seconde.

L'accroissement du nombre des pages est dû à ce que la théorie des formes a été exposée avec plus de détails et à ce que certains chapitres de la syntaxe ont été remaniés. Les idées de l'auteur ont changé en ce sens qu'il est devenu plus sceptique relativement à la théorie qui fait dériver de la parataxe les différentes formes des propositions subordonnées, c'est-à-dire de la simple juxtaposition des propositions indépendantes. En thèse générale, il admet que les formes complexes dérivent de l'union d'éléments plus simples, mais il ne faut pas perdre de vue, selon lui, l'effet de l'analogie qui, une fois un type créé, a dû agir là comme en morphologie¹.

Les erreurs évidentes de la première édition ont été corrigées. Ainsi j'ai constaté qu'au § 80, *-ομεδον*, donné jadis comme

¹ C'est ce que Gildersleeve prétendait déjà en 1883 : *Nihil est in hypotaxi quod non prius fuerit in parataxi, is the motto of recent investigators ... occasionally, however, too much is demanded. No infinitive construction can be explained by parataxis, for the infinitive is by its very nature dependent. Some allowance must be made for crystallized formulae.* A. J. P. p. 419-20, T. IV.

terminaison de la 1. p. d. subj. moy. des radicaux athématiques, a été supprimé, de même que -οιμεθον (optatif) au § 83. Je pense qu'au § 5 la désinence -μεθον eût pu être supprimée. En effet, cette forme serait conservée dans *un seul* passage, ψ 485 : περιδόμεθον. Mais là L Townl. porte περιδόμεθα comme le voulait Elmsley. La forme en -μεθον ne se retrouverait plus que Soph. El. 950 μόνα λείμμεθον et Phil. 1079 νῶ μὲν οὖν ὀρμώμεθον. Mais dans ces deux passages des manuscrits ont -μεθα, sans préjudice pour la mesure. Elmsley et Nauck rejettent donc ces formes, tandis que Curtius les défend. W. Leaf les considère comme une invention de grammairiens qui, préoccupés de faire disparaître les hiatus, ont opéré par analogie de -σθον. Au § 105. 4, le mot ἔλεος n'est plus classé parmi les thèmes en -εες, avec raison. Au § 169 de la première édition, les mots ἐκίνηθεν δι' ἀλάγγες ἐλπόμενοι étaient donnés comme exemple d'un participe pluriel accompagnant un substantif singulier, ce qui était une erreur évidente; dans la nouvelle édition, Monro ajoute « ou un nom collectif »; mais l'incorrection subsiste; ce qu'il y a ici de remarquable c'est l'accord du *genre*, non celui du *nombre*. L'exemple reste donc mal choisi⁴. Au § 367, l'auteur constate, on est d'ailleurs d'accord là-dessus, que dans l'hexamètre homérique la césure féminine est de beaucoup la plus fréquente. Seymour (Proceedings of the Amer. Ph. Assoc. for 1885) a montré, et ceci eût été intéressant à noter, que cette préférence pour la césure féminine n'est pas propre à Homère, mais que c'était une des caractéristiques de l'hexamètre primitif des grecs.

J. KEELHOFF.

⁴ Il est de ces erreurs qui peuvent échapper aux révisions les plus sérieuses. Ne lit-on pas dans Kühner-Blass I. I. p. 98 : Bekker, *Fliegende Blätter*, pour *Homerische Blätter* !

VARIA.

On connaît l'excellent Atlas de géographie publié chez Hachette par M. F. SCHRADER en 1890. L'auteur s'est décidé à publier sous le titre de *L'Année géographique* un supplément annuel afin de tenir son Atlas au courant des découvertes géographiques. Le supplément de 1891 contient trois cartes.

1. Asie : Voyages en Asie centrale de Grombtchevsky, Pentsoff et des frères Groum-Grjimaïlo; voyages de M. Rabot dans le nord de la Sibérie; voyage de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans au Thibet. L'article consacré à ce dernier voyage est incomplet en ce sens que M. Schrader oublie que le prince Henri et M. Bonvalot n'ont pas été seuls à accomplir leur périlleuse expédition. Ils étaient accompagnés d'un flamand, le P. De Deken, qui a décrit ce voyage dans la *Revue des Missions de Chine et du Congo* 1891. Vu que M. Schrader a cité l'article du prince d'Orléans (*Rev. des deux Mondes*, 1 févr. 1891) et celui de M. Bonvalot publié dans le *Temps* (29 janvier 1891), il aurait dû ne pas oublier non plus de citer le nom et la relation de voyage du Belge qui a accompagné les deux explorateurs français. Ajoutons encore qu'on écrit Ruysbroek et non Ruysbruck, comme le fait M. Schrader.

La 2^e carte est consacrée à l'Afrique (explorations et partages politiques). Ici encore il y a un carton spécial pour le Congo français, où cependant les explorations ont été de minime importance, tandis que du Congo belge on ne signale aucune découverte. Il suffisait cependant de copier la belle carte publiée récemment par le *Mouvement géographique* pour tenir le public français au courant des grands progrès géographiques accomplis dans l'État indépendant du Congo.

La 3^e carte donne quatre cartons topographiques relatifs aux États-Unis, aux régions inexplorées de l'Amérique du Sud, à l'exploration de M. Sampaio dans la province de S. Paulo et à la frontière du Brésil et de la Bolivie.

M. le Prof. Zangemeister vient de publier dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher* (1892 Heft 1) un intéressant article sur les Notes tironiennes. *Zur geographie des römischen Galliens und Germaniens nach den Tironischen Noten*. Après avoir constaté que les divers manuscrits que nous possédons remontent à un archétype du commencement de l'époque carlovingienne, l'auteur trouve dans les Notae les noms de 102 *civitates* appartenant presque toutes à la Gaule et il y reconnaît une liste des *civitates* de la Gaule, antérieure au 4^e siècle, à ajouter aux trois listes que nous possédons : Plin. H. N. IV 106-109, Ptol. II, et *Notitia Galliarum* (du 4^e ou du commencement du 5^e siècle).

On annonce la constitution d'une société civile d'études archéologiques, dans le but de faire pratiquer des fouilles à Sardes, sur l'emplacement de l'antique capitale de Crésus. Il semble probable que si ces fouilles sont entreprises d'une manière méthodique, elles devront amener des découvertes aussi importantes pour l'art que pour l'archéologie.

Depuis le dernier voyage de Stanley, on tenait les rivières *Wami* et *Isanga*, qui se jettent dans la partie méridionale du lac Victoria, pour les sources les plus méridionales du Nil. Une découverte récente d'Emin Pacha vient de changer d'une manière notable nos connaissances sur l'hydrographie de cette partie de l'Afrique. Emin aurait découvert, sous la latitude 4° S., un fleuve nommé Kifou, coulant entre le lac Victoria et le Tanganyika. Il se jette dans le lac Albert Edouard, relié au lac Albert par le Semliki. A la partie septentrionale du Lac Albert la branche occidentale du Nil se réunit à la branche orientale, sortie du lac Victoria. D'après ces nouvelles données, le Kifou-Semliki serait la source la plus méridionale du Nil.

M. le Colonel Stoffel a publié à l'imprimerie nationale de Paris, sous le titre de *Guerre de César et d'Arioviste* et premières opérations de César en l'an 702 (4° de 163 p., 2 cartes et plusieurs gravures dans le texte), un savant travail sur le point de savoir où se livra la célèbre bataille entre César et Arioviste. Il était intéressant de connaître sur cette question l'opinion d'un homme du métier. M. Stoffel arrive aux conclusions suivantes : César part de Bésançon et établit son camp sur la Fecht au Nord de Colmar, entre Gemar et Ostheim. Arioviste campe à 35 1/2 kilomètres de là entre Rosheim et Dorlisheim. L'entrevue entre César et Arioviste a lieu à mi-chemin des deux camps, sur le tertre de Plettig. La bataille se livra dans la plaine de la Fecht, au pied des hauteurs de Mittelweier, de Bebelnheim et de Zellenberg. Les cartes et les plans sont fort bien exécutés ; nous regrettons cependant que ce livre de 163 p. ait été mis en vente à un prix vraiment trop élevé et par conséquent peu abordable (30 francs).

M. Wilpert vient de publier un ouvrage d'une grande portée scientifique sur les anciennes peintures des Catacombes. (*Die Katakomben-gemälde und ihre alten Copien*. Freiburg, 1891, fol. de XII-81 p. et 28 pl., prix : 26 francs). Il soumet à un examen approfondi les anciens dessins exécutés d'après les peintures des catacombes, notamment ceux faits par Ciacconio et Bosio. La plupart ont été faits avec la plus grande négligence et ont donné lieu à des erreurs d'interprétation, qui se sont maintenues jusque dans ces derniers temps. Ainsi une peinture représentant le Bon Pasteur est devenue une représentation d'une fille de ferme donnant à manger à des moutons et à des animaux de basse-cour ; et Bosio cherche à l'expliquer par les Actes de S^{te} Praxède. Ceci suffit pour indiquer jusqu'à quel point

il était nécessaire de savoir quelle confiance il faut attacher à chacune des copies. De tous les copistes du 16^e S., le seul qui ait pris des copies d'une exactitude rigoureuse est le louvaniste Ph. De Winghe; malheureusement son précieux recueil est perdu, et nous ne connaissons son travail que par des copies de seconde main. C'est à bon droit que son contemporain et compatriote le flamand *Macarius*, dans sa célèbre *Hagioglypta*, reconnaît que si de Winghe avait pu atteindre un âge plus avancé, il aurait surpassé tous les archéologues chrétiens de son temps.

M. G. Bromm publie chez Nyhoff à La Haye un *Bullarium Trajectense*, dont deux fascicules ont paru. On y trouve un bon nombre de pièces présentant de l'intérêt pour les anciens diocèses de Liège, de Cambrai et de Tournai.

La *Römische Quartalschrift* de De Waal publie à son tour une pièce intéressante pour l'histoire de notre pays (1891, p. 355-363) : SAURRLAND, *Rede des burgundischen Gesandten und Bischofs von Tournay, Wilhelm Filastre, in Sachen eine Kreuzzugs gegen die Türken, gehalten zu Rom, am 8 oktober 1463 im öffentlichen Consistorium von Papst Julius II.*

L'évêque de Tournay y développe le projet de Philippe le Bon de partir pour la Croisade pour remercier Dieu de sa guérison. Ce discours est des plus curieux et plein d'intérêt.

M. L. Benloew vient de publier, chez Reinwald à Paris, une traduction française de l'excellent volume de ENGELMANN : *Bilder-Atlas zum Homer*, dont nous avons rendu compte dans la *Revue* (1889), sous le titre de : *L'œuvre d'Homère illustrée par l'art des anciens.*

A. DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ATHÉNÉE ROYAL DE TONGRES. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

ERRATUM. — *Moniteur belge* du 7 novembre 1891, n^o 311, page 3307. Au lieu de « M. Van Orshoven (Léon-Jean), actuellement professeur de troisième latine », lire : « ... actuellement professeur de seconde latine ».

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 23 novembre 1891. — Neumann : Bouddhisme et christianisme (L. Feer). — Les Bollandistes, Catalogue des manuscrits hagiographiques de Paris (Paul Lejay). — Pribram : Le Grand Electeur et l'Autriche (B. Auerbach). — Pajol : Les guerres sous Louis XV, VII (A. Chuquet). — D'Arneth et Flammermont : Correspondance de Mercy, Kaunitz et Joseph II, II (A. Chuquet). — Verhaegen : Le cardinal de Franckenberg (A. Chuquet). — Robinet de Cléry : Lasalle, d'Essling à Wagram (A. Chuquet). — Bockenheimer : Mayence sous la seconde domination française (A. Chuquet). — Goette : L'unité allemande, I (A. Chuquet). — Les monologues de Napoléon (A. Chuquet). — Dumas : La guerre sur les communications allemandes en 1870 (A. Chuquet). — Ranke : Autobiographie p. p. Dove (A. Chuquet). — Bouquet : Le collège d'Harcourt (A. Ch.).

Du 30 novembre. — Boisacq : Les dialectes doriens (V. Henry). — Platon, Apologie de Socrate, p. p. Cucuel (C. E. R.). — Lucien, Dialogues des morts, p. p. Personneaux (C. E. R.). — Kopecky : Les trières attiques (A. Cartault). — Salomon Reinach : Chronique d'Orient (Am. Hauvette). — Ladek : Octavia (Emile Thomas). — Mommsen : Chroniques romaines (R. C.). — Beurlier : Le culte impérial (R. Cagnat). — Beaudouin : Le culte des empereurs dans la Gaule narbonnaise (R. Cagnat). — Pallu de Lessert : Nouvelles observations sur les assemblées provinciales dans l'Afrique romaine (R. Cagnat). — Kondakoff : L'art byzantin dans les miniatures, II (Ch. Diehl). — Von Heyd : Les manuscrits historiques de Stuttgart (Ch. Pfister). — Larchey : Armorial équestre de la Toison d'Or (A. C.). — Séché : Lettre au P. Bliard (A. G.). — Angot : L'instruction populaire dans la Mayenne (A. Gazier). — Mézières : Vie de Mirabeau (A. Chuquet). — Molines : Vinet, critique littéraire.

Du 7 décembre. — D'Arbois de Jubainville : Les noms gaulois chez César (Paul Lejay). — Pais : Les Cimbres et la bataille d'Aix (Georges Goyau). — Nencini : Térence et ses sources (Emile Thomas). — G. Paris : Extraits de la chanson de Roland; G. Paris et Jeanroy : Extraits des chroniqueurs français (T. de L.). — Sachsse : La Justice de l'Inquisition; Bernard Gui et les Faux Frères (Ch. Pfister). — Funk : Histoire de l'Eglise, traduite par Hemmer, I (P. L.). — Jadart : Bibliographie de saint Remi (L.). — Strzygowsky : L'Evangéliste d'Etschmiadzin (Ch. Diehl). — Solerti : La cour de Ferrare (P. de Nolhac). — Delisle : Les Mémoires de

Pierre Mangon (T. de L.). — Mostratos : La pédagogie d'Helvétius (R. Pichon). — Petersen : Faust et Brand, Hamlet (Ch. J.). — Faguet : Politiques et moralistes du XIX^e siècle (Léo Claretie). — Billing, Chronique colmarienne, p. p. Waltz (A. Ch.). — Drummond : L'Afrique (B. Auerbach). — Kluge : Dictionnaire étymologique de la langue allemande, 5^e édit., I (A. Chuquet).

Du 14 décembre. — Cumont : Un temple mithriaque d'Ostie (M. R. de La Blanchère). — Jullien : La fondation du Lyon (G. S.). — Merry : Poésie latine archaïque (L.). — Weymann : Apulée, Amour et Psyché (Paul Lejay). — Kelle : Les psaumes de Notker; Hermann : Albert d'Eyb, Le livre du mariage et les drames traduits (A. Ch.). — Conrat : Le livre de droit de Tubingue (Paul Viollet). — Le Breton : Le roman au XVII^e siècle (Ch. J.). — La Fontaine, Œuvres, VIII (A. Delboulle). — Vetter : Zurich et la littérature anglaise; Les Discours des peintres (A. Chuquet). — Hirzel : Wieland et les Kuenzli (A. Chuquet). — Woelfflin : Gessner (A. Chuquet). — Litzmann : Lettres d'Hoelderlin (A. Chuquet). — Ehwald : Braun, Lassberg et les Grimm (A. Chuquet). — Hewett : Goethe, Hermann et Dorothee (A. Ch.). — Sauer : Uz. (A. C.). — Kant, trad. Andler et Chavannes (Lucien Herr.). — Delaborde : L'Académie des Beaux-arts (H. de Curzon). — De Mély : Les trésors de Saint-Maurice d'Agaune, de Sion, de Chartres (H. de Curzon). — Clemen : Les monuments artistiques de la Province Rhénane (H. de Curzon). — Inventaire des richesses d'art de la France, Province, monuments civils, V (H. de Curzon).

Du 21 décembre. — Wildeboer : Origines du canon de l'Ancien Testament (A. L.). — Radlof : Le Kudatku-Bilik (E. Drouin). — Paul : Philologie germanique (A. Chuquet). — Lulvès : Formulaire de Jean de Neumarkt (Ch. Pfister). — Altmann : Chronique de Windecke (Ch. Pfister). — Samouillan : Olivier Maillard (T. de L. et A. Delboulle). — Sabbadini : Aurispa, Lamolla, Guarino, Panormita et Valla (P. de Nolhac). — Des. Robert : L'abbé de Bayane (B. A.). — L. Geiger : Annuaire de Goethe; Almanach des muses de 1806; Poésies berlinoises (A. Chuquet). — Ellinger : Le Faust de Voss (A. Chuquet). — Deschamps : Histoire de la question coloniale en France (B. Auerbach).

Du 28 décembre. — Lipsius : Commentaire du Nouveau Testament, II (A. L.). — Bloomfield : Contributions à l'interprétation du Veda, III (V. Henry). — Sortais : Ilios et Iliade (Maurice Croiset). — Aristote, la République athénienne, trad. par Th. Reinach (Am. Hauvette). — Wendland : Etudes sur le texte de Philon (L.). — Leo : Le Culex (Emile Thomas). — César, Guerre des Gaules, p. p. Prammer; Tacite, Annales, XI-XVI, p. p. Furneaux (A. Cagnat). — Compain : Geoffroi de Vendome (Ch. Pfister). — Richter : Etudes sur Erasme (P. de Nolhac). — Kan : Erasmiana (P. de Nolhac). — Moeller : Introduction critique à l'histoire moderne (Maurice Prou). — Lonchay : La Principauté de Liège, la France et les Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles (Ch. Pfister). — Ellinger : Les épigrammes de J.-J. Ewald. (A. Ch.). — Rod. Brockhaus : Théodore Körner (A. Chuquet).

— M^{me} de Janzé : Etude et récits sur Alfred de Muset (L. B.). — Adam : La langue mosquito (V. H.). — Kukula et Truebner : Minerva, I (A. Ch.).

Du 4 Janvier 1892. — Chélu : L'Egypte (G. Maspero). — Delitzsch et Haupt : Contributions à l'assyriologie, II, 1 (A. Loisy). — Simon : Les écoles védiques (Sylvain Lévi). — Renan : Histoire du peuple d'Israel (M. Vernes). — Clermont-Ganneau : Les antiquités sémitiques (M. Vernes). — Hude : Thucydide, VI-VIII (My). — Amira : Peines et procès des animaux (M. G.). — Ficker : La confutation d'Augsbourg (M. Pfister). — Kannengiesser : Butzer ; La diète de Worms (Ch. Pfister). — Bassermann : La liturgie protestante dans le pays de Bade (Ch. Pfister). — Bruni : Cosme de Medici et Carnesecchi (L.-G. P.). — Talleyrand, mémoires, III (Francis Decrue).

Du 11 janvier. — Torrend : Le bantou (V. Henry). — Thumser : Antiquités politiques de la Grèce (Albert Martin). — Droysen : L'art militaire grec (Albert Martin). — J. Zeller : Entretiens sur l'histoire du moyen âge, II (Ch. Pfister). — Broecking : La politique française de Léon IX (Ch. Pfister). — Brunetière : Etudes critiques, IV (Léo Claretie). — Fester : Rousseau et la philosophie de l'histoire en Allemagne (Lucien Herr). — Stephens : Histoire de la Révolution française, II (A. Chuquet). — Hermann : Nouvelle méthode pour chiffrer et déchiffrer les dépêches secrètes (A. Rebière).

Du 18 janvier. — E. Havet : La modernité des prophètes (M. Vernes). — Harzmann : Le théâtre grec (Albert Martin). — Aristophane, Grenouilles et Nuées, p. p. Blaydes, Oiseaux, p. p. Merry (Albert Martin). — Bess : Le Concile de Constance (Ch. Pfister). — Joachimsohn : Grégoire Heimbürg (Ch. Pfister). — Ristelhuber : Les étudiants alsaciens de Bologne (Jacques Parmentier). — Stouff : Les évêques de Bâle (Ch. Pfister). — Rossi : Les pasquinades d'Aretin (P. de Nolhac). — Albertazzi : Le roman italien (P. de Nolhac). — Imbert : La poésie bachique en Italie (P. de Nolhac).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XVIII Jahrgang 1891. Berlin, Calvary. 1891.

Erste Abtheilung. — Jahresbericht über Pindar 1888-1890. Von Dr. L. Bornemann.

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über Terentius und die übrigen scenischen Dichter ausser Plautus für 1884 (zweite Hälfte) bis 1888. Von Gymn.-Rektor A. Spengel in Passau.

Dritte Abtheilung. — Bericht über die Litteratur der Jahre 1887 und 1888, welche sich auf die Geschichte der Hochschulen, Gymnasien, Lateinschulen etc. bezieht. Von Dr. theol. et phil. Karl Hartfelder, Gymnasialprofessor in Heidelberg.

Jahresbericht über die griechischen Sakralaltertümer. Von August Mommsen.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfr. Fleckeisen u. Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1891.

Siebentes Heft. Erste Abteilung (148^{er} Band). — Zu Plutarchs *Moralia*. von E. Kurtz in Riga. — Zu Theokritos (15, 84 ff.), von M. Schneider in Gotha. — Zur philosophischen bildung des Isokrates. von R. von Scala in Innsbruck. — Die opfer der fluszgötter. von P. Stengel in Berlin. — Zur griechischen anthologie (XVI 300). von R. Peppmüller in Stralsund. — Zur erklärang der beiden apologien des Justinus Martyr. von L. Paul in Dresden. — Die glaubwürdigkeit der capitolinischen consulntafel. III. IV. von G. F. Unger in Würzburg. — Anzeige von I. I. Hartman de Horatio poeta (Leiden 1890). von H. Besser in Dresden. — Zu Ovidius Amores (I 8, 104). von Ph. Loewe in Breslau. — Noch einmal hand impigre. von W. Heraeus in Offenbach am Main.

Philologus Zeitschrift für das classische alterthum, begründet von F. W. Schneidewin und E. v. Leutsch, herausgegeben von Otto Crusius. — Göttingen. 1891.

Zweites Heft. — Herakles und Geras. Von P. Hartwig. — Eudoxos von Knidos und Eudoxos von Rhodos. Von G. F. Unger. — Zur Schrift vom Staate der Athener. Von C. Radinger. — Pindar's achte pythische Ode nebst einem Anhang über die Pythiadenrechnung. Von L. Bornemann. — Ueber das erste Ständlied des Chores in den Sieben gegen Theben des Aeschylus. Von B. Todt. — Protagoras und sein « Doppelgänger ». Von P. Natorp. — Zum Herakles des Antisthenes. Von F. Dümmler. — Bemerkungen über Lucians Leben und Schriften. Von W. Schmid. — Zu Terenz. Von J. Grau. — Zur Erklärung und Kritik des Valerius Flaccus. Von Köstlin. — Zu Terenz. Von J. Grau. — Bemerkungen zum Texte des Ammianus Marcellinus. Von M. Petschenig. — Beiträge zur Geschichte römischer Dichter im Mittelalter. 4 und 5. Von M. Manitius.

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1891.

25. November. — Rezensionen und Anzeigen : A. Giesecke, De philosophorum veterum quae ad exilium spectant sententiis (P. Uhle). — K. Troost, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum (R. Heinze). — Thucydidis historiarum libri VI-VIII ... rec. C. Hude (A. Schöne) III. — G. Thiele, Quaestiones de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis (Th. Stangl). — H. W. Haley. Quaestiones Petronianae (L. Friedlaender).

2. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : J. Patsch, Die Insel Leukas (E. Oberhummer). — G. Reinhardt, Der Tod des Kaisers Julian (V. Gardthausen). — Miller, Die Alexandergeschichte nach Strabo II. (B. Kübler). — A. Pasdera, Dizionario di antichità classica Fasc. I. (F.

Harder). — Th. Stangl, Virgiliana (M. Petschenig). — J. Klötzer, Die griechische Erziehung in Homers Ilias und Odyssee. — Th. Naageorgus, Pamnachus. Hsg. von J. Bolte und E. Schmidt (H. Draheim). — F. Haag, Lehrmittel zur Einführung in die lateinische Sprache (O. Schulthefs). — F. Haag, Wissenschaftliche und methodische Erläuterungen zum Lehrmittel etc. (O. Schulthefs). — G. Finsler, Kritische Bemerkungen zu Professor Haags Lehrmittel (O. Schulthefs).

16. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: The fragments of Zeno and Cleanthes... by A. C. Pearson (R. Heinze). — Fr. Hultsch, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios (H. Kallenberg). — Diophantus ... übersetzt von G. Wertheim (K. Manitius). — Horatius, Briefe, im Versmass der Urschrift verdentscht von A. Bacmeister und O. Keller (O. Weissenfels). — Guil. Kroll, De Q. Aurelii Symmachi studiis graecis et latinis (M. Petschenig). — V. Hintner, Noch einmal merides (G. Hergel). — O. Vogelreuter, Geschichte des griechischen Unterrichts (H. Draheim). — Fr. Bahnsch, Die Zukunft des griechischen Sprachunterrichts (H. Draheim). — Holzweissig, Übungsbuch f. den Unterricht im Lateinischen. a. Sexta. 3. Aufl. b. Quinta. 2. Aufl. (H. Belling). — Oehler-Schubert-Sturmhoefel, Übungsbuch für den grammatischen Unterricht im Lateinischen. a. für Quinta, b. für Quarta (H. Belling).

6. Januar 1892. — Rezensionen und Anzeigen: Euripides, Jon ... by A. W. Verrall (Wecklein). — Ad. Bauer, Litterarische und historische Forschungen zu Aristoteles' Ἀθηναίων πολιτεία (Fr. Rühl). — Georgii Cyprii descriptio orbis romani ... ed. Henr. Gelzer (F. Hirsch). — W. Stern, Diodor und Theopompos (H. Draheim). — Frese, Catulls Gedichte in neuen Uebersetzungen (K. P. Schulze). — E. Audouin, Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (P. Kretschmer). — G. Wissowa, De feriis anni Romanorum vetustissimi observ. sel. (H. Steuding). — A. Mayer, Uebungen des lat. Stils für mittlere Gymnasialklassen (A. Reckzey). — Th. Lebeda, De animalibus et herbis ad cenas Romanorum ... adhibitis (G. Hergel).

20. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Commentationes Woelflinianae (E. Hübner). — M. Weber, Die römische Agrargeschichte (H. Schiller). — Ciceros philosophische Schriften nebst Einleitung von O. Weissenfels (A. Goethe). — A. Polaschek, Beiträge zur Erkenntnis der Partikeln *ἐν* und *ἐν* (J. Sitzler). — R. Krausse, De Panyasside (H. Draheim). — J. R. W. Anton, De origine libelli περί ψυχῆς κόσμου καὶ φύσεως (R. Heinze). — Jahresberichte über das höhere Schulwesen von C. Rethwisch V. (O. Weissenfels).

NÉCROLOGIE.

Le 13 décembre dernier est mort, à l'âge de 78 ans, M. Jean-Servais Stas, docteur en médecine, ancien professeur à l'École militaire de Bruxelles, membre de l'Académie Royale de Belgique depuis le 14 décembre 1841.

Stas était le chimiste le plus distingué de la Belgique. Peu de temps avant sa mort, l'Académie, en séance solennelle des trois classes, lui avait rendu un hommage éclatant, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans ce corps savant.

Le 2 janvier dernier est mort, à l'âge de près de 70 ans, M. Émile-Louis-Victor de Laveleye, docteur en droit, professeur d'économie politique et d'économie industrielle à l'Université de Liège, membre de l'Académie Royale de Belgique depuis le 6 mai 1872.

De Laveleye était connu dans les deux mondes comme publiciste et comme économiste. Aucun de ses compatriotes ne jouissait d'une notoriété comparable à la sienne. Son œuvre est immense et très variée. Il s'est occupé non seulement de politique et d'économie sociale, mais aussi de questions d'enseignement et de recherches littéraires; c'est même par ces dernières qu'il a débuté, témoin son Histoire de la langue et de la littérature provençales, couronnée en 1845, au concours universitaire.

De Laveleye a fait partie pendant de longues années du Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, où il s'est montré constamment l'adversaire du grec. La discussion qui a surgi à ce sujet entre lui et Fr. Hennebert est reproduite dans l'ouvrage suivant : La question du grec et la réforme de l'enseignement moyen. Quelques pièces du procès recueillies et mises en ordre. Bruxelles, 1869, in-8°, 138 pp.

Quoique sous ce rapport la Direction de la Revue ait été constamment en désaccord avec de Laveleye, elle éprouve le besoin d'exprimer ici toute l'admiration que lui inspirait cet homme éminent à tant de titres et les regrets poignants que lui cause sa mort prématurée.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 35.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES
ET HISTORIQUES.

*37^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Samedi 26 Décembre 1891.*

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire-général*; Alexandre, Bley, De Moor, Du Fief, Dupont, Hallet, Hegener, Leclère, Lonchay, Magin, Peltier, Preud'homme, Roger de Goey, Van Camp, Vollgraff, Wagner et Wittmann, *membres*.

En l'absence de M. Fredericq, M. Lonchay est chargé des fonctions de *secrétaire adjoint*.

M. Wagener donne lecture de lettres ou de télégrammes de MM. Fredericq, Krutzen et Vercoullie, qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance, et de MM. De Bruyn et Mathieu qui offrent leur démission de membres. Il fait connaître ensuite l'état financier de la Société, d'après le rapport que lui a adressé M. Gilles, *trésorier*; ce rapport accuse un boni de 2992,50 fr., non compris la recette de 1891 qui s'élèvera probablement à 420 francs.

Ces détails d'ordre intérieur réglés, M. Wagener se lève pour rendre hommage à la mémoire de Schliemann, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort.

En terminant sa lecture, qui sera ultérieurement publiée par la *Revue*, M. Wagener propose de transmettre à Madame Sophie Schliemann, la digne épouse et la compagne éclairée du grand archéologue, l'expression respectueuse de la vive admiration et de la reconnaissance de la Société pour les

services rendus par son mari à la science de l'antiquité. (*Adhésion unanime*).

M. Roger de Goey développe quelques considérations sur la théorie de l'article défini dans l'anglais moderne et contemporain; les conclusions de l'orateur sont acceptés par l'assemblée; seul M. Hegener croit devoir faire quelques réserves.

M. De Moor donne lecture du rapport que l'assemblée l'avait chargé de faire sur le livre du chanoine Féron relatif à l'enseignement du latin. C'est une question de la plus haute importance, agitée naguère encore par la 4^e section du Congrès de Malines. L'élève doit être le plus tôt possible mis en rapport avec les auteurs anciens. Après avoir étudié l'application des premières règles dans une chrestomathie latine, comme celle de Branquart, ou dans une chrestomathie grecque, comme celle de Cobet, il doit puiser aux sources originales, lire surtout des œuvres entières, plutôt que de disperser son attention sur des morceaux choisis, qui ne lui laisseront qu'une impression fugitive. M. Féron comprend l'importance des langues mortes et il y a lieu de rendre hommage au talent avec lequel il a défendu une cause si compromise de nos jours par des novateurs téméraires. Peut-être y a-t-il lieu néanmoins de le trouver trop sévère ou trop exclusif. Tout en reconnaissant avec lui qu'il faut éviter les œuvres immorales ou trop difficiles, doit-on rejeter les œuvres secondaires, ne s'en tenir, comme il le voudrait, qu'aux travaux de premier ordre? Ne serait-il pas plus sage d'exiger seulement que l'œuvre classique ait une importance réelle, on offre un aspect intéressant de la vie antique? Ce rigorisme excessif a fait condamner par M. Féron les Annales de Tacite, une grande partie des discours de Cicéron et des poésies de Virgile et d'Horace, l'œuvre entière de Salluste, de Phèdre, d'Ovide, de Térence, de cet élégant Térence que Port Royal avait adopté et que Bossuet ne craignait pas de faire lire au Dauphin. M. De Moor croit nécessaire d'élargir ce cadre trop étroit et c'est pourquoi il propose comme auteurs à expliquer :

En 7^{me} et en 6^{me} une *Chrestomathie*, à laquelle on ajouterait éventuellement l'*Epitomé* et le *De Viris*;

en 5^e *Phèdre* et *Cornelius Nepos*;

en 4^e *César (de bello gallico)* et *Ovide* (les métamorphoses);

en 3^e *Tite Live* (3^e décade) et *Virgile* (Eglogues et Géorgiques);

en 2^e *Cicéron* (discours faciles, les Catilinaires et les petites œuvres didactiques : de *Senectute*, de *Amicitia*), *Salluste*, *Virgile* (l'Enéide) et *Horace* (les Odes et Epodes);

en rhétorique, *Cicéron* (grand discours et traités sur l'art oratoire, de *Oratore*, *Brutus* et *Orator*), *Horace* (satires et épîtres), *Térence* (une comédie) et *Tacite* (*Agricola* et les *Annales*, livres 1, 2, 3, 13 et 14).

Dans cet ensemble de matières les professeurs auraient la faculté de faire un choix, en se réglant sur la force des élèves et le temps dont ils disposent, mais, ils seraient tenus de reprendre, pour les exercices de traduction cursive, les auteurs qui figurent au programme de la classe précédente.

Tout en rendant hommage au travail M. De Moor, M. Vollgraff demande qu'on ajoute à ce programme les *Fastes* d'Ovide, bien plus intéressants à son avis que les *Eglogues* de Virgile, M. Hallet adopterait volontiers les *Fastes*, pourvu qu'on les réservât pour la 3^me, mais il désire que l'on conserve les *Eglogues*. M. Wagener condamne l'*Epitomé*, rédigé en assez mauvais latin et offrant quelquefois des tableaux peu édifiants; il trouve l'*Agricola* difficile, plus difficile qu'il ne paraît au premier abord; les *Annales* sont en général trop concises, tandis que les *Histoires* présentent un ensemble et sont, en définitive, plus faciles à traduire. M. De Moor, invoquant l'opinion de M. Michel Bréal, fait remarquer qu'on peut tirer parti d'une chrestomathie ou d'un épitomé judicieusement arrangé; il n'est donc pas l'ennemi de pareilles compositions; avec M. Hallet il réservera les *Fastes* pour la 3^me. Quant à Tacite, dont il connaît les difficultés, il ne l'aborde qu'après s'être assuré de la force de sa classe.

M. Peltier demande une conclusion plus précise pour les classes inférieures. Si l'on supprime l'*Epitomé*, dont il ne conteste pas les inconvénients, bien qu'il ait été couronné jadis par la Société pour une édition de ce livre, quel auteur ou quelle chrestomathie adoptera-t-on? M. Wagener reconnaît que le choix des auteurs des classes inférieures est des plus restreints; il y a une bonne chrestomathie, celle de M. Bréquart; aux professeurs de s'inspirer de la méthode de ce

travail et de s'efforcer de le surpasser. Il y a là une belle tentative à faire et celui qui en sortirait victorieux rendrait un signalé service à l'enseignement.

L'assemblée décide que le Rapport de M. De Moor, dont elle approuve les conclusions, sera transmis au Gouvernement. Seul M. Roger de Goey a cru devoir s'abstenir de tout vote, en alléguant une incompétence en matière d'enseignement classique.

L'étude phonétique et grammaticale des dialectes ou patois fournit à M. Hegener l'occasion d'insister sur l'importance et la richesse du parler populaire, cette flore sauvage des langues, comme on l'a si heureusement surnommé. Comment retrouver la prononciation d'un mot dont nous n'avons plus que le signe, sinon dans les dialectes populaires, dont le pédantisme des grammairiens ou la mièvrerie des écrivains de salon n'ont pas encore pu altérer la pureté? L'étude grammaticale de ces mêmes dialectes est tout aussi intéressante, comme l'orateur le prouve par quelques exemples pris dans la conjugaison des verbes allemands. Une pointe d'humour relève cette solide dissertation, dont M. Peltier appuie les conclusions par quelques exemples empruntés aux dialectes romans, particulièrement au wallon liégeois.

L'absence de M. Vercoullie fait remettre à une séance ultérieure la lecture annoncée sur les rapports entre la grammaire et la logique. Quant aux renseignements promis sur le dernier rescrit ministériel du 15 mars 1890 réglant en Prusse la préparation des professeurs d'enseignement moyen, M. Wagerer préfère les donner à la prochaine réunion.

M. Roger de Goey demande, vu la situation florissante de la caisse de la Société, la mise au concours de bourses de voyage. Les professeurs pourraient ainsi compléter sur les lieux leurs connaissances archéologiques ou philologiques. M. Wagerer fait remarquer qu'il est affecté chaque année une certaine somme pour les solutions de questions scientifiques, telle qu'un travail critique sur l'authenticité du *pro domo* ou une nouvelle édition, appropriée à la Belgique, du *pro lege Manilia*, mais puisqu'il y aura en tout cas un excédent disponible, il promet d'étudier la proposition de M. Roger de Goey, trop importante, à son avis, pour être tranchée sans un

examen approfondi. Ce sera donc l'objet d'une prochaine discussion.

Avant de se séparer, M. le Président rappelle en termes émus la perte que la Société a faite par la mort de M. Roersch, un de ses fondateurs. Savant de premier ordre, professeur accompli, M. Roersch fut l'objet des plus hautes distinctions. L'Académie royale de Belgique l'appela dans son sein; la Société lui remit une médaille, récompense qu'elle n'accorde qu'aux travaux de réelle valeur. En souvenir du mérite éminent du défunt et des liens de bonne confraternité qui l'unissaient à tous ses collègues, M. le Président propose de transmettre à Madame Roersch l'expression des sentiments de condoléance et de regret de la Société. Cette proposition est approuvée à l'unanimité.

Le séance est levée à 4 1/2 heures.

CONON DE BÉTHUNE,
D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE.

AXEL WALLENSKÖLD, Chansons de Conon de Béthune, trouveur artésien de la fin du XII^e siècle. Édition critique précédée de la biographie du poète. — Helsingfors, imprimerie centrale, 1891. In-8°, II-X-292 pp.

Toute l'histoire de la poésie française dans les provinces belges, aux XII^e-XIII^e siècles, se concentre dans le mouvement littéraire artésien. Un de ses plus brillants représentants est Quenes ou plutôt Conon de Béthune, qui n'était guère connu que de très rares érudits quand Paulin Paris le fit sortir de l'oubli en lui assignant une place d'honneur dans son *Romancero françois* (1833). Depuis lors, Dinaux, dans ses *Trouvères artésiens* (1843), Stecher, dans la *Biographie nationale* (t. II, 1868), Scheler, dans ses *Trouvères belges* (1876), et beaucoup d'autres s'en sont occupés, soit pour retracer sa vie, soit pour publier ses œuvres poétiques. Il restait encore à donner de ses œuvres une édition critique, dans le sens strict du mot, et c'est à quoi s'est essayé M^r Axel Wallensköld, sur les conseils de son maître, M^r Gaston Paris. Cette édition vient de paraître sous la forme d'une thèse présentée, le 22 avril 1891, à l'université d'Helsingfors, pour l'obtention du grade de licencié ès lettres. Elle est faite avec une *acribie* qui permet de l'envisager comme un ouvrage définitif sur le trouvère maintenant célèbre. Aussi ai-je cru qu'il ne serait pas sans intérêt, pour les lecteurs belges, d'esquisser à nouveau la physionomie de Conon de Béthune en notant les traits qui, grâce à M^r Wallensköld, peuvent être considérés comme acquis à la science, et d'étudier, dans leur texte reconstitué, la valeur littéraire de ses poésies.

Issu d'une famille illustre, apparentée à la maison comtale de Flandre et de Hainaut, et qui devait donner à la France un de ses plus célèbres ministres : Sully, — Conon de Béthune, né vers le milieu du XII^e siècle, était le cinquième fils de Robert V, avoué d'Arras. Il eut pour maître, dans l'art de *trouver*, son

parent Huon d'Oisy, châtelain de Cambrai, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ses chansons (V, 7, v. 3-4) :

men maistre d'Oisi
Ki m'a apris a canter des enfance.

C'est tout ce que nous savons de sa jeunesse. Le premier document qui mentionne son nom est une charte de 1180 ou 1181. Une de ses chansons (III) nous le montre, vers cette époque, à la cour de France, où il était sans doute venu pour assister au mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Hainaut (1180). Il y chante devant la cour, qui, tout acquise alors aux trouvères champenois, se moqua de son accent artésien. Conon rapporte lui-même sa mésaventure dans la chanson que nous venons de citer, et il paraît avoir été surtout sensible aux railleries d'une *Contesse*, qui doit être la belle comtesse de Champagne, Marie de France, veuve de Henri I le Large. Bien que plus âgée que Conon d'au moins une dizaine d'années, elle avait su lui inspirer une passion qui dura de longues années, jusqu'au jour où, trahi par l'infidèle, le trouvère partit pour la Syrie (VII 2, v. 4-5) :

Mal ait vos cuers covoitous,
Ki m'envoia en Surie!

Il s'agit ici de la troisième croisade, dont on connaît la pitoyable histoire. Revenu avec Philippe-Auguste avant la fin de l'expédition (1191), Conon fut vivement blâmé et une chanson : *Maugré tous sains et maugré Dieu aussi*, souvent attribuée à Huon d'Oisy, se fait l'écho des reproches qui lui furent adressés. Par contre, il joua un rôle des plus considérables dans la quatrième croisade. C'est une seconde phase de sa vie, où le poète fait place au guerrier valeureux et au négociateur habile. Et ici les renseignements se font plus nombreux, grâce à la chronique de Villehardouin.

Le 13 février 1200, le comte de Flandre et de Hainaut Baudouin IX prit la croix à Bruges, avec sa femme Marie, son frère Henri, son neveu Thierrî, Guillaume, avoué de Béthune, Conon, frère de ce dernier, et une foule d'autres chevaliers. Dès lors, Conon de Béthune figure partout comme un des chefs de l'expédition : il représente Baudouin au sein de la commission spéciale chargée d'aller arrêter à Venise les conditions du

transport en Palestine; de Venise, une mission diplomatique l'envoie à Gênes et à Pise; puis, il revient en France, où il accomplit divers actes d'administration privée. En 1203, nous le retrouvons à Corfou, où il arrive avec les autres croisés; il est un des partisans de l'expédition à Constantinople en faveur du jeune Alexis, prétendant à l'Empire grec. A leur arrivée devant Constantinople, le vieil empereur Alexis somme les croisés de s'éloigner de son territoire. Choisi par les barons pour lui répondre, Conon prononce un discours remarquable de sagesse, dont le texte a été conservé par Villehardouin. Plus tard, quand le jeune Alexis, rétabli sur le trône, fit mine d'oublier les promesses faites à ses défenseurs, ceux-ci envoyèrent vers lui une ambassade, à la tête de laquelle se trouvait Conon de Béthune; Villehardouin nous rapporte encore son discours fier et menaçant. Conon assiste ensuite à la seconde prise de Constantinople (12-13 avril 1204), puis au couronnement de Baudouin comme empereur de Romanie (16 mai 1204), cérémonie à laquelle il prit part en qualité de *protovestiaire*, ou grand-maitre de la garde-robe de l'empereur, dont il devint un des conseillers les plus écoutés. En son absence, il a la garde de Constantinople; il se trouve à la tête de missions diplomatiques ou d'expéditions militaires. A la nouvelle de la défaite d'Andrinople (14 avril 1205), il court à la recherche de l'empereur qu'il croyait encore en vie. Sous la régence de Henri, frère de Baudouin, Conon combat à Dimot (Didymotique), assiégée par les Bulgares, à Estanemac (Stenimakon), château de Thrace où se trouvait bloqué le chevalier hennuyer Renier de Trit, à Esquise (Cyziqne), assiégée par Théodore Lascaris, et qu'il contribue à délivrer (1207). La même année, Henri lui laisse la garde d'Andrinople, pendant qu'il va combattre Boniface, roi de Thessalonique. Dans les négociations relatives à ce dernier royaume (1207-1208), Conon joue aussi un grand rôle, et il est chargé, en 1209, d'en surveiller le régent, le comte de Blandrate, dont l'empereur avait lieu de suspecter la fidélité. Selon son habitude, il manie l'épée aussi bien que la parole, soit qu'il combatte au pont de Larisse, soit qu'il négocie avec Michalis, despote d'Épire. C'est sur cette négociation que se termine la chronique d'Henri de Valenciennes, le continuateur de Villehardouin, et ce fait explique

que nous n'ayons plus guère de données sur la fin de la vie de Conon de Béthune. Il eut entre les mains le gouvernement de l'empire sous la captivité de Robert de Courtenay, fait prisonnier par Lascaris, et en devint régent ou *bail* (*bajulus*) à la mort de l'impératrice (août 1219). Sa mort survint le 17 décembre 1219 ou 1220. Voilà, très succinctement résumées, les données certaines et authentiques que l'histoire fournit sur celui que Paulin Paris a appelé l'*Ulysse de la nouvelle Iliade*, et qui, par sa triple physionomie de guerrier, de négociateur et de poète, est une des figures les plus attachantes de son époque.

Il nous reste à examiner ses œuvres poétiques, qui se rattachent toutes à la première période de sa vie, celle qui est antérieure à la quatrième croisade. La *Bibliographie des chansonniers français*, de G. Raynaud, renseigne quatorze chansons attribuées à Conon de Béthune et conservées dans dix-sept manuscrits, dont M^r Wallensköld a établi, avec un soin minutieux, la filiation. De ces quatorze pièces, il n'en est que dix qui appartiennent en propre à Conon; des raisons de langue et de style empêchent de lui accorder la paternité des quatre autres, dont trois ne sont, d'ailleurs, citées sous son nom que dans un seul manuscrit. Voici la liste de ces dix chansons : I) *Canchon legiere a entendre*; II) *Si voirement com chele dont je cant*; III) *Mout me semont Amours ke je m'envoise*; IV) *Ahi! Amours! com dure departie*; V) *Bien me dëusse targier*; VI) *Se rage et derverie*; VII) *Bele, douche dame chiere*; VIII) *Tant ai amé c'or me covient haïr*; IX) *L'autrier, un jour après le Saint-Denise*; X) *L'autrier avint en chel autre païs*¹. Ce sont, pour la plupart, des chansons d'amour : le trouvère dit sa langueur et les peines qu'il éprouve, en

¹ Au point de vue de la forme, le poète se sert du dialecte artésien, ou, plus exactement, de celui de la ville d'Arras, employé aussi par Gautier d'Arras, Jean Bodel, Audefroï le Bâtard, etc. Ses chansons se composent, en général, d'un nombre variable (deux [?] à six) de strophes de sept ou huit vers décasyllabiques, avec une césure régulière après la quatrième syllabe :

Car tant redout | orgoillouse biauté.

Les vers sont rimés et non simplement assonancés. Sauf dans une pièce, les strophes roulent sur des rimes masculines et féminines.

amant discret, à dévoiler à sa dame le secret de son cœur (I); il désire son amour autant qu'un malade désire la santé, et cependant il est comme le joueur d'échecs qui sait donner de bons conseils aux autres, mais qui se laisse faire mat quand il joue lui-même : devant elle, il n'ose parler de sa souffrance (II). La troisième met en scène la mésaventure qui lui arriva à la cour de France; le poète reproche aux courtisans et jusqu'à la reine, leur manque de courtoisie; et il applique malicieusement aux poètes de l'Ile-de-France le dicton, déjà connu alors, sur les ânes de Pontoise :

La Roine n'a pas fait ke¹ cortoise, ¹ *agi comme*
 Ki me reprist, ele et ses fies², li Rois. ² *fiis*
 Encor ne soit me parole franchoise,
 Si le puet on bien entendre en franchois;
 Ne chil ne sont bien apris ne cortois,
 S'il m'ont repris, se j'ai dis mos d'Artois,
 Car je ne fui pas noris a Pontoise.

La quatrième et la cinquième sont des chansons de croisade : le trouvère se lamente de devoir quitter *la meilleure qui jamais fut aimée et servie*; mais, si son corps va combattre pour le Seigneur, son cœur reste près de sa dame. D'ailleurs, il veut remplir son devoir envers le Créateur; il faut *faire chevalerie*, là où l'on peut conquérir et le Paradis et l'honneur, et la gloire et l'amour de son amie (IV) :

Et sachent bien li grant et li menour¹ ¹ *plus petits*
 Ke la doit on faire chevalerie
 Ou on conkiert Paradis et honour
 Et los et pris et l'amour de s'amie.

² *Si quelqu'un* Ki chi² ne veut avoir vie anioieuse³ ³ *désagréable*
⁴ *Qu'il aille* Si voist⁴ por Deu morir liés⁵ et joieus, ⁵ *gai*
 Ke chele mors est douche et savoreuse
 Dont on conkiert le regne prechîeus,
 Ne ja de mort n'en i morra uns seus,
 Ains naisteront en vie glorieuse.
 Ki revenra mout sera èureus;
 A tous jours mais en iert honours s'espeuse⁶. ⁶ *Pour toujours*
 *la gloire sera*
 Sachiés : chil sont trop honi ki n'iront, *sa compagne.*
 S'il n'ont poverte o vieilleche o malage;
 Et chil ki sain et juene et riche sont,
⁷ *peuvent* Ne puent⁷ pas demorer sans hontage.

(V) commence en développant le même thème; mais bientôt l'exhortation à servir Dieu prend les allures de la satire, et Conon dit vertement leur fait aux barons qui profitent de la croisade pour s'enrichir en percevant la dime saladin. L'avidité plus que la foi a fait prendre la croix :

Plus en croisa covoités ke creanche,

mais Dieu saura se venger de ces hommes vils, qui ont terni l'honneur de leur maison

Com li oisiaus ki conchie sen ni!

Avec les cinq dernières chansons nous revenons aux motifs amoureux; non plus ceux de l'amour heureux, mais ceux de l'amour trompé, ce qui explique la verve caustique et l'ironie qu'on y remarque. Conon se défend du reproche d'avoir médit de l'amour : c'est la faute à celle qui l'a trahi et dont il fait ce portrait, où perce le dépit (VI) :

Plus est bele k'image

Chele ke je vos di,

Mais tant a vil corage,

Anoious et failli ¹,

¹ *trompeur*

K'ele fait tout aussi

Com le louve sauvage,

Ki des lous d'un boscage

² Trait a li : *choisit*

Trait ² le poieur ³ a li.

³ *le pire*

La pièce suivante offre un singulier contraste : la première strophe est une déclaration d'amour, tandis que, dans la seconde, le poète éclate en reproches contre sa dame :

Fausse estes, voir ¹, plus ke pie,

¹ *vrai*

à cause de laquelle il a dit du mal des autres, comme fait l'homme irrité. La chanson VIII parle également de trahison, mais elle est remplie d'allusions obscures, et, si les interprétations ne manquent pas, aucune ne paraît satisfaisante. On peut rapprocher IX de VI : Conon s'y défend aussi d'avoir attaqué les femmes; il n'a visé que l'infidèle dont il voulait se venger. D'ailleurs, son courroux s'est calmé maintenant, car son cœur est possédé par un autre amour. Les deux premiers vers sont intéressants comme indication biographique :

¹ *L'autre jour* L'autrier ¹, un jour après le Saint-Denise,
Fui a Betune, ou j'ai esté sovent.

La dernière pièce est plutôt un conte qu'une chanson. C'est l'histoire des amours d'un chevalier et d'une grande dame. Après avoir longtemps fait la dédaigneuse, la dame consent enfin à encourager la passion du chevalier; mais sa beauté a passé dans l'entretemps, et, malgré sa colère, le chevalier la quitte en lui décochant ce trait de Parthe :

On n'aime pas dame por parenté,
Mais cant ele est bele et cortoise et sage.
Vos en savrés par tens le verité!

Tout le petit conte est écrit avec une verve et une malice charmantes. On y remarque cette simplicité et cette limpidité de style qui caractérisent Conon de Béthune au milieu des poètes souvent si alambiqués de son époque. Un autre trait qu'il faut noter, c'est le côté intime et personnel de ses poésies. Ses chansons sont senties, *vécues*, si je puis dire. Et le mérite n'est pas mince quand la plupart des trouvères dissertent subtilement et froidement sur un thème conventionnel, développant avec un art élégant leurs thèses amoureuses, mais ne parvenant pas à nous émouvoir, comme Blondel de Nesle, par exemple. Le poète de Béthune sort vraiment de la banalité et de la monotonie qui rendent si fastidieuse la lecture des chansonniers du XIII^e siècle. On peut, en se laissant aller au charme de cette langue jeune et vraie, souscrire au jugement de Nodier qui en disait, dans un feuilleton sur le *Romancero françois* : “ Je suis encore en doute de savoir si les hommes en „ ont parlé une seule qui fût plus simple et plus franche, plus „ énergique et plus gracieuse, et si la lyre antique a jamais „ accompagné des chants plus doux. „

PAUL BERGMANS.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOGIE GERMANIQUE A BERLIN ET A UTRECHT EN 1890.

(SUITE. — Voir T. XXXV, p. 24 et suiv).

III. — UTRECHT.

Nous avons vu précédemment comment la philologie germanique, après avoir débuté modestement aux universités hollandaises sous le protectorat de l'histoire, conquiert la place qui lui revenait, grâce à l'initiative énergique de M. de Vries. Il importait à celui-ci avant tout de faire donner à l'étude de la langue maternelle les droits et l'importance qui lui étaient dus. Or, la connaissance historique de cette langue n'étant possible qu'à condition de mettre en lumière sa parenté avec les autres langues germaniques et de tirer de celles-ci les renseignements que, seule, la comparaison peut fournir, il était dès l'abord évident que l'étude de ces langues, tout au moins dans leur période la plus ancienne, s'imposait. On peut dire que c'est la philologie néerlandaise qui appela auprès d'elle la philologie germanique comme une aide indispensable, et présida à son installation officielle. C'est ce qui explique le rôle plus ou moins auxiliaire que joue cette dernière science aux universités hollandaises, contrairement à l'organisation plus complète que nous trouvons chez nous ¹.

¹ Il y a un second motif. La raison pratique qui, abstraction faite de tout intérêt scientifique, explique la nécessité de chaires spéciales de philologie néerlandaise, allemande et anglaise, à savoir, la préparation des futurs professeurs de l'enseignement moyen, n'existe pas en Hollande. Un système d'examens périodiques devant des jurys nommés par l'Etat, permet à tous d'acquérir l'agrégation de l'enseignement moyen pour telle ou telle branche (*acte middelbaar onderwijs*) sans passer par l'Université. C'est là la pépinière des professeurs de langues modernes. Cet usage rend plus ou moins superflues les chaires de philologie allemande et anglaise. Seule, l'université de Groningue en possède, moins, je crois, parce que le besoin pressant s'en fait sentir, que par le désir patriotique de maintenir

Depuis qu'en 1877 M. de Vries vit se réaliser un de ses plus chers désirs par la création d'un doctorat spécial en lettres néerlandaises, la nécessité d'arrêter pour ce grade nouveau un plan d'études solides, qui le mit au niveau de ses aînés, amena une augmentation du nombre des chaires, comme je le signalai pour Leyde dans mon introduction. En effet, en dehors de la langue et de la littérature nationales, que les aspirants au doctorat en question doivent connaître à fond, ceux-ci sont encore interrogés, abstraction faite de l'histoire, sur les éléments du sanscrit, le gothique, la grammaire comparée des langues germaniques et indo-germaniques, et, au choix du récipiendaire, sur le moyen-haut-allemand ou l'anglo-saxon. Aussi longtemps que ces matières ne menaient pas une existence individuelle au sein de la faculté, et se bornaient, *en tant qu'elles étaient enseignées*, à faire nombre¹ en s'ajoutant aux autres branches du doctorat en philosophie et lettres², elles étaient abandonnées à la bonne volonté du professeur de langue et de littérature néerlandaises, qui en faisait ce qu'il voulait. Mais du moment qu'elles furent érigées en catégorie d'études spéciale et autonome, il fallut bien relever cette partie délaissée de l'enseignement, en créant au moins une chaire nouvelle. A l'université d'Utrecht, que je tiens seule à examiner ici, c'était le grammairien W. G. Brill qui occupait la chaire de langue et de littérature nationales en 1877. Deux ans après, M. J. H. Gallée, qui venait d'être nommé professeur au gymnase, obtint la *venia docendi* pour la philologie germanique et la grammaire comparée; au moins de septembre 1882 il quitta son titre de

l'enseignement supérieur de la Faculté des lettres au niveau des universités étrangères. D'ailleurs, l'inflexible loi de l'offre et de la demande fait sentir ici également ses effets. Ainsi, l'année passée, le professeur B. Symons, dont le nom fait autorité en matière de *Heldensage*, n'avait annoncé, ou à peu près, que des cours de philologie néerlandaise, dont le titulaire est pourtant M. Van Helten.

¹ En Belgique, avant 1890, les cours d'histoire de la littérature néerlandaise et des littératures européennes étaient les seuls dans la faculté des lettres proprement dite qui se rattachaient aux études germanistes. Le cas est le même.

² Aujourd'hui, il n'y a plus de docteurs en *philosophie et lettres*, mais bien des docteurs en *lettres classiques, néerlandaises, orientales, etc.*; toutefois il n'y a pas de docteurs en *histoire*.

« lecteur », pour revêtir la toge professorale en conservant ses attributions¹. Dans l'intervalle le savant septuagénaire Brill, ayant atteint l'âge légal de la retraite obligatoire, avait été remplacé par M. H. E. Moltzer (1881).

Jusques et y compris l'année académique 1890-1891, cette situation n'a subi aucune modification. Je puis donc passer directement à l'examen des cours qui devaient m'intéresser.

La « Series Lectionum », d'où je transcris fidèlement ce qui suit, mentionnait les leçons suivantes :

H. E. MOLTZER : *Grammaticam patriam* docebit die iovis hora XII ;

Poemata selecta medii aevi interpretabitur die mercurii horis I et II ;

Historiam litterariam patriam exponet die martis hora II et die saturni hora X ;

Samuelis Costeri dramata explicabit die iovis hora IX ;

Stili praecepta tradet die saturni hora IX ;

I. H. GALLÉE docebit : *Linguam Gothicam* diebus lunae et iovis hora I ;

Grammaticam linguae Sanscriticae die mercurii hora I ;

Capita selecta grammaticae linguarum Germanicarum tractabit cum profectionibus, die mercurii hora II ;

Grammaticae comparativae elementa tradet die mercurii hora III ;

Antiquam Saxonum linguam tradet die iovis hora II².

Comme on le voit, le programme des cours germanistes n'était pas trop mal fourni, et, si toutes les promesses de la « Series » avaient été tenues à la lettre, il aurait été tout à fait convenable.

¹ Le 22 septembre, il prononça son discours inaugural. Le thème était : *De invloed van de taalstudie op het gebied der letteren en der mythologie* (Utrecht, Breyer, 1882).

² J'omets les cours que M. Gallée ne put pas donner par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. J'omets également les cours germanistes données par deux lecteurs, MM. E. F. Kossmann et L. Wirth, parce que le premier n'enseigna point pendant toute la durée de mon séjour à Utrecht, tandis que le cours de M. Wirth sur l'histoire de la littérature allemande au temps de la réforme, ne s'adressant, faute d'amateurs, qu'à des étudiants allemands d'autres facultés, devait chercher à intéresser plutôt qu'à instruire. Enfin, je note en passant que le cours de sanscrit se donnait le vendredi matin de 10 à 11 heures.

Pour le moment, les exigences multiples auxquelles le même homme devait satisfaire ne laissaient pas de m'inspirer quelque curiosité mêlée d'inquiétude. On verra plus loin que si ces appréhensions se montrèrent dénuées de fondement, du moins je fis l'expérience que la fâcheuse obligation de trop embrasser expose fatalement à mal étreindre. Je m'empresse d'ajouter que la faute n'en est pas au savant, qui sacrifie tous ses loisirs pour remplir dignement son devoir, mais à ceux même qui lui demandent l'impossible.

Ce fut vers le milieu du mois d'avril que les cours se rouvrirent. Le temps, qui, pendant les vacances de Pâques, avait été froid et humide, s'était remis au beau. M. le professeur Moltzer, dont j'avais déjà fait la connaissance et qui venait de se rétablir d'une indisposition assez grave, me fit savoir un jour qu'il espérait me voir le lendemain matin parmi ses auditeurs. Aussi à l'heure fixée, j'étais à mon poste.

Dès la première leçon, j'appris à connaître une des bonnes qualités de M. Moltzer. Le hasard avait voulu que ce fût le premier cours indiqué au programme qui était à l'ordre du jour. A vrai dire, ma curiosité n'était que médiocrement piquée. Une leçon de grammaire en candidature n'était pas un sujet bien propre à faire valoir un homme ou à passionner l'auditeur. Mais je ne fus pas peu surpris en entendant, non pas des règles et des exemples, mais une critique fine et humoristique de la fameuse grammaire de Bilderdijk. Le professeur nous en fit l'historique, nous montra le grand poète jaloux des lauriers de ten Kate et le pillant sans le citer ; il nous décrit la tactique peu chevaleresque de l'auteur à l'égard de ses adversaires, les principes philosophiques, politiques et religieux qui perçaient même là où l'on ne se serait jamais avisé d'aller les chercher ; en même temps, plaçant l'ouvrage dans le cadre de l'époque, il nous citait les critiques de Kinker et de Siegenbeek ; puis, l'examinant au point de vue de nos connaissances actuelles, il en choisissait quelques extraits, qu'il accompagnait d'un commentaire abrégé ; mais glissant autant que le désir de la vérité et de la justice le permettait, il n'appuyait jamais, pour ne pas faire rejaillir sur la gloire du poète le ridicule de certaines fantasmagories étymologiques. De ce court aperçu se dégageaient nettement deux choses : une grande délicatesse d'appréciation, parente de la critique française, qui éduque peu sem-

blable et à la critique allemande, qui trop souvent assomme; puis, le désir d'intéresser les élèves par l'originalité et la variété. Le cours de « grammatica patria » n'était ni un cours de grammaire pratique, ni un cours de grammaire historique, mais une histoire *des* grammaires. Au point de vue de l'agrément la différence est à noter. Convertissant l'état en action, le devenu en devenant, la règle aride en histoire vivante, le professeur illuminait son sujet en le métamorphosant. Cependant la grammaire proprement dite n'était guère sacrifiée. L'indication des fautes de jadis appelait par ricochet la règle d'aujourd'hui, et la faisait passer comme par contrebande.

Cette même recherche de l'intéressant perçait partout. Le professeur mettait à enchaîner l'attention un art raffiné, une vraie coquetterie. Je me souviens de lui avoir un jour entendu dire qu'il jouissait de voir rivés aux siens les yeux de ses élèves, qu'il aimait beaucoup. Je lui demande bien pardon de l'indiscrétion, mais c'était absolument cela. Il avait des défauts charmants.

Aux qualités citées plus haut, M. Moltzer joignait beaucoup de méthode. Je voudrais en donner un exemple frappant, tiré du cours de littérature. Il était question d'un des drames de Hooft, qu'il écrivit contre certains prédicateurs de son temps et qu'il avait emprunté, pour plus de sécurité, à l'*Ipocrito* de l'Arétin. Je veux dire le *Scheinheilig*. Après avoir exposé le contenu de la pièce et en avoir fait la critique générale, le professeur passa aux diverses questions qui s'y rattachent. Quand et par qui la pièce a-t-elle été écrite? Disons en passant et pour plus de clarté qu'on peut songer à Brederoo, Starter, Baeck et Hooft. Sans nous prévenir qu'il ne s'agissait que d'une feinte, il reprenait pour son propre compte chacune des hypothèses, la défendait du mieux qu'il pouvait, comme si c'était la sienne, puis la renversait en ajoutant : sans doute, ce sera un tel qui aura fait la pièce. Alors le même jeu recommençait, avec la même chaleur et la même conviction, pour aboutir au même résultat négatif voulu. Après Brederoo c'était le tour de Starter; celui-ci ne satisfaisant pas, on proposait la candidature de Baeck, et ainsi de suite. L'esprit attentif aux paroles du professeur croyait tenir un instant le but, mais, comme une chimère, comme un feu follet, il s'enfuyait dès qu'on voulait l'étreindre. Comment, dans ces circonstances, ne pas finir par s'intéresser

personnellement à la question ? Cette idée d'user de circonvolution jusqu'au dernier moment, me paraissait devoir porter des fruits excellents.

En effet, l'avantage de cette méthode alerte et vivante sur un exposé dogmatique, qui vous donne d'abord l'état actuel de nos connaissances, pour glisser ensuite rapidement sur les erreurs antérieures, est le suivant : l'esprit de l'élève, dès qu'il connaît les faits patents et les grandes lignes d'un sujet, se détourne et se désintéresse aisément des accessoires. Trop heureux de savoir ce qui est, il ne se soucie que médiocrement de ce qui n'est pas ou de ce que d'autres ont cru être. Ici cette désertion de l'attention était impossible. Tant que le professeur n'avait pas dit le dernier mot, on n'était pas sûr de savoir à quoi s'en tenir. Et comme on ne connaissait pas la ligne de démarcation entre l'erreur et la vérité, on était forcé d'être continuellement sur ses gardes et de prêter une attention soutenue. Le maître nous facilitait d'ailleurs la besogne. Usant de cent artifices de langage, exclamations, questions directes, interrogations oratoires, il avait l'air de forger un roman, dont chaque chapitre laissait à la fin le lecteur en suspens. La méthode de M. Moltzer avait encore ceci de particulier, c'est qu'elle recherchait autant que possible les digressions qui se rattachaient au sujet et contribuaient à l'orner. De même que la sève en montant ne demeure pas dans le tronc de l'arbre, mais se répand dans toutes les branches, de même le professeur entraînait dans toutes les questions qui portaient du sujet, pour les explorer. Plutôt que de devenir monotone, il avait recours à des moyens artificiels et se mettait à greffer. Ainsi à propos des drames de Hooft, il parlait des représentations et des « programmes du spectacle » de jadis, il examinait ce que nous savons de la mise en scène et des décorations du passé. A propos des chœurs, des actes et des scènes, il recherchait qui pouvait avoir introduit ces divisions dans la littérature néerlandaise. L'apparition de spectres et de fantômes sur les planches est aussi un élément d'importation étrangère, qu'on l'attribue à Sénèque ou à un autre. Quant aux personnifications divinisées de fleuves, on en trouve déjà des modèles dans Homère. Je puis me borner à ces exemples. L'essentiel dans tout ceci c'est de noter la façon dont M. Moltzer procédait.

Un cours non moins bien fait était celui de moyen-néer-

landais. On lisait le *Reinaert* dans l'édition de E. Martin. Chaque élève se préparait à son tour et faisait le commentaire du texte. La critique était faite à l'aide du *Reynardus Vulpes* de W. Knorr (Eutin 1860), de la dissertation connue de J. W. Muller (Amsterdam 1884), des fragments publiés par E. Martin en 1889 (*Quellen und Forschungen*, Heft 65), et de l'édition du professeur W. L. Van Helten. On prenait parti pour ou contre, on cherchait, on discutait, et les choses les plus arides semblaient se transformer. Il y a peu de choses en somme qui ne présentent leur côté intéressant; la question c'est de savoir le trouver et le faire trouver aux autres.

Je pourrais encore m'étendre sur les deux autres cours mentionnés plus haut, mais je préfère m'abstenir pour éviter les répétitions. Je crois avoir fait ressortir assez clairement les qualités pédagogiques de M. Moltzer. Aimant ses élèves et aimé d'eux, pratiquant la vieille devise de l'*utile dulci*, il mérite, *summo jure*, d'être appelé un professeur par la grâce de Dieu. Si nous examinons le fond de ses leçons, au lieu de la forme, nous voyons que ce qu'il connaît le mieux, c'est la littérature. Les études linguistiques proprement dites conviennent moins à ses goûts. Tout en étant familiarisé avec la langue et la grammaire du passé, il se borne à s'en servir pour la critique des textes. La grammaire historique, l'étymologie ne lui donnent que leurs résultats. Est-ce à dire qu'en dehors de cela tout fût parfait? Heureusement non, car se serait bien ennuyeux. Ses élèves lui reprochaient d'être parfois doctrinaire en matière esthétique. Il n'admirait pas l'école littéraire nouvelle et jurait un peu trop par Aristote. C'était fort mal assurément, mais s'il y a péril en la demeure, ce n'est pas de ce côté-là qu'il doit venir à mon avis. La variété a dans sa suite un défaut qui se déguise à merveille. Elle dispense d'aller bien loin au fond des choses et empêche qu'on s'en aperçoive. Avec les qualités que possède M. Moltzer, cet écueil-là *peut* exister, mais le connaître, c'est déjà l'éviter. D'ailleurs, parmi ses élèves il n'y en pas un seul qui lui marchande son estime; tous ont conscience de la noble rançon qu'il paie pour ses imperfections, et je suis heureux de pouvoir lui rendre ce témoignage.

Je ne puis quitter ce sujet sans dire un mot d'une institution due à l'initiative privée de M. Moltzer, et qui rappelle les séminaires allemands. Les travaux écrits, qui donnent la mesure

exacte du développement intellectuel d'un élève, et dont on a malheureusement oublié de faire mention dans notre loi de 1890, n'existent pas à Utrecht. Pour combler cette lacune, M. Moltzer engage tous ses élèves à rédiger une fois l'an un travail sérieux sur une question controversée de littérature. Chaque fois qu'une de ces dissertations est prête, le professeur l'examine et l'on fixe une soirée où tous les étudiants se réuniront à l'université pour la discuter. Ces réunions sont tout à fait intimes; nul profane n'y est admis. On sert le thé à frais communs; un des camarades, choisi parmi les *novitii*, se charge de remplir les tasses, puis l'auteur lit son travail, qu'on écoute en fumant un cigare. Alors la parole est donnée à qui la veut. Dans le débat on fait table rase de toute camaraderie; c'est plutôt du côté contraire qu'on pêche. De la sorte quelques heures se passent agréablement, surtout si l'attaque est suivie d'une riposte adroite et enjouée. J'ai assisté à quelques-uns de ces « avondcolleges », — c'est ainsi qu'on les appelle —, et je crois qu'ils valent la peine d'être introduits chez nous, là où ils n'existent pas encore. Les accessoires même, comme l'heure et le reste, sont à imiter. On y apprend à parler, à formuler clairement ce qui ne plait point dans un ouvrage, et aussi, à travailler. Seulement la méthode réclame un petit perfectionnement, comme je le fis observer à M. Moltzer lui-même. Il est d'usage que personne, hormis le professeur, ne lise le travail. Les élèves, pour le juger, n'ont que la lecture que l'auteur en fait devant eux; c'est trop peu. Si l'attention se relâche un instant, ce qui est bien pardonnable et bien naturel, le fil des idées est brisé. De cette manière les observations portent le plus souvent sur la forme, le choix des mots, la propriété des termes, le débit trop lent ou trop rapide du lecteur, et on lui fait une querelle d'allemand pour un germanisme ou quelque chose de ce genre. Il est utile de signaler ces fautes, mais il ne faut pas s'en tenir là. Ce qu'il faudrait, c'est rendre d'abord le nombre de travaux à faire par an aussi petit que possible¹, à condition qu'ils soient bien faits; ensuite, nommer à tour de rôle un rapporteur pour chaque dissertation.

¹ Il va sans dire que je n'ai en vue ici que le néerlandais pour la philologie germanique, le français pour la philologie romane; les langues étrangères veulent plus d'exercices.

Celui-ci aurait à l'examiner attentivement, à la contrôler en partie et à noter soigneusement ses observations. En même temps, on exigerait que les autres membres du cours eussent également pris connaissance du travail. Pour eux, une lecture rapide suffirait. De la sorte on arriverait à la discussion soigneusement préparé, et de toute façon, on aurait mieux employé son temps.

Je passe maintenant aux cours de M. le professeur Gallée. Si j'abrège un peu, ce n'est point parce que je suis pressé d'en finir, mais parce que j'ai de bonnes raisons pour être réservé. Il est certain que M. Gallée doit enseigner trop de choses à la fois. Il s'en faut de bien peu qu'en fait de philologie il n'ait à s'occuper à un degré plus ou moins grand *de omni re scibili* ... La philologie germanique, la grammaire comparée et le sanscrit, y compris les Védas, voilà son lot. On a beau économiser le temps jour et nuit, la nature a ses limites pour les meilleurs comme pour les plus humbles. Les encyclopédies vivantes, qui embrassaient tout le savoir humain, étaient possibles au moyen-âge. Il paraît qu'il y en a eu jusqu'au siècle dernier, mais aujourd'hui ces temps sont passés. Devoir être un Sievers, un Brugmann et un Weber réunis est tout simplement absurde. M. Gallée le sait mieux que personne, et si, tout accablé qu'il est, il trouve encore moyen de se faire une spécialité, c'est en rognant ailleurs.

D'autre part, il importe de rappeler que la charge du rectorat l'obligeait à des absences parfois longues. Ces interruptions, fort incommodes du reste, dérangent un peu l'économie des leçons et n'étaient pas de nature à en rehausser l'éclat. C'est dans de pareilles circonstances que j'en fis la connaissance.

Le cours de sanscrit, obligatoire pour le doctorat ès lettres (néerl.), était donné à l'aide du manuel de Stenzler et de l'excellent petit livre de Bühler. Ce dernier fournissait la version d'imitation, puis on passait à l'épisode connu de Nala et de Damayanti. On répondait à quelques questions grammaticales, ou l'on écrivait sous la dictée quelques règles nouvelles.

Le cours de vieux-saxon était par contre réduit à sa plus simple expression. On se bornait à traduire cursivement le Héliand (éd. Behaghel). Les rapprochements avec Tatien et Otfried, que l'éditeur donne en haut de chaque page de son texte, ne pouvaient être utilisés, les étudiants ne connaissant

pas le vieux-haut-allemand. A cette époque, l'excellente grammaire de M. Gallée n'avait pas encore paru. Une étude approfondie était donc difficile; ce n'était qu'une manière de lier connaissance, en attendant le moment de se tutoyer.

Par suite des empêchements cités plus haut, les numéros 3 et 4 du programme, deux cours très importants et très intéressants, où se combinent les données fournies par les autres, durent rester en souffrance, à l'état presque embryonnaire. Ce fut bien dommage, car le peu que j'en ai entendu, notamment l'examen du système des gutturales indo-européennes, sujet compliqué s'il en fut, était plein de promesses et fait avec autorité. Je ne puis que noter la présence d'une bibliographie complète.

Ce qui formait à mes yeux la pièce de résistance, c'était le cours de gothique. J'ajoute que c'était là ce que tous les élèves, anciens et nouveaux, connaissaient le mieux. D'ailleurs en cette matière, le nom de M. Gallée fait autorité. Sans contredit, de la façon dont le cours était fait, il l'emportait de beaucoup sur les autres. La grammaire de W. Braune se borne à exposer méthodiquement les formes toutes faites, telles qu'on les trouve dans Ulfilas. M. Gallée les expliquait en outre étymologiquement, les analysait, les rapprochait des autres langues indo-germaniques, notamment du sanscrit, bref, les éclairait sous toutes leurs faces.

La traduction de la *Skeireins*, fragment de commentaire de l'évangile de St Jean, marchait de front avec la grammaire. Celle-ci finie, le professeur entama une étude approfondie de la formation des mots par les suffixes, de l'accentuation et du genre. Recourant en partie au livre de F. Kluge, professeur à Iéna (*Nominale Stammbildungslehre der altgermanischen Dialecte*, Halle, 1886), il puisait surtout à des recherches personnelles (*Gutiska*, I, Haarlem, 1880; II, Utrecht, 1882; *Tijdschrift v. Nederl. Taal en Lett.*, I, 220). C'était un supplément magnifique, qui n'avait qu'un tort, celui de dépasser parfois la limite des connaissances des autres élèves, pour qui la grammaire comparée était encore le *liber VII sigillorum* de l'Apo-calypse.

Après avoir esquissé sommairement les cours, il me reste un portrait à faire. Pour être agréable à raison des souvenirs qu'elle évoque, la tâche n'est pourtant guère facile.

M. Gallée n'est pas un de ces hommes expansifs et tout

en dehors, que l'on juge du premier coup d'œil. Il vit plus intérieurement, non à fleur de bouche. Il a énormément de fond, mais il ne le montre pas toujours. C'est un tort. En règle générale, il me semble que ses cours ne le font pas valoir comme ils le pourraient; la trame en est solide et serrée, mais froide et sans ornement. Il n'est pas de ceux qui s'offrent, qui épargnent à l'observateur la moitié du chemin. Il faut aller le relancer chez lui, dans sa demeure hospitalière, glisser sur le tapis une question controversée, lui demander conseil. Alors seulement il se rend, se montre sous sa vraie physionomie et vous permet en quelque sorte de le sonder. Alors on devine que certaines distractions, certaines obscurités de langage proviennent d'une réflexion intense toujours concentrée sur quelque problème difficile. Bien des choses s'éclaircissent, des jugements prématurés s'épurent. Je souhaiterais pour ma part que M. Gallée pût se convaincre que, s'il est glorieux de récolter des lauriers scientifiques, il est beau aussi de *former* des élèves et de leur inculquer l'amour de cette science qu'on travaille à faire progresser. Il est bon de se spécialiser, mais il ne faut pas abuser des bonnes choses. *In medio virtus*. Si le père revit dans son enfant, on peut dire que le maître revit dans son élève. Ce sont là des satisfactions plus intimes, moins bruyantes si l'on veut, mais tout aussi enviables pour celui qui a conscience de sa mission¹. Ce serait encore à souhaiter, parce que l'on n'apprécie point M. Gallée à sa juste valeur. S'il ne faut pas de réputations surfaîtes, le contraire doit être évité aussi, et cela dépend d'abord de l'homme même. Quand je rassemble mes souvenirs, et que je me figure l'impression que le débutant doit ressentir à certains moments chez M. Gallée, la vieille fable du singe et de la noix me revient invariablement à l'esprit. Mais, à l'encontre de la fable, on est ici abandonné à soi-même pour découvrir l'excellent noyau caché sous l'écale, ce qui revient à dire qu'on ne le trouve pas. Il est aisé de concevoir où cela peut mener, et je ne crois pas, pour ma part, devoir insister davantage.

¹ Nous effleurons ici un point controversé, sinon en théorie, du moins dans la pratique. Les exigences personnelles du savant priment-elles les exigences professionnelles ou réciproquement? M. Moltzer disait carrément : Mes élèves d'abord, moi ensuite.

Et maintenant il me reste un devoir agréable à remplir. Si, en quittant ce sujet, j'éprouve un regret, c'est que le but et les limites de ce compte rendu ne m'aient pas permis de rendre hommage aux sympathies bienveillantes et hospitalières qui ont embelli mon séjour à Utrecht. Puisse ceci en tenir lieu !

IV. — CONCLUSION.

A ne considérer que l'organisation de l'enseignement, il nous paraît ressortir du précédent aperçu que nous ' pouvons soutenir sans détriment la comparaison avec la faculté d'Utrecht, mais qu'une université comme celle de Berlin doit l'emporter sur nous par bien des points. Dans un jugement appréciatif comme celui que je voudrais esquisser, il convient, nous semble-t-il, de distinguer quatre points, qui sont comme autant de pierres de touche. Je voudrais comparer brièvement le nombre des chaires affectées à l'enseignement de la philologie germanique, les séminaires, l'institution des « privatdocenten », et la préparation des futurs germanistes.

En ce qui concerne le premier de ces points, les listes que j'ai notées au commencement des paragraphes II et III avec tout ce qui suit, contiennent les renseignements voulus. En Belgique, nous pourrions sous peu opposer aux universités allemandes et hollandaises les trois chaires qui constitueront le digne complément de la récente réorganisation de nos facultés de philosophie et lettres. Ce qui me reste à donner c'est un éclaircissement. J'ai omis à dessein dans la liste des cours germanistes de l'université de Berlin, ceux qui se rapportaient exclusivement à la philologie anglaise². Il m'avait fallu les retrancher de mon programme, par suite de leur coïncidence fâcheuse avec d'autres leçons qui m'importaient davantage ou qui m'avaient été imposées par le Gouvernement. Il convient d'ajouter que la

¹ J'entends surtout l'université de Gand, où j'ai fait mes études, beaucoup moins celle de Liège, que je ne connais que par ouï-dire.

² C'étaient : A) Phonologie de l'anglais, B) Lecture de morceaux choisis de Byron (par exemple : the Corsair), C) Etude de Piers Plowman (au séminaire).

nature mixte de la langue anglaise en rattache parfois l'étude à celle des langues romanes¹.

Les sources véritables de la supériorité des universités allemandes, ce sont précisément les trois autres points cités plus haut. C'est dans les séminaires comme ceux d'Erich Schmidt, de Tobler et de Zupitza à Berlin, de von Bahder à Leipzig, pour ne parler que de ceux sur lesquels j'ai des renseignements précis, que se forment les savants qui plus tard remplaceront dignement leurs aînés, et apporteront leur pierre à la construction de l'édifice. Mais quelle différence avec nos cours pratiques ! Pour travailler il faut des livres. Un séminaire comme celui de Berlin possède pour ainsi dire *tout* ce qui a paru jusqu'à ce jour en fait de philologie germanique, outre les principaux ouvrages relatifs à la grammaire comparée. C'est dire que le professeur peut absolument tout entreprendre. Il est clair que c'est là un idéal auquel nous devons nous contenter d'aspirer. Mais d'autre part, une institution d'enseignement supérieur doit être tenue au courant des progrès de la science; aussi le Gouvernement octroya-t-il il y a quelques années aux anciennes Sections Normales flamandes un subside qui permit de former un noyau de bibliothèque. Une allocation si petite qu'elle fût, mais annuelle et permanente, serait ici d'un effet extrêmement salulaire.

Cependant si beaucoup sont appelés à travailler, peu sont élus, et ceux-ci, il faut que dans l'organisation de l'enseignement, le Gouvernement puisse les reconnaître. C'est ici qu'en Allemagne l'institution des « privatdocenten » entre en jeu pour lui fournir quelques-uns des renseignements nécessaires. L'homme qu'une faculté a déclaré digne d'enseigner dans son sein et dont les leçons ont eu quelque succès, présente à coup sûr bien des garanties de capacité désirable. Aussi le professorat privé est-il aujourd'hui l'échelon préparatoire et obligé qui conduit au professorat public. Une pareille institution permettrait chez nous de compléter les programmes actuellement en

¹ Le Programme des cours (in-4°) distingue à la page 29, outre les séminaires de théologie, de droit, de mathématiques, un « philologisches Seminar » pour les langues classiques (prof. Vahlen), un « germanisches Seminar » que nous connaissons déjà, et un « romanisch-englisches Seminar » (prof. Tobler et Zupitza).

vigueur, qui ne contiennent somme toute que les matières des examens.

On aurait tort de conclure de ce qui précède que je suis très enthousiaste de l'institution des « privatdocenten ». Cela tient à plusieurs causes que je ne puis qu'indiquer ici.

Comme la chaire privée ne procure pas de quoi vivre, il faut que le « privatdocent » possède une certaine aisance ou qu'il occupe dans une ville universitaire une position assez rémunératrice pour le délivrer des soucis de la vie matérielle. Dans ce deuxième cas, il est obligé de se surmener pour parvenir à conduire ses deux occupations de front. Au contraire, ceux que la fortune a éloignés d'un centre universitaire sont à peu près sûrs, à moins d'un déplacement heureux ou de travaux qui les mettent absolument hors de pair, de subir un éternel supplice de Tantale. Une organisation qui augmente encore l'aléa déjà suffisamment grand de la vie, doit, me semble-t-il, être sujette à caution. Je crois même pouvoir aller plus loin. Si cette institution est pleine de vitalité et n'a pas encore fait son temps comme toutes les institutions, au moins je présume qu'en Allemagne elle est plus que mûre. L'affluence des candidats est telle qu'ils s'écrasent littéralement les uns les autres. Cela tourne à la passion, à la manie. Déjà le théâtre, qui reflète toujours la mode et les passions dominantes du temps, s'est emparé de ce *type*. Ibsen, qu'on n'accusera pas d'être suranné dans le choix de ses sujets, en a peint un sur le vif dans une de ses dernières pièces et nous a permis de jeter sur son existence enfiévrée un coup-d'œil qui n'a rien de séduisant. Qu'on me permette de citer quelques chiffres. Le corps enseignant de l'université de Berlin comprenait, pendant le dernier semestre d'hiver, 314 membres, se répartissant comme suit dans les diverses facultés : Fac. de théologie : 9 prof. ordin., 5 pr. extraord., 2 *priv. doc.*; Fac. de droit : 14 pr. ord., 5 pr. extr., 6 *pr. doc.*; Fac. de médecine : 16 pr. ord., 32 pr. extr., 61 *pr. doc.*; Fac. de philosophie : 50 pr. ord., 46 pr. extr., 68 *pr. doc.*¹. Quand je songe à ces chiffres et aux conséquences qui en dérivent, je me demande si ce n'est pas là un mouvement qu'il faudrait enrayer plutôt

¹ Il y avait, il est vrai, 5527 étudiants inscrits. Mais on distingue très judicieusement entre *Studenten* et *Studierende*. Il y a là une nuance qui a son poids.

qu'accélérer. Ce mouvement s'explique et est favorisé par l'intense vent de spécialisation qui souffle à notre époque. Jadis la science était comme un vaste champ où l'on se promenait en cueillant une fleur par-ci, par-là. On admirait ce qui le méritait, sans s'occuper du reste. Aujourd'hui, la masse des promeneurs a rendu toute promenade impossible et en revanche, on creuse sur place. Les fouilles de Schliemann sont l'image fidèle de la science à notre époque. Heureux ceux qui, comme Karl Humann, trouvent d'aussi glorieux restes du passé que les gigantesques bas-reliefs de l'autel élevé par Eumène II à Ζεύς Σωτήρ sur l'acropole de Pergame ! Mais, comme le constate M. G. Meyer, que je me plais à citer en cette circonstance, « que de choses désespérantes la philologie allemande qui traite du moyen âge n'a-t-elle pas tirées au grand jour pour les remettre sans cesse sous la loupe, à grands frais de zèle et même de perspicacité, dans l'espoir de découvrir une dernière incorrection du scribe passée inaperçue ! Qu'ils sont parfois lamentables les textes en vieux-français que les jeunes romanistes éditent, faute de mieux, pour gagner leurs éperons ! »

Et voilà pourtant comment on peut devenir spécialiste.

L'article très sévère sur l'enseignement supérieur de l'histoire en Allemagne que j'ai eu déjà l'occasion de signaler plus haut, se rencontre en bien des points avec la critique impitoyable à laquelle viennent d'être soumis la science, la politique, la culture intellectuelle, l'art et le caractère allemands dans un livre anonyme tout récent : *Rembrandt als Erzieher*, von einem Deutschen (Leipzig, Hirschfeld, 30^e éd. 1891). Sans fermer les yeux pour les défauts de ce livre, dont le premier est d'être un éreintement *systématique*, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une telle dépense d'ardeur, d'esprit, de talent et de savoir de la part d'un compatriote, ne pouvait se faire sans motifs sérieux. L'auteur signale le peu d'enthousiasme qu'excite de nos jours l'étude de la philologie *. Le goût d'enregistrer, de cataloguer, d'inventorier prédomine trop, dit-il. Il cite le mot du professeur et ancien recteur Kirchhoff, un savant des plus distingués, qui

* *Essays und Studien*, p. 119.

* J'ai connu moi-même un jeune Américain, envoyé en Europe par son gouvernement pour étudier la philologie germanique, qui se plaignait qu'il fût trop tard pour changer de voie.

attribue à l'étude de la philologie « einen stark *banaisischen* Character ». Le mot est intraduisible. Parlant de la critique, l'auteur anonyme distingue finement deux espèces, l'une qui sépare le vrai du faux, l'autre qui sépare l'important de l'accessoire, et il constate que la première seule prévaut¹. Si je cite ces détails, c'est surtout pour appeler l'attention sur un ouvrage que je regarde comme un signe des temps, et non afin de prendre parti pour ou contre. Il faudrait avoir étudié à plus d'une université, avoir sondé l'esprit scientifique dans le Sud comme dans le Nord, en province aussi bien que dans la capitale de l'empire, pour avoir le droit de s'ériger en arbitre. Mais pour en revenir à notre point de départ, je crois que le « spécialisme » vicieux, qui tend à tout grossir hors de proportion, peut être rendu partiellement responsable de ce que ces reproches contiennent de vérité.

Il nous reste à examiner le quatrième point, c'est-à-dire l'enseignement des langues modernes dans nos athénées. Je serai d'autant plus bref que le thème n'est rien moins que neuf. Si nous consultons les statistiques, nous voyons que depuis la réforme de 1882 le *français* est enseigné dans les *gymnases* allemands à raison de 21 heures par semaine, à répartir sur 8 années scolaires. Dans les *Realgymnasien* à 9 années d'études, il a obtenu 34 heures, dans les *Realschulen* 56. L'*anglais* dispose dans ces deux derniers établissements respectivement de 20 et de 26 heures². Pour les gymnases les chiffres me manquent. Il résulte de là que si le nombre des heures affectées à l'enseignement des langues modernes ne dépasse le nôtre que d'une bonne demi-heure par semaine, on les apprend par contre pendant quelques années de plus. L'exemple de la Hollande est encore

¹ Op. cit. pag. 70-72. L'article précité disait par exemple (*Revue de l'Enseignement*, I. 587) : « Une collection de renseignements sur les documents et leurs auteurs n'est pas une science. Connaître tous les textes et les précautions à garder pour s'en servir ce n'est pas savoir ce qu'on en peut tirer, ce n'est pas même encore savoir ce qu'il y faut chercher ». Et page 588 : « Plus tard (l'élève) sera bon peut-être à ramasser et à préparer des matériaux, mais ne sera-t-il pas incapable de les mettre en œuvre? »

² J'extrais ces renseignements d'un cours manuscrit de pédagogie de M. Paulsen et du *Lehrbuch der Geschichte der Pädagogik*, von Dr. Herman Schiller (Leipzig, 1887), à la page 314.

bien plus digne d'imitation. C'est peut-être le pays où le plus de personnes connaissent le plus de langues étrangères. Parmi les étudiants on aurait de la peine à en trouver qui ne soient pas en état de lire un ouvrage allemand ou anglais. Au sortir de l'enseignement moyen ils ont déjà de la lecture ; ils savent par cœur des pages entières de Henri Heine, ils ont lu Schiller. Il serait à souhaiter que nos élèves sortant de Rhétorique pussent en dire autant. Cela épargnerait des regrets tardifs à plus d'un d'entr'eux. Tel jeune homme qui voudrait franchir les bornes forcément restreintes d'un cours, voit ses efforts frappés de stérilité parce que l'instrument fait défaut. S'il n'a pas l'énergie voulue pour étudier une langue à un âge où l'on n'en apprend plus, il est condamné à rester toujours captif dans son horizon étroit. La routine le guette et, tôt ou tard, il y succombera. Dans plus d'un cas, la faute en est à l'imprévoyance de l'élève même, mais d'un enseignement solide il reste toujours quelque chose. Réduire l'enseignement des langues modernes, c'est prêter involontairement main forte à cette négligence, c'est paraître la justifier. Notre position géographique, au point de vue de nos intérêts matériels comme de nos intérêts scientifiques, nous oblige à connaître quatre langues. Dans ces conditions — et je crois plaider ici non pas *pro domo*, mais *pro republica*, — il serait désirable que la dernière loi relative à cette branche de l'enseignement fût abrogée.

Me voici arrivé au terme de cette étude. J'ai essayé partout de concilier la modération que m'imposaient la piété et la gratitude, avec les exigences de la sincérité et de la justice. Je me suis étendu longuement sur la plupart des cours pour échapper à ce ridicule fléau qu'on désigne sous le nom d'assertions générales, et parce que j'espérais faire ainsi œuvre utile. Quant à mon dernier mot, qu'il soit comme le tribut de reconnaissance que je paie de tout cœur à ceux qui m'ont permis de rassembler sur place les matériaux de ce travail. *Prosit labor!*

Novembre 1891.

G. DUELOU.

LES ORIGINES DE L'IMPRIMERIE EN FRANCE.

L'année dernière, dans la sixième livraison de la *Revue de l'Instruction publique*, nous faisons connaître la découverte toute récente des précieux documents que vient de publier in extenso l'abbé Requin. Comme ces documents sont de nature à révolutionner la grande question historique de l'origine de l'imprimerie, nous croyons que le monde professoral nous saura gré de les lui faire connaître, accompagnés de quelques observations, en partie puisées dans le travail même du correspondant du Ministère des Beaux-Arts, en partie nous appartenant en propre. Voici, ces pièces suivies de leur traduction ¹.

PREMIER ACTE.

Pacta et convenciones pro magistro Procopio Valdfoghel, de civitate Praguensi, aurifabro, ex una, et Davino de Cadarossia, judeo, de Avinione.

Anno quo supra (1446) et die X mensis marcii, dicte partes gratis per se et suos etc., de et super pactis et convencionibus infra scriptis, amicabiliter, vicissim et ad invicem convenerunt ut sequitur :

In primis idem Procopius promisit et convenit eidem judeo presenti, etc., ipsi judeo facere et factas reddere et restituere viginti septem litteras ebreycas formatas, cisas in ferro bene et debite juxta scienciam et praticam scribendi, sunt duo anni elapsi, ipsi judeo per dictum Procopium ostensam et doctam, ut dixit, una cum ingeniis de fuste, de stagno et de ferro ; et hoc hinc per totam hebdomadam proxime futuram.

¹ *Les origines de l'imprimerie en France (Avignon 1444)*, par l'abbé REQUIN. Cercle de la librairie, Boulevard Saint-Germain 117, Paris 1891.

Et dictus judeus promisit et convenit eundem Procopium docere et instruere bene, fideliter et perfecte tingere in granis scarlate et de rubeo et de brasillo et de nigro, videlicet in pannis, in sirico, tella, filis et cotone, et in hiis premissis suis ipsius Procopii, ad dictum cujuslibet in dicta arte artificis et magistri; et nihilominus dare eidem receptam veram ad tingendum in persico et viridi sine igne.

Item de pacto quod idem judeus solvet stagnum et fustes artificiorum sive ingeniorum scripture ebrayce.

Item ulterius promisit eidem judeo dare decem florenos monete Avinionis per totam hebdomadam proxime futuram, et restituere sibi certa pignora sive utensilia, que ipse judeus habet in pignore a dicto Procopio super dictos decem florenos, franca de quibuscumque usuris, interesse et distractionibus.

Item de pacto, idem judeus nunquam, quamdiu dictus Procopius morabitur in presenti civitate et partibus ipsius ac aliquibus aliis in quibus dictus Procopius morari contingerit neque circumvicinis, alicui mundi dicere, notificare nec quovismodo revelare per se nec per alium ullomodo, presentem scientiam in theorica nec pratica et nulli mundi eam docebit neque revelabit eam fuisse ostensam per quemvis.

Promittentes, etc. Sub refectione, etc. Pro quibus, etc.

Actum Avinione, in domo hereditaria Bartholomei Rancurelli de Avinione, quondam, saralherii, superius, testibus presentibus, Johanne Martini, factore ferrorum alenarum, Trecensis, et Girardino Ferrose, saralherio, diocesis Treverensis, habitatoribus Avinionis et me Jacobo de Brieude, notario.

TRADUCTION.

Traité et conventions faites entre maître Procope Valdfoghel, de la ville de Prague, orfèvre, d'une part, et Davin de Caderousse, juif, d'Avignon.

L'an susdit (1446) et le 10 du mois de mars, les dites parties gratuitement pour elles et leurs ayants droit, etc., ont passé à l'amiable et l'une envers l'autre le traité et les conventions qui suivent :

En premier lieu, le dit Procope a promis au dit juif et est

convenu de lui faire, et, après les avoir faites, de lui livrer et remettre *vingt-sept lettres hébraïques* de forme, *taillées* en fer, bien et justement, suivant la science et la pratique d'écrire qui a été montrée et enseignée, *il y a deux ans passés*, au dit juif par le dit Procope, comme il a dit, et de lui donner en même temps des engins de bois, d'étain et de fer; et cela à partir de ce jour jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

Et le dit juif a promis et est convenu d'apprendre et d'enseigner au dit Procope la manière de teindre, bien, fidèlement, parfaitement, en grains d'écarlate, en rouge, en brésil et en noir, à savoir les draps, la soie, la toile, les fils et le coton, et sur les choses dites ci-dessus de lui enseigner la théorie parfaite et la pratique, aux frais de lui Procope, au dire de tout ouvrier et maître dans le dit art; il s'est engagé en outre à lui communiquer la vraie recette pour teindre en pers et en vert sans feu.

Item, il a été convenu que le dit juif paiera l'étain et les bois des instruments ou engins de l'écriture hébraïque.

Item, Procope a promis de plus de donner au dit juif dix florins en monnaie d'Avignon, dans le courant de la semaine prochaine; et le juif, de rendre à Procope, francs de toute usure, intérêts et reprises, certains gages ou ustensiles qu'il a reçus dudit Procope en nantissement sur les dix florins.

Item, il a été convenu que, aussi longtemps que le dit Procope résidera dans la présente ville, dans ses dépendances et dans quelques autres villes, quand bien même elle ne serait pas proches voisines, le dit juif ne dira à personne, ne dévoilera ni ne révélera d'aucune manière par lui ou par quelque autre, la présente science en théorie ou en pratique, qu'il ne l'enseignera à personne et qu'il ne révélera pas qu'elle a été montrée par qui que ce soit.

Promettant, etc...

Fait à Avignon, dans la maison des héritiers de feu Barthélémy Rancurel d'Avignon, serrurier, dans la salle du haut, en présence des témoins Jean Martin, fabricant de fers d'alènes, de Troyes, et Girardin Ferrose, serrurier, *du diocèse de Trèves*, habitants d'Avignon, et moi Jacques de Brieude, notaire.

(Provenance : Étude de M^e Giraudy, notaire à Avignon. Protocole de J. de Brieude, année 1446, fol. 34).

DEUXIÈME ACTE.

Pro Procopio de Brageensis, argenterio, et Girardo Ferrose, serrallherio, Trevirensis diocesis, habitatoribus Avinionis.

Anno quo supra (1446) et die quinta aprilis, cum dictus Procopius super artem scribendi artificialiter fecerit venerabilibus viris magistris Menaldo Vitalis et Arnaldo de Cosselhaco, aquensis et addurensis diocesum, sociis, studentibus, nonnulla instrumenta sive artificia causa artificialiter scribendi, tam de ferro, de callibe, de cupro, de lethono, de plumbo, de stagno et de fuste, et illa instrumenta eisdem sociis tradiderit, dictamque artem scribendi artificialiter eos docuerit, instrumentaque ipsa omnia et singula sint et esse debeant communia inter eosdem studentes ei Procopium, prout premissa inter omnia et singula dicti Procopius, ex una, et magister Vitalis, partibus ex altera, vera esse asseruerunt et confessi fuerunt in presencia mei notarii et testium infra scriptorum; cumque dictus magister Vitalis cupiat et intendat partem suam dictorum instrumentorum sive artificiorum et ad eum pertinencium et expectantium vendere et a communione eorum recedere;

Hinc propterea fuit est quod anno domini, die et mense superioris in principio presentis note descriptis, dictus magister Vitalis quantum per se et suos, etc., vendidit dictis Procopio et Girardo presentibus, etc., videlicet partem suam et ad eum pertinentem ac spectantem dictorum omnium et singulorum instrumentorum et percipiendam ex divisione per ipsum magistrum Vitalem, ex una, et Menaldum (lege Arnaldum), partibus ex altera, de dictis instrumentis fienda.

« Precio duodecim florenorum monete Avinione currentis, quos promiserunt eidem solvere in modum sequentem, videlicet, hinc ad festum resurrectionis Domini medietatem et ad festum beati Johannis Baptiste proxime futurum aliam medietatem, habita dictorum instrumentorum parte; et vice versa, dictus magister Vitalis promisit eisdem emptoribus dictam partem instrumentorum tradere hinc per totam diem crastinam.

Et si plus valeret, etc. Promittentes, etc.

Actum Avinione, in domo Johannis Rancurelli, in qua dicti Procopus et Girardus inhabitant, testibus presentibus, Arbegasto Basilie, diocesis Argentine, mercerio, et domino Petro Valentis, presbitero de Ginhaco, Bituricensis diocesis, studenti Avinionis, etc., et me Jacobo de Brieude, notario.

Ibidem incontinenter et coram premissis ac in eodem loco, idem dictus Vitalis, ad requisicionem dicti Procopii, medio suo juramento ad sancta Dei evangelia prestito, dixit et confessus fuit dictam artem esse veram et verissimam, esseque facilem, possibilem et utilem laborare volenti et diligenti eam.

TRADUCTION.

Pour Procope de Brageensis, orfèvre, et Girard Ferrose, serrurier, du diocèse de Trèves, habitants d'Avignon.

L'année susdite (1446) le 5 avril, le dit Procope, au sujet de l'art de l'écriture artificielle, avait construit pour les vénérables hommes et maîtres Manaud Vitalis et Arnaud de Coselhac, natifs des diocèses d'Aix et d'Aire, associés, étudiants, certains instruments ou engins, dans le but d'écrire artificiellement, faits de fer, d'acier, de cuivre, de laiton, de plomb, d'étain et de bois, qu'il avait livré ces instruments auxdits associés et leur avait enseigné l'art d'écrire artificiellement, et que tous ces instruments et chacun d'eux sont et doivent être communs entre les dits étudiants et Procope, ainsi que Procope, d'un côté et maître Vitalis, de l'autre, ont assuré et confessé, en ma présence, et en celle des témoins ci-dessous désignés, toutes les choses précédemment dites et chacune d'elles être vraies.

Or, comme ledit maître Vitalis a le désir et l'intention de vendre la part qui lui appartient et le concerne dans lesdits instruments ou engins et de se retirer de l'association susdite, il a été convenu, l'an, mois et jour indiqués au commencement de ce présent acte, que le dit maître Vitalis, pour lui et les siens, etc., vendait auxdits Procope et Girard, présents, etc., la part qui lui appartient et le concerne dans tous les instruments dessus dits et chacun d'eux, et qui doivent lui revenir du partage à faire entre lui, maître Vitalis d'un côté et Arnaud de l'autre.

Cette vente a été consentie pour le prix de douze florins en monnaie courante d'Avignon, que Procope et Girard ont promis de lui payer de cette façon : la moitié de ce jour à Pâques, et l'autre moitié de Pâques à la Saint-Jean-Baptiste prochaine, après livraison des dits instruments ; et de son côté maître Vitalis s'est engagé à livrer aux acheteurs sa dite part des instruments d'aujourd'hui à demain soir.

Promettant, etc.

Fait à Avignon, dans la maison de Jean Rancurel, où demeurent lesdits Procope et Girard, en présence des témoins Arbogaste Basile, du *diocèse de Strasbourg*, mercier, et messire Pierre Valentis, curé de Gin hac, diocèse de Bourges, étudiant à Avignon, etc., et de moi, Jacques de Brieude, notaire.

Et aussitôt, en présence des mêmes témoins et dans le même lieu, le dit Vitalis, à la requête du dit Procope, après avoir prêté serment sur les saints Evangiles de Dieu, a dit et confessé que l'art de l'écriture artificielle, dont Procope lui avait appris les procédés, était véritable, très véritable, facile et utile à celui qui veut le pratiquer et s'y adonner.

(Provenance : Étude de M^e Giraudy. Protocole de J. de Brieude, année 1446, fol. 47).

TROISIÈME ACTE.

Quittacio pro Procopio de Braganciis, argentorio, diocesis Praeguensis, et Davido de Cadarossia, judeo, de Avinione.

Anno quo supra (1446) et die XXVI mensis aprilis, dictus Procopius quantum per se et suos, etc., confessus fuit et publice recognovit dicto Davino presenti, etc. se ab eodem judeo habuisse et realiter recepissee, juxta per eum nuper promissa X mensis marcii, videlicet omnia et singula pignora sua per eum penes dictum judeum impignorata, excepto uno mantello et quadraginta octo litteris gravatis in ferro.

Et vice versa dictus judeus quantum per se et suos, etc., confessus fuit habuisse et realiter recepissee a dicto Procopio presente, etc., videlicet omnia artificia ingenia, et instrumenta ad scribendum artificialiter in littera latina, juxta per eum dicto judeo promissa supra, videlicet die X marcii proxime preteriti, de quibus fuerunt contenti, etc.

Et cum idem judeus prefatum Procopium non docuerit tincturas et tingere in modum et formam in predesignata nota contentos, hinc est quod dictus judeus quantum per se et suos promisit et convenit eumden Procopium presentem in teorica et pratica docere bene et perfecte tingere et alia adimplere contenta in dicta nota scripta per me inter eos X marcii, necnon ipse Davinus et cum ejus auctoritate et licencia ibidem presentis et concessoris promiserunt nemini (docere) dictam artem artificialiter scribendi ullo modo in partibus presentibus nec aliis in

quibus ipsum Procopium adesse contingerit per XXX leucas prope.

Promittentes nihil fecisse, etc., nec facere, etc., ac premissa omnia et singula in dicto instrumento alio scripto ut supra per me dicta die X, sub pena centum scutorum tociens aplicanda quociens veniet contra et quilibet eorum veniet contra.

Et sub obligacione, etc.

Actum Avenione, in domo hereditaria Bartholomei Rancurelli condam serrallerii, superius aula, testibus presentibus Johanne Martini, factore alenarum, Trecensis diocesis, habitatore Avinionis, et me Jacobo de Brieude, notario.

TRADUCTION.

Quittance pour Procope de Braganciis, argentier, du diocèse de Prague, et Davin de Caderousse, Juif, d'Avignon.

L'an susdit (1446), le 26 avril, ledit Procope, pour lui et les siens, etc., a déclaré et reconnu publiquement en présence dudit Davin, etc., qu'il avait eu et reçu réellement dudit Juif, suivant les promesses faites le 10 mars, tous les gages qu'il avait engagés audit Juif, à l'exception d'un manteau et de *quarante huit lettres gravées en fer*.

De son côté, ledit Juif, pour lui et les siens, etc., a reconnu avoir eu et réellement reçu dudit Procope présent, etc., à savoir, tous les engins, instruments et machines destinés à écrire artificiellement *en lettres latines*, suivant les promesses faites audit juif par ledit Procope, le 10 mars dernièrement passé. Desquelles choses ils ont été satisfaits, etc.

Et comme ledit Juif n'avait pas enseigné audit Procope les recettes pour teindre suivant la manière et la forme contenues dans l'acte cité plus haut, il s'ensuit que ledit Juif, pour lui et les siens, a promis et est convenu d'apprendre audit Procope présent, en théorie et en pratique, la façon de teindre bien et parfaitement, et de remplir toutes les autres conventions contenues dans l'acte que j'ai passé entre eux, le 10 mars. En outre, ledit Davin, avec l'autorisation et la permission dudit Procope présent, consentant et faisant la même promesse, s'est engagé à ne dévoiler à personne l'art de l'écriture artificielle, pas plus dans ce pays-ci que dans les autres villes où il arrivera à Procope de séjourner, à trente lieues à la ronde.

Promettant n'avoir rien fait, etc. ne rien faire, etc., et remplir

tout ce qui est contenu dans l'acte que j'ai passé le 10 mars, sous la peine de cent écus à payer chaque fois que les deux parties ou l'une d'elles agiront à l'encontre.

Et sous l'obligation, etc.

Fait à Avignon, dans la maison des héritiers de feu Barthélemy Rancurel, serrurier, dans la chambre d'en haut; témoins présents, Jean Martin, fabricant d'alènes, du diocèse de Troyes, habitant d'Avignon, et moi, Jacques de Briuede, notaire (Provenance : *ibid.*, fol. 54).

QUATRIÈME ACTE.

Hinc siquidem fuit et est quod, anno a nativitate Domini millesimo quadringentesimo quadragesimo quarto, indictione septima et die vicesima sexta mensis augusti, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Eugeni divina providencia pape quarti anno quarto decimo, in mei notarii publici et testium infra scriptorum ad haec specialiter vocatorum et rogatorum presencia, personaliter constitui dictus Girardus Ferrose, orologerius, ex una, et Procopius de Bragansis, argentarius, partibus ex alia, facto finali computo inter easdem partes de omnibus et singulis in quibus adinvicem agere habuerunt usque ad presentem diem, ipse siquidem Girardus Ferrose, mediantibus triginta florenis sibi in grossis pape et regine ibidem realiter et manualiter traditis et numeratis, gratis, ex eorum certis scientiis et spontaneis voluntatibus, per se et suos heredes et in posterum successores quoscumque, confessi fuerunt habuisse et plenam et integram satisfactionem de omnibus et singulis in quibus una pars alteri et e converso sibi teneri possent, tam ratione utensilium, mutui et societatis predictorum quam alias quovismodo agere habuerunt adinvicem dicta societate durante, et una pars alteram et alia aliam de omnibus et singulis premissis quittavit, liberavit, penitus, perpetuo et absolvit cum pacto de aliquot ulterius non petendo, exceptioni dicti finalis computi et cuicumque alteri exceptioni juris, dicti et facti expresse renuntiando.

Fuit tamen de pacto expresso inter partes quod, cum idem Procopius de Bragansis, argentarius, instruxisset dictum Girardum Ferrose in quadam arte que artificialiter fiebat, ipseque Procopius dubitaret quod idem Girardus Ferrose vellet uti in dicta civitate Avinionis dicta arte; ea propter idem Girardus orologerius promisit et convenit dicto...

TRADUCTION.

Il advint et se fit que, l'an de Notre Seigneur 1444, indiction 7, le 26 août, la quatorzième année du pontificat de notre très saint Père dans le Christ et seigneur Eugène, par la divine Providence quatrième pape de ce nom, en présence de moi, notaire public, et des témoins ci-dessous désignés, pour ce spécialement appelés et convoqués, comparurent en leur personne les nommés Girard Ferrose, horloger, d'une part, et Procope de Bragance, orfèvre de l'autre. Les deux parties, après avoir établi le compte définitif des affaires qu'elles avaient eues ensemble jusqu'à ce jour, le dit Girard, moyennant 30 florins en gros du pape et de la Reine qui lui ont été comptés réellement et de la main à la main, ont reconnu gratuitement, de leur science certaine et de leur propre volonté, en leur nom et au nom de leurs héritiers et successeurs, s'être donné mutuellement pleine et entière satisfaction, au sujet de toutes les choses dont lesdites parties pouvaient être tenues l'une envers l'autre, tant à raison des instruments, du prêt et de l'association susdits que pour toutes leurs autres transactions pendant la durée de leur association ; et pour toutes les affaires dont il est question ci-dessus, chaque partie a délivré à l'autre une quittance entière et perpétuelle, en prenant l'engagement de ne rien réclamer à l'avenir et de renoncer à toute exception que l'on pourrait soulever en raison du compte final ou de tout autre moyen de droit.

Il a été cependant convenu expressément entre les parties ce qui suit : comme Procope de Bragance, orfèvre, avait instruit ledit Girard Ferrose dans un certain art qui s'exerçait artificiellement et qu'il ne pensait pas que ledit Gérard Ferrose eût l'intention de mettre cet art en pratique dans la dite ville d'Avignon, ledit Girard, horloger, a promis et est convenu...

(Provenance : Archives dép. de Vaucluse. Fonds Pons, N° 2, fol. 216).

OBSERVATIONS.

L'authenticité de ces actes est indiscutable. Le registre de P. Agulhacii qui contient les trois premiers actes est dans un état de parfaite conservation. Au milieu et au sommet de la couverture on lit les dates 1444, 1445 et 1446. Chacun des cahiers dont il est composé porte sa date respective. Tous les actes indiqués dans la table des matières placée en tête du volume, des

années 1444-1445, dont font partie ces documents, se retrouvent à leur rang dans le corps du volume, suivant l'ordre chronologique. Il en est de même des actes de l'année 1446, dont la table est placée après l'année 1445 au folio 134 et précède ainsi les actes qui suivent. Donc nulle trace d'interpolation possible.

Ajoutons que les notaires d'Avignon, du Comtat et des pays circonvoisins avaient non seulement les *notes breves* du registre courant; mais encore des *notes étendues* de ces mêmes actes auxquelles les premières renvoyaient par cette formule *Extensum est*. Ainsi dans l'acte des notes par lequel Ferrose et Valdfoghel se donnent quittance on lit : *Anno quo supra et die vicesima sexta mensis augusti*. Voici comment l'*anno quo supra* est formulé : *Hinc siquidem fuit et est quod, anno a Nativitate Domini millesimo quadringentesimo quadragésimo quarto, indictione septima et die vicesima sexta mensis Augusti, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri Eugenii, divina Providentia pape quarti anno quartodecimo*. Il en est ainsi pour les autres actes. Les mêmes preuves se déduisent du registre. J. de Brieude, déposé dans l'étude de M. Giraudy, notaire à Avignon.

On sait que les jeunes Romains, comme nous l'apprennent Cicéron et Pline, possédaient pour apprendre à lire des *alphabets de métal en relief*. A Constantinople, ces alphabets devinrent des objets de luxe en argent ou en or pour les riches; ceux des pauvres étaient en cuivre ou en plomb.

Quand, au moyen des lettres grecques légèrement modifiées, Ulphilas, l'apôtre des Goths, après avoir fait ses études dans cette ville, créa l'alphabet qui lui servit à reproduire sa traduction gothique des évangiles et d'une partie de la Bible, il fit imprimer celle-ci à la main, lettre par lettre, ligne par ligne, les majuscules en or, les minuscules en argent. Deux alphabets, suffirent à parfaire un tel travail. Un manuscrit du V^e siècle de ce précieux document, le plus ancien qui contienne d'inappréciables fragments des idiomes germaniques, fut conservé dans l'abbaye de Werden, d'où vers la fin du seizième siècle, Arnold Mercator le tira de la poussière. Ce *codex argenteus* fut plus tard déposé à Prague.

Valdfoghel, qui était de Prague, put avoir connaissance et du livre qui de son temps était encore entier et des caractères qui servirent à l'impression. De là à concevoir l'idée d'en fabriquer de semblables, il n'y avait que l'espace d'une simple réflexion.

Ni lui, ni ses initiés ne paraissent avoir eu la pensée de faire un autre usage de l'alphabet ainsi gravé que celui qu'en avaient fait les moines d'Ulphilas, imprimer un livre, lettre à lettre. Il ne contracte d'abord avec Procope que pour *vingt-sept lettres hébraïques*. Procope contracte ensuite avec le juif Davin pour *quarante huit lettres latines* gravées en fer, probablement des majuscules et des minuscules. Avec un tel matériel on ne pouvait évidemment qu'imprimer à la main lettre par lettre.

Or, l'invention de l'imprimerie consiste avant tout à imprimer, en une seule fois, des pages entières, avec des caractères mobiles *en métal fondu*, au moyen de la *presse à imprimer*. Les caractères avignonnais n'ont laissé aucune trace d'une industrie de ce genre. La Hollande, avant Guttenberg, a certainement imprimé, à l'aide du froton, de ces pages, avec des caractères mobiles, en bois et peut-être *en métal, mais gravés*. Guttenberg, seul, a su *fondre* les caractères et *créer la presse à imprimer*. Il mérite donc seul le titre de véritable créateur de l'imprimerie. Coster et Valdfoghel n'ont été que des précurseurs dont il a pu connaître les travaux, travaux qui le mirent sur la voie de son admirable découverte.

THIL-LORRAIN.

NOTE SUR LA PRONONCIATION DU GREC.

Comment faut-il prononcer le grec? Faut-il adopter la prononciation des Grecs modernes ou s'en tenir à celle qui est actuellement en usage dans nos écoles et qui est connue sous le nom de prononciation d'Erasme?

Déjà au XVI^e siècle cette question préoccupait les philologues, et elle n'a pas cessé d'être agitée plus ou moins vivement depuis cette époque. Le point de départ de toute la controverse fut la publication du traité d'Erasme, qui parut en 1528 sous le titre de : “ *De recta graeci latinique sermonis pronuntiatione.* „ Avant cette publication tout le monde prononçait le grec à la moderne. Erasme lui-même ne le prononçait pas autrement; il continua même à le faire après la publication de son traité. Il avait du reste rencontré sur ce terrain un ardent adversaire dans la personne d'un philologue allemand, Reuchlin, qui contrebalançait son autorité et s'était fait le défenseur de la prononciation des grecs modernes.

Aujourd'hui, c'est surtout en Allemagne et en France que la question de la prononciation du grec a été discutée. Les philologues allemands se sont pour la plupart prononcés pour le maintien du système d'Erasme ¹.

En France la prononciation des Grecs modernes rencontre plus de partisans; cependant beaucoup de philologues français la rejettent, par la raison qu'elle donne à une foule de mots, d'autres sons que ceux que l'écriture représente. C'est ainsi, par exemple, que les Grecs modernes donnent à la lettre B le son du V, en disant par exemple *vasilea* au lieu de *basilea*, *varvarous*, au lieu de *barbarous*, etc. Ils prononcent les diphtongues *av* et *ev*, *af* et *ef*, en disant, par exemple, *aftous* au lieu de *avtous*, *efchomai* au lieu de *evchomai*, etc.

Mais le principal reproche qu'on fait aux Grecs modernes,

¹ Ont peut citer entr'autres M. Blass, l'auteur du traité intitulé : *Ueber die aussprache des griechischen*, Berlin, 1882.

c'est l'*iotacisme*, c'est à dire l'usage de donner le son de *l'i* à des lettres qui ne sont pas des *iota*, comme *η, υ, ει, οι*.

Cet usage fait confondre par la prononciation une foule de mots différents. En effet, d'après ce système les trois formes suivantes, par exemple, d'un même verbe : *τύπτει, τύπτῃ, τύπτοι*, doivent se prononcer toutes les trois de la même façon : *typti*. Est-il croyable que l'*iotacisme* ait existé anciennement? N'est-il pas évident, au contraire, que les lettres *ι, η, υ*, de même que les diphtongues *ει* et *οι*, ont eu primitivement chacune un son distinct? L'*η* ne pouvait être à l'origine qu'un *ε* long, comme le prouvent les noms propres grecs en *ης*, traduits en latin par des noms en *es* : *Sophocles, Demosthenes, Aristides*. Voilà l'objection que font à ce système tous les partisans de la prononciation érasmiennne.

La prononciation des Grecs modernes présente encore d'autres particularités, qu'il serait trop long d'énumérer en détail, dans une simple note. On peut d'ailleurs en voir le résumé dans le *Manuel de philologie* de Reinach, p. 130-131.

On ne peut pas le dissimuler : la prononciation des Grecs modernes donne lieu à certaines difficultés, et ce sont précisément ces difficultés qui ont jusqu'ici mis obstacle à l'introduction de cette prononciation dans l'enseignement du grec.

Nous le voyons par ce qui s'est passé en France en 1864. M. Duruy, alors Ministre de l'Instruction publique, avait demandé à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres s'il ne valait pas mieux adopter dans les lycées la prononciation moderne que de suivre celle d'Erasmus.

L'Académie avait répondu à l'unanimité, moins une voix, qu'il serait opportun et avantageux de renoncer dans l'enseignement à la prononciation érasmiennne et de prononcer le grec d'après la méthode en usage dans tout l'Orient.

C'était introduire l'*iotacisme* dans l'enseignement. Mais il s'éleva aussitôt, comme il fallait du reste s'y attendre, des réclamations contre la décision de l'Académie. Les professeurs de l'Université de France déclarèrent que, lors même que la prononciation moderne aurait une valeur scientifique, elle serait d'un usage pédagogique presque impossible, attendu qu'elle confond par la prononciation les mots les plus

différents¹. Aussi le Ministre ne donna-t-il aucune suite à la décision de l'Académie des Inscriptions et belles lettres.

Cependant, ni l'échec de l'académie, ni les raisonnements des philologues ne mirent fin au débat. Quoiqu'ils fussent en petit nombre, les partisans de la prononciation moderne n'ont cessé de protester contre le système d'Erasme. Les savants d'Athènes surtout se sont déclarés les adversaires de ce système, en soutenant, au nom de la *continuité de l'hellénisme*, que la prononciation moderne est la seule bonne; et tout récemment l'un d'eux, M. Papa-Dimitrocoulos, a publié une *Réfutation de la prononciation érasmienne*, en un gros volume de 750 pages, dont M. E. Burnouf, un des hellénistes les plus distingués de la France, a fait un compte-rendu fort élogieux dans la *Revue des deux Mondes* (Voir le numéro du 1^{er} juin 1890). Ce livre résume en effet avec beaucoup d'érudition toutes les raisons que les Hellènes apportent à l'appui de leur prononciation. Nous allons les exposer sommairement, afin de mettre sous les yeux du lecteur tous les éléments du problème philologique qui nous occupe.

1° La prononciation des Grecs modernes repose sur une base scientifique : elle est fondée sur une tradition constante et qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens, tandis que la prononciation érasmienne est un système factice, inventé au XVI^e siècle, inconnu jusqu'à cette époque et n'ayant d'autre but que de faciliter l'écriture, la transcription des mots de la langue.

2° Le système d'Erasme n'a par conséquent aucune base scientifique : il repose en grande partie sur la confusion de l'écriture et de la prononciation. Erasme et ses partisans ont cru que l'écriture des Grecs anciens représentait exactement leur langue parlée. Or, cela est une pure chimère, cela n'a jamais eu lieu, ni en grec, ni dans aucune langue.

3° Ce qui a changé en Grèce, ce sont les institutions; le fond de la langue est resté le même, et la prononciation n'a subi que des changements peu importants. C'est cette per-

¹ On peut consulter à ce sujet le *Journal général de l'Instruction publique en France*, du 14 décembre 1864, du 25 janvier, du 25 mars et du 5 avril 1865.

sistance, cette stabilité des sons qui a le plus contribué à la conservation de la langue, malgré les invasions étrangères et les asservissements de la nation. Si les lettres avaient changé de valeur, les Grecs auraient, comme les Français, les Italiens, les Espagnols, constitué une ou plusieurs langues nouvelles; le terrain occupé par le monde hellénique dans la Méditerranée et ailleurs était assez vaste pour donner lieu à plusieurs idiomes nouveaux. Il n'a pas pu s'en produire, parce que d'année en année *les mots de la langue et leur prononciation se conservaient*.

4° L'invention d'Erasmus a ôté la vie à l'étude du grec : elle a fait de cette langue une langue morte, tandis qu'elle est une langue vivante et doit être étudiée comme une langue vivante. En effet, il n'y a pas lieu de distinguer deux grecs, l'ancien et le moderne. Il n'y a en réalité qu'une langue grecque. S'il en était autrement, jamais les œuvres des écrivains grecs contemporains n'auraient pu venir au jour dans la forme qu'elles ont, c'est-à-dire dans un style qui les rapproche des écrits antérieurs à l'ère chrétienne. Tous les efforts des auteurs français seraient impuissants à faire remonter le français vers sa source, au point de restaurer la langue latine. Les Hellènes n'ont point d'efforts à faire en ce sens; pour bien écrire il leur suffit de se régler sur leurs anciens modèles; la langue qu'ils écrivent ou qu'ils parlent devient par cela même *la langue de l'antiquité classique*. Ce qui s'opère chez eux, depuis qu'ils ont reconquis leur indépendance, ce n'est pas une œuvre de reconstitution, c'est un travail d'épuration.

5° *L'iotacisme* tant reproché aux Grecs modernes, c'est-à-dire la représentation du son *i* par diverses lettres qui ne sont pas des *iota*, est moins absolu qu'on ne le dit : il y a des nuances de sonorité entre ces *i*, comme il en existe en français entre *fer* et *faire*, *mère* et *mer*, *pain* et *peint*. *L'iotacisme* donne lieu évidemment à certains inconvénients, puisqu'il rend semblables par la prononciation des mots qui diffèrent absolument par le sens; mais ces défauts existent dans toutes les langues où il y a des homonymes. Ainsi, par exemple, en français, les mots *sain*, *saint*, *sein*, *seing*, *ceint*, se prononcent à peu près de la même manière, quoiqu'ils diffèrent de sens; et cependant

personne n'a jamais proposé de changer la prononciation de ces mots sous prétexte qu'on peut les confondre.

Telles sont, en substance, les principales raisons que les Hellènes font valoir en faveur de la prononciation moderne du grec.

Que conclure maintenant de tout ceci?

Certes, il n'est pas aisé de décider entre les érasmiens et les partisans de la prononciation moderne. Les uns et les autres défendent leur thèse avec une égale ardeur et ne manquent pas d'arguments. Cependant après avoir tout examiné avec soin, il nous semble qu'il serait avantageux d'adopter la prononciation des Grecs modernes; car, en définitive, le système d'Erasme n'est pas du tout la prononciation des Grecs anciens, — *sur ce point tout le monde est d'accord*. Conséquemment il y a un double inconvénient à suivre le système d'Erasme : car 1° ceux qui suivent ce système ne prononcent pas comme les anciens Grecs, et 2° ils ne prononcent pas non plus comme les Grecs modernes. Or, comment qualifier cette prononciation qui n'est ni l'ancienne ni la moderne? N'est-ce pas une prononciation de fantaisie, une prononciation *factice*, comme l'appellent effectivement les Hellènes et leurs partisans? Un autre avantage que procurerait la prononciation moderne, ce serait d'étudier et d'enseigner désormais le grec *comme une langue vivante*, et non pas comme *une langue morte*. On imposerait ainsi silence aux détracteurs des langues anciennes, du moins en ce qui concerne le grec. Enfin, il faut considérer aussi que du temps d'Erasme tout le monde prononçait le grec à la moderne. Erasme lui même ne l'a jamais prononcé autrement ¹, comme nous l'avons dit plus

¹ Il est certain cependant qu'Erasme n'approuvait pas la prononciation moderne; ce qu'il dit dans son traité *De recta pronuntiatione* le démontre à l'évidence. Ailleurs aussi, par exemple dans sa traduction de la grammaire grecque de Théodore Gaza, il condamne cette prononciation. Ainsi, après avoir indiqué d'après ce grammairien la prononciation des diphtongues grecques *ai*, (*ae*), *av* (*af*), *ei* (*i*), *ev* (*ef*), *oi* (*i*), *ov* (*ou*), il ajoute en note : *haec est recentior pronuntiatio, quae si recta esset, ov deberet pronuntiari of, non ou*. Toutefois il se trompe sur la prononciation de cette dernière diphtongue, attendu que *ov* n'a jamais été prononcé autrement que *ou*

haut, même après la publication du fameux traité qui a donné lieu à toute cette controverse.

Mais comment arriver à la réforme de la prononciation actuellement en usage dans nos écoles? M. Burnouf, dans l'article de la *Revue* cité plus haut, dit que l'initiative doit venir du gouvernement : c'est le Ministre de l'instruction publique qui doit imposer la prononciation moderne, après avoir pris naturellement l'avis des hommes compétents. La raison en est que les efforts isolés n'aboutiraient à rien. Il est d'avis aussi qu'il serait bon de faire venir des érudits d'Athènes, pour initier nos professeurs aux secrets de la prononciation des Hellènes. Il préconise enfin la réunion d'un congrès d'Hellénistes, qui s'entendraient sur les détails de la réforme à introduire. Toutes ces propositions me paraissent fort sages. Si on les mettait à exécution, il est à espérer qu'on arriverait à un résultat satisfaisant. Une autre mesure qui pourrait également avoir de bons résultats, mais dont M. Burnouf ne parle pas, ce serait d'envoyer à Athènes un certain nombre de philologues : ils y apprendraient de la bouche même des savants grecs la vraie prononciation de la langue.

C'est l'idée qu'un savant belge, M. de Ceuleneer, a émise, il y a déjà longtemps, dans un article de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*¹, article dans lequel il disait entre autres ce qui suit " La connaissance du grec moderne, que le jeune savant acquerra facilement en Grèce, contribuera beaucoup à lui faire comprendre le grec ancien. Cette langue, qu'il n'aura entendu prononcer jusqu'alors que d'une *manière barbare, résonnera enfin à ses oreilles dans toute sa divine harmonie*. Du reste le grec moderne diffère moins de la langue ancienne qu'on ne s'est plu à le dire. Certaines formes ont changé, des mots nouveaux ont été introduits, la syntaxe s'est simplifiée, la langue est devenue plus analytique, mais *le fond est resté le même.* „

(comme l'*u* des allemands et des italiens); ceux qui en tirent *of* ou *o* (avec le digamma) commettent une singulière erreur.

¹ *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. XXIII, p. 20.

Nous sommes absolument de l'avis de M. de Ceuleneer; qu'on se hâte donc de réaliser une réforme qui s'impose, nous semble-t-il; qu'on cesse de prononcer le grec d'une manière *barbare*, et qu'on adopte, autant que faire se peut, la prononciation moderne.

J. K.

Extrait d'une Lettre adressée à l'auteur du précédent article, par
M. E. BURNOUF.

Paris, 1^{er} décembre 1891.

En France tout le monde est d'accord qu'il faut abandonner le système artificiel d'Erasme, mais personne ne se met à la tête du mouvement, qui doit venir du Ministre. Je vois donc avec grand plaisir qu'il en est autrement en Belgique.

D'une manière générale, je crois comme vous que la prononciation a subi en Grèce certaines altérations; mais je les crois d'une importance secondaire, en comparaison de ce qui a été conservé. Les anciens Grecs ne prononçaient pas non plus tous les mots de la même manière, sans compter les différences des dialectes. Mais l'avantage qu'il y aurait à suivre l'usage des modernes est si grand que les difficultés de détail doivent être négligées.

Pour le β , dont vous parlez, les modernes le prononcent uniformément *v*; les Latins écrivaient *barbarus*; mais les Indiens avaient et ont encore *varvara*, mot sanscrit; de même $\kappa\epsilon\rho\beta\epsilon\rho\varsigma$, Cerberus, Çarvara; et beaucoup d'autres. Quant à $\beta\omicron\upsilon\varsigma$, les Latins disaient *bos*, mais dans l'Inde on disait *gô*; *gavas* = *boves*; de sorte que la consonne de ce mot n'est pas fixe.

La double voyelle grecque *ou* n'est pas une diphtongue, mais une voyelle simple et indivisible, égale au latin et à l'italien *u*, qui se prononce *ou*. — Il en est autrement de *av*, qui contient *a* + *v* passé à l'état de semi-voyelle, comme le double-you *w* des Anglais. On disait donc *avtous* pour *αὐτοὺς* et, à cause du *t*, le *v* se prononçait *f*, *aftous*. Il n'y a là aucune difficulté. De même pour *ev*, comme dans *εὐήμερος*, Evhémère, etc.

L'étude détaillée de la prononciation grecque est contenue dans le gros volume de M. Papa-Dimitracopoulos. Je ne crois pas qu'il en existe un abrégé, ce qui pourtant sera très utile pour le progrès de l'idée. J'ai demandé qu'il soit fait par les érudits d'Athènes un dictionnaire grec, avec la prononciation en caractères latins. Il y a en Grèce assez d'hommes capables de mener à bonne fin un travail de ce genre, qui résoudrait presque toutes les questions. Espérons. En attendant la mesure ordonnée par le gouvernement belge ¹ ne restera pas infructueuse. Elle contribuera au contraire, dans une forte mesure, à l'avancement de la réforme désirée. La Belgique aura l'honneur d'avoir pris l'initiative.

EM. BURNOUF.

¹ M. Burnouf fait allusion à ce que la question de la prononciation du grec a été soumise récemment par le Gouvernement au Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, à la suite d'un discours prononcé à la Chambre des Représentants par M. Anspach-Puissant, qui voudrait qu'on introduisit dans les établissements de l'Etat la prononciation des Grecs modernes. Malheureusement cette demande a été repoussée par 5 voix contre 3. Nous croyons toutefois savoir que depuis ce vote un des membres du Conseil a déjà changé d'avis. Tout espoir d'en finir avec la routine n'est donc pas encore perdu.

NOTE DE LA RÉDACTION.

COMPTES RENDUS

L'exploration des Mers profondes, par PAUL PELSENEER, docteur agrégé à la faculté des sciences de l'Université de Bruxelles. (Bibliothèque Gilon, 1892) avec sept planches contenant 22 figures.

Nous devons nous estimer très heureux lorsqu'un vrai savant consent à abandonner pendant quelques semaines ses recherches approfondies pour écrire un livre à la portée du commun des lecteurs.

Les rares ouvrages élémentaires rédigés ainsi par des spécialistes de valeur peuvent être défectueux au point de vue purement littéraire, ce qui n'est certainement pas le cas pour le volume que nous signalons; mais, toujours, ils ont un double mérite inappréciable : ils sont *clairs* parce que l'auteur domine entièrement son sujet; ils sont *exacts*, l'écrivain étant au courant des travaux les plus récents sur la matière. L'homme du monde avide d'étendre ses connaissances, l'étudiant qui n'a pas le temps de consulter les œuvres de longue haleine, ne risquent donc point de se charger la mémoire des erreurs grandes et petites qui rendent si dangereux tant de manuels commis par des médiocrités.

Le nom de M. Pelseneer étant probablement inconnu en dehors du monde scientifique, quelques notes rapides sur sa carrière et sur ses travaux offriront peut être de l'intérêt et me serviront, du reste, à prouver que la dénomination de vrai savant que je lui ai donnée est méritée.

M. Pelseneer débuta par des recherches sur les êtres de la Mer du Nord et fut, si je ne me trompe, le premier naturaliste belge qui effectua des dragages le long de nos côtes. Ces essais lui permirent de compléter et de rectifier les listes des animaux marins du pays. Il alla ensuite achever son instruction théorique et technique en Angleterre où il fréquenta surtout le laboratoire de Ray-Lankester, l'une des célébrités actuelles de la Grande-Bretagne.

Les connaissances solides que M. Pelseneer acquit à cette source et plusieurs travaux scientifiques remarquables lui valurent un grand honneur : M. John Murray chargé de la publication des immenses matériaux recueillis dans le voyage d'exploration du Challenger, le choisit pour rédiger les parties concernant l'Anatomie des *Mollusques ptéropodes* et celle des *Mollusques de mer profonde*.

Rentré en Belgique, où il occupe la position très modeste de professeur à l'Ecole normale de Gand, M. Pelseneer continua ses laborieuses et intéressantes investigations; récemment encore il a publié, dans les Archives de Biologie, un mémoire intitulé : *Contribution à l'étude des Lamellibranches*, travail qui est incontestablement ce qui a été fait de plus important depuis longtemps sur l'organisation des Mollusques de ce groupe.

Tel est l'auteur; passons à l'examen du livre.

En 1890, M. Pelseneer donna à l'Université de Bruxelles quelques conférences fort goûtées sur l'exploration zoologique des mers profondes. Ce sont ces conférences, réunies en brochure, que les éditeurs de la Bibliothèque Gilon publient à leur tour dans leur utile collection. L'œuvre, a du reste, été remaniée et améliorée par M. Pelseneer lui-même.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend une description succincte, mais très exacte, des principales explorations sous-marines effectuées dans la seconde moitié de ce siècle aux frais des gouvernements américain, anglais et français, dans le but de déterminer la forme et la nature du fond des océans, de recueillir des animaux de tous les groupes et d'étudier leur distribution verticale ainsi que les conditions dans lesquels ils vivent.

L'auteur nous explique d'une façon claire les procédés de recherche mis en usage et décrit les appareils de sondage et de dragage, les instruments thermométriques, enfin ceux qui servent à recueillir des échantillons d'eau.

Dans la deuxième partie, M. Pelseneer expose quelles sont les conditions d'existence dans les Abysses ou grandes profondeurs de l'océan : nature du fond, température, lumière, pression et gaz en dissolution.

Enfin, dans la troisième partie, plus intéressante encore et accompagnée de sept planches, il décrit la faune abyssale,

explique les principales modifications subies par les animaux, par suite de conditions d'existence si différentes de celles où vivent les êtres de la surface, et montre que tout vient prouver que les animaux des grandes profondeurs ont une origine littorale, c'est-à-dire sont descendus graduellement de ceux qui peuplent les mers au voisinage immédiat des côtes.

Cette courte analyse, qui n'est qu'une paraphrase de la table des matières, ne peut donner une idée suffisante des mérites de ce petit livre, où l'auteur a réussi à condenser en moins de cent pages tant de grands résultats scientifiques. Il faut lire le volume, et lorsque vous l'aurez lu vous le conserverez certainement, pour le relire un jour avec un nouveau plaisir.

F. PLATEAU.

La Divina Comedia con Commenti secondo la Scolastica del
P. GIOACHINO BERTHIER, *dei Pred.* Fribourg (Suisse), P.
Friesenhahn, 1892, in-fol., Vol. I, Fasc. I.

Le R. P. Berthier, professeur de théologie à Fribourg (Suisse), entreprend, après tant d'autres, un commentaire de la *Divine Comédie*. Ce ne sera pas le résumé des opinions d'autrui, mais l'exposé d'une doctrine, nouvelle dans son ensemble, qu'il a déjà fait connaître par des écrits antérieurs : Dante nous offre, dans son poème, un traité de morale chrétienne, développé suivant la méthode scolastique. Le sujet de son allégorie est la conversion du pécheur. Le péché est le point de départ, l'Enfer ; la sortie du péché est le Purgatoire, et la grâce est le point d'arrivée, la possession de Dieu, le Paradis. Ce que nous connaissons du commentaire par la première livraison nous fait bien augurer de la haute valeur de l'ensemble : il est richement documenté et se déroule avec ampleur dans une forme claire et simple. Les témoignages intrinsèques et extrinsèques en faveur de sa doctrine ne font pas défaut à l'auteur. Il note, avec un soin intelligent, tous les passages de Dante qui reflètent la théologie scolastique, toutes les réminiscences inconscientes qu'a suggérées au

disciple *del buono frate Tommoso d'Aquino*¹ une mémoire érudite et familière avec la philosophie du maître.

Les seize pages d'introduction que nous avons sous les yeux sont également pleines de promesses; elles renferment le commencement d'une étude sur le poète et le poème, étude où la parole sera surtout donnée à Dante.

La critique a fait un accueil très favorable à la publication des vingt-cinq premiers chants dans une revue éditée à Ferrare et intitulée *Rosario*. Nul doute qu'elle ne se montre de plus en plus indulgente en présence de la splendide illustration archéologique de la présente édition. Par les portraits, documents de toutes sortes (personnages, plans anciens de villes, etc.) qui la composent, l'ouvrage de Dante se trouve replacé dans son siècle. Le *Prospectus* nous annonce que plus de 2000 gravures formeront ce commentaire, par lequel le moyen âge a interprété la *Divine Comédie*. L'exécution typographique est en harmonie avec le fond. Sur un bon papier vélin in-4°, le texte est imprimé en grands caractères, tandis que le commentaire occupe, avec les illustrations, la plus grande partie de la page. L'impression est on ne peut plus soignée ni plus régulière. C'est un véritable joyau typographique, une merveille de reproduction.

L'ouvrage complet comprendra 3 forts volumes petit in-folio en 50 livraisons (p. livr. 125 f., p. vol. 120 f.).

GEORGES DOUTREPONT.

THÉODORE REINACH : **Mithridate Eupator, roi de Pont.** —

Paris, Didot, 1890, gr. in-8°, XVI et 494 p., 7 planches, 3 cartes.

Mithridate est avec Annibal l'ennemi le plus redoutable qu'ait rencontré la république romaine, celui dont la défaite eut l'influence la plus décisive sur les destinées du monde, et il n'est pas d'historien de Rome depuis Drumann jusqu'à

¹ *Inferno*, IV, 131.

Mommsen qui ne se soit étendu avec complaisance sur les péripéties mouvementées du long duel entre les deux puissances rivales. Si après tant d'illustres devanciers, M. R. a pu faire sur le roi du Pont un livre toujours original, et sous certains rapports entièrement neuf, il le doit avant tout au but même qu'il s'est proposé. Tandis qu'avant lui on n'avait vu, pour ainsi dire, en Mithridate que l'adversaire de Rome, M. R. a voulu nous dessiner la figure entière du monarque asiatique, nous faire revivre toute sa vie, nous montrer dans quel milieu et par quels moyens agissait le général et le politique. Il nous rappelle d'abord l'antique origine perse des Mithridate, nous raconte en quelques mots le règne des divers princes de cette famille, et nous décrit le royaume de Pont, leur œuvre. Deux autres livres sont consacrés au récit des premières guerres de Mithridate Eupator : conquêtes sur l'Euxin et en Asie mineure, première lutte avec Rome jusqu'au départ de Sylla. Quel que soit le nombre des erreurs de détail qu'une étude minutieuse des textes ait permis à l'auteur de corriger, son récit ne pouvait dans son ensemble que répéter des faits déjà exposés, mais il a su leur donner un aspect et une signification nouvelle par la couleur et le pittoresque de son style, comme par la profondeur de certains aperçus. Le quatrième livre présente un tout autre genre d'intérêt. M. R. s'est efforcé d'y peindre l'état social, religieux, économique du royaume du Pont, et de déterminer comment il était administré. Ce n'est là malheureusement qu'une ébauche. Le manque (provisoire, espérons-le) de documents laisse de nombreuses questions sans réponse. Mais le peu que nous en savons suffit à montrer leur importance, ne fût-ce que pour établir l'influence de l'administration des diadoques sur celle de Rome et la persistance à travers tant de révolutions d'une foule de traditions gouvernementales, qui remontent en dernière analyse jusqu'aux Achéménides, ou même au delà. M. Reinach n'a pas assez insisté, nous semble-t-il, sur ce côté de la question. Avant d'aborder le récit de la dernière lutte avec Rome, l'auteur nous trace un vivant portrait de Mithridate, " mélange bizarre d'hellénisme et d'orientalisme, combinaison de sultan et de roi grec „, en même temps, cruel et généreux, sensuel et tempérant, grand surtout par son indomptable énergie et son ambition opiniâtre, qui par trois

fois, alors que tout semblait perdu, lui rendirent l'espoir et les moyens du succès, et lui faisaient méditer, au moment même de sa perte, une invasion en Italie à la tête des barbares du Nord. — Un copieux appendice consacré aux sources de l'histoire de Mithridate, auteurs, inscriptions, et médailles (M. R. a le premier classé celles-ci) prouverait avec quel soin et quelle méthode l'auteur a rassemblé et consulté tous les documents possibles, si l'ouvrage tout entier n'était pas là pour en témoigner.

F. C.

G. GOYAU. **Chronologie** de l'empire romain. Paris. 1891. in-12° de LIX-635 p. 6 fr.

On connaît les excellentes *Tables chronologiques de l'histoire romaine* de C. Peter (vi^e éd., Halle, 1882), mais ces tables, quelque utiles qu'elles soient, sont bien écourtées pour l'histoire de l'empire, et l'auteur se contente d'indiquer les sources sans mentionner les travaux modernes. M. Cagnat, l'éminent épigraphiste du Collège de France, a donc été heureusement inspiré lorsqu'il a engagé un de ses élèves, M. Goyau, à publier, sous sa direction, un travail chronologique complet depuis la bataille d'Actium (2 sept. 31) jusqu'à la mort de Théodose (17 janvier 395).

Le travail est parfaitement bien conçu. L'auteur donne pour chaque année les noms des consuls, des préfets du prétoire, de la ville, des vigiles et de l'annone, l'indication des lois, des décrets et des rescrits impériaux, la mention des faits de quelque importance, tant de l'histoire profane que de l'histoire ecclésiastique. Les sources et les travaux modernes sont indiqués dans les notes au bas de chaque page, les faits chronologiquement douteux sont précédés d'un astérisque. M. Goyau a fait précéder ses tables chronologiques d'une bibliographie des divers ouvrages qu'il a consultés, ce qui constitue une bibliographie presque complète de l'histoire de l'empire; à la fin du volume on trouve une liste des consuls de 395 à 541.

Nécessairement dans un travail de ce genre, quelques inexactitudes sont inévitables; elles nous ont paru cependant

bien peu nombreuses. Ainsi, à la p. 268, c'est à tort que M. Goyau qualifie de saint Clément d'Alexandrie. Le travail nous paraît excellent en tous points; il fait autant d'honneur au maître qui l'a conçu qu'à l'élève qui l'a exécuté, et fait preuve d'une érudition du meilleur aloi. Nous souhaiterions de le voir entre les mains, non seulement de tous les professeurs d'histoire, mais même des étudiants des universités. Il ne saurait y en avoir de plus utile. Aussi souhaitons-nous que bientôt on puisse en publier une seconde édition. Nous désirerions qu'alors l'auteur ajoutât à son travail quelques tables généalogiques des familles impériales, et surtout une table alphabétique des noms propres.

M. Goyau a suivi, pour l'indication des consuls, les *Fasti* de Klein. Ce recueil, malgré son immense valeur, date de 1881 et depuis lors des découvertes et des recherches nouvelles ont apporté à ces *Fasti* un certain nombre des changements. En prévision d'une édition nouvelle de la Chronologie de M. Goyau, j'indique ici quelques additions que j'avais recueillies pour mon usage personnel et qui pourront être de quelque utilité. Cette révision est loin du reste d'être complète.

- 79 ou 80. 30 déc. Sex. Marcius Priscus.
Gn. Pinarius Aemilius Cicatricula. WAGENER
dans *Rev. instr. publ.*, 1891. p. 252-253.
83. 9 juin. Tettius Julianus.
Terentius Strabo Erucius Homullus. Dipl.
de Coptos (LXXVIII). *Eph.* V. p. 611;
C. R. Ac. Inscr. 20 juin 1884.
84. 3 sept. C. Tullius Capito Pomponianus Plotius
Firmus.
C. Cornelius Gallicanus. Dipl. LXXIV. *Eph.*
V. p. 93.
- A. 96. 1 sept. M. Calpurnius Atticus. ASCHBACH. *Die Consularfaste vom Tode Domitians* (96) — *zum dritten Consulate Hadrians* (119). *Jahrb. de Bonn.* 72. 1882. p. 4.
- A. 98. 1 janv. Imp. Nerva Caes. Aug. IIII + 25 janv.
Imp. Nerva Trajanus Caes. II.
-

- Imp. Nerva Trajanus Caes. Aug. II.
 T. Flavius Libo. Henzen 6774 et ma *Notice sur un dipl. mil. de Trajan.* Liège, 1881, p. 14.
- 20 févr. Imp. Nerva Trajanus Caes. Aug. II.
 Sex. Julius Frontinus II.
- 1 mars. Corellius Rufus II. *Aschbach*, p. 5.
- P. Cornelius Tacitus.
- G. Glitius Agricola.
- L. Neratius Priscus.
- M. Annius Verus.
- M. Appuleius Proculus Ti. Caepio Hispo. Rubrius Gallus.
- 1 nov. Vettius Roculus.
- 3 déc. P. Julius Lupus.
- A. 99. avant Ti. Julius Ferox il y eut :
 L. Dasumius. *Aschbach*, p. 6.
- A. 100. 1 mars. Imp. Nerva Trajanus Caes. Aug. III.
 Corellius Rufus III. *Aschbach*, p. 7.
- A. 101. 1 juillet. L. Maecius Postumus. *Aschbach*, p. 8.
 Vicirius Martialis.
- A. 103. Les noms de Antronius sont : P. Antronius
 Mamillianus Rufus Antistianus Funisulanus Vettonianus.
 Baebius Macer, *Aschbach*, p. 10.
- C. Caecilius Strabo.
- L. Cornelius Priscus.
- A. 106. L. Acilius Rufus. *Aschbach*, p. 12.
- A. 107. 1 mai. C. Minicius Fundanus. *Bull. comm. arch. munic. Roma*, 1881, p. 23.
- A. 109. Q. Roscius Coelius Murena Silius Decianus
 Vibullus Pius Julius Eurycles Herclanus Pompeius Falco. *Aschbach*, p. 14.
- A. 116. 1 janv. C. Lamia Aelianus. *Aschbach*, p. 16.
 L. Antistius Velus.

- A. 117. 1 janv. T. Aquilius Niger. *Aschbach*, p. 16.
M. Caninius Rebilus Apronianus.
- A. 118. Salinator cos. au 1 janv. l'est encore au
15 mai. *Bull. com. Roma*, 1882, p. 150.
- A. 138. T. Junius Niger. LACOUR GAYET. *Antonin le
pieux*, p. 469.
C. Pomponius Camerinus.
Sulpius Canus.
C. Pomponius Camerinus.
- A. 141. us St. = T. Caesernius Statius. RENIER 1817
= C. I. L. VIII. 7036.
- A. 158. sept. Sex. Calpurnius Agricola *Dipl.* RENIER 42;
BORGHESI, III, 192, 377; LACOUR GAYET 281.
Ti. Claudius Julianus Naucellus.
Ulpus (?) Marcellus. C. I. L. VII. 504.
- A. 161. mai. Celsus Plancianus *Diplome* RENIER, 1. BOR-
GHESI VI. 93-99; LACOUR GAYET, p. 482.
Avidius Cassius.
- A. 178. Ser Calpurnius Scipio Orfitus ou Cornelius
Scipio Orfitus, MOMMSEN, *Eph.* IV. 505;
Q. Tincius Rufus Julianus ou P.(?) Velius
Rufus Julianus, BORGHESI III. 58; LAMP.,
Comm. 4.
- A. 180. L. Fulvius Praesens II, USENER, Progr.
Bonn, 1881.
Sex. Quintibus Condianus.
- A. 198. T. Haterius Saturninus. C. I. L. III 3473, 3479.
- A. 214. L. Valerius Messala, *CR. Ac. Inscript.* 25
janv. 1884. B. d. I. 1884, p. 53.
C. Suetrius Sabrisus.
- A. 249. Peregrinus. DE ROSSI, *Rom. Sott.* II, p. 112.
Fulvius Aemilianus.
- A. 258. Aurelius Bassus, *Arch. epigr. Mitth.* I, 154.
Tuscius Memmius.
- A. 275. Marcellinus est encore cos. au 25 avril.
Bull. comm. Roma, 1882, p. 151.

ADOLF DE CEULENEER.

Epitoma Vaticana ex Apollodori bibliotheca, edidit RICHARDUS WAGNER. *Accedunt curae mythographae de Apollodori fontibus et epimetrum praefationem borbonicam ad Homeri Iliadem continens*. Lipsiae. Apud Hirzelium, MDCCCXCI. 320 pages, 6 marks.

Si les découvertes retentissantes ne peuvent plus guère leur venir que d'Égypte, les philologues ont du moins encore la chance de retrouver quelquefois dans les bibliothèques déjà explorées des manuscrits dont la valeur n'a pas été reconnue. Par un hasard tout à fait étrange, pareille découverte vient d'être faite à la fois par deux savants pour le texte de la Bibliothèque transmise sous le nom d'Apollodore.

M. Richard Wagner a mis la main, au Vatican, sur un manuscrit (950), écrit vers la fin du XIV^e siècle, et qui, d'après le catalogue, devait renfermer des "*fabulae poeticae et quaedam grammaticalia ex Eustathio sine principio et fine* „.

Examinant ce manuscrit, M. Wagner découvrit qu'il contenait des fragments de la Bibliothèque d'Apollodore, — ce qui avait échappé à Angelo Mai. De plus, il provenait d'un archétype meilleur que tous les manuscrits connus, et, — ce qui était de beaucoup le plus précieux — on pouvait y lire des parties de l'ouvrage que l'on croyait à jamais perdues.

On sait que le texte jusqu'aujourd'hui connu d'Apollodore raconte l'origine des dieux et les légendes généalogiques des familles de Deucalion, Inachos, Pelasgos, Atlas, Asopos; viennent ensuite les légendes attiques qui se terminent brusquement avec le récit du meurtre de Sinis par Thésée.

Le nouveau manuscrit du Vatican nous donne la suite des aventures de Thésée (Phaia, Skeiron, Kerkyon, Damastes), et l'histoire d'autres héros, comme Dédale, Icare, Ixion; il nous raconte en détail la légende de la famille de Tantale (Pélops, Atrée, Thyeste). Enfin il arrive à la guerre de Troie dont il nous fait l'histoire jusqu'au retour de Ménélas. Parmi les noms qui apparaissent ici pour la première fois, nous relèverons Naukraté, esclave de Minos, comme mère d'Icare; Glauké ou Ménalippe, comme le nom de l'amazone épouse de Thésée.

Presque en même temps que M. Wagner, M. Papadopoulos-Kerameus découvrait à Jérusalem un codex sabbaiticus du

XIII^e siècle, renfermant également des fragments de la Bibliothèque. Ce manuscrit ne s'arrête pas, comme celui du Vatican, au retour de Ménélas à Sparte, mais poursuivant le récit des événements, il nous donne un résumé de l'Odyssée avec une liste nouvelle des prétendants de Pénélope; il termine en nous racontant la Télégonie avec plus de détails qu'on n'en trouve dans le manuscrit de Venise. C'est là aussi que s'arrêtait la Bibliothèque, telle que devait la lire le Patriarche Photius.

Ces *fragmenta Sabbaitica* ont été publiés dans le *Rheinisches Museum*, 46, 1891, p. 161-192. M. Wagner en a fait l'objet d'une étude dans la même revue, et il promet de faire paraître à bref délai une édition critique complète de la Bibliothèque.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Wagner est consacrée à l'étude des sources de la Bibliothèque d'Apollodore. Cette recherche est d'autant plus difficile que l'abréviateur, à part une seule mention de la Petite Iliade, ne cite jamais ses propres sources. Il fallait, pour entreprendre pareil travail, toute l'érudition mythographique dont M. Wagner donne de nombreuses preuves.

Pour la guerre de Troie, M. Wagner montre (chapitre III) qu'Apollodore a dû consulter un abrégé des poèmes cycliques beaucoup plus complet que celui qui nous a été conservé par la Chrestomathie de Proclus. Du même coup, la connaissance que nous avions du contenu de ces poèmes est considérablement augmentée. M. Wagner rend également très vraisemblable l'hypothèse qu'Apollodore a connu un recueil des arguments des tragédies, provenant d'Asclepiadès; grâce aux récits empruntés à cette source, il paraît souvent possible de reconstruire avec plus d'exactitude des drames perdus de Sophocle ou d'Euripide. Outre ces deux résultats principaux, M. Wagner renouvelle sur une foule de points de détails la connaissance que nous avions des sources de la Bibliothèque.

M. Wagner publie, comme appendice, un manuscrit de Naples renfermant un récit inédit des événements antérieurs à l'Iliade. Toutes les données de ce récit sont empruntées aux poèmes homériques eux-mêmes.

L. PARMENTIER.

Deux cents fables choisies d'Esopé, avec notes et lexique.

Edition classique mise en rapport avec les éléments de grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas, par J. LEMOINE, professeur à l'athénée royal de Charleroi. Halle s/S. 1892. S'adresser à l'auteur, à Charleroi. Prix : fr. 2-50.

Naguère M. Lemoine rendait compte, dans cette *Revue* (1890, p. 305), d'une nouvelle édition des 40 fables *traditionnelles* d'Esopé et il formulait un certain nombre de *desiderata* : il aurait voulu notamment un choix plus étendu, d'environ 200 fables. M. Lemoine a tenté lui-même cette entreprise, et certes son édition mérite d'être bien accueillie; si elle n'est pas sans défaut, elle a des qualités que ne possède aucune autre édition classique d'Esopé : tout y est neuf au point de vue du choix, du classement, du commentaire et du lexique.

Ouvrez ce volume de 188 pages in-8°, vous admirerez tout d'abord l'exécution matérielle, qui est parfaite : papier et impression sont ce que nous avons vu de plus beau en fait de livres classiques. Dire que le volume sort des presses de l'Orphelinat de Halle sur Saale, cela suffit pour ceux qui connaissent la grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas.

Nous rencontrons en premier lieu une notice succincte et exacte sur Esopé et la fable ésopique : l'auteur explique le caractère de la fable grecque et son origine; il résume ce que nous savons d'Esopé, renvoyant pour sa vie légendaire au charmant récit de Lafontaine, que les élèves trouveront dans leur édition du fabuliste français; enfin il montre ce qu'il faut entendre par fables ésopiques et comment ces fables ont été transmises jusqu'à nous, oralement d'abord, puis par écrit. Sans entrer dans les discussions savantes, l'auteur s'attache à condenser en trois pages tout ce qu'il est nécessaire aux élèves de connaître. Parfois, à être moins laconique, il aurait gagné d'être plus intéressant, comme quand il ne mentionne qu'en passant les fables d'Hésiode, d'Archiloque et de Stésichore. Nous voudrions aussi qu'au lieu de citer Otfried Müller, dans une traduction plus ou moins française, il eût caractérisé la fable grecque en des termes plus simples et plus clairs pour des enfants. Malgré ces critiques, disons que cette notice fournira aux professeurs les éléments nécessaires pour donner

à leurs élèves une idée exacte de la fable ésopique : que d'élèves se figurent que ces fables furent rédigées et publiées comme celles de Lafontaine!

M. Lemoine a choisi les 200 fables qui lui ont paru les plus intéressantes de l'édition Halm, et il les a rangées, *autant que faire se peut*, d'après l'ordre des matières grammaticales. Grâce à ce choix si étendu, les professeurs pourront varier leur enseignement, sans devoir mettre entre les mains des élèves l'édition critique de Halm, qui ne convient pas aux classes, et les enfants pourront se dispenser de feuilleter dès la première année un gros dictionnaire grec, qui est pour eux un vrai dédale. Nous approuvons aussi le classement adopté par M. Lemoine. Les rubriques : 1^{re} déclinaison, 1^{re} et 2^e déclinaison, 2^e déclinaison, etc., faciliteront la tâche aux professeurs. Certes, les rédacteurs de ces fables ne songeaient pas à nos élèves de cinquième et de quatrième, et il y a nécessairement quelque chose d'arbitraire dans cet arrangement. Sans doute, on ne trouvera pas ici des fables correspondant *uniquement* à tel ou tel paragraphe de la grammaire : il eût fallu, pour cela, changer le texte; mais on trouvera du moins, parmi les fables d'Esopé, celles qui se prêtent le mieux à la leçon du jour. Nous ne ferons qu'une réserve, c'est que les rubriques nous paraissent un peu trop nombreuses.

Le texte est celui de Halm (1889). Les très rares changements que M. Lemoine y a introduits sont de deux sortes. Dans cinq passages qu'il signale dans son Avant-propos — nous n'en avons pas remarqué d'autre —, il modifie le texte pour le rendre plus régulier.

Fable 85 (Halm 344), il écrit *ἐπληξεν*, au lieu de *ἐπληγεν*.

F. 86 (403), *οὐκ αὐτὸν ὑποίσω*, au lieu de : *οὐκ ἂν ὑποίσω* (correction proposée par Halm¹).

F. 97 (400), *λέγουσα ὅτι ἐπιθυμεῖ*, au lieu de : *ἐπέθυμει*, sans doute d'après la règle du discours direct, énoncée fable 12,2.

F. 146 (57), *οὐκ οἶδα πότερον ἂν εἴη*, au lieu de : *πότερον εἴη*; en effet, sans ἂν l'optatif n'aurait pas de raison d'être.

F. 176 (118), *καὶ εἰ δοκοῖεν* (dans le texte, on a imprimé *εἰ καὶ*), au lieu de *καὶ δοκοῖεν*.

¹ M. Lemoine aurait bien fait de supprimer, dans la fable 12(90), les mots : *θανεῖν δὲ οὐ θέλω*, que Halm met entre crochets, comme interpolés.

Les autres modifications ont pour but de rétablir l'orthographe attique de certains mots, tels que : *πλέον* (pour *πλείον*), *ἀποθνήσκω*, *μυμνήσκω*, *ζῶον*. M. Lemoine n'a fait que mettre son texte d'accord avec la nouvelle édition de la grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas.

Le commentaire s'appuie en grande partie sur la même grammaire, dont M. Lemoine a pu mettre à profit la seconde édition. Les mots : *édition classique mise en rapport avec la grammaire grecque de MM. Roersch et Thomas*, sont pleinement justifiés. Une grande partie des explications grammaticales sont puisées dans cet excellent ouvrage; très souvent, à chaque pas, l'auteur se borne à y renvoyer les élèves, afin de les familiariser avec leur manuel.

Le livre étant destiné aux commençants, M. Lemoine explique, surtout au commencement, les formes verbales difficiles. Il aurait pu s'en dispenser pour les formes qui figurent dans le lexique, par exemple : *ἐκβαλὼν* (f. 1), *εἰσελθοῦσα* (f. 2). D'autre part, il y a quelques formes qui ne sont pas expliquées, ni dans le commentaire, ni dans le lexique, et qui arrêteront certainement les élèves de cinquième, par exemple : *ἄρον* (f. 15), *ὑποίσω* (f. 86). Il fallait suivre une règle uniforme, et, pour la seconde édition, nous conseillons à M. Lemoine de reléguer toutes ces formes dans le lexique, surtout que plus d'une se répète et que les fables ne sont pas destinées à être toujours traduites dans l'ordre où elles sont placées.

Les constructions qui peuvent embarrasser les enfants sont également signalées : tantôt l'auteur les explique, tantôt il met l'élève sur la voie en formulant une question dont la réponse se trouve, soit dans une note précédente, soit au paragraphe indiqué de la grammaire. Toute cette partie grammaticale est bien conçue. Les questions sont en général précises et les réponses faciles à trouver. Cependant la note suivante sera un peu énigmatique pour les enfants. Fable 18 : *κατακλῶμαι*. Présent dans le sens du futur, v. fable 3.

Ce qui frappe dès le début, c'est le soin avec lequel l'auteur explique la syntaxe, l'emploi des cas, des temps et des modes; on remarquera qu'il n'hésite pas à attirer l'attention sur des règles assez difficiles : style indirect (f. 12), propositions hypothétiques (f. 3 et 4), ἄν et le subjonctif, etc. D'aucuns

diront que ces notes ne seront qu'un embarras pour les élèves. Nous croyons que les élèves peuvent s'assimiler une grande partie de la syntaxe générale, tout en étudiant la lexicographie. Quand ils rencontrent les *formes* du génitif et du datif, de l'aoriste et de l'optatif, n'est-il pas facile de leur apprendre en même temps la *raison* de leur emploi? C'est la méthode suivie par MM. Delbœuf et Iserentant dans leur *Chrestomathie latine*, et c'est la bonne, parce que c'est la seule qui force de réfléchir, qui transforme l'enseignement en gymnastique de l'esprit, et qui le rende intéressant. Est-il une étude plus aride que celle des formes en elles-mêmes? On peut hésiter cependant à aborder avec les élèves de cinquième l'emploi de la particule *ἄν* et à les initier à toutes les nuances de la proposition hypothétique. M. Lemoine a prévu l'objection et il y répond qu'il laisse le professeur seul juge de ce qu'il doit prendre ou laisser, que c'est à lui de proportionner l'enseignement grammatical à la force de ses élèves.

Il faut louer la concision des notes qui ne disent que le nécessaire, et qui sont bien conçues pour faciliter le travail personnel des élèves, sans l'annihiler. Parfois cependant l'auteur traduit fort inutilement des mots ou des expressions qui se trouvent dans le lexique. Citons : f. 7 *παρὰ καιρόν*, à contretemps; f. 10 *τυγχάνει* = *συμβαίνει*, il arrive; f. 52 *πως*, de quelque manière (j'aurais mis plutôt : distinguez *πως* de *πῶς*); f. 191 *εἰς κόρον*, à satiété. A ce compte, il n'y avait pas de raison pour ne pas en traduire beaucoup d'autres.

Quant à l'exactitude, il y a peu à reprendre. F. 14 *σύ*, il fallait dire : le sujet *σύ* est exprimé à cause de l'opposition. — F. 31 n. 3 *ἄν φρονῶσι* n'est pas une condition future. — F. 34 n. 2, il faut : *ἀπ' ἐκείνου (τοῦ χρόνου)*. — F. 39 *τὰ παθήματα ... μαθήματα*, cette figure s'appelle *παρονομασία*, *annominatio*. — F. 45, *ἐφάνην*, je parus, et non : j'apparus. — F. 45 *τέλος*. L'auteur ne donne que la traduction : *enfin*; l'élève croira que *τέλος* est un adverbe. Il fallait renvoyer à la Gr. § 183. — *Ibid.* *ὑπεράγαμαι*, *ὑπέρ* = *au-dessus* (adverbe) et non : *au-dessus de*. — F. 50 *εἶγε οὐ ὅτι*, et non : *au lieu de ὅτι*. — F. 59,2 *ἀδικέω* n'est pas intransitif en grec. — F. 166 *θῦσαι*. Il faut dire : l'infinitif serait plus *logique*. Nous pourrions peut-être multiplier les chicanes de ce genre. M. Lemoine

nous les pardonnera, parce qu'elles prouvent que nous n'avons guère trouvé d'inexactitude bien grave.

Quand une règle a été rencontrée et expliquée une fois, l'auteur renvoie à ce passage, chaque fois qu'elle se représente, jusqu'à ce qu'il la suppose connue. L'auteur oublie parfois cette loi qu'il s'est imposée. Ainsi *γλώσσης*, ancien attique pour *γλώττης*, dans la fable 2, alors que dans la première il y a déjà *θαλάσσης*. — *Ἀπιστέω* et *πιστεύω* sont signalés comme des verbes intransitifs employés au passif, fables 44, 53, 170, 186, et le renvoi à la grammaire ne se trouve que f. 53. — *Ἰνα μεταβῇ*, f. 23, subjonctif pour l'optatif. La remarque ne se trouve que fable 33 à *ὅπως γένηται*. — *Κατεβασκήθησαν*, f. 11, au pluriel, quoique le sujet soit au neutre; cette remarque ne se trouve que f. 45.

A ce propos nous nous permettons de soumettre une idée à M. Lemoine. Ne serait-il pas utile de dresser, à la fin du recueil, un *index grammaticus*, tel qu'on en trouve dans les éditions allemandes? On y rangerait, dans l'ordre de la grammaire, les principales règles expliquées, en renvoyant aux fables où elles sont appliquées. Le professeur et l'élève auraient ainsi à leur disposition une foule d'exemples faciles à trouver; ce serait très utile pour la répétition.

Voici quelques omissions. Il serait utile d'indiquer les ellipses : *ὁ μῦθος (εἴρηται)*, f. 5, 13, 31 et ailleurs, comme f. 2; *ὁ λόγος εὐκαιρός (έστι)*, f. 36. — F. 17, 3 *πολλαπλασίονα*, les Attiques disaient : *πολλαπλάσιος*, Gr. § 76. — F. 31, 3 *ὅταν ἀπαιτηθῇ (αὐτά)*. A l'actif, ce verbe a deux compléments à l'accusatif; au passif, celui de la personne devient sujet, Gr. 180, 2. — F. 45 *δοῦναι δίκας καὶ λαβεῖν*; il fallait expliquer les cas qui suivent : *πρὸς ἄλληλα* pour *ἀπ' ἀλλήλων*, entre eux (Hérod. V, 83), *προβάτω* et les autres datifs ne dépendent que de *δοῦναι*. — Mais n'insistons pas sur ce point, parce qu'il est difficile de tracer des limites exactes; nous estimons d'ailleurs qu'une édition classique surchargée de notes présente plus d'inconvénients que celle qui n'en a pas assez.

Le lexique comprenant 82 pages est fait avec un soin particulier et donne un nouveau prix à cet ouvrage. Au point de vue typographique, tout y est disposé clairement. Il faut noter une heureuse innovation : les verbes composés d'une préposi-

tion sont rangés à la suite du verbe simple; c'est ainsi que *ἐρχομαι* est suivi de 14 verbes composés. Ces listes sont très utiles pour montrer d'un coup d'œil les changements que les différentes prépositions font subir au sens du verbe simple, et elles facilitent la répétition. Nous n'aurions pas approuvé l'auteur, s'il avait fait suivre les mots simples ou primitifs de tous leurs composés ou dérivés : d'abord, il arrive souvent que le mot simple, n'étant employé dans aucune fable, ne doit pas figurer dans le lexique; ensuite les commençants s'y perdraient infailliblement. Quant aux prépositions, dont M. Lemoine donne la liste en tête du lexique, les élèves les reconnaîtront vite. Pour les aider dans leurs recherches, l'auteur a fait souligner les verbes simples d'un trait noir. Nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir indiquer entre parenthèses, après tous les mots dérivés et composés, les mots simples ou les thèmes qui y entrent : ce serait une excellente application du chapitre de la dérivation et de la composition. Le lexique, fait en vue de cette édition, donne la signification exacte que les mots ont dans ces 200 fables. Nous ferons seulement quelques remarques : *εὐτελής*, *ές*, *peu coûteux*, *vil*, *mesquin*. Dans la f. 45 *τὰ εὐτελή* (*ζῆα*) signifie : *les petits*, *les faibles*. — Nous avons vainement cherché les mots *ὑποφέρω* (f. 86) et *ἐχίς* (f. 177). — *Παρ' οὐδέν τιθεσθαι* est donné au mot *παρά*, tandis que *περὶ πολλοῦ ποιεῖσθαι* n'est pas donné du tout : il faut être conséquent. Du reste, les deux expressions sont expliquées dans le commentaire f. 73 et 199. — *Παρ' ἑκαστα*, *plus que tout*. Cette expression a d'autres sens encore, voy. f. 92.

Nous appelons enfin l'attention de M. Lemoine sur les fautes d'impression, malheureusement trop nombreuses : accents omis ou mal placés, etc. Il lui sera facile de les corriger dans une seconde édition.

Malgré nos critiques, nous souhaitons que nous ayons beaucoup d'éditions classiques comme celle-ci; les professeurs de cinquième et de quatrième y trouveront tant d'avantages pour eux et pour leurs élèves qu'ils lui feront certainement un accueil favorable.

Liège.

J. P. WALTZING.

Sophocles, part IV. The Philoctetes, edited by R. C. JEBB.
Cambridge University Press. 1890.

On peut dire que l'édition de Sophocle publiée par Jebb a fait sensation dans le monde savant. Kaibel, Wecklein, H. Schmidt, H. Müller sont unanimes à y reconnaître une œuvre de toute première valeur. Et en effet, il serait difficile de trouver réunis chez un autre philologue un tact littéraire aussi exquis, une science grammaticale aussi profonde, une critique aussi ingénieuse et aussi pénétrante, une telle abondance d'informations.

Dans une longue introduction, Jebb analyse minutieusement la tragédie de Sophocle, et à l'aide du pauvre essai de Dion, tente une comparaison entre les trois tragédies qui ont le nom de Philoctète. Malheureusement Dion est si peu précis et les fragments des drames d'Eschyle et d'Euripide sont si peu nombreux, qu'une telle tentative ne peut donner de résultats bien probants.

L'analyse métrique est faite d'après le système de H. Schmidt, système généralement adopté en Angleterre et en Amérique.

L'appendice critique est minutieusement exact, et la récente discussion entre Humphreys et Jebb dans A. J. P. a montré jusqu'à quel point la collation de L. a. été précise ¹.

La critique du texte n'a rien d'inquiétant avec Jebb. Il n'est pas de ces éditeurs pour qui l'édition d'un écrivain ancien n'est qu'un prétexte pour nous faire part de leurs doutes et de leurs conjectures, même lorsque la tradition est irréprochable, de ces éditeurs dont le goût est un lit de Procuste, dans le cadre duquel tout doit se plier; que Jebb défende la leçon des manuscrits, qu'il adopte la conjecture d'un autre savant ou qu'il nous propose une de ses propres conjectures, ce n'est jamais sans de solides raisons.

Ainsi au vers 728 les manuscrits portent

ἔν' ὁ χάλκαςπις ἀνὴρ Θεοῖς

πλάθει πᾶσιν, θεῖφ πρὸς παμφαῆς

ce qui évidemment est mauvais. *Πᾶσιν* n'a pas de sens, puis

¹ Il s'agissait là de l'Antigone, mais ce qui est vrai d'une tragédie l'est, en cette matière, aussi de l'autre.

la strophe porte *ὄπον*, de sorte que métriquement *πᾶσιν* ne va pas davantage. Jebb montre que l'on est en droit d'attendre ici une allusion à Zeus, que l'Oeta lui était consacré et qu'enfin c'était, en tant que son fils, qu'Héraclès entraînait dans l'Olympe. Jebb conjecture *πατρὸς*, mot souvent abrégé et par conséquent sujet à corruption.

Au vers 1125, les textes portent *γελᾷ μου* ce qui est grammaticalement impossible. Si Lucien emploie *γελᾶν* avec le gémitif, cette construction est totalement étrangère au dialecte attique; en outre le vers antistrophique 1148 montre quel doit être le mètre pour lequel une substitution telle que - - - ou - - - est impossible. Jebb conjecture *εγγελᾷ*; du moment, dit-il, où *ἐγ* est tombé, *μου* est précisément un de ces expédients chers aux correcteurs de l'époque post-classique.

Lorsqu'il admet les conjectures d'autres savants, il sait les rajeunir par les arguments nouveaux dont il les appuie. Ainsi v. 1137, il admet la correction *ᾧ Ζεῦ* de Dindorf pour *Ὀδυσσεύς*, métriquement impossible. A l'appui de cette correction il cite Dém. or. 19 § 113, où l'invocation *ᾧ Ζεῦ* termine également la phrase, puis, un changement amenant l'autre, il montre la nécessité du changement proposé par Bothe de *ὄς* en *ὅς*, et prend *ἀνατέλλονθ'* intransitivement.

Le commentaire interprétatif et grammatical est vraiment admirable, et c'est ici que le goût de M. Jebb est particulièrement précieux. Au vers 831, les mots *τάνδ' αἶγλαν* ont été interprétés par Hermann, *cette lumière*, c'est à dire par antiphrase *l'obscurité*. D'autres prennent *αἶγλαν* littéralement dans le sens de *lumière du jour* et entendent *ὄμμασι* comme *dativus commodi*; un autre encore entend par *αἶγλη* un *bandage*, enfin, comme c'était inévitable, la conjecture est entrée en scène. Jebb explique : *τάνδ' αἶγλαν* is, *dream-light*, such as illuminates the visions that come in sleep ... the pron. *τάνδε* marks that *αἶγλαν* has this poetical sens, the *ὄναρ*, not the *ὑπαρ* of light.

La traduction qui accompagne le texte est d'une grande précision; je ne me permettrai pas de juger de son mérite littéraire, mais en Angleterre elle passe pour très-élégante.

A l'éloge je n'ai pas à mêler la critique; c'est que les Anglais, comme les Américains, savent à la clarté des Français unir la précision et la profondeur des Allemands.

J. KEELHOFF.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 25 janvier 1892. — Fick : Grammaire sanscrite (V. H.). — Bechtel : Les problèmes de la linguistique (V. Henry). — Herwerden : L'anthologie grecque (My). — Schultz : La chute du paganisme (Georges Goyau). — Inama-Sternegg : Histoire économique de l'Allemagne au moyen-âge, II. (H. Pirenne). — Face : La prise de Tulle (T. de L.). — Stein : Leibnig et Spinoza; Geulinx : œuvres, p. p. Land, I. (Lucien Herr). — Beaudouin : J.-J. Rousseau (Eugène Lintilhac). — Bladford : Congrès et ministère; Morse : Les partis en politique (Ch. Seignobos).

Du 1 février. — Weiss : L'Apocalypse; Harnack : La Pistis Sophia et Justin; Carrière et S. Berger : Paul et les Corinthiens; Minasi : La Doctrine des douze apôtres (A. Loisy). — Campbell : Les dialogues de Platon; Wilson : Le Timée; Duemmler : Akademika; Fouillée : La philosophie de Platon; Hense : Télès; Freudenthal : Philon (Lucien Herr). — Wintzell : Études sur Théocrite (My). — Waltzing : L'épigraphie latine (K. Cagnat). — Stoffel : César et Arioviste (G. Lacour-Gayet). — Bastin : Les adverbes (A. Delboulle). — Thoumas : Vagnair Marisy (A. Chuquet). — Le Roux : Portraits de cire; Lemaitre : Les contemporains, V (Félix Hémon). — Diehl : Proudhon (Lucien Herr).

Du 8 février. — Kuenen : Chronologie de la période persane de l'histoire juive (M. Vernes). — Immerwahr : Les cultes arcadiens (V. Bérard). — Monro : Grammaire du dialecte homérique (Am. Hauvette). — Traube : Histoire du texte d'écrivains latins (P. L.). — Hauréau : Notices et extraits de manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (A. Molinier). — Develay : Lettres de Pétrarque à Boccace (P. de Nolhac). — Bertolotto : Chiabrera (L. G. P.). — Martin : L'Université de Pont-à-Mousson (Ch. Pfister). — E. Havet : Pensées de Pascal (T. de L.). — Boerckel : Adam Lux (A. Chuquet). — A. Weber : La philosophie européenne; Chaignet : Psychologie des Grecs; Adam : Bacon; Grimm : La théorie de la connaissance (Lucien Herr). — Mémoires de la duchesse de Gontaut (Francis Decrue).

Du 15 février. — Rockhill : Le pays des Lamas (L. Feer). — Schaedermann : Le fond juif du Nouveau Testament (M. Vernes). — Iwan Mueller : Manuel de l'antiquité classique (Salomon Reinach). — Gomperz : Philodème (My). — Tougaard : La persécution iconoclaste (A. Delboulle). — Gundisalvi, de unitate, p. p. Correns; Ibn Gebirol, Fons vitae, p. p. Bauemker (Lucien Herr). — Pélissier : Lettres de Ménage à Magliabecchi et Dati (E. de L.). — Baudrillart : Philippe V et la cour de France; De Courcy : L'Espagne après

la paix d'Utrecht; Wiesener: Le Régent, Dubois et les Anglais. (J. H. Mariéjol).

Du 22 février. — Thuriot: Traditions populaires du Doubs (V. H.). — Cornill et Driver: Introductions à l'ancien Testament (M. Vernes). — Johansson: De la langue grecque (V. Henry). — Semitélos: Remarques sur Euripide (A. M. Desrousseaux). — Fraenkel: Les inscriptions de Pergame (Salomon Reinach). — Bauemker: La théorie de la matière chez les philosophes grecs; Bergson: Le lieu d'après Aristote; Lasswitz: Les théories atomistes (Lucien Herr). — Frankl: Lenau et Sophie Loewenthal (Ludovic Roustan).

Du 29 février. — Jacob: Kazwini (R. D.). — Bonnet: La philologie classique (Paul Lejay). — Sobolewski: Les prépositions dans Aristophane (Albert Martin). — Helbig: Sculpture et arts plastiques au pays de Liège (H. Stein). — Petersen: Antiquités du Danemark (E. Beauvois). — Borel: Les foires de Genève (Francis Decrue). — Croce: Basile et le Cunto de li Cunti (Charles Dejob). — Clérembray: Le mystère de Forges (A. Delboulle). — Mejov: Bibliographie russe (L. Leger).

Du 7 mars. — Abinash Chandra Kaviratna: Charaka et Suçruta (A. Barth). — Hagen, Poland, Kenyon, Poste, Dymes, Ferrini, Zurretti: La constitution d'Athènes (B. Haussoullier). — Aristote, de l'âme, p. Rabe (My). — Démosthène, Loi de Leptine, p. Sandys (Émile Baudat). — Dissertations philologiques de Halle. XI (Albert Martin). — Garofalo: Les lois sacrées de 260 (Georges Goyau). — Cartellieri: Philippe Auguste (C. Pfister). — Fr. Funck-Brentano: La bataille de Courtrai (H. Pirenne). — Peiresc et les Capucins, p. Apollinaire (A. G.). — Ravaisson: Archives de la Bastille (Frantz Funck-Brentano). — Sorel: L'Europe et la Révolution française (A. Chuquet).

Du 14 mars. — Loisy: Histoire du Canon du Nouveau Testament; Badham: Formation des Évangiles; Holtzmann: Commentaire du Nouveau Testament (M. Vernes). — Robinson: Passion de sainte Perpétue; Chase: Le Pater; Brooke: Héracléon; Harris: Le manuscrit de Bèze; Schwartz: Athénagore; Achelis: Les canons d'Hippolyte; Preuschen: Tertullien (Paul Lejay). — Drevès: Hymnes d'Abélard (L.). — Prou: Fac-similés d'écritures (G. M.). — Ohle: Cymbeline (Ch. J.). — Ritter: Sainte-Beuve et Reuchlin (T. de L.). — Suetterlin: Le dialecte strasbourgeois dans le Lundi de Pentecôte (V. Henry). — Zimmerli: La limite des langues dans le Jura (Maurice Grammont). — Erdmann: Logique (Lucien Herr).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfr. Fleckeisen u. Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1891.

Elftes Heft. Erste Abteilung (143^{er} Band). — Über den *Προμηθεὺς περφόρος* des Aischylos. von H. Düntzer in Köln. — Zu Demosthenes friedensrede (§ 24). von F. Polle in Dresden. — Zu Eusebios *προπαρασκευὴ εὐαγγελική* (V 20, 3). von O. Höfer in Dresden. — Zu Euanthes bei Athenaios (296^a). von E. Dittrich in Leipzig. — Randbemerkungen zu Xenophons

anabasis. von F. Lüders in Hamburg. — Zu Platons Gorgias. von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Zu den griechischen epigrammatikern. von G. Knaack in Berlin. — Zu Homeros. von E. Goebel in Fulda. — Zu Hipparchos commentar der Phainomena des Aratos und des Eudoxos, von K. Manitius in Dresden. — Zu den scholien zu Apollonios Argonautika (I 38). von E. Dittrich in Leipzig.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1892. Calvary.

30. Januar 1892. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Hultsch, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios (Th. Büttner-Wobst). — E. Patzig, Unerkannt und unbekannt gebliebene Malalas-Fragmente (H. Gelzer). — Czyczkiewicz, De Tacite i sermonis proprietatibus (K. Niemeyer). — Van der Vliet, *Studia ecclesiastica* (M. Petschenig). — Ch. Hülsen und P. Lindner, Die Alliaschlacht, eine topographische Studie (O. Richter). — Gudes Joanne, Grèce II (Chr. B.). — K. Schmidt, Geschichte der Pädagogik (C. Nohle). — E. Bernecker, Geschichte des Kgl. Gymnasiums zu Lyck (C. Nohle).

6 Februar. — J. Becker, Die Überarbeitung des ursprünglichen Ödipus von Sophokles (Wecklein). — A. M. A. Schmidt, Über das Homerische in Sophocles' Aias (Wecklein). — *XPHEMOI ΣΙΒΥΛΛΙΑΚΟΙ*. Oracula Sibyllina rec. A. Rzach (A. Ludwig) I. — G. N. Bonwetsch, Methodius von Olympus (C. Weyman). — Ciceros philosophische Schriften. Von O. Weissenfels (H. Deiter). — G. Goetz, Der liber glossarum (L. Traube). — W. Kopp, Geschichte der römischen Litteratur (6. Aufl. von Seyffert) M. Hertz. — W. Tomaschek, Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter (J. Partsch). — W. Meyer, Der accentuierte Satzschluss in der griechischen Prosa vom IV. bis XVI. Jahrhundert nachgewiesen (G. Meyer). — G. Weigand, Vlach-Meglen (G. Meyer).

13. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: C. Meifert, De Sophoclis codicibus (Wecklein). — König Ödipus, Trauerspiel des Sophokles, übersetzt von R. Meyer-Krämer (Wecklein). — *XPHEMOI ΣΙΒΥΛΛΙΑΚΟΙ*. Oracula Sibyllina rec. A. Rzach (A. Ludwig) II. — F. L. van Cleef, De attractionis in enuntiationibus relativis usu Platonico (O. Apelt). — R. Ellis, Noctes Manilianae (K. Rossberg). — J. E. Millard, Lucani sententia de deis et fato (C. Hosius). — L. Vernier, Étude sur la versification populaire des Romains à l'époque classique (L. Mueller). — A. Schwegler, Geschichte der Philosophie im Umriss (F. Lortzing). — O. Gilbert, Geschichte und Topographie der Stadt Rom in Altertum (O. Richter). — J. Schneider, Übersicht der Lokalforschungen in Westdeutschland (G. Wolff).

20. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: G. Setti, Studi sulla Antologia Greca (H. Stadtmüller). — H. Bergson, Quid Aristoteles de loco senserit (Fr. Susemihl). — Commentationes Woelfflinianae (A. Funck). — A. Lincke, Forschungen zur alten Geschichte (J. V. Prásek).

27 Februar. — Rezensionen und Anzeigen: F. Susemihl, Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit (A. Ludwig) I. — A. C.

Pearson, The fragments of Zeno and Cleanthes. — K. Troost, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum ex adiectis fragmentis constituit (P. Wendland). — F. Nencini, De Terentio eiusque fontibus (A. Engelbrecht). — Fausti Reiensis et Rurici opera, ex recensione A. Engelbrecht (J. Zycha). — C. Pauli, Altitalische Forschungen. III. (G. Meyer) I. Brockhaus' Konversationslexikon (—e—).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1892.

3. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: H. W. Roscher, Lexikon d. griech. u. röm. Mythologie. 19 Lf. (Posnansky). — Euripides, Ausgewählte Tragödien. 1. Bändchen: Die Bakchen, 3. Aufl., erkl. von Bruhn (H. Busche). — F. Blass, De numeris Isocrateis (Br. Keil). — J. Dräseke, Gesammelte patristische Untersuchungen (H. Gelzer) II. — Joannis Canabutzae ... in Dionysium Halicarnas. commentarius ed. M. Lehnerdt (K. Jacoby). — J. S. Speyer, Observationes et emendation. (Th. Stangl). — Philipp Melancthon, Declamationes. Ausgewählt und herausg. von K. Hartfelder (G. A. Klix).

10. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: E. Caetani Lovatelli, Römische Essays. Übers. von Petersen (W. Gemoll). — Brockhaus' Konversations-Lexikon. 14. Aufl. 1. Bd. (H. Steuding). — Aeschylus, Agamemnon. Ofversätning af R. Risberg (E. Janzon). — Novum Testamentum Graece f. d. Schulgebr. erkl. von Fr. Zelle. IV. Das Evangelium d. Johannes von B. Wohlfahrt (J. Dräseke). — Haury, Procopiana (F. Dahn). — Ciceros Reden gegen Catilina und für Archias erkl. von Halm-Laubmann. 13. Aufl. (W. Friedrich). — Th. Arnold, Die griechischen Studien des Horaz. Neu herausg. von W. Fries (H. Schütz). — Comoediae Horatianae tres, ed. R. Jahnke (Draheim).

17. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: R. Pappritz, Thuri (J. Miller). — L. Schneider, De sevirm Augustalium muneribus et condicione publica (P. Habel). — R. Kühner, Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. I. Teil 3. Aufl. besorgt von Fr. Blass (C. Haeblerlin). — Ausgew. Reden des Demosthenes erkl. von Westermann. 1 Bdch. 9. Aufl. bes. von E. Rosenberg (P. Uhle). — W. Gemoll, Die Realien bei Horaz. H. 1. (M. Schneidewin). — Livius ed. G. Weissenborn, ed. altera cur. M. Müller p. IV fasc. II libr. XXXVI-XXXVIII (Ed. Wolff). — Hilarii tractatus super psalmos rec. A. Zingerle (Ad. Jülicher). — E. Bachof, Wörter-Verzeichnis zu Xenophons Anabasis. Heft I, B. I-III (F. Schlee). — E. Römer, Kurzgefasste griechische Formenlehre. 2. Aufl. (H. Belling).

24. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: Les Scolies Genevoises de l'Iliade ... par J. Nicole; A. Schimberg, Zur handschriftl. Überlieferung der Scolia Didymi. 2. Teil (H. Schrader) I. — Demosthenes, Ausgewählte Reden. Für d. Schulgebr. her. von H. Wotke. 3. Aufl. (E. Rosenberg). — Gregorii Nysseni περί φύσεως ἀνθρώπου liber a Burgundione in lat. transl. ed. C. J. Burkhard (Ad. Hilgenfeld). — A. W. Detto, Horaz u. seine Zeit,

2. Aufl. (J. Häussner). — Livi lib. XXI. Für d. Schulgebr. erkl. v. Ed. Wölfflin. 4. Aufl. (Ed. Wolff). — Aem. Heller, De Cariae Lydiaeque sacerdotibus (P. Habel). — K. Ness, Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische (A. Reckzey).

2. März. — Rezensionen und Anzeigen: F. Ohlenschläger, Praehistorische Karte von Bayern 1879-1890 (L. Bährner). — Les Scolies Genevoises de l'Iliade ... par J. Nicole; A. Schimberg, Zur handschriftl. Überlieferung der Scolia Didymi. 2. Teil (H. Schrader Schluss). — Jos. Novák, O domě homerském (D. Homerische Haus) (A. Th. Christ). — J. A. Heikel, Beiträge zur Erklärung von Plutarchs Biographie des Perikles (P. Uhle). — A. Adamek, Beiträge zur Geschichte des byzant. Kaisers Mauricius (J. Dräseke). — Caesar de b. g. f. d. Schulgebr. hrsg. von I. Prammer. 4. Auflage mit Anhang von Kalinka: Das römische Kriegswesen (Ed. Wolff).

9. März. — Rezensionen und Anzeigen: W. Immerwahr, Die Kulte und Mythen Arkadiens. I. (H. Lewy). — A. Sadée, De imperatorum Romanorum tertii p. Chr. n. saec. temporibus constituendis (G. Zippel). — Philonis de aeternit. mundi ed. Fr. Cumont (L. Cohn). — E. Moll, Ciceros Aratea (Fr. Harder). — A. Romizi, Paralleli letterari tra i poeti Greci, Latini e Italiani (C. W.). — Reichenberger, Hauptregeln der griechischen Syntax (J. Sitzler).

16. März. — Rezensionen und Anzeigen: O. Apelt, Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie (A. Döring). — C. Pauli, Altitalische Forschungen. Dritter Band. Die Veneter (R. Thurneysen). — O. Weise, Charakteristik der lat. Sprache (H. Ziemer). — Livius von Weissenborn-H. J. Müller. Bd. III, 2: B. VIII-X. 5. A. Bd. IV, 2: B. XXII. 8. A. (Ed. Wolff). — Tacitus, Dialogus f. d. Schulgebr. von G. Andresen. 3. Aufl. (Ed. Wolff). — K. Kraut, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen und Lateinischen ins Griechische für obere Klassen (J. Sitzler).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LE SUPERLATIF RELATIF EN FRANÇAIS.

Il n'y a pas en français de forme propre pour le superlatif relatif, à l'exception de quelques cas où notre superlatif a conservé la forme du superlatif latin : l'Être *suprême* (très haut ou *le plus* haut); *extrême* (très haut ou le plus haut degré).

Le plus ordinairement notre superlatif relatif n'est qu'un comparatif de supériorité ou d'infériorité, déterminé par l'article défini : *le, la, les*, ou par l'adjectif possessif : *mon, ma, mes* :

Voilà l'arbre **LE** (plus haut), **LE** (moins haut) de la forêt.
C'est **MON** (plus bel) habit.

L'article défini **LE**, comme le possessif *mon*, détermine ici l'*arbre* ou l'*habit* dont on parle comme **CELUI** plus haut, plus beau (que tous les autres arbres, que tous les autres habits dont-il est question dans le discours).

Ce qui précède est si vrai que l'ancienne langue confondait le plus souvent notre comparatif proprement dit avec le *superlatif relatif*, qui n'est en réalité qu'un *comparatif*, même lorsque la comparaison n'est pas exprimée entre différents objets :

C'est la plus belle musique que j'aie jamais entendue =
c'est la musique **PLUS BELLE** que toutes celles que j'aie
jamais entendues.

Par ce la lei que vers tenez **PLUS SALVE** (Ch. de Roland, 649; par cette loi que vous tenez pour **LA PLUS** salutaire; comparatif dans Roland, avec le sens de notre superlatif actuel).

Tolent leur veies et les chemins **PLUS GRANZ** (coupent leurs voies et les chemins **LES PLUS GRANDS**; Roland, 2464).

Tout l'ost luy obeissoit DE MEILLEUR coeur (DU meilleur coeur; Commynes, édition Wailly, p. 701).

Le vers PLUS COULANT (le plus coulant) est le vers PLUS PARFAIT (le plus parfait; Du Bellay, II, 69).

Enfonce, enfonce-moi dans les gouffres PLUS CREUX (les plus creux) qui se puissent trouver aux enfers ténébreux (Garnier, Porcie).

Les aquilons furieux ne battent guère que le feste (le faite) des rochers PLUS AUDACIEUX (les plus audacieux; idem, idem).

Ce que je prise PLUS (le plus) en si belle alliance, c'est qu'il ne faudra point desbourser de finance (idem, Bradamante).

Et le coeur PLUS DEVOT (le plus dévot) qui fut oncq (jamais) en servage (Desportes).

Voici un exemple tiré des œuvres de Montaigne, où l'on trouve, à côté du comparatif indéterminé (superlatif), le comparatif déterminé (notre superlatif relatif actuel) :

Les supplices PLUS HIDEUX (les plus hideux) à voir ne sont pas toujours LES PLUS FORTS à souffrir (Gram. de Da Costa, p. 224).

Malherbe, qui reprochait à Desportes de n'avoir pas *déterminé* son comparatif dans l'exemple que nous venons de citer, a écrit lui-même :

Je choisis seulement ce que je crois être MOINS MAUVAIS (le moins mauvais; Gram. de Da Costa, p. 224).

Les exemples de *superlatif* non déterminé par l'article sont encore nombreux au XVII^e siècle :

Ses soldats étaient ceux de ses concitoyens que l'Égypte exerçait avec PLUS (le plus) de soin (Bossuet).

C'est le succès que l'on doit MOINS (le moins) se promettre (La Bruyère).

Et de tous ces objets, celui qui PLUS m'afflige (Corneille, Pompée V, 4, aux variantes; édition des Grands écrivains de la France).

Mais je vais employer mes efforts PLUS PUISSANTS (les plus puissants; Molière).

Le remède **PLUS PROMPT** (le plus prompt) où (auquel) j'ai su recourir (idem).

On l'avait fait voir à ce qu'il y avait d'opérateurs **PLUS FAMEUX** (Racine, Histoire de Port Royal).

Enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru **PLUS ÉCLATANT** (le plus éclatant) dans la sienne (idem, Préface de Phèdre).

Chargeant de mon débris les reliques **PLUS CHÈRES**; (les plus chères; idem, Bajazet).

Je le cherchais parmi les personnes **PLUS galantes** (Voyage, les plus galantes).

Vous qui pouvez découvrir les choses **PLUS CACHÉES** (les plus cachées; idem).

Il faut cependant reconnaître que dès le moyen âge la langue savait déjà parfois distinguer ces deux formes différentes de comparatif, en exprimant notre superlatif relatif actuel par le comparatif précédé de l'article défini.

C'est que l'article défini, au singulier, fait de l'adjectif (comparatif) qui suit une sorte de substantif, en lui faisant désigner l'être dont on parle comme *celui* (le seul) possédant la qualité à un degré *plus haut, moins haut* (que tous les autres êtres dont il peut être question).

Nous trouvons dans Joinville :

LA MIEUDRE (meilleure) chars (chair, viande) que il aient, c'est de cheval (487).

Il fesoie touz jours boire **LE MEILLOUR** (vin) avant (503).

Il envoya quarante **DES MEILLOURS** homes (585).

Ce est si bone chose que **MIEUDRE** (meilleure) ne puet estre (26; édition Wailly; *comparatif* dans le dernier exemple).

A côté de ces exemples (comparatif déterminé), nous trouvons avec le comparatif indéterminé, mais également avec la signification du superlatif :

Celui qui **MIEX** (le mieux) s'estoit prouvez (montré comme brave) en la Terre sainte (629).

Je demant lequell vous ameriés **MIEX** (vous aimeriez **LE MIEUX**; 27).

A partir du XV^e siècle l'usage de déterminer le comparatif,

ayant le sens de superlatif, devient plus fréquent qu'auparavant, et cet usage s'affirme encore davantage au XVI^e siècle.

Les exemples du XVII^e siècle que nous avons cités plus haut sont certainement déjà des archaïsmes pour le XVIII^e siècle.

Aujourd'hui le comparatif de supériorité ou d'infériorité, ayant la signification de superlatif, ne peut plus se passer de l'article défini ou de l'adjectif possessif, qui ne le détermine pas moins que l'article.

Maintenant que nous avons déterminé ce comparatif (superlatif) par l'emploi de l'article, faut-il le déterminer doublement en sous-entendant un second article, comme le fait M. Delbœuf dans son excellente Grammaire¹ :

Elle était LA PLUS belle = LA LE plus belle (p. 110, n° 223).

Nous ne le croyons pas.

Des deux superlatifs relatifs (comparatifs) que nous avons maintenant, le XVII^e siècle n'en avait le plus souvent qu'un seul.

Là où nous devons dire :

C'est le matin que la rose est LE PLUS belle,
le XVII^e siècle disait ordinairement :

C'est le matin que la rose est LA plus belle;
Comme il disait, ce que nous avons conservé :
La rose est LA plus belle des fleurs.

Ce n'est guère que depuis le XIX^e siècle que cette distinction est toujours observée; Malherbe, Vaugelas, Marmontel avaient cherché à l'établir, mais sans grand succès.

Inutile donc, selon nous, de chercher deux articles là où la vieille langue savait même se passer d'un seul.

J. BASTIN.

¹ J'ai lu bien des grammaires, et je puis le dire, en toute conscience, je n'en ai jamais trouvé qui contienne, en si peu de pages, plus de règles et de meilleures règles que celle que nous ont donnée MM. Delbœuf et Roersch (Éléments de gramm. franç., Liège, 1892, 3^e édition).

JEANNE LA FOLLE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE.

En qualifiant de *folle* la mère de Charles-Quint l'histoire n'a-t-elle pas été injuste? Il y a vingt-quatre ans, un savant allemand, Bergenroth, dans l'introduction d'un volume de la collection des *Calendars of State Papers*¹, soulevait cette question et y répondait résolument par l'affirmative. A l'appui de sa thèse, il produisait une quantité de documents nouveaux, puisés dans les archives de Simancas, dont il tirait les déductions les plus hardies : Jeanne, fantasque, mais non folle, avait été victime de la cupidité de son père, de l'ambition de son époux et de son fils, qui, pour être maîtres de son héritage, l'avaient tenue à l'écart, la déclarant dépourvue de raison. Un autre motif de l'exclusion de Jeanne aurait été l'aversion manifestée par elle de bonne heure pour les pratiques du catholicisme, aversion constatée déjà dès 1497, et à laquelle Bergenroth attribuait en partie les mauvais traitements, la torture même, prétendait-il, infligés à Jeanne par son premier gardien, Mosen Luis Ferrer, et plus tard par le marquis de Denia, avec la complicité de Charles-Quint.

Cette thèse, qui réduisait à l'état de légende un fait historique généralement accepté, qui représentait Charles-Quint comme un fils dénaturé, provoqua une controverse passionnée. En Belgique, Altmeyer, dans deux conférences données à l'Université de Bruxelles², et M. Émile Banning, dans une

¹ *Supplement to volume I. and volume II. of Letters, Despatches, and State Papers, relating to the negotiations between England and Spain preserved in the Archives at Simancas and elsewhere.* Edited by G. A. Bergenroth. London, Longmans, 1868. 1 vol. gr. in-8°.

Voir aussi : G. Bergenroth, *Kaiser Karl V. und seine Mutter Johanna. Historische Zeitschrift*, XX. Band (1868), pp. 231-270. Article traduit dans la *Revue de Belgique*, t. I (1869), pp. 82-112.

² Ces conférences n'ont pas été imprimées. La Bibliothèque royale de Bruxelles, qui a acquis les papiers d'Altmeyer, en possède le manuscrit. La conclusion se trouve dans la *Revue de Belgique*, t. II (1869), pp. 78-80.

étude très remarquée ¹, sans adopter toutes les déductions de Bergenroth, firent ressortir l'importance des documents livrés à la publicité par ce savant. Au contraire, Gachard ² et un érudit allemand, Roesler, ³ prirent la défense de la tradition et de Charles-Quint. De graves erreurs d'interprétation commises par Bergenroth donnaient beau jeu à ses contradicteurs, et il leur fut facile d'avoir raison sur deux points essentiels de la thèse qu'ils combattaient, l'hérésie prétendue de Jeanne et la torture à laquelle elle aurait été soumise; mais ni Gachard ni Roesler ne parvinrent à effacer l'impression produite par la correspondance du marquis de Denia, d'où il résultait clairement que la mère de Charles-Quint avait été, dans sa retraite forcée, l'objet de mauvais traitements ⁴.

En 1883, un savant autrichien très familiarisé avec l'histoire de Philippe-le-Beau et des premières années du règne de Charles-Quint et en possession de nombreux documents inédits provenant du dépôt de Simancas, M. Constantin von Höfler, déclarait se rallier aux vues de Gachard et de Roesler,

¹ *Echo du Parlement*, 30 août, 4 et 6 septembre 1869. M. Banning insiste avec raison sur ce point capital que Jeanne fut " victime de vastes calculs politiques. ",

² *Sur Jeanne la Folle. Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XXVII (1869), pp. 200-233. — *Sur Jeanne la Folle et les publications de M. Bergenroth. Ib.*, t. XXVIII (1869), pp. 358-366.

³ R. ROESLER, *Johanna die Wahnsinnige, Königin von Castilien*. Wien, 1870. Broch. in-8°.

⁴ La thèse de Bergenroth fut encore contestée dans les travaux suivants : V. de La Fuente, *Doña Juana la Loca vindicada de la nota de heregia*. Madrid, 1869. — *Juana la Loca*, *Edinburg Review*, vol. CXXXI (1870). — W. Maurenbrecher, *Johanna die Wahnsinnige*, dans ses *Studien und Skizzen zur Geschichte der Reformatiionszeit*. Leipzig, 1874, pp. 75-98,

A cette controverse se rattachent aussi une étude publiée en 1874 dans le *Historisches Taschenbuch*, sous le titre : *Johanna die Wahnsinnige von Castilien*, dont l'auteur, M. A. von Winning, tout en concluant que Jeanne n'était pas en état de gouverner, déclare qu'elle fut maltraitée à l'excès, et un volume de M. A. Rodríguez Villa : *Bosquejo biográfico de la Reina Doña Juana*. Madrid, 1874.

Forneron, *Histoire de Philippe II*, t. I, appendice C, et t. III, pp. 392-408, non seulement admet sans réserve la thèse de Bergenroth, mais, avec une grande légèreté, en accentue même les exagérations et les erreurs.

en faisant toutefois cette réserve que, " dans l'état actuel des recherches, il n'est pas possible de résoudre d'une manière précise les difficultés que soulève la conduite du marquis de Denia ¹. "

Jusque là, la controverse née de la publication de Bergenroth avait provoqué des travaux critiques, mais pas un seul ouvrage embrassant l'ensemble de la vie de Jeanne et des événements auxquels son nom se trouvait associé. Altmeyer ², Gachard ³, Amédée Pichot avaient bien annoncé l'intention de mettre au jour une pareille œuvre; tous trois étaient morts sans avoir exécuté leur dessein. L'attention pourtant était dirigée de ce côté, et c'est ainsi que Jeanne de Castille a trouvé deux historiens: l'un, M. von Höfler, en Autriche, l'autre M. Antonio Rodríguez Villa, en Espagne.

Dans son histoire de Jeanne ⁴, M. von Höfler évite toute controverse et même se montre très sobre de jugements politiques. Un portrait qu'il trace de cette princesse, aussi défavorable à Jeanne qu'avantageux à Philippe-le-Beau, nous la représente comme très jalouse, esclave de son humeur, devenant insupportable à son mari, qu'elle rend malheureux,

¹ *Kritische Untersuchungen über die Quellen der Geschichte Philipps des Schönen*, dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*. CIV. Bd. Wien, 1883, pp. 169-256.

² La Bibliothèque royale de Bruxelles a acquis les notes manuscrites préparées par Altmeyer pour cette publication.

³ Voir dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* les trois fragments d'une histoire inédite de Jeanne, communiqués par Gachard, sous ces titres: *Jeanne la Folle et S. François de Borja*, 2^e série, t. XXIX (1870), pp. 290-323, avec un appendice contenant: une lettre du marquis de Denia, du 9 mai 1552, trois lettres de Borja et une du P. Luis de la Cruz au prince Philippe, datées de 1554, provenant du dépôt de Simancas. — *Les derniers moments de Jeanne la Folle*. Ib., pp. 389-402. — *Jeanne la Folle et Charles-Quint*, 1^{re} partie, ib., pp. 710-749; 2^e partie, t. XXXIII (1872), pp. 56-79.

⁴ *Donna Juana, Königin von Leon, Castilien und Granada, Erzherzogin von Oesterreich, Herzogin von Burgund*, 1479-1555. Aus den Quellen bearbeitet von Constantin R. v. Höfler. Wien, 1885. Separatabdruck aus dem XXXV. Bande der *Denkschriften der philosophisch-historischen Classe der K. Akademie der Wissenschaften*. 116 pp., in-4^o.

se montrant de bonne heure, par ses extravagances, incapable de remplir les destinées auxquelles l'appelaient sa naissance.

“ Partout où elle va, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Espagne, elle se montre la même : sans dignité, déraisonnable, n'ayant rien de la femme. Philippe meurt, non pas empoisonné, comme on a voulu quelquefois le soutenir, mais de douleur et de souci. Jeanne avait tout fait pour l'indisposer et contrarier ses vues. Ses contemporains attestent qu'il était doué d'heureuses qualités. Il aimait beaucoup sa femme et supportait ses défauts; celle-ci, en retour, l'outrageait, à tout propos, ouvertement. Aux Pays-Bas, en Angleterre, leur mésintelligence est une affaire publique; en Castille, les passions et la jalousie de Jeanne vont jusqu'à la folie, et c'est à la folie que Jeanne succombe. Toute femme ayant les sentiments de son sexe supporte avec résignation les plus grandes souffrances plutôt que d'aller les colporter de pays en pays et accumuler la honte sur la tête du père de ses enfants. Jeanne, elle, se montrait intraitable, immodérée en tout ce qu'elle entreprenait, boudeuse, capricieuse, comme une enfant mal élevée, rancunière, vindicative, et, avec cela, toujours sensuelle et amoureuse, montrant une fierté de reine et aussitôt après foulant aux pieds toute dignité, sans tenir compte d'aucune considération. La reine mère la tint pour aliénée et incapable de gouverner; son père la déclara, dans un acte public, moralement irresponsable... Quant au Roi son mari, partout où il la trainait avec lui, il eut à faire l'expérience de sa démente. „

Ce jugement de M. von Höfler contraste absolument avec celui que M. Rodríguez Villa émet dans sa récente étude ¹, la plus considérable comme la plus intéressante qui ait été jusqu'ici consacrée à Jeanne de Castille. A l'inverse de celui de M. von Höfler, l'ouvrage de M. Rodríguez Villa n'est pas un simple exposé des faits : l'auteur y insère des extraits, souvent fort étendus, des documents contemporains les plus importants, les uns déjà connus, les autres découverts par lui dans le dépôt de Simancas, dans ceux de Madrid et dans des collections particulières. Sous forme d'appendice, le volume contient, en outre, un grand nombre de pièces inédites se

¹ *La Reina Doña Juana la Loca, estudio histórico* por Antonio Rodríguez Villa, individuo de número (electo) de la Real Academia de la historia. Madrid, Murillo, 1892. 1 vol. in-8°, 576 pp. Portrait de Jeanne et fac-similé.

rapportant aux événements de cette époque. Bien que l'auteur se fût fait, au sujet de Jeanne de Castille, dans une publication antérieure, une opinion arrêtée, il montre ici la plus grande impartialité : c'est une justice qu'il importe de lui rendre à propos d'un sujet qui a eu le privilège de tant exciter les esprits.

Un des documents les plus curieux publiés par M. Rodríguez Villa, c'est une lettre dans laquelle les médecins de la cour, le Dr Soto, le Dr Julian et le Dr de la Reine Isabelle rendent compte à Ferdinand de l'état physique et moral de sa fille. A ce moment, Philippe-le-Beau, venu en Espagne l'année précédente avec Jeanne, était retourné seul aux Pays-Bas, malgré les instances faites par celle-ci pour l'y accompagner. Profondément accablée de cette séparation, Jeanne n'avait plus d'autre pensée que d'aller retrouver son époux. Elle se met en route; sa mère veut aller la rejoindre; elle tombe malade à Medina del Campo. Ferdinand, alors occupé à guerroyer à la frontière contre les Français, recevait fréquemment des nouvelles de la santé de la reine Isabelle et de la princesse. Le 21 juin 1502, les médecins lui écrivent que l'état de Jeanne n'est pas satisfaisant : elle dort mal, mange peu, parfois pas du tout, est très triste et bien maigre. Parfois elle refuse de parler ou s'emporte au point d'en perdre la raison, ce qui, entre autres causes, aggrave fort sa maladie. " On traite d'habitude ces maladies par les moyens affectueux et les prières ou par la crainte; mais elle n'accueille ni prière ni persuasion, au contraire, elle ne veut rien prendre; quant à la violence, elle lui fait éprouver tant d'agitation, et, même employée légèrement, une telle émotion que c'est pitié de la tenter, et je crois que personne ne le voudrait ni ne l'oserait. „ Ils terminent en suppliant le roi de brûler leur lettre ¹.

La violence (*fuerza*) dont parlent ici les médecins comme moyen de guérir la princesse, hors d'elle-même au point d'en perdre la raison (*transportada*), c'est la contrainte (*premia*) que le marquis de Denia propose plus tard à Charles d'employer quand Jeanne refuse de rien faire " de ce qui convient

¹ Rodríguez Villa, *La Reina Doña Juana*, p. 83.

à sa vie et à son âme », parce que, dit-il, « les personnes qui sont dans cet état le veulent ainsi » ; et il fait remarquer que « déjà la reine son aïeule traita ainsi madame sa fille »¹.

Au mois de janvier 1505, Isabelle meurt. Jeanne et Philippe étant à ce moment aux Pays-Bas, Ferdinand est chargé, en leur absence, de gouverner les royaumes de Castille et de Léon. Rien de curieux comme le tableau des relations qui s'établissent dès lors entre le roi d'Aragon et son beau-fils, l'un et l'autre visant à s'emparer, chacun à son profit, de la succession d'Isabelle et de confisquer les droits héréditaires de Jeanne. Une communication adressée aux Cortès dès le 23 janvier 1505, déclare celle-ci incapable de gouverner ; en même temps, il est donné lecture d'un écrit de Philippe, confirmant que son épouse n'est pas en possession de son libre arbitre. Les rapports entre le beau-père et le gendre s'aigrissent bientôt. Le 3 mai 1505, Jeanne, vraisemblablement sous la dictée de Philippe, qui voulait ainsi contrecarrer l'effet de la déclaration du 23 janvier, écrit à M. de Veyre, ambassadeur des archiducs en Espagne, une lettre, destinée à être rendue publique, dans laquelle elle affirme être en pleine possession de sa raison². Ferdinand, pour parer le coup que Philippe se préparait à lui porter, prend à son tour le parti de sa fille contre son beau-fils : Philippe, prétend-il, maltraite sa femme, en haine des Espagnols ; c'est lui qui a inventé sa folie. Dans une lettre au Grand-Capitaine, dont il redoute la défection et l'entente avec Philippe, il écrit, le 24 avril 1505 : « Tant que les Français (c'est à dire le parti français) les gouverneront, lui et sa maison, ils ne voudront du bien à aucun Espagnol... Non seulement ils ont réussi à lui (Philippe) faire déclarer folle la reine ma fille, mais j'ai su qu'ils la tiennent en Flandre comme prisonnière et privée de toute sa liberté, qu'ils

¹ Lettre du marquis de Denia à Charles-Quint, 25 janvier 1522. Bergenroth attribue erronément ici à *premia* le sens de *torture*, de même qu'autre part il interprète dans le sens de *donner l'estrapade* l'expression *dar cuerda*, qui signifie donner de la corde, différer, traîner en longueur.

² Cette lettre, déjà publiée par Lafuente dans son *Historia general de España*, t. X (1853), pp. 489-490, est reproduite en fac-similé, avec la signature de Jeanne, dans l'ouvrage de M. Rodríguez Villa.

s'opposent à ce que ses compatriotes la servent, la voient, lui parlent, que ce qu'elle mange lui est servi par les mains de Flamands, de sorte que sa vie n'est pas peu en danger. Que Dieu la garde ¹. »

On connaît les événements qui marquèrent le second séjour de Philippe en Espagne. Philippe se réconcilie avec son beau-père. Le 24 novembre 1505, ils conviennent de gouverner conjointement. Le 27 juin 1506, nouvel accord à Villafafila : Jeanne est toujours exclue du gouvernement comme incapable. Le même jour, Ferdinand signe un acte par lequel il révoque les concessions faites à Philippe, comme lui étant imposées par la violence. La conférence des deux princes à Renedo, le 5 juillet, paraît rétablir l'intelligence entre eux ; une nouvelle rupture éclate, et, cette fois, Philippe reste maître du terrain : le roi d'Aragon, abandonné de tous, est obligé de quitter la Castille. Mais au moment même où la rivalité se terminait ainsi au désavantage de Ferdinand, un événement inattendu vient rendre à celui-ci son ancienne position : Philippe meurt à Burgos, le 25 septembre 1506, et le gouvernement des trois royaumes se trouve ainsi de nouveau concentré entre les mains du roi catholique.

Pendant toute cette querelle, Jeanne déclarée moralement incapable, avait été tenue à l'écart. Après la mort de Philippe, elle reste plus que jamais éloignée des affaires. La perte de son mari, d'ailleurs, la plonge dans une stupeur et un désespoir extrêmes, et cet abattement, la répulsion qu'elle éprouve à se montrer en public, toute une série d'actes extravagants contribuent à accréditer l'opinion que l'on a de sa folie. Restée à Arcos, sous la garde de l'Aragonais Louis Ferrer et des évêques de Malaga et de Mondoñedo, elle mène dès lors cette misérable existence qui sera celle de toute sa vie, et dont l'évêque de Malaga trace le triste tableau dans une lettre du 19 octobre 1508, adressée au roi catholique :

« J'ai déjà écrit comment, depuis le départ de V. A., la reine était paisible aussi bien en actes qu'en paroles, de sorte qu'elle n'a frappé ni injurié personne. J'ai omis de dire que, depuis ce temps, elle n'a pas changé de chemise. Je crois qu'elle ne se

¹ Rodríguez Villa, *La Reina Doña Juana*, pp. 112-113.

coiffe pas et qu'elle ne s'est pas lavé la tête. On dit aussi qu'elle dort par terre comme auparavant... Que V. A. veille à tout, car, à mon avis, elle est en grand danger de sa santé, et il ne serait pas raisonnable de lui laisser le soin de sa personne, puis qu'on voit combien mal elle pourvoit à ce qui lui convient. On dit que son manque de propreté pour la figure est le même pour le reste. Elle mange, les plats étant par terre, sans nappe ni vaisselle ¹ „.

D'Arcos, on la mena à Tordesillas, au mois de février 1509. Ferdinand vint diriger lui-même le départ. Un jeudi, à la tombée de la nuit, — Jeanne refusait de voyager pendant le jour, — on se mit en marche. Le roi conduisit la reine par le bras à l'église. On récita des prières pour l'âme du prince défunt, on fit sortir le corps, qui prit la tête du cortège, comme d'habitude, car on sait que Jeanne ne se séparait plus du cercueil qui renfermait les restes de son époux, et l'on se mit en route. A Tordesillas, le corps fut déposé au monastère de Santa Clara, contigu au palais, en attendant que, sur l'ordre de Charles, il fût transporté à Grenade.

C'est à Tordesillas que Jeanne va passer désormais le reste de sa longue existence, tenue dans la plus étroite captivité, par Ferrer d'abord, puis, à partir de l'avènement de Charles-Quint, par le marquis Bernardino de Denia, privée de toutes relations, sauf de courts entretiens avec les rares personnes qui, dans son entourage, jouissent de la confiance entière du monarque. Une seule affection lui est permise : la jeune princesse Catherine, élevée près d'elle depuis sa naissance, est laissée à sa mère; c'est, pour ainsi dire, le seul lien qui rattache encore Jeanne au monde et à sa famille ². Elle reste si bien étrangère et indifférente à tout que, lorsque éclate la révolution des *comuneros*, provoquée en grande partie par la mauvaise administration de Charles et de ses conseillers

¹ Rodríguez Villa, *La Reina Doña Juana*, pp. 235-236.

² Au sujet de l'enlèvement de Catherine, opéré sur l'ordre de Charles, de l'impression qu'en ressentit Jeanne et du retour de l'infante près de sa mère, on trouve des détails très intéressants dans la relation du premier voyage de Charles-Quint en Espagne par Laurent Vital, aide de chambre de ce prince. *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, publiée par Gachard et Piot, t. III (1881), pp. 237-246.

flamands en Espagne ¹, que les insurgés, maîtres de Tordesillas, viennent délivrer Jeanne, espérant l'entraîner dans leur mouvement, la reine se borne à répondre à leurs prières, à leurs supplications par des promesses vagues et des attermoissements. Elle laisse ainsi aux troupes royales le temps de reprendre Tordesillas et de rétablir le marquis de Denia dans ses fonctions, qu'il continue d'exercer avec le même dévouement absolu aux intérêts de Charles et la même rigueur impitoyable.

Les derniers moments de Jeanne sont connus surtout par deux notices de Gachard ², dont l'une est accompagnée de documents très curieux, que M. Rodríguez Villa publie également, d'après les originaux reposant aux archives de Simancas.

La mère de Charles-Quint était-elle folle? Dans la conclusion de son ouvrage, M. Rodríguez Villa, après avoir constaté qu'elle ne fut pas hérétique, qu'elle n'eut pas à subir la torture pour des opinions hétérodoxes, fait à cette question une réponse qui nous paraît, en général, exprimer fidèlement l'impression produite par la lecture des nombreux documents réunis dans son intéressant travail :

“ Si l'on prend ce mot dans son sens général et propre, Jeanne ne fut pas folle. Elle ne le fut ni dans son enfance, ni dans son adolescence; elle n'eut d'accès de folie véritable et continue, ni pendant la vie de son mari, ni après la mort de celui-ci, quand elle reçut et embrassa son père, le roi Ferdinand, ni quand, son intervention étant sollicitée, elle dut conférer avec les Grands et les *comuneros*, ni lors des visites que lui fit son fils Charles; on ne remarque, dans les témoignages que nous ont laissés de ces événements des écrivains et des personnages divers, ni des signes, ni des traits de folie obstinée et aveugle. “ Il n'y eut pas d'autre cause que la jalousie „ écrit-elle elle-même. Et, en effet, cette malheureuse affection de l'âme fut en elle si puissante, si enracinée, si dominante que, depuis son mariage jusque peu de moments avant sa mort, elle produisit dans sa claire intelligence, dans son cœur aimant à l'excès, une tristesse et une mélancolie

¹ Voir notre étude intitulée : *La domination flamande en Espagne. 1517-1520*. Muquardt, 1877. Extrait de la *Revue de Belgique*, t. XXV.

² *Jeanne la Folle et S. François de Borja* et *Les derniers moments de Jeanne la Folle*, citées plus haut.

profondes d'abord, une indignation ardente et frénétique ensuite, et finalement un désir désespéré de solitude, pour ne pas laisser voir, par son abattement, l'horrible peine qui la dévorait.

„ Mais est-il possible de confondre la véritable folie, qui bouleverse complètement les idées, les affections, les souvenirs, avec les extravagances, les manies et les caprices propres à une femme véhémentement amoureuse et jalouse? Il est bien vrai que les infortunes et d'autres occasions de devenir folle, et folle sans remède, ne lui manquèrent ni pendant la vie de son mari, ni après, sous le gouvernement du marquis de Denia : l'abandon absolu, le manque de liberté auxquels Philippe la réduisit en Flandre peu après son union avec elle, l'indifférence, le mépris qu'il lui marqua et qui contrastaient avec l'amour passionné de son épouse, la vie licencieuse et dissolue à l'extrême du prince, la réclusion de Jeanne, la tyrannie que Philippe exerça sur elle, lui refusant jusqu'au gouvernement de sa maison, lui interdisant la communication avec ses parents, les relations et les entretiens avec des Espagnols, furent des causes plus que suffisantes pour que sa raison, tourmentée de tant d'amertumes, se troublât parfois légèrement....

„ Quand, ensuite, elle fut enfermée à Tordesillas, elle n'eut pas non plus la chance d'être confiée aux soins d'un gouverneur prudent, judicieux, compatissant au malheur, ayant un désir ardent de le consoler et l'adoucir: pour comble de maux, l'infortunée reine fut dotée d'un gouverneur sévère, rigide, impitoyable, qui, ne trouvant pas de moyen terme entre un traitement doux et délicat et l'observation rigoureuse des ordres qu'il avait reçus, inclinait du côté du plus strict, du plus formel et parfois de l'excessif accomplissement de sa charge. Il n'est donc pas étonnant que, non seulement la reine, mais la triste et angélique Catherine, le vertueux frère Jean d'Avila, l'amirante de Castille et d'autres Grands, tous les serviteurs et domestiques de la reine se soient plaints, à diverses reprises, de son arrogance et de son despotisme. Pour que sa femme et ses filles eussent leur liberté par tout le palais, le marquis ordonnait d'enfermer la reine dans une chambre „ qui ne recevait d'autre lumière que celle des chandelles „, selon le témoignage authentique de la malheureuse infante Catherine, victime innocente, en même temps que des excruciations de sa mère, de la tyrannie du gouverneur de ce triste palais ‘ „.

‘ Rodríguez Villa, *La Reina Doña Juana*, pp. 407-409.

Mais, si elle n'était pas folle, Jeanne se trouvait-elle en état de gouverner? Et si elle était incapable de gouverner, pourquoi cette réclusion et tant de rigueur? Dans un mémoire publié en 1883, M. von Höfler, envisageant la question au point de vue politique, faisait ces réflexions, qui méritent l'attention, venant d'un apologiste de Philippe-le-Beau et de Charles-Quint : l'unification du royaume s'étant opérée sous Ferdinand et Isabelle, il s'agissait évidemment de faire oublier l'ancien dualisme qui, en lui-même, enfermait les plus grands dangers. La responsabilité du marquis de Denia augmentant avec les circonstances, sa mauvaise humeur crût en proportion¹. Suivant la résolution des Cortès de Valladolid, ajoute-t-il, le gouvernement de la Castille appartenait à la reine, et à elle seule, si sa santé se rétablissait, et la question de savoir si et jusqu'à quel point la dernière supposition se réaliserait, dépendait des observations et des expériences de son gardien. Jeanne ne se trouvait pas dans une maison d'aliénés, mais elle était, quoique reine, prisonnière d'état; elle ne pouvait pas même se rendre au couvent de Santa Clara, car, aux yeux du peuple, ce fait eût été l'affirmation de sa responsabilité morale, et on eût considéré son internement comme un acte de violence².

Il est juste de le reconnaître, ce n'est pas tant à Charles-Quint qu'à Ferdinand qu'il faut faire remonter la responsabilité des rigueurs exercées contre Jeanne. Il était dans les vues du roi d'Aragon que sa fille fût écartée du gouvernement. Après la mort d'Isabelle, il eut la pensée de se maintenir en possession de la Castille en dépit des droits de sa fille et de tout le monde, des Grands, de l'archevêque de Tolède, de son petit-fils Charles, de Maximilien; il aspirait à fonder une

¹ *Zur Kritik und Quellenkunde der ersten Regierungs-Jahre K. Karls V.* Dritte Abtheilung. Das Jahr 1521. Nach den authentischen Correspondenzen im Archive zu Simancas zusammengestellt, p. 10. Publié dans les *Denkschriften* de l'Académie des sciences de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, t. XXXIII (1883). Ce mémoire est accompagné d'une liste de documents reposant à Simancas, dont les plus importants sont analysés ou reproduits in extenso, tous relatifs aux événements de l'année 1521.

² Von Höfler, *Zur Kritik*, etc., p. 11.

dynastie¹. Cette combinaison étant reconnue impossible, il écrivait en 1514, dans une lettre destinée à être communiquée à Charles : " Il (Charles) est ce que nous aimons le plus au monde; c'est en lui que doivent rester notre mémoire et notre succession... Les nouvelles que vous nous donnez nous font espérer que non seulement il conservera l'honneur des couronnes, mais encore l'augmentera; et pour qu'il puisse le faire plus aisément, nous travaillons et travaillerons autant qu'il nous sera possible à lui laisser la voie débarrassée et les choses mises en tel terme que, Notre Seigneur aidant, il puisse, avec peu de peine, les conserver et les accroître² „.

Evidemment Jeanne, fantasque, capricieuse, extravagante, indépendante, même en matière religieuse, ce qui n'était pas un de ses moindres défauts aux yeux des rois catholiques, n'eût pas pu gouverner sans compromettre l'œuvre d'unification opérée par ceux-ci, au moment où un pouvoir fort était nécessaire pour la maintenir. On le sentait si bien que, même dans sa solitude, elle était tenue pour dangereuse, la correspondance du marquis de Denia avec Charles-Quint le prouve. D'un autre côté, son exclusion du gouvernement répondait trop bien aux aspirations à la prépondérance en Europe entretenues par la maison d'Autriche pour que Charles ne conformât pas ses vues politiques à celles de son aïeul maternel. Aussi dès sa majorité se fit-il proclamer roi de Castille, conjointement avec sa mère, sans doute, mais en réalité pour régner sans son concours. Quelle que soit donc l'opinion que l'on ait sur l'état mental de Jeanne, on peut dire qu'elle a été victime de la raison d'état.

ERN. GOSSART.

¹ Von Höfler, *Donna Juana*, p. 77.

² Rodríguez Villa, *La Reina Doña Juana*, p. 245.

Εἰ δ'οὐν PEUT-IL ÊTRE SYNONYME DE *Εἰ δὲ μή*?

Il est assez généralement admis, tant par les grammairiens que par les commentateurs, que *εἰ δ'οὐν* est synonyme de *εἰ δὲ μή*. Ce fut MATTHIAE, je pense, qui le premier libella cette règle, et elle fut reproduite par KÜHNER et par MADVIG. La traduction anglaise de la grammaire de MATTHIAE répandit cette thèse en Angleterre, où on la trouve exposée dans le *Greek-english lexicon* de LIDDELL and SCOTT¹, dans de nombreux commentaires, et même dans un ouvrage tout récent et de première valeur, les *Moods and Tenses of the greek verb* de GOODWIN². La traduction française de l'ouvrage de MATTHIAE propagea cette règle en France, où nous la trouvons invoquée notamment dans le *Sophocle* de TOURNIER. En Belgique enfin, dans ses *Notes et corrections sur l'Hippolyte d'Euripide*, publiées en 1883³, M. A. WILLEMS a interprété le vers 507 en faisant de *εἰ δ'οὐν* un synonyme de *εἰ δὲ μή*.

“ *εἰ δ'οὐν*, dit-il, après un premier *εἰ*, exprimé ou sous-entendu (c'est-à-dire quand il forme le second membre d'une alternative), équivaut à *εἰ δὲ μή*, et signifie : *sin autem, sin vero, alioqui, en français : si au contraire, sinon* (cf. Matthiae § 617, b; Kühner § 823, 5).... *Je vais plus loin, et je n'hésite pas à affirmer qu'après un premier εἰ, ἤν ou ἐάν, même sous-entendu, εἰ δ'οὐν doit toujours se rendre par si au contraire (jamais par si même, comme le veut M. Roersch)*⁴.

¹ 7^{me} éd. Oxford 1883. “ *εἰ δὲ* stands for *εἰ δὲ μή*, as *εἰ μὲν βούλεται, ἔψεται εἰ δ', ὅτι βούλεται, τοῦτο ποιεῖτω*. Plat. Euthyd. 285 c; cf. Sympos. 212 c. So also *εἰ δ'οὐν* Soph. Ant. 722. ”

² Nouvelle éd. Londres 1889 § 478 “ *εἰ δὲ* alone is sometimes used for *εἰ δὲ μή*, as in Plat. Symp. 212 c, *εἰ μὲν βούλει — εἰ δέ*. So *εἰ δ'οὐν* (sc. *μή*) Soph. Ant. 722; Eurip. Hipp. 508. ”

³ Extrait du tome XXXVI des *Mémoires couronnés et autres mémoires*, publiés par l'Académie royale de Belgique. Bruxelles Van Trigt.

⁴ La thèse de Matthiae n'était donc pas admise par M. Roersch. Je ne

Cette thèse, bien que l'on puisse invoquer de si hautes autorités en sa faveur, ne me paraît pas fondée, et il n'est peut-être pas inutile de la discuter, même aujourd'hui, puisqu'on la trouve reproduite dans des ouvrages récents, dus à la plume de savants considérables.

Ni Matthiae, ni Goodwin ¹ n'essayent de démontrer la thèse qu'ils avancent, tellement elle leur semble évidente, ni les commentateurs, parce que la place leur fait défaut. C'est pourquoi, bien que mon intention soit d'écrire une étude d'une portée générale, nullement un article de polémique, je suis obligé de m'en référer aux arguments invoqués par M. Willems, qui seul, que je sache, a institué une discussion sérieuse et méthodique sur cette question. J'espère donc que le savant professeur voudra bien m'excuser si je discute une opinion émise par lui il y a dix ans, et qui peut-être n'est plus la sienne.

L'argumentation de M. Willems peut-être ramenée aux trois points suivants :

I. Le mot οὖν, qu'à première vue l'on est tenté de prendre pour une conjonction conclusive, n'a reçu cet emploi qu'assez tard. Dans Homère il signifie rarement donc. Son rôle primitif est celui d'un simple suffixe, souvent restrictif, non moins souvent adversatif; il s'est maintenu dans ce dernier sens dans plusieurs locutions, οὔτε - οὔτ' οὖν; εἴτε - εἴτ' οὖν; μήτε - μήτ' οὖν.

II. De même qu'on opposait οὖν à οὔτε, εἴτε, μήτε, de même on l'opposait à εἰ. A côté de εἰ μὲν - εἰ δέ, nous trouvons εἰ - εἰδ' οὖν, en latin si - sin.

III. Exemples : Soph. Ant. 722; Oed. R. 851; Electre 577; Eurip. Héracl. 714; Alceste 850; Andromaque 334.

Examinons en détail ces arguments.

pense pas d'ailleurs que l'interprétation de ce grammairien si perspicace soit exacte. Il n'est malheureusement plus là pour nous exposer ses raisons.

¹ Je ne possède pas Kühner et ne me trouve pas dans l'occasion de le consulter. Je n'ai à ma disposition que l'imitation anglaise qu'en a faite JELF, ouvrage d'assez mince valeur scientifique, et où *εἰ δ' οὖν* n'est pas même mentionné.

I.

Il est certain que c'est assez tard que *οὐν* a commencé à être employé comme particule *conclusive* et que cet usage est fort éloigné de son sens primitif. Le sens premier, comme l'a montré Rost ¹ est *en réalité, réellement, en vérité, vraiment*; c'est un synonyme de *ὅντως*. Mais *οὐν* a-t-il jamais eu le sens *restrictif* ou *adversatif*? Je ne le pense pas.

Du sens primitif ou arrive assez facilement au sens conclusif que le mot a eu plus tard, mais on ne voit trop comment du sens confirmatif de *réellement* on pourrait arriver logiquement à un sens *restrictif* ou *adversatif*. Ce sont-là des idées contradictoires.

En conséquence je crois pouvoir poser comme règle que, dans chaque cas particulier où l'on pourra, d'une manière satisfaisante, conserver à *οὐν*, employé soit seul soit dans une expression composée, son sens primitif ou un sens qui s'en rapproche de très près, cette explication devra être préférée à tout autre qui lui attribuerait un sens incompatible avec sa signification générale primitive ².

J'ajoute que, lorsqu'il s'agit des particules de la langue grecque, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus délicat, de plus fuyant dans cette langue, délicate entre toutes, il ne faut pas espérer pouvoir déterminer pour chaque particule, ni même pour chaque usage d'une même particule, un équivalent unique, s'adoptent à tous les passages. Les grecs faisaient des particules un usage beaucoup plus étendu que nous, quantité de nuances que nous négligeons dans le discours étaient ex-

¹ *Ueber Ableitung, Bedeutung und Gebrauch der Partikel οὐν*. Gotha 1859. Cette dissertation, qui paraît avoir eu peu d'influence sur les travaux postérieurs, eût mérité plus d'honneur. Mon travail était presque achevé quand j'en ai eu connaissance, mais j'ai néanmoins encore pu en profiter, bien que je fusse arrivé aux mêmes conclusions. Cf. aussi Krüger Gr. Spr. 69. 52.

² En lui donnant une signification incompatible avec son sens fondamental on fait venir à soi l'auteur ancien, selon l'expression de Max Bonnet, au lieu d'aller à lui; c'est notre *méthode de penser* que nous substituons à celle de l'écrivain. Dès ce moment on entre dans le domaine de l'arbitraire, chacun interprétant selon son propre sentiment.

primées par eux. C'est ainsi notamment que l'opposition indiquée par μέν - δέ est parfois si faible que nos particules adversatives exagéreraient le nuance exprimée par δέ.

Il en est ainsi de οὐν. Il est évident que cette particule, d'un usage si fréquent, emprunte, selon le contexte, un grand nombre de significations, qu'il n'est pas possible de déterminer immuablement par avance, mais qui toutes cependant doivent se laisser ramener à un sens primitif général, d'où dérivent les sens particuliers. Faute d'avoir tenu compte de ce principe, des nuances très délicates ont échappé à plus d'un commentateur.

Ceci dit, examinons les constructions dans lesquelles on attribue à οὐν un sens adversatif. Ce sont les locutions οὔτε - οὐτ' οὐν; εἴτε - εἴτ' οὐν; μήτε - μήτ' οὐν, c'est-à-dire des constructions corrélatives. Or, rien ne me semble moins certain. Si nous étudions les textes dans lesquels ces expressions se trouvent, nous constaterons que rien n'empêche de laisser à οὐν son sens primitif, et que *cette particule sert uniquement à accentuer le membre de phrase dans lequel il se trouve*¹.

A. οὔτε - οὐτ' οὐν.

On trouve tantôt οὔτε - οὐτ' οὐν, tantôt οὐτ' οὐν - οὔτε. Dans le premier cas on nie avec insistance le second membre; dans le second cas, le premier membre: le sens général de l'expression est donc *ne — ni certes pas; certes pas — ni*, sens général, qui pourra prendre des nuances particulières, suivant les cas.

I. Homère, Odyssée XI (éd. Merry).

Ulysse, évoquant les ombres des morts, voit sa mère Anticlée et voudrait savoir comment elle est morte. Est-ce d'une mort douce, est-ce d'une mort qui fait souffrir? et il lui demande: est-ce une longue maladie? ou est-ce Artémis qui marchant vers toi t'a tuée de ses douces flèches?

On sait que, pour les femmes, la mort subite était réputée provenir des flèches lancées par Artémis, et l'épithète de ἀγανοίς montre que cette espèce de mort était considérée comme douce; elle est d'ailleurs opposée en général à la mort

¹ Cf. Rost op. laud. p. 15.

pénible provenant de maladie, de guerre etc., cf. ε 124, λ 173, ο 411, Ω 759. Si quelque chose peut consoler un fils de la mort de sa mère, c'est l'idée qu'elle n'est pas morte dans les souffrances de la maladie. Aussi est-ce la première question d'Ulysse.

ἧ δολιχὴ νοῦσος, ἧ Ἀρτεμις ἰοχέαιρα V. 172
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιοχόμενη κατέπεφνεν;

La réponse d'Anticlée est typique

οὐτ' ἐμέ γ' ἐν μεγάροισιν εἵσκοπος ἰοχέαιρα
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιοχόμενη κατέπεφνεν
οὕτε τις οὖν μοι νοῦσος ἐπῆλυθεν V. 200

Artémis qui lance les flèches et qui vise bien, marchant vers moi, ne m'a pas tuée, ni certes (surtout) aucune maladie ne m'est survenue.

Comment pourrait-on donner ici à οὖν un sens adversatif? A la double interrogation introduite par ἧ - ἧ, correspond une double négation, l'une des deux alternatives étant niée avec plus d'insistance, *with a stress*, comme disent les Anglais. Le sens général de l'expression est parfaitement applicable dans ce passage.

2. Pindare, Olympique VI (éd. Gildersleeve).

Il s'agit de l'ode écrite à l'occasion de la victoire d'Agésias de Syracuse. J'emprunte ici quelques lignes au beau livre de L. Schmidt : "Pindar fühlt sich Stymphalos hingezogen, weil das Lied eines dortigen Dichters ihm als Sporn und Antrieb dient der thebanische Epinikiensänger steht dem in Stymphalos wohnenden Verfasser von Cultusliedern gegenüber dadurch ist das Verhältniss eines gewissen freundlichen Wett-eifers zwischen beiden Dichtern angedeutet aus demselben Wetteifer ist wohl auch die Äusserung v. 19-21 zu erklären, Pindar sei nicht streitsüchtig.

οὕτε δύσηρις ἐὼν οὐτ' ὦν φιλόνηκος ἄγαν v. 19

que nous traduirons : *n'étant pas acariatre ni certes trop ami des disputes.*

3. Pindare, Olympique VI.

Il s'agit de la naissance d'Iamos. Epytos était allé consulter

¹ Pindar's Leben und Dichtung. Bonn 1862 p. 277.

Apollon. Il revient et interroge tous les siens (ἅπαντας ἐν οἴκῳ) sur l'enfant qu'Evadne vient de mettre au monde.

τοὶ δ' οὐκ ὦν ἀκούσαι v. 52
οὐκ ἰδεῖν εὐχοντο πεμπταῖον γεγεννημένον.

Mais ceux-ci déclaraient *ne* l'avoir *en vérité pas* entendu *ni* ne l'avoir vu, bien qu'il fût né depuis cinq jours ¹.

On comprend que la première négation soit accentuée, car s'il est relativement facile de dérober pendant cinq jours un jeune enfant aux yeux des gens de la maison (τοὶ = ἅπαντες ἐν οἴκῳ), il est plus difficile de leur cacher ses cris.

4. Sophocle, Oedipe Roi (éd. Jebb).

Oedipe a envoyé son beau-frère Créon au temple de Delphes, afin de demander au Dieu ce qu'il faut faire pour sauver la ville. On annonce le retour de Créon et du plus loin qu'il peut se faire entendre, Oedipe lui demande quelle est la réponse du Dieu.

Κρ. ἐσθλὴν λέγω γὰρ καὶ τὰ δύσφορ', εἰ τύχοι
κατ' ὀρθὸν ἐξελεθόντα, πάντ' ἂν εὐτυχεῖν.

L'idée la plus importante est en tête de la proposition de manière à vivement frapper (Oedipe; *excellente!* Ce mot pourrait lui inspirer une confiance par trop grande, n'était la restriction qui suit; mais comme, d'autre part, cette restriction ne contient rien au fond qui ne puisse se réaliser, elle ne peut beaucoup l'inquiéter. Le sentiment qui doit naître de cette réponse est donc l'indécision, mais avec une nuance optimiste:

ἔστιν δὲ ποῖον τοῦτος; οὐτε γὰρ θρασύς
οὐκ οὐκ προδείσας εἰμὶ τῇ γε νῦν λόγῳ v. 90.

Mais quel est l'oracle? car, jusqu'à présent, ton discours ne m'inspire pas grande confiance ni certainement pas de crainte anticipée.

Il y a là une nuance qui a échappé à presque tous les commentateurs et traducteurs; ni Paley, ni Jebb, ni Tournier, ni Schneidewin-Nauck, n'ont saisi la valeur de cet οὐκ; seuls,

¹ Le participe γεγεννημένον remplace évidemment ici une proposition concessive καίπερ γεγεννημένον, comme par exemple dans cette phrase de Xénophon Cyropédie III, 2, 15 ὁλίγα δυνάμενοι προσορᾶν περὶ τοῦ μέλλοντος πολλὰ ἐπιχειροῦμεν πράττειν. Cf. encore Mém. II, 11, 5, Econ. XV, 3.

Campbell et Abbott¹ disent avec raison : *οὖν gives prominence to this alternative.*

5. Il va de soi que dans les propositions qui demandent la négation *μή*, on aura *μήτε - μήτ' οὖν*.

Sophocle, *Œdipe Roi* (éd. Jebb).

Œdipe s'adresse aux Thébains et leur fait de pressantes recommandations concernant le meurtrier de Laïus.

*καὶ ταῦτα τοῖς μὴ δρῶσιν, εὐχομαι θεοὺς
μήτ' ἄροτον αὐτοῖς γῆς ἀνιέναι τινα* v. 270
μήτ' οὖν γυναικῶν παῖδας.

Pour comprendre combien la seconde imprécation était plus terrible que la première, il suffit de se rappeler l'importance capitale attachée dans l'antiquité à la continuité de la famille²; on pourrait donc rendre ici *μήτ' οὖν* par *ni surtout*.

B. Le sens de *οὖν* n'est pas différent quand il accompagne *εἴτε*. On trouve tantôt *εἴτ' οὖν - εἴτε*, tantôt *εἴτε - εἴτ' οὖν*, selon que l'on veut insister davantage sur le premier ou sur le second membre de l'alternative, c'est-à-dire que *οὖν* se place dans le membre qui est le plus vraisemblable ou que l'on veut donner pour tel³ : *soit en vérité — soit; soit — soit en vérité.*

1. Platon, *Apologie* p. 27 c. (éd. Riddell).

On connaît l'accusation de Meletus, telle qu'elle est rapportée *Apol.* 24 B : *Σωκράτη φησὶν ἀδικεῖν θεοὺς οὐς ἡ πόλις νομίζει οὐ νομίζοντα, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά.*

¹ J'attribue cette note à Abbott, car dans la grande édition critique qu'il a publiée sans collaborateur, L. Campbell ne dit mot au sujet de cet *οὖν*.

a) Sophocles edited etc. by Lewis Campbell; 1^r vol. 2^e éd. 1879, 2^d vol. 1881. Oxford.

b) Sophocles for the use of Schools by L. Campbell and Evelyn Abbott. 2^e éd. 1886. 2 vol. Oxford.

E. Abbott, en effet, n'est pas seulement un historien sagace, c'est encore un fin helléniste.

² Cf. *Isée VII.* § 30 (éd. Scheibe). *πάντες γὰρ οἱ τελευτήσων μέλλοντες πρόνοιαν ποιοῦνται σφῶν αὐτῶν, ὅπως μὴ ἐξεργμώσουσι τοὺς σφετέρους αὐτῶν οἴκους, ἀλλ' ἔσται τις καὶ ὁ ἐναγίων καὶ πάντα τὰ νομιζόμενα αὐτοῖς ποιήσων.*

³ Cf. *Rost. op. laud.* p. 15.

Socrate prouve que cela est inexact. L'homme qui croit aux δαιμόνια doit croire aux δαίμονες, or, δαιμόνια μὲν φῆς με καὶ νομίζειν καὶ διδάσκειν, εἴτ' οὐν καινὰ εἴτε παλαιά Il suffit de jeter les yeux sur l'acte d'accusation pour remarquer que c'est la première alternative qui est la vraie : " tu prétends que je reconnais et que j'enseigne des choses divines, soit en vérité nouvelles, soit anciennes. „ On pourrait, comme le dit Rost, rendre ici οὐν par *comme tu le penses*.

2. Sophocle, Oedipe Roi (éd. Jebb).

L'envoyé ayant appris à Oedipe dans quelles circonstances il a été élevé, le roi de Thèbes lui demande : est-ce ma mère ou mon père qui me traita ainsi? Je l'ignore, répond l'envoyé, mais celui de qui je te reçus le sait mieux que moi.

- Oed. ἦ γὰρ παρ' ἄλλου μ' ἔλαβες, οὐδ' αὐτὸς τυχών;
 A. οὐκ, ἀλλὰ ποιμὴν ἄλλος ἐκδίδωσί μοι. v. 1040
 O. τίς οὗτος; ἦ κάτοισθα δηλῶσαι λόγφ;
 A. τῶν Λαίου δήπου τις ὠνομάζετο.
 O. ἦ τοῦ τυράννου τῆσδε γῆς πάλαι ποτέ;
 A. μάλιστα. Τούτου τάνδρος οὗτος ἦν βοτήρ.
 O. ἦ ἅσ' ἔτι ζῶν οὗτος, ὥστ' ἰδεῖν ἐμέ;
 A. ὑμεῖς γ' ἄριστ' εἰδεῖτ' ἂν οὐπιχώριοι.

J'ai souligné dans les vers que je viens de transcrire, les mots ποιμὴν et βοτήρ, parce qu'ils indiquent que l'envoyé parle d'un homme habitant les champs. Cette particularité nous expliquera le sens de οὐν dans les vers qui suivent :

- O. ἔστιν τις ὑμῶν, τῶν παρεστώτων πέλας, v. 1047
 ὅστις κάτοιδε τὸν βοτήρ', ὃν ἐννέπει,
 εἴτ' οὐν ἐπ' ἀγρῶν, εἴτε κἄνθ' ἄθ' εἰσιδών;

Est-il quelqu'un d'entre-vous, qui êtes ici présents, qui connaisse le berger dont il parle, pour l'avoir vu, soit en vérité (vraisemblablement) dans les champs, soit même (καὶ) ici.

3. Philoctète (éd. Jebb.).

Néoptolème raconte son histoire à Philoctète : le divin Ulysse et celui qui avait élevé mon père vinrent me chercher sur un vaisseau à la proue bigarrée

λέγοντες, εἴτ' ἀληθὲς εἴτ' ἄρ' οὐν μάτην κ.τ.λ. v. 345

Il suffit de se rappeler le but de l'expédition qui constitue le

drame de Sophocle pour comprendre la portée de *οὐν* dans la seconde alternative. Cf. vers 610.

[*Ἐλενος*] δὴ τὰ τ' ἄλλ' ἀντοῖσι πάντ' ἐθέσπισεν
καὶ τὰπὶ Τροίᾳ πέργαμ' ὥς οὐ μή ποτε
πέρσοιεν, εἰ μὴ τόνδε πείσαντες λόγῳ
ἄγοιντο νήσου τῆσδ' ἐφ' ἧς ναίει τὰ νῦν.

Néoptolème, qui est au courant, a donc raison de dire : disant *soit* avec vérité, *soit* certes *en réalité* à tort (qu'après la mort de mon père il n'était pas permis à un autre que moi de prendre Pergame).

4. Mais il arrive aussi que les deux alternatives sont présentées comme ayant même caractère de vraisemblance, dans ce cas on aura *εἴτ' οὐν* - *εἴτ' οὐν*, comme dans ce passage de Platon : Socrate expose cette idée, qu'il n'aura pas recours aux moyens ordinaires pour émouvoir la compassion des juges, non par excès d'arrogance ni par manque de respect envers eux; mais, dit-il, en vérité, pour ma propre réputation et pour la vôtre et pour la république entière, il ne me semble pas beau que je fasse rien de semblable à l'âge que me voilà *καὶ ἔχοντα τοῦτο τὸ ὄνομα, εἴτ' οὐν ἀληθές, εἴτ' οὐν ψεῦδος* et avec le renom que j'ai *soit vraiment* qu'il soit mérité, *soit vraiment* qu'il soit usurpé (Apologie 34 E). Socrate appuie donc avec une égale force sur les deux alternatives; moins modeste il eût écrit *εἴτ' οὐν ἀληθές, εἴτε ψεῦδος*.

II.

Nous abordons maintenant le second argument.

“ De même, qu'on opposait *οὐν* à *οὐτε, εἴτε, μήτε*, de même on l'opposait à *εἰ*. A côté de *εἰ μὲν* - *εἰ δέ*, nous trouvons *εἰ* - *εἰ δ' οὐν*. „

Comme j'ai essayé de le montrer par l'analyse des exemples précédents, *οὐν* ne serait pas *opposé* à *οὐτε, μήτε, εἴτε*, mais donnerait l'accent au membre de phrase dans lequel il se trouve.

Je ne suis pas sûr de bien saisir ce qui suit; comment pourrait-on *opposer* *οὐν* à *εἰ*?

Car dans *εἰ μὲν* - *εἰ δέ*, *δέ* n'est pas opposé à *εἰ*, mais à *μὲν*. Quand deux propositions sont introduites par *εἰ μὲν* -

εἰ δέ, la corrélation est exprimée par μέν et δέ, et δέ exprime en réalité souvent une idée adversative, très-légère en vérité, mais enfin il y a une certaine opposition. Le plus souvent μέν ne peut se traduire et on se contente de rendre δέ par *mais*, cependant on simplement et (Koch ¹³ § 131, 3 et 5^b).

1. ἐγώ, εἰ μὲν τῶν μυρίων ἐλπίδων μία τις ὑμῖν ἐστὶ σωθῆναι πολεμοῦντας βασιλεῖ, συμβουλεύω μὴ παραδιδόναι τὰ ὅπλα· εἰ δέ τοι μηδεμία σωτηρίας ἐστὶν ἐλπίς ἄκοντος βασιλέως, συμβουλεύω σῶζεσθαι ὑμῖν, ὅπη δυνατόν Anab. II, 1, 19.

Quant à moi, si entre dix mille chances de salut il en est une seule pour vous en combattant contre le roi, je vous conseille de ne pas livrer les armes; mais si en vérité il n'y a pas d'espoir de salut malgré le roi, je vous conseille de vous sauver comme il est possible.

2. παρ' ἡμῶν δὲ ἀπάγγελε τάδε, ὅτι ἡμεῖς οἴομεθα, εἰ μὲν δέοι βασιλεῖ φίλους εἶναι, πλείονος ἂν ἄξιοι εἶναι φίλοι ἔχοντες τὰ ὅπλα ἢ παραδόντες ἄλλῳ· εἰ δὲ δέοι πολεμεῖν, ἄμεινον ἂν πολεμεῖν ἔχοντες τὰ ὅπλα ἢ ἄλλῳ παραδόντες. Anab. 11, 1. 20.

Mais annonce de notre part ce qui suit, à savoir que nous pensons que, si nous devons être amis du Roi, nous serons des amis plus utiles en ayant nos armes qu'après les avoir livrées à un autre, mais que s'il faut combattre, nous pourrions mieux combattre en ayant nos armes qu'après les avoir livrées à un autre.

Dans les constructions de ce genre il n'y a pas de doute possible sur la valeur de l'expression εἰ μὲν - εἰ δέ, parce que chaque membre de la corrélation a son verbe propre et que celui-ci est exprimé.

Il n'en est pas toujours ainsi; εἰ δέ se trouve parfois sans verbe, et dans ce cas on serait tenté, à première vue, de prendre cette expression comme synonyme de εἰ δὲ μὴ. Si cela était, εἰ δ' οὖν pourrait avoir le même sens, puisque οὖν ne fait que renforcer le membre de la corrélation dans lequel il se trouve. C'est ce qu'on n'a pas vu; on s'est efforcé de démontrer que οὖν avait le sens adversatif, alors qu'il suffisait de démontrer que εἰ δέ = εἰ δὲ μὴ, comme le prétendent d'ailleurs Goodwin et Liddell. Cf. notes ¹ et ² page 1.

Il a été réagi contre cette manière de voir, notamment par Krüger, par Riddell ainsi que par A. Hug, que je cite à défaut d'autres qui m'échappent.

1. *εἰ μὲν βούλει, ὡς ἐγκώμιον εἰς Ἑρωτα νόμισον εἰρησθαι· εἰ δέ, ὃ τι καὶ ὅπη χαίρεις ὀνομάζων, τοῦτο ὀνόμαζε.* Plat. Symp. 212 C.

Voici comment A. Hug explique ce passage dans son édition du Symposium, Teubner 1876 p. 158 : *εἰ δὲ* sc. *βούλει*; *aus dem folgendem ὀνόμαζε ist hiezu der Infinitiv ὀνομάζειν (ἄλλο) zu ergänzen.* La même explication est donnée par Riddell dans son fameux Digest of platonic idioms, Oxford 1877 : *This εἰ δὲ does not stand for εἰ δὲ μή, in reference to the βούλει of the former clause; but refers to a βούλει of its own, with reference to the coming clause.* P. 225.

2. *τί οὐκ ἀπέδειξας, εἰ μὲν βούλει, ἐρωτῶν με ὥσπερ ἐγὼ σε· εἰ δέ, καὶ αὐτὸς ἐπὶ σεαυτοῦ λόγῳ διεξελθε.* Plat. Alcib. 114 b.

A. Hug, au passage cité plus haut, explique par *εἰ δὲ (βούλει)*, de même Krüger Griech. Sprachl. 5^e éd. p. 277.

3. *εἰ μὲν βούλεται, ἐψέτω, εἰ δ', ὃ τι βούλεται τοῦτο ποιεῖτω.* Plat. Euthyd. 285, C, qu'il faut expliquer *εἰ δὲ (βούλεται)*.

En d'autres termes, comme le dit Riddell, *εἰ δέ* représente la protase.

L'expression *εἰ δέ* nous mène tout droit à *εἰ δ' οὐν* qui n'en est qu'un élargissement. Si nous l'analysons, nous y trouvons la particule hypothétique *εἰ si*, la particule *δέ*, tantôt adversative et signifiant alors *mais*, tantôt simplement conjonctive et signifiant alors *et*, enfin la particule confirmative *οὐν*, à qui l'on peut conserver son sens primitif de *réellement, vraiment, en vérité*, de manière que l'expression entière peut se traduire par *mais (et) si vraiment, mais (et) si réellement, mais (et) si en vérité*. Comme nous le verrons en examinant les passages invoqués par Matthiae et par M. Willems, le sens de *et si réellement* est le plus fréquent. Il convient toutes les fois que *εἰ δ' οὐν* est accompagné lui-même d'un verbe, auquel cas le doute n'est même pas possible.

La difficulté est plus grande dans les cas où *εἰ δ' οὐν*, comme plus haut le simple *εἰ δέ*, est employé sans verbe. Il faut, alors, sous-entendre le verbe de la proposition précédente ¹.

¹ Cf. le lexique de Passow-Rost : *εἰ δ' οὐν* steht ebenfalls elliptisch, so dass dazu das verbum des Vorgehenden Satzes zu ergänzen ist.

C'est sans doute à la collaboration de Rost qu'est due cette explication, que j'ai cherchée vainement dans les ouvrages les plus récents.

Cette interprétation suffira à expliquer tous les exemples, tandis que le sens de *si au contraire*, incompatible d'ailleurs avec la signification première de l'expression, ne conviendrait que très-rarement et jamais n'est indispensable.

III.

Si l'analyse précédente est exacte, nous avons maintenant une vue nette et précise de la signification de *εἰ δ' οὐν*¹, et nous n'aurons aucune difficulté à l'appliquer aux passages que nous allons examiner : *πάντα γὰρ συνάδει τῇ ἀληθείᾳ*.

Constatons d'abord que dans les exemples en discussion, il y a lieu de distinguer entre ceux 1° où *εἰ δ' οὐν* est accompagné d'un verbe qui est exprimé, et ceux 2° où il n'est pas accompagné d'un verbe exprimé.

1° *εἰ δ' οὐν* est accompagné d'un verbe exprimé.

a) Sophocle, *Œdipe Roi* v. 848. (éd. Jebb).

ἀλλ' ὡς φανέν γε τοῖπος ᾧδ' ἐπίστασο,
 οὐκ ἔστιν αὐτῇ τοῦτό γ' ἐμβαλεῖν πάλιν
 πόλις γὰρ ἤκουσ', οὐκ ἐγὼ μόνῃ, τάδε.
 εἰ δ' οὐν τιὰκτρέποιτο τοῦ πρόσθεν λόγου κ.τ.λ.

Mais sache, dit Jocaste, que cette parole a été entendue par moi et qu'il ne lui est pas permis de la rejeter de nouveau; car la ville a entendu ce discours et non moi seule. *Et si en vérité* il s'écartait même en quelque chose (*καὶ* va avec *τι*) de son premier récit, jamais etc.

Comment serait-il possible de remplacer ici *εἰ δ' οὐν* par *εἰ δὲ μή*?

b) Sophocle, *Electre* 575 (éd. Campbell).

¹ Je ne saurais admettre en aucune façon la singulière interprétation donnée à cette expression par Paley, dans son *Short treatise on the greek particles*, London, 1881, p. 56. " *With εἰ or ἤν, a barely possible contingency is expressed, but if he should do so and so, then etc.* " Il est clair que Paley tient compte de *δέ* et de *εἰ*, mais qu'il escamote *οὐν*.

ἀνδ' ὦν βιασθεὶς πολλὰ κἀντιβὰς μόλις
 ἔθυσεν αὐτήν, οὐχὶ Μενέλεω χάριν.
 εἰ δ' οὖν, ἐρῶ γὰρ καὶ τὸ σόν, κείνον θέλων
 ἐπωφελῆσαι ταῦτ' ἔδρα, τούτου θανεῖν κ.τ.λ.

Clytemnestre a tué Agamemnon, parce que, dit-elle, il a sacrifié sa fille Iphégénie à son frère Ménélas. Electre prend la défense de son père; c'est la fille de Latone qui a exigé ce sacrifice: voilà pourquoi, et non pas pour faire plaisir à Ménélas, qu'il l'a sacrifiée, avec peine, ayant été forcé et après avoir longtemps résisté. *Et si en réalité* — car je parlerai ton langage, — *il le fit* dans l'intérêt de son frère, devait-il, pour cela, mourir de ta main?

εἰ δὲ μή n'aurait ici aucun sens.

3) Euripide, Héraclides 712.

A. τί δ', ἦν θάνης σύ; πῶς ἐγὼ σωθήσομαι;
 Io. παιδὸς μελήσει παισὶ τοῖς λελειμμένοις.
 A. ἦν δ' οὖν, ὃ μὴ γένοιτο, χρήσονται τύχη κ.τ.λ.

Il va de soi que ἦν δ' οὖν ou εἰ δ' οὖν, c'est la même chose. Alcène reproche à Iolas de l'abandonner, elle et ses enfants; le rôle des hommes est de combattre, répond Iolas, le tien de veiller sur les orphelins.

A. Qu'arrivera-t-il si tu péris? Comment serai-je sauvée?

Io. A cela pourvoiront les enfants de ton fils, qui survivront.

A. *Et si en vérité*, ce qu'à Dieu ne plaise, *il leur arrive* malheur

Je ne vois pas comment on pourrait écrire ici *εἰ δὲ μή*.

d) Euripide, Alceste v. 846.

κἄνπερ λοχήσας αὐτὸν ἐξ ἔδρας συνθεῖς
 μάρψω, κύκλον δὲ περιβάλω χερσὶν ἐμαῖν,
 οἷα ἔστιν ὅστις αὐτὸν ἐξαιρήσεται
 μογοῦντα πλευρὰ, πρὶν γυναικ' ἐμοὶ μεθῆ.
 ἦν δ' οὖν ἀμάρτω τῆσδ' ἄγρας, καὶ μὴ μόλῃ

Ici encore rien ne nous empêche de traduire: *si en réalité je manque* ma proie En écrivant *εἰ δὲ μή ἀμάρτω* on dirait le contraire de ce que demande le contexte.

e) Euripide, Andromaque v. 334.

τέθνηκα δὴ σῆ θυματρὶ καὶ μ' ἀπώλεσε
μιαιφόνον μὲν οὐκέτ' ἄν φύγοι μύσος,
ἐν τοῖς δὲ πολλοῖς καὶ σὺ τὸνδ' ἀγωνιεῖ
φόνον. τὸ συνδρῶν γάρ σ' ἀναγκάσει χρεός.
ἦν δ' οὖν ἐγὼ μὲν μὴ θανεῖν ὑπεκδράμω,
τὸν παῖδά μου κτενεῖτε;

Je traduirai : *Mais si en réalité j'échappe à la mort. Si nous écrivions εἰ δὲ μὴ ὑπεκδράμω cela voudrait dire mais si je n'échappe pas à la mort, c'est à dire le contraire de ce que demande le contexte,*

2. εἰ δ' οὖν n'est pas accompagné d'un verbe exprimé.

a) Sophocle, Antigone v. 719 Sq. (éd. Jebb).

γνώμη γὰρ εἰ τις κάπ' ἐμοῦ νεωτέρου
πρόσεστι, φήμ' ἔγωγε πρεσβεύειν πολὺ
φῦναι τὸν ἄνδρα πάντ' ἐπιστήμης πλέων
εἰ δ' οὖν, φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτη ῥέπειν,
καὶ τῶν λεγόντων εὖ καλὸν τὸ μανθάνειν.

M. Willems explique εἰ δ' οὖν, c'est-à-dire εἰ δὲ μὴ τίς ἐστιν ἐπιστήμης πλέων. J'ai constaté plus haut que le Lexique de Liddell partage cet avis, de même que Goodwin qui, énonçant le même règle, cite le même exemple.

L. Campbell, dans son édition critique de Sophocle, explique : εἰ δ' οὖν sc. μὴ, which is to be assumed from the next clause, where μὴ has a strong emphasis.

Blaydes, dans son éd. de Sophocle, Londres 1859, explique ce vers de la même façon, en renvoyant au ch. 617 a. b. de Matthiae, que M. Willems a également invoqué.

M. Tournier ne s'exprime pas autrement : εἰ δ' οὖν = *sinon*; lui encore invoque le règle de Matthiae.

Ainsi Willems, Blaydes, Tournier invoquent ici Matthiae, et il est probable que L. Campbell a suivi le même courant.

Que dit donc Matthiae?

“ Pour marquer une opposition avec εἰ μὲν, on se sert souvent „ de εἰ δέ, au lieu de εἰ δὲ μὴ, comme dans les passages cités „ de Platon : Euthyd. Symp. Alcib. Sophocle, Antigone 722 = „ εἰ δ' οὖν (pour εἰ δὲ μὴ τίς ἐστιν ἐπιστήμης πλέων) καὶ τῶν

„ λεγόντων εὖ καλὸν τὸ μανθάνειν. Plat. Protag. p. 348. A. „
Or, des cinq passages cités, *un seul* a *εἰ δ' οὖν*, c'est Antigone 722.

Dans les autres nous avons respectivement : Euthyd. 285 c, *εἰ δ'*; Symp. 212 c *εἰ δ'*; Alcib. 1. 114 B *εἰ δ'*¹, Prot. 348 A *εἰ δέ*. En conséquence la règle de Matthiae est basée sur le seul exemple de l'Antigone 722, et c'est tourner dans un cercle vicieux que de s'en référer à cette même règle pour expliquer ensuite ce même vers. Il suffit, en effet, pour infirmer la règle de Matthiae que le sens que nous avons reconnu à *εἰ δ' οὖν* convienne à ce vers.

Ce passage est difficile à interpréter et aucune des solutions données par les commentateurs ne me satisfait.

Ce qui paraît certain c'est que ces vers ne sont qu'une paraphrase des paroles suivantes d'Hésiode *Ἔργα*, vv. 293-95 (éd. Paley).

οἷτος μὲν πανάριστος, ὅς αὐτὸς πάντα νοήσῃ,
ἔσθλός δ' αἰ² κάκεινος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.

Au mot *πανάριστος* correspond *πρεσβεύειν πολὺ*, à *ἔσθλός δ' αἰ²*, *καὶ καλόν*; à *ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ* correspond à son tour *τὸν ἄνδρα πάντ' ἐπιστήμης πλέων*, à *ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται*, *τῶν λεγόντων εὖ ... τὸ μανθάνειν*.

Voici donc comment je comprendrais ce passage : *εἴ τις γνώμη πρόσσεστι καὶ ἀπ'² ἐμοῦ νεωτέρου (ὄντος), φήμ' ἔγωγε τὸν ἄνδρα φῦναι πλέων ἐπιστήμης πάντα* (acc. adverbial cf. Trach. 338) *πρεσβεύειν πολὺν εἰ δ' οὖν (πρεσβεύει πολὺ), καὶ καλόν (ἔστι) τὸ μανθάνειν τῶν εὖ λεγόντων — φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτῃ ζέπειν*. Littéralement : *Car si un avis peut venir aussi de moi bien qu'étant plus jeune, je dis l'homme être³ rempli de connaissances en tout l'emporter de beaucoup,*

¹ Ce sont précisément les trois exemples analysés plus haut.

² Avec Jebb et Campbell je prends *ἀπ' = καὶ ἀπό* non pas = *καὶ ἐπὶ*.

³ Je prends *φῦναι* dans le sens de *être*, non pas dans celui de *être par nature*, comme dans Xén. Oec. VII, 28 : *διὰ δὲ τὸ τὴν φύσιν μὴ πρὸς πάντα ταῦτα ἀμφοτέρων εὖ πεφυμέναι*. En effet, l'opposition n'est pas entre les mots *φῦναι* et *μανθάνειν*, mais entre *πλέων ἐπιστήμης πάντα* et *μανθάνειν*; celui qui serait savant *en toutes choses* n'aurait plus besoin d'apprendre.

et si vraiment cela l'emporte¹, il est beau aussi d'apprendre de ceux qui parlent avec sagesse, — car la balance n'aime pas à s'incliner de ce côté. C'est-à-dire : Si, bien qu'étant plus jeune, il m'est permis d'avoir un avis, je dis que ce qui l'emporte de beaucoup, c'est l'homme savant en toutes choses, et si celui-là vraiment l'emporte de beaucoup — puisque la balance n'aime pas à pencher de ce côté — il est beau aussi d'accepter un conseil de ceux qui parlent avec sagesse.

b) Euripide, Hippolyte v. 507.

*εἰ τοι δοκεῖ σοι, χρῆν μὲν οὐ σ' ἀμαρτάνειν
εἰ δ' οὐν, πειθοῦ μοι.*

Si tout ce qui précède est exact, ce passage n'offre plus aucune difficulté; avec *εἰ δ' οὐν* il faut suppléer *ἤμαρτες* : *Certes, si c'est là ton avis, il ne fallait pas faillir; mais si en réalité tu as failli, écoute mon conseil.*

Avec ce dernier exemple j'ai épuisé la série des arguments invoqués en faveur de l'interprétation courante. Je pourrais allonger cette discussion en passant successivement en revue Rhésus 572, Agam. 659, 1009, Choéph. 562, Héracl. 310, Androm. 163, H. fur. 213, Cheval. 423, Guêpes 92, Paix 736, Démosthènes 1140, 4, mais je pense que ce serait allonger sans utilité ce travail.

J. KUELHOFF.

¹ Dans l'édition de Campbell et Abbott, il est dit : *there is no ellipse of μή*, c'est-à-dire que ou bien Campbell a changé d'avis, ou bien qu'il faut attribuer cette explication à Abbott.

LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

L'INSTITUT DE M. WUNDT A LEIPZIG.

I.

Toutes les sciences d'observation se composent de deux éléments : des *Faits* et des *Théories*.

L'esprit humain note des phénomènes, en cherche la cause, émet des hypothèses, s'efforce de les vérifier, de passer des hypothèses aux lois.

Plus une science contient de faits établis, moins elle admet d'hypothèses interprétatives. Faire progresser une science naturelle, c'est accroître le nombre des données d'expérience, éliminer des théories provisoires, pour s'approcher de plus en plus de la théorie définitive, la seule vraie. Pour augmenter le nombre des faits, l'observation seule est peu féconde. Le hasard, les circonstances modifiant les conditions des phénomènes, et surtout les tentatives que l'homme a faites pour accommoder la matière à ses besoins, c'est-à-dire, les différents arts, ont donné naissance à l'expérimentation. Expérimenter c'est modifier les circonstances dans lesquelles se produit un fait, constater que l'absence de telle condition supprime le phénomène, donc que cette condition est l'une de ses causes immédiates; c'est encore provoquer des phénomènes nouveaux en établissant des conditions nouvelles. On peut varier à l'infini les circonstances dans lesquelles se produit un phénomène. L'expérimentation augmente indéfiniment et rapidement le nombre des faits; elle réduit en proportion celui des hypothèses soutenables. Mais cette expérimentation elle-même est un pauvre instrument de progrès en comparaison de l'expérimentation scientifique, exacte, mesurée. Savoir que la chaleur vaporise l'eau, c'est bien. Savoir quelle quantité de chaleur il faut pour vaporiser une masse donnée

d'eau, la moitié, le double de cette masse, c'est infiniment mieux.

Ne plus se borner à faire varier simplement les conditions extérieures, mais mesurer le degré de cette variation, noter le degré de la modification qui en résulte pour le phénomène, établir le rapport numérique entre la valeur de la cause et la valeur de l'effet, c'est non seulement mettre au jour un phénomène nouveau, c'est permettre d'en déduire sûrement, exactement, par le calcul, une série de faits certains jusque là ignorés.

Chaque fait établi en amène une foule d'autres, comme conséquences. Une branche qui est parvenue à se servir couramment de l'expérimentation précisée par la mesure s'appelle une science expérimentale proprement dite. Une telle science a désormais sa voie tracée. Son développement sera rapide et sûr.

La chimie, née pour ainsi dire avec l'humanité, a rampé pendant combien de siècles, à travers d'abstruses théories métaphysiques et de mystérieuses formules cabalistiques, sans parvenir à trouver sa voie! Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que Stahl parvient à renverser la théorie Aristotélicienne des quatre éléments pour y substituer celle du phlogistique, lequel, ajouté aux terres, donne les métaux.

En 1770, le plus grand de tous les chimistes, Lavoisier, dans une recherche restée célèbre, emploie pour la première fois la balance! La pesée, la mesure exacte introduite dans l'expérimentation chimique, révolutionne la science, lui trace sa voie. Grâce à la mesure, Lavoisier découvre la nature de l'oxydation, révèle la composition de l'air, l'essence de la respiration, etc., etc. Il peut formuler cet axiome " dans la nature rien ne se perd, rien ne se crée; la matière reste toujours la même „. Les successeurs de Lavoisier, grâce à l'expérimentation exacte, établissent la loi des proportions définies, la loi des proportions multiples, etc., etc. Dans l'espace d'un siècle, grâce à l'introduction des procédés de mesure, la chimie a fait dans la voie du progrès un bond prodigieux, hors de toute proportion avec son développement antérieur.

La psychologie est une science d'observation. Elle observe

les phénomènes internes, tâche d'analyser le contenu de la conscience, de trouver les lois qui président à notre activité psychique et par là de se faire une idée de la nature de l'esprit.

Depuis plus de deux mille ans, les plus illustres penseurs ont noté, avec un soin scrupuleux, toutes les données que l'observation la plus minutieuse a pu leur fournir; ils ont dépensé des trésors de subtile dialectique, pour bâtir sur ces données les hypothèses les plus ingénieuses, les systèmes les plus variés. Après cet immense travail, que savons nous des lois qui règlent notre activité mentale? des moyens propres à développer, à perfectionner l'intelligence? Bien peu de chose. Un peu moins que ce que les alchimistes expérimentateurs savaient sur les propriétés des corps et les lois de la matière. La psychologie, science d'observation, ne peut elle, en vue de progresser, expérimenter à son tour, devenir une science expérimentale?

Elle l'essaie.

Comme toute science naissante, la psychologie nouvelle esquisse péniblement ses débuts à travers des obstacles accumulés. Difficulté dans le choix des méthodes, nécessité d'imaginer des appareils nouveaux, manque de préparation scientifique chez ceux qui généralement s'occupent de psychologie, de là impossibilité pour la plupart des psychologues de profession de suivre la science dans son orientation nouvelle. De là aussi des oppositions acharnées. Les accusations et les reproches pleuvent. Comment expérimenter sur les actes d'un esprit libre, mesurer des phénomènes immatériels?

On oublie trop souvent que la psychologie n'a pour objet ni Dieu ni les esprits purs, mais l'esprit de l'homme et celui des animaux, un esprit *enrobé*, qu'on ne passe ce terme technique emprunté à l'histologie, *enrobé* dans un organisme, un esprit dont l'activité propre est bornée, limitée par la nature et les lois de la matière à laquelle il est intimement lié.

Toutes les notions que nous possédons sur le monde extérieur et sur notre propre corps ont, avant d'arriver dans le champ de la conscience, filtré à travers notre organisme,

sous forme de sensations, de stimulations nerveuses. Ces stimulations varient avec les circonstances extérieures et avec l'état de l'organisme. Les états de conscience qui les suivent varient plus ou moins en proportion.

Il y a plus : tout phénomène psychique, si élevé soit il, a un contre coup organique. La pensée la plus abstraite s'accompagne d'une image, c'est-à-dire d'un mouvement cérébral, c'est-à-dire d'une déperdition de calorique, d'une variation dans la circulation sanguine, d'une certaine usure des tissus, etc., etc.

Nous ne pouvons à la vérité mesurer des idées, des jugements, des raisonnements, cela est certain; mais nous pouvons mesurer la durée d'un jugement, d'un raisonnement, cela n'est pas moins certain; nous pouvons mesurer jusqu'à quel point l'activité de la circulation sanguine, l'état de fatigue ou de repos des centres nerveux, etc., augmentent ou raccourcissent cette durée. De même nous étudions l'intensité de l'attention volontaire par la mesure du temps qu'il faut pour exécuter certains actes volontaires déterminés, l'influence des conditions organiques sur les variations d'intensité de l'attention. Nous entrevoyons la possibilité de varier de toutes les manières imaginables les conditions matérielles dans lesquelles se produisent les phénomènes conscients. Nous pouvons mesurer le degré de ces variations. D'un autre côté, nous pouvons et nous pourrons de mieux en mieux, grâce au perfectionnement des méthodes et des appareils, mesurer la réaction organique qui suit les phénomènes conscients. Il est donc parfaitement légitime d'appliquer la méthode expérimentale à l'étude des faits conscients. Quand on sera parvenu à connaître sûrement les conditions organiques dans lesquelles agit l'esprit humain, on aura fait un pas immense dans la connaissance des lois de l'activité psychique elle même.

Ne nous faisons pourtant pas illusion : nous ne saurons apparemment jamais ce qu'est au fond la nature de l'esprit, pas plus que nous ne connaissons jamais l'essence de la matière. Les causes premières, le dernier pourquoi restera insoluble. — “ Les causes premières, dit Claude Bernard, qui sont relatives à l'origine des choses, nous sont absolument

impénétrables; les causes prochaines, qui sont relatives aux conditions de manifestation des phénomènes, sont à notre portée et peuvent nous être connues expérimentalement „. Newton a dit que celui qui se livre à la recherche des causes premières donne par cela même la preuve qu'il n'est pas un savant. — La recherche des causes premières sera toujours du domaine de la métaphysique. A côté de la métaphysique de l'esprit, il faut développer la science des phénomènes psychiques, c'est-à-dire la recherche des conditions dans lesquelles se manifestent les phénomènes, les lois qui régissent leur apparition, leur succession, leur différence d'intensité et de durée, les lois de l'évolution mentale. Cette psychologie scientifique, plus terre à terre que l'ancienne, est peut être plus utile. La psychologie, en effet, doit être à la science de l'éducation ce que la physiologie est à l'hygiène.

Il faut trouver le moyen de former l'intelligence avec le minimum d'efforts épuisants et d'usure organique. Quand on connaîtra les lois vraies de l'évolution mentale, on pourra fonder une pédagogie rationnelle.

La psychologie expérimentale, cultivée depuis quelques années à peine, a déjà donné des résultats encourageants et pleins de promesses. Citons les travaux de MM. Fechner, Hering, Helmholtz, Wundt, Ebbinghaus, en Allemagne; Galton en Angleterre; Féré, Beaunis, les écoles de Charcot et de Bernheim en France; Sergi en Italie; Delbœuf en Belgique.

Cette évolution de la science psychique exige une révolution dans la manière de l'enseigner. En France les cours de MM. Ribot et Beaunis, en Belgique le cercle philosophique de M. Delbœuf ont permis à quelques privilégiés de s'initier à la science nouvelle; mais le premier institut de psychologie expérimentale, le premier laboratoire de recherches accessible aux étudiants a été fondé à Leipzig, par le célèbre physiologiste et psychologue W. Wundt.

Grâce à la générosité du gouvernement Saxon, M. Wundt a pu aménager des locaux suffisants, acheter les instruments indispensables et donner le premier un enseignement pratique de psychologie. L'Institut de Leipzig, fondé depuis une dizaine d'années, est fréquenté actuellement par un nombre relative-

ment grand de travailleurs. Durant le dernier semestre d'été, vingt quatre jeunes gens, dont huit étrangers, poursuivaient des recherches originales sous la haute direction de M. Wundt. Plusieurs des anciens élèves du Maître, ont fondé dans diverses Universités, à Göttingue, à Fribourg et à Bonn, des laboratoires semblables à celui de Leipzig. Un laboratoire très modeste est dirigé à Berlin, par le professeur Ebbinghaus. Les Américains, toujours nombreux à l'institut de M. Wundt (il y en avait cinq l'été dernier), ont fondé dans leur pays une vingtaine d'instituts psychologiques. Néanmoins Leipzig reste toujours le grand centre où s'élaborent les travaux les plus nombreux et les plus importants.

Avant d'établir à l'Université de Gand le laboratoire que la générosité du Gouvernement et le bienveillant appui des autorités académiques nous ont permis de fonder, nous avons voulu voir l'installation de l'institut de Leipzig et nous rendre compte de la manière dont il fonctionne.

L'éminent professeur, ainsi que ses assistants MM. Külpe et Kirschmann, ont mis la plus grande bienveillance à nous initier aux moindres détails de leur installation scientifique. Nous leur adressons l'expression de notre sincère et profonde gratitude.

II.

L'Institut ou Séminaire de psychologie expérimentale fondé et dirigé par M. Wundt se compose de trois éléments :

- un cours d'introduction à la fois théorique et pratique;
- des travaux de recherche;
- une bibliothèque.

Le cours d'introduction.

Les jeunes gens qui se proposent d'aborder les problèmes de psychologie expérimentale, se présentent à l'Institut dans des conditions très différentes de préparation théorique et d'entraînement pratique. A côté d'élèves médecins, d'aspi-

rants docteurs en sciences, se rencontrent des élèves en philosophie, des avocats, voire même des professeurs de l'enseignement moyen.

Le cours d'introduction a pour but d'initier ce public hétérogène aux caractères propres des travaux psychologiques, de familiariser les nouveaux venus avec les principaux appareils en usage au laboratoire, d'exposer et de critiquer les diverses méthodes usitées jusqu'ici dans la poursuite des résultats. Ce cours, peu étendu — il ne comprend que quinze leçons — est repris tous les six mois. Ainsi, chaque semestre, de nouveaux travailleurs peuvent entrer au Séminaire de psychologie.

M. le docteur Külpe est chargé de cet enseignement préparatoire. Les leçons, s'adressant à un auditoire nécessairement restreint, se font sur un ton familier. Le professeur a devant lui les appareils dont il explique l'usage et le fonctionnement. Un tableau noir, placé à proximité, permet d'inscrire les courbes, d'effectuer les calculs. Les auditeurs sont fréquemment interrogés sur la manière dont ils s'y prendraient pour réaliser telle expérience, éviter tel inconvénient. Le professeur discute leurs réponses, en indique le côté faible, puis donne lui même la réponse voulue. Il est permis aux auditeurs d'interrompre le professeur, de soulever des objections, de demander des éclaircissements. La fin de la leçon est souvent consacrée à faire une série d'expériences au moyen des appareils que l'on vient de décrire et en appliquant les méthodes qui viennent d'être discutées.

Quand le cours d'introduction touche à sa fin, M. Külpe propose à son auditoire deux ou trois sujets de recherches nouvelles. Les élèves ont huit jours pour imaginer un plan, déterminer le dispositif technique, choisir les méthodes qui, à leur avis, donneront la meilleure solution du problème.

Les deux dernières leçons sont consacrées à examiner en détail, à discuter les différentes propositions émises. Cette espèce d'examen permet d'apprécier le profit que les élèves ont tiré du cours d'introduction ¹.

¹ M. le Dr Külpe, outre le cours d'introduction, fait un cours de psychologie expérimentale, qu'il ne faut pas confondre avec le cours de psycho-

Les travaux de recherche.

Les locaux affectés aux travaux pratiques de psychologie sont situés au deuxième étage d'un bâtiment qui forme une annexe de l'Université et s'appelle le "Convict". Il y a d'abord une série de cinq pièces qui comprend : 1° une anti-chambre; 2° une chambre noire pour les recherches psychophysiologiques sur les phénomènes de vision; 3° deux salles contenant les appareils électro-magnétiques qui servent à des expériences diverses, notamment aux travaux sur l'attention; ces chambres renferment aussi, dans des armoires vitrées, les cartes, les reproductions de pièces anatomiques et les appareils de démonstration utilisés pour les leçons; 4° une salle de lecture renfermant la bibliothèque.

Deux autres pièces se trouvent à gauche de cette enfilade de salles, dont elles sont séparées par un large corridor. La première est réservée aux travaux qui n'exigent pas l'emploi de l'électricité. La seconde, la mieux isolée, constitue ce que l'on appelle la Chambre de réaction. C'est dans cette pièce que se tient le sujet qui réagit sur des impressions sensibles visuelles ou auditives. C'est là que sont établis les appareils destinés à produire, dans des conditions précises et détermi-

logie proprement dite professé par M. Wundt. Le cours de psychologie expérimentale est ce que nous appellerions un cours libre du doctorat. Il se poursuit durant cinq semestres. C'est un exposé minutieux et complet, à la fois historique et critique, de tous les travaux entrepris jusqu'à ce jour dans le domaine de l'expérimentation psychologique. La matière de ces leçons est une mine très riche, où les élèves du laboratoire trouvent sans cesse de nouveaux filons à exploiter. M. Külpe passe successivement en revue les travaux parus sur : 1° l'intensité des sensations, 2° leur qualité, 3° les déterminations de temps objectives et subjectives, c'est-à-dire faites par l'expérimentateur ou le sujet dans le cours des recherches, 4° la notion de l'espace et la théorie des localisations, 5° la fusion des sensations, de quantité et de qualité diverses, et la combinaison des sensations dans l'espace et le temps. Nous avons assisté à une série de leçons fort intéressantes exposant les conditions d'où dépend la fusion plus ou moins complète, en un son unique, de deux ou plusieurs sons produits en même temps.

nées, des excitations sensibles, soit lumineuses, soit sonores. C'est là que sont placés, à portée de la main du sujet, des boutons sur lesquels il devra agir pour enregistrer, au moyen d'une transmission électrique, le moment précis où il aura perçu l'excitation sensible. Cet isolement du sujet est essentiel pour la réussite des expériences. Complètement séparé de l'expérimentateur, le sujet ne saurait être influencé par lui, et agit dans sa pleine indépendance.

Dans les diverses salles, des tableaux noirs permettent d'esquisser le schéma du dispositif employé, de noter les résultats obtenus, etc., etc. Chacune des sept salles du laboratoire porte un numéro d'ordre. Chaque série de recherches se fait dans une ou deux salles désignées à l'avance.

La technique des travaux poursuivis au laboratoire de Leipzig est, cela se conçoit, la technique physiologique. Les appareils les plus employés ne sont cependant pas exclusivement ceux que l'on rencontre dans un laboratoire de physiologie. A côté des dynamomètres, des sphymographes, des tambours enregistreurs, etc., on trouve toute une série d'instruments spéciaux, servant à des explorations déterminées. Ce matériel particulier, en grande partie imaginé par M. Wundt et construit sur ses indications par C. Krille de Leipzig, se retrouve dans tous les laboratoires de psychologie expérimentale. Il en est de diverses espèces, mais presque tous sont électro-magnétiques. Les uns sont destinés à produire, à un moment déterminé, des stimulations, soit lumineuses, soit sonores : tel le grand pendule, placé dans la chambre de réaction. C'est le modèle perfectionné, fort élégant, d'un appareil plus primitif, qui a servi au début. La cage triangulaire oscillante supporte diverses plaques de tôle noircie, de dimensions variables. Des châssis percés dans les plaques se ferment par des coulisses glissant le long de règles graduées. On obtient ainsi des fentes horizontales ou verticales, dont on peut régler l'ouverture; un fil de platine attaché au triangle oscillant, ferme un circuit à l'instant, même où la raie lumineuse passe devant l'œil du sujet. La fermeture de ce circuit détache l'aiguille de l'appareil enregistreur; elle note donc le moment précis où se produit l'excitation.

Le marteau électro-magnétique donne des impressions sonores. Au moment où le son se produit, un circuit, en se fermant, détache les aiguilles du chronoscope, exactement comme pour le pendule. D'autres appareils sont destinés à mesurer la durée des phénomènes psychiques. Le chronoscope de Hipp est une horloge mue par un poids. Deux cadrans divisés en 100 degrés sont parcourus par deux aiguilles qui se commandent. La plus rapide des deux parcourt les 100 degrés du cadran dans l'espace d'un dixième de seconde. Chaque degré équivaut donc à un millième de seconde. Lorsque commence une expérience, les aiguilles sont immobilisées par un électro-aimant. Au moment précis où se produit pour le sujet l'excitation lumineuse ou sonore, le courant cesse de passer et l'aiguille, devenue libre, se met à tourner. A l'instant même où le sujet réagit sur le bouton placé à sa portée, le courant passe de nouveau et arrête l'aiguille. On connaît donc exactement à $1/1000$ de seconde près, le temps qu'il a fallu à la stimulation pour parvenir au centre perceptif du cerveau, passer de là au centre moteur, et produire le mouvement volontaire de la main sur le bouton. Ce temps enregistré au chronoscope est ce qu'on appelle le temps de réaction physiologique. Il est d'environ $1/8$ à $1/5$ de seconde pour les diverses espèces de sensations. Il varie avec les individus.

Une foule d'autres appareils des plus ingénieux ont été construits pour permettre de poursuivre des recherches spéciales; leur nombre ira en augmentant toujours.

Pour pourvoir aux nombreuses exigences de chaque jour, M. Wundt ne dispose que d'un crédit annuel de 1500 marks; c'est absolument trop peu pour outiller un laboratoire fréquenté chaque année par plus de vingt travailleurs. Aussi aurait-on tort de s'attendre à trouver à Leipzig des installations luxueuses. Des Américains nous ont affirmé que les laboratoires de psychologie sont bien autrement aménagés aux Etats-Unis. C'est possible, mais nous doutons que l'on y trouve jamais l'affluence d'élèves, la variété des travaux, la direction éminente qui font de l'institut de Leipzig l'école modèle, où les Américains eux-mêmes envoient l'élite de leurs travailleurs, leurs futurs professeurs de psychologie.

Invariablement, tous les jours, M. Wundt passe son après-midi au laboratoire. De temps en temps il parcourt les groupes de travailleurs; toujours simple et affable, il écoute les réflexions, examine les installations, critique un détail, suggère une amélioration. Les deux assistants, les docteurs Külpe et Kirschmaun, aident le maître dans la direction des travaux. Chaque jour, de deux à sept heures du soir, quelque fois même le matin, on les trouve à leur poste, aidant, critiquant, conseillant, travaillant eux mêmes dans plusieurs groupes.

C'est par groupes, en effet, que se répartissent les travailleurs. Au commencement de chaque semestre, les étudiants qui font partie du séminaire de psychologie expérimentale se réunissent sous la présidence du professeur directeur de l'Institut. Chacun propose, s'il le veut, un sujet de travail, émet ses idées sur la façon de le traiter. Après discussion, M. Wundt décide quelles seront les recherches entreprises. Pour chaque travail on désigne un expérimentateur dirigeant; des expérimentateurs adjoints, s'il y a lieu; puis un ou plusieurs sujets. L'expérimentateur, directeur du groupe, est ordinairement un ancien; travaillant au laboratoire depuis plusieurs semestres, il est rompu à la technique psychophysiologique. Les appareils lui sont familiers, l'électricité ne lui réserve plus de surprises. Si le lecteur se rappelle la façon dont se recrutent les travailleurs, il comprendra la nécessité de cette organisation. A côté de physiciens et de physiologistes, toujours relativement rares, on trouve un grand nombre d'étudiants philosophes et juristes. Ces derniers ne sont capables de diriger une recherche qu'après une longue initiation, qu'après avoir consacré deux ou trois semestres, soit comme sujet, soit comme aide expérimentateur, à se familiariser avec les appareils spéciaux employés à l'Institut.

Le directeur d'un groupe est un personnage important; c'est de lui, de sa régularité au travail, de sa précision, de son initiative, de sa sagacité que dépend en très grande partie le succès du travail entrepris. Le sujet ou les sujets ont aussi leur part dans la réussite; la qualité fondamentale qu'on exige d'eux c'est la sincérité absolue. Un sujet doit

être avant tout consciencieux; il doit réagir naturellement, sans parti pris, surtout sans idée préconçue. Nous avons profondément admiré la sincérité, la bonne foi des sujets qui réagissaient dans les divers groupes, l'été dernier. Le sujet ne reste pas toujours le même. Il importe très souvent, pour dégager une loi, d'opérer sur une série d'individus. Aussi les aides, les condisciples des travailleurs, voire même les étrangers servent fréquemment de sujet aux expériences en train.

Les groupes dûment constitués, les travaux distribués, on désigne les salles où opéreront les travailleurs, les jours et les heures aux quels ils se réuniront ¹. Un tableau résumant ces diverses indications est appendu à l'entrée des locaux.

Les divers groupes de travailleurs installent leurs appareils, en vérifient le bon fonctionnement, puis, après une période d'essais pour s'orienter, commencent les expériences. Tous les résultats sont scrupuleusement annotés, et non seulement les résultats, mais toutes les circonstances qui font, si peu que ce soit, varier les conditions *objectives*, c'est-à-dire les incidents extérieurs, et *subjectives*, c'est-à-dire les dispositions du sujet. C'est au moment de tirer les conclusions d'une longue série d'expériences que l'on s'applaudit de cette régularité à noter les moindres incidents.

Fort souvent, presque toujours, on découvre dans ces données des relations insoupçonnées, des aspects entièrement nouveaux, et ce ne sont pas toujours les moins importants, de la question étudiée. Le cahier de notes est d'ailleurs indispensable quand, la recherche ayant abouti, on veut en publier le résultat.

Les travaux de M. Wundt, ceux de ses assistants et de ses élèves paraissent dans une revue spéciale : " Philoso-

¹ Il peut sembler, à première vue, étrange de fixer des jours et des heures déterminés pour des travaux de recherche scientifique. Ordinairement dans nos laboratoires, les élèves libres peuvent travailler quand il leur plait. En y réfléchissant bien on comprend mieux le système allemand : les recherches psychologiques demandent une patience, un sang-froid constant. Un travail divisé en périodes courtes, égales, pas trop rapprochées, sera seul assez régulier, assez soutenu, pour donner des résultats.

phische Studien „. Sept gros volumes, d'environ sept cents pages chacun, parus en moins de dix ans, et contenant une foule de travaux originaux et intéressants, témoignent hautement de la fécondité, de l'infatigable ardeur des membres du Séminaire de psychologie expérimentale et de la vitalité de l'Institut fondé par M. Wundt.

La Bibliothèque.

Le complément nécessaire des installations expérimentales est une bonne bibliothèque, renfermant, d'abord, les principaux traités techniques, les dictionnaires, les manuels pratiques, où l'élève puisse à chaque instant puiser le renseignement indispensable, trouver la solution d'une difficulté imprévue, rafraîchir ses idées sur l'énoncé d'une loi. A côté de ce fonds indispensable, la bibliothèque du laboratoire doit posséder les divers travaux spéciaux publiés sur la branche étudiée, surtout les revues qui tiennent le psychologue expérimentateur au courant du mouvement scientifique et des progrès réalisés dans les divers pays pour toutes les branches qui l'intéressent.

La bibliothèque de Leipzig ne dispose, pour tout subside, que d'une rétribution semestrielle fournie par les membres du Séminaire.

Parmi les livres de fond, à côté des œuvres purement philosophiques de Leibnitz, Kant, Herbart, Schopenhauer, se trouvent celles de Fechner, Stumpf, Ribot, Preyer, Taine, Bain, Spencer, Delbœuf, Bucola. Les traités de physiologie de Hermann et de Wundt, la physique médicale du même auteur, les travaux de Helmholtz, les archives de physiologie de Pfüger, etc., etc.

Toutes les revues importantes de psychologie sont régulièrement mises à la disposition des étudiants. La salle de lecture est ouverte toutes les après-midi. Le silence y est exigé. Aucun ouvrage de la bibliothèque, aucun numéro de revue ne peut être emporté à domicile par ceux qui les consultent.

Au moment où les différentes universités belges semblent s'accorder sur la nécessité de suivre dans l'enseignement de la psychologie l'orientation nouvelle qu'a prise cette science, nous avons cru utile d'appeler une fois de plus¹ l'attention sur ce qui a été fait en Allemagne pour la science qui nous intéresse. C'est pourquoi nous avons essayé de décrire, tel que nous l'avons vu fonctionner, l'établissement que les Allemands considèrent comme l'institut type de psychologie expérimentale.

Gand, 5 Mars 1892.

J. J. VAN BIERVLIET.

¹ Divers articles et comptes rendus se sont occupés de l'enseignement de la psychologie à Leipzig. Les uns sont trop sommaires, les autres ont été faits à un point de vue spécial. Les détails très nombreux et très exacts qu'a donnés M. le Dr Dwelshauwers dans son mémoire sur la psychologie de l'apperception sont fort intéressants, mais l'auteur, cela se comprend, ne décrit, en fait d'installations et d'appareils, que ce qu'il faut en savoir pour comprendre son travail.

ORATORES FETIALES.

Cicéron, *De legibus*, II, 9, 21 : “ Foederum pacis belli indotiarum (indutiarum *ex corr.*) oratorum fetiales iudices non sunt : bella disceptanto. ”

Tel est le texte des manuscrits ¹, qui est manifestement corrompu, et que l'on s'est ingénié à changer de diverses manières.

Deux mots font difficulté : *oratorum* et *non*.

Non a été fort bien corrigé en *nontii* (= *nuntii*) par Vahlen, qui compare Cic. in *Vatin.*, 15, 35 : *ut non NUNTIOS PACIS AC BELLI, non oratores, non interpretes senatus deligere posset*, et Platon, *Hipp. mai.*, 281 A : *πρεσβευτήν, ἡγουμένην δικαστήν καὶ ἄγγελον ἱκανώτατον εἶναι τῶν λόγων*. — Jordan ² a voulu lire, en conservant *non* : *oratores fetiales <sunt>*, *iudices non sunt*. Mais cela n'est pas possible, car les féciaux avaient à examiner les points litigieux, à faire des enquêtes et à émettre des avis : ils étaient donc réellement *iudices*. V. Varron, *De vita populi Romani*, lib. III, dans Nonius Marcellus, p. 618 éd. Quicherat : “ Si autem legati violati essent, qui id fecissent, quamvis nobiles essent, uti dederentur civitati, statuerunt; fetialesque viginti, qui de his rebus cognoscerent, IUDICARENT et statuerent, constituerunt ”. Ajoutons que Denys d'Halicarnasse (II, 72) appelle les féciaux *εἰρηνοδίται*. Les deux termes *iudices*, *nuntii* résument parfaitement la double compétence des féciaux : 1° comme *iudices* (*foederum, pacis*, etc.), ils sont les dépositaires et les interprètes du droit international (*ius fetiale*) : ils sont consultés sur les points litigieux, sur les cas difficiles, sur les formalités à remplir pour ne faire que des guerres et des traités irréprochables au point de vue du droit;

¹ A part la mauvaise leçon *bella disceptatio*, qui a été corrigée depuis longtemps en *bella disceptanto*.

² *Kritische Beiträge zur Geschichte der Lateinischen Sprache*, p. 232. Berlin, 1879.

2° comme *nuntii*, ils sont chargés d'aller porter au peuple agresseur les réclamations du peuple romain, etc., etc.

Reste le mot *oratorum*, où il m'est impossible, à cause de l'équivoque, de voir le génitif de *orator*. Jordan écrit avec raison, je crois, *oratores* (l'altération de *oratores* en *oratorum* s'explique par le voisinage de *indotiarum*). Mais il s'est trompé en faisant de *oratores* le prédicat de *fetiales* et en suppléant *sunto* (v. plus haut). Je regarde *fetiales* comme un adjectif qualifiant *oratores*. On trouve généralement *fetialis* employé substantivement, mais il est resté adjectif dans les expressions *fetiales legatos* (Varron, *De vita populi Romani*, lib. II, dans Nonius, p. 618 éd. Quicherat), *legatum fetialem* (T. Live, IX, 11, 11), *sacerdos fetialis* (Wilmanns, *Exempla I. L.*, n° 1166 et 1203^b; Renier, *Insc. rom. de l'Algérie*, n° 1808). — *Oratores* = *legati*. V. Paul. ex Festo : " ADORARE apud antiquos significabat agere; unde et legati oratores dicuntur, quia mandata populi agunt. „ Id. : " ORATORES ... Hi modo appellantur legati „. Festus : " ORATORES ... Eos nostri antiqui pro legatis appellant, ut Cato, etc. „ Plaut., *Poen.*, I, 2, 171 : *Impias, here, te : oratorem verberas*. Térence, *Hec.*, prol. II, 1 : *Orator ad vos venio ornatu prologi*, avec la note de Donat : " *Oratorem* audire oportere jus gentium est : *oratorem* non licet iniuriam pati „. Et surtout Varron dans Nonius, *l. cit.* : " ... *fetiales legatos* res repetitum mittebant quattuor, quos ORATORES vocabant¹. „ Ce sens du mot *orator* est archaïque; or, l'on sait que Cicéron s'est appliqué à donner au style de ses lois une couleur d'antiquité. Ainsi *oratores fetiales* = *legati fetiales* = *fetiales* tout court.

Nous lirons donc : " *Foederum pacis belli indotiarum oratores fetiales iudices nontii sunt* : *bella disceptanto* „.

Les quatre génitifs *Foederum, pacis, belli, indotiarum* dépendent des deux termes *iudices, nontii*, qui sont coordonnés par asyndéton et qui forment le prédicat de *oratores fetiales*.

PAUL THOMAS.

¹ Le titre d'*oratores* a pu être appliqué à tout le collège des féciaux, à raison de l'importance de cette partie de leurs fonctions.

SUR LA NÉGATION EXPLÉTIVE.

NOTE ADDITIONNELLE PAR J. DELBŒUF.

Professeur à l'Université de Liège.

J'ai adressé un exemplaire de mes *Réflexions Grammaticales* parues dans la dernière livraison de 1891 à M. le professeur Tobler de Berlin. Dans la lettre qu'il m'écrivait à cette occasion, il me signale dans Lessing (*Emilia Galotti*, II, 6) une phrase tout à fait analogue à celle de M. Proal, où *contester* s'était substitué à *soutenir*. La voici. La mère dit à sa fille : "Gott! wenn dein Vater das wüsste! wie wild er schon war, als er nur hörte, dass der Prinz dich jüngst *nicht ohne Missfallen* gesehen!" Traduction : "Le prince t'a vu *non sans déplaisir*." Dans cette phrase *nicht ohne Missfallen* est mis pour *nicht ohne Wohlgefallen*, ou bien *nicht mit Missfallen*. De même dans la traduction, *non sans déplaisir* vient au lieu de *non sans plaisir* ou bien *non avec déplaisir*.

Mais voici qui est tout aussi curieux. Mon jeune ami et collègue Léon Parmentier, de l'université de Gand, me signale dans Euripide (Erechthée, fragment 360, Nauck 2^e édition), ces deux vers absolument semblables à ceux de l'Antigone de Sophocle (3-5) rappelés dans mon article :

οὐκ ἔσθ' ἐκούσης τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἄτερ
προγόνων παλαιὰ θεσμί' ὅστις ἐκβαλεῖ.

La traduction donne tout naturellement :

Il n'est personne qui *sans* mon assentiment
Trangressera les lois antiques des ancêtres.

Où *sans* est mis pour *avec*, comme dans le grec ἄτερ est mis pour μετά.

" Mais, ajoute M. Parmentier, que de conjectures absurdes! Walkenaer veut corriger ἄνερ (ψυχῆς, ἄνερ); Elmsley, πάτερ; Bothe, ἀνῆρ, etc. "

De sorte que la solution que j'ai donnée, il y a quinze ans (tome XIX, 2 livr. de la *Revue de l'Instruction publique*), de cette *crux philologorum* a beaucoup de chances d'être la vraie. Comparer d'ailleurs le latin, où l'on voit, dans des phrases négatives, *neque* remplacer *et* ou *vel*; par exemple : Lucr. V, 889, 926; Virg. *Aen.* XI, 43; Cic. *Or.* 221; Liv. XXVI, 42, 2.

COMPTES RENDUS

Étude critique sur l'opuscule de *aleatoribus*, par les Membres du Séminaire d'histoire ecclésiastique, établie à l'Université catholique de Louvain. Louvain, 1891. 133 p.

La *Revue critique* résumait, il n'y a pas bien longtemps ¹, ce qui avait été écrit, dans ces dernières années, sur le *de aleatoribus*. Il en est de cet écrit comme du livre des *Philosophumena*. Malgré les nombreuses recherches que l'on a faites, le nom de l'auteur nous reste inconnu, et les savants ne sont d'accord que sur un seul point, c'est sur l'importance de chacun de ces ouvrages. Il y a quelques années, M. Harnack étudia à nouveau le *de aleatoribus* et crut pouvoir en assigner la paternité au pape St Victor; cet opuscule devenait ainsi l'écrit chrétien le plus ancien qui ait été fait en latin. Le travail de M. Harnack suscita quantité de recherches nouvelles. Le Séminaire d'histoire ecclésiastique de Louvain consacra ses travaux de 1890-1891 à l'étude du petit opuscule, et le résultat des discussions de ses membres fut une étude critique fort savante, dont je suis heureux de pouvoir admettre les principales conclusions. Je résume en peu de mots l'état de la question.

L'opuscule *de aleatoribus*, ou des joueurs de dés, se compose de onze chapitres. Il est on ne peut plus intéressant. Il nous entretient en effet de la passion du jeu très répandue dans l'empire romain. C'est un chrétien qui s'adresse à ses corréligionnaires, dans le but de les corriger d'une passion à laquelle ils se livrent tout comme les païens. Les considérations émises sont d'un justesse remarquable et d'une morale des plus élevées; elles s'appliquent aussi bien aux joueurs de nos jours qu'à ceux qui fréquentaient les salles de jeux des premiers siècles de l'empire ². Pendant longtemps on a rangé le *de alea-*

¹ 1890. II, p. 363-369.

² Cf. *Juv.* I, 87.

toribus parmi les écrits de S. Cyprien (Ev. de Carthage depuis 248 + 14 sept. 258). Il y en a cependant qui l'attribuent à quelque autre évêque d'Afrique, ou même à un évêque de Rome; M. Harnack veut encore préciser davantage en nommant le pape S. Victor (pape depuis 189 + 197/202).

Les auteurs de l'*Etude critique* arrivent à une conclusion à laquelle je crois pouvoir souscrire: l'opuscule est une homélie prononcée dans une église de Rome, par un pontife de Rome qui vivait après S. Cyprien, notamment par un successeur de S. Corneille. Sa date se place entre les années 250 et 350.

Après avoir parlé des divers manuscrits et avoir indiqué le Parisiensis D. 13047, datant du IX^e siècle, comme le meilleur, nos auteurs publient le texte en suivant en grande partie l'édition de Hartel, et donnent ensuite une traduction française fort exacte. On n'avait plus publié de traduction française depuis celle de J. Tigeou de 1574. Parmi les pages les plus intéressantes de cette *Etude critique*, nous citerons le chapitre consacré à l'histoire du jeu de dés chez les anciens et principalement à Rome. On nous rappelle les noms de joueurs célèbres, tels qu'Antoine, Auguste, qui perdit d'un seul coup 20,000 HS, Claude qui écrivit une histoire du jeu, Néron, Domitien, Commode. On eut beau consacrer un titre spécial du Digeste à l'interdiction des jeux de hasard (XI. 5), Justinien eut beau les défendre par une Constitution spéciale (C. III. 43): rien n'y fit. Nos auteurs n'ont pas connu l'intéressant travail de M. Becq de Fouquières, *Les jeux des anciens*¹: ils y auraient rencontré maint détail dont ils auraient pu profiter. Ils ignorent aussi les monuments qui nous représentent des joueurs. Il n'eût pas été inutile de rappeler que Polygnote, dans ses peintures de la Lesché de Delphes, avait représenté à gauche² Palamède, auquel la tradition attribuait l'invention du jeu de dés, jouant à son jeu avec Thersite. Je signalerai encore les nombreux vases qui nous représentent des joueurs de dés³.

¹ Paris, 1873. p. 305 et sqq.

² CH. LENORMANT. *Mém. sur les peintures que Polygnote avait exécutées dans la Lesché de Delphes*. Bruxelles, 1863. p. 70.

³ Ainsi DE WITTE. *Catalogue Durand* n^{os} 320, 385, 398 à 403,

Nos auteurs prouvent à l'évidence que le *de aleatoribus* est une homélie; le ton même de l'opuscule en est une preuve convaincante. Ils prouvent également bien que cette homélie n'a pu être prononcée par St Victor. Je m'étonne cependant qu'ils n'aient pas songé à tirer un argument de ce qu'on lit au chapitre premier. On s'y aperçoit bien vite que l'évêque qui y parle est convaincu de sa primauté sur tous les autres évêques, et que cette primauté est universellement reconnue. Or, si S. Irenée reconnaît déjà cette primauté¹, ce n'est cependant qu'après le pontificat de S. Victor que cette reconnaissance est devenue générale et cela grâce à la position prise par S. Victor lui-même dans sa lutte contre les Quartodécimans. Ce n'était donc qu'un de ses successeurs qui pouvait parler comme on le fait au commencement du *de aleatoribus*. Il nous paraît aussi que c'est à tort qu'on veut restreindre (p. 43 et suiv.) l'importance de la passion du jeu parmi les chrétiens du III^e siècle. Si un pape a cru nécessaire de consacrer une homélie spéciale aux débordements de cette passion, c'est bien une preuve évidente que cette passion exerçait de cruels ravages parmi les chrétiens, notamment parmi ceux de Rome, et les éloignait de leurs devoirs.

Quoiqu'il en soit de ces points de détail, l'ouvrage est d'une valeur scientifique sérieuse. Les historiens pourront le consulter avec fruit et les philologues liront avec grand intérêt le chapitre qui est consacré au latin d'Afrique des chrétiens du III^e siècle.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ *Adv. haer.* III. 3. Le texte de Tertullien, *de pudicit.* I est postérieur de quelques années.

J. P. WALTZING : Le Recueil général des inscriptions latines (*Corpus inscriptionum latinarum*) et l'épigraphie latine depuis 50 ans. Louvain, 1892. 155 p.

Au moment où le *Corpus* de Berlin est bien près d'être achevé, M. Waltzing a cru, non sans raison, qu'il pouvait y avoir quelque utilité à faire l'histoire de ce chef-d'œuvre de l'érudition contemporaine, une des œuvres les plus considérables qui aient jamais été entreprises. L'auteur y a rattaché quelques considérations sur l'histoire de l'épigraphie au XIX^e siècle, et son travail vient ainsi compléter heureusement l'histoire de l'épigraphie de M. de la Blanchère, qui s'arrête précisément à la publication du *Corpus* de Berlin.

M. Waltzing insiste d'abord sur la nécessité de la publication d'un *Corpus inscriptionum latinarum*. Celle-ci résulte de l'utilité des études épigraphiques pour la connaissance de l'histoire et de la civilisation de l'antiquité et des difficultés presque insurmontables que présentaient jadis les recherches épigraphiques. L'auteur résume avec une rare précision les immenses services rendus par l'épigraphie à la science de l'antiquité. Peut-être aurait-il pu insister davantage sur les institutions et sur les diverses organisations qui, sans le secours de l'épigraphie, nous seraient restées complètement inconnues. Citons la loi du maximum de Dioclétien, le tarif d'octroi municipal de 202 découvert par L. Renier à Zará (Wilmanns 2738), monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'économie politique pendant la période impériale, et la *lex Metalli Vipascensis*, découverte à Aljustrel (Portugal) et conservée au musée de Lisbonne¹, qui nous initie à l'exploitation des mines.

En exposant l'état de l'épigraphie avant la publication du *Corpus*, M. Waltzing passe en revue les principaux recueils publiés depuis la Renaissance, insiste sur leurs défauts, sur la difficulté d'y séparer les inscriptions authentiques des

¹ M. Waltzing se contente de la citer p. 109. Nous aurions désiré qu'il en eût montré toute l'importance cf. *Eph. ep.* III, 105-189, ESTACIO DA VEIGA. *A tabula de bronze de Aljustrel*, Lisboa, 1880.

inscriptions fausses, et sur l'impossibilité de connaître toutes les inscriptions découvertes, éparpillées comme elles le sont dans un nombre incalculable de revues et de publications séparées. Dans cet exposé M. Waltzing oublie de nous faire connaître ce qui distingue les humanistes des épigraphistes modernes. Pour ceux-ci les monuments épigraphiques constituent des sources de première valeur; employés suivant une critique rigoureuse, ils doivent servir de base à toute étude relative à l'antiquité; avant Marini les inscriptions, tout autant que les monuments de l'Antiquité figurée, n'étaient pour la plupart des savants que des objets de curiosité.

C'est à la Flandre que revient au XVI^e siècle la première place dans l'histoire de l'épigraphie. Il n'eût donc été que juste de rappeler plus longuement que ne le fait M. Waltzing, les immenses services rendus à la science par Martin Smetius. La préface de son célèbre recueil ¹, édité par Juste Lipse, est datée de Sleydinge, du 1^{er} février 1565. Ce recueil, le premier de tous les recueils généraux, est resté le meilleur de tous jusqu'à la publication du *Corpus* de Berlin. C'est, je suppose, par suite d'un *lapsus calami* que M. Waltzing range Juste Lipse parmi les Hollandais. Lui-même, dans sa lettre à Jean Woverius ², nous apprend qu'il naquit le 18 octobre 1547 à Isque, dépendance d'Overysse en Brabant. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici que ce Jean Woverius ou Jan Vanden Wouwer (né à Anvers le 28 mai 1578) a été le premier à publier un essai d'encyclopédie de la philologie : *de polymathia tractatio, integri operis de studiis veterum ἀποσπασμάτων* ³.

De plus Philippe Van Winghe (et non Jean, comme l'écrit M. Waltzing) méritait mieux qu'une simple mention. Ce louvaniste, neveu de l'antiquaire Antoine Morillon, serait devenu un des premiers archéologues du XVI^e siècle s'il n'était mort tout jeune à Florence, en 1592. Il fut le premier

¹ *Inscriptionum antiquarum quae passim per Europam liber*. Anvers, Plantin, 1588.

² 87^e des *Epistolarum selectarum centuria miscellanea*. Elle fut rééditée récemment par M. P. BERGMANS, sous le titre de : *L'auto-biographie de Juste Lipse*. Gand, *Messenger des Sc.*, 1889.

³ Hambourg, 1604. Cf. БОЕКХ. *Encykl. d. phil. Wiss.* Leipzig, 1886. p. 37.

à prendre des copies exactes des peintures des catacombes; malheureusement son travail est perdu et nous ne possédons que des copies de ses dessins ¹. Le manuscrit de son recueil d'inscriptions sacrées et profanes, conservé à la bibliothèque de Bruxelles, est rangé parmi les plus précieux recueils que nous possédions ². Remarquons aussi que le nom de Gruterus n'est pas J. Gruyters (p. 18) mais bien Jan Gruytere ou Van Gruytere. Il était né à Anvers le 3 décembre 1560.

M. Waltzing consacre le second chapitre de son savant travail à l'étude des projets antérieurs au *Corpus* de Berlin. Ce sont ceux de Scipio Maffei et Seguiet, de Gaetano Carcano, du danois Kellerman et enfin celui de l'Académie des inscriptions, qui malheureusement n'aboutit point. C'est à M. Egger qui revient l'honneur d'avoir écrit (3 août 1843) le rapport de la Commission nommée le 4 juillet 1843 par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique et qui a attaché son nom à tant de progrès scientifiques. Si le projet ne fut pas mis à exécution, au moins le plan proposé par M. Egger, plan qui se basait sur l'ordre géographique abandonné depuis Apianus, fut adopté dans ses principes généraux par l'Académie de Berlin.

L'auteur fait ensuite l'historique du *Corpus* de Berlin. Il nous indique les difficultés qu'on eut à surmonter, la méthode adoptée, les travaux préparatoires exigés pour la publication de chaque volume, la rigueur établie à l'égard des inscriptions fausses et même des douteuses. A cet exposé on reconnaît la main d'un homme qui a longuement manié et pratiqué le *Corpus*, et il en résulte pour le lecteur cette impression que jamais œuvre d'érudition n'a été entreprise et menée à bonne fin avec un esprit aussi scientifique et une méthode aussi rigoureuse que le *Corpus* de Berlin.

L'honneur en revient à Th. Mommsen. Malgré le grand nombre de savants qui l'ont secondé dans son travail, c'est lui qui a été l'âme de l'œuvre entière et pas une page n'a été publiée sans qu'elle n'ait passé sous ses yeux. Il convient de

¹ J. WILPERT, *Die Katakombengemälde und ihre alte Copien*. Freiburg, 1891, p. 13, 17, 72.

² DE ROSSI, *Bull. arch. crist.* 1865, p. 80; *Inscript. christ.* I. p. XIX.

citer aussi Henzen et de Rossi. A eux trois ils ont constitué un nouveau triumvirat que nous pourrions appeler le triumvirat épigraphique du XIX^e siècle.

Veut-on se rendre compte de l'étendue de l'œuvre? Elle comprend actuellement quatorze volumes in folio, dont plus d'un se compose de plusieurs tomes. Le nombre d'inscriptions publiées s'élève, en y comprenant celles qu'en trouve dans l'*Ephemeris* et le supplément de Païs, et dans les deux suppléments parus depuis la publication du travail de M. Waltzing, à 112,315 authentiques et 9393 fausses. M. Waltzing estime qu'après l'achèvement du *Corpus* le nombre sera de 125,000; je crois être dans le vrai en le portant à 150,000.

Une des parties les plus intéressantes du travail de M. Waltzing, ce sont les diverses notices qu'il consacre aux savants qui ont collaboré au *Corpus*, soit directement soit indirectement¹ : elles constituent une véritable histoire de la science épigraphique au XIX^e siècle.

Après une lecture des plus attentives du travail de M. Waltzing, je n'ai pu trouver à reprendre que des vétilles, des détails, je dirai des coquilles. L'auteur me semble trop modeste en disant que son ouvrage ne s'adresse qu'aux profanes. Les épigraphistes trouveront aussi à apprendre bien des choses dans ce mémoire, d'une érudition aussi solide qu'étendue et d'une science aussi sûre qu'exacte. On s'est plu quelquefois à dire que depuis le XVI^e siècle l'épigraphie avait été négligée dans notre pays. Le travail de M. Waltzing vient prouver bien dignement le contraire, et nous fait désirer de ne pas devoir attendre trop longtemps pour pouvoir lire son mémoire sur les corporations ouvrières que l'Académie a couronné il y a quelques années déjà.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ Je fais deux remarques de détail : (p. 62) la *Roma Sotterranea* de de Rossi n'a jamais été traduite en français; (p. 34) la fin du t. IX de *Borghesi*, sera publiée par MM. Heron de Villefosse, Waddington et Cuq.

HÜLSEN und LINDNER. **Die Alliaschlacht. Eine topographische Studie.** Rom, 1890. 33 p. et 1 cart.

De tous les faits de l'histoire primitive de la République romaine, il n'y en a aucun, pas même la défaite de Caudium, qui soit resté aussi vivace dans la mémoire des Romains que la bataille de l'Allia de 390. Dans les premiers temps de l'empire le 18 juillet était encore classé au nombre des *dies religiosi atri*; et lorsque, le 21 février de l'an 4, la mort de Caius Caesar, fils d'Agrippa et de Julie et petit fils d'Auguste, enleva au peuple romain une de ses plus grandes espérances, les décurions de Pise ne purent comparer cette calamité publique qu'au *dies Alliensis* et proposèrent que dorénavant "*diemque eum quo die C. Caesar obiit qui dies est ante diem VIII Kalendas martias pro Allienſi lugubrem memoriae prodi*"¹.

Malgré l'importance de la défaite infligée par les Gaulois aux Romains, les auteurs anciens ne sont guère d'accord sur le point de savoir où se livra la bataille, et les savants modernes ont émis diverses hypothèses pour identifier l'Allia avec un des nombreux affluents du cours supérieur du Tibre.

Tite Live (V. 37), dans sa description plus littéraire qu'historique du combat de 390, place, tout comme Plutarque (Cam. 18), le lieu de la bataille sur la rive gauche du Tibre. Du récit de Diodore de Sicile (XIV. 113-116) on doit conclure que la bataille fut livrée sur la rive droite du fleuve.

L'Allia, petite rivière qui descend des monts Crustumiens, n'est autre que l'actuelle Bettina qui, à la hauteur du 11^e mille de la *via salaria* (16 kilom. de Rome), se jette dans le Tibre (rive g.). C'est dans la plaine entre l'Allia et le Tibre que se livra la bataille, d'après Tite Live, et la plupart des historiens modernes ont cru à la véracité de cette assertion. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a comparé le récit de Tite Live avec celui de Diodore. Celui-ci a suivi les indications fournies par Fabius Pictor, et personne n'ignore que la valeur historique de Diodore, surtout pour les premiers siècles de la République, est de loin supérieure à celle de Tite Live. C'est ce qui a amené

¹ Cen. Pis. II. 33.

M. Mommsen à placer la bataille sur la rive droite du fleuve et cela en face de l'embouchure de l'Allia ¹; M. Beloch a été jusqu'à vouloir placer l'Allia parmi les affluents de la rive droite du Tibre : hypothèse qui est inadmissible ².

Les données des historiens anciens ne concordant en rien, l'étude topographique pouvait seule décider qui, de Tite Live ou de Diodore, avait raison. C'est cette étude qu'ont entreprise MM. Hülsen et Lindner, dans le travail très-conscientieux que nous analysons ici et qu'ils ont dédié au Comte de Moltke, — qui avait décrit lui-même cette contrée dans ses célèbres *Wanderungen um Rom* (1880), — à l'occasion du 90^{me} anniversaire de sa naissance (26 oct. 1800).

Déjà en 1882 M. O. Richter avait prouvé, par son savant article sur les Fabii à la Cremera (Hermes XVII 425-440), de quelle grande utilité l'étude topographique peut être pour l'interprétation des textes et comment elle supplée à l'imperfection des notices fournies par les auteurs anciens sur l'histoire des premières guerres que la République romaine eut à soutenir,

MM. Hülsen et Lindner arrivent à des résultats non moins concluants : nous les résumons ici en peu de mots.

Les habitants de Clusium, qui avaient refusé de prendre part à la résistance de Véies, envoient demander du secours à Rome contre les Gaulois Sénons, qui assiègent leur cité. Le sénat se contente d'envoyer comme députés aux Gaulois les trois fils de M. Fabius Ambustus. Les Gaulois refusent d'obtempérer aux injonctions des députés romains et, ayant vu ceux-ci se placer à la tête des troupes étrusques, ils envoient à leur tour une députation à Rome afin d'exiger une juste réparation. Les Romains répondent à cette juste réclamation en élisant les trois Fabii tribuns militaires avec puissance consulaire.

Les Gaulois, au nombre de 70,000, marchent sur Rome. Rome ne peut leur opposer que 40,000 hommes, parmi lesquels on ne compte pas 24,000 soldats d'élite. Tous les auteurs s'accordent à admettre que le gros de l'armée romaine était posté dans une plaine et que les troupes les moins aguerries avaient été

¹ Röm. Forsch II, 297-381.

² B. d. I., 1877. p. 55.

placées sur les hauteurs. Celles-ci sont attaquées en premier lieu, descendent dans la plaine et y jettent le trouble dans les phalanges romaines. Au milieu du désordre, les Romains prennent la fuite et se réfugient à Véies.

Les Gaulois, partis de Clusium, n'ont pu que suivre la vallée de la Clanis, rivière qui se jette dans le Tibre à l'est de Volsinii. Arrivés au confluent de la Clanis et du Tibre, ils ont dû descendre vers Rome en suivant la rive droite du fleuve, car sinon ils auraient dû passer le fleuve; or aucun auteur ancien ne mentionne le passage du Tibre par les Gaulois. Sans même tenir compte de cet argument *a silentio*, on doit se demander si la nature du terrain entre l'Allia et la rive gauche du Tibre permet de supposer qu'on ait pu y livrer une bataille où plus de cent mille hommes ont été engagés. La plaine n'y a qu'une largeur moyenne de 2,500 m. et les collines environnantes sont très-abruptes. Impossible de placer le combat sur la rive gauche de l'Allia: les troupes romaines n'auraient pu s'y mouvoir, vu que le défilé de Marigliano commence à 500 m. au sud de la rivière. Si l'on admet que le combat a été livré sur la rive droite de la rivière, les troupes romaines auraient eu l'Allia sur les derrières. Or quelque grande qu'ait été la légèreté tout autant que l'inexpérience militaire des tribuns consulaires, défauts que Tite Live reconnaît lui-même, on ne peut cependant supposer qu'ils aient poussé la folie jusqu'à laisser l'Allia derrière eux. De plus, la plaine de la rive droite n'est pas assez étendue. MM. Hülsen et Lindner raisonnent ici (p. 23) à tort, comme si la phalange était déjà abandonnée. Cela est inexact. Ce ne fut probablement qu'après la prise de Rome, que Camille changea l'ordre de bataille et remplaça le carré compact connu sous le nom de phalange par les trois rangs de dix manipules chacun¹. Du reste ceci ne vient en rien modifier les conclusions des auteurs. On peut parfaitement raisonner comme si ces divisions avaient déjà été introduites, parce que Tite Live nous apprend que les tribuns étendirent le front bien plus que de coutume, afin de ne pas être entourés par les Gaulois. Si 24,000 hommes se

¹ BOUCHÉ-LECLERCQ. 276; MARQUARDT, 322.

trouvaient dans la plaine, on peut admettre que la ligne de front égalait ce qu'elle fut après la réforme introduite par Camille, et cela à cause de ce que nous apprend Tite Live. Ceci nous amènerait à admettre une ligne de front de 1770 m. Les troupes n'auraient donc eu pour se mouvoir qu'une étendue de 730 m. de long, ce qui devait rendre tout mouvement impossible.

De plus les alliés (*subsidiarii*) sont placés sur les hauteurs escarpées. Les Gaulois les attaquent en premier lieu. Ils ne s'enfuient pas vers Rome en suivant le plateau qu'ils occupent, mais descendent des hauteurs abruptes dans la plaine, y jettent le trouble au milieu des troupes romaines et tous ensemble, au lieu de chercher un refuge dans *Fidenae* (Villa Spada) et se rapprocher ainsi de Rome¹, se jettent dans le Tibre; et ceux d'entre eux qui parviennent à gagner la rive dr. s'enfuient à Veies. Or Veies n'est pas plus près de l'Allia que Rome. Pourquoi donc se jeter dans le Tibre et chercher à atteindre Veies, alors qu'ils étaient si près de *Fidenae*. Toutes ces difficultés, toutes ces invraisemblances disparaissent lorsque, rejetant les données de Tite Live et admettant les indications fournies par Diodore, on cherche le lieu de la bataille sur la rive droite du fleuve, en face de l'embouchure de l'Allia. Le terrain y est plus uni, les collines moins roides, moins abruptes. Les Gaulois y ont attaqué d'abord les *subsidiarii*, ceux-ci sont descendus dans la plaine et se sont enfuis vers Veies par le défilé de *Prima porta*. Quelques soldats de la plaine les suivent, mais bientôt la masse des troupes de la plaine est entourée par les Gaulois; alors le défilé de *Prima porta* ne leur est plus accessible et il ne leur reste qu'à se jeter dans le Tibre pour gagner *Fidenae* et de là Rome.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte publiée par MM. Hülsen et Lindner pour se convaincre que la bataille de l'Allia n'a pu se livrer que sur la rive droite du Tibre, en face de l'embouchure de la Bettina.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ Si la bataille s'était livrée sur la rive gauche du Tibre, les Gaulois en marchant sur Rome auraient dû commencer par s'emparer de *Fidenae*; or, les auteurs n'en disent rien.

M. MANITIUS. Geschichte der Christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrhunderts. Stuttgart, Cotta, 1891. VI et 518 pages.

Il est certainement peu de sujets d'étude plus intéressants que celui qui est abordé dans ce livre. La connaissance de la littérature chrétienne de la fin de l'empire romain et du commencement du moyen âge est, en effet, à tous les points de vue, d'une importance capitale. En face de la décadence irrémédiable de la culture antique, elle apparaît comme la manifestation aussi brillante qu'énergique d'une civilisation nouvelle. Et d'ailleurs, quand bien même elle ne compterait pas, et en grand nombre, des écrivains de premier ordre, elle attirerait encore invinciblement la curiosité de l'historien. Car une littérature ne mérite pas seulement d'être étudiée pour la beauté des ouvrages qu'elle a produits. Son importance se mesure bien plutôt à l'action qu'elle a exercée sur l'humanité. Et s'il en est ainsi, la littérature chrétienne du bas empire a droit à toute notre attention. Car elle a été, pendant des siècles, l'éducatrice du moyen âge. Ce n'est ni Virgile, ni Horace, ni Cicéron, ni Salluste qui ont influencé la pensée des hommes ayant vécu après les invasions : c'est S. Augustin, S. Grégoire le grand, Sedulius, Prudence, Arator, etc. Ce que le moyen âge a connu de la littérature payenne, il ne se l'est point assimilé. La pensée antique ne l'a point pénétré. Sans doute, ses hagiographes, ses chroniqueurs, ses poètes ont cru longtemps devoir parsemer gauchement leurs écrits de quelques vers d'Ovide ou de Virgile, de quelques phrases de Salluste ou de Cicéron : mais c'étaient là de simples procédés d'une rhétorique barbare. L'antiquité classique n'a guère été, en somme, pour le moyen âge, qu'un magasin d'oripeaux littéraires. Il lui empruntait à l'occasion des lambeaux de phrases, de même qu'il se servait de camées pour confectionner des sceaux, ou qu'il prenait, dans les ruines des temples, des chapiteaux pour couronner les colonnes des églises. Mais de ces faits isolés, de ces singularités, de ces bizarreries, on ne peut rien conclure. Et la présence d'un vers de l'Enéide dans un auteur du X^e siècle

n'a pas plus d'importance que celle d'un fragment de sculpture antique dans une cathédrale romane.

En réalité, le moyen âge n'a connu de la culture gréco-romaine que ce qui en a été conservé par l'église. Mais ce que l'église a conservé, elle l'a en même temps profondément modifié. De l'antiquité, elle n'a en quelque sorte gardé que les formes extérieures : l'esprit a été changé complètement. Si la littérature chrétienne a continué à se servir de la prosodie et, jusqu'à un certain point, de la rhétorique romaine, l'inspiration qui l'anime n'a pourtant plus rien de commun avec le génie antique. Il y a bien eu, ça et là, quelques poètes, Ausone et Sidoine Apollinaire, par exemple, demeurés payens par l'esprit, mais ceux là précisément sont restés sans influence après la disparition, au V^e siècle, de la société lettrée et des dilettantes.

On connaissait déjà par le bel ouvrage d'Ebert les caractères principaux de la littérature chrétienne du bas empire et du haut moyen âge. Mais le sujet est encore bien loin d'être épuisé et M. Manitius a été très heureusement inspiré en entreprenant d'écrire une histoire de la poésie chrétienne du IV^e au VII^e siècle. Le nom de M. Manitius est bien connu des spécialistes. On lui doit un grand nombre de dissertations, de recherches de détail et de notes parues dans le *Neues Archiv*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, dans la *Zeitschrift für die Österreichischen Gymnasien*, dans le *Rheinisches Museum*, etc. C'est dire qu'il a de son sujet une connaissance très exacte, très précise : on ne peut lui reprocher aucune erreur, aucune omission grave. Par malheur, M. Manitius n'a pas voulu écrire seulement pour ses confrères en érudition. Son livre ne s'adresse pas exclusivement aux philologues ; il est destiné manifestement au grand public : il se présente comme une *histoire* de la poésie chrétienne. On a donc le droit d'exiger de lui des qualités que l'on ne songerait pas à demander à de simples *Beiträge*. On s'attend à y trouver un tableau d'ensemble de la poésie chrétienne des premiers siècles, quelques idées neuves sur le rôle joué par les différents auteurs, sur l'influence exercée par leurs œuvres, sur le milieu dans lequel ils se sont développés. On espère, qu'après avoir terminé la lecture de l'ouvrage, on comprendra

mieux le caractère et l'activité de ces personnages si curieux, si attachants : Prudence, S. Ambroise, S. Paulin de Nole, Dracontius, S. Grégoire le Grand, S. Colomban. Cet espoir, il faut bien le dire et le déplorer, sera déçu. Le livre manque absolument d'originalité et de vie. Il se compose d'une série de monographies mises bout à bout et sans lien les unes avec les autres. Excellent peut-être dans un ouvrage de pures recherches, ce plan n'est évidemment pas celui qui convenait à une véritable histoire. Avec tous les caractères d'un manuel, le livre de M. Manitius a cependant la prétention de ne pas être un manuel. Il ne satisfera complètement, me semble-t-il, ni les érudits, qui le ne le trouveront pas assez poussé dans le détail, ni le grand public, qui le trouvera trop sec et trop incolore.

L'ouvrage se compose de trois livres. Le premier est intitulé : la poésie chrétienne du III^e au IV^e siècle. Après un chapitre consacré aux origines de la poésie chrétienne, l'auteur passe en revue les divers poètes chrétiens de l'Espagne, de la Gaule et de l'Italie. Il a adopté, pour les livres suivants, le même cadre géographique. Le livre II, traitant de l'âge d'or de la poésie chrétienne au V^e siècle, est subdivisé en trois chapitres relatifs à la Gaule, à l'Espagne, à l'Italie et à l'Afrique. Dans le livre III, décadence de la poésie chrétienne, on retrouve la même division : Italie, Espagne et Afrique, Gaule, Irlande et Angleterre. Il n'y a rien je pense, à objecter contre ce classement géographique des poètes chrétiens. Mais on peut reprocher à M. Manitius de n'avoir pas toujours été conséquent. Il place, par exemple, en Italie S. Paulin de Nole, qui est né en Gaule et dont les œuvres présentent, au plus haut degré, tous les caractères du génie gaulois¹. Ailleurs, on trouve S. Colomban parmi les Italiens. D'autre part, le classement géographique interrompt parfois d'une manière assez bizarre l'ordre chronologique. Tandis que Prudence est rangé parmi les poètes espagnols du IV^e siècle, S. Paulin de Nole figure parmi les poètes italiens du V^e.

¹ Ebert, I, 293 suiv. Il importe peu que S. Paulin ait passé la plus grande partie de sa vie en Italie, si par ses écrits il se rattache à la Gaule.

Pourtant ces deux personnages sont strictement contemporains, le premier étant né en 348 et le second en 353.

Si le plan général de l'ouvrage a quelque chose de mécanique, si les compartiments en sont trop rigides, on retrouve dans le détail le même défaut. Chaque chapitre est divisé en un certain nombre de paragraphes. Chaque paragraphe est consacré à un poète et chacun est bâti sur le même plan : 1° quelques mots de biographie; 2° nomenclature des poèmes de l'auteur et analyse de chacun d'eux; 3° courtes observations sur la valeur littéraire de ces poèmes, sur leurs sources, sur leur influence, etc. On voit tout ce qu'un pareil plan a de monotone et de peu littéraire. Ce défilé de monographies, toujours les mêmes, fatigue à la longue.

L'auteur aurait dû, semble-t-il, distraire de loin en loin le lecteur par quelques tableaux d'ensemble de la poésie chrétienne aux diverses périodes : il aurait dû donner plus d'ampleur et plus de relief aux introductions, beaucoup trop brèves, qui précèdent chacun des livres de son ouvrage. M. Manitius semble n'avoir point suffisamment fait effort pour dominer son sujet. Il se laisse conduire par lui, il ne le maîtrise pas. Il semble craindre de rompre avec la tradition. Le *carmen de obitu Baebiani* (p. 298), resté longtemps anonyme, fait l'objet d'un paragraphe spécial : il eût fallu cependant étudier ce petit poème dans le chapitre consacré à S. Paulin de Nole, puisque, comme M. Brandes l'a prouvé récemment et comme l'admet M. Manitius, S. Paulin est l'auteur de ce *carmen*.

Le livre de M. Manitius est moins une histoire qu'un catalogue raisonné de la poésie chrétienne. Celui qui cherche les idées générales lira avec plus de profit et plus d'agrément l'ouvrage d'Ebert. Il est certain toutefois que les philologues trouveront dans M. Manitius un guide sûr et bien informé et qu'ils feront leur profit des remarques nombreuses et neuves qu'il a consacrées à la prosodie.

H. PIRENNE.

M. PROU. Recueil de Fac-similés d'écritures du XII^e au XVII^e siècle. Paris, A. Picard, 1892. fr. 6.

Le manuel de paléographie de M. Prou, paru en 1890, est aujourd'hui bien connu¹. Le succès qu'il a obtenu a engagé son auteur à publier un recueil de fac-similés destiné à servir, en quelque sorte, de " livre de lecture ", aux débutants. Le but qu'il a eu en vue est exclusivement pratique. Il s'est préoccupé avant tout de fournir aux élèves des exercices de déchiffrement. C'est pourquoi les écritures de la fin du moyen âge sont beaucoup plus largement représentées dans son recueil que celles qui sont antérieures au XIII^e siècle.

D'autre part, il n'a pas cru devoir s'occuper des écritures dont il n'est venu jusqu'à nous qu'un petit nombre de spécimens et qui, par là même, n'ont, *au point de vue pratique*, qu'une importance secondaire. Il s'est donc borné strictement à la période qui va du XII^e au XVII^e siècle et il s'est attaché surtout à multiplier les exemples d'écritures cursives. Étant donné le but de l'ouvrage, le choix de ces exemples m'a paru très heureux. On pourra juger de sa variété par la nomenclature suivante des fac-similés que contient le recueil.

- Pl. I. 1114. Lettres de Saint Jérôme.
- Pl. II. 1153. Commentaire sur le cantique.
- Pl. III. 1219. Recueil de sermons.
- Pl. IV. 1295. Comptes du Temple.
1302. Notes brèves d'un notaire de Marseille.
- Pl. V. XIV^e-XVII^e s. Obituaire de l'abbaye d'Etival.
1317. Vie de Saint Denis.
- Pl. VI. 1356. *Monstre* de gens d'armes.
- Pl. VII. 1438. Essai d'une boîte de monnaies.
1439. Ecrou.
- Pl. VIII. 1444. Registres de notaire d'Avignon².

¹ Une seconde édition du Manuel de M. Prou va paraître très prochainement.

² Cette planche reproduit deux documents constatant un essai d'imprimerie à Avignon en 1444. La découverte en est due à M. l'abbé Requin (*L'imprimerie à Avignon en 1444*. Paris, 1890. On lit dans le second : *Fuit tamen de pacto expresse inter partes quod, cum idem Procopius,*

- Pl. IX. 1476. Notes brèves d'un notaire de Marseille.
Pl. X. 1541. Bail à cens.
Pl. XI c. 1600. Notes du prieur de Mondonville.
Pl. XII c. 1640. Notes de Jacques Vignier.

M. Prou a eu l'excellente idée de ne faire entrer dans sa collection que des fac-similés de manuscrits datés, offrant des exemples absolument authentiques des écritures en usage aux divers siècles. Il n'a d'ailleurs choisi ces exemples que parmi les manuscrits proprement dits et a exclu complètement de son recueil les documents diplomatiques. Il eût cependant été utile de mettre sous les yeux des débutants quelques reproductions de chartes et de diplômes. M. Prou n'a pas voulu sans doute donner une trop grande extension à son ouvrage et par là en rendre le prix inabordable pour les étudiants. Mais il eût pu, ce semble, se passer de reproduire deux spécimens d'écriture du XVII^e siècle (Pl. XI, XII), qui ne présentent pas de sérieuses difficultés de déchiffrement. Espérons que, dans une seconde édition, il accordera à des chartes la place qu'il a octroyée un peu trop généreusement peut-être aux notes du prieur de Mondonville et à celles de Jacques Vignier. Chacune des planches du recueil de M. Prou est accompagnée d'une transcription complète où les lettres supprimées par abréviation dans l'original sont imprimées en caractères italiques. Cette méthode est de beaucoup supérieure à celle qui est adoptée dans la collection de l'Ecole des Chartes, où l'on ne donne que la transcription des premières et des dernières lignes de chaque document reproduit.

Les fac-similés du recueil de M. Prou, obtenus par le procédé de la photocollographie sont d'une exécution parfaite. Le prix de l'ouvrage est extraordinairement minime (6 fr.) et accessible à toutes les bourses.

H. PIRENNE.

de Bragansis, argenterius, instruxisset dictum Girardum Ferrose in quadam arte scribendi que artificialiter fiebat ipseque Procopius dubitaret quod idem Girardus Ferrose vellet uti in dicta civitate Avinionis dicta arte, eapropter idem Girardus, orologerius, promisit et convenit etc. ...

VARIA.

Tous les amateurs d'art connaissent la Madone d'Holbein, représentant la S^{te} Vierge protégeant la famille du bourgmestre de Bâle Jacques Meyer. L'original, conservé au château de Darmstadt et qui a été habilement nettoyé en 1887 par M. Hauser, fut exécuté probablement en 1525. Depuis 1871 on sait que le tableau de la galerie de Dresde n'est qu'une copie. Un récent travail de M. Schneider vient d'appeler de nouveau l'attention sur cette question. Il semble définitivement acquis que cette reproduction du Musée de Dresde n'a pas été faite par le maître lui-même, qu'elle n'est pas même contemporaine, mais qu'on se trouve là en face d'une copie faite par un artiste flamand au 17^e siècle.

M. de Ruggiero, l'auteur bien connu du *Dizionario epigrafico di Antichità Romane*, va publier une *Sylloge inscriptionum latinarum*, qui comprendra, en 4 volumes, toutes les inscriptions de quelque importance reproduites dans le *Corpus* de Berlin. C'est un *Corpus* réduit et résumé, qui, si les tables sont bien dressées, comme nous avons tout lieu de l'espérer, pourra rendre de grands services aux épigraphistes. L'ouvrage se publie à Rome, chez Pasanisi, au prix de fr. 1-50 la livraison.

En 1872 M. Egli publiait, sous le titre de *Nomina Geographica* (Leipzig. Brandstetter), un essai d'onomatologie géographique, devenu classique en peu de temps, dans lequel, à côté d'un traité d'onomatologie géographique, il cherchait à donner l'explication de près de 17000 noms de localités. La même librairie publie actuellement une seconde édition de cet important ouvrage. Les changements sont si nombreux qu'on peut considérer cette seconde édition comme un ouvrage nouveau, qui ne sera pas moins favorablement accueilli par le monde savant que la première édition. Le traité d'onomatologie est supprimé et le nombre de noms de lieux expliqués est porté de 17000 à 42000. (Prix : fr. 30-00.)

Signalons, dans le 25^{me} fasc. du Dictionnaire épigraphique de Ruggiero qui vient de paraître, un article sur les augures (privés, publics, municipaux) de 46 colonnes, qui constitue un travail complet sur cet important sujet.

ADOLF DE CEULENEER.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 21 mars 1892. — Lefmann : Bopp I (V. Henry). — Ruelle, Damascius (Lucien Herr). — Pallu de Lessert : Vicaires et comtes d'Afrique (R. Cagnat). — Longnon : Villon (Elie Berger). — Beaurepaire : Les halles de Rouen. (A. Delboulle). — Bertolotto : Cebà (L. G. P.). — Baguenier-Desormeaux : Le conventionnel Talot (A. Chuquet).

Du 28 mars. — Philippe Berger : Histoire de l'écriture dans l'antiquité (V. Henry). — O. Keller : L'étymologie populaire latine (Michel Bréal). — Reure : Les gens de lettres à Rome (Paul Lejay). — Cottin : Rapports de René d'Argenson (Frantz Funck-Brentano) — Pillon : L'année philosophique (Lucien Herr). — Rauh : Fondement métaphysique de la morale (Lucien Herr). — Romanes : L'évolution mentale (Lucien Herr). — Perez : Le caractère (Lucien Herr). — Hannequin : La psychologie (Lucien Herr). — Hoernes : L'histoire primitive de l'homme (Salomon Reinach).

Du 4 avril. — Ph. Berger : Histoire de l'écriture dans l'antiquité (second article) (F. Halévy). — Petrie : Tell el Hesi, Illahoun Kahoun, Ghorab (G. Maspero). — Schwartz : Scolies d'Euripide, II (H. W.). — Kubitschek et Franckfurter : Carnuntum (R. C.). — Schuré : Les grandes légendes de France (Ch. Pfister). — Boursault : Lettres à Babet et à Monseigneur de Langres, p. Colombey (Leo Claretie).

Du 11 avril. — Hessemeyer : Les Pélasges (Salomon Reinach). — Adrien Legrand : Archimède et son traité des corps flottants (Théodore Reinach). — Papadopulos et R. Wagner : Apollodore (Salomon Reinach). — Lattes : Notes d'épigraphie étrusque (M. Bréal). — Georgii : La critique de l'Enéide (Emile Thomas). — Froidevaux : La loi des Chamaves; Les assemblées de Philippe-Auguste (Ch. Pfister). — Rébelliau : Bossuet, historien du protestantisme (Salomon Reinach). — Aulard : Actes du Comité de salut public, IV (A. Chuquet). — Mazzoni : Manuel de littérature italienne (N.).

Du 18 avril. — Brugsch : Trésor des inscriptions égyptiennes (G. Maspero). — Vernes : Du prétendu polythéisme des Hébreux (A. Loisy). — Benndorf : Monuments archéologiques (Salomon Reinach). — Brissaud : Organisation militaire des Romains (R. Cagnat). — Louis Lucas et Weiss : Organisation de l'empire romain (R. Cagnat). — Delisle : L'imprimerie et la librairie à Caen; Un psautier du XII^e siècle; Chronique d'un anonyme de Béthune; Traductions d'un traité de Pétrarque; Le département des imprimés de la Bibliothèque nationale; Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque (T. de L.). — Colombey : Ruelles, salons et cabarets (Léo Claretie). — De Nolhac :

Marie-Antoinette (A. Chuquet). — Gulbenkian : La Transcaucasie. (B. Auerbach).

Du 25 avril. — Bezzenberger : Benfey (Michel Bréal). — Fumi : Manuel du sanscrit. (V. H.). — Buechler : Les accents des Massorètes (Rubens Duval). — Clark : Un manuscrit de Cicéron (Emile Thomas). — Ellis : Manilius (Paul Thomas). — Smith : Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (Salomon Reinach). — Allais : Malherbe (A. Delboulle). — E. Legrand : Rhigas (A. Chuquet). — Guillaume : Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention, I (A. Ch.).

Du 2 mai. — Schick : Le temple de Jérusalem (Clermont-Ganneau). — Lieblein : Dictionnaire des noms hiéroglyphiques (G. Maspero). — Paton et Hicks : Les inscriptions de Cos (Am. Hauvette, B. Haussoullier). — Apollonios de Rhodes : Les Argonautiques, trad. par De la Ville de Mirmont (A. Cartault). — Horace : p. Kellner et Heussner (Emile Thomas). — Tite-Live : p. Zingerle (Emile Thomas). — Weise : Le latin (Paul Thomas). — Fustel de Coulanges : L'origine de la propriété (Ch. V. L.). — Duc de Rivoli : Bibliographie des livres à figures vénitiens (E. Müntz). — Farges : Stendhal diplomate (A. Chuquet).

Du 9 mai. — Serre : Les marines de guerre (A. Cartault). — Goblet d'Alviella : La migration des symboles (J. Toutain). — Stephenson : Tite-Live, IX (E. T.). — Engelmann : Album d'Ovide (B. Haussoullier). — Sackur : L'abbaye de Cluny. I (Ch. Pfister). — von Below : Origine de la constitution des villes allemandes (H. Pirenne). — Novati : Correspondance de Salutati, I (P. de Nolhac). — Saint-Simon : p. Boislisle, VIII (T. de L.). — Begis : Saint-Just (Frantz Funck-Brentano). — Lanier, L'Asie (E. Drouin).

Du 16 mai. — Baedeker : Palestine et Syrie (Clermont-Ganneau). — Am. B. Edwards : Pharaons et fellahs (G. Maspero). — Freeman : Histoire de la Sicile (Am. Hauvette). — Hertz et Woelfflin : Le Thesaurus latin (Paul Lejay). — Hendrik : Peerlkamp (Emile Thomas). — Lot : Les derniers carolingiens (Ch. Pfister). — Moireau : Histoire des États-Unis (Ch. Seignobos). — Corréard : Hérodote (Félix Hémon). — Morillot : Boileau (Félix Hémon). — de Lescure : Bernardin de Saint-Pierre (Félix Hémon). — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française, S. (A. Delboulle). — Garnier et Ammann : L'habitation humaine (H. de Curzon). — de Lasteyrie : L'église Saint-Martin de Tours (H. de Curzon). — Schmarsow : L'histoire de l'art (H. de Curzon). — Mejborg : Constructions de Sleswig (H. de Curzon).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1892. Calvary.

Sommaire du 26. März. — Rezensionen und Anzeigen : Euripides Hippolytos, von U. v. Wilamowitz-Möllendorff (Wecklein). — J. Geffcken, De Stephano Byzantio (P. Egenolff). — F. Hilt, Des heiligen Gregor von Nyssa Lehre vom Menschen (G. Runze). — W. Gemoll, Die Realien bei Horaz (O. Güthling). — F. Aly, Cicero, sein Leben und seine Schriften (L. Gurlitt). —

C. Sittl, Die Gebäuden der Griechen und Römer (F. Denekeu). — S. Reinach, Chroniques d'Orient (A. Furtwängler).

2. April. — Rezensionen und Anzeigen: Dramen des Euripides, von C. Bruch (Wecklein). — Adam, Die Aristotelische Theorie vom Epos nach ihrer Entwicklung bei Griechen und Römern (Wecklein). — Catulls Gedichte in neuen Übersetzungen von Freese (K. Rossberg). — J. W. Beck, Observationes criticae et palaeographicae ad Flori epitomam de Tito Livio (F. Rühl). — E. A. Freemann, The history of Sicily from the earliest times (B. Lupus). — S. Rocheblave, Essai sur le comte de Caylus: l'homme, l'artiste, l'antiquaire (F. K.). — H. C. Muller, Historische Grammatik der hellenischen Sprache (G. Meyer).

9. April. — Rezensionen und Anzeigen: Aristoteles *ΗΘΑΙΤΕΙΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ*, ed. G. Kaibel et U. de Wilamowitz-Moellendorff (F. Cauer). — C. F. H. Bruchmann, Beiträge zur Ephoros-kritik (K. Jacoby). — H. de Mueller, De Teletis elocutione (P. Wendland). — v. Jan, Die Eisagoge des Bacchius (E. Graf). — S. Brandt, Über das in dem patristischen Exzerptenkodex F. 60. Sup. der Ambrosiana enthaltene Fragment des Lactantius de motibus animi (Sittl). — W. Immerwahr, Die Kulte und Mythen Arkadiens (W. H. Roscher). — P. Rhode, Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti (Keller). — E. Caetani-Lovatelli, Antichi monumenti illustrati (—Z—). — W. Ihne, Zur Ehrenrettung des Kaisers Tiberius (H. Schiller). — Th. Ziegler, Die Fragen der Schulreform (K. Hartfelder).

16. April. — Rezensionen und Anzeigen: W. G. Ruterford (H. Stadtmüller). — C. Zander, Versus Italici antiqui (L. Mueller). — V. Gardthausen, Augustus und seine Zeit (E. Ritterling). — A. Cartault, Terres cuites grecques (A. Furtwängler). — F. Chavannes, De Palladii raptu (W. H. Roscher). — C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen (C. Nohle).

23. April. — Rezensionen und Anzeigen: H. Grimm, Homer. Ilias. Erster bis neunter Gesang (P. Cauer). — Comoediae Horatianae tres, ed. R. Jahnke (M. Manitius). — Charles Graux, Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne (Franz Rühl). — J. B. Bury, A history of the later Roman empire (K. Krumbacher). — Addison Hogue, The irregular verbs of attic prose (P. Egenolf).

30. April. — Rezensionen und Anzeigen: Aristolis De anima liber B. ed. Hugo Rabe (A. Busse). — Plutarchi Chaeronensis Moralia, rec. G. N. Bernardakis (Ed. Kurtz). — Emile Thomas, Discours de Cicéron contre Verrès. Divinatio in Q. Caecilium (H. Nohl). — Vincenzo Crivellari, Ippolito tragedia di Anneo Seneca; Alfredo Pais, Il teatro di L. Anneo Seneca (R. Peiper). — Fr. Ladek, De Octavia prætecta (P. Peiper). — E. Schelle, Beiträge zur Geschichte des Todeskampfes der römischen Republik (L. Gurlitt). — E. Beurlier, De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores eius; Derselbe, Le culte impérial; Ed. Beaudouin, Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise (O. Hirschfeld). — J. Murr, Die Pflanzenwelt in der griechischen Mythologie (Keller). — W. Helbig u. E. Reisch, Führer durch die öffentl. Sammlungen klassischer Altertümer in Rom (F. Baumgarten). — S. Consoli, Fonologia latina (Fr. Stolz). — E. Lombardo, L'umanesimo in Italia ed in Germania (X.).

7. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : A. B. Drachmann, *Moderne Pindarfortolkning* (L. Bornemann). — *Sophoclis tragoediae*, ed. J. Král. — *Tragoedie Sofokleovy*, opatril J. Král (Wecklein). — *Anecdota Oxoniensia*, by A. C. Clark (H. Nohl). — *Valerii Maximi factorum et dictorum memorabilium libri novem*, rec. C. Kempf (M. Cl. Gertz). — A. Dieterich, *Abraxas* (H. Lewy). — H. Gutscher, *Die attischen Grabschriften* (V.). — F. Hoefler, *Histoire de la zoologie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (O. Keller). — F. Bender, *Klassische Bildermappe*. — P. Delalain, *Étude sur le libraire Parisien du XIII. au XV. siècle* (F. Rühl).

14. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : B. Baerdorf, *De Plutarchi quae fertur vita Homeri* (Ed. Kurtz). — J. A. Heikel, *Beiträge zur Erklärung von Plutarchs Biographie des Perikles* (Ed. Kurtz). — A. Campaux, *Histoire du texte d'Horace* (L. Mueller). — W. A. Dotto, *Horaz und seine Zeit* (H. Schütz). — O. Gruppe, *De Cadmi fabula* (K. Tümpel). — C. Robert, *Der Pasiphaesarkophag* (F. Baumgarten). — P. Wagler, *Die Eiche in alter und neuer Zeit* (O. Keller). — Chr. Bartholomae, *Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte*. II (F. Stolz).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1892.

23. März. — Rezensionen und Anzeigen : V. Schultze, *Geschichte des Untergangs der griechisch-römischen Heidentums*. Bd. I und II. (J. Dräseke). — G. Goyau, *Chronologie de l'empire Romain* (G. Zippel). — L. Ceci, *Appunti glottologici* (J. M. Stowasser). — Euripides *Hippolytos* ... von U. von Wilamowitz-Moellendorf (H. Haeblerlin). — E. Fourrière, *Homers Entlehnungen aus dem Buche Judith*. Übers. v. Endler. — H. Perthes, *Latein. Lesebuch f. Sexta*. 4. Aufl. von W. Gillhausen.

30. März. — Rezensionen und Anzeigen : S. Lefmann, Franz Bopp. (P. Kretschmer). — V. Schultze, *Geschichte des Untergangs des griechisch-röm. Heidentums*. Bd. I und II. (J. Dräseke) Schluss. — C. Sittl, *Die Gebärdens der Griechen u. Römer* (B. Graef). — W. Studemund, *Studien auf d. Gebiete des archaischen Lateins*. II Bd. (F. Schlee). — L. Kjellberg, *De cyclo epico* (C. Haeblerlin). — Plutarch, *Brutus* von Paukstadt (P. Uhle). — L. Gurlitt, *Nonius und die Cicerobriefe* (K. Lehmann). — F. Hahne, *Kurzgefasste griechische Syntax* (J. Sitzler). — H. Busch, *Lateinisches Übungsbuch*. 2. u. 3. Teil. 3. Aufl. von Fries.

6. April. — Rezensionen und Anzeigen : Aristophanis *Comoediae* rec. Fr. H. Blaydes IX. *Nubes* (O. Kaehler). — Platons *Apologie des Sokrates* herausgegeben ... von G. H. Müller (A. Th. Christ). — *Duae Choricii in Brumalia Iustiniani et de Lydis orationes primum* ed. a R. Foerster (J. Dräseke). — A. Czyczkiewicz, *De Tacitei sermonis proprietatibus*. pars I u. II. (Ed. Wolff). — Derselbe, *Quibus poeticis vocabulis Tacitus sermonem suum ornaverit* (Ed. Wolff). — L. Taube, *Untersuchungen z. Überlieferungsgeschichte römischer Schriftsteller*. I. (G. Schepss). — Radtke, *Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins lateinische*. 3. Aufl. (C. Stegmann).

20. April. — Rezensionen und Anzeigen : K. F. Johansson, Beiträge zur griechischen Sprachkunde (H. v. d. Pfordten). — R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach, Rec. des inscr. jur. Grecques. Prem. fasc. (B. Kübler) Schluss. — Dionysii Halicarnasensis antiquit. Roman. ed. C. Jacoby. Vol. III (F. Krebs). — Tatiani Oratio ad Graec., rec. E. Schwartz (J. Dräseke). — F. Scheuer, De Tacitei de oratoribus dialogi codicum nexu et fide (Ed. Wolff). — Olsufjew, Marcial (A. Sonny).

11. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : E. Graf, Rythmus und Metrum (H. G.). — O. Bie, Kampfgruppe und Kämpfertypen in der Antike (M. Lehnerdt). — E. Prigge, De Thesei rebus gestis (H. Steuding). — H. Blümner, Studien zur Geschichte der Metapher im Griechischen. 1. Heft. (A. Biese). — R. Thomas, Zur historischen Entwicklung der Metapher im Griechischen (A. Biese). — S. Reichenberger, Die Entwicklung des metonymischen Gebrauchs von Götternamen in der griechischen Poesie. (A. Biese). — E. Reitz, De praepositionis *ἐν* apud Pausaniam periegetam usu locali (H. Kallenberg). — Livius ed. A. Zingerle, P. II. libri VI—X. ed. maior et minor (W. Heraeus). — O. Lücke, Bürgers Homerübersetzung (H. Morsch). — Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe, aus dem Syrischen übers. von V. Ryssel (J. Dräseke). — A. Waldeck, Lateinische Schulgrammatik (H. Ziemer).

18. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : E. Bethe, Thebanische Heldenlieder (E. Oder). — G. Marina, Romania e Germania ovvero il mondo Germanico secondo le relazioni de Tacito (F. Dahn). — Homeri Ilias. Schol. in usum ed. P. Cauer. P. II. ed. maior und minor (A. Ludwig). — R. Adam, De Herodoti ratione historica (A. Bauer). — Xenophon's Anabasis I—IV ... by Kelsey and Zenos (W. Vollbrecht). — F. Hoffmann und W. Votsch, Lat. Übungsbuch f. d. mittleren Klassen höh. Lehranstalten (H. Ziemer).

25. Mai. Rezensionen und Anzeigen : E. Herzog, Geschichte u. System der römischen Staatsverfassung. 2. Bd. (W. Liebenam) I. — F. Imhoof-Blumer, Griechische Münzen (A. Pfeiffer) I. — Plautus, Rudens ed. ... E. A. Sonnenschein (Langrehr). — Livius lib. VIII f. d. Schulgebr. erkl. v. Luterbaeher (W. Heraeus). — C. Meiffert, De Sophoclis codicibus (Sch.). — A. Wendling, De Peplo Aristotelico (A. Körte). — C. Kretz, De Luciani dialogi Toxaride (P. Schulze).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.

UNE LETTRE DE SYMMAQUE

concernant les *Corporati Urbis Romae* (Relat. 14).

Q. Aurelius Symmachus, l'un des plus ardents défenseurs du paganisme expirant, fut Préfet de la Ville depuis le printemps 384 jusqu'à l'automne 385. Ses œuvres renferment 49 rapports¹ qu'il envoya, en cette qualité, aux empereurs Valentinien le Jeune, Théodose et Arcadius. Le 14^e, adressé à Valentinien le Jeune, est intéressant, parce qu'il nous donne une liste partielle des *Corporati Urbis Romae*; mais il contient plusieurs passages que l'on a expliqués de différentes façons et que nous allons essayer d'élucider.

Les *Corporati Urbis Romae* étaient les membres des corporations officielles de négociants, d'artisans et d'ouvriers, attachées à différentes administrations publiques, notamment à celle des approvisionnements (*annona Urbis Romae*), qui mettait tout l'Empire à contribution pour nourrir la capitale. Au IV^e siècle, ils étaient presque indissolublement liés à leurs collèges avec leurs descendants : le boulanger, chargé de moudre le blé apporté d'outre-mer par les naviculaires, de faire le pain et de le distribuer gratuitement ou de le vendre à bas prix au peuple de Rome, devait rester boulanger toute sa vie, et ses enfants devaient lui succéder. La charge des *corporati*, obligatoire et héréditaire, était d'autant plus lourde qu'elle était à la fois personnelle et patrimoniale, c'est-à-dire

¹ Dans les anciennes éditions, ces rapports (*relationes*) formaient le 10^e livre de ses lettres. Ils ont été publiés à part en 1872 par G. MEYER : *Q. Aurelii Symmachi relationes recensuit Guillelmus MEYER Spirensis*. Teubner, 1872; puis dans les *Monumenta Germaniae historica* par O. SEECK : *Q. Aurelii Symmachi quae supersunt ed.* O. SEECK, 1883, à la suite des lettres. L'édition d'O. SEECK est précédée d'une biographie critique de Symmaque.

qu'ils devaient y consacrer le travail de leurs bras et les revenus de leurs biens.

Les services spéciaux, afférents à leur métier, que les membres de ces collèges devaient à l'Etat, étaient considérés comme des charges publiques (*munera publica*); c'est pourquoi ils étaient exempts de toutes les autres charges sordides et extraordinaires (*munera sordida et extraordinaria*), étrangères à leur profession, et ils jouissaient d'autres privilèges. Le boulanger, par exemple, qui devait son temps et sa fortune à l'administration de l'annone, n'aurait pu s'acquitter convenablement de ce service, s'il avait été astreint à d'autres obligations. Les nombreuses constitutions impériales du Code Théodosien, qui confirment les privilèges et immunités des *Corporati*, prouvent que ces privilèges et immunités étaient fréquemment violés. Les princes eux-mêmes ne les respectaient pas toujours, et la lettre de Symmaque nous apprend que le jeune empereur Valentinien II¹, poussé par les besoins de l'armée, voulut leur imposer la prestation des chevaux de guerre (*collatio equorum*), dont ils étaient dispensés. Le Préfet de la Ville, chargé de la haute direction de toutes les administrations de la capitale, essaya de l'en dissuader : " Suivez l'exemple de votre père, lui dit-il, qui avait un jour eu l'idée d'imposer, lui aussi, à cette classe d'hommes une charge légère, mais qui y renonça, après mûre réflexion. Il savait que l'entretien de la ville dépend de ces corporations : " *Noverat horum*
" corporum ministerio tantae urbis onera sustineri. Hic lanati
" pecoris invector est, ille ad victum populi cogit armentum, hos
" suillae carnis tenet functio, pars urenda lavacris ligna con-
" portat, sunt qui fabriles manus augustis operibus accommo-
" dent, per alios fortuita arcentur incendia. Jam caupones et
" obsequia pistoria, frugis et olei bajulos multosque id genus
" patriae servientes enumerare fastidium est. Ad summam liquet
" privilegium vetus magno impendio constare Romanis; jugi
" obsequio immunitatis nomen emerunt. Quod si adiciantur
" insolita, forsitan consueta cessabunt. „ Nous traduisons, en numérotant les collèges brièvement caractérisés par Sym-

¹ Valentinien II n'avait que 14 ans et le conseil impérial gouvernait l'empire sous son nom.

maque : “ (1) Celui-ci amène les bêtes à laine; (2) celui-là réunit les bœufs nécessaires pour nourrir le peuple; (3) les uns sont astreints à la fourniture du lard; (4) les autres transportent le bois destiné à chauffer les lavoirs (les thermes); (5) il en est qui consacrent leurs mains industrieuses aux augustes travaux; (6) d’autres éteignent les incendies fortuits. Puis viennent (7) les taverniers, (8) le service de la boulangerie, (9) les porteurs de blé et d’huile, et beaucoup d’autres hommes de ce genre, attachés au service de la patrie (c’est-à-dire de Rome), et qu’il serait fastidieux d’énumérer. Bref, il est manifeste que les Romains paient cher leur antique privilège et que c’est au prix d’une perpétuelle servitude qu’ils ont acheté une immunité nominale. Si vous ajoutez des charges insolites, peut-être les charges ordinaires seront-elles négligées. ”

Il s’agit de déterminer le nom et la nature de chacun de ces collègues ¹.

Pour les trois premiers, il n’y a aucune difficulté, et nous n’y insisterons pas.

1. Ce sont les *pecuarii* (C. I. L. VI 1770, édit du *Pr. U.* de l’an 363), ou *pecuarium corpus* (*Nov. Val.* III, t. 35, § 2 et 8, en 452).

2. Ce sont les *boarii* ou *boarium corpus* (*Nov. Val.* III, *ibid.*).

Les marchands de moutons et les marchands de bœufs formaient deux collèges distincts chargés de fournir le marché de Rome de moutons et de bœufs, qu’ils achetaient dans les régions suburbicaires ².

¹ Voy. ROBERTUS, *Zur Geschichte der röm. Tributsteuern seit Augustus*, dans HILDEBRAND'S *Jahrbücher für Nationalökonomie*, Bd. VIII, 1867, p. 421, n. 62; GEBHARDT, *Studien über das Verpflegungswesen von Rom und Constantinopel*, Dorpat, 1881, p. 7 n. 3; HIRSCHFELD, *Gallische Studien*, III, p. 248-249, dans les *Sitzungsber. der Wien. Akad.* CVII Bd, 1884, ou à part, p. 12-13, notes; H. MAUÉ, *Der praefectus fabrum*, p. 47; LIEBENAM, *Zur Geschichte und Organisat. des röm. Vereinswesens*, 1890, p. 56-57, notes. MADVIG, *L'Etat romain*, III, p. 104 (trad. MOREL).

² Dig. I, 12, 1, 11: *cura omnis carnis, ut justo pretio praebeatur, ad curam Praefecturae (sc. Urbis) pertinet; et ideo et forum suarium sub ipsius cura est; sed et ceterorum pecorum, sive armentorum ...*

Sur les *pecuarii*, voyez encore C. I. L. VI 9660: *negotiator c(ampi) pecuarii*; C. TH. XIV, 4, 1. 10, en 419. Cf. GEBHARDT, *op. cit.*, p. 36; LIEBENAM, *op. cit.*, p. 79; KRAKAUER, *Das Verpflegungswesen der Stadt Rom in der späteren Kaiserzeit*, 1874, p. 49.

3. *Suarii* ou *collegium suariorum* (C. I. L. VI 1693.1771). Depuis Aurélien, il y avait des distributions gratuites de lard; les porcs étaient fournis, en guise d'impôt, par les *possessores* de la Campanie, du Samnium, du Bruttium et de la Lucanie. Le " glorieux " service des *suarii*¹, marchands de porcs et charcutiers, consistait dans la perception ou l'achat des porcs, la préparation et la distribution du lard².

4-7. Sur ces trois collèges, les avis diffèrent complètement. Rodbertus le premier a cru voir dans les mots de Symmaque une périphrase pour désigner les trois *collegia dendrophorum, fabrum, centonariorum*³. L'explication était d'autant plus séduisante que, dans les inscriptions, ces trois collèges sont très souvent réunis⁴; de plus, *ligna conportant* paraissait être la traduction latine du mot grec *dendrophori*; *fabriles manus* rappelle les *fabri*; enfin les centonaires étaient chargés dans la plupart des cités de l'Empire romain d'éteindre les incendies⁵. O. Hirschfeld adopte cette interprétation⁶: " Ich glaube „ mit Rodbertus eine Erklärung derselben (à savoir des *dendrophores*) zu finden bei Symmachus *relation.* 14, § 3, ed. „ Seeck, wo unter den Collegien die *urbis onera sustinent*, „ genannt werden: *pars urenda ... incendia*, d. h. die Collegia „ der *dendrophori* (*ligna conportat* ist offenbar nur die Ueber- „ setzung des griechischen Wortes), *fabri* und *centonarii*; „ GEBHARDT bezieht die ersten Worte unrichtig auf die „ *mancipes thermarum*. „ Nous pensons qu'il n'est pas question

Sur les *boarii*, voy. encore C. I. L. VI 1035, sous Septime Sévère. GEBHARDT, *op. cit.*, p. 37.

¹ CASSIODORE, *Var.*, XI, 39: *erat quidem illis gloriosum Romam pascere*.

² Sur les *SUARII*, voy. C. I. L. VI 3728. 1690. 1771. *Fragm. Vaticana*, 236. 237; C. TH. XIV, 4 l. 1-8 et 10. *Nov. Valent.* III, t. 35; CASSIOD., *Var.*, VI, 18 et XI, 39; Cf. GEBHARDT, *op. cit.*, p. 29-36; KRAKAUER, *op. cit.*, p. 46-49; LIEBENAM, *op. cit.*, p. 79.

³ RODBERTUS, *l. l.*, p. 421, n. 62.

⁴ Voyez les *indices* du *Corpus Inscr. lat.* Cependant: 1° ces trois collèges ne se trouvent ainsi réunis que *hors de Rome*; 2° ils sont invariablement placés dans cet ordre: *fabri, centonarii, dendrophori*.

⁵ C'est ce que O. HIRSCHFELD a mis en lumière dans ses *Gallische Studien*, III, *Der Praefectus vigilum* in Nemausus und die Feuerwehr in den röm. Landstädten, mémoire déjà cité.

⁶ *Ibid.* p. 12, n. 2 (= p. 248). — MAUÉ, *Der Praefectus fabrum*, p. 47, n. 4, se range à cet avis.

des dendrophores ou marchands de bois, ni des centonaires, ou fabricants de *centones*; reprenons chaque collège à part.

4. *Pars urenda lavacris ligna conportat*. Ces mots désignent les *mancipes thermarum*, comme l'a reconnu Gebhardt¹, et peut-être aussi les naviculaires. Symmaque, dans trois autres passages, le Code Théodosien et le Code Justinien² nous parlent du bois destiné à chauffer les bains (*thermae, lavacra*)³; ils nous apprennent que la corporation chargée de le transporter était celle des *mancipes thermarum* (ou *salinarum*)⁴, c'est à dire les chauffeurs de bains; ils étaient aidés par les naviculaires, déjà chargés du transport de l'huile et du blé qui venaient d'outre-mer. Ces *mancipes* avaient une double charge : attachés au chauffage, à l'entretien et à l'administration des thermes⁵, ils devaient aussi faire à leurs frais le transport du bois nécessaire; c'était ainsi qu'ils "contribuaient à la splendeur et à la prospérité de la patrie commune, „ c'est à dire de Rome : *qui splendori atque usui patriae communi inserviunt*⁶.

La rubrique du titre qui les concerne le prouve : *de mancipibus thermarum Urbis et subvectione lignorum*⁷. Symmaque ne le dit pas moins clairement dans une lettre : *mancipes salinarum, qui exercent lavacra lignorum praeibitione*⁸, et dans un rapport : *tunc (mancipes salinarum) urgente defectu navicularios AEQUE lignorum obnoxios functioni ad parem sollicitudinem vocare coeperunt, ut utriusque corporis cura conjuncta indiscretum munus agnosceret*⁹. Le bois venait en partie de

¹ GEBHARDT, *op. cit.*, p. 7, n. 3.

² SYMM., *Epist.* IX 103. 105, et *relat.* 44 (X 58). Cod. Th. XI, 20, l. 3 (400). XII, 16, l. un. (389). XIV, 5 (365). Cod. Just. IV, 61, 11 (Honorius). Cf. GODEFROY, *Paratitl. ad C. Th. XIV, 5 rubr. : de mancipibus thermarum urbis et subvectione lignorum*.

³ Suivant la *Notitia Urbis Romae*, il y avait à Rome 856 thermes. V. JORDAN, *Topographie Roms*, II, p. 573.

⁴ Sur ce nom, voyez la page suivante.

⁵ C. Th. XIV, 5 (365) : *qui thermarum exhibitionem Romae curant*. — L'eau était fournie par les aqueducs. Sur le luminaire, voy. GODEFROY, *ad C. Th. XV, 1, 52* (424).

⁶ SYMM., *Ep.* IX, 105.

⁷ C. Th. XIV, 5.

⁸ SYMM., *Ep.* IX, 103.

⁹ SYMM., *relat.* 44 (X, 58).

Terracine, en Campanie ¹, en partie des *possessores* d'Afrique; car ce sont les *naviculaires* africains qui doivent aider, comme on vient de le voir, les *mancipes thermarum* en échange de privilèges particuliers : *Navicularios Africanos, qui idonea publicis dispositionibus ac necessitatibus ligna convectant, privilegiis concessis dudum rursus augemus* ². Constantin régla la part des *naviculaires*; il décida que soixante d'entre eux seraient astreints à ce service ³, en échange de privilèges particuliers, sans quitter pourtant leur collège; leurs confrères devaient eux-mêmes les désigner parmi ceux qui étaient assez riches, et pourvoir au remplacement de ceux qui venaient à s'appauvrir ou à mourir. Valentinien I dut confirmer ces dispositions en 364 et en 369 par les lois 10 et 13 que nous venons de citer; mais les *naviculaires* cherchèrent encore à se soustraire à leur devoir.

En 384, le collège des *mancipes thermarum*, réduit à un petit nombre de membres, se plaignit auprès de l'empereur, qui chargea le Préfet de la Ville de faire rentrer les récalcitrants et de leur adjoindre de nouveaux membres ⁴. Le collège s'adressa aussi aux *naviculaires*, comme on vient de le voir dans un passage cité plus haut ⁵, et demanda que les deux collèges s'acquittassent en commun du service en question; mais les *naviculaires*, plutôt que d'y coopérer tous ensemble, livrèrent aux chauffeurs des bains un certain nombre de leurs confrères ⁶. C'était le moyen déjà prescrit par Constantin, mais il était évidemment tombé en désuétude.

Les *mancipes thermarum* s'appelaient aussi *mancipes sali-*

¹ SYMM., *relat.* 40 (X, 53) : *civitas quae lavacris publicis ligna subministrat.*

² C. TH. XIII, 5 l. 10 (364). *Ibid.* l. 13 (369) : *quam necessitas exegit lavacrorum.* C. I. L. XIV, 278, à Ostie : *navicularii lignarii.* — Peut-être certains bateliers du Tibre étaient-ils soumis à la même charge; dans la l. 13, GODEFROY propose de lire *lintrarii.*

³ C. TH. XIII, 5 l. 13 : *nunc ex omnibus (naviculariis) sexaginta ad praesentis necessitatis teneantur impensas.*

⁴ SYMM., *relat.* 44 (X 58). — On voit encore ailleurs que ce collège *périlait* : SYMM. IX 103.105. C. TH. XII, 16, l. un. (Théodose, en 389).

⁵ SYMM., *ibid.*

⁶ *Ibid.* : *At illi nonnullos de turmalibus suis tradere maluerunt quam in societatem tanti oneris convenire. Itaque factum est, ut volentibus iisdem certi homines mancipibus jungerentur.*

narum ¹ ou *conductores salinarum* ², parce qu'ils furent d'abord fermiers ou locataires des entrepôts de sel (*salinae*) situés dans la ville de Rome, où la loi obligeait les marchands de déposer le sel qu'ils vendaient à Rome, moyennant une redevance; plus tard, on leur accorda l'exploitation de ces magasins à titre gratuit ³, afin de compenser les charges de plus en plus lourdes, que leur occasionnait l'entretien des thermes : ils touchaient donc le droit de magasinage payé par les marchands, et toute marchandise vendue en fraude de cette loi était confisquée à leur profit ⁴. C'est ce qui explique cette phrase du Code Théodosien où il est dit que les salines étaient au service des thermes du peuple romain ⁵. Dans le rapport de Symmaque que nous expliquons, on voit qu'ils étaient aussi exemptés des autres charges sordides et extraordinaires, par exemple de la fourniture des chevaux de guerre ⁶.

D'où vient le nom de *mancipes thermarum*? La même question se présente pour les boulangers qu'on appelait aussi *mancipes*, abréviation de *mancipes pistrinorum* ⁷. Il faut se rappeler que certains collèges officiels commencèrent par être de

¹ SYMM., IX 103 Cf. 105. *Relat.* 44 (X, 58). C. TH. XIV, 5, 1. un. (365), il est dit que les *mancipes*, qui *thermarum exhibitionem Romae curant*, retirent certains profits des *salinae* (*in exercitio compendioque salinarum*).

² C. JUST. IV, 61, 11. (Honorius).

³ C. TH. XI, 20, 1. 3 (400).

⁴ C. JUST. IV, 61, 11 (Honorius) : *Si quis sine persona mancipum, id est salinarum conductorum, sales emerit vendereve tentaverit...* Cf. C. TH. XIV, 5, 1. un. (365) : *in exercitio compendioque salinarum*. SYMM. Ep. IX, 103 : *his plerique sunt debitores*.

⁵ C. TH. XI, 20, 1. 3 (400) : *salinis etiam omnibus, praeter mancipum, quae (et non : qui) populi Romani lavacris inserviunt*.

⁶ L'identité des *mancipes thermarum* et des *mancipes salinarum* avait été reconnue par GODEFROY (*ad* C. TH. XIV, 5), qui avait vu aussi que, pour venir en aide aux *mancipes* ou leur avait accordé certains profits provenant des salines. Mais la nature de ces salines a été expliquée pour la première fois par M. COHN, *Zum römischen Vereinsrecht*, p. 165. Cf. NAQUET, *Impôts indirects chez les Romains*, Paris, 1875, p. 142-143. R. CAGNAT, *Impôts indirects chez les Romains*, 1886, p. 241, qui admet l'opinion de Cohn. Voy. encore : BOUCHARD, *Etude sur l'admin. des finances dans l'Empire rom.* Paris, 1871, p. 196. — GEBHARDT, *op. cit.*, p. 37, croit qu'il s'agit de l'exploitation des salines d'Ostie.

⁷ *Mancipes pistrinorum* ne se trouve pas. Pour *mancipes*=*pistores*, voy. C. TH. VIII, 7, 1. 16. 19. VIII, 8, 1. 4, XIV, 16, 1. 2. 3. C. J. XI, 16, 1. 1 :

véritables compagnies financières, ayant avec l'Etat un contrat temporaire d'abord, puis permanent, pour l'exécution d'un service public¹. Ils étaient de véritables fermiers (*mancipes*); ces noms de *mancipes thermarum* ou *pistrinorum* remontent donc à l'époque où les boulangeries publiques et les thermes étaient affermés au *corpus pistorum* et aux chauffeurs; il subsista même, lorsqu'il n'eut plus de raison d'être, et il fut même abrégé en *mancipes* tout court².

4. *Sunt qui fabriles manus augustis operibus accommodent.* Duruy³ traduit : " ceux qui confectionnent de leurs mains industrieuses les objets destinés à un auguste usage. " Il y avait, en effet, des ateliers impériaux (*gynaecea* ou *textrina principis*) où les ouvriers appelés *gynaecearii* tissaient les étoffes nécessaires au prince et à la cour⁴. Les habits militaires, en toile de lin, étaient fabriqués dans des ateliers spéciaux (*linifia*) par des ouvriers appelés *linteones*, *lintearii*, *textores*⁵. Il ne peut s'agir ici de ces manufactures qui étaient

mancipum collegium consortiumque. Ibid. l. 2. SOCRAT., *Hist. Eccl.* V, 18. LYDUS, de *Mens.* IV, 30. De *mag.* III, 7. Dans les inscriptions C. I. L. VI, 1016. 1742, le sens est douteux. GODEFROY (*ad C. Th.* XII, 16, l. un. et XIV, 3, l. 18) a prouvé que *mancipes* désigne les boulangers. Depuis, on a généralement voulu y voir des intendants des boulangeries : HIRSCHFELD, *Philologus*, 1870, p. 45, n. 2 (*Geschäftsführer*). MARQUARDT, *Privatleb.*, 1^{re} éd. p. 403. KRAKAUER, *op. cit.*, p. 40. HUMBERT, *Dict. de Daremberg*, p. 278. LIEBENAM, *op. cit.*, p. 76, n. 5. Mais voyez GEBHARDT, *op. cit.*, p. 24-25, qui prouve qu'il s'agit bien des boulangers, non de leurs chefs. *Mancipium* désigne de même la boulangerie et *mancipatus*, la *functio pistoria* : GODEFROY *ad C. Th.* XII, 16, l. un. et XIV, 3, l. 18. SUIDAS : ἀρτοποιεῖον τὸ μαγκιπεῖον, ἐν ᾧ οἱ ἄρτοι γίνονται.

¹ Au commencement, ce n'était pas le collège qui contractait avec l'Etat collectivement, mais un certain nombre de membres qui s'engageaient librement en leur nom individuel et qui seuls jouissaient des privilèges. Pour les naviculaires, voy. PIGEONNEAU, de *convectione annonae* U. R., 1878, p. 61 et *Revue de l'Afrique française*, 1886, p. 227.

² Les chauffeurs sont rarement appelés *mancipes* tout court. Cf. C. Th. XI, 20, l. 3 (400) XII, 16 *rubr.* SYMM., *relat.* 44, 3. Leur service est appelé *mancipatus* : C. Th. XII, 16, l. un. — Ajoutons que ce collège existait aussi à Constantinople : C. Th. XIV, 6, *rubr.* Cf. XV, 1, l. 50 et 52.

³ DURUY, *Histoire des Romains*, VII, p. 249 (= éd. illustrée, VII, p. 191) en note.

⁴ C. Th. X, 20, l. 2. 3. 6-9 = C. J. X, 7, l. 1-7. C. Th. X, 21, VII, 6, l. ult. VII, 14, l. un. GOTHOFRED. Paratitl. ad X, 20. BOUCHARD, *op. cit.*, p. 290-292.

⁵ C. Th. X, 47, 7.

dispersées dans les provinces¹, tandis que Symmaque parle des *corporati negotiatores, membra aeternae urbis*²; de plus, *fabriles manus* ne peut s'appliquer à eux, parce que *faber* et ses dérivés ne se disent que du travail des corps durs, bois, pierre, métaux³; enfin, *opera* se dit surtout de travaux de construction, d'édifices, particulièrement d'édifices publics.

Augusta opera ne peut signifier que *publica opera*, travaux décrétés par le prince ou par ses fonctionnaires, et la corpora-tion visée par Symmaque est le *collegium fabrum* ou *fabrorum*, suivant l'opinion généralement admise. Ce collège est cité au quatrième siècle par le Code Théodosien, XII, 1, 63 (364), où l'on voit que les curiales des villes, pour échapper à leurs charges accablantes, essayaient de se réfugier dans le *collegium fabrorum* de Rome⁴; ils "aspiraient à l'office de ce collège", comptant que, vu son utilité pour Rome, on ne les molesterait pas : *Municipalis, qui ad fabrorum collegium, alia officia illusurus, irrepsit, statui pristino reformetur, nec in posterum decurionum quis originem trahens ad hoc officium aspirare audeat*. *Officium* désigne évidemment ici, non le *collegium fabrorum*, comme le pense Godefroy, mais le service public imposé à ce collège, de même que *alia officia* désigne les charges des curiales⁵. L'utilité publique du *collegium fabrorum* de Rome avait été reconnue dès la république par le sénat, puis par César et par Auguste, qui l'épargnèrent en supprimant la plupart des corporations, parce que sa disparition aurait nui à l'intérêt public⁶. Au commencement du III^e siècle, Callistrate

¹ *Notitia Dignitatum*, ed. O. SEECK. *Gynaecea* : Or. XIII, 16, Occ. XI, 45-60. XII, 26-27. *Linyphia* Occ. XI, 63. Or. XIII, 20.

² De même les colons sont appelés *membra terrae* : C. J. XI, 47, l. 23 pr.

³ BLÜMNER, *Technologie des antiken Handwerks*, II, p. 166 sqq. 242.

⁴ Ce qui prouve, comme GODEFROY l'admet, qu'il s'agit du collège de Rome, c'est que la loi est adressée au *Praefectus Urbi*, Symmaque père, en 364, par Valentinien I.

⁵ *Officium* désigne souvent les charges spéciales d'un collège. Voyez C. TH. XIV, 3, l. 3 pr. et § 2. *Ibid.*, l. 21 (*pistores*). XIV, 4, l. 10 (*suarii*).

⁶ ASCONIUS, ed. KIESSLING et SCHOELL, p. 67 : *Propter quod postea collegia et S. C. et pluribus legibus sunt sublata, praeter pauca atque certa, quae utilitas civitatis desiderasset, qualia sunt fabrorum lictorumque*. Il s'agit du *Senatus-Consulte* de l'an 64 avant J.-C., puis des lois de César et d'Auguste (*lex Julia*, de l'an 7 = 747).

et Scévola le citent comme exemple, tantôt de collèges qui reçoivent des legs ¹, tantôt de collèges institués pour donner leur concours à l'administration et pourvus de privilèges pour ce motif : *Quibusdam collegiis vel corporibus ... immunitas tribuitur, scilicet iis collegiis vel corporibus, in quibus artificii sui causa unusquisque assumitur, ut fabrorum corpus est, et si qua eandem rationem originis habent, id est idcirco instituta sunt, ut necessariam operam publicis utilitatibus exhiberent* ². Et pourtant il est difficile de préciser la nature de ce collège, le métier qu'il exerce, la nature des réquisitions auxquelles ses membres sont soumis. L'extrême division des métiers dans l'organisation corporative de Rome exclut dès l'abord l'hypothèse que ce collège soit formé de tous les *fabri*, ce mot étant pris dans son sens générique pour désigner les ouvriers qui travaillent les corps durs, c'est-à-dire les charpentiers, les menuisiers, les forgerons, les tailleurs de pierres, les maçons, etc., etc. ³ *Fabri* est pris dans un sens restreint. L'épigraphie de Rome ne mentionne pas une seule fois cet important collège, et nous sommes tenté de croire qu'à Rome du moins il se confond avec le *collegium fabrum tignariorum* qui nous a laissé de nombreuses inscriptions ⁴ et qui ne se composait pas seulement des charpentiers, mais de tous les ouvriers du bâtiment ⁵. Il est certain, du reste, que le *collegium fabrum tignariorum* avait des rapports avec l'administration des travaux publics; car nous le voyons élever une statue à un *curator*

¹ *Dig.*, 32, 1. 93, § 4.

² *Dig.*, 50, 6, 5 § 12.

³ H. BLUMNER, *op. cit.*, l. l.

⁴ V. LIEBENAM, *op. cit.*, p. 100, et notre article, dans cette *Revue*, 1888, pp. 148-158. LIEBENAM les distingue (p. 104), de même que MOMMSEN, *St. R.*, III, p. 287, n. 2. Voy. notre compte-rendu de l'ouvrage de LIEBENAM, dans cette *Revue*, 1891, p. 117-121.

⁵ *Dig.* 50, 16, 235 : *fabros tignarios dicimus, non eos dumtaxat qui tigna dolant, sed omnes qui aedificant*. Cf. Même *Revue*, *ibid.* *Fabri* est encore pris dans le sens d'ouvriers en bâtiments par AURELIUS VICTOR, quand il dit (*Epit.* XIV, 5) que l'empereur Hadrien se fit suivre dans les provinces, où il relevait les villes détruites, d'ouvriers enrôlés par cohortes et par centuries, comme des légions : *fabros, perpendicularatores, architectos genusque cunctum exstruendorum moenium, seu decorandorum in cohortes centuriaverat*.

operum publicorum, qui devint Préfet de la Ville en l'an 301¹. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que le *collegium fabrum* devait à l'Etat des corvées en rapport avec son métier²; il nous suffit d'ailleurs d'avoir établi son existence et son caractère officiel pour que nous puissions admettre que c'est de lui que parle Symmaque.

6. *Per alios fortuita arcentur incendia*. O. Hirschfeld³ a prouvé que, dans presque toutes les villes de l'Empire romain, les trois *collegia fabrum, centonariorum, dendrophorum*, ou une partie d'entre eux, étaient chargés d'éteindre les incendies; d'après lui, le *collegium centonariorum*, spécialement affecté à ce service municipal, serait même composé d'ouvriers de métiers divers, employés comme pompiers: *centonarii* aurait pris le sens de pompiers armés de centons⁴. Aussi ne lui a-t-il pas semblé douteux que Symmaque parle ici des centonaires romains, à la suite des dendrophores et des *fabri*. Maué⁵ et Liebenam⁶ se rangent à cet avis, que ce dernier déclare indiscutable. Gebhardt⁷ est plus réservé, et il a raison.

Sans doute le *collegium centonariorum* existait à Rome depuis une haute antiquité. La sépulture de la *gens Octavia*, qui fut ouverte sous Auguste, a fourni des inscriptions où il est question de présidents, de décurions et de curateurs, affranchis des Octavii, appartenant à ce collège⁸. Une autre inscription,

¹ C. I. L. VI 1673.

² CHOISY, dans son *Art de bâtir chez les Romains*, a édifié tout un système sur des données incomplètes, en partie inexactes ou sans aucun rapport avec les *fabri*. (Pages 200-215).

³ Dans les *Gallische Studien*, III. Voy. plus haut.

⁴ Ce nom des pompiers leur viendrait de l'emploi de couvertures, appelées *centones*, pour éteindre les incendies. Ce ne seraient pas des fabricants de centons, vêtements de pauvres gens ou couvertures destinées à garantir du feu. H. MAUÉ a cherché à réfuter cette opinion par des arguments très sérieux (*Die Vereine des fabri*, etc., p. 12 sqq. Cf. *Revue de l'Instr. publ. en Belg.*, 1891, p. 121-122).

⁵ MAUÉ, *Der Praefectus fabrum*, p. 47.

⁶ LIEBENAM, *op. cit.*, p. 56, n. 1.

⁷ GEBHARDT, *op. cit.*, p. 7, n. 2. — GODEFROY croit qu'il s'agit des *fabri* (C. Th. XII, 1, 62).

⁸ C'est comme affranchis des *Octavii* qu'ils avaient leur sépulture dans ce monument. C. I. L. VI, 7861. 7863. 7814. *Bull. com.*, 1888, p. 398, n. 3 = R. CAGNAT, *Année épigr.*, 1889, n. 10.

qui provient de lui, est un peu postérieure au règne du même prince ¹. Au IV^e siècle, cette corporation est mentionnée deux fois dans le Code Théodosien : des curiales abandonnaient leurs villes pour s'y réfugier ² et, en revanche, des centonaires se réfugiaient dans les curies ³. C'est tout ce que nous savons de ce collège à Rome ⁴, et rien ne permet de croire qu'il formait un corps de pompiers.

D'autre part, nous savons que, dans la capitale, le service des incendies était autrement organisé. Auguste avait d'abord mis à la disposition des édiles une *familia* de 600 esclaves; puis il établit la *Praefectura vigilum*, qui avait sous ses ordres une garde de nuit (*vigiles*) de sept cohortes, fortes de 1000 à 1200 hommes chacun ⁵. Au IV^e siècle, les institutions d'Auguste sont abandonnées; le *Praefectus Vigilum* continue à exister, mais il est autrement pourvu au service des incendies. Symmaque nous apprend qu'il y avait une corporation. Quelle est cette corporation?

Un passage de Lydus, expliqué par le Code Justinien et la *Notitia urbis Constantinopoleos*, nous semble donner la solution de cette question. Joannes Laurentius Lydus, né en 490, écrivit après l'an 552 son livre *περὶ ἀρχῶν τῆς Ρωμαίας πολιτείας*, où il est dit, à propos du *Praefectus Vigilum* ⁶ : καὶ νῦν τοιοῦτον τινὸς (à savoir un incendie) ἀπὲι ⁷ συμβαίνοντος ἀνὰ τὴν πόλιν (à Rome) ⁸, οἱ τυχὸν ἐπικαίρως ἐξ αὐτῶν εὐρισκόμενοι βοῶντες τῇ πατρίῳ Ρωμαίων φωνῇ omnes collegiati, οἷον

¹ C. I. L. VI 9254, où il reçoit une donation pour fêter le *natalis divi Augusti*.

² C. TH. XII, 1, 162 (399), au *Vicarius Urbis*.

³ C. TH. XIV, 8, 2 (369).

⁴ Au C. TH. XIV, 8, 1(315), il s'agit des *centonarii* de toutes les villes de l'Empire : *in quibuscunque oppidis ... fuerint*.

⁵ MARQUARDT, *Staats-Verw.*, II, 484-487. TH. MOMMSEN, *Staats-R.*, II, 2, p. 1054 sqq. O. HIRSCHFELD, *Verwalt.*, p. 142-148.

⁶ J. LYDUS, *ex recognitione* J. BEKKERI, 1837 (dans le *Corpus script. hist. Byzant.* XV), de *Magistr.* I, 30.

⁷ J. D. FUSS (*Ad C. B. Hase epistola in qua Lydi textus et versio emendantur*, Paris, 1820), propose : ἄμα. TH. MOMMSEN (*de collegiis*, p. 3, n. 10), propose : αἰεὶ.

⁸ KUHN, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des röm. Reichs* (p. 81), croit à tort qu'il s'agit de Constantinople.

εἰπεῖν " πάντες ἔταιροι συνδράμετε. Il ne s'agit pas de toutes les corporations de Rome dans ce passage, comme l'a cru Maué¹; Th. Mommsen disait déjà en 1843 : " *Quid sibi voluerit „ Lydus ignoro ... Id video non de collegiis in universum, sed „ de uno illo incendiis arcendis instituto haec accipienda esse* ". Quel est donc ce corps spécial de *collegiati*? Moins de trente ans après la préfecture de Symmaque, il existait également à Constantinople, où Constantin et ses successeurs, comme on sait, avaient introduit les institutions de Rome, et là nous avons plus de détails. Nous lisons dans la *Notitia U. CP.*², composée entre 411 et 413 : *Collegiatos viginti quinque, qui e diversis corporibus ordinati incendiis solent casibus subvenire*. Il s'agit dans ce passage de la première région; dans les quatorze réunies, il y avait 560 de ces *collegiati*³. Une loi de Théodose le Jeune, au Préfet de la ville Aétius, parle également de ces *collegiati* qui devaient éteindre les incendies; elle veut que le nombre reste fixé à 563; c'est le Préfet de la ville qui doit, en présence des *corporati*, pourvoir au remplacement de ceux qui meurent : *ita ut iudicio tuae sedis, sub ipsorum praesentia corporatorum, in eorum locum, quos humani subtraxerint casus, ex eodem, quo illi fuerant, corpore subrogentur*⁴. On voit qu'ils étaient choisis à vie dans diverses corporations (*e diversis corporibus ordinati*, dit la *Notitia*), et que, lorsque l'un d'eux venait à mourir, son successeur devait être pris dans la corporation dont le défunt était sorti; ainsi leur nombre était toujours le même; " s'il y en avait eu moins, la sécurité publique aurait pu en souffrir; s'il y en avait eu davantage, l'exemption des charges dont ils jouissaient aurait pu s'étendre à un nombre excessif d'individus⁵. " En effet, ils étaient dispensés des charges de leur ancien collège, et ils

¹ *Der Praefectus fabrum*, p. 47, n. 4.

² *De coll.*, p. 3, n. 10.

³ Publiée par O. SEECK, à la suite de la *Notitia Dignitatum*, p. 230, II, 25.

⁴ *Ibid.*, XV, 46, p. 243.

⁵ C. JUST. IV, 63, l. 5. En présence des *corporati*, c'est-à-dire des membres des corporations dont les *collegiati* (pompiers) sont tirés. Plus loin, il s'agit encore d'eux. — MADVIG, *l. l.*, prend les 563 *collegiati* pour " une sorte de représentation commune " des corporations!

⁶ SERRIGNY, *Droit public et administratif romain*, Paris, 1862, n° 342.

avaient des privilèges que ne possédaient pas les autres *corporati*; il en résultait que ceux-ci cherchaient à se faire enrôler parmi eux, alors qu'ils étaient au complet, ou à se faire passer pour *collegiati* (pompiers), sans l'être ¹.

Quelles étaient les corporations d'où on les tirait? Il est probable, comme dit Godefroy ², qu'ils étaient pris dans les collèges dont les membres, par le métier qu'ils exerçaient, étaient particulièrement propres à remplir l'office de pompiers, tels que ceux des *fabri, centonarii, dendrophori*; il fallait des artisans de diverses sortes : telle est la raison de ce recrutement d'un genre particulier; c'est aussi le motif pour lequel Théodose le Jeune prescrit de prendre les membres nouveaux dans la corporation qui avait fourni les défunts. Ces *collegiati* ³ cessaient-ils de faire partie de leur ancienne corporation? Cela n'est nullement sûr : on ne trouve pas de nom particulier pour désigner le collège des pompiers; leur service était intermittent et ne les empêchait pas d'exercer leur métier; en effet, quoiqu'ils soient distribués par régions dans la *Notitia*, il semble ressortir du texte de Lydus qu'ils n'avaient pas de postes permanents ⁴. S'ils avaient quitté leur collège d'origine, il eût été difficile aux autres membres de ces collèges de se faire passer pour *collegiati* (pompiers), afin d'usurper leurs privilèges.

Tel était le corps des pompiers à Constantinople. Symmaque

¹ C. JUST. IV, 63, 5.

² Ad. C. TH. XIV, 7, 1. Vol. V, p. 214.

³ Ce nom de *collegiati* était donné aussi à un corps de fossoyeurs (*decani, copiatæ, lecticarii*) constitué par Constantin, qui astreignit 950 ateliers à fournir chacun un homme; Anastase en ajouta 150. A Rome : C. TH. XIII, 1, 1 (357). En Italie : XVI, 2, 15 (en 360). En Gaule : VII, 20, 12 § 2. A Constantinople : C. J. I, 2 l. 4 et 9 = XI, 17 (18), en 439. Nov. Just. 43, en 536. Nov. Just. 59, en 537. Nov. Leon. 12, Cf. DUBUY, *Hist. des Rom.*, éd. ill., VII, p. 143-144. Ces ateliers appartenaient à des collèges : Nov. Just., 43, *pr.* : τὸ μέτρον τῶν ἐξ ἑκάστου συστήματος (*collegii*) εἶναι προσήκοντων λεκτικαρίων, et plus loin : οὕτε αὐτῶν τῶν ἐργαστηρίων, οὐδὲ τῶν προστατῶν τῶν συστημάτων τῶν παρεχομένων αὐτά. — Les membres de toutes les corporations de Rome et surtout des provinces portent souvent aussi le nom général de *collegiati* et l'on a appliqué à tort aux pompiers des deux capitales ce qui est dit des collèges en général (SERRIGNY, *op. cit.*, n. 432).

⁴ LYDUS, l. 1. : οἱ τεχνὸν ἐπικαίρωσ ἐξ αὐτῶν εὐδρασκόμενοι.

et Lydus font évidemment allusion à un collège du même genre existant à Rome et qui avait servi de modèle à celui de Constantinople.

7-9. *Jam caupones et obsequia pistoria, frugis et olei bajulos.* Il s'agit probablement de trois collèges attachés à l'annone.

Le second, le *corpus pistorum*, chargé de moudre le blé, de cuire le pain et de le distribuer, est désigné par une expression abstraite que les Codes affectionnent comme synonyme de *munus, officium*, service imposé à un collège¹.

Le premier et le troisième sont moins faciles à expliquer. Gebhardt et Liebenam assimilent les *caupones* au *corpus tabernariorum* du C. I. L. VI, 9920²; mais *tabernarii* peut désigner aussi les boutiquiers ou marchands en détail³, tandis que les *caupones* sont évidemment des taverniers ou cabaretiers. Quel était leur *munus publicum*? Nous savons que, depuis Aurélien, le vin perçu par le collège des *susceptores vini* était en partie vendu à bas prix au peuple⁴. On ne sait comment la vente était organisée et l'on peut conjecturer qu'elle était confiée à la corporation des *caupones*; mais les preuves manquent et le seul indice, c'est que ces taverniers sont cités par Symmaque parmi les collèges les plus nécessaires à l'annone.

Gebhardt prend les *bajuli olei* pour une corporation chargée de distribuer l'huile⁵; mais *bajuli* désigne des gens qui portent des fardeaux sur le dos ou sur les bras. Duruy traduit : " ceux

¹ C. TH. VII, 21, l. 3. XI, 10, l. 1. XIII, 5, l. 4. XIII, 6, l. 1. XIV, 3, l. 1. XIV, 4, l. 1.

² GEBHARDT, *op. cit.*, p. 7, n. 3. LIEBENAM, *op. cit.*, p. 57. *Tabernarii* est souvent synonyme de *caupones*. Cf. C. TH. IX, 7, l. 1. XV, 13, l. un. et GODEFROY, vol. III, p. 61. V, p. 456.

³ Cf. O. HIRSCHFELD, *Ber. der Berliner Ak.*, 1891, XXXIX, p. 852-853. Il cite divers fragments qui se rapportent probablement tous à une inscription des *tabernarii* : C. I. L. VI, 1766. 9103. 10099. *Notizie*, 1883, p. 81 = *Bull. com.*, 1883, p. 238. *Bull. com.*, 1885, p. 163 et peut-être aussi *Ann. dell' Inst.*, 1882, p. 134. — Au V^e siècle : *Nov. Val.* III, tit. V. pr. et § 1, où *tabernarii* désigne certainement les boutiquiers. Remarquez la distinction qui est faite dans la l. 1 C. TH. XI, 10 (*qui caupona vel propola vel tabernaria lucrum familiare sectetur*) entre les cabaretiers, les revendeurs et les boutiquiers.

⁴ VOPISC., *Aur.*, 35 et 48 § 4. Pour le IV^e siècle, voy. C. TH. XI, 2, l. 2 : *populi usibus profutura*. *Ibid.*, l. 3 : *ut ea vina populi usibus erogentur*.

⁵ *Op. cit.*, p. 37.

qui transportent le blé et l'huile ¹. „ Il ne s'agit évidemment pas des naviculaires, armateurs propriétaires de grands navires, qui apportaient le blé et l'huile d'outre-mer, mais de portefaix, qui transportaient ces denrées, après leur arrivée à Rome. Or, on trouve à Rome des *saccarii*, des *geruli* ², et des *catabolenses*, formant trois collèges divers. A Ostie, il y avait une corporation de *saccarii*, qui déchargeaient les navires et portaient les sacs de blé dans les magasins d'Ostie ou du Portus (*horrea Portuensis*), et de là dans les barques des caudicaire (bateliers du Tibre), quand il était amené à Rome ³. Valentinien I leur assura même le monopole du déchargement de tous les navires ⁴. Il en fallait également à Rome ⁵ pour le déchargement, pour porter le blé du Tibre aux greniers, et des greniers aux moulins, enfin pour porter la farine aux boulangeries et le pain aux lieux de distribution (*gradus*). Deux lois du Code Théodosien ⁶ parlent d'un *corpus catabolensium*, déchargeurs ou voituriers, qui faisaient probablement une partie de ce service ⁷. Symmaque ne parle évidemment que de ceux

¹ *Histoire des Romains*, I. 1.

² CALIGULA mit un impôt sur les *geruli* (SUET. Calig. 40). On trouve à Rome des *decuriales geruli*. (C. I. L. VI, 360. 1096. 1937. 9189. 9440. 9441. 9438 (*ἡγεμονία γερούλων*, et Orelli 5973) que MOMMSEN regarde comme des appariteurs publics à cause de leur nom de *decuriales*, *Staats-Recht*, I, p. 352-353. Ces *decuries* de *geruli* se trouvent encore ailleurs : C. I. L. X 1810, à Puteoli; 5917, à Anagnia; XIV, 2045, au *vicus Augustanus Laurentium*.

³ V. G. BOISSIER, *Promen. arch.*, p. 272-273. Il décrit une peinture d'Ostie représentant les *saccarii* d'Ostie occupés à décharger des sacs. DE ROSSI, *Bull. dell' Inst.*, 1885, p. 230-231 et TAVOLA J., décrit une autre peinture de ce genre. C. TH. XIV, 22, I. un. (364) : *saccarii Portus Urbis*.

⁴ C. TH. I. 1.

⁵ C. I. L. VI, 4417 : collège funéraire de *saccarii* sous Auguste.

⁶ C. TH. XIV, 3, I. 9 et 10. Ce titre a pour rubrique : *de pistoriibus et catabolensibus*; cela suffit pour prouver qu'ils sont en relation avec les boulangers.

⁷ HUMBERT, Dict. de Daremberg s. v. *annona civica et catabolenses*, dit qu'ils transportaient le blé à dos de mulet ou autrement. Cf. WALTER, *Gesch. des röm. Rechts*, n. 380. SERRIGNY, *op. cit.*, n. 1099. MOMMSEN (*Ann. dell' Inst.*, 1849, p. 214) et MARQUARDT (*St.-Verw.*, II^e, p. 234, n. 4) les assimilent, probablement à tort, aux *anabolicarii*, armateurs, qui auraient transporté les denrées des provinces à Rome (*ἀνὰ ποταμόν*) Cf. LIEBENAM, p. 80-81.

qui portaient les sacs de blé eux-mêmes, puisqu'il les appelle *frugis bajuli*. Quant aux *olei bajuli*, qui déchargeaient l'huile venue d'Afrique et d'Espagne ¹ et la portaient aux magasins (*olearia horrea* ²), et de là aux lieux de distribution (*mensae oleariae* ³), il est possible qu'ils formaient un collège à part. Il semble, du reste, que *bajuli* n'était pas le nom officiel de ces collèges : Symmaque ne fait qu'indiquer le service dont ils étaient chargés.

Symmaque ajoute qu'il serait fastidieux d'énumérer les autres corporations de Rome qui étaient au service public; tels étaient les *naviculaires*, déjà cités; les *caudicarii*, qui transportaient les denrées d'Ostie ou du Portus à Rome; les *mensores frumentarii*, qui les mesuraient au départ et à l'arrivée; les *negotiatores frumentarii*, les *olearii*, les *vinarii*, marchands de blé, d'huile et de vin, qui approvisionnaient le marché; les *urinatores*, plongeurs, qui repêchaient les marchandises submergées; les *suburrarii*, qui portaient le lest dans les navires, et beaucoup d'autres dont nous trouvons des traces dans les inscriptions ⁴.

Il nous reste un dernier point à examiner. Symmaque appelle toutes ces corporations : *corporati negotiatores, membra aeternae urbis*. Le mot *negotiatores* a induit en erreur plusieurs auteurs modernes ⁵. Kuhn ⁶ en a tiré des conclusions tout à fait fausses sur la nature et le recrutement des corporations officielles, tant de Rome et de Constantinople que des autres cités de l'Empire, et son opinion mérite d'être réfutée, parce qu'elle a été suivie naguère par G. Humbert ⁷. D'après ces deux auteurs, les *corporati* seraient choisis dans les collèges de marchands (*negotiatores*). Voici comment s'exprime Humbert : " A Constantinople, on voit que plusieurs boutiques de

¹ C. I. L. II, 1180. VI, 1620. SYMM., *rel.* 35 (= X, 48). C. TH. XIV, 15, l. 3.

² *Notitia Urbis Const.*, ed. SEECK, VI, 13.

³ PRELLER, *Regionen der Stadt Rom*, p. 30-31 et 235. C. TH. XIV, 24, l. un. JORDAN, *Topogr. der Stadt Rom*, II, p. 69. 574.

⁴ Voy. LIEBENAM, *op. cit.*, p. 67 et suiv., qui mentionne tous les collèges connus et renvoie aux sources, ainsi qu'aux travaux modernes.

⁵ LIEBENAM les cite à tort à propos des collèges de marchands, p. 89, n. 3.

⁶ KUHN, *op. cit.*, p. 80-81. 249. 283.

⁷ G. HUMBERT, *Dictionnaire de Daremberg*, v. *Artifices*, p. 448-449.

„ marchands, sous Justinien, étaient tenues de fournir 560 ou
 „ 563 *collegiati* pour les funérailles et pour l'extinction des
 „ incendies. A Rome, les *corporati* étaient des artisans pris
 „ dans le sein de certaines corporations, et chargés de cuire
 „ le pain, d'acheter la viande, de porter le bois pour les bains
 „ publics, d'éteindre les feux, etc. Ces corporations étaient
 „ probablement de la même nature que celles des aubergistes,
 „ revendeurs, petits boutiquiers, qui, en cas de nécessité,
 „ devaient venir en aide aux *collegiati* des villes pour la *pro-*
 „ *secutio specierum fiscalium*. „ Ainsi, dans les deux capitales
 et dans toutes les villes, il y aurait eu deux sortes de corpora-
 tions, les unes recrutées dans les autres; les unes libres, les
 autres réglementées et asservies; les unes privées, les autres
 officielles. Le *corpus pistorum* et le *corpus suariorum*, par
 exemple, auraient été recrutés dans les corporations de mar-
 chands. Examinons les faits sur lesquels est fondée cette
 opinion.

1° Le nom de *corporati negotiatores* donné aux corporations
 officielles de Rome par Symmaque. Mais ce nom ne signifie
 nullement que ces *corporati* étaient tirés des collèges de
negotiatores. Tous les *corporati* appartenaient à la classe des
negotiatores, telle qu'on la comprenait en ce temps-là. Au point
 de vue fiscal, qui est celui de Symmaque, ce mot avait une
 signification fort étendue : il désignait tous ceux qui payaient
 le chrysargyre ou *aurum negotiatorum*, c'est-à-dire non seule-
 ment ceux qui exerçaient un négoce ou prêtaient leurs capi-
 taux à intérêt, mais encore ceux qui louaient leur main
 d'œuvre à prix d'argent, tous les commerçants et artisans,
 toutes les industries et tous les métiers ¹. Cela est si vrai que
 Valentinien II dut exempter expressément du chrysargyre les
 artisans qui ne gagnaient leur vie que par le travail de
 leurs mains, par exemple les *fabri* et les potiers; ils étaient

¹ Tous les auteurs sont d'accord sur ce sens de *negotiatores*. Voyez
 GODEFROY, *Parat. ad. C. TH.* XIII, I. MARQUARDT, *St.-V.*, II, pp. 236-238.
 KUHN, *op. cit.*, p. 287. BOUCHARD, *op. cit.*, pp. 360-361. O. KARLOWA, *Röm.*
Rechtsg., I, 2, § 107, p. 913. G. HUMBERT, *Dict. de Daremberg, s. v. chrysar-*
gyre, p. 1133. *Essai sur les Finances chez les Rom.*, I, pp. 366 sq. 489 sq. II,
 pp. 357-358.

compris parmi les *negotiatores*, puisqu'on voulait leur faire payer cet impôt écrasant¹. Interprété dans ce sens large, le mot *negotiatores* pouvait être appliqué par Symmaque à tous les *corporati*, car tous exerçaient un négoce, un métier, une industrie quelconque, non seulement au profit de l'État, mais aussi pour leur compte².

2° Le recrutement des pompiers, des fossoyeurs, des *suarii* et des *mancipes thermarum*. Effectivement, nous venons de voir que les pompiers et les fossoyeurs étaient recrutés, les uns *e diversis corporibus*, les autres dans certains ateliers appartenant à des collèges industriels. Il en était de même des *parabolani* d'Alexandrie, clercs voués au soin des malades, au nombre de 500 à 600; en 416, sur l'ordre de Théodose le Jeune, ils furent choisis parmi les *corporati* pauvres³. Mais ce sont trois cas à part, et qui s'expliquent; les pompiers, les fossoyeurs et les garde-malades n'exercent pas un métier ni une industrie; il fallait les choisir parmi les diverses professions et on les tira naturellement des corporations asservies à l'État ou aux cités et dont les membres appartenaient déjà, corps et biens, à l'administration, plutôt que parmi les hommes libres (*otiosi*); du reste, pour les pompiers, il était bon d'avoir des artisans de toutes sortes. Les autres collèges n'étaient pas recrutés de même; il est vrai qu'un jour les *mancipes thermarum* furent complétés par des membres tirés du *corpus naviculariorum* et des *minuscula corpora*⁴; mais d'abord le *corpus naviculariorum* et ces *minuscula corpora* n'étaient pas des collèges libres de *negotiatores*, mais des collèges officiels du même genre que

¹ C. TH. XIII, 1, l. 10, en 374: *eos etiam qui manu victum rimantur aut tolerant, figulos videlicet aut fabros*. Les naviculaires furent également exemptés, C. TH. XIII, 5, l. 16, en 380.

² Pour les naviculaires, par exemple, voy. C. TH. XIII, 5 l. 24: ils sont exemptés des droits de douane, *cum sibi rem gerere probabuntur* (= C. JUST. IV, 61, 6, en 395). Cf. C. TH. XIII, 5 l. 4. 16 § 2. 26. Nous venons de dire que les *saccarii* avaient reçu le monopole du déchargement des navires qui arrivaient dans le *Portus*.

³ C. TH. XVI, 2, l. 42, en 416.

⁴ C. TH. XIV, 5, l. un. SYMM. rel. 44 (X 58).

les *mancipes thermarum*; de plus, ce recrutement était exceptionnel : quand une corporation perdait trop de membres, on en prenait parfois dans une autre pour combler les vides. En règle générale, le passage de l'une à l'autre était interdit. Quant aux *suarii* ou charcutiers, ils n'étaient nullement tirés des *ordines qui suariam faciunt* ¹; ces *ordines* semblent être les *officiales* des gouverneurs de certaines provinces, dont les *possessores* fournissaient le lard; Valentinien I les chargea de la perception du lard, qu'ils devaient livrer au *corpus suariorum* ².

3° Pour ne pas entraver l'agriculture, Valentinien I ordonna d'adjoindre, au lieu de paysans, les taverniers, les revendeurs et les boutiquiers libres ³ aux *collegiati* des villes, au cas où ceux-ci ne seraient pas assez nombreux pour la *prosecutio animalium*. Cela ne signifie pas que ces taverniers, revendeurs et boutiquiers étaient enrôlés parmi les *collegiati* : ils ne faisaient que participer passagèrement à une de leurs corvées.

Tout ce que nous savons du recrutement des *corporati* de Rome et des *collegiati* des villes est d'ailleurs contraire à l'opinion de Kuhn, que Godefroy rejetait déjà ⁴. On entrait dans une corporation 1° volontairement, ce qui devint de plus en plus rare, 2° par la naissance, 3° par certaines condamnations judiciaires, 4° par l'acquisition de biens affectés à certains collèges, 5° par le choix du collège (*adlectio*), 6° par l'enrôlement forcé opéré par l'autorité ⁵. Ces quatre premiers modes de recrutement excluent l'hypothèse de Kuhn; quant à l'*adlectio* et à l'entrée forcée, les lois qui en parlent ne font pas mention de collèges dont seraient tirés ces membres élus ou enrôlés de force; il s'agit, au contraire, d'*otiosi*, de *vacantes*,

¹ C I L. VI 1771. C. TH. XIV, 4, l 4, § 3, où il faut lire : *isque ordo suarii ... tradat*.

² Autrement GEBHARDT, *op. cit.*, pp. 35-36.

³ C. TH. XI, 10, l. 1, en 369 : *qui caupona, vel propola, vel tabernaria lucrum familiare sectetur*.

⁴ Vol. V, p. 214, 2° vol. A Rome, les membres des collèges sont presque toujours appelés *corporati*, tandis que dans les autres villes le terme ordinaire est *collegiati*.

⁵ GEBHARDT, *op. cit.*, pp. 50-56. WILLEMS, *Droit public romain*, 5° édit., p. 636.

c'est-à-dire de personnes libres encore de toute charge corporative. Nulle part, d'ailleurs, les Codes ne distinguent entre les *corporati* ou *collegiati* affectés à un service et les prétendus collèges libres de *negotiatores*, et pourtant la distinction eût été indispensable. La vérité est qu'au IV^e siècle on ne trouve plus, ni à Rome, ni à Constantinople, aucune trace des collèges libres du 1^{er} et du 2^e siècles; dans le cours du 3^e siècle, tous les collèges professionnels de Rome s'étaient peu à peu transformés en collèges officiels, réglementés, obligatoires et héréditaires; à Constantinople, où ces collèges furent créés d'une pièce, ils eurent ce caractère dès le premier jour.

Liège.

J. P. WALTZING.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN FRANCE,
EN ALLEMAGNE, EN ANGLETERRE ET EN BELGIQUE ¹.

La " Société d'Études sociales et politiques ", comprend une section spéciale pour l'étude des questions d'instruction et d'éducation.

La Société se propose surtout de recueillir des *faits* chez les différentes nations civilisées, de les coordonner et de les comparer, et ce procédé qu'elle applique à la criminologie, à la bienfaisance, à l'organisation du travail, etc., etc., elle le suit aussi pour l'étude des questions qui concernent l'éducation publique.

J'ai eu l'honneur de lui soumettre, l'année dernière, un travail sur l'organisation de l'enseignement secondaire en Allemagne, en particulier en Prusse, son développement historique et les tendances et tentatives de réforme qui actuellement occupent l'opinion publique, les hommes d'école, les corps législatifs et les gouvernements.

Un rapport sur l'enseignement secondaire en France a été plus récemment communiqué par M. Achille Laurent, et M. Van Oven en a fait autant pour la Hollande.

J'ai eu en outre l'avantage de pouvoir publier dans la revue " L'enseignement des langues modernes ", une étude extrêmement intéressante sur l'enseignement secondaire en Angleterre, par M. Edwin Bean, M. A., headmaster of Brentwood School.

Je n'ai nullement l'intention d'analyser ou de résumer ici ces différents travaux; mais si vous le permettez, MM., je voudrais vous soumettre quelques observations et réflexions que me suggère le rapport de M. Laurent, en le rapprochant de ce qui existe chez nous, ou bien en Allemagne ou en Angleterre.

¹ Cette lecture a figuré à l'ordre du jour de la dernière réunion de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 24 avril 1892.

1. Il y a, dans les lycées français, un luxe étonnant de fonctionnaires administratifs :

- a. Le *proviseur*, chef de tous les services;
- b. le *censeur*, directeur des études et de la discipline;
- c. l'*économe*, agent comptable, chef du ménage, de l'internat, assisté d'un ou de plusieurs commis;
- d. le *surveillant général* (ou plusieurs) de tous les services;
- e. les *répétiteurs*, qui ont à maintenir l'ordre, à surveiller l'étude et les devoirs, à faire apprendre les leçons, etc.

Quant au *personnel enseignant*, aux *professeurs*, je n'en vois pas bien le nombre ni les attributions. Est-ce le système de professeurs de classes ou celui de professeurs de branches qui prévaut, ou peut-être un système mixte, et alors comment combiné?

Il y a en outre des aumoniers pour les différents cultes.

En Belgique, toute l'administration, excepté la comptabilité, ainsi que la direction de l'enseignement incombe au Préfet des études, aidé seulement par quelques surveillants, dont la besogne répond à peu près à celle des répétiteurs dans les lycées français. Quant au contrôle du travail des élèves, devoirs et leçons, c'est l'affaire des professeurs.

En Allemagne, le *Directeur* à lui seul non seulement représente tout le personnel administratif d'un lycée, sans être aidé par aucun surveillant; il est encore professeur, seulement avec un nombre de leçons moindre que ses collègues. Bref, en Allemagne il n'y a que des professeurs avec un *primus inter pares*.

En Angleterre, le Headmaster a une autorité très étendue sur tout l'établissement; mais il n'est pas seulement chef et directeur, il est aussi le premier professeur. Les professeurs sont les *maîtres* (masters) de leurs classes respectives; quelques spécialistes seulement s'appellent " professors ". De surveillants point. Toute la vie de l'école se règle et l'ordre se maintient par le *self-government* des élèves, les aînés exerçant sur les plus jeunes une autorité très étendue, fondée sur la coutume et sur des règlements approuvés, autorité qui comprend le droit d'infliger des punitions assez sévères.

2. Les différences mentionnées, qui concernent le personnel, sont, en partie du moins, la conséquence de l'organisation de l'école publique.

En France, le lycée est organisé et caserné sur le pied militaire, comme un régiment. L'internat est la règle; la pension fait partie intégrante de l'organisation officielle de l'école.

En Belgique, le pensionnat est une entreprise privée ou peut-être communale; il peut être en quelque sorte une annexe de l'athénée, mais ne fait pas partie de son organisation; les autorités scolaires comme telles n'ont rien à y voir.

En Allemagne l'internat est à peu près inconnu. Les élèves dont les parents n'habitent pas la localité doivent être placés chez des particuliers qui, vis-à-vis de l'école, tiennent lieu des parents.

En Angleterre l'internat est la règle, surtout dans les anciennes *Public Schools*. Mais il n'y a pas de grandes casernes qui renfermeraient toute la population de l'école. Les *masters* ont des " maisons " (houses), où il reçoivent un nombre d'élèves, qui y forment comme une famille, jouissant d'autant de liberté individuelle, toujours sous le régime du *self-government*, qu'ils peuvent jamais en avoir connu chez eux.

3. Ces différents régimes exercent naturellement une influence considérable, on peut dire décisive, sur l'éducation et sur la discipline. Ceci est même le point capital. Mais il est difficile d'en parler pertinemment d'après des rapports lus ou imprimés; il faudrait avoir vu de près, et pendant un certain temps, la vie dans des établissements soumis à des régimes si différents. Je dois me borner à quelques observations générales.

a. Je nomme *éducation* la bonne direction imprimée au développement de toutes les facultés naturelles, stimulant celles qui sont faibles ou inertes, modérant et refrénant celles qui menacent de se développer aux dépens des autres et de troubler ainsi l'harmonie de l'être, — enfin les soumettant toutes au sentiment du devoir, à l'impératif catégorique.

Tout à l'école doit être subordonné et servir à ce but prin-

cial, une éducation complète et harmonieuse : l'enseignement et l'étude, le travail et les jeux, la vie en commun des élèves et leur contact avec les professeurs, — *tout*.

b. L'enseignement et l'étude servent directement à développer les facultés intellectuelles; mais leur dernier résultat, leur fruit le plus mûr, doit être l'idée de la *loi*, de la *nécessité* : *causalité* dans le monde physique, *logique* dans le domaine intellectuel, *devoir* en morale, dans le domaine de la volonté. La loi morale, sentie plutôt que comprise, à l'état inconscient, c'est le besoin, le désir naturel d'être et de vivre en harmonie avec nous-mêmes et avec le monde en dehors de nous, avec nos semblables et avec les lois de l'univers. Ce besoin se manifeste par le malaise que nous ressentons lorsque cette harmonie est troublée : c'est la conscience.

Si toutes les influences qui peuvent agir sur l'enfant doivent contribuer à fortifier et à affiner ce sentiment instinctif du devoir, l'enseignement et l'étude le rendront conscient, feront *comprendre* que la nécessité morale dans l'ordre de l'action libre n'est pas moins absolue ni moins fondée dans les lois de l'univers et dans la nature humaine que la nécessité physique dans les phénomènes matériels, que la logique dans les fonctions de l'intelligence.

C'est ainsi que je conçois l'éducation morale et l'enseignement de la morale, et cela est tout autre chose que de *prêcher* la morale, avec quelque onction, quelque persuasion paternelle qu'on le fasse. Aussi n'y a-t-il pas de leçon, pas de branche d'enseignement qui ne puisse et ne doive contribuer à l'éducation morale, en même temps qu'elle fait l'éducation intellectuelle; mais ce sont surtout les branches éthiques, les humanités, l'étude de l'homme dans l'histoire et dans les lettres, qui feront l'éducation morale de l'élève.

c. L'éducation physique n'est pas moins importante. L'école doit d'abord et avant tout éviter et écarter tout ce qui pourrait nuire à la santé du corps et de ses organes, tout ce qui pourrait entraver le développement naturel et spontané. Des exercices de gymnastique, des jeux de force et d'adresse, favoriseront, régleront et harmoniseront ce développement. Ces exercices et ces jeux de leur côté ne sont pas sans contribuer efficacement à l'éducation intellectuelle, en donnant ce juge-

ment pratique instantané qu'on appelle le coup d'œil, et à l'éducation morale, en donnant du courage, de l'énergie, en rendant l'esprit plus maître du corps et des membres, en transformant en volonté ferme et réfléchie ce qui n'était que velléité irrésolue et hésitante, ou peut-être impulsion aveugle.

Bref, ne parlons pas d'une éducation à donner ou à soigner en outre et en dehors de l'instruction. L'éducation est tout, le résultat et le fruit de toute la vie scolaire; mais l'enseignement est un des principaux moyens pour obtenir ce résultat, un grand facteur dans ce produit.

d. Et la discipline, — quel rapport y a-t-il entre elle et l'éducation morale?

La discipline a proprement pour objet des actes moralement indifférents, mais qui sont prescrits ou défendus dans l'intérêt de l'ordre et de la régularité indispensables partout où plusieurs vivent et agissent ensemble. Moralement il est indifférent qu'on se lève à 6 heures ou à 6 1/2; mais lorsque 12, 20 ou 50 jeunes gens se trouvent réunis dans un pensionnat, il ne saurait être toléré que l'un se lève tôt, l'autre tard, car le but essentiel de leur réunion, leur éducation et leur instruction, en souffrirait sérieusement. Que deux amis causent ensemble, quoi de plus innocent? Mais si les élèves causaient pendant l'heure de classe, que deviendrait la leçon? Etc. La discipline la plus stricte doit être *imposée*, obtenue au besoin par la contrainte, par la coercition. Là où les moyens de coercition dont on dispose ne parviennent pas à avoir raison du désordre et de l'indiscipline, il ne reste qu'à éloigner, à exclure le récalcitrant. Pas de longs sermons; des signaux, des mots brefs de commandement! Du reste, lorsqu'une bonne discipline est une fois établie, elle s'impose d'elle-même aux éléments nouveaux, qui sont pris comme dans un engrenage.

La discipline n'est pas l'éducation, — pas plus que le code pénal n'est un traité de morale; — mais elle doit la servir, y contribuer, et surtout ne pas la contrecarrer, y nuire, la fausser. Certaines mesures de discipline, fussent-elles efficaces en empêchant les infractions, doivent être rejetées parce qu'elles démoralisent et rendent impossible une véritable éducation morale. Je ne veux pas entrer dans des détails; mais je pense en particulier à ce système de surveillance minutieuse et con-

tinuelle, de toutes les heures, de toutes les minutes du jour et de la nuit qui, en certains lieux, semble être considérée comme la perfection, comme le *nec plus ultra* de la discipline, même comme une garantie de la morale. *Nec plus ultra*, je le veux bien; je dirai même : “ *pas aussi loin!* „ En effet, on ne saurait rien imaginer de plus démoralisant. Quoi, c'est ainsi qu'on prétend former des hommes libres, librement bons, honnêtes, sincères, vertueux? Apprendrait-on à voler à l'oiseau en lui liant les ailes et en l'enfermant dans une cage étroite?. C'est là un régime qui peut convenir, ou plutôt être une triste nécessité, pour des criminels endurcis, pour des forçats, jamais pour des enfants, que nous recevons innocents et que nous devons rendre à la société vertueuse.

Voyez les écoles allemandes, où l'institution des surveillants est inconnue; voyez surtout les *Public Schools* de l'Angleterre, où les jeunes gens se gouvernent eux-mêmes et se surveillent mutuellement, où l'ordre établi et traditionnel, maintenu par les élèves, est presque toute la discipline, avec tout au plus un appel aux maîtres ou au Headmaster. L'Ecole est ainsi une image fidèle de la société et la vie scolaire une préparation, une éducation pour la vie sociale et publique. (V. Bean, *The interior life of an English Public School*).

4. La rémunération des professeurs est à peu près la même en France qu'en Belgique, si, pour ce dernier pays, on ajoute au traitement fixe le casuel qu'ils reçoivent sous le nom de minerval. Il serait désirable, pour plus d'une raison, que ce casuel disparût et fût compensé par une augmentation du traitement fixe.

En Allemagne les professeurs ne sont sans doute pas mieux payés, mais il me semble que leur position sociale est plus élevée, qu'ils jouissent de plus de considération. Les *Public Schools*, c'est-à-dire les anciennes fondations scolaires de l'Angleterre, sont bien autrement dotées. D'après M. Bean, le revenu annuel d'un Headmaster vaut : à Eton environ 10,000 £. st. (250,000 francs), à Harrow 8,000, à Rugby 7,000 £. etc. Les Housemasters, professeurs principaux, qui reçoivent des pension-

naires, se font de 2,000 à 3,000 £. et le traitement des Junior Masters est de 600 à 200 £.

De la position de Headmaster il n'y a guère d'autre promotion que celle à un évêché.

5. La population totale des lycées et collèges en France était en 1891 de 83,714 élèves.

En Prusse il y avait 138,613 élèves de l'enseignement secondaire en 1888. Encore ces établissements ne comprennent-ils pas, comme les lycées et collèges français, des classes enfantines ni des classes primaires. D'un autre côté il faudrait ajouter au chiffre ci-dessus la population des institutions libres et ecclésiastiques, très considérable en France (environ 90,000), négligeable en Prusse. Je n'ai pas sous la main de données statistiques pour l'Allemagne entière, ni pour la Belgique.

6. La réforme scolaire est à l'ordre du jour en France — surtout depuis 1852 — non moins que chez nous et partout ailleurs. Partout aussi les tendances du mouvement de réforme sont essentiellement les mêmes. Les réformateurs en général préconisent une éducation *utilitaire* et *pratique* comme opposée à l'éducation purement *humanitaire*; ils défendent l'enseignement des *réalités*, des *sciences*, contre l'enseignement trop exclusivement *littéraire*; ils se font les champions des langues et littératures *modernes* contre le monopole et les privilèges des langues et littératures *anciennes*.

Déjà cet enseignement plus utilitaire, plus réaliste, plus moderne existe, en France, en Belgique, en Angleterre, comme section distincte des établissements d'enseignement secondaire, en Allemagne comme établissements séparés et indépendants : Realschulen, Oberrealschulen, Realgymnasien. Mais partout encore on cherche à le développer et à le perfectionner, à en étendre le domaine, on en discute l'organisation et le programme; bref, ce qui existe aujourd'hui est considéré comme un essai plutôt que comme une organisation définitive, comme un à-compte, non comme un règlement de comptes.

a. L'utilitarisme, le désir de faire apprendre tout ce qu'il peut être nécessaire ou utile de savoir plus tard, a amené l'encombrement des programmes et le surmenage des élèves. La réaction contre ces excès se fait d'abord au nom du soulagement des jeunes gens et du souci de leur santé; mais elle peut s'appuyer sur les principes d'une saine pédagogie. En effet, le but de l'enseignement secondaire est de former et de développer les forces et facultés plutôt que de communiquer et d'emmagasiner dans la mémoire une somme de connaissances plus ou moins utiles, — d'apprendre l'art d'étudier et d'en donner le goût, plutôt que de former des savants encyclopédiques. En appliquant ce principe, on peut certainement simplifier les programmes, en élaguer des branches parasites qui les rendent trop touffus; mais il faut aussi que la méthode s'y conforme, en s'adressant moins à la réceptivité et à la mémoire qu'à l'activité spontanée et intellectuelle. Une des causes qui s'y opposent, qui l'empêchent, ce sont les examens tels qu'ils se font encore trop ordinairement, s'adressant surtout, presque exclusivement, à la mémoire. Aussi plus d'un homme sérieux en est arrivé à en demander la suppression pure et simple. M. Laurent, à plusieurs reprises, parle de la "préoccupation malsaine des examens du baccalauréat", de la "très fâcheuse influence exercée sur les études par les examens du baccalauréat." — Abolir les examens, ce serait brûler la maison pour se débarrasser de la vermine. Mais les interrogations et les épreuves ne devraient pas tant avoir pour objet de constater la somme de connaissances acquises, que le degré de culture intellectuelle, ce que les Allemands appellent la *maturité*, du récipiendaire.

L'éducation *humanitaire* n'est pas aussi opposée qu'on semble vouloir le dire à une éducation *utilitaire* et *pratique* bien entendue; l'une n'exclut nullement l'autre. Quoi de plus utile pour la société, pour l'Etat, que des hommes, des citoyens dont toutes les forces et facultés auraient été développées au plus haut degré possible, intelligents, énergiques, honnêtes, vertueux? Ces mêmes qualités sont certainement aussi on ne peut plus utiles à l'individu lui-même, quelle que soit la carrière pratique qu'il suive, la position sociale où il puisse se trouver plus tard. D'un autre côté, les choses dont

la *connaissance* est directement utile ou utilisable dans la vie réelle peuvent être enseignées de manière à cultiver, à développer les facultés, à faire une bonne éducation humanitaire. Leur utilité pratique, loin de diminuer leur valeur pédagogique, l'augmentera même, parce que l'application que trouveront ces connaissances dans la vie pratique continuera l'œuvre éducatrice de l'école. Un humaniste anglais, il est vrai, — j'ai oublié son nom — défendait l'autre jour l'étude du grec par la raison même que la connaissance en est inutile. Et sous sa forme paradoxale l'argument était parfaitement sérieux. L'*utile*, c'est si vulgaire; il n'y a que l'inutile, le superflu, qui soit réellement distingué, aristocratique.

b. Les lettres ou les humanités, et les sciences ou les réalités ont les unes et les autres leur valeur pédagogique particulière. Les étonnants progrès que les sciences ont faits depuis un siècle, leur importance pour l'industrie et l'esprit utilitaire, si l'on veut matérialiste, de l'époque tendent à leur donner une place prépondérante dans l'enseignement. Il serait fâcheux que ces considérations fissent perdre de vue le but éducatif de l'enseignement secondaire. Les sciences sans doute sont très propres pour cultiver certaines facultés particulières de l'esprit; mais les lettres, les humanités, les disciplines éthiques les cultivent toutes, s'emparent de l'homme tout entier. Je crois me souvenir que le grand Napoléon a déjà dit quelque chose de semblable; il n'est cependant pas suspect de partialité pour les " idéologues. „

c. L'antagonisme entre les humanistes et les réalistes, dont je viens de parler, se confond plus ou moins avec celui qui existe entre les partisans de l'antiquité greco-romaine et ceux qui demandent une place plus grande pour les éléments de la civilisation moderne. Pour les sciences, personne ne s'avise plus de vouloir étudier l'histoire naturelle dans Plin, la géographie et l'astronomie dans Ptolémée, ou la physique dans Aristote; tout au plus suit-on encore Euclide pour la géométrie. Mais quant aux lettres, aux humanités, il n'est pas rare qu'on revendique pour les langues et les auteurs de l'antiquité le nom exclusif de " classiques „, les considérant comme seuls propres à être étudiés et lus dans les *classes* où la jeunesse doit recevoir une éducation libérale, tandis que

les langues modernes seraient apprises seulement pour leur utilité pratique.

A force de combattre ces vues exclusives et d'insister sur la valeur pédagogique des langues et littératures modernes, les partisans de celles-ci ont bien obtenu quelques concessions, ont gagné un peu de terrain. On veut bien admettre qu'en enseignant une langue moderne, on peut, on doit même, poursuivre, à côté du but pratique, celui de former l'esprit et le cœur, de développer l'intelligence, bref, faire de l'éducation. Cependant il s'en faut que la cause des *humanités modernes* soit gagnée. Le mot est admis aujourd'hui, du moins en Belgique, et ce mot est un drapeau, quasi un programme. Suivons le drapeau, tâchons d'élaborer et de réaliser le programme. M. Laurent emploie le même terme, en passant; mais ordinairement les expressions mêmes dont on se sert trahissent encore les anciens préjugés, les préventions contre la tentative d'une éducation vraiment libérale et humanitaire au moyen des éléments de la civilisation moderne. En Belgique on disait naguère section *professionnelle*, pour la distinguer de la section des *humanités*; en Allemagne ces écoles modernes se nomment *Realschulen*, comme si les réalités y étaient tout, les humanités rien; en Angleterre on désigne cette sorte d'annexe aux anciens établissements classiques comme *the modern side*; en France on vient d'adopter la désignation " *Enseignement moderne* „, par opposition à l'enseignement *classique*.

Quoi qu'il en soit, la cause de l'enseignement moderne et — j'insiste sur la signification du mot — des *humanités* modernes, gagne du terrain partout. La réforme se fait dans ce sens, plus ou moins lentement, quelquefois par tâtonnements, quelquefois par bonds et par reculs, mais en général dans la même direction. On change trop souvent, on remue la terre qu'on vient d'ensemencer avant même que le grain n'ait eu le temps de pousser.

En France, combien de fois n'a-t-on réformé l'enseignement secondaire depuis 40 ans! Presque plus souvent encore que la constitution. Il est naturel que la partie la moins stable de l'enseignement secondaire, celle qui est le plus souvent réformée et bouleversée, soit l'enseignement moderne; aussi

est-il difficile d'en comparer l'organisation et les fruits qu'il porte jusqu'à présent dans les différents pays.

7. L'élément, le facteur le plus important dans tout enseignement c'est la qualité du professeur, sa valeur scientifique et pédagogique.

Comment recrute-t-on les professeurs de langues? Que fait-on pour en former, en quoi consiste leur préparation scientifique et pratique?

En Allemagne, les études universitaires prescrites et l'examen *pro facultate docendi* forment des garanties sérieuses de connaissances philologiques approfondies, comme aussi d'une large culture générale et philosophique. Un stage professoral (Probejahr) doit initier le candidat à la pratique de l'enseignement. Quant à l'usage pratique de la langue étrangère, que les cours universitaires ne peuvent pas donner, le candidat doit tâcher de l'acquérir comme il peut. Le gouvernement encourage et favorise son séjour à l'étranger; mais il paraît que sous ce rapport il reste encore beaucoup à désirer et à faire.

Le rapport de M. Laurent ne me dit pas comment, en France, on forme des professeurs de langues, quelles sont les études qu'ils doivent avoir faites, les connaissances qu'on exige d'eux, ni par quelles épreuves leur aptitude est constatée. Si les fonctions de répétiteur — surveillance de l'étude et du dortoir, etc. — devaient être considérées comme préparation pratique au professorat, je la trouverais mauvaise, et dans le diplôme de bachelier je ne pourrais voir qu'une bien insuffisante garantie des qualités scientifiques et de la culture générale que devrait posséder tout professeur de l'enseignement secondaire. Je dois bien supposer que la connaissance de la langue à enseigner doit être constatée par un examen spécial; reste à savoir ce qu'on demande sous ce rapport.

En Belgique nous avons des Ecoles normales avec une section spéciale pour les langues germaniques, de sorte que l'ancienne pratique de raccoler des étrangers, dont souvent le seul titre était d'être Allemands ou Anglais de naissance,

avait pu être abandonnée. Les écoles normales ont été supprimées; les universités créent maintenant des "docteurs en philologie germanique", et ce diplôme remplace dorénavant celui de professeur agrégé. Il faudra attendre les fruits que produira ce nouveau régime. En attendant rien n'a été fait pour la préparation pratique des candidats-professeurs. L'organisation d'un stage professoral a été longuement discutée par notre société; l'utilité et l'ébauche d'un plan d'une telle organisation ont été votées, et ce vote doit avoir été communiqué au gouvernement il y a de cela deux ans. On n'en a plus entendu parler.

En Belgique, et je crois aussi en France, les professeurs de langues modernes sont des spécialistes; chacun n'enseigne que sa langue, n'ayant ainsi que quelques heures de leçon, souvent seulement deux par semaine, dans chaque classe. Le système des spécialités prévaut surtout, chez nous, dans la section moderne, où, si les élèves ont six leçons dans la journée, ils voient ordinairement six différents professeurs défilant devant eux. Qu'un enseignement éducatif, concentré et homogène est impossible dans ces conditions, il ne me semble pas que cela ait besoin d'être démontré. En Allemagne chaque classe a son professeur principal, l'*ordinarius*, entre les mains duquel se trouvent réunies plusieurs branches ayant quelque rapport ou affinité entre elles; mais il est ordinairement chargé de quelques cours aussi dans d'autres classes. Dans tous les cas l'enseignement de la première langue étrangère ne peut être confié qu'au professeur qui enseigne la langue maternelle.

8. Le temps consacré à l'enseignement des langues modernes est en général de beaucoup inférieur à celui qu'on consacre à l'étude du latin et du grec; mais nulle part cette infériorité n'est aussi grande qu'en Belgique.

Il ne serait pas raisonnable de demander dans la section latine autant d'heures de leçon pour les langues modernes que pour les anciennes; mais dans l'autre section celles-là ont à remplir la même tâche éducative qui, dans la section latine, incombe aux langues anciennes, et l'enseignement y doit en

outre viser à l'usage pratique des langues, ce qui demande surtout du temps, beaucoup de temps.

Or voici le tableau comparatif du nombre total d'heures consacrées aux différentes langues chez nous et chez nos voisins :

BELGIQUE, section moderne, 1^{re} langue : 27 ou 28 heures, 2^{me} langue : 17 ou 18 heures par semaine; — section ancienne, latin 53 h., grec 25 heures.

FRANCE, section moderne, 1^{re} langue 35 heures, 2^{me} 25 h.; — section ancienne, latin 37 heures, grec 22 heures.

ALLEMAGNE, Oberrealschule, 1^{re} langue 56 h., 2^{me} 26 h. — Gymnasium, latin 77 h., grec 49 heures.

Je néglige, dans l'enseignement moderne, la troisième langue qui partout est facultative.

Nous n'avons donc en Belgique, pour enseigner l'allemand, qu'un peu plus de la moitié du nombre des leçons consacrées à l'enseignement du latin, et à peu près la moitié du temps qu'en Allemagne on consacre à l'enseignement du français. En France même il y a près d'un tiers de plus que chez nous. Si dans ces conditions l'enseignement des langues en Belgique produit des résultats tant soit peu satisfaisants et pas trop inférieurs à ceux qu'on obtient dans les pays voisins, il me semble qu'il en faut faire grand honneur aux professeurs. Mais, avouons le, les résultats ne sont pas satisfaisants et ne peuvent pas l'être. Il faudrait d'abord changer l'organisation de cet enseignement, le tirer de son isolement, le rattacher organiquement à l'enseignement de la langue maternelle; puis il faut augmenter considérablement, doubler au moins, le temps à y consacrer. Où trouver ce temps? — Avez-vous!

Il figure d'abord à notre programme, avec 14 heures par semaine, une branche que ni la France, ni l'Allemagne ne comprennent dans l'enseignement secondaire : les sciences commerciales. On a renoncé au *nom* de section professionnelle; eh bien, qu'on renonce aussi à la chose. Pourquoi enseigner à l'athénée l'état de négociant plutôt que l'état de tailleur? Du reste, des négociants très intelligents et tout à fait compétents m'ont dit plus d'une fois : Nous ne tenons nullement à votre enseignement du commerce; fournissez-nous des jeunes gens qui aient appris à penser avec clarté, à

raisonner juste, à travailler avec soin et exactitude, à calculer, et surtout qui connaissent les langues; nous nous chargeons du reste pour en faire des négociants.

Voilà donc déjà 14 heures de trouvées pour renforcer l'étude des langues étrangères.

Après cela il y a à la section moderne 46 heures pour l'enseignement du français comme langue maternelle; à la section latine il n'y a que 28 heures pour la même branche. Les élèves de la section moderne sont-ils donc dans la même proportion plus forts en français que leurs condisciples de la section latine? J'en doute. Peut-être même les résultats sont-ils en proportion inverse du nombre des leçons de français. C'est que l'enseignement du latin ne donne pas seulement ce que les Allemands appellent une bonne "*sprachlich-logische Schulung* „ (la discipline logico-grammaticale), mieux dans tous les cas que l'enseignement direct et isolé de la langue maternelle ne saurait le faire; il offre aussi, surtout par la traduction, si elle est bien faite, des occasions fréquentes, presque continuelles, d'exercer les élèves au maniement, à l'usage pratique de la langue maternelle. Eh bien! Ce que le latin fait pour la langue maternelle dans la section ancienne, la première et principale langue étrangère doit le faire dans la section moderne, et elle pourra le faire, si on la place dans des conditions analogues. Dans ce cas on pourra hardiment, à la section moderne, réduire les leçons de français au même chiffre d'heures qu'à la section latine et doter de la différence les langues étrangères, sans craindre que le français soit moins bien appris.

9. Parlerai-je encore des moyens employés pour exciter l'émulation, pour stimuler le zèle des élèves? — Sous ce rapport la France et la Belgique ne présentent guère de différence. Là comme chez nous le mérite est coté par points et dixièmes de points, calculés d'après un tarif arrêté; l'année scolaire est clôturée par une solennité plus bruyante qu'imposante, où des prix sont distribués et des accessits proclamés au son des fanfares et de la grosse caisse. Outre cela il y a des concours

généraux entre les différents établissements du même degré, suivis du couronnement des lauréats par les mains des personages les plus illustres du pays, voire par les mains du roi lui-même.

L'Allemagne ne connaît rien de tout cela. Cependant on y travaille, on y étudie. Aussi pourquoi pas? Toute faculté est en même temps un besoin, dont la satisfaction est une jouissance. Dans des conditions saines et normales point n'est besoin de stimulants artificiels pour exciter les facultés à s'exercer. Puis il y a toujours un but naturel à atteindre : contenter les parents, qui sont régulièrement informés de la conduite et des progrès de leurs enfants, — connaissances à acquérir, passage à la classe supérieure, certificat et diplôme à gagner, etc.

Je crois donc que les stimulants artificiels, surtout ceux qui s'adressent à la vanité, sont tout au moins superflus. Mais je suis en même temps convaincu qu'ils sont nuisibles, surtout dans leur forme actuelle.

Je ne veux pas refaire ce procès que j'ai plaidé devant vous il y a plusieurs années déjà.

Il ne paraît pas que je l'aie gagné alors; peut-être me pourvoirai-je un jour en appel, car pour des causes pareilles il n'y a pas de prescription que je sache. Dans tous les cas ma propre conviction n'a pas changé; elle s'est plutôt encore confirmée depuis, et je dis encore aujourd'hui : Laissons les concours et les prix aux pinsons et au bœuf gras ¹.

HEGENER.

¹ L'auteur, qui invoque à l'appui de son opinion l'exemple de l'Allemagne, oublie celui de la Grèce ancienne, où le système des *agônes* était général et a donné des résultats qui ne paraissent pas à dédaigner.

(Note de la Rédaction).

L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

Un écrivain français disait dernièrement : “ Pourquoi la science économique n'est-elle pas enseignée dans les lycées de la République, au moins dans sa partie élémentaire ? Rien n'est plus attachant, plus à la portée des intelligences, même moyennes, et rien surtout n'est plus utile. Nos potaches ne connaissent pas un mot de la théorie de cette société dans laquelle ils vont bientôt entrer, et Leroy-Beaulieu a mis en fait que la plupart des bacheliers français seraient incapables de répondre à la question : “ Qu'est-ce que le capital ? ”

Personne, j'en suis convaincu, parmi tous mes collègues de l'enseignement moyen, ne me démentira, si j'affirme que, nous aussi, nous pourrions appliquer ces réflexions fort justes à nos athénées et à nos collèges. L'expérience journalière est là pour prouver que la même lacune existe dans l'esprit de nos élèves. Cependant les événements qui se sont produits depuis quelques années dans la classe ouvrière et les graves questions à l'ordre du jour nous montrent combien il importe aujourd'hui d'étudier de près ces problèmes, ces théories sociales dont parle M. Emile Bergerat, de les bien mettre en lumière et de répandre les enseignements de l'économie politique.

Certes, la connaissance des chefs-d'œuvre littéraires et des traditions intellectuelles qu'ils propagent demeure indispensable, puisque par eux s'éclaire et s'affine la sociabilité. Mais combien l'est aussi celle de l'économie politique, qui livre au civilisé les tables de la loi civilisatrice !

Les faits de travail, de salaire, de capital, de propriété, d'échange, ont pris, dans notre société moderne et dans les préoccupations actuelles de la politique belge, — je pourrais même dire de la politique de tous les peuples civilisés — une place trop considérable pour qu'il soit permis d'en ignorer complètement les lois, et pour qu'il n'y ait pas un grave danger social à laisser sur ces matières le champ libre aux erreurs et aux préjugés. Que d'épreuves douloureuses la connaissance

des lois de l'économie politique ne nous éviterait-elle pas dès le seuil de la vie, et comme elle dirigerait notre jugement au milieu des cataclysmes politiques et sociaux ! Le doute, qui ronge en nous l'esprit de religion et l'esprit de famille, s'est attaqué à la politique, et les jeunes contemporains regardent passer les choses et les hommes avec le scepticisme des vieillards. Est-ce bien leur faute, à eux, si on ne leur a rien appris de ce que l'action commande aux travailleurs de l'avenir ?

C'est donc à la jeunesse surtout qu'il faut s'adresser. Il faut lui rendre une foi quelconque en cet avenir. L'enseignement de l'économie politique serait le bon moyen, je pense, de remédier à l'absurde lassitude morale dont la plupart de nos jeunes gens sont atteints.

Il est du reste plus facile d'empêcher, par une bonne direction, l'erreur d'entrer dans un esprit, que de l'en chasser quand une fois elle s'y est logée ; et, pour élever contre l'erreur le rempart du sens économique, il n'est pas nécessaire d'approfondir la science et d'en fouiller curieusement tous les détails ; il suffit de faire bien clairement comprendre quelques principes simples et essentiels, capables de nous former sur ces matières un jugement sain et droit.

C'est pourquoi je n'hésiterais pas à demander que l'école primaire elle-même ne restât pas entièrement étrangère à ces vérités si importantes ; car la majorité de ceux qui vivront des salaires et qui discuteront plus tard ces questions, soit entre eux, soit avec les patrons, ne recevront plus d'enseignement régulier au sortir de l'école primaire ; et à supposer que plusieurs, parmi eux, suivent des cours d'adultes, ils seront pour la plupart inaptes à comprendre et à goûter des leçons d'économie politique, s'ils n'ont pas reçu les premiers germes de la science dès l'âge tendre de la période scolaire.

Non que je désire voir l'instituteur professer *ex cathedra* un cours dogmatique ; loin de moi cette pensée : qui connaît l'instruction primaire et la veut bonne et forte, ne peut demander qu'elle s'étende à trop de choses ; car on perd en profondeur ce qu'on croit gagner en surface, et des notions superficielles, dont la seule énumération peut faire illusion sur un programme, s'effacent bientôt de la mémoire sans

laisser la moindre trace. Mais j'aimerais à voir cet instituteur lui-même initié aux principes de l'économie politique durant son séjour à l'école normale, puis s'appliquer, par des lectures choisies, par des récits simples, relatifs aux rapports naturels des producteurs entre eux, par quelques conseils familiers, à créer dans l'esprit des enfants du peuple un fond de *bon sens* économique. Est-ce trop exiger?

Je ne demanderais pas beaucoup plus à l'enseignement moyen. Dans le cours de leurs études historiques, les jeunes gens des athénées et des collèges rencontrent successivement les grandes crises et toutes les révolutions économiques que l'humanité a traversées; et, dans leurs études géographiques, ils sont à même de connaître les forces productives des nations et d'en apprécier toutes les causes. Si les professeurs de l'enseignement moyen étaient eux-mêmes préparés par quelque étude de l'économie politique, ils pourraient, chaque fois que l'occasion s'en présente, expliquer à leurs disciples le véritable sens et la portée des événements, rendre par là leur propre enseignement plus juste, plus élevé, plus intéressant, et travailler de bonne heure à doter, eux aussi, l'esprit de la jeunesse de ce qu'il importe le plus de posséder sur ces matières : la rectitude du jugement.

Après avoir quitté les bancs, l'écolier, déjà à moitié mûri par le commerce des lettres, consacre deux ans, à l'Université, à l'étude de la philosophie. Là, le maître, qui a pour mission de l'initier aux principes des choses, et qui, après lui avoir fait étudier l'homme en lui-même, comme être intelligent et libre, le lui montre comme être sociable, ayant des droits et des devoirs dans ses relations avec ses semblables, le maître devrait lui parler alors des droits et des devoirs du travail, qui jouent un si grand rôle dans les rapports réels de la vie sociale, et qu'on est étonné de ne trouver nulle part, au cours des premières années d'Université, dans l'enseignement officiel de la morale.

Il n'est pas besoin de faire à ces matières la place très large, ni de rien changer, pour obtenir le résultat désirable, aux cadres universitaires; comme le disait parfaitement naguère un de nos députés, une douzaine de leçons suffiraient pour montrer clairement l'enchaînement des principes fonda-

mentaux et pour relier en quelque sorte les notions éparses que l'histoire et la géographie, durant les années de collège, auraient déjà déposées dans l'esprit de nos étudiants.

Pour le plus grand nombre, ce bagage, tout léger qu'il paraisse, me semble suffisant. Ceux qui s'en sentiront le goût le grossiront plus tard eux-mêmes sans aucune peine : la place sera préparée dans leur intelligence. Mais à ceux qui se destinent aux carrières du droit et de l'administration, il faut davantage. Déjà on leur fournit les moyens de connaître l'économie politique par un enseignement solide et méthodique; mais on n'atteindra véritablement le but que le jour où l'on aura étendu le bienfait de cette science à toutes les Facultés — particulièrement à celle des Mines et à ses congénères, dont les disciples sont appelés, par nécessité de métier, à fréquenter l'artisan —, et où l'on aura rendu, dès la première année d'Université, cette étude obligatoire pour tous les étudiants, trop disposés à regarder comme superflue toute connaissance qui ne figure pas au programme de leurs examens.

L'enseignement industriel est, à cet égard, mieux doté chez nous que l'enseignement moyen et universitaire; et il était naturel qu'il en fût ainsi, car l'économie politique est, à proprement parler, la philosophie de l'industrie humaine. Sous le nom d'économie industrielle et commerciale, elle a pénétré dans les écoles industrielles des communes les plus importantes du pays. De ce côté, il n'y a donc qu'à persévérer dans la voie qui a été ouverte, à munir ces écoles de maîtres habiles, sachant enseigner sans pédanterie ni dogmatisme; et, pour recueillir plus tard, quand la jeune génération qui s'élève aujourd'hui aura pris à son tour la direction de la société, les fruits de la sollicitude présente, pour créer des esprits moins faciles à abuser par des mots, plus capables de comprendre et de défendre la vérité économique, il n'y a qu'à développer avec intelligence les germes féconds de cet enseignement, dont la création restera un des mérites les plus incontestables de notre siècle.

“ J'estime que l'enseignement de cette science pratique, „ expérimentale et, pour ainsi dire, manuelle, aurait sur les „ âmes languides de nos jeunes gens le même effet que les

„ exercices physiques sur leurs corps, et qu'ils ont besoin
„ d'être mis à cette gymnastique morale. Il faut qu'à une
„ époque démocratique et industrielle comme la nôtre, on
„ puisse être refusé aux examens si l'on ne sait répondre à
„ cette question d'économie politique élémentaire : “ Qu'est-ce
„ que les *Trades-Unions*? „

C'est ainsi que M. Emile Bergerat terminait l'article remarquable dont la lecture m'a suggéré les quelques idées qui précèdent. Je fais mienne sa péroration et je livre ces réflexions à tous ceux auxquels incombe le redoutable devoir d'armer les jeunes générations en prévision d'un avenir qui s'annonce sombre, mais qui peut être, si on le veut, riant et plein de promesses¹.

HENRI LEJEUNE.

Nivelles, Avril 1893.

¹ Aux Ecoles du Génie Civil et des Arts et Manufactures annexées à l'Université de Gand l'enseignement de l'économie politique vient d'être complété et étendu à toutes les sections. Cet enseignement figurait également au programme des anciennes sections normales flamandes d'histoire et de géographie.

Malheureusement, en supprimant ces sections, on n'a pas songé à le maintenir parmi les matières du doctorat, nouvellement créé, en histoire.

(Note de la Rédaction).

LEHRLÄNE UND LEHRAUFGABEN FÜR DIE HÖHEREN SCHULEN : BERLIN 1891

Verlag von WILHELM HERTZ (Bessersche Buchhandlung).

Il ne me paraît pas inutile d'attirer l'attention des lecteurs de la Revue sur le nouveau programme des études pour les écoles supérieures en Prusse.

Les modifications apportées à l'ancien programme tant pour les cours à donner en classe que pour les devoirs à faire à domicile s'appliquent : A. aux gymnases, qui correspondent à nos sections grecques latines des athénées, B. aux réalgymnases, qui répondent pour la plupart de leurs cours à la section des humanités latines, et C. aux écoles réales supérieures, qui poursuivent le même but que nos sections des humanités modernes.

Les changements en question visent notamment les gymnases, où ils s'étendent particulièrement aux cours d'allemand, qui est la langue maternelle de l'élève, et au latin.

En 6^{me} le nombre des heures d'allemand est porté de 3 à 4, sans compter les 2 heures d'histoire nationale qui dans l'esprit de l'organisateur du programme doivent former un seul cours avec la langue maternelle. Dans ces 2 cours l'élève doit s'appliquer à s'exprimer couramment et élégamment dans sa langue maternelle. Ensuite, parmi les 8 heures attribuées au latin, plusieurs doivent uniquement servir à faire des versions et ainsi exercer également l'élève à s'exprimer dans sa propre langue.

Je constate en passant que c'est pour la première fois que la version latine se trouve au programme en Prusse; de mon temps on n'en faisait jamais. La combinaison de l'horaire démontre que dorénavant l'allemand et le latin doivent aller de pair, ainsi que l'histoire nationale, dans les 2 classes inférieures, et que ces cours devront être réunis dans la même main. En 5^{me} le nombre des heures d'allemand est de 3, ainsi qu'en 4^{me}. En 3^{me} inférieure et supérieure il reste au nombre de 2. Mais à partir de la seconde inférieure jusqu'à la fin des

classes du gymnases, le nombre sera de trois heures; cette augmentation des heures à partir de la seconde s'explique par le besoin d'initier les élèves de ces classes un peu plus que jadis à l'histoire littéraire de leur pays, en commençant par la littérature allemande du moyen âge. C'est donc, comme nous l'avons vu, surtout la langue maternelle qui a reçu un développement plus considérable : le nombre d'heures a été augmenté de 5 et porté à un total de 26 heures. — L'esprit qui a dominé dans cet arrangement est celui-ci, que la langue ainsi que l'histoire nationales doivent être le centre de tout l'enseignement; la traduction des auteurs latins servira à seconder les élèves dans l'usage de la langue maternelle.

Je suis forcément amené à parler maintenant du nombre d'heures attribué au latin. J'en ai déjà touché un mot à propos du cours d'allemand en 6^{me}. Autrefois il y avait 10 heures de latin jusqu'en seconde supérieure (inclusivement), c'est-à-dire pendant 7 ans; dans les 2 classes supérieures le nombre n'était que de 8. — Dorénavant il y aura, en 5^{me} comme en 6^{me}, 8 heures de latin; on fera alternativement toutes les semaines un thème ou une version. En 4^{me} les heures de latin seront réduites à 7; les matières à voir dans cette classe restent les mêmes que dans le passé, seulement les thèmes par écrit en classe — l'*extemporale*, c'est-à-dire la traduction instantanée en latin d'une dictée allemande, — seront supprimés. Les thèmes oraux et par écrit à domicile se feront d'après un cours de thèmes qui empruntera sa matière aux auteurs latins de la classe. Le nombre des heures sera également de 7 en 3^{me} inférieure et supérieure; le programme des matières à voir reste le même, seulement ici aussi les exercices de thèmes par écrit en classe sont supprimés. On fera des versions et des thèmes à domicile. Ces derniers auront pour base un cours de thèmes de reproduction de César.

En seconde inférieure et supérieure le choix des auteurs subit une certaine modification. On ne traduira plus des livres entiers de Virgile, mais un certain choix de passages qui offrent le plus possible des tableaux d'ensemble. C'est dans cette classe qu'on habitue l'élève à la traduction à vue. Le nombre des heures est de 7 pour la seconde B; par contre en seconde supérieure il est réduit à 6, parce que la gram-

maire est supposée connue à partir de cette classe. Ces exercices de thèmes se font encore ici d'après les auteurs vus en classe. En 1^{re} inférieure et supérieure les rédactions latines sont supprimées et remplacées par des versions latines qui, à raison de leur étendue et de leur importance, ne se feront que toutes les six semaines, alors qu'on fera un thème à domicile tous les quinze jours. Sur l'ensemble le latin a été diminué de 15 heures; il n'y aura pour toutes les classes que 62 heures de latin. Cette diminution s'imposait à la suite de l'augmentation des heures d'allemand, de dessin et de gymnastique. Une diminution aussi considérable des leçons devait nécessairement entraîner une modification dans le but à atteindre en latin. L'élève ne pourra plus arriver à une assez grande habileté dans le maniement de la langue pour faire des rédactions dans les classes supérieures. Mais on pouvait sacrifier d'autant plus facilement cette partie du programme qu'on a renoncé même dans les cercles savants à l'emploi de la langue latine. Le nombre des heures est néanmoins resté suffisant pour faire comprendre aux élèves les auteurs classiques et leur donner cette éducation intellectuelle qu'on acquiert en expliquant les auteurs anciens. Dans les 3 classes supérieures il ne doit être attribué qu'une heure aux exercices grammaticaux; ces exercices doivent se rapporter aux matières vues dans les auteurs expliqués en classe, en un mot on n'admet que le thème de reproduction. Les thèmes ne doivent avoir pour but que de familiariser l'élève avec les auteurs et cette limite ne peut absolument pas être dépassée dans les thèmes et les discussions grammaticales. Mais si l'*extemporale* perd de son ancienne valeur, la version occupera une place prépondérante.

Les cours d'allemand et de latin ayant subi les modifications les plus importantes, je me suis arrêté plus longuement à ces deux branches et je me bornerai à indiquer plus brièvement le programme des autres cours.

Le grec avait déjà été reculé jusqu'en 3^{me} inférieure depuis 1882-83; le nombre des heures pour toutes les classes est de 6. On y avait déjà introduit alors la version grecque pour les classes supérieures, tout en maintenant les thèmes. Le nouveau programme réduit encore d'avantage l'importance des thèmes

et ne les prescrit que pour autant qu'ils servent à apprendre aux élèves la lexicographie. La syntaxe étant connue en grande partie par la syntaxe latine ne demande pas qu'on consacre trop de temps à ce genre d'exercices. Le principal but à poursuivre c'est la connaissance approfondie des auteurs attiques.

La seule langue moderne obligatoire dans les gymnases est le français. Nous constatons avec regret que l'étude de cette langue est reculée jusqu'en 4^{me}, sous prétexte qu'il est trop difficile de commencer deux années de suite une nouvelle langue étrangère. Le nombre des heures sera de 4 pour la 4^{me}, et de 3 pour les 3^{mes} et la 2^{me} inférieure, pour descendre à 2 heures dans les 3 classes supérieures, parce qu'on estime que les élèves connaissent la grammaire à partir de la 2^{me} supérieure.

Dans l'ensemble des heures, qui est de 19, le français subit une diminution de 2 heures. Or, c'était un fait connu que les élèves des gymnases étaient déjà sous l'ancien régime trop faibles en français. Il est vrai que le but que ces établissements poursuivent n'est que de faire comprendre les auteurs français et donner aux élèves quelque aptitude à se servir de la langue française par écrit et oralement.

Mais on conviendra, après un examen sérieux, que même ces limites restreintes de la connaissance du français ne peuvent être atteintes avec un si petit nombre d'heures.

Le résultat de faire parler tant soit peu le français n'a jamais été obtenu autrefois, pas plus que celui de faire faire un thème convenable dans une langue qui offre tant de difficultés syntaxiques. Il en est du français en Prusse comme de l'allemand dans nos établissements du pays wallon soumis au régime flamand. Le nombre des heures et des années d'études est insuffisant pour donner aux élèves à la fin de leurs études ne fût-ce qu'un peu d'aptitude à écrire ou à parler cette langue.

Par contre nous devons signaler une heureuse innovation dans le programme de toutes les écoles supérieures en Prusse; je veux parler de l'enseignement de l'histoire en 6^{me} et 5^{me}.

L'histoire dans ces classes aura pour base le livre de lecture allemand et enseignera aux élèves de 6^{me}, par des biographies, l'histoire nationale, en partant de notre époque, et la mytho-

logie en 5^{me}. Dans les autres classes le programme reste invariable; il est d'ailleurs le même qu'en Belgique, sauf pour les cours d'histoire et de géographie en 4^{me} et en rhétorique, qui chez nous sont spécialement appropriés à l'histoire nationale.

B. Dans les Realgymnases la modification devait également porter sur l'allemand, le latin et l'histoire. Ici la langue maternelle avait eu de tout temps une plus grande importance et on lui attribuait déjà autrefois 3 heures dans toutes les classes. Il n'y a donc qu'en 6^{me} qu'on a ajouté une heure, pour atteindre le nombre de 4, comme dans les gymnases.

Le latin y jouait le rôle qu'il a maintenant dans le programme réorganisé des gymnases. Nous verrons donc maintenant le latin encore plus diminué dans ces établissements. Il correspond dans les 3 classes inférieures tout à fait au programme des gymnases; mais en 3^{me} inférieure et supérieure il est réduit à 4 heures, et à partir de la 2^{me} inférieure même à 3 heures. Une telle réduction du nombre des leçons imposait pour ces établissements une simplification du programme. En effet, les élèves ne voient en 3^{me} et 2^{me} qu'un prosateur facile, tel que César, et ne commencent Ovide qu'en 2^{me} supérieure. Ce n'est qu'en 1^{re} qu'on les initie à la lecture de passages faciles de Cicéron et de Tite-Live; enfin dans la classe supérieure ils interprètent quelques passages de Virgile (Enéide).

Le nombre réduit des heures n'admet des exercices grammaticaux que jusqu'en 3^{me}. On voit donc que notre section des humanités latines ne correspond pas tout à fait aux Realgymnases pour l'enseignement du latin. Je trouve l'organisation allemande préférable, car les élèves de cette section chez nous ont trop d'heures de latin pour pouvoir suivre avec fruit le cours de mathématiques, qui dans cette section est encore plus important qu'il ne l'est dans les Realgymnases.

Le français dans les Realgymnases commence en 4^{me} avec 4 heures, mais il monte à 5 heures dans les 3 classes suivantes et on lui attribue 4 heures dans les 3 classes supérieures. Ce nombre d'heures suffit, du moins pour donner aux élèves une certaine aptitude dans le maniement de la langue française.

Chez nous il n'existe, pas plus pour la langue moderne obligatoire que pour le latin, de différence entre la section

grecque-latine et la section des humanités latines. Notre section des humanités latines n'offre donc pas les mêmes avantages que les Realgymnases, dont elle devrait suivre encore de plus près le programme. Une autre lacune chez nous consiste en ce que la section latine n'a pas de seconde langue moderne obligatoire, tandis qu'en Allemagne le grec est remplacé par l'anglais obligatoire.

C. Il me reste à dire un mot des Ecoles réales supérieures. Au programme de ces écoles le nombre des heures d'allemand a été également augmenté. Il est porté à 5 heures en 6^{me} et à 4 heures en 5^{me} et 4^{me}. Dans les 3 classes suivantes il y a 3 heures et dans les 3 classes supérieures 4 heures. Il y a donc en tout 28 heures d'allemand.

Dans les 3 classes supérieures une des heures d'allemand doit servir à faire connaître aux élèves, par la traduction en vers de Voss, les chefs d'œuvre de l'antiquité. Le français a pour ces écoles la même importance que le latin dans les établissements où l'on enseigne une langue ancienne.

C'est à partir de la 6^{me} qu'on commence à l'enseigner et l'on dispose ainsi pour l'ensemble de 47 heures. Nous voyons donc que le français joue ici un rôle plus prépondérant encore que le flamand dans les athénées du pays flamand. L'anglais est sur le même pied que chez nous la seconde langue moderne.

On étudie dans ces écoles les auteurs français au même point de vue que les langues anciennes dans les deux espèces de gymnases, c'est-à-dire au point de vue grammatical et logique, et l'on veut arriver par le français à la culture intellectuelle qu'on ne croyait autrefois pouvoir obtenir que par le latin.

Je formerai pour terminer le vœu qu'une des langues modernes, de préférence le flamand, soit enseignée à l'instar du français en Prusse, dans le pays wallon, à raison de 47 heures dans la section des humanités modernes. Peut-être alors verrons-nous un plus grand nombre de jeunes gens assez instruits en flamand pour pouvoir satisfaire aux nombreuses exigences d'un pays où l'on parle deux idiomes différents.

Bouillon, avril, 1892.

H. DE BRUYN.

COMPTES RENDUS

Tirocinium Nepocaesarianum, ou rudiments de grammaire, vocabulaire et phraséologie, pour préparer à l'étude des premiers auteurs : Népos et Caesar, par le chanoine FÉRON. Tournai, 1891-92.

Jucundi acti labores! Il faut avoir un grand dévouement et être animé d'un grand amour des choses de l'enseignement pour avoir le courage d'entreprendre et de mener jusqu'au bout un travail semblable.

Ainsi que l'indique le titre, le *Tirocinium* est un livre destiné aux commençants et ne comprenant rien qui ne se trouve dans César et dans Népos. Avant de parler des avantages de cette méthode, je dirai quelques mots du plan suivi par l'auteur. L'ouvrage se divise en deux parties, la première consacrée à la lexicographie, la seconde à la syntaxe. Chacune de ces parties se compose à son tour de trois fascicules :

1^{re} PARTIE.

- a) exercices inductifs sur la lexicographie.
- b) vocabulaire.
- c) tableau des déclinaisons et conjugaisons régulières.

2^{de} PARTIE.

- a) exercices inductifs sur la syntaxe.
- b) statistique de la syntaxe Népo-Césarienne.
- c) syntaxe Népo-Césarienne.

Or, malgré les études de Heynacher et de Lupus, la tâche entreprise par M. Féron restait lourde. Il a vérifié l'ouvrage de Heynacher et l'a coordonné, en ramenant ses données à des règles représentées par des exemples types, empruntées à nos grammaires traditionnelles. Ces séries de règles ont été divisées en trois parties : I emploi des cas, II emploi des modes, III emploi des temps. Les règles importantes, celles qu'il vaut la peine de formuler dans une grammaire classique, ont été imprimées en caractères ordinaires.

L'importance de la règle est indiquée par un chiffre, souvent précis, quelquefois approximatif, exprimant le nombre de fois que cette règle est employée dans le B. G. Puis le même travail a été fait sur le livre de Lupus et les données de ce dernier ont été ramenées à celles de Heynacher telles qu'elles avaient été coordonnées. Tout ce qui est exceptionnel, rare ou inusité est imprimé en petits caractères avec les chiffres justificatifs à l'appui. De cette façon M. Féron a obtenu une table de 49 pages (*b* de la 2^{de} partie) qui, placée en tête de la syntaxe, est destinée aux professeurs et leur indique les règles sur lesquelles il convient d'appuyer et celles qu'il faudra négliger dans l'enseignement élémentaire.

L'auteur nous renseigne sur la manière d'utiliser son livre :

1° Le professeur a préparé le texte d'un exercice. Il le propose phrase par phrase, *en latin* d'abord. Les élèves n'ont pas le manuel en classe.

2° Sitôt qu'il le juge convenable, il fait la *rétroversion* des phrases proposées.

Dans les premiers exercices, dès que l'on a vu un nombre suffisant d'éléments grammaticaux (déclinaisons-conjugaisons), on va aux tableaux de grammaire, placés au 3^{me} fascicule, pour systématiser les paradigmes et faire les exercices d'applications, de déclinaisons et conjugaisons, indiqués dans l'*enseignement du latin*.

3° Chaque phrase est modifiée, dans l'exercice oral, de façon à faire passer sous les yeux des élèves les *différents mots* du vocabulaire qui termine l'exercice.

4° Les élèves ont à reproduire l'exercice par écrit, pour la classe suivante.

5° Le soir, après l'étude, le professeur fait recueillir les devoirs, et les examine.

6° Le lendemain, au début de la classe, correction du devoir. Correction générale et orale : Version d'abord, thème ensuite. Plus tard, on supprime la version, pour faire directement le thème oral. Puis vient le compte-rendu.

7° Interrogations sur le vocabulaire annexé au §. Répétition des vocabulaires des deux derniers §§. De temps en temps, répétition plus large, en recourant au vocabulaire *systématique*.

Je ne doute pas que l'auteur, qui connaît son livre, n'ait

indiqué aux professeurs le meilleur moyen d'en tirer parti; malheureusement, dans les athénées, les numéros 4 et 5 ne sont pas praticables. Le nombre de devoirs que chaque professeur peut exiger de ses élèves est rigoureusement déterminé par le directeur de classe, et aucun professeur de latin n'a droit à six devoirs par semaine : deux ou trois est un maximum. En outre, le § 5 ne peut être appliqué que dans les internats où les professeurs sont logés dans l'établissement, comme cela se pratique sans doute dans les collèges ecclésiastiques. D'ailleurs, même en principe, je ne saurais approuver semblable régime pour les professeurs. Il est de l'intérêt de l'enseignement d'avoir des professeurs capables, et à quels moments les maîtres pourront-ils étudier si les élèves les absorbent toute la journée? On perd trop souvent de vue que le seul moyen d'éviter la routine est de ménager aux professeurs le loisir de suivre le progrès de la science qu'ils ont mission d'enseigner, sinon d'y aider eux-mêmes, et que le surmenage n'est pas seulement du côté de l'élève. Enfin, en ce qui concerne les athénées, il faut encore observer que nous ne disposons plus que de 8 heures de latin par semaine, ce qui me paraît d'ailleurs plus que suffisant, et qu'il ne serait pas possible de faire tous les exercices dont la richesse est quelque peu exubérante.

Par conséquent, si l'on tient compte des observations qui précèdent, la méthode d'enseignement recommandée par M. Féron ne peut être suivie chez nous que *mutatis mutandis* : les règles essentielles cependant (n° 1, 2, 3) sont partout applicables.

Maintenant, quel est l'avantage que présente le *Tirocinium* sur les autres livres de même nature? C'est, dit M. Féron, qu'il prépare la phraséologie et que le vocabulaire est strictement composé pour César et Népos.

Mais le livre de M. Féron a un autre mérite encore, c'est de venir à son heure. Le *Tirocinium* est le résultat du grand courant d'idées nouvelles qui semble prévaloir depuis quelques années en matière pédagogique, à savoir, la stricte limitation de la matière grammaticale et la préférence accordée à la méthode inductive sur la méthode déductive.

Il y a environ trois mois, M. le Ministre de l'intérieur et de

l'instruction publique a communiqué au corps professoral des Athénées royaux une circulaire émanant de M. le Ministre des cultes et de l'instruction publique en Autriche, en invitant les professeurs à se conformer aux recommandations contenues dans cet important document. " On ne saurait méconnaître, y disait-on, que le point de vue a changé dans l'étude des auteurs anciens. Il n'y a pas si longtemps encore, la philologie pour elle-même primait toutes les autres disciplines, tandis qu'actuellement on est d'accord pour reconnaître que le grammaire, *en tant que science*, n'est pas l'objet des études au gymnase. „

Il est bien évident pour qui est un peu au courant de ce qui se passe dans le domaine pédagogique, que cette circulaire tranchait, en faveur du premier contre le second, le bruyant débat qui s'est élevé naguère entre les professeurs Kaegi de Zürich et Von Hartel de Vienne. La théorie de la culture formelle avait donné naissance à des grammaires, admirables au point de vue scientifique, mais qui semblaient faites uniquement pour former des apprentis linguistes. Et en effet, ce qu'avaient en vue Curtius et ses imitateurs, c'était bien plus de donner aux étudiants une vue nette de l'organisme de la langue grecque que de leur fournir les connaissances strictement nécessaires pour la lecture des écrivains. L'étude de la langue pour elle-même était devenue la principale préoccupation, tandis que la lecture des écrivains passait au second plan. De là l'énumération de quantité de formes, utiles sans doute pour montrer le mécanisme de la langue, mais qui restaient sans application dans les études moyennes. Ce système était excellent pour former des linguistes, mais ne convenait pas à la grande majorité des élèves.

Les livres d'applications avaient nécessairement le même défaut, de sorte que l'on faisait des exercices inutiles sur des règles inutiles, et qu'on perdait son temps à décliner τὸ δῖον et ἡ γὰρ.

En 1882 H. Genthe avait protesté contre ce système d'éducation¹, en soutenant que la lecture devait passer au premier

¹ *Grammatik und Schriftstellerlektüre im Alt Sprachlichen Unterrichte.*

plan. Tout le monde connaît la campagne menée depuis lors par M. Kaegi. Le savant professeur de Zürich a composé une grammaire grecque dont toutes les formes inutiles ont été éliminées, et ainsi a fait œuvre pédagogique tout en faisant œuvre scientifique. Ce serait en effet se méprendre étrangement que de penser que, pour ne pas être du domaine de l'enseignement moyen *en tant que science*, la grammaire ne doive pas être enseignée *d'une manière scientifique*.

On sait que le succès de Kaegi a été immense et qu'il n'a pas été amoindri par les attaques de Von Hartel, qui a défendu la thèse de l'étude de la grammaire pour elle-même, en tant que but dernier de connaissance pour l'élève.

M. Féron a marché sur les traces de Kaegi et a fait pour le latin ce que le professeur suisse a fait pour le grec, mais il a fait à la fois plus et moins.

Kaegi a *excerpé* toute la littérature *classique* grecque, mais ne s'est pas astreint à la tâche rebutante de composer des exercices syntaxiques; M. Féron s'est borné à deux écrivains, César et Népos, mais a donné les applications à côté de la théorie, ce dont les professeurs lui sauront gré.

Je n'ai aucune expérience de l'enseignement des classes élémentaires et il y aurait par conséquent quelque présomption de ma part à porter un jugement sur l'œuvre du savant qui nous a donné " L'enseignement du latin ", mais je puis dire que la méthode de M. Féron me paraît très simple et très pratique et je ne doute pas qu'elle ne rende de grands services à ceux qui en feront usage.

Pour finir je me permettrai une légère observation. L'auteur ne pourrait-il, dans une seconde édition, faire disparaître des phrases comme celles-ci : *une couronne est agréable à la petite fille, mais une punition est désagréable; La sagesse est contraire à la démence; Il étudie avec grand soin, à cause de la couronne; Dans l'eau claire, il y a une petite bête*, etc., qui sont trop insignifiantes, ou bien : *je ne nie pas que j'ai été fort occupé dans l'étude des lettres grecques*, ce qui peut-être n'est pas correct ?

J. KEELHOFF.

Die Völsungasaga nach Bugges Text mit Einleitung und Glossar herausgegeben von WILHELM RANISCH. Berlin. Mayer und Müller, 1891.

M. Ranisch nous donne une édition nouvelle d'une œuvre qui, depuis un quart de siècle, fait l'objet de nombreuses recherches de savants scandinaves et allemands. Antérieurement peu appréciée, elle a fini par conquérir une place importante dans la littérature norroise, et il est probable qu'elle ne la perdra pas de sitôt. Elle ne la doit cependant pas à son mérite littéraire, aujourd'hui mieux reconnu qu'autrefois, mais à des circonstances tout à fait spéciales. Elle contribue puissamment à l'intelligence d'un des cycles les plus importants de la légende héroïque des peuples germaniques et elle est absolument nécessaire pour étudier et approfondir la Saemundar Edda et le poème des Nibelungen. M. Ranisch, en publiant une édition nouvelle de cette œuvre, n'a pas voulu avant tout faire un travail scientifique. Comme il le dit dans sa courte préface, il a entendu faire un manuel, pouvant servir de premier livre de lecture à ceux qui abordent l'étude du norrois. Le but qu'il s'est proposé a évidemment déterminé le plan de son ouvrage, lequel se compose : 1° d'une introduction, traitant de la légende des Nibelungen jusqu'à la *Völsungasaga*; 2° du texte; 3° d'un glossaire suivi d'un registre des noms propres. L'introduction se base surtout sur les travaux de Müllenhoff, considérés généralement comme ce qu'il y a de meilleur sur la matière. Nous apprenons à connaître en quelques pages les résultats auxquels ont abouti les recherches de ce savant. Le texte est une reproduction de celui de Bugge, sauf quelques modifications orthographiques d'une valeur très-contestable. C'est le glossaire qui constitue la partie la plus importante du travail personnel de M. Ranisch, car, suivant son intention, il doit tenir lieu de commentaire et offrir tout ce dont un commençant a besoin pour l'intelligence de l'ouvrage. Mais on peut d'abord douter si celui-ci est bien approprié au but auquel il est destiné.

Il est généralement admis que la *Völsungasaga* n'est pas une saga classique et il y a pour cela de bonnes raisons. Paraphrase fidèle de nombreux chants épiques présentant

entre eux de grandes divergences, parfois des contradictions inconciliables, elle manque d'unité de composition, d'homogénéité et elle renferme assez bien de passages d'une interprétation difficile ou même impossible. Convient-il donc de commencer par elle l'étude du norrois, alors surtout qu'il y a tant d'autres ouvrages attrayants par le fond, classiques par la forme? Que de sagas n'y a-t-il pas qui sont écrites dans une prose simple, limpide, comme elle ne se trouve plus dans aucune des autres littératures germaniques anciennes, et qui de plus sont bien propres à faire connaître la manière de vivre, les mœurs, les institutions et les croyances religieuses des hommes du nord! Ne valait-il pas infiniment mieux de choisir là, soit un texte complet, soit des extraits, pour composer un premier livre de lecture norrois? Mais il y a encore une autre raison qui s'oppose à l'emploi auquel M. Ranisch veut faire servir la *Völsungasaga*. Son livre est destiné à des jeunes gens allemands qui étudient le norrois à cause de son importance pour l'étude de la légende et du poème des Nibelungen. Ils auront forcément un jour à s'occuper de la *Völsungasaga*, et parce qu'elle est un complément précieux de nombreux chants de l'Edda, et parce qu'elle renseigne seule sur des points très importants de la légende des Nibelungen. Pourquoi donc leur présenter dès le commencement un texte qu'ils devront reprendre après et qu'il devront alors étudier tout autrement que ne peuvent le faire des commençants? Ils s'agira alors d'examiner la *Völsungasaga* au point de vue de sa composition, d'en montrer le rapport avec les chants qu'elle paraphrase, de faire ressortir les différences ou contradictions existant entre eux, de déterminer à l'aide d'elle la signification de certains passages. Pour ce genre d'étude il faut déjà être versé dans le norrois et il faut une édition de la *Völsungasaga* différente de celle de M. Ranisch. Il en faut une qui soit accompagnée d'un commentaire, où les résultats de toutes les recherches sont utilisées, ou au moins une qui donne, outre le texte, les conjectures les plus importantes et les variantes des manuscrits de second ordre, comme celles de Bugge ou de Wilken.

Mais admettons que l'œuvre choisie convienne au but que s'est proposé M. Ranisch. Fallait-il alors procéder comme

il l'a fait? Nous ne le pensons pas. Il destinait évidemment son livre à des jeunes gens ayant une certaine préparation scientifique et possédant au moins la connaissance élémentaire du gothique, de l'ancien haut-allemand, du moyen haut-allemand, et de l'anglais. Pourquoi alors n'a-t-il pas profité de cette circonstance pour donner au glossaire une large base étymologique? Comme l'étude du vocabulaire constitue une des grandes difficultés du norrois, pourquoi n'a-t-il pas employé tous les moyens dont il disposait pour la faciliter? M. Ranisch ne néglige pas, il est vrai, complètement l'étymologie. Si un mot a son correspondant exact en gothique, il le cite généralement; parfois il fait aussi des rapprochements avec des mots tirés d'autres dialectes germaniques. On se demande nécessairement pourquoi le mot gothique n'est pas toujours cité et pourquoi il doit correspondre exactement au terme norrois. Si toute une famille n'a survécu en gothique que dans un seul membre, pourquoi celui-ci ne serait-il pas rapproché de tous les membres de sa parenté norroise, vu que l'ordre alphabétique coïncide rarement avec l'ordre étymologique? Mais il est encore plus difficile de se rendre compte de la raison des rapprochements que l'auteur fait avec des mots d'autres dialectes. Pour le montrer, choisissons deux exemples bien frappants. Voici comment il explique : 1° *Rekk* (ae. *rinc*) m. Mann, Held; 2° *Apaldr* (süddeutsch *affolter*) m. Apfelbaum. A quoi bon citer ici le mot vieux-anglais *rinc*? Supposons qu'il ait un rapport étymologique avec *rekkr*, ce qui est très douteux, il ne peut pas être censé connu de ceux qui se servent du glossaire. N'eût-il pas été plus utile de citer les formes allemandes anciennes du mot ou de se borner à donner la traduction la plus appropriée, c'est-à-dire *Recke*? Mais c'est précisément celle-là qui manque. Est ce que le mot *affolter* n'est pas plus difficile à comprendre que le mot *apaldr*, à moins qu'on ne connaisse par hasard le dialecte haut-allemand dans lequel il se trouve ¹?

On ne peut donc douter que l'étymologie n'eût dû être

¹ Il n'est pas même sûr que le mot existe encore aujourd'hui. *Schmeller*, Bayr. Wörterbuch. Bnd I. 41. Der *Affalter* für Apfelbaum soll noch unter der Ens üblich sein. *affolter*, mistel, nach Hepp. *affholter* opulus, nach Henisch.

traitée tout autrement qu'elle ne l'a été, non seulement dans un but scientifique, mais avant tout dans un but pratique. Il aurait fallu une méthode plus sérieuse, plus sévère, et mettre à contribution chacun des dialectes germaniques, que doit connaître tout étudiant qui aborde le norrois, pour expliquer des séries entières de mots et pour rendre ainsi l'étude du vocabulaire à la fois plus facile et plus féconde. On nous objectera qu'un glossaire élaboré de la sorte aurait été étendu outre mesure. L'objection n'est pas fondée. Si la préoccupation de gagner de la place a écarté cette méthode, il y avait lieu de faire comme Wilken, c'est-à-dire de renvoyer à A. FICK : *Wortschatz der germanischen Spracheinheit*. Mais nous ne pensons pas que M. Ranisch ait été empêché par cette considération, de traiter plus sérieusement l'étymologie. Son glossaire, du moins, ne saurait le prouver, car il compte 133 pages, alors que le texte n'en compte que 79, et il renferme bien des explications qui pouvaient facilement être laissées de côté et bien des traductions de passages qui ne présentaient guère de difficultés, pas même à un commençant. Encore fréquemment ces traductions ne sont-elles pas ce qu'elles devraient être. Au lieu de serrer le texte de près, elles ne sont souvent que des paraphrases qui ne mettent pas en évidence ce qu'une expression a d'original ou d'anormal, et par conséquent ne sont d'aucune utilité.

M. Ranisch dit avoir élaboré son glossaire "*in nahem Anschluss an Wimmers Musterglossar zum Laesebog*". On peut faire grand cas du glossaire annexé à l'excellente chrestomathie de M. Wimmer et cependant être d'avis que M. Ranisch ne pouvait se régler sur lui qu'avec certaines restrictions. Wimmer s'adresse à des jeunes gens scandinaves de l'enseignement moyen, dont la langue maternelle a avec le norrois les plus grandes analogies; il a à expliquer clairement la signification des mots, à faire bien ressortir en quoi elle diffère de celle d'aujourd'hui, mais il n'a pas à se préoccuper d'étymologie, pas plus qu'un commentateur du Nibelungenlied qui aurait en vue des élèves d'un gymnase allemand. Il a donc pu faire un travail très méritant tout en négligeant complètement ce dont M. Ranisch eût dû faire la base du sien. Du reste, les ressemblances entre les deux

glossaires ne sont pas aussi considérables qu'on serait tenté de le penser. M. Wimmer ne se borne pas à expliquer le sens des mots, à traduire des locutions plus ou moins longues; il renseigne également sur bien des choses qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre le fonds du récit.

C'est en quoi M. Ranisch aurait dû l'imiter. Il y a certes dans la *Völsungasaga* de nombreux passages, difficiles pour d'autres raisons que la forme du texte. Pour les comprendre, il faut la connaissance précise de certains détails des mœurs, des croyances religieuses, du droit des anciens Germains. Chaque fois qu'il y a des difficultés de ce genre, le glossaire devrait renseigner sur tout ce qu'il importe de savoir. M. Wimmer a fait une large part à ce genre d'explications dans son ouvrage que M. Ranisch dit avoir pris pour modèle. Il y a donc lieu de s'étonner qu'il ne l'ait pas imité sous ce rapport. Il y a d'autant plus lieu de s'en étonner, que les travaux des savants allemands qui se sont occupés de la *Völsungasaga* auraient dû le pousser dans la même voie. Les remarquables articles de Müllenhoff, publiés dans la *Zeitschrift für deutsches Altertum*, les commentaires dont Edzardi accompagne ses deux excellentes traductions, portent précisément sur un certain nombre de ces questions qu'on ne peut négliger si on veut étudier d'une façon sérieuse la *Völsungasaga*.

M. Ranisch, en publiant une nouvelle édition de cette œuvre, n'a pas été heureusement inspiré en adoptant un plan d'après lequel il ne pouvait aboutir ni à un travail scientifique, ni à un travail d'utilité pratique.

A. BLEY.

A. PITERS, **La littérature française. Extraits et notices.**

— Gand, Ad. Hoste, 1892. In-8°, vi-681 pages.

Voici un beau et bon livre, dont il est d'autant plus agréable de s'occuper qu'il n'y a rien à y reprendre, ni sous le rapport du plan, ni sous celui de l'exécution. Le but de M^r Piters a été, non de compiler simplement un recueil de morceaux à expliquer dans les classes, mais bien de donner, au moyen d'extraits habilement choisis et de notices claires et exactes, une idée complète des lettres françaises.

C'est une histoire littéraire avec exemples à l'appui, une histoire vivante, en quelque sorte, où toutes les écoles, tous les genres sont représentés, depuis le moyen âge jusqu'à la poésie contemporaine, en passant par la Renaissance, la littérature indépendante de la première moitié du XVII^e siècle, l'âge classique, le mouvement philosophique du XVIII^e siècle et les encyclopédistes, le néo-classicisme de l'Empire, le romantisme, l'école du bon sens, le réalisme, enfin le naturalisme et les Parnassiens. On ne saurait offrir aux maîtres un cadre plus commode pour familiariser leurs élèves avec les grandes œuvres, dont les excellentes notices de M^r Piters font revivre les auteurs dans leur milieu, entourés de leurs disciples et de leurs imitateurs, replacés dans leurs relations intellectuelles avec les artistes de leur temps.

Chaque période est largement et justement représentée. Au premier coup-d'œil, il semblerait que l'auteur ait négligé quelque peu les classiques. Mais il ne faut pas oublier que les œuvres de Boileau, de La Fontaine, etc., sont entre les mains des élèves, et qu'il importait donc d'éviter un double emploi. Le savant professeur de l'Athénée de Gand y a réussi heureusement en faisant connaître à ses lecteurs des ouvrages de ces maîtres qui ne se trouvent guère dans les éditions classiques, tels que les réflexions critiques de Boileau sur quelques passages du rhéteur Longin, les lettres de Racine à son fils, etc. Il faut encore mentionner avec éloge les notes placées au bas des pages. Intéressantes et judicieuses, elles complètent l'enseignement donné dans le corps du volume, en expliquant des termes peu connus ou vieillis, des institutions oubliées, des allusions historiques, des noms d'artistes ou de contemporains célèbres.

Je ne connais pas, en Belgique, un livre analogue aussi complet et aussi pondéré dans toutes ses parties, aussi sûr d'information, aussi impartial et juste de critique. On sent que M^r Piters s'est longuement pénétré de son sujet et qu'il a éprouvé son livre dans la pratique journalière de l'enseignement avant de le livrer à la publicité. Le conseil de perfectionnement vient, d'ailleurs, d'en reconnaître toute la valeur en autorisant l'emploi de cette nouvelle chrestomathie dans les établissements officiels.

PAUL BERGMANS.

F. BRABANT, *Histoire politique interne de la Belgique, avec une carte de la Belgique, sous Philippe le Bon*. Namur, 1892. 223 pp. in-16.

C'est sous ce titre que le Père Firmin Brabant a publié la quintessence du cours qu'il professe à la faculté de Philosophie du collège de Notre-Dame de la Paix à Namur. Le Père Brabant n'est pas un historien fécond, mais la qualité de ses travaux en compense avantageusement la quantité. Nous ne connaissons guère de lui qu'une étude très fouillée sur Regnier au Long Col, publiée dans les *Mémoires couronnés* de l'Académie en 1879, et une *Note sur le Grand Conseil de Philippe le Bon*, très riche en aperçus nouveaux, insérée dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire* en 1879¹.

L'ouvrage du Père Brabant porte le même titre que celui de Poulet, devenu depuis sa seconde édition l'*Histoire politique nationale*. On peut dire en somme qu'il n'en est qu'un résumé, comme l'auteur l'annonce d'ailleurs dans sa préface, mais continué jusqu'à la fin de XVIII^e siècle et de plus mis au courant des découvertes scientifiques postérieures². Dans ces conditions il se présente comme un excellent manuel, destiné à être mis entre les mains des étudiants.

L'auteur a grandement raison de ne commencer son exposé qu'à l'époque de la formation du duché de Lotharingie et du comté de Flandre. Avant cette époque, en effet, il n'existe aucune trace de vie nationale dans notre pays et son histoire se perd absolument dans l'histoire universelle. Toutefois, l'auteur a bien fait de débiter par un exposé rapide des institutions franques, auxquelles se rattache, comme on sait, le système constitutionnel du moyen âge postérieur.

L'histoire des institutions forme la base de son livre; l'histoire des événements n'est toutefois pas entièrement

¹ Cette *Note* m'a suggéré mon travail sur le *Grand (Conseil Bulletin 1890)*, lequel a été le point de départ d'une polémique, toute courtoise d'ailleurs, que je poursuis avec le P. Brabant, dans les *Bulletins* de 1891 et 1892.

J. F.

² A l'époque de la publication de l'ouvrage du P. Brabant, le supplément de l'*Histoire politique nationale* de feu Edmond Poulet, édité par le fils de celui-ci, M. Prosper Poulet, n'avait pas encore paru.

négligée. Mieux inspiré que Pouillet, qui la met trop à l'ombre, et que Wouters qui, dans son *Précis d'histoire de Belgique*, y sacrifie trop, il a su réserver à l'histoire des faits une part satisfaisante et suffisante pour la compréhension de notre *Verfassungsgeschichte*.

Le Père Brabant a eu aussi le bon esprit de commencer son livre par quelques courtes notices sur les principales sources de notre histoire, depuis les capitulaires jusqu'aux écrits contemporains de la chute de l'ancien régime en Belgique. Pour ce qui concerne les chroniques flamandes, il est malheureusement assez incomplet. A côté de Galbert, de Walter et de Jean d'Ypres, il pouvait certainement citer les *Annales Gandenses*, de même que les *Brabantsche Yeesten* ne souffriraient pas du voisinage de Van Velthem.

Le Père Brabant considère à bon droit les chartes comme les sources les plus importantes pour notre droit public. Il aurait pu ajouter que les *comptes* de toute nature qui sont parvenus jusqu'à nous, ne manquent pas de jeter, eux aussi, un grand jour sur nos institutions et comblent bien souvent d'importantes lacunes.

La lecture de l'ouvrage lui-même nous a aussi suggéré quelques remarques.

L'auteur semble ne pas toujours connaître les monographies qui ont paru pendant ces toutes dernières années sur les sujets qu'il traite. A côté des biographies de Gislebert de Mons, il aurait pu citer avec avantage le travail de mon collègue M. Huygens (*Revue de l'Instruction publique*, 1889). — A propos du château et du fossé d'Otton, il ignore que leur existence a été révoquée en doute par M. de Vlaminck dans un *Mémoire* de l'Académie qui a paru en 1891. Il a tort de citer encore Jean de Thielrode, Kervyn, Namèche et d'autres pour étayer ses assertions à cet endroit. — Observation absolument identique pour la *Flandre allodiale*. — Nous regrettons aussi que les différents caractères qu'a revêtus la lutte entre l'aristocratie et la démocratie en Flandre, entre les comtes et les rois de France et finalement entre les comtes et les villes, aient été exposés d'une façon trop concise et partant parfois obscure. C'est ainsi que nous croyons être en désaccord avec lui sur les points suivants. A notre avis, le triomphe de la

démocratie après la bataille de Courtrai n'a pas été de longue durée et si sous Van Artevelde les villes démocratisées ont joué le premier rôle en Flandre, leur puissance n'a été que révolutionnaire et non légale, c'est-à-dire reconnue par le souverain, — ce que le P. Brabant semble vouloir dire.

Un grand avantage du livre de P. Brabant, c'est qu'il signale assez souvent en note l'endroit où l'on peut trouver le texte des grands documents diplomatiques de notre histoire. Pourquoi ne pas le faire pour tous, comme par exemple pour le Grand Privilège de 1477, que l'on trouve dans la *Verzameling van XXIV origineele charters*?¹.

Pour les *officiers fiscaux*, l'auteur renvoie au mémoire de M. Alexandre, couronné par l'Académie en 1890. Il devrait au moins signaler aussi le mémoire de M. Tierenteyn, qui fut couronné en même temps.

Le Père Brabant nous dit à la page 180 : “ si l'Inquisition n'avait que rarement fonctionné en Belgique avant le XVI^e siècle, c'est que les hérésies, avant cette époque, n'y avaient jamais fait de ravages sérieux et que les officiers des Evêques diocésains avaient suffi à la tâche „ Ceci doit nous faire supposer que l'auteur ne connaît pas le gros *Corpus documentorum inquisitionum* de M. Paul Fredericq, où il trouverait les traces de sectes nombreuses fort répandues dans notre pays, comme les Texerans d'Arras, les Tanchelmistes, les Beggards et Lollards, les Flagellants, les Vaudois d'Arras, etc. Il y verrait aussi que les papes ont jugé les évêques trop surchargés de besogne pour pouvoir s'occuper efficacement de la poursuite des hérétiques et que depuis la création de l'inquisition papale dans le second quart du XIII^e siècle jusqu'en 1521, année de la réorganisation de l'inquisition néerlandaise

¹ A propos des *Antiquités de Flandre*, de Wielant, l'auteur dit à bon droit qu'il faut se méfier de l'édition du chanoine De Smet. Mais pourquoi ne pas ajouter que le meilleur manuscrit, resté inconnu à ce dernier, se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Gand? Je me permettrai aussi de faire remarquer au Père Brabant que les *Antiquités de Flandre* et les *Chroniques de Flandre* de Wielant (n^o 6025 de la Bibliothèque de Bourgogne) ne sont que deux copies d'un même ouvrage, l'une plus complète que l'autre.

par Charles V, nous connaissons plus de cent inquisiteurs apostoliques qui ont travaillé dans notre pays.

Sous ces réserves, nous sommes très heureux de voir notre littérature historique s'enrichir d'ouvrages de ce genre et nous sommes persuadé que, malgré ses proportions modestes et peut-être à cause d'elles, il est appelé à rendre de grands services.

J. FREDERICHs.

E. AUDOIN. — **Etude sommaire des dialectes grecs littéraires** (autres que l'attique) : *homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien*. Paris, Klincksieck 1891. 1 vol. in-12° de VIII-304 pp. (Avec préface d'O. Riemann). 3 fr.

M. Audoin me paraît avoir réalisé de façon très convenable le plan qu'il s'était tracé, et son livre permettra aux candidats à la licence ou à l'agrégation d'aborder avec confiance des épreuves où souvent l'on exige une connaissance assez approfondie de la dialectologie grecque. L'auteur ne se borne pas à citer les formes dialectales; il en fournit aussi l'explication, sans aborder toutefois le terrain de la discussion et de l'hypothèse. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

Je lui reprocherai cependant de n'avoir pas dit que l' α long attique après ι , υ et ϱ n'est pas l' α long primitif, mais un α long restitué, succédant à l' e long ouvert de l'ionisme, et auquel ne convient nullement le nom traditionnel d' α pur.

§ 16. — Il faut séparer $\epsilon\iota$ attique de $\alpha\iota$ dorien : $\epsilon\iota$ est le locatif d'un thème en $-o-$, $\alpha\iota$ est le locatif d'un thème féminin en $-\alpha$ long. — §§ 5 et 243, M. Audoin tire éol. dor. $\tau\upsilon\tilde{\iota}\delta\epsilon$ de $*\tau\omicron\iota-\delta\epsilon$; c'est peut-être un peu hardi; Meyer et Brugmann admettent ce changement de $\omicron\iota$ en $\upsilon\iota$, mais cette question délicate est loin d'être résolue.

§ 30 b). L'auteur tire avec G. Meyer $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\varsigma$ de $*\pi\rho\omicron-\alpha\tau\omicron-\varsigma$; il aurait à coup sûr préféré, s'il l'avait plus tôt connue, l'étymologie indiquée par Brugmann, qui considère $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\varsigma$ = $*\pi\rho\omega^F-\alpha\tau\omicron-\varsigma$ comme le superlatif d'un $*\pi\rho\omega^F\omicron-\varsigma$ conservé dans le dorien $\pi\rho\acute{\alpha}\nu$ de $*\pi\rho\omega^F\acute{\alpha}-\nu$ et l'attique $\pi\rho\acute{\omega}\eta\eta$ de $*\pi\rho\omega^F\iota\tilde{\alpha}\nu$; le sanscrit répond à $*\pi\rho\omega^F\omicron\varsigma$ par $p\bar{u}rvas$, $\varrho\omega$ et $\acute{u}r$ représentant la liquide sonante longue de l'indo-européen.

§ 61. Le dor. $\mu\iota\chi\acute{\iota}\omicron\varsigma$ est expliqué par l'assimilation du ϱ de

μικρός au κ précédent. Ce n'est guère probable; μικρός est bien plutôt issu de *μικρό-ς; les grammairiens citent l'adjectif μικύς, et le nom propre Μίκυθος est attesté; cf. πέλεκυς et πέλεκκον.

§§. 95, 96. Personne n'admet plus aujourd'hui que l'ι du radical de πόλις et l'υ de πῆχυς se changent en ε en attique. Cette explication, que M. A. a préférée pour sa simplicité sans doute, n'est rien moins qu'une hérésie phonétique; il eût mieux valu ne pas insister, si la théorie scientifique exigeait de trop longs développements.

P. 124. Je ne pense pas qu'il faille corriger Ζανός Eurip. Hipp. 62, Médée 207, en Ζηνός. Ζανός est fréquent dans l'épigraphie dorienne, alors que la phonétique dorienne exigerait Ζηνός. Je suis pour ma part convaincu que Ζανός Ζανί est la forme éléenne, qui a rayonné d'Olympie bien au-delà de son domaine propre; le laconien nous présente un cas analogue, quand il emploie Ποιοιδᾶν (avec h intervocalique issu de σ), forme arcadienne (Ποσοιδᾶν), là où le corinthien par exemple dira Ποτειδάφων ou Ποτειδᾶν, formes bien doriennes.

Enfin, § 86, χερ- ne saurait être la forme primitive du radical de χεῖρ, et l'explication proposée par Hoffmann (Griech. Dial. I. p. 146) n'est pas plus heureuse que celles tentées précédemment; l'accusatif pluriel lesbien χέρρας et le génitif singulier dorien χηρός sont des types parfaitement phonétiques: le redoublement du ρ d'une part, l'allongement de la voyelle de l'autre indiquent que le ρ était suivi d'une spirante; le thème est χερσ-; du datif pluriel *χερσ-σι, qui ne pouvait donner que χερσί dans tous les dialectes, est partie l'analogie qui a créé dans le domaine ionien les formes à voyelle thématique brève: χερός χερί χέρα, etc. Au gén.-dat. duel, χερσῶν a même été préféré à χειρῶν, qu'on ne lit guère que dans Sophocle El. 206. 1395, et, mutilé, CIA. II 742 A 14. L'analogie contraire a provoqué le datif pluriel χερσίν CIG. II Add. 2811 b, 10. 2942 c, 4. Le nomin. sg. χέρς de Timocréon fragm. 9 est de création toute récente et refait sur le thème χερ-, qui semblait se dégager de χερός χερί, etc.; avec μάκρας et un ou deux autres, χέρς relève de la tétatologie.

ÉM. BOISACQ.

L'enseignement supérieur en France. *Ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, par FERDINAND LOT. Paris, H. Welter, 1892; 144 p. in-12. Prix : 2 fr.

En même temps qu'il publiait ce volume, M. Ferdinand Lot recevait de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le second prix Gobert, pour un travail considérable sur "*Les derniers Carolingiens*." M. Lot sait donc, dans le domaine de l'histoire du moyen âge, faire preuve de maturité d'esprit et de sens critique : on chercherait vainement trace de ces deux qualités dans le volume dont nous nous proposons de rendre compte.

A vrai dire, M. Lot a voulu faire un pamphlet, non un livre : la bibliographie qui termine le volume, et les statistiques qui sont intercalées dans la discussion ne doivent pas faire illusion. Il est permis, dans une publication de ce genre, d'exagérer les défauts et d'ignorer les qualités, d'oublier que le mieux est l'ennemi du bien ; encore serait-il bon de connaître ce dont on parle et de ne point se battre contre des moulins à vent. Mais M. Lot est un si vaillant champion qu'il se crée des adversaires pour avoir le plaisir de les écraser, et qu'il récrimine amèrement contre telle épreuve, le discours latin par exemple, qui a disparu des programmes depuis quelque dix ans.

Ce n'est là qu'un détail ; mais il est caractéristique du livre. M. Lot ne connaît guère l'enseignement des facultés françaises que par les documents officiels — et encore n'est-il pas toujours bien au courant — ; on voit trop qu'il lui manque la pratique des hommes et des choses, et la complexité des questions en jeu lui échappe. Pour citer un autre exemple typique, il est fort scandalisé de voir qu'à l'agrégation d'histoire, l'épreuve de la "thèse", ne comporte pas l'emploi de documents inédits, que la chose est même formellement interdite. M. Lot aurait dû réfléchir que l'agrégation est un examen professionnel où les candidats ont à faire preuve de leur aptitude à l'enseignement secondaire : dans une intention très louable on a voulu qu'ils fissent également preuve, non de recherches originales, mais d'aptitude à ces recherches. Il est

de toute évidence qu'on peut fort bien faire preuve de méthode en commentant et en critiquant un texte vingt fois publié, et c'est dans ce cas seulement que le jury, ayant sous les yeux tous les éléments d'appréciation, peut juger exactement du mérite du candidat.

La plupart des critiques de M. Lot sont aussi peu fondées, et on ne peut guère louer dans la partie descriptive de son livre que le courage avec lequel il exprime une opinion faite pour déplaire à beaucoup de personnes.

S'il dit beaucoup de mal de l'enseignement français, qu'il ne connaît guère, M. Lot n'a pas assez d'éloges pour l'enseignement allemand, qu'il ne connaît pas du tout. On retrouve dans les pages qu'il lui consacre tous les clichés traditionnels. Attaché à la Bibliothèque de la Sorbonne, M. Lot voit arriver tous les ans de gros ballots de thèses venues d'Outre Rhin; il s'extasie sur l'activité scientifique de l'Allemagne, et nombre de personnes font comme lui, de confiance. On ne saurait trop répéter que ces élucubrations n'ont rien à voir avec la science. Je voudrais bien savoir combien parmi ces brochures renferment, je ne dirai pas une idée, il ne faut pas trop exiger, mais l'embryon d'une idée intéressante. La seule excuse de leurs auteurs est que les programmes d'examens les forcent à publier ces travaux d'écoliers qui encombrant inutilement les rayons des bibliothèques et qu'on ne prend guère au sérieux qu'à l'étranger.

Ce que nous avons dit du point de départ de M. Lot explique suffisamment que nous n'attachions qu'une médiocre importance à ses conclusions. Il a, comme on devait s'y attendre, un plan de reconstruction idéale qui nous donnerait un enseignement supérieur vraiment digne de ce nom. Je doute fort qu'on détruise jamais tout ce qui existe, pour tout édifier à nouveau; et cela seul suffirait à nous dispenser de rendre compte des projets de M. Lot. Mais même si cela devait être, ces projets sont tellement vagues sous leur apparente précision, ils reposent sur une méconnaissance si parfaite des problèmes qu'ils sont censés résoudre, que je ne saurais, n'ayant point de goût à combattre les ombres, les discuter en détail. Je voudrais seulement présenter deux observations d'un caractère plus général.

Dans son plan de réforme, M. Lot oublie que la question de l'enseignement supérieur est intimement liée à celle de l'enseignement secondaire qui lui envoie ses élèves, et à qui il fournit des maîtres. Le fait est essentiel en particulier pour les facultés des lettres, les seules dont parle M. Lot, sans doute parce qu'il s'est jugé plus compétent dans ce domaine. Le nœud de la question est dans les examens d'agrégation, dont il ne connaît pas le détail, et qu'il y aurait lieu de transformer, j'en conviens. Mais tout cela est lettre close pour notre auteur.

En second lieu, M. Lot subordonne trop toute chose, dans ses Facultés idéales, à l'érudition technique, dont je suis loin de vouloir dire du mal : mais trop est trop. Cette tendance est surtout due, sans aucun doute, à l'admiration de l'auteur pour l'Allemagne; sans vouloir examiner ce qu'est au juste chez nos voisins cet enseignement supérieur si vanté, je crains que M. Lot ne se soit pas assez rendu compte que la bonne érudition, pas plus que la bonne littérature (puisqu'il est d'usage d'opposer ces deux termes), n'est à la portée de tous les esprits, et qu'une direction exclusive, quelle qu'elle soit, a ses défauts. La frivolité est un danger pour une nation, je n'y contredis pas; mais la cuistrerie est pire; ne multiplions pas chez nous les Pécuchets.

Le livre de M. Lot se termine par quelques pages sur le projet de loi concernant la création d'Universités, en ce moment en délibération au Sénat français. M. Lot me semble se faire sur ce sujet de singulières illusions : s'il était mieux au courant de ce qui existe et de ce qu'on veut faire — peut être faudrait il dire, d'après la tournure que prend la discussion, ce qu'on voulait faire —, s'il n'était, ici comme partout, dupe des mots, il comprendrait pourquoi quelques uns, parmi les membres des futures Universités, n'ont pas pris part au grand mouvement d'enthousiasme qui éclata partout en France, il y a quelques mois, avec la permission des autorités.

Paris.

LOUIS DUVAU.

VARIA.

Le 19 avril dernier on a célébré à Rome le 70^e anniversaire de la naissance de G. B. de Rossi. A cette occasion M. Petersen, secrétaire de l'Institut archéologique, a remis à l'illustre archéologue, au nom des rédacteurs du *Corpus inscriptionum latinarum*, un exemplaire de l'*Ephemeris* signé par tous les épigraphistes du Corpus et portant l'inscription dédicatoire suivante, composée par M. Mommsen.

IOHANNI . BAPTISTAE . DE . ROSSI
CIVI . ROMANO
PRINCIPI . ERVDITORVM . ITALORVM
OMNIGENA . ANTIQVITATVM . ROMANARVM
DOCTRINA . INSIGNI
ARCHAEOLOGIAE . CHRISTIANAE . FVNDATORI
IN . LITTERIS . ET . TITVLIS . SACRIS . EXPLANANDIS
IN . ARTIS . OPERIBVS . ILLVSTRANDIS
IN . RERVM . GESTARVM . NOTITIA . INVESTIGANDA
PARITER . PERFECTO
VRBIS . ROMAE . INSCRIPTIONVM . CHRISTIANARVM
EDITORI . PRIMO
IN . PAGANIS . PARANDIS . ET . RECENSENDIS
SOCIO . PRIMARIO
BORGHESII . DISCIPVLO . AMICO . HENZENI
SVAE . NATIONIS . DECORI . NOSTRAE FAVORI
CORPORIS . INSCRIPTIONVM . LATINARVM
EDITORES . GERMANI
LVCIDAM . SVBTERRANEAE . ELOQVENTIAE
SVAVITATEM . RECORDANTES . DOMESTICAE
COMITATIS . HOSPITES . TRANSALPINI . MEMORES
DIE . VII . K . MART . A . MDCCCXCII
NATALICIA . SEPTVAGESIMA . GRATVLANTVR

Le buste inauguré à la Catacombe de S^t Calliste est orné de l'inscription suivante composée par M. Stevenson :

IOHANNI . BAPTISTAE . DE . ROSSI
QVO . DVCE . CHRISTIANA . VETVSTAS
IN . NOVVM . DECVS . EFFLORVIT
PONTIFICVM . HEROVMQVE . PRIMAEBVAE
ECCLESIAE
ILLVXERE . TROPHAEA
NATALI . EIVS . SEPTVAGESIMO
CVLTORES . MARTYRV . ET . SACRAE
ANTIQVITATIS
MAGISTRO . OPTIMO . P . A . MDCCCXCII

Le 16^e fascicule de l'excellent *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio vient de paraître. Parmi les principaux articles nous signalerons ceux relatifs à l'Epistate, au *scrinium ab epistulis*, le bureau de la correspondance impériale, aux *equites* tant à Athènes qu'à Rome, et surtout la savante étude sur les Etrusques due à M. Martha. Voilà plus de dix sept ans que le premier fascicule a paru et l'on n'a pas encore terminé la lettre E. Souhaitons que, sans perdre de leur valeur scientifique, les fascicules se suivent dans la suite à des époques plus rapprochées.

Nous appelions, il y a peu de temps, l'attention des professeurs de géographie sur l'utilité, pour la connaissance des voies navigables en Belgique, du Guide du batelier. Nous devons leur signaler que pour la France il existe un ouvrage analogue et qui n'est pas moins utile que celui publié par notre Ministère des travaux publics. Il est intitulé : *Guide officiel de la navigation intérieure*. (Paris, Baudry, 1891). Une excellente carte est annexée à cet ouvrage. (Prix : fr. 2-25).

M. J. B. *Rietstap* vient de publier un excellent petit dictionnaire géographique de la Hollande et de ses colonies : *Beknopt aardrijkskundig woordenboek van Nederland en zijne Koloniën* (Groningen, 1892. 580 col.; 3 fl.). Les longitudes sont indiquées d'après le méridien initial de Greenwich. Les altitudes des montagnes des Indes néerlandaises sont marquées en pieds de 0.325. Il eut été de loin préférable d'adopter les indications métriques. Il est curieux de remarquer combien de noms de nos communes belges se retrouvent en Hollande. Ainsi on rencontre 3 Aalst, 3 Bergen, 1 Berchem, Doornik, Gent, Zwijndrecht et d'autres. Il serait à souhaiter que nous eussions bientôt un livre analogue pour notre pays, car le *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique du royaume de Belgique* de Jourdain, quelque bon qu'il ait été pour son temps, date de 1868 et est devenu inexact en plus d'un point.

Nous avons annoncé ici même (1890, p. 263; 1891, p. 277) la publication du préambule latin de l'Edit de Dioclétien découvert à Platée par les membres de l'Ecole américaine d'Athènes. En 1890 on y découvrit un nouveau fragment de 3 colonnes du texte grec de la loi du *maximum*, qui vient compléter certaines parties et en rectifier d'autres. M. Mommsen vient d'en publier le texte avec un commentaire (*American Journal of Archaeology*, 1891, p. 54-64), presque en même temps que M. Loring publiait les nouveaux fragments du texte grec trouvés à Mégapolis (*The journal of hellenic studies*, 1890 et *Année épigr.* de Cagnat, 1891, n° 32). Nous ne devons donc pas désespérer de posséder un jour le texte complet de cet important monument épigraphique, lorsqu'on voit les nombreux fragments découverts depuis qu'en 1873 M. Mommsen publia l'Edit dans le t. III du *Corpus*, et que le savant épigraphiste de Berlin a rappelés dans son récent article publié dans le *Hermes* (XXXV, p. 17-35).

Le même *Journal of Archaeology* publie le rapport de M. Waldstein et de ses aides sur les fouilles exécutées par l'Ecole américaine d'Athènes à Erétrie (Eubée) en 1891 (1891, p. 233-280). Ces fouilles ont été des plus importantes. On y a déblayé complètement le célèbre théâtre d'Erétrie. La même Ecole a continué aussi en 1891 les fouilles du théâtre de Sicyone.

AD. DE CEULENEER.

Les fouilles entreprises en Babylonie, avec des subsides recueillis à Philadelphie, en faveur du Musée archéologique de l'University of Pennsylvania, ont été couronnées d'un plein succès. De neuf à dix mille inscriptions cunéiformes, gravées sur pierre ou sur argile, et appartenant à toutes les époques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période persane, beaucoup de vases, quantité d'objets en argile, bronze, argent et or, environ cinq cents calhebs antiques, ont été exhumés du sol babylonien et sont arrivés sans encombre à Philadelphie. Le Dr H. V. Hilprecht, qui s'est formé sous le Dr Fried. Deletch, à Leipzig, à l'initiative duquel est due la fondation du musée et qui a pris part à l'expédition scientifique en Babylonie, est occupé à ranger ces trésors. Il transcrit les inscriptions, et en publiera sous peu le premier fascicule (Extrait d'une lettre adressée au père A. J. Delattre, S. J.).

Janvier, 1892.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 23 mai 1892. — De Rougé : Géographie ancienne de la Basse-Egypte (G. Maspero). — Holder : Dictionnaire vieux-celtique (G. Dottin). — Plaute : Rudens, p. Sonnenschein (Paul Lejay). — Roscher : La statue de César sur le Forum Julium (Salomon Reinach). — Pfeiderer : La théologie allemande (A. Sabattier). — Urbain : Lettres de Henri IV et de Marguerite de Valois (T. de L.). — Doumic : Portraits d'écrivains (Charles Dejole). — G. Meyer : Etudes albanaises, III (V. Henry).

Du 30 mai. — H. C. Muller : Grammaire grecque, I. (My). — Schaefer : Les distiques répétés de Théognis (My). — Mémoires de la Société des Antiquaires du Rhin (Salomon Reinach). — Les bénédictins de Solesmes, Paléographie musicale (Paul Lejay). — Gnoli : Le procès de Longueil (L. G. P.). — Mossmann : Mélanges alsatiques (Jacques Parmentier). — Halphen : Journal d'Arnauld d'Andilly (T. de L.). — Altamira : L'enseignement de l'histoire (H. Léonardon). — Gazier : Petite histoire de la littérature française (Ph. Tamizey de Larroque).

Du 6 juin. — Goodyear : Le lotus (G. Maspero). — Ahrens : Le livre des objets de la nature (Rubens Duval). — Sakellarios : Chypre (My). — Capps : le théâtre grec (Salomon Reinach). — U. Chevalier : Œuvres de saint Avit et Cartulaires dauphinois, II (T. de L.). — Léo Claretie : Lesage (Eugène Lintilhac).

Du 13 juin. — Le Centenaire (quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique) (Alfred Morel-Fatio). — Actes du séminaire d'Erlangen, V. (Albert Martin). — Harvard Studies, II (Emile Thomas). — Wricht : Manuel gothique (V. H.). — Bright : Manuel anglo-saxon (H. Logeman). — Le Quadripartitus, p. Liebermann (Ch. Bémont). — La Mantia : Les jugements de Dieu (M. Prou). — Pascal : Elie Benoist (Ch. Pfister). — Macon : Le Nouvion au XVIII^e siècle (A. C.). — Hellinghaus : Lettres de Stolberg à Voss (A. Chuquet). — Etat sommaire des documents des archives nationales (T. de L.). — Herbé : Français et Russes en Crimée (A. C.). — Caruel : Le dialecte flamand de France (H. Lichtenberger). — Le cinquantième anniversaire de l'Académie russe des sciences (L. Leger). — Dictionnaire de la langue russe, publié par l'Académie russe (L. Leger). — Iung : Moltke et ses mémoires; la République et l'armée (A. Ch.).

Du 20 juin. — La liturgie nestorienne (Rubens Duval). — Person : Les racines (A. Meillet). — Hale : La conjonction cum. (Paul Lejay). — Sto-

wasser : Mots obscurs (Paul Lejay). — Habets : Coutumes du Limbourg (H. Pirenne). — R. Villa : La reine Jeanne (Alfred Morel-Fatio). — Ingold : Lettres de Le Camus (T. de L.). — Allais : Malherbe (F. Hémon). — Berti : Ecrits divers, I (Charles Dejole).

Du 27 juin. — D'Arbois de Jubainville : L'épopée celtique en Irlande (Salomon Reinach). — Croiset : Histoire de la littérature grecque, III (Am. Hauvette). — Vaissière : La découverte des instruments de monnayage (Louis Farges). — Montet et Mugnier : M^{me} de Warens (A. Chuquet). — La Société des Jacobins, III, p. Aulard (A. C.). — Souvenirs de Macdonald (A. Chuquet). — D'Haussonville, M^{me} Ackermann (René Doumic). — Reiber : Le centenaire de la Marseillaise (C.). — Annuaire de Goethe, XIII (A. Ch.).

Du 4 juillet. — Bloomfield : Le Kauçikasûtra (A. Barth). — Friedlaender : Pétrone (Emile Thomas). — Boissier : La fin du paganisme (Paul Lejay). — Hauser : La Noue (Ch. Pfister). — Ducéré : Un échange de princesses (E. de T.). — Parfait : Marceau (A. Chuquet).

Du 11 juillet. — Rodier : La physique de Straton de Lampsaque (Lucien Herr). — Em. Thomas : Discours de Cicéron contre Verrès (Paul Lejay). — Ellis et P. Thomas : Manilius (A. Cartault). — Pfister : Le duché mérovingien d'Alsace (A. C.). — Chatelain : Les étudiants suisses de Paris (E. Rott). — Aulard : Le culte de la Raison (A. Chuquet). — Kerviler : Bio-bibliographie bretonne (T. de L.). — Willomitzer : Hebel (Alfred Bauer). — Beljame : L'Enoch Arden de Tennyson (A. Ch.). — Partsch : Cluver (B. Auerbach).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1892.

1. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Festschrift des Gymnasiums zu Schneeberg (Andresen). — E. Herzog, Geschichte u. System der römischen Staatsverfassung. 2. Bd. (W. Liebenam) II. — F. Imhoof-Blumer, Griech. Münzen (A. Pfeiffer) Schluss. — L. Pallat, De fabula Ariadnaea (E. Oder). — Stadler Wolffengrün, der Totenkultus bei den alten Völkern (G. Hergel). — Kautzmann, Pfaff, Schmidt, Lat. Lese- und Übungsbücher im Anschluß an die lat. Schulgrammatik von Stegmann. 1. Teil. Für Sexta. (E. Kraetsch).

8. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : M. Bonnet, La philologie (O. Weissenfels). — E. Herzog, Geschichte u. System der römischen Staatsverfassung. 2. Bd. (W. Liebenam). Schluss. — O. Keller, Lateinische Volks-etymologie u. Verwandtes (H. Lewy). — Chr. Bartholomae, Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte. 2. Heft (P. Kretschmer). — H. Schmidt, Observationes archaeologicae in carmina Hesiodica (Posnansky). — Sophokles' Elektra deutsch v. Ad. Müller (H. Morsch). — Augustini op. sectio VI rec. Jos. Zycha (M. Petschenig) I.

15. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Schmekel, Die Philosophie der mittleren Stoa (A. Bonhöffer). — M. Manitius, Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8. Jahrhunderts (X). — H. Welzhofer,

Sophokles' Antigone (H. Morsch). — Sallustius, *Bellum Catilinae* by Hermann (Th. Opitz) — Augustini op. sectio VI.... rec. Jos. Zycha (M. Petschenig (Schlufs)). — L. Schmidt, *Der philologische Universitätslehrer* (H. D.).

22. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*. III. Bd. (H. Kallenberg). — A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, herausgegeben von Franz Rühl. III. Bd. (A. Wiedemann). — A. Dieterich, *Abraxas*. (H. Drechsler) I. — K. Seitz, *Die Schule von Gaza* (J. Dräseke). — H. Hartfelder, *Das Ideal einer Humanistenschule* (H. D.).

29. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Dietrich, *Abraxas* (W. Drexler) Schlufs. — Demosthenes' ausgewählte Staatsreden. Für d. Schulgebrauch erklärt von F. Rösiger. 1. Bdchn. (J. Sitzler). — R. v. Scala, *Die Studien des Polybios*. I (H. Jacoby). — C. Sallustius Crispus ... hrsg. von A. Scheindler. 2. Aufl. (Th. Opitz). — A. Wirth, *Danae in christlichen Legenden* (M. Manitius). — J. Classen, *Gedächtnisschrift der Gelehrtenschule des Johanneums* (H. D.).

6. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : *Kleine Schriften von Heinrich Ludolf Ahrens*. 1. Bd. Besorgt von C. Haeblerlin (P. Cauer). — R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des Inscr. jurid. Grecques*. Prem. fasc. (O. Schultheß) I. — Thukydides. Für den Schulgebr. erkl. v. G. Boehme. II. Bd., 2. Abt. Buch VII und VIII. 4. Aufl. v. S. Widmann (Fr. Müller). — Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres ed. M. Treu (J. Dräseke). — Cicero, *Ausgew. Briefe* hrsg. v. Fr. Aly (O. Weisenfels). — G. Hess, *Geist und Wesen der deutschen Sprache* (H. D.).

13. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des Inscr. jurid. Grecques*. Prem. fasc. (O. Schultheß) II. — H. Kiepert, R. Koldewey, *Itinerare auf der Insel Lesbos* (L. Büchner). — M. Roehrich, *De Culicis potissimis codicibus recte aestimandis* (O. Mertner). — K. Peters, *Anthologie aus den römischen Elegikern*. 1. Heft (K. P. Schnlze). — C. Cali, *Di un codice de'Priapea nella Benedittina di Catania* (M. Manitius).

20. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : L. Herbst, *Zu Thukydides* (Widmann) I. — R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des Inscr. jurid. Grecques*. Prem. fasc. (O. Schultheß) II. — Horaz' lyrische Gedichte, erklärt von G. H. Müller (E. Rosenberg). — *Ciceronis divinatio in Caecilium*, par E. Thomas (W. Hirschfelder). — *Commentationes Fleckeisenianae*. (E. Hübner). — Fr. Bahnsch, *Die Zukunft des griechischen Sprachunterrichts auf den Gymnasien*. — P. Wesener, *Lateinisches Vokabularium* (A. Prümers). — P. W., *Lateinisches Elementarbuch* (A. Prümers).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 35.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE SCHLIEMANN

A L'OCCASION DU PREMIER ANNIVERSAIRE DE SA MORT ¹.

Il y a aujourd'hui juste un an que Schliemann est mort. Qu'il me soit permis, à raison de la coïncidence de cette date avec celle de notre réunion, de payer à la mémoire de cet homme illustre, qui a tant fait pour le progrès des sciences que nous cultivons en commun, un juste tribut d'admiration et de reconnaissance. Chaque année on célèbre en Allemagne l'anniversaire de Winckelmann. Or, si grands que soient les mérites du créateur de l'histoire de l'art dans l'antiquité, je me demande si ceux de Schliemann ne leur sont pas encore supérieurs. En effet, le grand explorateur ne s'est pas borné, comme Winckelmann, à introduire de l'ordre et de la clarté dans des faits déjà connus, mais non encore classés ou mal compris; il a étalé sous nos yeux étonnés un monde nouveau et merveilleux. Une civilisation tout entière a surgi de ses fouilles fécondes et l'on peut dire sans exagération que, grâce à lui, nous connaissons mieux aujourd'hui que ne les ont connus Hérodote, Thucydide et leurs successeurs, les réalités palpables de cet âge héroïque qui se reflète dans les poésies d'Homère.

C'est encore pour un autre motif que j'éprouve le besoin de

¹ Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, le 26 décembre 1891.

vous dire aujourd'hui quelques mots sur Schliemann. Quand on étudie les détails de son existence aventureuse, on y trouve je ne sais quoi de réconfortant contre les défaillances et le découragement qui parfois s'emparent de nous. A travers mille obstacles, sans jamais perdre ni espoir, ni courage, il parvient, à force d'énergie, à réaliser point par point tous les rêves de sa jeunesse. D'autre part, au lieu de se reposer sur ses lauriers, il marche, il avance constamment, comme s'il n'avait rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire.

Messieurs, nous avons appris dans le temps et nous faisons à notre tour connaître à la jeunesse les hauts faits des grands hommes d'état et des grands capitaines des siècles passés. Mais ne peut-on pas prétendre, sans être pour cela injuste à leur égard, qu'ils ne sont ni les seuls, ni peut-être les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. On l'a dit, on l'a répété bien des fois : ceux qui dans le domaine des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie et du commerce ont vaillamment, aux dépens de leur bonheur et parfois de leur existence, ouvert des voies nouvelles à l'humanité, contribué au bien être ou au progrès de leurs semblables, ceux-là aussi sont des héros, et leur carrière, plus encore que celle des grands politiques ou des guerriers illustres, peut servir d'exemple non seulement aux jeunes générations, mais même à ceux qui, comme nous, plus avancés en âge, ont encore devant eux un avenir plus ou moins étendu.

Permettez-moi donc, Messieurs, de vous dire d'une manière aussi concise que possible, ce que fut Schliemann et ce qu'il a fait pour la science¹.

Il naquit dans le Mecklembourg le 6 janvier 1822. Son père, qui, dans un modeste village, exerçait les fonctions de ministre protestant, s'efforça d'éveiller de bonne heure dans l'esprit de son fils cet amour de l'idéal qui ne l'a jamais

¹ Les détails qui suivent sont empruntés principalement à l'autobiographie de Schliemann, publiée dans *Ilios, ville et pays des Troyens* (Paris, 1885), en partie aussi à l'ouvrage extrêmement intéressant de C. SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen in Troja, Tiryns, Mykenae, Orchomenos, Ithaka*. Leipzig, Broeckhaus, 1891, deuxième édition.

quitté, même aux plus mauvais jours. Il lui avait raconté l'histoire de la prise de Troie et de la destruction d'Herculanum et de Pompéi, lorsque l'enfant (il avait alors 7 ans) reçut, à l'occasion de la Noël, un livre d'histoire, orné de gravures. C'est là qu'il vit représentée la ville de Troie, avec ses formidables murailles, livrée à la proie des flammes; il y vit aussi Enée fuyant avec son père Anchise et tenant à la main son fils Ascagne.

Cette image ne s'effaça plus de son souvenir et dès lors il conçut le désir de voir un jour ce qui pouvait encore subsister de la ville de Troie et des fameuses cités englouties sous la lave du Vésuve.

Un de ses oncles lui apprit le latin, et les progrès qu'il fit dans l'étude de cette langue furent si rapides qu'à l'âge de 10 ans il envoya à son père une composition latine où se trouvaient relatés les faits principaux de la guerre de Troie. Bientôt après il entra au gymnase de Neustrelitz. Mais, hélas, par suite de malheurs de famille, il fut obligé, au bout de trois mois, d'échanger le gymnase contre la Realschule, afin de pouvoir le plus tôt possible gagner sa vie en travaillant.

A l'âge de 14 ans, il entra comme garçon de service dans une boutique de la petite ville de Fürstenberg : vendre du hareng, du café, des chandelles, moulin des pommes de terre destinées à la fabrication du genièvre, nettoyer le magasin, etc. telles furent à cette époque, et pendant plus de cinq ans, ses occupations principales.

Un soir, un garçon meunier, qui avait fait dans le temps des études classiques, mais qui depuis, déchu de la position qu'il occupait, avait fini par s'adonner à la boisson, récita devant le jeune Schliemann cent vers d'Homère, qui étaient restés gravés dans sa mémoire. Ces vers, déclamés avec feu et en mesure, produisirent sur le jeune Schliemann, qui ne pouvait se consoler d'avoir dû quitter le gymnase, un effet tellement saisissant qu'il fondit en larmes, bien qu'il ne comprit pas un mot de grec. Le garçon meunier, moyennant l'octroi de quelques petits verres, consentit à réciter une deuxième et une troisième fois, devant Schliemann, les vers en question, qui paraissaient au jeune apprenti empreints d'une ineffable douceur.

Ah, si jamais il pouvait, lui aussi, apprendre le grec! Cet

enthousiasme naît nous fait sourire, et c'est là cependant ce qui a toujours poussé et soutenu Schliemann dans sa longue et brillante carrière.

Un jour, à la suite d'un trop grand effort musculaire, il eut un crachement de sang. Obligé, pour cause de santé, de renoncer à son emploi, il quitta la petite ville de Fürstenberg, âgé de 19 ans, et se rendit à pied à Hambourg; mais ne réussissant pas à y trouver un emploi, il s'embarqua comme mousse à bord d'un brick en destination de Vénézuéla. Hélas, une violente tempête fit échouer le navire sur les côtes de la Hollande. L'équipage, après avoir, pendant neuf longues heures, lutté contre les flots dans une frêle embarcation, parvint à se sauver. Mais tous avaient perdu leurs bagages, à l'exception du jeune Schliemann, dont la pauvre petite malle, contenant tout son avoir, fut heureusement repêchée.

Cet événement le détermina à rester en Hollande. Il passa plusieurs années à Amsterdam comme employé de comptoir. Il avait à faire des courses en ville, à encaisser des effets, à chercher et à porter des lettres à la poste. Mettant à profit les loisirs que lui laissait cet emploi, il s'appliqua, avec une ardeur incroyable, à l'étude des langues modernes, et c'est ainsi qu'au bout d'un an, il réussit à s'appropriier les éléments du français et de l'anglais. Des 800 francs que lui rapportait sa charge, il en consacrait 400 fr. à l'achat de livres.

A l'âge de 22 ans, il entra comme correspondant et teneur de livres dans la maison Schröder et C^{ie} à Amsterdam. Ce fut là le point de départ de la grande fortune qui l'attendait. Le chef de la maison l'apprécia à sa juste valeur et dès l'année 1846 Schliemann, qui avait alors 24 ans, fut envoyé à Pétersbourg comme représentant de la maison Schröder; les succès qu'il y obtint le déterminèrent dès l'année suivante à fonder à Pétersbourg un établissement pour son propre compte, tout en continuant à rester l'agent de la maison Schröder. Il faisait principalement le commerce de l'indigo, accessoirement aussi celui du thé.

Les affaires qu'il dirigeait à Pétersbourg prospérèrent à tel point qu'après avoir fait, en 1850, un voyage en Californie, il put, dès 1852, (il avait alors 30 ans) créer une succursale à Moscou.

La guerre de Crimée, qui date de cette époque, lui rapporta de grands avantages et un singulier hasard contribua encore à l'enrichir. En 1854, il avait pour plus de 500,000 francs de marchandises en dépôt à Memel. Ces marchandises n'ayant pu être emmagasinées dans les vastes greniers de son correspondant, on les plaça provisoirement sous un hangar. Or, voilà qu'un immense incendie détruisit en quelques heures toute la ville de Memel y y compris les greniers du correspondant de Schliemann. Mais le hangar de celui-ci resta intact, et Schliemann put en conséquence écouler ses marchandises dans des conditions particulièrement favorables. Faisant ensuite habilement fructifier la somme qu'il en avait retirée, il réussit, en moins d'un an, à doubler son capital. Le voilà déjà plus que millionnaire. Peu de temps après, en 1858, âgé de 36 ans, il se crut désormais assez riche pour pouvoir renoncer à ses affaires et se livrer tout entier à son rêve d'autrefois, à l'étude de l'antiquité grecque. Ajoutons que tout en faisant le commerce, il avait trouvé le temps nécessaire pour étudier cette langue grecque qui l'avait tant enchanté alors qu'il n'avait encore que quatorze à quinze ans.

C'est à ce moment qu'il entreprit un long voyage, qui l'amena successivement en Suède, en Danemarck, en Allemagne, en Italie et à Athènes; il était sur le point de commencer l'exploration de l'île d'Ithaque, lorsqu'un procès important le rappela à Pétersbourg. Obligé d'y rester pendant plusieurs années encore, il reprit son commerce sur un pied de plus en plus vaste. Nous ne connaissons naturellement pas le montant de la fortune dont il disposait à ce moment; mais ce que nous savons, c'est qu'en 1860, dans l'espace de 6 mois, il importa de l'indigo, du coton et du thé pour une somme de 12,500,000 francs. Cette fois, après avoir gagné son procès, il liquida définitivement et ne s'occupa plus jamais de commerce. Il avait alors 41 ans.

L'année suivante, 1864, il fit un voyage autour du monde. Il profita de sa traversée du Japon en Amérique pour écrire son premier ouvrage : *La Chine et le Japon*, qui parut à Paris en 1865.

Il se fixa alors à Paris pendant trois ans, pour s'y adonner, avec la passion qu'il mettait à toute chose, à l'étude de

l'archéologie. En 1868 il visita pour la première fois ces territoires classiques qui devaient lui procurer un renom impérissable, et dès l'année suivante il fit paraître une relation de voyage intitulée : *Ithaque, le Péloponnèse et Troie*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que déjà dans cet ouvrage il énonce les deux idées fondamentales qui ont inspiré ses fouilles les plus importantes : 1) à Mycènes les tombeaux royaux mentionnés par Pausanias, II, 16, 4, se trouvent non pas dans la plaine qui entoure la citadelle, mais dans l'enceinte même de celle-ci; 2) les ruines de Troie doivent être cherchées non pas, comme on l'a fait depuis le commencement du siècle, à Bunarbaschi, mais beaucoup plus près de l'Hellespont, sur l'emplacement de la nouvelle Ilion, c'est-à-dire à Hissarlik. Grâce à son ouvrage sur Ithaque et à une dissertation écrite en grec, Schliemann obtint à Rostock le titre de docteur en philosophie.

L'année suivante, en 1869, il fit un nouveau voyage aux États-Unis. Enfin en avril 1870 — il avait alors 48 ans — il commença, à Hissarlik, ces fouilles inoubliables qu'il continua, avec des interruptions diverses, jusqu'au mois de juillet 1890. Il avait même la ferme intention de les reprendre en mars 1891, mais la mort l'empêcha de poursuivre son œuvre : heureusement sa veuve s'est chargée de ce pieux devoir.

Schliemann a fouillé les ruines de Troie en 1870, en 1871, en 1872, en 1873, en 1876, en 1879, en 1881, en 1882, en 1889 et en 1890, soit en tout dix campagnes. Le temps me manque pour entrer dans le détail des découvertes successives réalisées par le grand explorateur. Qu'il me suffise de dire ici, pour ceux d'entre vous, MM., qui n'ont pas eu le temps de se tenir au courant des travaux de Schliemann, et pour faire saisir en peu de mots l'immense difficulté de l'entreprise, qu'à Hissarlik, à l'endroit où se trouvait la nouvelle Ilion, visitée jadis par Alexandre le Grand, fortifiée par Lysimaque et entretenue plus tard par les Romains, étaient amoncelées les ruines de six villes successives. De ces six villes la seconde, à commencer de la couche inférieure, est celle que Schliemann a reconnue comme la Troie d'Homère, et l'on peut dire qu'à l'heure qu'il est, il n'est plus aucun savant de marque qui doute de la réalité de cette attribution.

Mais cette opinion, hâtons-nous de l'ajouter, n'a réussi à prévaloir qu'après de longues contestations. Déjà dans l'antiquité, peu de temps avant l'ère chrétienne, Démétrius de Scepsis avait constaté l'identité de Troie avec la nouvelle Ilion. Au commencement du 19^e siècle, à la suite du voyage de Lechevalier dans la Troade, on prétendit que la ville de Troie se trouvait beaucoup plus au sud, sur les hauteurs du Balidagh, près du village de Bunarbaschi. Le maréchal de Moltke écrivait en 1837, après avoir visité la soi-disant Troie de Lechevalier : " les savants ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette ville ; nous, qui ne sommes pas des savants, nous nous sommes dirigé, guidé uniquement par notre instinct militaire, vers cet endroit où (alors comme aujourd'hui) on s'établirait pour y fonder une citadelle inexpugnable „. Cette opinion fut défendue et chaleureusement appuyée par des hommes tels que Welcker, Kiepert, Curtius. J'avoue que pendant de longues années, entraîné par l'autorité de ces savants, j'ai hésité à me rallier à l'opinion de Schliemann. Schliemann, me disais-je avec beaucoup d'autres, a fait des découvertes surprenantes, mais a-t-il retrouvé la Troie homérique ? Ce doute ne me semble plus permis à l'heure qu'il est. Toutes les objections faites à l'hypothèse de Schliemann se sont dissipées successivement devant l'évidence des faits. Le grand explorateur, dans la première ardeur de ses découvertes, s'était laissé entraîner à des dénominations quelque peu fantastiques. En 1873 il avait trouvé, près des fondations du grand mur de la 2^e ville, un véritable trésor : une quantité considérable d'ornements en or, d'ustensiles en argent, en cuivre, des armes, etc. Dans l'ouvrage qu'il publia l'année suivante il qualifia audacieusement cette trouvaille de *Trésor de Priam* ; une habitation, relativement peu importante, qui avait été déblayée par lui, reçut le nom pompeux de *Palais de Priam*, et ainsi de suite. Ces dénominations fastueuses produisirent un effet directement opposé à celui que Schliemann, dont la bonne foi ne peut pas être suspectée, en avait attendu. Les journaux y firent à la vérité bon accueil, mais beaucoup de savants haussèrent les épaules : pauvres savants.

A un autre point de vue encore le *Trésor de Priam* causa

à Schliemann de vives contrariétés. Les premiers symptômes de son apparition se manifestèrent vers midi. Se doutant immédiatement de l'importance de sa découverte, et profitant de le sieste de ses ouvriers, afin d'éviter que leur convoitise ne fût dangereusement surexcitée par la vue de ces richesses, Schliemann recueillit en hâte toutes les pièces du trésor et réussit, en se servant du châle de sa femme comme moyen de transport, à cacher et à maintenir intact l'ensemble de la trouvaille.

Avait-il le droit de s'en emparer? Ne devait-il pas, aux termes du firman qui l'autorisait à faire des fouilles dans la Troade, en céder la moitié à la Turquie? Tel fut l'avis du gouvernement turc, qui intenta un procès à Schliemann, au moment même, où celui-ci, en 1874, se préparait à entreprendre des fouilles à Mycènes. Il fut obligé de se rendre à Athènes, où on le condamna à payer à la Turquie une somme de 10,000 francs. Il s'empressa d'envoyer à Constantinople, non pas 10,000 mais 50,000 francs, espérant regagner ainsi les bonnes grâces du gouvernement ottoman. Mais celui-ci lui tint rigueur. Ce n'est pas sans peine qu'il obtint deux ans plus tard un nouveau firman; mais désormais il devait être accompagné dans toutes ses recherches par un commissaire spécial, qui devait veiller scrupuleusement à ce que les deux tiers des objets nouvellement découverts fussent remis au gouvernement turc.

Après une nouvelle tentative faite en 1876, mais qui échoua grâce au mauvais vouloir du gouverneur de la Troade, Ibrahim-Pacha, Schliemann reprit ses travaux en 1879. Il était secondé cette fois par le célèbre savant Rodolphe von Virchow, qui parcourut avec lui toute la Troade, afin de l'étudier au point de vue géologique, botanique et météorologique. Ces recherches firent découvrir l'ancien cours du Scamandre et du Simoïs, et dissipèrent les objections qu'à ce point de vue ont avait faites contre l'identification de Hissarlik avec la Troie d'Homère.

Emile Burnouf, délégué par M. Jules Ferry, alors ministre de l'instruction publique, rendit également à Schliemann des services signalés, en dressant notamment un plan exact des fouilles. Les résultats des études de 1879 furent publiés, bien-

tôt après, dans le grand ouvrage "Ilios", qui était accompagné d'une préface enthousiaste de Virchow. Mais cette fois le *Trésor de Priam* reçut le nom plus modeste de *Grand Trésor*, et le "Palais de Priam", s'appela "L'habitation du Gouverneur de la ville".

Ce n'est qu'en 1882 que Schliemann, aidé cette fois par Dörpfeld, ancien directeur des travaux d'excavation faits quelques années auparavant à Olympie, aux frais du gouvernement prussien, réussit enfin à découvrir, sinon le palais de Priam, du moins le palais du Roi. Il est vrai que Schliemann et Dörpfeld crurent dans le principe qu'ils avaient affaire, non à un palais, mais à un temple; ce n'est que quelques années plus tard, après la mise à nu du plan de la citadelle de Tirynthe, que la véritable destination du palais de Troie fut nettement établie.

Les nouvelles découvertes furent publiées en 1883, sous le titre de "Troja", avec une préface du professeur Sayce. Elles firent disparaître les dernières objections contre la théorie de Schliemann. Mais déjà avant l'apparition de Troja, un capitaine pensionné, Ernest Boetticher, avait fait paraître un ouvrage ayant pour objet de démontrer que la soi-disant citadelle de Troie, *Πέγαρα Τροίης*, n'était qu'un vaste cimetière, une nécropole, où étaient déposées, dans de petits caveaux, les cendres des cadavres livrés aux bûchers.

L'argument principal que Boetticher faisait valoir à l'appui de cette opinion, c'était le grand nombre de petites constructions renseignées sur le plan d'*Ilios* et, d'après ce plan, dépourvues de portes d'entrée.

L'hypothèse de Boetticher était bien faite pour séduire ces esprits aventureux qui sont toujours à l'affût de quelque nouveau paradoxe : aussi eut-elle dans le principe un certain succès. Mais la publication de *Troja*, où se trouvait au grand complet le plan du vaste édifice reconnu depuis comme Palais du Roi, vint porter à la Nécropole à feu (Feuernekropole) un coup fatal et décisif. Qu'était-ce donc que cette soi-disant nécropole? Un amas de petites constructions, ayant fait partie des misérables villes qui s'élevèrent successivement sur les ruines de la Troie homérique; que si ces petits réduits n'avaient pas de portes, c'est que c'étaient tout simplement les caves

des maisonnettes détruites. Mais quoiqu'aux yeux de tous les hommes compétents, l'hypothèse de Boetticher n'eût plus désormais la moindre valeur, celui-ci ne se tint pas pour battu, et il alla jusqu'à mettre publiquement en suspicion la bonne foi de Dörpfeld et de Schliemann. L'illustre explorateur aurait certes eu le droit de dédaigner de semblables insinuations. Mais il fit mieux : il invita un grand nombre de savants, appartenant à diverses nationalités, à venir, au mois de décembre 1889, constater de *visu* la parfaite exactitude de ses plans, et Boetticher fut prié, de son côté, de venir assister à cette expertise scientifique. Tous ces savants attestèrent unanimement la sincérité absolue du plan figurant dans *Troja*, et Boetticher lui-même fut obligé d'en convenir, sauf à faire quelques réserves sur de petits points de détail. Mais, chose incroyable, Boetticher ne put se résigner à sa défaite; il revint à la charge en 1890, et dans une brochure intitulée : " *Hissarlik wie es ist* ", (la vérité sur Hissarlik), rétractant ses aveux de l'année précédente, il tâcha de sauver *in extremis* son hypothèse percée à jour. Le monde savant a accueilli cette malheureuse publication comme elle méritait de l'être : par un juste dédain.

Schliemann a donc le mérite incontestable et incontesté (car on peut faire abstraction de la rage impuissante d'Ernest Boetticher : *tellum imbelli sine ictu*) d'avoir découvert l'emplacement de la Troie homérique. Ce résultat, obtenu après vingt ans de labeurs incessants, au prix d'une générosité vraiment royale et dont il n'existe, je crois, aucun autre exemple dans l'histoire de la science, ce résultat est assurément considérable, surtout aux yeux de ceux qui, comme nous, attachent une grande importance à l'étude de la civilisation gréco-romaine. Il est maintenant certain, grâce à Schliemann, que la destruction de Troie, que beaucoup de savants reléguaient dans le domaine des fables, est un fait historique. Nous savons que la légende qui a enveloppé ce fait, malgré tous les embellissements dont elle a été l'objet pendant plusieurs siècles, a gardé le souvenir de la topographie de la Troade. Nous connaissons maintenant l'ancien cours du Scamandre et du Simois, et nous pouvons nous faire une idée conforme à la réalité des indications géographiques contenues dans Homère.

Mais il y a encore autre chose et bien plus dans les découvertes de Schliemann, qui d'ailleurs ont été complétées par celles qu'il a faites à Mycènes et à Tirynthe.

Les fouilles dirigées par lui à Mycènes datent de 1876. Pausanias, dans la description des ruines de cette ville, parle de six tombeaux placés en partie à l'intérieur, en partie à l'extérieur des murailles. Tout le monde pour ainsi dire a pensé qu'il s'agissait des murailles de la ville basse et non de celles de l'Acropole. En effet, on a découvert et partiellement fouillé depuis longtemps les immenses et magnifiques tombeaux, voûtés en forme de ruches, *θόλοι*, qui se trouvent dans le bas de la ville, à une distance plus ou moins grande de la citadelle, et c'est dans ces tombeaux qu'on a reconnu *avec raison* les monuments funéraires mentionnés par Pausanias. Mais Schliemann s'attacha à l'idée que ces monuments devaient se trouver dans l'enceinte de l'Acropole. Il y fit pratiquer des fouilles et, chose étonnante, sous un espace circulaire ayant un diamètre de 26,5^m, entouré d'une muraille peu élevée et ne portant aucune trace de construction, il découvrit, à une profondeur d'environ 6 mètres, cinq tombes, de grandeur très différente, taillées dans le roc. Le plan de la plus petite mesure 2,75 m. sur 3 m.; celle de la plus grande 5 m. sur 6,75 m. C'est là évidemment qu'étaient enterrés les membres de la famille royale, princes et princesses; les ossements de quelques-uns d'entre eux s'étaient même conservés en partie; ce qui prouve qu'à cette époque c'était l'ensevelissement et non la crémation qui prévalait en Grèce. Cet usage, indiqué par Thucydide comme caractérisant les premières périodes de l'histoire de l'Hellade, n'existait plus à l'époque homérique.

Cela seul prouverait au besoin qu'entre l'âge héroïque, représenté par les Achéens, et l'achèvement des poèmes d'Homère doit s'être écoulé un espace de plusieurs siècles, car Homère ne semble plus connaître que la crémation. Les richesses que Schliemann découvrit dans les tombes royales de la citadelle de Mycènes dépassent de beaucoup tout ce qu'on aurait pu imaginer. Il y a là une profusion d'ornements d'homme et de femme en or et en argent, de pierres précieuses, d'ivoire, d'albâtre, de perles en verre et en ambre,

dont personne n'avait le moindre soupçon. On y a trouvé entre autres choses des lames d'épée incrustées de figures d'or et d'argent, se détachant vigoureusement sur un fond émaillé. La description du bouclier d'Achille, qu'on considérerait avant Schliemann comme une pure fantaisie poétique, se trouve maintenant pleinement justifiée, bien qu'on ait certes le droit d'y reconnaître encore une grande part faite à l'imagination. Il existe au Musée Wiertz un tableau célèbre représentant les Grecs et les Troyens se disputant le cadavre d'Hector. Les combattants de part et d'autre y sont représentés comme des sauvages se servant, en guise de lances, de troncs d'arbres à peine dégrossis.

Combien cette conception est éloignée de la réalité! La civilisation achéenne, telle que nous devons nous la représenter depuis les découvertes de Schliemann, ressemble bien plutôt aux raffinements de l'art oriental qu'à cet état primitif et grossier dépeint par Tacite dans la Germanie.

L'invasion dorienne a brusquement entravé dans sa marche cette civilisation de plus en plus florissante. Ce sont les Doriens qui jusqu'à un certain point ont joué en Grèce le rôle de barbares, et il a fallu plusieurs siècles après les bouleversements de tout genre produits par les exploits violents de ces guerriers du Nord de la Grèce, pour permettre aux arts plastiques et *musiques* de reprendre leur essor.

En 1884 Schliemann fit faire des fouilles à Tirynthe. Celles-ci n'ont pas mis au jour des richesses matérielles comme celles de Mycènes. Mais nulle part l'architecture de l'âge héroïque ne s'est révélée d'une façon aussi complète. Nous connaissons par ces fouilles, d'une manière exacte, comment il faut se figurer l'ensemble d'une demeure royale du 13^e ou du 12^e siècle avant J.-C.

Le palais d'Ulysse, celui d'Alcinoüs nous sont expliqués de la façon la plus claire par le plan de la citadelle de Tirynthe, et c'est vraiment ne pas remplir son devoir que de vouloir expliquer l'Iliade ou l'Odyssée sans s'être rendu compte du résultat des travaux de Schliemann.

Mais je ne veux pas, MM., abuser davantage de votre patience. Je ne vous parlerai donc pas des fouilles, partiellement couronnées de succès, entreprises par Schliemann à

Orchomène, dans l'île d'Ithaque, à Marathon, dans l'île de Cythère, à Pylos et à Sphactérie.

Je ne vous entretiendrai pas non plus des négociations entamées avec des habitants de l'île de Crète, en vue de pouvoir déblayer aussi la citadelle de la ville de Gnosossos, qui, à la suite de quelques fouilles préparatoires, semblait à Schliemann devoir cacher sous ses ruines un palais analogue à celui de Tirynthe.

Ce que je vous en ai dit suffit et au delà pour vous faire partager l'enthousiasme que depuis longtemps j'ai éprouvé pour cette homme vraiment extraordinaire.

Dans le courant de l'année 1890 il se rendit à Halle, pour se soumettre à une opération qui devait le délivrer d'un polype à l'oreille dont il souffrait depuis longtemps. L'opération réussit très bien; mais l'infatigable chercheur, au lieu de consacrer à sa convalescence le temps nécessaire, se mit en route pour retourner à Athènes, dans cette splendide demeure, tout imprégnée de souvenirs grecs, qu'il s'y était fait construire et où il exerçait la plus large et la plus charmante hospitalité. Malheureusement pendant son voyage le mal, insuffisamment guéri, prit bientôt des proportions inquiétantes. Il dut s'arrêter à Naples, où il mourut le deuxième jour de Noël 1890. Sa dépouille mortelle a été transportée à Athènes, où elle repose à côté de celle de d'Ottfried Müller, à Colone.

Les honneurs n'ont pas manqué à Schliemann; l'Université d'Oxford lui confia en 1883 le titre de docteur et le proclama *honorary fellow* du Queen's college. Après ses découvertes à Tirynthe, le Royal Institute of Architects lui décerna la médaille d'or.

La plupart des objets que Schliemann a découverts à Troie ont été offerts par lui à la ville de Berlin, où ils sont déposés dans le Musée ethnographique, dont une partie a reçu pour toujours le nom de Musée Schliemann. La ville de Berlin, en échange de ce don royal, lui a décerné le titre de citoyen honoraire de la capitale de l'empire germanique, honneur qui n'a été partagé jusqu'ici que par le maréchal de Moltke et le prince de Bismarck.

Je voudrais, Messieurs, que notre Société, si modeste qu'elle

soit, rendit, elle aussi, un hommage public à Schliemann. Nous pourrions, si vous le jugez convenable, décider qu'à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, notre Société présentera à M^{me} veuve Schliemann, qui s'est toujours associée de grand cœur à l'œuvre glorieuse de son mari et qui a résolu de la poursuivre après sa mort, l'expression respectueuse de la vive admiration et de la profonde reconnaissance que nous éprouvons pour les progrès incomparables que Schliemann a fait faire à la science de l'antiquité.

A. WAGENER.

COMPTES RENDUS

Étude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque, par GEORGES DOUTREPONT. (Extrait du t. XLVI des *Mémoires couronnés et autres Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique, 1891).

Par ses études publiées dans la *Romania*¹, M. M. Wilmotte a inauguré chez nous l'étude proprement historique de nos patois ainsi que du français parlé dans nos provinces wallonnes. Grâce à lui le XIII^e siècle wallon est dès aujourd'hui connu d'une manière très précise. Un de ses élèves à l'École Normale de Liège, M. Georges Doutrepoint, aujourd'hui professeur à l'Université de Fribourg en Suisse, s'est assigné la tâche d'explorer le XIV^e siècle au même point de vue. Dans le travail que nous annonçons ici, il nous présente la moisson des faits qu'il a recueillis chez Jacques de Hemricourt, l'auteur du *Miroir des nobles de la Hesbaye*.

Le ms. dont disposait M. D., le n° 763 de la Bibliothèque de l'Université de Liège, est de peu postérieur à l'original, — une trentaine d'années environ, — et a dû à son intérêt tout local de n'être transcrit que par des copistes du crû. Il ne pouvait donc être dénaturé que dans un sens tout favorable aux recherches de M. D. Si donc nous ne sommes pas absolument sûrs d'avoir là véritablement le texte de J. de Hemricourt, comme M. D. semble un peu trop incliné à le croire, au moins nous sommes à peu près certains qu'il n'a été changé que par un compatriote et un contemporain. Comme les altérations dialectales intéressent par elles-mêmes et non par leur auteur, la chose importe assez peu.

M. D. a reconstitué très heureusement l'histoire du ms. à

¹ Tome XVII, XVIII et XIX. Cf. aussi *Compte-rendu du Poème moral* (*Romania*, XIV), *Gloses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt* (Extrait des *Études romanes* dédiées à Gaston Paris, 1891) et *Moyen Age*, passim.

l'aide des noms des différents possesseurs inscrits sur le premier feuillet de garde. Il a établi également un classement, provisoire il est vrai, des mss. qu'il a pu étudier. Il me semble ici qu'il fait la part trop belle à S quand il nous dit p. 13 : " L ne peut, à cause de la lacune du f° 142 r°, être placé sur le même rang que S. „ Ne le met-il pas trop haut dans la généalogie des mss. ? L'existence de X est démontrée par les lacunes communes de S et de L, celle de *a*, le ms. au feuillet arraché, par le double témoignage de L 763 et L 766. Et cependant L 763, après ce double intermédiaire, reste meilleur que S; son prototype a été *tronqué* en deux endroits par accident, mais son texte n'est pas *altéré* comme celui de S. Ce dernier offre une seule correction à L, p. 253, tandis que L complète S treize fois, dont neuf par des corrections de fait importantes. Ces erreurs ne sont certainement pas le fait de S(albray). Un généalogiste n'imprime pas, par exemple, p. 94 " issus de monss. Thiry „ quand son ms. lui donne f° 39 v° " issus de monss. Johan ainsneit fil de monss. Thiry „. Je crois donc qu'il faut de toute nécessité admettre l'existence d'au moins un nouveau ms. entre X et S, le ms. de Salbray.

L'exposé de la phonétique, qui occupe le reste du volume presque entièrement, est extrêmement soigné et complet. Signalons seulement à l'auteur un petit lapsus p. 25. Le mha. *harnasch*, mod. Harnisch, est calqué sur le vfr. *harnas*, loin d'en être le prototype. La flexion, dont l'étude ne faisait pas primitivement partie du travail de M. D., est beaucoup plus sommaire. On y trouve cependant nombre de faits très importants.

Signalons également (p. 5) une *ballade par manière de confession* du XV^e siècle, que M. D. a transcrite d'un des feuillets de garde du commencement. C'est une variation chrétienne intéressante, d'un dessin harmonieux et précis, sur le thème du *Video meliora proboque, deteriora sequor* du poète latin.

On voit facilement tout l'intérêt de cette étude. Encore deux ou trois travaux du même genre, — un pour la partie primitive, des origines au XIII^e siècle, rassemblant entre autres au point de vue wallon les données acquises sur les plus anciens monuments de la langue française, qui sont

nôtres pour la plus grande partie, et un ou deux pour le XV^e et le XVI^e siècles, et l'histoire paléontologique en quelque sorte des parlers wallons sera entièrement esquissée. Avec le XVII^e siècle viennent les textes complètement patois; nous entrons alors dans la période moderne. Par son étude sur de Hemricourt, M. Georges Doutrepont n'aura pas peu contribué à déblayer le terrain.

J. SIMON.

CHARLES SAROLÉA, **Henrik Ibsen. Étude sur sa vie et son œuvre.** Paris, librairie Nilsson, 1891. Pet. in-8, 102-II pp.; dv. portrait.

Henri Ibsen est devenu trop célèbre dans ces dernières années pour qu'il soit nécessaire de le présenter aux lecteurs de la *Revue*. Ils connaissent, au moins de nom, *Nora*, *les Revenants*, *le Canard sauvage*, *la Dame de la mer*, *Hedda Gabler*, dont ils trouveront l'analyse dans l'étude que M. Charles Saroléa a consacrée au dramaturge norvégien. Œuvre d'un admirateur jeune et passionné, le livre plaît et charme par son enthousiasme franc et sincère, s'il choque parfois par ses incorrections de langage. M. Saroléa a, d'ailleurs, le mérite d'avoir, le premier, consacré un travail complet, en français, au théâtre d'Ibsen, que l'on avait souvent mal compris et interprété, faute de connaître l'ensemble de son œuvre. Depuis, les critiques ont pris leur revanche et M. Aug. Ehrhard vient encore d'écrire un gros volume sur *le Théâtre d'Ibsen*. Signa-
lons, par la même occasion, les intéressantes études que M. Saroléa a publiées sous le titre de : *la fin de la littérature classique allemande et la Jeune Allemagne* (Brux., P. Weinenbruch, 1891; in-8°, 22 pp.; extr. de la *Revue de Belgique* et *Introduction à l'esthétique de la tragédie* (Bruxelles, H. Lamertin; in-8°, 27 pp.; extr. de la *Revue universitaire*).

P. B.

E. CORROYER. **L'architecture Gothique** (*Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*). Paris, Quantin. 1891.

L'ouvrage que nous annonçons fait partie de l'importante collection de manuels artistiques dont nos lecteurs connaissent déjà les excellents traités d'archéologie grecque et romaine de MM. Collignon et Martha, et qui depuis s'est enrichie d'une quantité de volumes distingués. Tous les ouvrages qui composent cette *bibliothèque* ne sont pas d'égale valeur, et à côté de véritables chefs d'œuvre d'érudition et de goût, il y a des volumes de prétention plus modeste, mais tous sont parfaitement appropriés au but de la collection et contribueront à répandre des idées saines et justes en fait d'art et d'histoire de l'art, dans tous aussi l'illustration est abondante, claire et bien choisie, l'exposition nette, précise et complète.

Dans cette encyclopédie artistique, les deux volumes consacrés à l'architecture du moyen âge ont été faits par M. E. Corroyer, architecte du gouvernement en France, homme extrêmement compétent, connu déjà par son intelligente restauration de l'abbaye du Mont St Michel et par le bel ouvrage qu'il a publié sur ce splendide monument.

Le volume qui traite de l'architecture romane, est divisé en deux parties dont la première est consacrée aux origines de ce style architectural. L'auteur commence par examiner les monuments romains, principalement les basiliques dans lesquelles on retrouve si bien l'origine des premières églises romanes, puis il fait une description assez complète des thermes de Caracalla, le monument peut-être le plus caractéristique et le plus grandiose que nous ait laissé le Peuple-Roi, et examine quels sont les éléments de ces monuments qui se retrouvent dans l'architecture de la première partie du moyen âge.

Ensuite M. Corroyer donne la description avec croquis à l'appui des monuments construits en Syrie Centrale du IV^e au VII^e siècle de notre ère. Cette partie de son travail est extrêmement intéressante. Ces monuments qui ne sont connus que depuis peu d'années (principalement depuis la description qu'en a donnée le C^{te} M. de Vogüé) dénotent une civilisation fort avancée et une connaissance approfondie des secrets du

métier. Leur construction a été favorisée par l'abondance des belles pierres de grand appareil qu'on trouve dans cette contrée. La pierre, admirablement taillée, est appareillée avec un art consommé. Ces églises, pour la plupart en ruine, ont un aspect mâle, robuste et grandiose; partout l'ornementation, très sobre d'ailleurs, est excellemment appropriée aux formes de la construction. Il ne faut pas douter que l'architecture de cette région ait exercée une influence décisive sur les premières manifestations de l'art roman, à l'époque où ce pays, n'appartenant pas encore aux Musulmans, conservait avec l'Europe des relations assez fréquentes.

M. Corroyer, en abordant la partie du livre consacrée proprement à l'architecture romane, commence par faire observer que le caractère principal de cette architecture est la voûte. En effet, c'est à partir du moment où l'on chercha à voûter des édifices de formes variées que l'art roman devint véritablement original.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les nombreuses descriptions qu'il fait des monuments romans, nous contentant de dire que les exemples sont très heureusement choisis et les dessins bien appropriés au texte. Vers la fin du volume, M. Corroyer parle de St Ambroise de Milan, qu'il semble considérer comme une église du XII^e siècle, alors qu'elle est citée à bon droit comme un des modèles les plus curieux de l'art roman primitif. Cette église date du VII^e et du VIII^e siècle presque dans son entier et c'est à ce titre surtout qu'elle est étudiée avec intérêt par les archéologues. Nous ne pouvions manquer de relever cette erreur, la seule, croyons nous, qui existe dans cet ouvrage au point de vue de la chronologie architecturale.

Arrivons au volume sur l'architecture gothique et voyons comment M. Corroyer a conçu son manuel sur ce sujet si vaste et si prodigieusement intéressant.

Comme point de départ, l'auteur reprend en détail l'exposé de sa doctrine sur l'origine de la croisée d'ogives et commence son livre par cette phrase, rappelée de son premier volume :

„ La coupole, sous sa forme symbolique, est l'œuf d'où est sorti un système architectonique qui a causé une révolution des plus fécondes dans le domaine de l'art. „

Pour prouver cette assertion il commence par refaire la description des coupoles de St Front de Périgueux, puis de celles d'Angoulême, ensuite des voûtes de St Avit-Senieur. Les deux premières sont des coupoles sur pendentifs. Les voûtes de St Avit tiennent à la fois de la coupole, en ce qu'elles sont appareillées par assises circulaires à peu près horizontales, et de la voûte en croisée d'ogives, parce qu'elles sont soutenues par une double nervure croisée. Mais là s'arrête pour nous la ressemblance avec les voûtes comme les architectes gothiques les ont construites. La voûte de St Avit dont M. Corroyer donne le dessin est bel et bien une coupole, mais une coupole que l'architecte a eu l'idée de consolider par des nervures pour lui donner plus de fermeté. Notre auteur, malgré ses efforts, n'arrive pas à nous expliquer comment, de cette coupole, on a passé à la voûte sur croisée d'ogives, dont la construction est toute différente, attendu qu'elle est formée de quatre triangles appareillés normalement aux arcs doubleaux et aux arcs formerets, et dont les arêtes viennent s'appuyer sur les arcs ogives. C'est là, selon nous, un système de construction qui dérive de la voûte d'arête romaine, mais non de la coupole avec laquelle il n'a rien de commun. C'est la voûte d'arête rendue à la fois plus légère et plus solide par le système savant d'arcs croisés qui est la base de l'architecture gothique.

En expliquant l'origine et les premiers développements de l'arc-boutant, l'auteur se montre carrément l'adversaire de ce moyen de construction, grâce auquel on a vu pourtant s'élever tant de chefs-d'œuvre. Il condamne ce système, entre autres motifs peu probants, parce que dans un certain nombre d'édifices les arcs-boutants, usés par les intempéries, ont dû être restaurés ou refaits. Mais c'est là le sort de toute maçonnerie exposée à l'air libre, et nous pourrions faire observer à M. Corroyer que dans les vieux monuments il n'y a pas que les arcs-boutants qui se soient détériorés à la longue. Et à côté des églises dont les arcs-boutants ont dû être consolidés, combien d'autres se sont conservées depuis six cents ans presque sans restaurations?

Non, comme le dit Viollet-le-Duc, on ne peut pas plus concevoir une église gothique importante sans arcs-boutants

qu'un navire sans quille. On ne peut condamner cet élément architectural sans condamner du même coup toute l'architecture gothique. Croisée d'ogive et arc-boutant, tout l'art de bâtir du XIII^e siècle est là.

Cette désapprobation de notre auteur à l'égard d'un des éléments essentiels de l'art dont il nous fait le tableau donne à tout son livre une allure contrainte et gênée. Lorsqu'il parle des grandes cathédrales gothiques, on sent qu'il a peur de montrer de l'admiration, de crainte d'être en contradiction avec ses théories. C'est fâcheux, car le livre est bien conçu, sur un plan clair et facile à suivre, et les dessins sont faits avec talent.

Parlant de la cathédrale d'Amiens, ce sublime chef-d'œuvre, l'auteur signale un *porte à faux* assez accentué et il crie à l'imprudence et à la témérité. Il faut avouer qu'une imprudence dont les effets ne se sont pas encore fait sentir au bout de six siècles n'est pas bien inquiétante, et nous sommes tentés au contraire d'y applaudir, en songeant que sans elle la nef d'Amiens eut perdu quelque chose de son incomparable légèreté.

M. Corroyer jette un coup d'œil rapide, trop rapide peut-être, sur quelques monuments d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, de Scandinavie et d'Espagne. Il y trouve partout le reflet de l'architecture française. Il nous semble qu'en ceci son imagination est parfois un peu trop aidée par le patriotisme. Mais l'influence française est signalée par lui à très bon droit dans les monuments de Chypre et de Rhodes.

A propos de la sculpture, nous ne saurions trop applaudir aux paroles de l'auteur, lorsqu'il fait ressortir l'admirable unité qui régnait au Moyen Age dans tous les arts auxiliaires de l'architecture, comment tous ces arts se tenaient inséparablement unis et le bien qui en résultait. La sculpture ornementale ne faisait qu'un avec la statuaire pour décorer l'architecture d'une façon toujours heureuse et bien comprise. Au XIII^e siècle la sculpture atteint son apogée, lorsque l'étude de la nature s'allie aux traditions antiques et aux influences irlandaises et scandinaves qui avaient régné sans partage à l'époque romane. La physionomie de ce monde étrange, créé par nos vieux artistes et dans lequel le réel s'allie si bien au

fantastique, le sacré au profane, le sublime au burlesque, est très heureusement rendue par l'auteur. Il nous montre au XIV^e et au XV^e siècles, lorsque la sculpture monumentale était en décadence, la sculpture sur bois et sur ivoire fleurissant encore grâce à l'influence décisive des ateliers flamands et bourguignons, d'où l'on voyait sortir une quantité de chefs-d'œuvre qui peuplent encore nos musées.

Dans la partie consacrée à l'architecture monastique, un excellent résumé historique nous fait assister à la brillante et féconde expansion des ordres religieux aux XI^e et XII^e siècles, qui a imprimé une si forte impulsion aux progrès de tous les arts et surtout de l'architecture. La réforme de S^t Bernard, en ramenant l'art à des formes plus sobres, fut loin d'être improductive au point de vue artistique. Les ordres prêcheurs et mendiants, qui ne construisirent d'abord aucun monument, enrichirent plus tard l'art de bâtir d'une forme toute nouvelle : les églises à deux nefs.

Arrivant aux abbayes fortifiées, l'auteur nous fait une description complète du Mont S^t Michel; nul mieux que lui ne pouvait parler de ce monument unique. Il nous fait suivre le développement de l'abbaye, et nous montre comment un rocher sauvage est devenu, grâce à l'intelligence et à la persévérance des moines, le magnifique ensemble qui fait notre admiration. Ceci est une transition toute naturelle pour arriver à l'architecture militaire.

Au début de cette nouvelle partie de son travail, M. Corroyer fait voir la différence profonde qui existe entre nous et les constructeurs du Moyen Age, et qui est toute à l'avantage de ces derniers. En effet, pourquoi leurs monuments ont-ils défié les siècles? Parce que chez eux l'architecte et l'ingénieur ne faisaient qu'un. Or le conflit qui règne à notre époque entre ces deux personnalités est la cause de bien des défauts existant dans nos monuments, et souvent de leur ruine prématurée. L'architecture n'entrera définitivement dans une ère de progrès que lorsque l'art et la science seront de nouveau unis. L'auteur reconnaît que l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Allemagne sont à l'heure qu'il est plus rapprochées que la France de cet idéal, et il convient de la supériorité actuelle de l'art de bâtir dans ces pays.

Un chapitre spécial est consacré aux portes et aux ponts. Parmi ces derniers, l'un des plus anciens est le célèbre pont St Bénézet à Avignon, remarquable par la hardiesse de sa construction et la forme elliptique de ses arches, forme tout à fait exceptionnelle, peu gracieuse, mais, bien raisonnée au point de vue de la solidité.

Nous devons relever, à propos de ponts, un passage curieux que l'on trouve au commencement du chapitre concernant les enceintes de villes : " Il (l'ingénieur de nos jours) a déjà „ accompli, il est vrai, de véritables chefs-d'œuvre industriels „ qui répondent aux besoins du moment, sinon de l'avenir, „ par des ponts ou des ouvrages métalliques surprenants „ autant qu'éphémères, en attendant qu'on revienne aux bons „ vieux ponts de pierre, moins étonnants, mais d'une durée „ certaine, comme ceux qui ont été construits par nos pères „ architectes. „

On reste confondu en lisant une pareille phrase écrite par un artiste qui paraît d'ailleurs aussi au courant des progrès de son siècle que curieux des belles œuvres du passé. Ainsi tous ces merveilleux travaux métalliques, ces ponts gigantesques, ces halles immenses, ne seraient que de vaines et folles tentatives? Nous ne le croyons pas. Certes on peut espérer voir un jour ces constructions prendre un aspect plus artistique, mais cela ne sera possible que lorsque, par une plus longue pratique, l'architecte connaîtra bien à fond la puissance et la capacité de ces matériaux. D'un autre côté nous serions bien curieux de savoir comment M. Corroyer s'y prendrait pour jeter un de ces *bons vieux ponts de pierre* au dessus d'un large bras de mer pour remplacer l'un ou l'autre des grands ponts métalliques qui existent en Hollande? Notre auteur reviendra probablement sur ce jugement hasardé.

La dernière partie du livre, consacrée à l'architecture civile, donne un aperçu des différentes constructions si bien comprises et si intelligemment bâties par nos pères. C'est plaisir de voir revivre dans les croquis de M. Corroyer ces édifices, maisons, hôpitaux, beffrois, palais, si merveilleusement appropriés à leur usage, construits d'une manière à la fois si artistique et si économique. Ce chapitre est excellent, nous ne souhaiterions qu'un peu plus de détails sur les splendides

édifices civils construits dans nos provinces sous la domination bourguignonne.

Ed. M.

Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandlung der Griechischen Syntax in der Schule? Ein Beitrag zur Methodik des Griechischen Unterrichts von ARTUR JOOST. Berlin, Weidman, in-8°. X-340 pages. Huit marks.

La publication de ce travail est un véritable événement pédagogique. Il est en effet d'une importance tout à fait exceptionnelle pour les classes où s'enseigne spécialement la syntaxe grecque, notamment la troisième et la seconde. En parlant du livre de M. Féron, j'ai exposé brièvement les idées générales qui prévalent actuellement dans l'enseignement de la grammaire et n'y reviendrai donc pas ici. A l'avenir, grâce à M. Joost, on ne sera plus exposé à enseigner des règles inutiles ou même fausses, comme cela arrivait fatalement. Ainsi dans la syntaxe de Cucuel-Riemann 2^e éd., p. 81, il est dit que " au lieu du datif (de mesure) πολλῶ et ὀλίγῳ on trouve parfois, devant un comparatif, πολὺ et ὀλίγον, et mieux dans Roersch et Thomas, 2^e éd., p. 169, que " devant un comparatif on trouve aussi bien πολὺ et ὀλίγον que πολλῶ et ὀλίγῳ „. Comme les auteurs disent p. VIII qu'ils se sont presque restreints à constater l'usage de Xénophon dans l'Anabase, le professeur enseignait la règle telle qu'elle est formulée. Or, Joost p. 143 constate que πολλῶ se trouve dans l'Anabase deux fois et πολὺ vingt-cinq, ὀλίγον deux fois mais ὀλίγῳ pas du tout. Par curiosité, le professeur de Lötzen a examiné toute la littérature scolaire et le résultat se trouve être qu'il y a 278 πολὺ pour 110 πολλῶ. En conséquence la règle devra se formuler telle qu'on la trouve dans Krüger 48. 15. 11. Je me borne à cet exemple.

Mais ce n'est pas le seul avantage de ce livre. Grâce aux cinquante-cinq pages de statistiques qui ouvrent le volume, on pourra se rendre un compte exact de l'importance de chaque règle, puisqu'il semble admis partout que c'est l'Anabase qui doit servir de *anima vilis* pour l'étude de la syntaxe.

Les phénomènes qui se rencontrent rarement seront négligés, ce sera autant de gagné pour la lecture. En outre, les règles étant classées d'après les paragraphes de la syntaxe de von Bamberg, il sera facile, en formulant une loi syntaxique, de l'expliquer à l'aide des nombreux exemples qu'offre l'Anabase, ces exemples servant à la fois d'exercices de traduction et d'exercices de grammaire. De cette manière, l'élève se familiarisera avec les règles fondamentales de la langue grecque et avec le vocabulaire de Xénophon, et n'éprouvera en seconde aucune difficulté lors de la lecture cursive de l'Anabase.

Le livre de Joost est important encore à un autre point de vue. En rendant compte de l'Économique de Xénophon par Holden (T. XXXIII p. 95), je disais que la syntaxe grecque ne pourra se constituer définitivement en science que lorsqu'on sera en possession d'études détaillées sur tous les écrivains; M. Joost exprime dans sa préface p. VIII la même opinion. En effet, la syntaxe grecque, telle qu'elle est constituée maintenant, est le fruit d'une généralisation hâtive et elle en porte la peine. Il y a là un travail utile, indispensable et urgent même, qui réclame une légion de travailleurs, car la tâche est à peine commencée.

On pourrait reprocher à M. Joost d'avoir pris comme base de son étude l'édition de A. Hug, bien que ce soit une œuvre manquée comme l'a démontré Gemoll. Mais lui-même prévient cette critique en faisant observer que son but est avant tout *pédagogique* et que c'est cette édition qui est la plus répandue. En effet, il me semble évident qu'au point de vue de la *syntaxe historique*, il faut généralement s'en tenir aux leçons des meilleurs manuscrits et se défier des corrections des critiques qui, trop souvent, se laissent guider par des règles reposant sur des inductions prématurées¹.

J. KEELHOFF.

¹ Je pourrais citer un exemple dans l'Anabase même, L. 3.17 où l'on a corrigé *λαθὼν αὐτὸν ἀπελθεῖν* en *λαθεῖν αὐτὸν ἀπελθών*. Or, comme j'espère le montrer sous peu, *λανθάνω* suivi de l'infinitif est une construction parfaitement correcte. Les propositions finales offrent aussi de nombreux exemples de fausses corrections dans le Platon de Hirschig.

César, guerre des Gaules. *Cours de thèmes de reproduction par le Dr ERNST WEZEL, professeur au Gymnase royal de Frédéric-Guillaume à Berlin. — 1^{re} partie (livre 1-3) traduite par A. Juncker et J. Lemoine, professeurs à l'Athénée de Charleroy.* Namur, librairie classique de Ad. Wesmael-Charlier, 1892, 150 pages. Prix : fr. 1,25.

Nous ne saurions assez féliciter MM. Juncker et Lemoine de nous avoir enrichi d'un nouveau cours de thèmes de reproduction. Depuis qu'en Belgique aussi on a compris l'avantage de ce genre de thèmes sur l'ancien thème d'imitation, nous n'avions que les thèmes de reproduction du 21^e et du 22^e livre de Tite-Live par J. Rascop. Ces thèmes cependant ne pouvaient être traduits avec succès que par les élèves de seconde, comme j'ai pu le constater par une expérience de plusieurs années. D'ailleurs le cours de Klauke, qui a servi de modèle à M. Rascop, ne se traduit en Allemagne que dans les classes supérieures des gymnases, donc après cinq à six ans d'étude du latin à raison de 10 heures par semaine. Or, nos élèves de seconde d'aujourd'hui n'ont commencé le latin qu'en 5^{me}. Il fallait donc en 3^{me} recourir à un autre auteur. Mais il n'existait pour cette classe qu'un cours de thèmes d'imitation par Grafé, de même que pour la 4^{me} il n'y avait que le cours d'Hennebert. Ces thèmes d'imitation, on le sait, empruntaient leur matière au moyen âge.

Ils transportaient donc l'élève dans un milieu tout à fait différent de celui de ses auteurs latins; on y appliquait bien les règles de la grammaire et les tournures de César ou de Tite-Live, mais l'élève devait encore trop souvent recourir au dictionnaire français-latin. Comme M. Rascop l'a déjà si bien dit dans l'avant-propos de la première édition de son cours de thèmes, " n'était-il pas bien plus simple, suivant l'exemple des Allemands, de s'en tenir à l'auteur lui-même, de lui emprunter ses idées en les disposant d'une manière un peu différente „? Voilà ce que M. Wezel a fait pour César.

Nous avons remarqué que dans les thèmes de la 1^{re} partie, consacrés à chacun des 3 livres, on applique tour à tour les règles grammaticales sur le génitif, le datif, l'accusatif et les prépositions. M. Wezel le premier, je crois, a introduit

pour les langues anciennes le dialogue dans les thèmes. Ce genre de thèmes a l'avantage d'exciter à un plus haut degré l'intérêt des élèves et convient surtout à la traduction orale. A côté de ce genre de thèmes nous en avons d'autres, plus propres à la traduction par écrit, tels que la reproduction des nombreux discours du 1^{er} livre de César sous forme de discours ou de lettre. En un mot, ce qui caractérise le livre de M. Wezel c'est la variété. Tout en s'en tenant strictement aux matières vues dans l'auteur, il nous a fourni des dialogues, des descriptions, des lettres, des portraits. Le savant professeur de Berlin a donc eu à cœur de rendre le thème latin, si peu en honneur aujourd'hui, le plus intéressant et le plus utile possible, en mettant sous les yeux des élèves, en même temps que des thèmes, des exemples de style dans leur langue.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que ce cours de thèmes rendra un grand service aux professeurs de 4^{me} et de 3^{me}. Peut-être, grâce à l'initiative de MM. Juncker et Lemoine, notre collection de cours de thèmes se verra-t-elle un jour enrichie des autres parties du cours de M. Wezel, qui traitent probablement de la syntaxe des temps et des modes. Maintenant que nous sommes dotés de thèmes de reproduction de Tite-Live et de César, il ne nous manque plus qu'un cours de thèmes de reproduction de Cicéron.¹

Nous nous sommes déjà personnellement occupé de cette question et nous avons conçu le plan de traduire un des nombreux cours allemands de thèmes latins contenant des exercices sur les différents discours de Cicéron. Nous serions heureux de pouvoir rendre service à la cause de l'enseigne-

¹ Au moment où nous corrigeons cette épreuve, nous sommes en possession de la nouvelle édition des thèmes de reproduction sur le Pro rege Dejotaro de Cicéron par J. Raskop. Imitation de l'allemand des D^{rs} Firnhaber et Klauke. En remerciant M. Raskop du service qu'il a rendu notamment aux professeurs de 2^{de} latine, nous nous empressons de rectifier notre erreur, d'autant plus qu'on nous apprend dans l'avant-propos de ce livre, qu'une 1^{re} édition de ces thèmes d'après le Dr Firnhaber avait déjà paru en 1870. Cette 2^{me} édition, augmentée des thèmes de Klauke, qui dans chaque thème applique une règle importante de la syntaxe des temps et des modes et y condense un ou deux chapitres de Cicéron, remédie ainsi en partie au besoin signalé.

ment, si l'on voulait nous guider dans le choix de ces discours.
Bouillon, avril, 1892.

H. DE BRUYN.

Nous croyons être agréables aux lecteurs de la *Revue* en mettant sous leurs yeux un deuxième compte rendu de l'ouvrage du docteur Wezel, dont la traduction française paraît appelée à un grand succès dans nos athénées, surtout lorsque les traducteurs, dans une nouvelle édition, auront tenu compte des observations formulées dans l'article qu'on va lire.

(Note de la Rédaction).

En traduisant le cours de thèmes de M. Wezel, MM. Juncker et Lemoine ont voulu aider leurs collègues à satisfaire aux exigences du nouveau programme des athénées. Comme ils le disent dans leur préface, l'enseignement du latin a changé de but : il doit aussi changer de moyens. Auparavant les élèves apprenaient, non seulement à lire, mais aussi à écrire cette langue, et, à cet effet, on leur imposait une suite d'exercices, appelés thèmes de *règles*, thèmes d'*imitation*, thèmes d'*élégance*, et dont le couronnement était le discours latin. C'était une tradition fidèlement conservée depuis le temps où la langue latine était encore la langue universelle des savants.

Nos idées et nos programmes ont changé. Cultiver à la fois l'intelligence, le cœur et le goût des jeunes gens, ouvrir leur esprit en les initiant à toutes les manifestations de la vie antique, à la littérature si parfaite, aux arts, à l'histoire et aux institutions de cette période brillante de la civilisation, et les rendre ainsi aptes aux études spéciales qui les attendent à l'Université, tel est le but que se propose aujourd'hui l'enseignement des langues classiques. Or, c'est dans les chefs-d'œuvre immortels de sa littérature que l'antiquité vit encore, et c'est là que les élèves doivent apprendre à la connaître. Il en résulte, comme disent les traducteurs, " que „ la lecture des auteurs et l'explication des textes ¹ sont

¹ Nous ajouterions volontiers : " la lecture d'auteurs aussi nombreux que possible, et l'explication de textes aussi étendus que possible „. Quelques fragments ne peuvent suffire.

„ devenus la base de l'enseignement : quand les élèves se sont
„ formé un vocabulaire assez riche, quand ils se sont assimilé
„ la grammaire d'une manière assez complète, quand ils ont
„ pénétré assez avant dans la vie antique pour comprendre à
„ la simple lecture un texte de difficulté moyenne, on se
„ déclare satisfait. Si la traduction en latin est maintenue,
„ c'est uniquement comme moyen : comment faire retenir les
„ mots d'un auteur et s'assurer que l'élève en a saisi le sens
„ exact; comment le familiariser avec la syntaxe latine, dont
„ il doit connaître toutes les nuances, sinon en l'exerçant à
„ employer lui-même les mots et les constructions de l'auteur
„ qu'il traduit? Ces exercices portent le nom de *thèmes de*
„ *reproduction*. „

S'il est aisé de tracer un programme nouveau, il est plus difficile de le faire appliquer, et c'est rendre un véritable service que de donner au corps enseignant un manuel qui y soit approprié. MM. Juncker et Lemoine nous semblent avoir eu la main heureuse; les thèmes de M. Wezel seront vraiment très utiles. Cette première partie contient 118 thèmes, dont 54 roulent sur le 1^{er} livre de César, 35 sur le 2^e et 29 sur le 3^{me}. Ils sont conçus de façon à faire marcher de pair la lecture de César et l'étude de la grammaire : à cet effet, l'auteur a essayé de combiner l'application de la *syntaxe des cas* et la reproduction des tournures et des expressions de César. Examinons son livre à ce double point de vue.

M. Wezel ne s'ingénie pas à amener à chaque ligne, par des tours de force, l'application d'une règle donnée. Il s'en suit que son texte n'a pas l'air torturé comme dans plus d'un cours de thèmes d'imitation, où les applications d'une règle sont multipliées en dépit du bon sens; mais il en résulte aussi que plusieurs thèmes n'offrent guère qu'un ou deux exemples des règles en question. C'est un inconvénient; car la grammaire doit être étudiée systématiquement dans les classes de grammaire, et il ne suffit pas de faire remarquer et appliquer les règles qui se rencontrent dans l'auteur latin. Il faut donc, après la leçon de grammaire du jour, avoir à sa disposition un thème offrant des applications assez nombreuses de cette leçon, et sous ce rapport plusieurs de ces thèmes laissent à désirer. Il fallait aussi indiquer la règle sur

laquelle roule chaque thème. Il y a 29 thèmes sur le génitif, 25 sur l'accusatif, 15 sur le datif, 20 sur l'ablatif, 6 sur les prépositions, 13 sur l'ablatif de lieu et de temps, 10 sur les pronoms, les adjectifs et les nombres. Les traducteurs auraient bien fait de mettre en tête de chaque thème le paragraphe de Gantrelle spécialement visé et peut-être même de faire imprimer en italiques les mots qui donnent lieu à l'application d'une des règles étudiées.

Il faut remarquer cependant que ces thèmes ne sont pas destinés à des élèves qui abordent seulement l'emploi des cas; ils sont faits pour des élèves plus avancés, comme nos élèves de quatrième, qui ont déjà fait trois années de latin et qui possèdent déjà des notions générales sur l'emploi des temps et des modes. Les emplois les plus variés du subjonctif et des autres modes se présentent dès le début, et en réalité, malgré les rubriques, toute la syntaxe générale est passée en revue. Pour traduire les quatre premiers thèmes, il faut connaître la concordance des temps du subjonctif, l'interrogation indirecte, les propositions finales et consécutives introduites par *ut*, les propositions hypothétiques, l'accusatif et l'infinitif, la construction des conjonctions *quod*, *dum* (pendant que), celle des verbes *chercher à*, *résoudre de*, *on dit que*, *il semble que*. De pareils exercices ne conviennent qu'à des élèves qui ont déjà vu les principales règles de toute la syntaxe, et il suffit de jeter un regard sur le programme des athénées pour voir que c'est le cas pour les élèves de quatrième. Le programme de cette classe porte en effet : *Revision de la syntaxe. Difficultés et exceptions principales.*

Toutes les constructions que nous venons d'énumérer se présentent dans les quatre premiers chapitres de César que ces thèmes reproduisent, et, à vrai dire, le principal but de M. Wezel semble être l'étude et l'assimilation complète du texte de l'auteur. Or, à ce point de vue, il a parfaitement réussi.

C'est ici que le nouveau programme des athénées prescrit un changement radical dans la nature des exercices de thème. Il faut bannir dorénavant des classes les thèmes de grammaire pure, ces ennuyeux thèmes *de règles*, composés de phrases détachées et de mots que les élèves n'ont jamais rencontrés

dans un auteur et qu'ils ne reverront peut-être jamais. Plus de dictionnaire français-latin ! L'élève doit se former peu à peu son vocabulaire d'après les textes qu'il a lus, et pour lui faire comprendre exactement et retenir les mots, les tournures et les constructions, il n'y a qu'un moyen, c'est de les lui faire employer. Nous ne connaissons pas de thèmes plus ingénieusement imaginés que ceux de M. Wezel sous ce rapport. Les expressions et les constructions sur lesquelles il faut attirer l'attention des élèves sont toujours naturellement reproduites ¹ dans un récit, un dialogue, une lettre, un rapport d'un officier à son général, un discours. Les idées sont tirées de l'auteur même ². M. Wezel les reproduit sous une autre forme, obligeant les élèves à réfléchir pour changer les temps et les modes ; souvent aussi, dans un dialogue animé ou autrement, il les explique, il ajoute des notions historiques ou géographiques, il apprécie la conduite des personnages, leur caractère, les opérations militaires et ainsi de suite. Le thème devient à la fois une interprétation vivante du texte et une amusante leçon de grammaire. L'étude de César et celle de la grammaire, marchant de pair, deviennent l'une et l'autre plus intéressantes.

M. Wezel suppose que les élèves liront en un an trois livres de César, et à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de dire que la traduction des auteurs et le thème latin doivent être pratiqués tout autrement qu'ils ne le sont encore souvent chez nous. Il est encore des professeurs qui tiennent leurs élèves des heures entières sur quelques lignes d'un auteur, leur donnant toutes les explications qui se rattachent de près ou de loin aux mots du texte, mais sans aucun rapport avec l'idée de l'auteur, leur dictant toujours un " bon français ", et — chose incroyable —, les obligeant d'apprendre ce bon français de mémoire ou du moins de le reproduire exactement ! Ils font de même pour les thèmes latins : ils dictent un corrigé

¹ Cependant on pourrait critiquer quelques phrases, telles que : *Je sais que tu est un homme intelligent* (thème 5).

² Tel est aussi le procédé suivi dans les thèmes sur Tite Live, traduits par M. Raskop ; mais ceux de M. Wezel sont bien plus variés et bien plus intéressants.

que les élèves doivent savoir par cœur! Malgré tout, cette vieille routine persiste. Que la version latine soit un bon, un excellent exercice de style français, nous le voulons bien, et nous admettons que de temps en temps, une fois par semaine, un texte latin soit traduit comme exercice de style. Qu'il y ait des passages d'auteurs qui doivent arrêter un certain temps, on ne peut le nier, et ce cas se présente toujours quand on aborde un auteur nouveau, et quand on explique un poète, tel qu'Horace. Mais en général, il doit suffire que le texte latin soit bien compris et que la traduction soit correcte. La lecture doit être rapide, quand le texte est facile; car il faut lire beaucoup, si l'on veut familiariser les élèves avec la langue latine, et ce n'est pas par quelques fragments de prosateurs et de poètes qu'on leur fera comprendre l'antiquité. Il faut que l'auteur soit proportionné à leur force et qu'on ait toujours devant les yeux ce but final : lire le latin et le comprendre sans avoir besoin de le traduire¹. On n'y arrivera que si les élèves ont un riche vocabulaire et sont familiarisés avec toutes les constructions de la syntaxe latine, et pour cela, il faut qu'ils fassent de nombreux *thèmes de reproduction* écrits et surtout oraux. A notre avis, dans les classes de grammaire, pas un jour ne doit se passer sans ces exercices oraux qui doivent se rattacher au passage que l'on vient d'expliquer. Il est inutile de dire que les élèves ne doivent pas écrire la traduction des thèmes. Dans le thème, comme dans la version, ils ne doivent prendre note que des difficultés.

Les thèmes de M. Wezel sont admirablement appropriés à ces exercices oraux. Ils sont très nombreux, un ou deux pour chaque chapitre des trois premiers livres de César, et doivent être traduits cursivement tous les jours pour aider à retenir à la fois l'auteur et la grammaire; ils remplaceront en grande partie les fastidieuses leçons de grammaire pure-

¹ Voy. J. KEELHOFF, *Comment faut-il lire le latin, comment faut-il l'enseigner?* Traduit de l'anglais de J. HALE, Mons, Manceaux. Vers le commencement de l'année scolaire 1891-1892, le Ministre de l'Intérieur a envoyé aux athénées une circulaire contenant les prescriptions adressées par le gouvernement autrichien aux gymnases d'Autriche; ces prescriptions, très claires et raisonnées, sont conçues dans le sens que nous venons d'indiquer.

ment théoriques, et ils serviront à répéter le chapitre traduit. Ils peuvent aussi être faits par écrit, à domicile. Une fois que les élèves sont habitués au style de César, la lecture doit marcher assez rapidement, et il ne sera pas nécessaire de traduire tous les thèmes. Les mêmes règles reviennent dans plusieurs, et l'on pourra varier d'année en année.

Tel est le plan et le but des thèmes traduits par MM. Juncker et Lemoine. Qu'ils nous permettent d'ajouter quelques remarques sur leur traduction.

Comme nous l'avons déjà dit, il fallait adapter mieux ce cours de thèmes aux *Éléments de grammaire latine* de M. Gantrelle; de plus, il était bon d'expliquer en note certaines particularités de la syntaxe que M. Gantrelle a réservées à sa grammaire complète. Dans le premier thème, par exemple, on lit : *Quelle partie de la Gaule occupaient ceux qui dans leur propre langue s'appelaient Celtes? — Le centre du pays.* Il fallait mettre seulement : *Le centre*, et expliquer que les substantifs : *le centre, le sommet, le bas* ont pour équivalents latins les adjectifs *medius, summus, imus*; donc ici : *mediam (partem)*. Il était nécessaire aussi de supprimer certaines difficultés. Ainsi, quoiqu'on rencontre dans César quelques exemples de la proposition hypothétique subordonnée à un verbe qui exige le subjonctif ou l'infinitif, je crois que des phrases comme les suivantes doivent être réservées aux classes supérieures : *Je ne doute pas que César ne fût resté vainqueur, si l'occasion ... En effet, je ne puis croire que les ennemis eussent été victorieux, si Labiénus ...* Il suffisait de dire : *Certes, César serait resté vainqueur, si ...* M. Wezel emploie parfois des mots que les élèves ne trouveront pas dans César, par exemple, pour introduire un dialogue. Pourquoi forcer l'élève à l'ingrate besogne de les chercher dans un dictionnaire? S'ils ne peuvent être supprimés, il fallait les traduire au bas de la page et multiplier les notes si concises de l'original. Nous faisons cependant une exception pour les expressions qui ne sont pas dans César, mais que le professeur aura l'occasion de donner en expliquant le texte latin. Ainsi, dans le thème I, 4, on lit : *il semble résulter*, et le verbe *sequi* est dans le texte avec un autre sens; un peu plus loin, on lit : *Orgétorix fut jeté en prison*, et le texte a : *ex vinculis causam dicere*. Disons encore que les termes de

César que les élèves ont à reproduire doivent être traduits exactement. Voyez thème I, 3 : *obtinere regnum et occupare regnum*. L'élégance ne doit pas non plus être dédaignée, même dans le texte d'un thème, et c'est habituer les élèves à la négligence que de leur donner des phrases comme celle-ci : *il avait résolu DE leur persuader DE sortir DE leur pays* (I, 3). Dans le thème I, 13^b : *pour ne pas avoir l'air de t'émouvoir*, semble être une mauvaise traduction pour : *de te provoquer*. La note de la page 34 devrait se trouver page 21. Enfin, il faut lire page 124 : *Quot naves Romani habuerint, quaeritur*, au lieu de *habarent*; page 143, n. 1, il faut lire : *subjonctif parfait*, au lieu de : *imparfait*.

Nous souhaitons à ce cours de thèmes un accueil qui encourage les traducteurs à continuer leur utile publication.

Frassem, août 1892.

J. P. WALTZING.

La proposition en français, en latin et en grec ou méthode d'analyse logique, par l'abbé G. DOBBELSTEIN, directeur du Collège Marie-Thérèse à Herve. Gand et Leipzig, Engelcke, 1892. Prix : fr. 1,25.

Nous avons plus d'une fois remarqué que le plus grand obstacle à l'avancement régulier des élèves de nos athénées, c'est le défaut d'unité dans l'enseignement¹ : en changeant de professeurs d'une année à l'autre, ils sont obligés trop souvent de s'habituer à une autre méthode et à une terminologie nouvelle. Heureux encore, si, dans la même classe, les quatre ou cinq professeurs de langues n'ont pas des idées différentes sur les mêmes choses ! Cela arrive surtout pour certaines théories qui ne sont pas exposées *ex professo* dans les manuels.

Rien n'est plus funeste : les idées s'embrouillent, au lieu de devenir plus claires, et il est bien difficile de remédier au mal, une fois qu'il est fait. Pour obvier à cet inconvénient, M. l'abbé

¹ Constatons ici simplement que les Conférences mensuelles, organisées dans les athénées, ne produisent pas, à cet égard, les effets qu'on serait en droit d'en attendre.

Dobbelstein vient de publier ce petit Manuel de 32 pages : il s'est proposé de donner aux professeurs et aux élèves une théorie de la proposition et une terminologie qui puissent s'adapter à toutes les langues enseignées dans nos athénées et collèges. On peut affirmer que tout l'enseignement grammatical repose sur une connaissance exacte de la fonction des mots dans la proposition et de celle des propositions dans la phrase. Sans elle, c'est peine perdue de vouloir expliquer aux enfants et même aux jeunes gens l'emploi des cas, des temps et des modes. Sans vouloir remplir l'esprit des élèves de termes techniques, qui les effraient parfois, au dire de M. Bréal, au point de les faire partir pour le Tonkin ou le Congo¹, il faut attacher une grande importance, dans les classes inférieures, à l'analyse de la proposition et de la phrase, et les connaissances acquises doivent être soigneusement entretenues.

M. l'abbé Dobbelstein a visé à coordonner les notions indispensables et il l'a fait avec succès. Il étudie, dans le chapitre I, la proposition simple, ses éléments essentiels : sujet, attribut verbal ou nominal, copule; les éléments accessoires qui déterminent le sujet ou complètent le verbe; les diverses formes de la proposition qui peut être énonciative, interrogative, impérative, optative ou exclamative. Le chapitre II est consacré aux propositions coordonnées et aux propositions subordonnées. Ces dernières sont divisées comme dans la Grammaire française et dans la Grammaire grecque que MM. Delbœuf et Thomas ont publiées avec le regretté L. Roersch; en substantives, adjectives et adverbiales; puis elles sont subdivisées comme dans les mêmes grammaires. Enfin l'auteur explique les relations entre subordonnées.

Nous estimons que ce petit livre ne renferme rien que les élèves ne doivent savoir; tout est clair et chaque paragraphe est précédé de trois exemples qui sont empruntés au grec, au latin et au français et qui sont simples, sans être banals.

M. l'abbé Dobbelstein n'a pas voulu faire œuvre originale, il se contente d'être utile : tout son livre, sauf les exemples, est tiré des deux excellents manuels que nous venons de citer et des meilleurs qui ont paru à l'étranger. Nous le recom-

¹ M. BRÉAL, *De l'enseignement des langues classiques*, p. 7.

mandons aux professeurs et aux élèves. Il est élégamment cartonné; quant à l'impression, il suffit de dire qu'il sort des presses de l'Orphelinat de Halle-sur-Saale.

Voici quelques critiques pour terminer. Au commencement, la définition de la proposition manque. Page 1 : l'explication de *subjectum* peut être omise, parce qu'elle n'est d'aucun secours pour les enfants. Page 1-2 et 10 : le terme de *proposition composée* est employé dans deux sens différents; ne fallait-il pas, à la page 10 : *la phrase composée*? Page 4-5. Dire que les formes composées d'un verbe semi-auxiliaire et d'un infinitif " ne sont, au fond, qu'une nuance de conjugaison „, c'est peu clair. Page 7, l'auteur n'a pas défini les cinq espèces de compléments qu'il énumère. Quant au complément circonstanciel, c'est, selon lui, " toujours un adverbe, ou l'équivalent „ d'un adverbe de temps, de lieu, de manière, de cause, etc. „ Nous voudrions connaître les adverbes qui sont les équivalents des compléments circonstanciels de cette phrase qu'il cite : *En automne, les hirondelles se rassemblent pour le départ sur les toits de nos habitations*. Plus loin (page 15), il s'exprime mieux en disant que les propositions subordonnées adverbiales " complètent la principale *comme le feraient des adverbes* „. Ce qu'il dit des propositions subordonnées et des relations entre elles est excellent.

Frassem, août 1892.

J. P. WALTZING.

C. THIAUCOURT. Les causes et l'origine de la seconde guerre punique et le commencement de la troisième décade de Tite-Live. Paris, 1890. 56 pp.

Dans cette étude, M. Thiaucourt soumet à un nouvel examen les diverses sources que nous possédons sur les causes de la seconde guerre punique.

L'auteur insiste, avec raison, sur ce fait que les données fournies par Polybe méritent en général plus de créance que ne leur accordent bon nombre d'historiens qui, tout en reconnaissant le peu de valeur des récits de Tite-Live, n'en continuent pas moins à admettre dans leur ensemble les assertions de l'auteur des décades. Dans le cas présent, les

causes de la seconde guerre punique indiquées par Polybe : la haine d'Hamilcar, la conquête de la Sardaigne et de l'Espagne, sont les causes éloignées; mais le siège de Sagonte est, comme l'indique Fabius Pictor, la cause immédiate de la guerre.

Quant à la question de droit, j'admets, avec M. Thiaucourt, que les Carthaginois avaient raison. Le traité de Catulus de 241 ne stipulait rien au sujet des alliés futurs de Rome; c'était donc contrairement à toute justice que les Romains prétendaient que Carthage avait violé le traité en ne défendant pas à Hannibal d'assiéger Sagonte. Quant au traité d'Hasdrubal de 226, Carthage n'avait pas à le reconnaître; et de plus ce traité ne stipulait rien au sujet de Sagonte. M. Thiaucourt aurait dû insister davantage sur ce point que les inexactitudes d'Appien et de Tite-Live à ce sujet sont telles qu'elles semblent avoir été volontaires.

Quelque grande que soit l'ignorance géographique d'Appien et de Tite-Live, il est cependant bien difficile d'admettre que ces deux historiens n'aient pas connu la position exacte de Sagonte : le siège avait eu trop d'importance pour qu'on puisse le supposer.

Leur erreur me semble donc une erreur volontaire : elle leur permettait de soutenir que la prise de Sagonte était contraire au traité de 226. Appien place la ville entre l'Ebre et les Pyrénées : dans ce cas les réclamations des Romains étaient fondées. Tite-Live est moins explicite : son embarras même semble une preuve convaincante qu'il cherche à justifier la conduite des Romains. Il dit¹ : “ *ut finis utriusque imperii esset amnis Hiberus, Saguntinisque mediis inter imperia duorum populorum libertas servaretur.* „ La phrase est équivoque, et Tite-Live ne s'est exprimée d'une manière si ambiguë que pour pouvoir interpréter le traité de 226 en faveur des Romains. Tite-Live ne dit pas, comme Appien, que Sagonte se trouve au Nord de l'Ebre, mais au milieu des frontières assignées à l'influence des deux peuples. Comme cette frontière est l'Ebre, il faut en conclure que le territoire de Sagonte s'étendait, d'après Tite-Live, sur les deux rives

¹ T.-L. XXI. 2. 7.

du fleuve. Dans cette occurrence on pouvait, en toute équité, donner raison aux Romains. Or il n'en est rien. La ville de Sagonte était éloignée de l'embouchure de l'Ebre de 97 milles, d'après l'itinéraire conservé sur les vases de Vicarello. Elle était bâtie aux bords de la rivière Pallantias et son territoire ne pouvait en aucun cas s'étendre au delà de l'Ebre. Il nous semble donc que l'erreur commise par Tite-Live a été voulue. En résumé, le travail de M. Thiaucourt constitue une étude des plus sérieuses et des plus intéressantes des sources des commencements de la seconde guerre punique.

AD. DE CEULENEER.

ANTONI ELTER de *forma urbis Romae deque orbis antiqui facie*. Bonnae, 1891. XX et XXXVI p. 4°.

Sous le pontificat de Pie IV, 1561-1565¹, et non, comme on l'a répété bien des fois, sous celui de Paul III, 1534-1549, on a découvert à Rome des fragments de marbre sur lesquels était gravé un plan antique de la ville. Ces fragments, qui datent du règne de Septime-Sévère, sont conservés depuis 1742 au Musée du Capitole. Depuis lors de nouveaux fragments ont été mis au jour et les derniers ont été découverts en 1888 près de la rive gauche du Tibre, derrière le Palais Farnèse.

Bellori publia en 1673 tous les fragments découverts jusqu'alors; la meilleure édition qui ait été faite de ce plan est celle qui a été publiée par Jordan en 1874 : *Forma urbis Romae regionum XIII*. Ces fragments constituent le document sur la topographie de Rome le plus important que nous possédions.

Vespasien fit dresser, pendant sa censure, le cadastre de la ville de Rome². Il fit construire un *templum urbis Romae*, dont certains vestiges existent encore dans l'Eglise des SS. Cosme et Damien, et fit attacher au mur extérieur septentrional de ce temple un plan de la ville de Rome gravé sur marbre blanc. Le temple fut consumé par un incendie en même temps que

¹ JORDAN, *Sitzungsberichte*, Berlin. 1867. S. 528.

² PLIN. H. N. III, 66,67.

celui de la Paix en l'an 191; et l'empereur Septime-Sévère le fit reconstruire entre les années 203 et 211¹. Il fit en même temps graver un nouveau plan pour remplacer celui qui avait été détruit en 191. Les fragments que nous possédons appartiennent au plan que Sévère fit exécuter.

On admet généralement que le plan a été dressé au 250^{me}. Cela étant, il ne pouvait représenter qu'une partie de la ville; car le mur du temple étant de 15 m. de haut sur 20 m. de large, le plan ne représentait qu'une superficie de 1875 hectares.

S'il nous est parvenu dans un état trop fragmentaire pour nous donner une représentation générale de la ville, ces fragments n'en sont pas moins des plus précieux pour la connaissance détaillée de certaines parties de la Rome antique.

Les archéologues en examinent la direction des lettres des inscriptions que l'on rencontre sur presque tous les fragments, et en les rapprochant de la direction des monuments, ont été amenés à rechercher quelle avait pu être l'orientation de ce plan.

C'est la question que M. Elter examine à nouveau dans sa première dissertation. Il prouve que le plan était orienté au S. E. (*oriens solstitialis hibernus*) et avait par conséquent le même axe que le *Circus Maximus* et que la *Via Appia*.

Nous partageons complètement cette manière de voir, et les preuves fournies par M. Elter nous paraissent décisives. Mais nous avons été moins convaincu par les preuves que M. Elter apporte à l'appui de l'hypothèse que cette orientation Sud-Est du plan de Rome aurait été introduite par Septime-Sévère tandis que le plan de Vespasien, de même que le plan qui servit de base à la division de la ville en quatorze régions (deux par colline) introduite par Auguste,

N
 aurait été orientée au Sud. E+O. Dans sa seconde disser-
 S

tation M. Elter cherche à établir que non seulement le plan de Rome mais que même les cartes de l'Italie ont été dans l'antiquité généralement orientées au Sud.

¹ C. I. L. VI. 935.

M. Elter fait remarquer avec raison que l'ordre suivi par la *Notitia regionum* et par le *Curiosum* (de l'époque de Constantin) est un ordre topographique et non un ordre historique. Or, cette direction, pour laquelle on a dû suivre l'orientation de cartes, de même que la direction du Catalogue des voies romaines, commence par le Sud, passe de là à l'Orient, puis au Nord, puis à l'Occident. On commence par la *Porta Capena* pour finir par la région transtibérine. Seulement, en examinant le plan de Rome orienté au Sud publié par M. Elter, on s'aperçoit bien vite que cette orientation est bien plus au Sud-Est qu'au Sud, de même que la direction de la *Via Appia* est au Sud-Est et non au Sud. L'argumentation, fort ingénieuse du reste de M. Elter, qui repose surtout sur l'ordre suivi dans les divers catalogues géographiques et topographiques que nous possédons, m'amène plutôt à admettre que de tout temps le plan de Rome a été orienté au S. E. et non au S. et que Sévère n'a rien changé à l'orientation antérieure; ce qui se comprend d'autant mieux que la Péninsule italique s'étend non pas vers le Sud, mais bien vers l'Égypte, c'est-à-dire vers le Sud-Est.

Il en est de même des plans du moyen âge publiés par de Rossi (*Piante iconografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI*. Roma, 1879). Plus on examine ces plans, plus on se convainc que la direction des plans est bien plus au S.-E. qu'au S. On peut dire de la division de l'Italie en régions ce que nous avons affirmé des divisions de la ville de Rome. Si l'orientation des cartes de l'Italie avait été méridionale, la troisième région aurait dû être la seconde et réciproquement.

Il nous semble cependant qu'on ne peut pas arriver à admettre une règle absolue et générale pour la cartographie. Si, pour le plan de Rome, nous croyons que de tout temps on l'a orienté au Sud-Est; pour la cartographie nous croyons par contre que l'on a suivi une orientation tantôt au Sud, tantôt au Sud-Est, rarement l'orientation au nord et jamais celle à l'ouest. Quelques exemples vont appuyer notre manière de voir. La carte de Peutinger est orientée au nord.

Dans la division du ciel pour tracer le *templum* on oriente vers le Sud. Ainsi Varron nous dit ¹ : “ *eius templi partes quat-*

¹ VARR. de ling. lat. VI. 7. Cf. NISSEN, *Das templum*. S. 3, 171.

tuor : sinistra ab oriente, dextra ab occasu : antica ad meridiem, postica ad septentrionem „. D'un autre côté, la plus ancienne carte que nous possédions et qui est conservée au musée de Turin, représente une partie de la contrée riche en mines d'or située entre Coptos et la Mer Rouge. Elle est du temps de Sethos I et remonte par conséquent à près de 3000 ans avant J. C. Or, cette carte est aussi orientée au Sud ¹.

Le texte de l'Anonyme de Ravenne peut être aussi bien interprété dans le sens d'une orientation au S. E. que d'une orientation au Sud : “ *ad partem inferiorem Italiae sunt civitates : Vercellis; Mediolanum, Cremona* ” „. Par contre, en admettant l'orientation méridionale, on ne comprend plus les dénominations de *mare superum* et *mare inferum*, qui ne sont réelles qu'avec une orientation S. E. ou bien avec une orientation orientale.

Nous remarquerons aussi que la *Notitia Dignitatum* commence par l'Egypte, par conséquent par le Sud-Est. Pomponius Méla par contre suit un autre ordre. La description générale commence par l'Asie, la description spéciale par la Maurétanie.

Au moyen âge l'orientation ne fut pas plus uniforme que dans l'antiquité. Les plans de Rome, d'après M. Elter, sont orientés au Sud : je les crois orientés au S.-E. Et si jusqu'à la Renaissance de la cartographie l'orientation la plus usuelle est celle de l'orient, on peut cependant citer quelques cartes orientées au Sud : La carte de fra Mauro de 1457 est au Sud; par contre la carte Catalane de 1375 l'est au Nord; la mappemonde de Ranulphus Hyggeden de 1360 l'est à l'Orient ³. Il en est de même de la mappemonde d'Hereford et aussi de celle d'Ebstorf (Hanovre, toutes deux du 13^e s.), que M. Sommerbrodt vient d'éditer avec tant de soins ⁴. On pourrait multiplier ces exemples. Ceux que nous venons de rappeler

¹ Cf. DELGEUR, *La cartographie chez les anciens*. Anvers, 1880. p. 10.

² ANON. RAV. éd. Pinder, p. 252. Ce passage prouve que Kiepert, dans la carte jointe à l'édition de Pinder, a eu tort de l'orienter vers l'orient : elle aurait dû l'être vers le S. ou le S.-E., sinon *inferiorem* ne se comprend plus.

³ *Atlas* de VIVIEN DE ST MARTIN, pl. VI.

⁴ *Die Ebstorfer Weltkarte*, Hanover, 1891.

suffisent pour prouver qu'au moyen âge pas plus que dans l'antiquité il n'y a eu d'orientation généralement admise. Dans l'antiquité la plus usitée était la méridionale; au moyen âge c'était l'orientale. Et chose curieuse, dans l'antiquité comme au moyen âge l'orientation la plus exceptionnelle est précisément celle qui est devenue d'un usage universel depuis la Renaissance, c'est-à-dire la septentrionale.

Nous croyons donc que les conclusions de M. Elter sont trop absolues; mais son travail est fort ingénieux et très suggestif. Il a rendu un véritable service à la science en appelant l'attention sur une question trop négligée dans l'histoire de la Cartographie, celle de l'orientation; et en indiquant toute l'utilité que peuvent avoir pour la solution de cette question les écrits des géographes de l'antiquité.

ADOLF DE CEULENEER.

VARIA.

Les membres de l'école américaine d'Athènes ont, dans leurs fouilles exécutées en 1891 à Platée, découvert les ruines d'un temple dorique, qu'ils supposent avec raison être l'Héraion construit par les Thébains en 426/425 (PAUS. IX. 2).

On connaissait jusqu'ici une dizaine de monuments métrologiques. Les principaux sont ceux découverts à Athènes, à Ushak en Phrygie (découvert et décrit par M. Wagener, *Mem. Ac. Belg.* 27), à Gytheion, à Pompéi, à Minturnae, à Ganos, à Panidon et à Naxos. Les archéologues américains en ont découvert un autre conservé actuellement au Musée de Boston. Il a fait l'objet d'une étude fort savante publiée par M. Tarbell dans l'*American Journal of archaeology*. Vol. 7.

On cherche en Allemagne à répandre, par tous les moyens possibles, le goût des études archéologiques parmi les professeurs des gymnases, convaincu que l'on est que ces connaissances sont de la plus haute utilité pour les professeurs qui doivent enseigner aux élèves l'histoire de l'antiquité et les langues grecque et latine. L'an dernier on avait profité des vacances de Pâques pour donner à Bonn, pendant trois à quatre jours, des conférences sur l'art antique à des professeurs de l'enseignement moyen. Cette année des conférences analogues ont été données par des professeurs d'Université à Bonn, à Munich, à Dresde et à Berlin.

D'un autre côté, 15 professeurs de gymnase ont été admis à faire (du 11 mars au 27 mai) un voyage en Grèce et en Asie-Mineure. Ce voyage archéologique a été entrepris sous la haute direction de l'Institut archéologique.

M. le général Wouwermans vient de publier dans les *Annales de l'Académie d'archéologie* une curieuse étude intitulée : *L'hérésie de Tanchelin* (4^e série t. VII). La thèse de l'auteur est la suivante. Tanchelin n'est pas un flamand et encore moins un hérésiarque. C'est un calabrais, moine d'Orval, un tribun guelfe religieux.

Le second volume (1^{re} partie) des *Inscriptions chrétiennes des provinces Rhénanes*, publiées par M. Kraus, vient de paraître. Il contient les inscriptions des diocèses de Coire, Bâle, Constance, Strassbourg, Spire, Worms, Mayence et Metz. Ces inscriptions sont en nombre de 327. Il y en a donc déjà 643 de publiées en tout.

M. Em. Hubner a publié un supplément au second volume du *Corpus* (inscriptions d'Espagne). Ces inscriptions ont les numéros 492-525 pour les fausses et 5133-6350 pour les authentiques. Le savant épigraphiste a fait précéder sa publication d'une étude très approfondie sur l'Espagne romaine : *de hispania Romanorum provinciis*, et y a ajouté trois belles cartes. Il serait à souhaiter que l'on puisse réunir en un seul volume les cartes publiées dans les divers volumes du *Corpus*. Une telle publication formerait le plus bel atlas de l'antiquité romaine.

M. J. Owen Dorsey a publié à Washington (1890, 4°, 92 p.), sous le titre *The Cegiha language*, une série de mythes, d'histoires et de lettres, écrits dans les deux dialectes du *Cegiha*, l'*Omaha* et le *Ponka*, parlés par ces deux tribus sioux de l'Amérique du Nord. Il a joint au texte une traduction interlinéaire et une traduction cursive en anglais. Un supplément de lettres *omahas* et *ponkas* a paru en 1891 sous le titre de *Omaha and Ponka letters*. Ces publications de textes de langues indiennes sont d'autant plus intéressantes que l'usage des dialectes indiens se perd de plus en plus, au point que l'on peut prévoir le moment où la plupart de ces dialectes auront complètement disparu.

M. Cyrus Thomas vient de publier un catalogue de tous les *mounds* et autres monuments d'archéologie précolombienne qui existent dans la partie est des montagnes rocheuses des Etats-Unis. (*Catalogue of prehistoric works east of the Rocky mountains*. Washington, 1891. 246 p. et 17 pl.). C'est un travail systématique des plus précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie américaine.

M. Pilling vient de publier, sous le titre de *Bibliography of the algonquian languages*, une bibliographie scientifique, de tous les écrits relatifs aux 63 dialectes des langues algonquies depuis 1609 jusqu'en 1891 (Washington, 1891. 614 p. et 82 pl.).

La *Deutsche Seewarte*, qui avait publié en 1884 un *Segelhandbuch* pour l'Océan atlantique, afin de donner des renseignements précis sur tout ce qui peut être utile à connaître pour la navigation entre l'Europe et l'Amérique, vient de faire paraître un livre analogue pour l'Océan indien : *Segelhandbuch für den indischen Ozean* (avec atlas, 48 m.). Ces deux ouvrages n'intéressent pas seulement les navigateurs, mais sont aussi du plus haut intérêt pour les savants qui s'occupent d'océanographie.

On a trouvé à Rome près de la basilique de S. Silvestre une inscription opisthographie dont l'un des côtés est une table de jeu (*tabula lusoria*) portant l'inscription suivante : *hostes victos Italia gaudet ludite romani*.

C'est la seconde table de jeu dont l'inscription fait allusion à un fait historique. La première fut découverte à Trèves (Kraus. *Jnschr. d. Rheinl.* 118 cf. *B. d. I.* 1891, p. 208). M. de Rossi croit, avec grande probabilité sans doute, que l'inscription romaine fait allusion à la victoire remportée en 271 sur les barbares sous Aurélien (*Bull. d. arch. crit.* 1891 p. 33).

De 1856 à 1865 M. Edm. Le Blant a publié un recueil des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle* (2 vol. in-4°, 1708 inscriptions), qui compte parmi les plus belles publications épigraphiques. Il vient de publier dans la collection de Documents inédits sur l'histoire de France un *Nouveau recueil* (Paris, Impr. nat. 1892. in-4°, 483 pp.). Ce supplément ne renferme pas moins de 445 inscriptions.

ADOLF DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ (25—29 juillet 1892).

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. — Rhétorique — humanités anciennes et Première — humanités modernes.

Le vrai patriotisme consiste à vouloir la patrie plus cultivée, plus digne, plus heureuse.

II. — Troisième — humanités modernes.

La ville, en été, de grand matin.

ou

La ville, en été, après le coucher du soleil.

(Au choix des concurrents).

III. — Quatrième — humanités anciennes.

Vous écrivez à un de vos amis pour lui annoncer le retour en Belgique de votre frère aîné, après un séjour de plusieurs années dans les pays d'outre-mer.

I. Rhétorique — humanités anciennes (Section D.) — Première — humanités modernes (Sections réunies).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

1. Expliquez les causes de la décadence des Communes belges à la fin du XIV^e et au XV^e siècle.

2. Exposez les événements à la suite desquels nos provinces passèrent, au commencement du XVIII^e siècle, de la domination espagnole sous la domination autrichienne.

3. Appréciez les réformes que Joseph II tenta d'introduire dans le gouvernement des Provinces belges.

4. Exposez les causes, les principaux événements et les résultats politiques de la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche.

5. Quels sont les pouvoirs constitutionnels du Roi?

6. Expliquez la succession des saisons.

7. Faites la description de la province de Namur, en ce qui concerne l'aspect du pays et les produits agricoles et industriels.

II. — Rhétorique — humanités anciennes (Sections réunies).**THÈME LATIN** (sans dictionnaire).

Socrate, après la vie la plus pure, amené en jugement sous le poids d'une accusation capitale, se défendit lui-même, non comme un accusé ou un suppliant, mais comme un maître qui donne des leçons à ses juges. Il fit mieux : Lysias, l'orateur éloquent, lui avait apporté un plaidoyer afin qu'il l'apprit par cœur, s'il le jugeait à propos, et s'en servit pour sa défense. Il ne refusa pas de le lire et le trouva bien écrit. " Mais de même „ dit-il, " que si vous m'apportiez des souliers de Sicyone, je ne les mettrais „ pas, quoiqu'ils allassent à mon pied, parce qu'une telle chaussure ne „ convient pas à un homme, de même votre discours me semble bien écrit et „ éloquent, mais je n'y trouve pas le courage qui convient à un homme „. Il fut donc condamné, non seulement par la première sentence, par laquelle les juges se prononçaient seulement sur la question de savoir s'ils déclaraient l'accusé coupable ou absous, mais aussi par la seconde sentence que la loi leur ordonnait de rendre. En effet, à Athènes, le législateur permettait au condamné, lorsque le crime était capital, d'estimer lui-même la peine; et les juges, avant de prononcer, demandaient à l'accusé de déclarer quelle peine il avouait avoir méritée. Lorsqu'on fit cette question à Socrate, il répondit qu'il avait mérité d'être comblé d'honneurs et de récompenses et nourri dans le Prytanée aux frais de l'Etat, ce qui était considéré chez les Grecs comme le plus grand honneur. — Cette réponse irrita tellement les juges qu'ils condamnèrent à mort le plus innocent des hommes.

de Sicyone = Sicyoneus — Soulier = calceus — Prytanée = Prytaneum.

III. — Quatrième — humanités anciennes.**1° VERSION LATINE.**

Arion sauvé par un dauphin.

Nomen Arionium Siculas impleverat urbes,
 Captaque erat lyricis Ausonis ora sonis,
 Inde domum repetens puppim conscendit Arion,
 Atque ita quaesitas arte ferebat opes.
 Forsitan, infelix, ventos undasque timebas :
 At tibi nave tua tutius aequor erat.
 Namque gubernator dstricto constitut ense
 Ceteraque armata conscia turba manu.
 Ille metu vacuus : " Mortem non deprecor „ inquit
 Sed liceat sumpta pauca referre lyra.
 Dant veniam, ridentque moram. Capit ille coronam,
 Quae possit crines, Phoebe, decere tuos.
 Induerat Tyrio bis tinctum murice pallam :
 Reddidit icta suos pollice chorda sonos.
 Protinus in medias ornatus desilit undas :
 Spargitur impulsa caerulea puppis aqua.

Inde, fide majus, tergo delphina recurvo
 Se memorant oneri supposuisse novo,
 Ille sedens citharamque tenet pretiumque vehendi
 Cantat, et aequoreas carmine mulcet aquas.
 Di pia facta vident. Astris delphina recepit
 Juppiter et stellas jussit habere nomen.

Ausonis ora = Italia.

Arion, célèbre poète lyrique, né dans l'île de Lesbos et vivant à la cour de Périandre, tyran de Corinthe, était allé faire, comme on dirait aujourd'hui, une tournée artistique dans le sud de l'Italie et en Sicile.

2^e THÈME LATIN.

Je ne sais si beaucoup d'entre vous ont entendu parler de Télèphe; car, bien qu'il soit fait mention de lui plusieurs fois dans Ovide, Sénèque et Horace, il ne vous a pas encore été donné d'étudier ces poètes.

Fils d'Hercule et d'une Nymphe, il avait été exposé dans une forêt sur l'ordre de son grand' père, pour qu'il y mourût de faim ou y fût dévoré par une bête féroce. Mais il échappa à la mort dont il était menacé et fut, dit-on, nourri quelque temps par une biche.

Cet événement donna une si grande opinion de lui et de la renommée qui l'attendait que bientôt il fut adopté par le roi de Mysie, qui le déclara l'héritier de son trône.

Quand les Grecs marchèrent contre la ville de Troie, il était devenu roi des Mysiens et il essaya d'empêcher par la force Achille et ses compagnons de passer le Caïque, qui est un fleuve de la Mysie. Déjà il avait tué un grand nombre de Grecs embarrassés dans le passage, et il espérait pouvoir les éloigner de Troie, qu'ils avaient l'intention d'assiéger. Mais il vit bientôt qu'il s'était trompé dans son espoir, car Achille, lui ayant transpercé le bouclier d'un coup de lance, le blessa si grièvement qu'il ressentit pendant longtemps les plus grandes douleurs. Les Mysiens, ayant porté leur roi hors du combat, reculèrent et les Grecs passèrent le fleuve à gué.

Comme on ne trouvait nulle part de remède à sa blessure, Télèphe fit demander à l'oracle comment il pouvait être guéri. Il lui fut répondu que la blessure se guérirait s'il y mettait un peu de rouille de la lance dont il avait été frappé. Le roi n'hésita pas d'envoyer ses amis auprès d'Achille pour lui demander ce remède singulier. Achille, plein d'admiration pour ce roi qu'il avait trouvé très brave, ne crut pas devoir refuser la rouille, et Télèphe éprouva deux fois l'effet de cette lance merveille. Après lui avoir causé les plus vives douleurs, elle lui procura la guérison.

Télèphe = Telephus — Ovide = Ovidius — Sénèque = Seneca, ae — Horace = Horatius — Hercule = Hercules, is — Achille = Achilles, is — Troie = Troia, ae — Mysie = Mysia, ae — Mysien = Mysius — Caïque = Caicus, i.

I. — Classe de Troisième — humanités modernes (Section scientifique).

MATHÉMATIQUES.

1. Démontrer que si a est premier avec b , $a^2 + b^2$ et $a + b$ ne pourront avoir d'autre diviseur commun que 2. — Démontrer les principes sur lesquels on s'appuie.

2. Résoudre l'équation

$$(3l - 1)x^2 - (2l + 1)x + l = 0.$$

Discuter les racines de cette équation quand l varie de $-\infty$ à $+\infty$.

3. Démontrer que, dans une progression géométrique dont le nombre de termes est impair, la somme des carrés des termes est égale à la somme des termes multipliée par la différence entre la somme des termes de rangs impairs et la somme des termes de rangs pairs.

4. Si d'un point P , extérieur à un cercle, on mène deux tangentes et leur corde de contact qui rencontre en Q le diamètre passant par P , comment le diamètre sera-t-il divisé aux points P et Q ? — Démontrer.

5. Si, du sommet A d'un triangle inscrit ABC , avec AC pour rayon, on décrit une circonférence qui coupe BC en D et la circonférence circonscrite en E , on aura : $BE = BD$ et $BE \cdot BC = AB^2 - AC^2$.

6. Si $\log a = 3,7535831$, $\log b = 3,6294096$, calculer, sans chercher a et b , l'angle x donné par la formule

$$\operatorname{tg} x = \sqrt{\frac{a+b}{a-b}}.$$

7. Dans un triangle ABC , rectangle en B , on connaît $AB = C$; que doit valoir l'angle C pour qu'en le divisant en deux parties dont les sinus sont entre eux comme $m : n$, la droite de division soit distante du sommet A de la longueur donnée l ? — Que faut-il pour que le problème soit possible?

III. — Troisième classe — humanités modernes (Section industrielle et commerciale).

MATHÉMATIQUES.

1. Partager un kilogramme d'eau à 50° en deux parties telles que la chaleur que doit perdre une des parties pour se transformer en glace à 0° soit capable de transformer l'autre partie en vapeur à 100° sous la pression de 760 millimètres, la chaleur de fusion de la glace étant 80 ca. et la chaleur de vaporisation de l'eau à 100° étant 537 ca.

2. A quel taux une somme s payable dans n mois a-t-elle été escomptée, si la différence entre l'escompte en dedans et l'escompte en dehors est de d francs?

3. D'un tonneau contenant a litres de vin on prend un litre, que l'on remplace par de l'eau; on renouvelle n fois cette opération; quelle quantité

de vin aura-t-on prise? On suppose que le mélange de l'eau avec le vin se fait immédiatement dans toute la masse du liquide. Appliquez la formule au cas où $\alpha = 100$, $n = 50$.

4. Les bases d'un trapèze isocèle sont $2a$ et $2b$; la longueur des côtés non parallèles est c ; à quelles distances des bases se trouvera le point de rencontre des côtés non parallèles?

5. Démontrer que deux circonférences sont entre elles comme leurs rayons.

6. Calculer à 0^m001 près le rayon d'une sphère de métal qui pèse un kilogramme de moins dans l'eau à 4° que dans l'air.

7. Un rayon lumineux pénètre dans une lame de verre à faces parallèles de 0^m10 d'épaisseur; l'angle d'incidence est de 60°; à quelle distance de la normale au point d'incidence se trouve le point d'émergence de ce rayon, l'indice de refraction du verre étant $\frac{2}{3}$?

I. — Rhétorique — humanités anciennes (Section C) et Première classe — humanités modernes (Section scientifique).

MATHÉMATIQUES.

1. Trouver en coordonnées polaires l'équation du lieu des centres des cercles circonscrits à des triangles ayant même périmètre et un angle commun. Construire la courbe.

2. Démontrer que, dans un tétraèdre régulier, le rayon de la sphère tangente aux six arêtes est moyen proportionnel entre les rayons des sphères inscrite et circonscrite.

3. Dans un triangle sphérique ABC, la perpendiculaire abaissée de A sur l'arc de grand cercle qui passe par les milieux des côtés AB, AC divise l'angle A en deux parties dont la différence est égale à la différence des angles B et C.

4. Mener dans un plan donné une droite perpendiculaire à une droite donnée hors du plan.

II. — Première classe — (Section industrielle et commerciale).

SCIENCES COMMERCIALES ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

1. Expliquez l'opération achat à prime directe et vente à prime inverse. Quel est le résultat d'une semblable opération, si le cours de liquidation est inférieur au cours de vente?

2. Comment établit-on les quotités de perte dans les règlements d'avaries particulières sur marchandises? Expliquez sur un exemple.

3. Quand un négociant peut-il être déclaré banqueroutier simple?

4. Comment se fera la liquidation d'une faillite si la vente des meubles a produit A francs; celle des immeubles, B francs? Les créances sur première hypothèque sont de C francs; celles sur deuxième hypothèque, de D francs;

les autres créances, de E francs. La vente des meubles a précédé celle des immeubles et le produit en a été partagé immédiatement entre tous les créanciers. Faites voir que la part qui revient aux différentes créances est indépendante de l'ordre dans lequel se font les ventes. On suppose $C < B$ et $C + D > B$.

5. Faites connaître les griefs commerciaux et industriels que les habitants des provinces méridionales du royaume des Pays-Bas de 1815 élevèrent contre le gouvernement du roi Guillaume.

6. Que savez-vous de l'industrie du papier en Belgique?

7. Quelles sont les causes qui $\left\{ \begin{array}{l} 1^{\circ} \text{ produisent les différences dans les} \\ \text{salaires;} \\ 2^{\circ} \text{ déterminent le taux des salaires?} \end{array} \right.$

III. — Rhétorique — humanités anciennes (Section A et B).

PHYSIQUE ET CHIMIE.

1. Quels sont les aspects divers que présente l'étincelle électrique selon la nature et la tension du milieu gazeux qu'elle traverse?

2. Montrez que l'influence d'une surface électrisée fermée sur un point intérieur est nulle.

3. Exposez la théorie du galvanomètre.

4. Qu'appelle-t-on courants induits? En quoi consiste l'induction par les aimants?

5. Comment se fait la dorure galvanique? Quelles préparations fait-on subir au corps à dorer?

6. Que savez-vous de l'ozone?

7. Comment peut-on s'assurer que l'air d'un puits est irrespirable? Quelles précautions doit-on prendre avant de descendre dans un puits dont l'air est irrespirable?

8. Quels sont les principaux produits de la combustion du gaz d'éclairage? Quelle est leur action sur les couleurs à base de plomb?

9. Qu'appelle-t-on vents alizés? Expliquez leur formation.

IV. — Rhétorique — humanités anciennes (Section D).

CHIMIE.

1. Comment détermine-t-on la richesse en chlore d'un chlorure de chaux du commerce?

2. Quelles sont les deux espèces de sels formés par le fer? Comment les distingue-t-on l'une de l'autre?

3. Comment peut-on obtenir de l'argent pur avec l'alliage des monnaies?

4. Quels sont les produits successifs de l'oxydation de l'alcool éthylique?

5. Acide oxalique : Formule; préparation; propriétés; produits qu'il donne lorsqu'il est chauffé :

1° seul, 2° avec de la glycérine, 3° avec de l'acide sulfurique, 4° avec de l'acide nitrique.

Comment peut-on reconnaître la présence de l'acide oxalique dans un liquide? — Quel poids d'acide oxalique cristallisé faut-il décomposer par l'acide sulfurique pour obtenir 5 litres d'oxyde de carbone à 0° sous la pression de 760^{mm}? — Dans les mêmes conditions 1 litre d'hydrogène pèse 0,089 gr. C = 12, O = 16.

6. Quelle est la constitution de la benzine d'après M. Kékulé? Comment en déduit-on les dérivés isomères de la benzène?

I. — Classe de Troisième — humanités modernes (Sections réunies).

PHYSIQUE.

1. Quelles sont les lois des oscillations du pendule? Comment peut-on, au moyen du pendule, déterminer l'intensité de la pesanteur?

2. Énoncez la loi de Dalton sur le mélange des gaz. Si l'on met en communication deux réservoirs de volumes V et V' renfermant, le premier, de l'hydrogène sous la pression p; le second, de l'oxygène sous la pression p', quelle sera la pression finale?

3. Décrivez le manomètre métallique.

4. Qu'appelle-t-on équivalent mécanique de la chaleur? A quoi est-il égal dans le système C. G. S?

5. Faites voir que le rapport des poids de deux volumes égaux de deux gaz est constant, quelles que soient la pression qu'ils supportent et la température à laquelle ils sont élevés, pression et température étant les mêmes pour les deux gaz.

6. Décrivez la lanterne magique et indiquez comment se forme l'image.

I. — Classe de Quatrième — humanités anciennes (Section latine) :

Une traduction du français en flamand ou en allemand pour les élèves des Athénées situés dans la région wallonne.

Une traduction du flamand en allemand ou en anglais pour les élèves des Athénées situés dans la région flamande (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

C'était pendant la guerre d'Espagne, au soir d'une bataille. Les Espagnols étaient en déroute; le général Hugo, le père du grand poète, parcourait à cheval le champ de bataille, accompagné d'un seul hussard. Il entendit un faible bruit : c'était un Espagnol qui se traînait sanglant, la mort sur le front et disait en râlant : " à boire! à boire! ". Le général, ému, tendit à son hussard une gourde remplie de rhum et lui dit : " Tiens, donne à boire à ce malheureux ". Tout à coup, au moment où le hussard se penchait vers le blessé et approchait la gourde de ses lèvres, celui-ci se redressa, saisit le

pistolet qui était à côté de lui et visa au front du général. La balle effleura la tête et enleva le chapeau. Le général dit au hussard : " Donne-lui tout de même à boire „.

De jaarboeken van het oude Luikerland vertellen ons eene daad van zelf-opoffering, die ten jare 1468, onder de regeering van bisschop Lodewijk van Bourbon, voorviel. Deze vorst, in oorlog met zijne onderzaten zijnde, riep den machtigen hertog van Burgondië, Karel den Stoute, te zijner hulp. — Zeshonderd mannen uit het land van Franchimont namen het vaderlands-lievend besluit hunne Luiksche broeders bij te springen. Zij vergaderen des avonds, te tien uren, sluipen langs de stadswallen voort, en dringen tot de vijandelijke legerplaats. Maar eerlang ontwaart men dat het getal bespringers zeer gering is. De zeshonderd worden omsingeld, en bukken onder de herhaalde slagen van een ontzaglijk leger. Die dapperen vallen, de eene na den andere, op de lijken der vijanden die zij te neder gevelde hadden, en geen van hen mocht naar Franchimont terugkeeren.

II. — Classe de quatrième — humanités grecques-latines.

VERSION GRECQUE.

Générosité de Cimon.

Κίμων ὁ Ἀθηναῖος ἐν τοῖς ἀγροῖς καὶ τοῖς κήποις οὐδένα τοῦ καρποῦ καθίστη φύλακα, ὥπως οἱ βουλόμενοι τῶν πολιτῶν εἰσιόντες ὀπωρίζονται καὶ λαμβάνουσιν, εἰ τινος δέοιντο τῶν ἐν τοῖς χωρίοις. Ἐπειτα τὴν οἰκίαν παρῆχε κοινὴν ἅπασιν, καὶ δεῖπνον αἰεὶ εὐτελὲς ἐκέλευε παρασκευάζεσθαι πολλοῖς ἀνθρώποις καὶ τοὺς ἀπόρους προσιόντας τῶν Ἀθηναίων εἰσιόντας δεῖπνεῖν. Ἐδεράπενε δὲ καὶ τοὺς καθ' ἑκάστην ἡμέραν αὐτοῦ τι θεομένους. Καὶ λέγουσιν ὡς περιήλετο μὲν αἰεὶ νεανίσκους δὴ ἢ τρεῖς, ἔχοντας κέρματα. τοῦτοις δὲ δίδοναι προσέταττεν ὅποτε τις προσέλθοι αὐτοῦ θεόμενος. Καὶ φασὶ μὲν αὐτὸν καὶ εἰς ταφὴν εἰσφέρειν, ποιεῖν δὲ καὶ τοῦτο πολλάκις, ὅποτε τῶν πολιτῶν τινα ἴδοι κακῶς ἡμφιεσμένον, κελεύει αὐτῷ μεταμφιεένυσθαι τῶν νεανίσκων τινὰ τῶν ἀκολουθούντων αὐτῷ. Ἐκ δὴ τούτων ἀπάντων εὐδοκίμει καὶ πρῶτος ἦν τῶν πολιτῶν.

Rhétorique — humanités anciennes (Sections A et D) et **Première — humanités modernes** (Sections A et B) : Une composition (sans dictionnaire) dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Rhétorique — humanités anciennes (Sections B et C) : Une composition (sans dictionnaire) dans une des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou dans deux de ces langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Sujet à traiter :

Un jour de congé

ou

Le jour de la rentrée des classes après les grandes vacances.

(Au choix des concurrents).

Classe de Troisième — humanités modernes (Sections réunies) : Un thème dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Cette restriction faite, tous les élèves indistinctement ont le choix entre les deux textes suivants.

Un jour, me disait un de mes amis, je me trouvais à une fête de village dans un château aux environs de Paris. Après dîner la compagnie alla se promener à la foire et s'amusa à jeter des pièces de monnaie, pour voir les enfants se battre en les ramassant. Pour moi, j'allai me promener tout seul de mon côté. J'aperçus une petite fille qui vendait des pommes sur un éventaire qu'elle portait devant elle. Elle avait beau vanter sa marchandise, elle ne trouvait point de chalands. " Combien toutes ces pommes? ", lui dis-je? — " Toutes mes pommes? ", reprit-elle. — Et la voilà, en même temps, à calculer en elle-même. " Six sous, monsieur ", me dit-elle. — " Je les prends ", lui dis-je, pour ce prix, à condition que vous irez les distribuer à ces petits Savoyards que vous voyez là-bas ", — ce qu'elle fit aussitôt. Ces enfants furent au comble de la joie de se voir ainsi régalar, ainsi que la petite fille de s'être défaire de sa marchandise. Je leur aurais fait beaucoup moins de plaisir si je leur avais donné de l'argent. Tout le monde fut content et personne ne fut humilié. C'est un grand art de bien faire le bien.

De rouw der Vlamingen over den dood van Philips den Goede nam zijnen oorsprong niet alleenlijk in hunne liefde voor den overleden vorst, maar ook in den schrik, dien de aanstaande regeering van zijnen zoon Karel, bijgenaamd den Stoute, hun inboezemde. Men had in geheel België een innig voorgevoel van de rampen, welke de trotsche inborst van Karel aan het vaderland zou veroorzaken, en, inwaarheid, het was niet zonder redenen. De jonge hertog had zijnen vader tot de bloedige verdelging van Dinant aangedreven; in alle omstandigheden had hij zich aangesteld om tot hunne verplettering de macht der wapenen te kunnen gebruiken. Niet dat hij waarlijk boos en hatelijk ware, of dat hij geene goede hoedanigheden bezate, maar indien er waarlijk iets goeds in hem was, het nam dan zulke dwingende en zulke overmoedige vormen aan, dat zijne weldaden zelve eene verdrukking schenen. Mocht men nu wel verhoppen, dat Vlaanderen, bewoond door een woelziek en hardnekkig volk, en beheerscht door eenen trotschen en niet min hardnekkigen vorst, in rust zou blijven?

(Conscience).

Rhétorique — humanités anciennes (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Non mirer esse quemquam, qui sibi persuadeat corpora quaedam solida atque individua vi et gravitate ferri, mundumque effici ornatissimum et pulcherrimum ex eorum corporum concursione fortuita? Hoc qui existimat fieri potuisse, non intelligo cur non idem putet, si innumerabiles unius et viginti formae litterarum, vel aureae vel qualeslibet, aliquo conjiciantur, posse ex his in terram excussis annales Ennii, ut deinceps legi possint.

effici; quod nescio an ne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna. Isti autem quemadmodum asseverant, ex corpusculis non colore, non qualitate aliqua, non sensu praeditis, sed concurrentibus temere atque casu mundum esse perfectum? vel innumerabiles potius in omni puncto temporis alios nasei, alios interire? Quodsi mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest? Quae sunt minus operosa et multo quidem faciliora. Certe ita temere de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem caeli ornatum suspexisse videantur.

Cic. De nat. deor.

effutire = parler inconsidérément, dire des riens.

I. — Classe de Quatrième — humanités anciennes (Section grecque-latine).

ZOOLOGIE.

1. Quelle est la structure du tissu osseux? De quoi se compose un os? Comment le prouve-t-on? Que présentent de particulier les os des oiseaux?
2. D'écrivez l'oreille de l'homme.
3. Décrivez et comparez les membres supérieurs chez l'homme et chez l'oiseau que vous avez étudié. Quelle différence existe-t-il dans leurs modes d'attache au tronc?

BOTANIQUE.

1. Quelles sont les parties que l'on distingue dans le tronc? — Décrivez la partie extérieure.
2. Donnez la structure d'une feuille.
3. Qu'appelle-t-on péricarpe? Quelles en sont les différentes parties? Indiquez-les dans la pomme, la noix, l'orange.

II. — Classe de Quatrième — humanités anciennes (Section latine).

ZOOLOGIE.

1. Quelles sont les matières utiles renfermées dans les aliments en général? Faites connaître les différents liquides qui les transforment pendant la digestion. Énoncez les règles principales de l'hygiène de la digestion.
2. Quels sont les caractères généraux des oiseaux? En combien d'ordres a-t-on divisé la classe des oiseaux? Caractères particuliers de chaque ordre.
3. Dites ce que vous savez du ténia?

BOTANIQUE.

1. Dites ce que vous savez de la respiration chez les plantes.
2. Quels sont les phénomènes généraux et les influences déterminantes de la germination?
3. Quels sont les caractères des crucifères? Citez quelques plantes utiles, de cette famille.

CONCOURS SPÉCIAL EN FLAMAND ET EN ALLEMAND.

I. — Rhétorique — humanités anciennes et Première — humanités modernes (Sections réunies).

Zeg mij met wien dat gij verkeert
 Zoo heb ik uwen aard geleerd. (Cats).

Sage mir mit wem du umgehst, und ich will dir sagen wer du bist.

II. — Troisième classe — humanités modernes (Sections réunies).

Beschrijving eener wandeling buiten op eenen heeten zomeravond.

Beschreibung einer Spazierganges auf dem Felde an einem heissen Sommerabend.

III. — Quatrième — humanités anciennes (Sections réunies).

Brief aan eenen zieken vriend om hem een verblijf in eene bergachtige streek aan te bevelen.

Brief an einen kranken Freund um ihm eine Gebirgsreise zu empfehlen.

Par arrêté ministériel du 9 janvier 1892, M. De Block (R.), chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est déchargé, sur sa demande, du cours d'épigraphie latine.

Par arrêté royal du 10 janvier 1892, M. Michel (C.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, passe, en la même qualité, à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, en remplacement de M. le professeur Roersch, décédé.

Il donnera les cours d'explication d'auteurs grecs, d'institutions grecques, d'encyclopédie de la philologie classique, de grammaire comparée et spécialement de grammaire comparée du grec et du latin, ainsi que le cours de langue et littérature sanscrites.

Par arrêté royal de la même date, M. Waltzing (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur à l'athénée royal de Liège, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de cette ville, le cours d'épigraphie latine et, en partage avec M. le professeur Demarteau, le cours d'exercices de philologie latine.

Par arrêté royal de la même date, M. de la Vallée Poussin (Louis), docteur en philosophie et lettres, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, passe à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand.

Il est chargé de faire le cours de langue et littérature sanscrites et la partie du cours de grammaire comparée et spécialement de grammaire du grec et du latin, délaissés par M. le professeur Michel.

Par arrêté royal de la même date, M. Cumont (Franz), docteur en philosophie et lettres et candidat en droit, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, les cours d'histoire politique de l'Orient et de la Grèce (partie du cours d'histoire politique de l'antiquité), d'exercices pratiques sur l'histoire grecque, d'encyclopédie de l'histoire de l'antiquité et, en partage, le cours de critique historique et application à une période de l'histoire.

Par arrêté royal du 14 janvier 1892, M. Neuberg (J.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, est nommé membre temporaire du conseil de perfectionnement des écoles préparatoires et spéciales annexées à cette université, en remplacement de M. le professeur Spring, appelé aux fonctions de membre permanent.

Par arrêté royal de la même date, M. Muller (Pierre), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur intérimaire à l'athénée royal de Bruxelles depuis le 16 février 1886, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement d'une chaire d'allemand à l'athénée royal de Bruxelles.

Par arrêté royal de la même date, M. Fincœur (Paul-Louis-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, actuellement chargé, à titre provisoire, de la chaire de sixième et de septième latines à l'athénée royal de Chimay depuis le 17 septembre 1891, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire de sixième et de septième latines à l'athénée royal de Chimay.

Par arrêté royal du 21 janvier 1892, M. Henen (Mathieu), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 16 octobre 1886, actuellement professeur provisoire de rhétorique française à l'athénée royal de Namur depuis le 26 février 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 25 janvier 1892, M. Terpve (Oscar-Toussaint-Joseph), docteur en sciences naturelles, professeur dans les athénées royaux depuis le 14 septembre 1889, actuellement professeur provisoire de sciences naturelles à l'athénée royal de Namur depuis le 7 octobre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 6 février 1892, M. Lamotte (Jules-Joseph-Edouard-Edmond), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 25 septembre 1878, actuellement professeur provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Preudhomme (Léon), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 13 septembre 1887, actuellement professeur provisoire à l'athénée royal de Gand depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à cet athénée. Il continuera à être provisoirement chargé de la chaire de seconde latine.

Par arrêté royal de la même date, M. Klompers (Théophile), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant à l'athénée royal d'Anvers, du 14 septembre 1889 au 23 septembre 1891, actuellement professeur de sciences naturelles, à titre provisoire, au même établissement depuis le 21 septembre 1891, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Luyckx (François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant dans les athénées royaux depuis le 24 février 1887, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal d'Anvers depuis le 30 mai 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 20 février 1892, M. Fievez (Eugène-Joseph), candidat en philosophie et lettres, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 31 décembre 1883, surveillant au collège communal de Chimay depuis le 1^{er} octobre 1876, professeur dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de cinquième latine à l'athénée royal de Mons depuis le 17 septembre 1891, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 14 mars 1892, M. Aubert (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, chargé provisoirement des fonctions de surveillant à l'athénée royal de Mons depuis le 20 janvier 1892, est nommé surveillant, à titre définitif, à cet établissement.

Par arrêté royal de la même date, M. Cajot (Alphonse-Lambert-Joseph), docteur en philosophie et lettres, surveillant provisoire à l'athénée royal de Liège depuis le 30 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 18 mars 1892, M. Delacre (Maurice), pharmacien, docteur en sciences naturelles, actuellement professeur de chimie à l'école militaire, est nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand.

Il y donnera le cours de chimie analytique, au doctorat et à l'école spéciale des arts et manufactures, et dirigera les travaux chimiques inscrits au programme de cette école.

Il fera, en outre, dans la faculté de médecine, les cours d'éléments de chimie analytique qualitative et quantitative et d'éléments de chimie toxicologique, de chimie pharmaceutique (partie organique), d'analyses et opérations toxicologiques, et, à titre provisoire, le cours de falsifications des denrées alimentaires.

Par arrêté royal de la même date, M. Gilson (Eugène), chargé de cours à la faculté de médecine de l'université de Gand, est chargé d'y faire, outre ses attributions actuelles, les cours de chimie pharmaceutique (partie inorganique), d'opérations chimiques, recherches microscopiques, de falsifications des médicaments, de pharmacie pratique (galénique et magistrale) et de préparations pharmaceutiques.

Par arrêté royal de la même date, M. Heymans (J.-F.), chargé de cours à la faculté de médecine de l'université de Gand, est chargé d'y faire le cours d'éléments de pharmacologie. Il conserve ses autres attributions.

Par arrêté royal du 24 mars 1892, M. Meyer (Octave-Emile), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, actuellement professeur provisoire de sixième latine à l'athénée royal d'Arlon depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ses fonctions.

Par arrêté royal du 30 mars 1892, M. Castin (Achille), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 6 octobre 1873, actuellement professeur provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal d'Arlon depuis le 30 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 11 avril 1892, M. Brosius (M.), docteur en philosophie et lettres, nommé professeur dans les athénées royaux le 27 septembre 1881 par application de l'article 7, n° 1^o, de la loi du 15 juin 1881, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal d'Arlon depuis le 30 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Felsenhart (G.), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 13 avril 1883, actuellement professeur provisoire de 4^e latine à l'athénée royal d'Arlon depuis le 17 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Gillain (J.-V.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant provisoire à l'athénée royal de Tournai depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 14 avril 1892, M. Olivier (Eugène), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle des athénées royaux, actuellement professeur de dessin provisoire à l'athénée royal et à l'école moyenne de l'Etat pour garçons, à Huy, depuis le 18 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 29 avril 1892, M. Daubresse (Paul), candidat en sciences naturelles, surveillant à l'athénée royal d'Ixelles depuis le 18 décembre 1883, actuellement professeur provisoire de sciences naturelles au même établissement depuis le 21 mars 1890, est dispensé de la condition du diplôme prévu par la loi et est nommé professeur dans les athénées royaux.

Il est chargé définitivement de la chaire de sciences naturelles qu'il occupe à l'athénée royal d'Ixelles.

Par arrêté royal du 10 mai 1892, M. Schouten (Maurice), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, actuellement professeur provisoire de sixième latine à l'athénée royal d'Anvers, depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 19 mai 1892, M. Chevalier (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, actuellement professeur provisoire de sixième latine à l'athénée royal d'Anvers, depuis le 21 novembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 23 mai 1892, M. Plessers (Louis), candidat en droit, surveillant provisoire à l'athénée royal de Hasselt depuis le 31 décembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 25 mai 1892, M. Rome (Eugène), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal d'Anvers depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté du 6 juin 1892, M. Haeken (J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant provisoire à l'athénée royal d'Ostende depuis le 15 janvier 1892, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Soupart (F.), professeur émérite de la faculté de médecine de l'université de Gand, est définitivement déchargé, sur sa demande, de la partie du cours de clinique chirurgicale maintenue dans ses attributions.

Par arrêté royal de la même date, M. De Visscher (Ch.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, est déchargé de la suppléance de M. le professeur émérite Soupart dans le cours de clinique chirurgicale *partim*.

Par arrêté royal de la même date, la partie du cours de clinique chirurgicale délaissée, dans la faculté de médecine de l'université de Gand, par M. le professeur émérite Soupart, est placée dans les attributions de M. Van Imschoot (F.), docteur en médecine, chirurgie et accouchements, lequel est chargé, en outre, de la conservation de la collection des instruments de chirurgie appartenant à l'université.

Par arrêté royal du 11 juin 1893, M. Boddart (R.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours théorique et pratique d'anatomie pathologique.

Par arrêté royal de la même date, ce cours est placé dans les attributions de M. Van Duyse (D.), docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Par arrêté royal du 11 juin 1894, M. Wasteels (Constantin Emile), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, surveillant provisoire à l'athénée royal de Malines depuis le 30 novembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 30 mai 1892, M. Boudin (E.), inspecteur général des ponts et chaussées, ayant rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand, inspecteur des études à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures annexée à cette université, est, sur sa demande, déclaré émérite.

Par arrêté royal du 16 juin 1892, M. Wolters (Gustave), inspecteur général des ponts et chaussées, ayant rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand, est nommé inspecteur des études à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures annexée à cette université, en remplacement de M. Boudin, déclaré émérite.

Par arrêté royal du 16 juin 1892, M. Monrose (Eugène), chargé du cours de diction et de débit oratoire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est, sur sa demande, déclaré émérite.

Par arrêté royal du 16 juin 1892, M. Bouhon (Théodore), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 22 octobre 1886, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal de Huy depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Cloots (L.-J.-F.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1890, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal de Verviers depuis le 9 février 1892, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Leroy (Siméon), docteur en philosophie et lettres, ancien surveillant à l'école normale des humanités à Liège, actuellement professeur provisoire de cinquième latine à l'athénée royal de Verviers depuis le 9 février 1892, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 2 juillet 1892, M. Mathieu (Auguste), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 27 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de troisième latine à l'athénée royal de Liège depuis le 9 février 1892, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 16 juillet 1892, M. Galand (Gustave), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 19 octobre 1876, actuellement professeur provisoire de troisième latine à l'athénée royal d'Ath depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Godineau (E.-L.-J.-H.-F.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à l'athénée royal d'Anvers depuis le 24 novembre 1890, actuellement professeur provisoire de quatrième latine à l'athénée royal d'Ath depuis le 25 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 29 juin 1892, M. Gilkinet (Alfred), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, est déchargé, sur sa demande, du cours de pharmacie pratique, y compris la préparation des médicaments inscrits dans la Pharmacopée (pharmacie galénique).

Aux termes d'un arrêté royal de la même date, ce cours est placé dans les attributions de M. Jorissen (Armand), pharmacien et docteur en sciences naturelles, qui conserve également, à titre définitif, le cours sur les altérations et les falsifications des substances médicamenteuses et alimentaires et les exercices pratiques d'analyse des substances alimentaires, qu'il faisait en qualité d'agréé spécial.

Par arrêtés royaux du 6 août 1892, MM. Parmentier (Léon), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités et docteur spécial en sciences philologiques, actuellement chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand; Cumont (Franz), docteur en philosophie et lettres et candidat en droit, id.; Logeman (Henri), docteur ès-lettres, ancien maître de conférences aux sections normales annexées à l'université de Gand, id.; Vercoullie (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, id., id.; et Bley, porteur du diplôme de capacité pour la langue allemande, id., id.; sont nommés professeurs extraordinaires à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand.

MM. Parmentier, Logeman, Vercoullie et Bley sont dispensés du diplôme de docteur en philosophie et lettres.

Par arrêté royal du 16 août 1892, M. Detaurpe (Alfred), docteur en philosophie et lettres, régent d'humanités dans les écoles moyennes de l'Etat depuis le 30 septembre 1883, actuellement professeur provisoire de quatrième latine à l'athénée royal de Chimay depuis le 31 mars 1892, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 18 août 1892, M. Wagner (Maximin), ancien maître de conférences à l'école normale des humanités, actuellement chargé de cours dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est nommé professeur ordinaire à cette faculté.

Par arrêté royal du 23 août 1892, M. Waltzing (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement chargé de cours dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est nommé professeur extraordinaire à cette faculté.

MM. Wagner et Waltzing sont dispensés du diplôme de docteur en philosophie et lettres.

Aucune modification n'est apportée à leurs attributions respectives.

Par arrêté royal du 29 août 1892, M. Dugniolle (Maximilien), professeur émérite de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours de notions élémentaires de minéralogie et de géologie qu'il fait dans la faculté des sciences et du cours de minéralogie qu'il donne aux élèves de l'école du génie civil.

Par arrêté royal de la même date, M. Valérius (Hubert), professeur émérite de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours de physique expérimentale approfondie qu'il fait dans la faculté des sciences.

**Universités de l'Etat. — Assistants et agrégés spéciaux.
Règlement.**

Art. 1^{er}. Les assistants peuvent être nommés dans les universités de l'Etat près des facultés des sciences et de médecine; ils auront pour mission principale d'aider le professeur dans l'enseignement expérimental et pratique, ainsi que dans les travaux de laboratoire.

Art. 2. Les assistants seront choisis parmi les docteurs, les ingénieurs honoraires des ponts et chaussées ou des mines, les ingénieurs des constructions civiles, les ingénieurs civils des mines et les pharmaciens qui auront terminé leurs études depuis trois ans au plus ou qui, les ayant terminées depuis un laps de temps plus long, auront publié des travaux scientifiques.

Art. 3. Le nombre des assistants est fixé par le gouvernement d'après les besoins du service, de manière qu'un assistant au moins puisse être, autant que possible, attaché à chaque cours qui comporte des exercices pratiques.

Art. 4. Les assistants sont nommés par Nous, sur la proposition du professeur intéressé et sur les avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur.

Art. 5. L'assistant est nommé pour un terme de deux ans. Le mandat de l'assistant nommé près la faculté des sciences peut être renouvelé une première fois sur avis de la faculté et une seconde fois, sur avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur. En ce qui concerne la faculté de médecine, le mandat ne peut être renouvelé qu'une fois, sur avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur.

Art. 6. A l'expiration de ces quatre ou de ces six années, l'assistant qui, dans l'exercice de ses fonctions, aura fait preuve d'aptitudes particulières et qui aura subi avec succès l'épreuve du doctorat scientifique spécial réglée par Notre arrêté du 16 septembre 1853, ainsi que les arrêtés qui y font suite pourra, sur les propositions ou les avis favorables de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur, recevoir le titre honorifique d'agrégé spécial à conférer par Nous.

Art. 7. L'assistant jouit d'une indemnité annuelle de 500 à 2,000 francs qui, après quatre ans, pourra être portée à 3,000 francs.

Art. 8. Le présent arrêté sera mis en vigueur à dater de ce jour. Les assistants et les agrégés spéciaux ayant actuellement des attributions académiques, achèveront leur mandat en conservant, pendant toute sa durée, les avantages qui y sont attachés.

Art. 9. Notre arrêté du 21 janvier 1882 est rapporté.

Art. 10. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

(Arrêté royal du 16 août 1892).

Vu l'arrêté royal du 16 août modifiant l'institution des assistants et la position des agrégés spéciaux dans les universités de l'Etat;

Attendu que l'article 6 du dit arrêté rend sans objet les arrêtés, ministé-

riels A et B du 15 juin 1883, qui déterminaient les attributions des agrégés spéciaux en ce qui concerne respectivement les universités de Gand et de Liège,

Arrêté :

Article unique. Les arrêtés ministériels A et B précités sont rapportés.

(Arrêté ministériel du 20 août 1892).

RÈGLEMENT DU 15 MARS 1890

Concernant la formation pratique de candidats aptes à enseigner dans les Ecoles supérieures.

§ 1.

Pour pouvoir acquérir le certificat d'admissibilité aux Ecoles supérieures, tous les candidats après avoir subi avec succès et sans mention restrictive leur examen scientifique, doivent se préparer pratiquement à leur carrière future. Cette préparation se fait sous la direction d'hommes d'école d'une capacité reconnue et sous la surveillance du collège scolaire provincial.

La disposition du § 35, 2 du règlement du 5 février 1887, en vertu de laquelle le candidat est admis au stage (Probejahr) même en n'ayant obtenu le certificat de professeur du 1^{er} et du 2^d degré (Oberlehrer oder Lehrer) qu'avec une mention restrictive, est abrogée.

§ 2.

La préparation pratique se continue pendant deux années et se compose d'une année de *séminaire* et d'une année subséquente de *stage*.

A. L'année de séminaire a pour objet, d'une part, de familiariser les candidats avec les problèmes de la pédagogie et de la méthodologie générale (Erziehungs- und Unterrichtsllehre), dans leurs applications à des Ecoles supérieures, et notamment à la méthodologie spéciale des différentes branches de l'enseignement; d'autre part, de les rendre aptes à enseigner, en leur mettant sous les yeux des leçons modèles et en les préparant à donner eux-mêmes des leçons à titre d'essai. Cette préparation a lieu, soit dans un des séminaires pédagogiques déjà existants, soit dans une Ecole supérieure de neuf années d'études ou dans la section préparatoire de cette Ecole, à condition qu'elle soit organisée de façon à pouvoir atteindre le but poursuivi par l'année de séminaire.

B. L'année de stage a principalement pour objet de constater d'une manière pratique l'aptitude à l'enseignement acquise pendant l'année de séminaire. Ce stage se fait, en règle générale, dans les Ecoles supérieures où ne sont pas introduits les exercices de l'année de séminaire. A cet égard aucune différence n'est faite entre les établissements à neuf années d'études et ceux où la durée de ces études est moins longue.

A. ANNÉE DE SÉMINAIRE.

§ 3.

Les candidats qui n'ont pas été régulièrement admis à un des séminaires pédagogiques actuellement existants s'adressent au plus tard quatre

semaines avant le commencement du semestre d'été ou d'hiver au Collège scolaire provincial de la province où ils désirent passer leur année de séminaire, en joignant à leur requête, soit leur certificat d'examen, soit une attestation préliminaire constatant qu'ils ont subi leur examen scientifique avec succès et sans mention restrictive. Ils appartiennent au Ministre de l'Instruction publique, lorsque le nombre des candidats qui demandent à être placés dans une province est trop considérable, de leur assigner une autre province.

§ 4.

La répartition des candidats a lieu deux fois l'an, à Pâques et en Octobre (zu Michaelis); elle se fait par le collège scolaire provincial, de telle sorte que ceux qui entrent à des époques différentes soient autant que possible attribués à des établissements différents. Cette répartition n'est d'ailleurs soumise à aucune autre règle que celle de la préparation la plus fructueuse des candidats.

Les candidats qui laisseraient à désirer sérieusement au point de vue de la moralité sont exclus de la répartition, sauf approbation de cette exclusion par le Ministre de l'Instruction publique.

Le collège scolaire provincial forme, au commencement de chaque semestre, des groupes de séminaristes, en tenant compte des aptitudes spéciales des candidats au point de vue pédagogique et du nombre de professeurs capables dont on dispose pour les initier à la méthodologie des différentes branches. Ces groupes se subdivisent de telle sorte qu'on n'assigne en moyenne à chaque établissement que six candidats.

§ 5.

Le Recteur et les professeurs spécialement chargés de ce soin par le Collège scolaire provincial sont tenus de veiller à ce que l'instruction théorique et pratique des candidats (§ 2 A) soit dirigée méthodiquement d'après les règles suivantes :

a. Pendant toute la durée de l'année scolaire, à l'exception des vacances, deux heures au moins par semaine sont consacrées à des conférences systématiques sur des questions de pédagogie. Elles sont dirigées par *le chef de l'établissement* ou par un des professeurs désignés à cette fin. Les autres membres du personnel enseignant y sont admis, moyennant autorisation du Recteur. Les sujets de ces conférences sont principalement les suivants :

α. Les principes les plus importants de la pédagogie et de la méthodologie générale, théorie de l'éducation et de l'enseignement (Erziehungs- und Unterrichtslehre) dans leur application aux problèmes à résoudre dans les Ecoles supérieures et surtout à la méthode à suivre dans les branches qui forment la spécialité des candidats, avec un coup d'œil rétrospectif sur les principaux représentants de la pédagogie moderne (à partir du commencement du XVI^e siècle).

β. Les règles à suivre pour la préparation des leçons, appréciation, au point de vue subjectif et objectif (in persönlicher und sachlicher Beziehung), des leçons données par les séminaristes; les principes de la disci-

plaine scolaire, mis autant que possible en rapport avec des faits individuels.

γ. Des rapports sommaires des séminaristes sur des questions de pédagogie ou de technique scolaire (par exemple des points spéciaux empruntés au programme général, au règlement concernant les examens, aux discussions qui ont lieu dans les conférences des directeurs prussiens, aux plans d'études spéciaux prescrits officiellement pour les Ecoles supérieures); sur des publications modernes importantes dans le domaine de la pédagogie, sur des méthodes dignes d'être méditées, sur l'outillage scientifique, les appareils scolaires, les principes de l'hygiène scolaire, etc.

δ. Une dissertation sur une question concrète de pédagogie ou d'enseignement. Cette dissertation, dont le sujet est indiqué par le Recteur, doit être fournie par chaque séminariste trois mois avant la fin de l'année de séminaire.

La détermination de l'ordre et de la nature de ces conférences scolaires est abandonnée au Directeur.

b. A cet enseignement théorique se rattachent d'une façon intime des occupations pratiques régulières. Les séminaristes assistent aux leçons du Recteur et des professeurs désignés par lui; ils donnent aussi, d'après les indications qui leur sont fournies des leçons à titre d'essai.

Ces leçons commencent au second trimestre et se rapportent d'abord à des matières peu étendues, n'exigeant qu'un court exposé, plus tard à des sujets de plus en plus vastes. A cet effet les candidats se préparent par écrit, autant que la matière le comporte, d'après les indications du professeur chargé de l'inspection.

Les autres séminaristes assistent à ces leçons d'essai, sauf disposition contraire du Recteur.

Les leçons données par les séminaristes sont constamment surveillées par le Recteur ou le professeur chargé de les remplacer; elles sont au nombre de deux ou de trois par semaine pour chaque élève.

Il convient de fournir aux candidats l'occasion de se familiariser avec l'outillage scolaire, notamment en ce qui concerne les sciences naturelles et la géographie.

Il faut également faire participer les candidats aux heures de travail et de jeu des élèves, ainsi qu'aux exercices gymnastiques et aux excursions scolaires. Il est également recommandable, lorsque les institutions locales le permettent, de faire quelquefois assister les candidats aux exercices des écoles normales primaires et des écoles communales.

Le Recteur et le professeur qui le remplace sont tenus, d'une part, de mettre les candidats qui assistent à leurs leçons, au courant de ce qui caractérise la classe où ils se trouvent, du but qu'on y poursuit d'une façon générale, des problèmes particuliers qu'il s'agit d'y résoudre, ainsi que de la manière dont ces problèmes doivent être résolus; d'autre part, de rendre les candidats attentifs, soit immédiatement après la leçon, soit dans les conférences du séminaire mentionnées plus haut (§ 5 a), aux fautes qu'ils ont commises dans leurs leçons, pour ce qui regarde la préparation, la manière d'enseigner, la façon de traiter les élèves au point de vue éducatif, leur tenue en classe, etc.

A la fin de chaque mois, les professeurs chargés de surveiller les candidats communiquent au Recteur leurs observations personnelles et reçoivent de sa part les instructions nécessaires.

c.) En règle générale tous les candidats assistent aux examens de classe, aussi qu'aux conférences des professeurs; s'il s'agit d'élèves auxquels ils ont donné leçon, les candidats fournissent, pour ce qui les concerne, les renseignements demandés.

§ 6.

Le Recteur et les professeurs chargés de la préparation des séminaristes peuvent, le cas échéant, être déchargés d'une partie de leur propre enseignement.

§ 7.

Quatre semaines avant la clôture de l'année de séminaire, le Recteur, tenant compte de ses propres observations et de celles qui lui ont été communiquées par les professeurs chargés de le suppléer, adresse au collège scolaire provincial un rapport sur la conduite des candidats, sur leur activité dans le courant de l'année, sur les tendances qu'ils ont manifestées et le degré d'aptitude pratique auquel ils sont parvenus. Dans ce rapport il y a lieu de mentionner aussi bien les preuves spéciales de capacité données par les candidats que les défauts notables qu'on peut leur reprocher au point de vue de la conduite, des tendances ou des résultats obtenus. A ce rapport sont annexés les travaux pédagogiques des candidats, avec l'appréciation du Recteur, et les demandes des candidats d'être admis au stage.

Dans ces demandes les candidats peuvent faire connaître leurs désir quant à l'endroit où ils voudraient faire leur stage. Il est désirable qu'en règle générale le stage et l'année de séminaire se fassent dans la même province. Le collège scolaire provincial s'efforcera sous ce rapport de fournir aux candidats autant que possible l'occasion de pourvoir à leurs moyens d'existence et de s'occuper de leur développement ultérieur.

En ce qui concerne les candidats que le collège scolaire provincial, d'accord avec le Recteur, considère comme peu aptes à l'enseignement, il leur donne le conseil de changer de carrière.

ANNÉE DE STAGE.

§ 8.

Donnant suite aux demandes mentionnées au § 7, le collège scolaire provincial répartit les candidats, en vue de leur préparation ultérieure, entre les établissements mentionnés au § 2 B, de telle sorte qu'aux établissements à neuf années d'études on n'attache pas plus de trois candidats, aux autres, dont le nombre d'années d'études est moins considérable, pas plus de deux candidats s'exerçant simultanément. Lors de cette répartition le Recteur sera sommairement mis au courant des résultats obtenus par les candidats durant leur année de séminaire, ainsi que de leurs mérites ou défauts marquants (§ 7).

Un changement d'établissement durant l'année de stage ne peut avoir lieu qu'exceptionnellement, avec le consentement du collège scolaire provincial.

§ 9.

On confie aux candidats, dès leur entrée à l'école et en tenant soigneusement compte de leur aptitude à l'enseignement, une somme de travail relativement importante, relative à la même matière, à raison de huit à dix heures de leçon par semaine. Ce travail ne donne lieu à aucune rémunération. Il se fait sous la direction du Recteur et des professeurs ordinaires ou spéciaux dans les classes desquels ils enseignent et qu'éventuellement ils remplacent.

L'ensemble de l'activité des candidats est réglée par le Recteur, qui veille d'une façon générale à ce qu'ils trouvent l'occasion d'enseigner diverses branches dans des classes différentes et à ce que notamment ceux dont l'aptitude spéciale concerne les sciences naturelles et la géographie soient confiés pendant un temps assez long à un professeur capable, qui les initie au maniement des appareils ordinaires et des objets destinés à l'enseignement intuitif.

§ 10.

Le Recteur et les professeurs temporairement remplacés dans leurs classes doivent constamment être pénétrés de l'idée que le but à atteindre n'est pas de les soulager dans leur enseignement, mais de permettre au candidat de se perfectionner autant que possible au point de vue pratique.

A cette fin les Recteurs font exactement connaître aux candidats, dès leur entrée en fonctions, les devoirs qu'ils auront à remplir et, les règles disciplinaires de l'établissement. Ils leur donnent aussi les conseils et avis qu'ils jugeront nécessaires, en tenant compte des renseignements fournis par le collège provincial scolaire au sujet des résultats de l'année de séminaire (§ 11).

Les Recteurs surveillent la conduite et le travail des candidats; ils les inspectent fréquemment pendant leurs heures de classe, les rendent éventuellement attentifs à leurs défauts et leur donnent au besoin des avertissements sérieux au sujet des conséquences auxquelles ils s'exposent en n'en tenant pas compte (§§ 16 et 17).

Les professeurs chargés de la direction des candidats assistent régulièrement à leurs leçons pendant le premier trimestre, plus tard au moins deux fois par mois; ils examinent les devoirs corrigés par eux et leur font en dehors des heures de classe les observations nécessaires.

Tous les mois, après la clôture des conférences habituelles, les professeurs communiquent au Recteur leurs impressions sur le travail et les tendances des candidats confiés à leurs soins et délibèrent avec lui sur la conduite à tenir à leur égard.

§ 11.

Le candidat chargé par le Recteur de surveiller spécialement certains

élèves, en vue de les faire travailler plus activement, est tenu de transmettre ses observations au professeur de classe et de lui demander conseil.

§ 12.

Les candidats sont obligés d'assister, comme auditeurs, à certaines leçons indiquées par le Recteur; ils sont également tenus, lorsque le Recteur le leur prescrit, d'être présents aux examens de classe habituels ainsi qu'aux conférences des professeurs; lorsqu'il s'agit de dresser les certificats d'élèves surveillés ou instruits par eux, ils ont à émettre un vote, sauf rectification de ce vote par le professeur de classe.

§ 13.

Lorsque les besoins de l'établissement l'exigent, les candidats peuvent être astreints à donner jusqu'à vingt heures de leçon par semaine; dans ce cas on leur accorde une rémunération équitable.

Ils ont alors aussi dans les conférences du professeur un droit de vote absolu sur toutes les questions qui concernent la classe dirigée par eux ou les élèves auxquels ils ont donné des leçons spéciales.

§ 14.

Pour fournir la preuve de l'expérience pédagogique acquise par eux, les candidats présentent au Recteur, à la fin de leur année de stage, un rapport sur la marche de l'enseignement qu'ils ont donné.

§ 15.

A la fin de l'année de stage le Recteur transmet au collège scolaire provincial un rapport analogue à celui qui est prévu au § 7. Il y joint le rapport mentionné au § 14.

§ 16.

Le collège scolaire provincial formule ensuite son jugement sur la marche et les résultats de l'ensemble de la préparation pratique biennale des candidats, et leur reconnaît ou dénie la capacité voulue pour être appelé à l'enseignement. Ce jugement est basé sur les rapports des Recteurs relatifs à l'année de séminaire et à l'année de stage, ainsi que sur les renseignements éventuels fournis par les conseillers départementaux du collège scolaire.

Les décisions du collège scolaire provincial sont motivés brièvement; les parties correspondantes des rapports des Recteurs y sont annexées.

§ 17.

Le candidat déclaré capable d'enseigner reçoit, au sujet de sa préparation pratique, un certificat rédigé d'après un formulaire spécial, où sont consignées : la nationalité de l'intéressé, la religion qu'il professe, la marche de sa préparation pratique et l'indication relative à l'aptitude à l'enseignement que lui est reconnue.

Lorsque l'intéressé postule une place de maître, il joint ce certificat au diplôme constatant le résultat de son épreuve scientifique.

Le déni d'aptitude à l'enseignement sera prononcé notamment lorsque le candidat s'est montré incapable d'instruire la jeunesse à raison d'un manque d'habileté pédagogique, ou d'une paresse habituelle, persistant en dépit des avertissements qu'il a reçus, ou de manquements graves au point de vue moral ou enfin de défauts corporels.

La décision prise à cet égard par le collège scolaire provincial est communiquée à l'intéressé avec les motifs à l'appui.

§ 18.

Des dispositions spéciales détermineront les règles à suivre dans la rédaction du rapport général que le collège scolaire provincial transmet au Ministre, à Pâques ou en Octobre, au sujet du résultat final de la préparation pratique des candidats.

§ 19.

Le Ministre de l'Instruction publique se réserve le droit d'accorder, dans certains cas spéciaux, une dispense de la préparation pratique biennale, surtout lors qu'il s'agit de la nomination d'ecclésiastiques en qualité de professeur de religion aux écoles supérieures.

§ 20.

Le Gouvernement se réserve le droit d'entamer des négociations avec les autres gouvernements de la confédération germanique au sujet des modifications à apporter à l'arrêté du 28 avril 1875, concernant l'admissibilité de leurs certificats relatifs à l'année de stage.

§ 21.

Toutes les dispositions contraires au présent arrêté sont abrogées.

Berlin, 15 mars 1890.

Le Ministre des Cultes, de l'Instruction et des Affaires médicales,
VON GOSSLER.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 18 juillet. — Batiffol, L'abbaye de Rossano (Salomon Reinach). — Toutain, Le sanctuaire de Saturne Balcaranensis (R. Cagnat). — Hauck, Histoire ecclésiastique d'Allemagne, II (Ch. Pfister). — Vernière, Les évêques auxiliaires en Auvergne (T. de L.). — La Fontaine, IX. p. Regnier (A. Delboulle). — Lettres de Rousseau à M^{me} Boy de La Tour, p. H. de Rothschild et L. Claretie (L. Brunel). — C. Krieg, Précis d'antiquités romaines (L.). — Bulliot et Thiollier, Le culte de saint Martin (Salomon Reinach).

Du 25 juillet, — Bloomfield, Contributions au Veda, IV (V. Henry). — P. Girard, La sculpture antique (Salomon Reinach). — Wright, Cylon (Theodore Reinach). — De Vit, Les Cimbres en Italie (Georges Goyau). — Pribram, Le mariage de Léopold I (B. A.). — De Witt, Marat romancier (S. R.). — Sassenay, Liniers et Sassenay (A. Ch.). — Ehrard, Ibsen (Charles Dejob).

Du 1-8 août. — Browne, Le bûbisme (Rubens Duval). — Max Egger, Littérature grecque (Am. Hauvette). — Joret, La rose (Salomon Reinach). — Huberti, La trêve de Dieu (Ch. Pfister). — De Beaucourt, Charles VII (A. Thomas), — A. Darmesteter, Grammaire historique de la langue française (A. Jeanroy). — Mismier, Souvenirs du monde musulman (Salomon Reinach). — De Cholet, Arménie et Mésopotamie (Salomon Reinach).

Du 15-22 août. — Preger, Inscriptions grecques (Am. Hauvette). — Plasberg, Hortensius (Paul Lejay). — Zander, L'article dans le français du XVI^e siècle (A. Delboulle). — Jacqueton, Louise de Savoie (Ch. Pfister). — Branthôme, recueil des dames, p. Mérimée et Lacour (A. Delboulle). — Janssen, L'Allemagne et Réforme, III, trad. par E. Paris (Charles Dejob). — Brun-Durand, Les amis de Jean Dragon (T. de L.). — Farinelli, Espagne et Allemagne au XVIII^e siècle (Alfred Morel-Fatio). — Brunetière, Les époques du théâtre français (Raoul Rosières). — Lot, L'enseignement supérieur en France (Ch. Pfister).

Du 25 août-5 septembre. — Wendling, Le peplos d'Aristote (Salomon Reinach). — A. Dumont, Mélanges d'archéologie et d'épigraphie (Salomon Reinach). — Arnould, Méthode de thème grec (C. E. Ruelle). — Jumpertz, La guerre d'Espagne, 211-206 (Georges Goyau). — Casagrandi, Les minores gentes (Georges Goyau). — Imbart de la Tour, Les élections épiscopales dans l'église de France (Paul Viollet). — Toynbee, Specimens de vieux français (P. M.). — Sommervogel, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus

(T. de L.). — Bluhm, Dickens (G. de la Quesnerie). — Biadego, Les manuscrits de Vérone (Charles Dejob).

Du 12-19 septembre. — J. Darmesteter, Le Zend-Avesta (A. Meillet). — Pauli, Les Vénètes (H. d'Arbois de Jubainville). — Dowdall, Ovide, Métamorphoses, I (Paul Lejay). — Chaisemartin, Proverbes et maximes du droit germanique (Paul Viollet). — Hauréau, Notices et extraits de manuscrits latins, III et IV (A. Molinier). — Hirsch, Louis VII (Ch. Pfister). — Eneas, p. De Grave (A. Jeanroy). — Bossuet, Œuvres oratoires, IV, p. Lebarq (A). — Gossner, Voyage des princes de Sarendip (E. Bourciez).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 35.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

NOTES SUR L'APOCOLOKYNTOSE.

La courte ménippée intitulée l'*Apocolokyntose*, unique échantillon complet que l'antiquité nous ait transmis en ce genre, a eu la bonne fortune d'être, il y a quelques années, commentée à nouveau par un philologue des plus éminents¹. Ce que ses devanciers — Rhenanus, Libertus Fromond, Ruhkopf, Schusler — n'avaient qu'ébauché, Bücheler entreprit de le parfaire. Son commentaire, si riche et détaillé, laisse peu de chose à glaner à ceux qui viendront après lui. J'ai recueilli néanmoins deux ou trois observations qui semblent avoir échappé à l'attention de Bücheler.

Ch. III : *Fac quod faciendum est* (" allons, fais ton office „). Ainsi s'exprime Mercure enjoignant à la cruelle Parque de trancher le fil de la destinée de Claude. Puis il ajoute, à titre d'explication et en parodiant un vers de Virgile (géorg. IV, 90):

' dede neci, melior vacua sine regnet in aula '.

Clotho, obtempérant à l'ordre du dieu,

*' turpi convolvens stamina fuso Abrupit stolidae regalia
tempora vitae '.*

Clotho fait donc en quelque sorte ici l'office de bourreau, ou, si l'on préfère, elle est plaisamment assimilée à ce fonctionnaire. Ceci m'induit à penser que peut-être *fac quod faciendum*

¹ *Divi Claudii 'Αποκολοκύντωσις*, eine Satire des Annaeus Seneca, herausgegeben von Franz Bücheler (dans les *Symbola Philologorum Bonnensium in honorem Frederici Ritschelii collecta*, Lipsiae, 1864-1867).

jeune lecture
de la scène. c. l.
Hod. III, 8, 1.
T. XCVI, 15.9

est est une expression technique, la formule du commandement donné par le magistrat à l'exécuteur des hautes œuvres. Une autre formule également consacrée, et qui n'est point sans présenter quelque analogie avec celle-là, ce sont les mots que, dans les jeux publics, les concurrents adressaient aux juges du concours : *omnia facienda feci*. V. Suet. Ner. XXIII, 6, et les commentateurs de ce passage. Comparez aussi, dans la cérémonie du sacrifice, la question du *papa* prêt à immoler la victime : *agone?* (= *ferione hostiam?*), ainsi que la réponse du prêtre : *age* ou *hoc age* (= *macta*).

Ch. III : *Sed Clotho 'ego mehercules' inquit 'pusillum temporis adicere illi volebam'*. Aulu-Gelle (XI, 16) nous dit : *Nusquam scriptum invenire est apud idoneos quidem scriptores aut 'mehercule' feminam dicere, aut 'mecastor' virum*. Bücheler ajoute (ouvr. cité p. 44) : "Die alte Bedeutung des Schwurs war jener Zeit nicht mehr bewusst. So ruft bei Petron XVII Quartilla 'misereor mediusfidius vestri', welche Betheuerung ebenfalls den Männern eigen war (Charisius p. 198 Keil). „A l'en croire, nous n'avons donc dans le passage de Sénèque autre chose qu'une altération du bon usage, comme nous en avons une, au siècle suivant, dans ces deux passages d'Apulée, *Metam.*, l. II (t. I, p. 42 ed. Bip.) : *Summas, inquit (uxor), tibi, juvenis, gratias agimus : et hercules ob sedulum istud ministerium, inter ceteros familiares dehinc numerabimus*; — l. V (p. 102) : (c'est l'une des sœurs de Psyché qui parle) *Sic est hercules : sic se gerebat, ferebatque*. Cela suffit-il à rendre raison du singulier jurement de dame Clotho? J'avoue que, pour ma part, et en dépit du *mediusfidius* de Pétrone, cette explication ne me satisfait point. Il y a là une impropriété d'expression, c'est incontestable; mais je crois qu'elle est parfaitement voulue, et qu'elle ne provient nullement de l'état de la langue à l'époque de Sénèque. Il ne faut pas perdre de vue que l'opuscule qui nous occupe est une satire, que l'auteur se plaît à charger tous les personnages qu'il met en scène. Dès lors il est, ce semble, assez naturel qu'il ait représenté la Parque comme une sorte de virago, et qu'il lui ait mis dans la bouche le juron d'un homme. Ici comme ailleurs, il a cherché à produire un effet comique.

Ch. V : *Nuntiatur Jovi venisse quemdam bonae staturae, bene*

canum. Comme Bücheler le remarque fort justement à propos de *bene canum*, cette façon de rendre l'idée du superlatif 'steht in kunstlosem Stil' ¹. A ce dernier appartient aussi, semble-t-il, l'emploi de *bonus* au sens de *magnus* 'cum iis nominibus quae quantitatem significant'. Tout au moins peut-on dire qu'il a un air quelque peu familier, et qu'il se réclame plutôt de la langue parlée que de la prose littéraire. Cf. Tér. Eun. I, 2, 43 : *bona magnaue pars*; — Hor. Ep. I, 18, 109 *bona copia*. Cicéron, il est vrai, ne s'en est pas entièrement abstenu, puisqu'on en trouve un exemple dans le *de Oratore* II, 3, 14. Seulement il convient d'ajouter que cet ouvrage est écrit sous forme de dialogue. Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici que cet emploi particulier de l'adjectif " bon „ s'est conservé en français : une bonne partie, bon nombre, etc. " J'en aurais bon besoin, „ insinue l'Avare de Molière en parlant d'écus (I, 5). C'est ainsi encore que l'on dit indifféremment : être sur un grand pied dans le monde, et : être sur un bon pied dans le monde.

Ch. VI : *Ego tibi dico, quae cum illo tot annis vixi : Lugduni natus est*. " Oui, c'est moi qui te le dis, (et tu peux m'en croire), moi qui ai vécu tant d'années avec lui : il est de Lyon. „ *Tibi dico*, ainsi employé sans rapport grammatical avec le reste de la phrase, et formant une sorte de parenthèse, a toutes les allures d'une expression familière, qui n'est pas sans énergie, et telle qu'on en emploie journellement dans la conversation ¹. Il s'en rencontre plus d'un exemple dans les comédies de Plaute et de Térence : Plaut. mil. glor. II, 2, 63 : *Tibi ego dico : ah, feriatu ne sis, heus, Palaestrio*, — *Vigila, inquam, expergisce, inquam : lucet hoc, inquam*. II, 5, 23-24 : *Quaeris tu, mulier, malum*. — *Tibi ego dico : heus, Philocomasium*. Curc. IV, 2, 30 : CAPP. *Heus tu, tibi ego dico*. CURC. *Eloquere, quid vis?*

¹ Ouvr. cité p. 47. Cf. Wölfflin, *Lateinische und romanische Comparison*, Erlangen, 1879, p. 14.

¹ Brix (Leipzig 1873) ad Plaut. mil. glor. II, 2, 63 'tibi ego dico' 'dich meine ich', stehende Redeweise, wenn Jemand, der nicht hören will, hören soll'. Notons en passant que dans l'Apocolokyntose la locution prend un sens un peu différent. Cela vient de ce que le mot mis en relief est ici *ego* et non *tibi*, ainsi que l'atteste la proposition relative qui suit.

Men. II, 3, 27. *Sed sine me dum hanc compellare. heus mulier, tibi dico.* IV, 3, 22 : *heus tu, tibi dico, mane.* Truc. II, 3, 10-11 : *Di me perduint, — Qui te revocavi : non tibi dicebam : i modo.* Poen. V, 5, 26 : *Heus tu, tibi dico, mulier, ecquid te pudet?* Ter. Eun. II, 4, 46 : *Heus, heus! tibi dico, Chaerea! inquit. Restiti.* II, 4, 88 : *Tibi equidem dico, mane.* Hec. IV, 1, 8 : *Quid aïs, Myrrina? Heus, tibi dico.* Voyez encore Petron. Sat. LXIV : *Trimalchio 'tibi dico' inquit 'Plocame, nihil narras? nihil nos delectaris?'* De même, avec d'autres verbes que dico : Apocol. VIII : *quare, inquit, quaero enim, sororem suam?* Petron. Sat. LXIII : *Rogo vos (" dites donc, vous autres,) oportet credatis, sunt mulieres plusciae, sunt nocturnae.*

J. DELTOMBE.

LE CODEX BRUXELLENSIS (PARCENSIS)

DU *Pro Caecina* DE CICÉRON.

§ 1.

Le manuscrit n° 14492 de la Bibliothèque royale de Bruxelles contient plusieurs discours de Cicéron. Il a appartenu à l'abbaye de Parc, près de Louvain, comme le prouvent les mots *Bibliotheca Parcensis* tracés en tête du premier feuillet par une main du XVI^e siècle. C'est un volume de 154 feuillets de parchemin, dont le dernier est blanc. Il est écrit tout entier de la même main¹, sur deux colonnes, à raison de 39 lignes par colonne, et a 269 millimètres de hauteur sur 187 de largeur. L'écriture est du commencement du XIV^e siècle (et non du XV^e siècle, comme le marque l'*Inventaire général*). Elle est belle et régulière. Les capitales sont coloriées en rouge et en bleu. Les titres des discours et les *explicit*, ainsi que les n^{os} des chapitres, sont à l'encre rouge.

Au v^o du feuillet de garde se trouve l'*Index contentorum* suivant, en écriture du XVII^e siècle :

“ Orationes Ciceronis, continent, Pro Marco Caelio, Pro Silla, pro Cneio Pompeio, Pro M. Marcello, Pro Q. Ligario, Pro Rege Deiotaro, In Pisonem : cuius principium deest, libri 4 invectivarum in Catilinam, Invectiva Crispi Salustii in Ciceronem et Ciceron : in Salustium, Ciceronis orationum Philippicarum (huius vocis significationem habes praefixam 1^o libro) libri 14. „

Cet index n'est pas tout à fait exact, comme nous allons le montrer en décrivant en détail le manuscrit.

Fol. 1 r^o, 1^e col. : “ Marci Tullii Ciceronis pro M. Celio contra atracinum oratio incipit feliciter. Cap^m primum. Si quis, iudices... „ Fol. 12 v^o, 2^e col. : “ ... fructus uberes diuturnosque capietis. M. T. C. ORATIO. PRO. MARCO. CELIO. EXPLICIT. „

¹ Les corrections et les variantes marginales sont aussi de la première main.

Fol. 13 r°, 1° col. : “ Marci Tullii Ciceronis oratio pro P. Silla qui accusabatur de coniuratione cateline. Capitulum primum. Maxime vellem, iudices. ... „ Fol. 25 v°, 2° col. : ... falsam a vobis crudelitatis famam repellamus. MARCI. TVLLII. CICERONIS. ORATIO. PRO. P. SILLA. EXPLICIT. „

Fol. 26 r°, 1° col. : “ Incipit eiusdem oratio pro Gneo pompeio ad populum Romanum. ut ei bellum mitridaticum committeretur. Capitulum primum. Quamquam michi semper... „

Au fol. 32 v°, 1° col., l. 26, après les mots : “ summa esse omnia „ (fin du § 51 du discours *de imperio Pompei*), le manuscrit continue sans interruption : “ non esse deiectum „, dernière phrase du § 64 du discours *pro Caecina*, et va jusqu'à la fin de ce discours, fol. 37 v°, 1° colonne : “ ... admoneat ut iudicetis „, ajoutant la fausse indication : “ Marci Tullii Ciceronis oratio pro Gneo pompeio explicit. „

Ib., 2° col. : “ Incipit oratio eiusdem pro M. Marcello ante cesarem. Capitulum primum. Diuturni silentii mei ... „ Fol. 41 v°, 1° col. : “ ... cumulus accesserit. M. T. C. PRO. M. MARCELLO. ORATIO. EXPLICIT. „

Ib., 2° col. : “ Eiusdem pro Quinto ligario ante cesarem incipit oratio. Capitulum primum. Novum crimen ... „ Fol. 46 r°, 2° col. : “ ... presentibus hiis te daturum. M. T. C. oratio pro Quinto ligario explicit. „

Ib. v°, 1° col. : “ Oratio eiusdem. M. T. C. pro Rege deiotaro Incipit ante cesarem. Capitulum primum. Cum in omnibus causis... „ Fol. 52 r°, 1° col. : “ ... clemencie tue. Marci Tullii Ciceronis pro Rege deiotaro oratio explicit. „

Le reste du r° et le v° du fol. 52 sont blancs.

Au fol. 53 r°, 1° col., commence une seconde copie du fragment du discours *pro Caecina* (en marge, de la même main : “ principium istius orationis deest „) : “ non esse deiectum ... „ Fol. 58 r°, 2° col. : “ ... ammoneat ut iudicetis „ — avec la fausse indication : “ MARCI. TVLLII. CICERONIS. IN. PISONEM. ORATIO. EXPLICIT. „

Fol. 58 v°, 1° col. : “ Incipit eiusdem Marci Tulli Ciceronis in catilinam invectivarum libri primi oratio habita in senatu. Capitulum primum. Quousque tandem... „ Fol. 63 r°, 2° col. : “ ... vivos mortuosque mactabis. Marci Tullii Ciceronis Invectivarum contra Catilinam liber primus explicit. „

Ib. : " Incipit secundus. Oratio habita ad populum Romanum post expulsionem Catilinae. Capitulum primum. Tandem aliquando... „ Fol. 67 vº, 2º col. : " ... scelere defendant. M. T. C. liber secundus *Invectivarum* in *catilinam* explicit. „

Fol. 68 rº, 1º col. : " Incipit liber tercius. Oratio habita ad populum postquam depraehensi sunt socii Catiline. Capitulum primum. Rem publicam, Quirites ... „ Fol. 72 vº, 1º col. : " ... providebo Quirites. M. T. C. liber *invectivarum* tercius explicit. „

Ib., 2º col. : " Incipit liber quartus. Oratio dicta in senatu. die quo dicte sunt sentencie cesaris et Catonis. de dampnandis sociis Catiline. Capitulum primum. Video patres conscripti... „ Fol. 76 vº, 2º col. : " ... et per seipsum prestare possit. M. T. C. liber quartus et ultimus *Invectivarum* in *Catilinam* explicit. „

Fol. 77 rº, 1º col. : " Crispi Salustii in Tullium oratio incipit dicta in senatu. Capitulum primum. Graviter et iniquo animo ... „ Fol. 78 rº, 1º col. : " ... fidem habens. Crispi Salustii in Tullium *Invectiva* explicit. — Marci Tullii Ciceronis *Invectiva* In eundem Salustium Incipit. „

Ib., 2º col. : " Capitulum primum. Ea demum magna voluptas est... „ Fol. 80 vº, 2º col. : " ... honeste effari possum. MARCI. TVLLII. CICERONIS. *INVECTIVA*. IN. SALVSTIVM. EXPLICIT. „

Fol. 81 rº (Notice sur les *Philippiques*; explication de ce titre) : " Demosthenes fuit atheniensis orator... Tullius ab antonio. Unde Iuvenalis. Versus Iuvenalis : Eloquentium ac famam ... ad rethora misit. Expliciunt versus Iuvenalis. „

Ib. vº, 1º col. : " Marci Tullii Ciceronis philippicarum liber primus incipit. dictus in Antonium praesente senatu. Capitulum primum. Antequam de R. P.^{ca} ... „ Fol. 86 vº, col. 2 : " ... reique publice accesserit. Marci Tullii Ciceronis liber primus philippicarum explicit. — Hec est conspicue divina philippica fame. Volvitur a prima que proxima. „

Fol. 87 rº, 1º col. : " Incipit philippicarum liber secundus. Capitulum primum. Quonam meo fato... „ Fol. 102 vº, 2º col. : " ... quisque mereatur. MARCI. TVLLII. CICERONIS. LIBER. SECVNDVS. *PHILIPPICARVM*. EXPLICIT. — Incipit eiusdem M. T. C. liber Tercius. „

Fol. 103 rº, 1º col. : " Incipit oratio in senatu : quam habuit

ante diem. XIII. Kal. Ianuarii. Capitulum primum. Serius omnino... „ Fol. 106 v°, 2° col. : “ ... victurum neminem? „ (Philipp. III, § 27. V. la note de l'édition d'Orelli-Baiter-Halm sur ce passage, p. 1286.) “ Marci Tullii Ciceronis Philippicarum liber tercius explicit. — Incipit eiusdem liber quartus. „

Fol. 107 r°, 1° col. : “ Capitulum primum. Hodierno die (Philipp. III, § 28)... „ Fol. 108 v°, 2° col. : “ ... fideque sua videretur consul. Marci T. C. liber philippicarum quartus explicit. „

Ib. : “ Incipit eiusdem liber quintus ad populum. Capitulum primum. Frequencia vestra... „ Fol. 110 v°, 2° col. : “ ... ad spem libertatis exarsimus. M. T. Ciceronis philippicarum liber quintus in antonium explicit. „

Fol. 111 r° (notice sur Octavien) : “ Cesar adolescens... ad confirmandam inter se in posterum pacem. „ En marge : “ Istud ultimum capitulum pro maiore parte accipitur ab Augus. de ci. dei li° 3°, ca° 20. „ (Cette notice n'occupe qu'une demi-colonne; le reste de la page est blanc).

Ib. v° : “ Incipit liber Sextus philippicarum. Nichil umquam longius... „ Fol. 115 v°, 2° col. : “ ... propria libertas „ (cf. Orelli-Baiter-Halm, p. 1306, l. 3, note). „ M. T. C. philippicarum liber Sextus explicit. „

Fol. 116 r°, 1° col. : “ Incipit eiusdem liber septimus. Parvis de rebus... „ Fol. 119 r°, 1° col. : “ ... P. Servilio assentior. M. „ En marge : “ deest ulterius usque ad finem huius libri septimi. „ (Le texte n'occupe qu'une demi-colonne; le reste de la page et le v° sont blancs).

Fol. 120 r°, 1° col. : “ M. T. C. philippicarum liber octavus Incipit feliciter. Confusius hesterno dei ... „ Fol. 124 r°, 1° col. : “ ... contra rem publicam fecisse. M. T. C. philippicarum liber octavus explicit. „

Ib., 2° col. : “ Incipit eiusdem liber nonus. Vellem dii immortales ... „ Fol. 126 v°, 1° col. : “ ... sepulchrum publice datum est. Marci Tullii Ciceronis Philippicarum liber de (*barré et exponctué*) nonus explicit. „

Ib., 2° col. : “ Incipit eiusdem liber decimus. Maximas tibi pansa ... „ Fol. 130 r°, 1° col. : “ ... ex senatus consultu successum sit. Explicit philippicarum liber X^{us}. „

Ib., 2° col. : “ Incipit liber undecimus. Magno in dolore

sum ... „ Fol. 136 r^o, 2^e col. : „ ... censeo comprobendam. Marci Tullii Ciceronis liber undecimus explicit. „

Ib. : “ Incipit eiusdem liber duodecimus. Etsi minime decere videtur ... “ Fol. 140 v^o, 2^e col. : „ ... interesse rei publice iudicavero. Marci Tulli Ciceronis philippicarum liber duodecimus explicit. „

Fol. 141 r^o, 1^e col. : “ Incipit eiusdem liber XIII^{us}. A principio belli huius ... „ Fol. 148 v^o, 1^e col. : “ ... collaudatus esse videatur. Explicit M. T. C. philippicarum liber. XIII^{us}. „

Ib., 2^e col. : “ Eiusdem M. T. C. liber XIII^{us} et ultimus philippicarum incipit. Sicut ex litteris ... „ Fol. 153 v^o, 2^e col. : „ ... qui morte vicerunt. Marci Tullii Ciceronis philippicarum liber XIII^{us} et ultimus explicit. — Deo gratias. „

Notre manuscrit est fort intéressant et mériterait d'être, du moins pour certains discours, examiné de près ¹.

Dans le présent article, je me bornerai à étudier le fragment du discours *pro Caecina*, qui a échappé jusqu'ici à l'attention des savants, et qui est d'une haute valeur.

Je donnerai d'abord une collation aussi exacte et aussi complète que possible du manuscrit, en laissant toutefois de côté les variantes orthographiques insignifiantes, telles que *ci* pour *ti* (*pocius* p. *potius*, etc.) et *e* pour *ae* ².

La première copie est désignée par B; la seconde, par B'. J'ai suivi la 2^e édition d'Orelli, revue par Baiter et Halm (Zürich, 1854). Lorsque l'une des deux copies s'écarte du texte d'Orelli et que l'autre y est conforme, je mets la leçon de cette dernière entre parenthèses.

§ 65, p. 500, l. 20 in tota defensione tua] intra defensione tua B; intra defensionem tuam B' — mihi] michi B et B' (et toujours) — l. 21 consultorum] consultor B (consultorum B') — l. 22 Quod ego tametsi non nunc] quia ego tam et si non nunc B; Quod ego et si nunc non B' — l. 23 tamen] tñ *plutôt que* tū B

¹ C'est le *Parcensis* “*vetustus*”, du discours *de imperio Pompei* et du discours *pro Sulla* qu'Orelli ne connaissait que par les variantes que Levinus Torrentius avait mises en marge d'un exemplaire de l'édition de Manuce (Venise, 1554).

² Le manque de caractères typographiques convenables ne nous a malheureusement pas permis d'indiquer toujours exactement les abréviations, qui ont souvent de l'importance au point de vue de la critique.

(tamen B') — l. 24 tum] cum B (tum B') — l. 25 quod defendant] quia defendant B (quod defendant B') — Si contra verbis et litteris] sic concia vobis et litteris B; Si contra et verbis et litteris B' — l. 26 contenditur] defenditur B' (contenditur B) — aequi et boni] et equi et boni B' (equi et boni B) — l. 27 Tum illud, quod dicitur, sive, nive, irrident] Cum illud quia dicitur. civem bene irrident B; Cum illud quod dicitur sive bene sive male irrident B' —

P. 501, l. 1 tum aucupia] tum aut copia B et B' — tendiculas] terminibellas B; tabellas B' — l. 2 non ex callido versus-toque iure] non ex callidoque iure B; non ex callido iure B' — l. 3 calumniatoris] calumpniatoris B et B' — boni iudicis] bonique iudicis B et B' — § 66 l. 6 haec] hee B et B' — quo prohibitus es accedere? reiectus es] cohibitus es attendere iectus es B; quod cohibitus es ascendere? Eiectus es B' — l. 7 cum tua] cumia (*ou cunua*) B (cum tua B') — Fateor me *jusqu'à* armasse] *om.* B et B' — l. 8 minitatum] imuntatum (*ou inmutatum*) B (minitatum B') — l. 9 haec interdictum] hoc an dictum B; hoc ante dictum B' — vindicavisse] vindicavi B et B' — l. 10 in interdicto] in *d'abord omis, puis ajouté au-dessus de la ligne par la 1^e m.* B (in interdicto B') — verbum unum] unum verbum B' (verbum unum B) — delitiscam] delitescam B et B' — deieci te ex] deice ex B (deieci te ex B') — l. 12 quod aequitatis] qui dequirans B; quid equitatis B' — rationem, non verbi haberi oportere] rationem non verbi habere operire B; rationem (*om.* non) verbi habere non oportere B' — § 67, l. 14 tenuisse] tacuisse B' (tenuisse B) — quem ego antea commemoravi, quod] quam antea non tibi memoravi quia B; quam antea non commemoravi : quod B' — l. 15 quod tu] quia tu B (quod tu B') — tametsi ille] Tam et ille B' (tam et si ille B) — l. 16 nemini] memini B' (nemini B) — quod defendebat] quia defendit B et B' — l. 17 aequitatem] veritatem B' (equitatem B) — Cum id miror] Cum miror (*om.* id) B; Quam miror B' — hoc in hac re] in hac re hoc B et B' — l. 18 postulasset defendisse] postulat (*om.* defendisse) B' (postulasset defendisse B) — tum illud] cum illud B et B' — l. 19 mihi mirum videri solet] mihi iure videris solet B (michi mirum videri solet B') — l. 20 nec iuris consultis] nec in iuris consultis B et B' — § 68, l. 21 qui hoc] hoc qui B (qui hoc B') —

dicunt] dictum B (dicunt B') — non recte] non rectum recte (rectum *barré à l'encre rouge*) B (non recte B') — l. 22 iuris consultis, sed] iure civili. Sed B.; iuri civili sed B' — l. 23 hominibus] omnibus B' (hominibus B) — sin illos] Sed illos B et B' — l. 24 concedunt] contendunt B et B' — aliter iudicari dicunt] aliter dicunt iudicari B' (a. i. d. B) — male iudicari] male iudicare B et B' — l. 25 aliud iudicari] aliud iudicare B et B' — de iure, aliud] de iure et aliud B' (de iure, aliud B) — l. 26 numeretur] muneretur B' (numeretur B) — § 69, l. 28 utrum recte] utrum *om.* B' (B *a* utrum) — l. 29 utrum iudices] ut iudices B (utrum iudices B') — l. 30 vario] vario (o *dans un grattage* : *il y avait d'abord probablement varie*) B; varie B' — quidpiam] quippiam B et B' — l. 31 non potius] potius (*om.* non) B et B' — statuunt] statuunt B' (statuunt B) — si aliter] Sin aliter B' (Si aliter B) —

P. 502, l. 1 si, ut Manilius] si ut manlius B; sicut Manlius B' — l. 2 sic est iudicatum] sic eciam iudicatum B' (sic est iudicatum B) — Crassus] census B; censor B' — apud centumviros] apud viros B et B' — l. 3 ut contra] si contra B (ut contra B') — ut hoc doceret] ut hic diceret B; ut h' (*c.-à.-d.* hoc) dret B' — l. 5 afferret] afferre B et B' — Q. Mucio] quod (qd) mucio B et B' — socero] socio B (socero B') — § 70, l. 6 contemnendum] contempnendum B et B' (*et toujours*) — l. 7 putat, is vincula] putat (*om.* is) vincula B et B' (*dans B*, - at v - *se trouve dans un grattage*) — l. 9 de iure] de re B (de iure B') — l. 10 peritis] pertitis *ou* partitis (ptitis) B (peritis B') — l. 11 venire] evenire B' (venire B) — l. 12 nihil] nichil B et B' (*et toujours*) — l. 15 unum omnibus] omnibus *om.* B et B' — § 71, l. 17 interponi] imponi B et B' — l. 18 iudici] iudicii B' (iudici B) — obici] obici B et B' — l. 19 dari, ut, cum sciens perperam iudicarit] dari ratum sciens perperam iudicarit B; dari : ut si ratum sciens perperam iudicaverit B' — testem tamen aut tabulas] testem tamen ac tabulas B; testem tū ac tabulas B' — l. 20 nihil est eius modi] eius modi nichil est B et B' — recuperatores] recuperatoris B' (recuperatores B) — l. 21 testis improbus] testes improbos B (testis improbus B') — ista, quae dominatur] istaque que dominatur B (ista que dominatur B') — l. 22 in civitate, potentia] in urbe potencia in civitate B et B' (B' *a un point après* potencia) — § 72, l. 24 dici iudici]

iudici dici B' (d. i. B) — l. 25 esse factum [creatum]]
 esse factum creatum B; esse factum (*om.* creatum) B' — l. 26
 huic testi] huic testis B (huic testi B') — has comproba
 tabulas] has probas tabulas B; has proba tabulas B' — hoc
 non potest : " Cui filius ... „] h' (*c.-à.-d.* hoc) potest (*avec un
 espace blanc de deux lettres entre hoc et potest*). statue. cui filius
 B; hunc ponte statue. Cui filius B' — l. 27 agnatus sit] ac
 natus sit B (agnatus sit B') — eius testamentum] eius *om.*
 B et B' — non esse ruptum iudica; quod] non esse ratum.
 Iudica quod B et B' — l. 28 tutore auctore] auctore tutore B'
 (t. a. B) — deberi] deliberi B; de liberis B' — l. 29 neque
 potentiae cuiusquam neque gratiae] neque potencie neque
 gracie cuiquam B; neque potencie. neque gracie (*grē*) cuius-
 quam (*cui^q3*) B' — quo maius hoc sanctiusque videatur] quo
 minus hic sanctus est sanctusque videatur B; quo minus est
 sanctus. sanctusque videatur B' — l. 30 ne pretio quidem] de
 praecio (*p̄cio*) quidem B; De precio quidem B' —

§ 73, p. 503, l. 2. ne cuius] nec cuius B; nec huius B' —
 quidem] *om.* B (*se trouve dans B'*) — potuit, is] potuistis B et
 B' — l. 4 ob hoc] *om.* B et B' — l. 5 Quod enim] Quid enim
 B et B' — l. 8 sese habere] se habere B et B' — § 74, l. 10 si
 incertum est] si interdum sit B; si incertum sit B' — l. 10-11
 quaecumque tua iure mancipii sunt] quae (*q̄*) lumina tua iure
 mancipii sint B; que limina tua in re mancipii sint — l. 11
 retinere] continere (*con exponctué et re ajouté au-dessus par
 la 1^e m.*) B' (retinere B) — si parum communitum ius est
 civile] si parietum commixtum ius civili (*om.* est) B; Si
 parient commixtum ius civili (*om.* est) B' — l. 13 diligen-
 tissime] decentissime B et B' — l. 14 a maioribus] a *om.* B (*se
 trouve dans B'*) — finium] furum B (finium B') — itinerumque]
 itinerum (*om.* que) B' (itinerumque B) — l. 15 haec] hec (*h par
 correction*) B' — l. 16 nostrum] nostrum (*nrm*) ou vestrum (*urm*)?
 B (nostrum B') — in isdem] in hiisdem B; in iisdem B' — l. 17
 a legibus] a *om.* B et B' — ab iis] ab hiis B et B' — bona]
om. B et B' — nobis] vobis (*plutôt que nobis*) B (nobis B')
 — relictā] redicta (*d formé de o par correction*) B (relicta B')
 — l. 19 factum est] factum sit B et B' — l. 20 at usucapio
 fundi] an usu capiones fundi B; usu capiones (*om.* an) fundi
 B' — hoc est] hic est B (hoc est B') — l. 20-21 ac periculi

litium] ad (d *paraît être une correction*) periculum licium B; ad periculum licium B' — l. 22 harum rerum] harum *om.* B' (*se trouve dans B*) — § 75, l. 26 incommodo] commodum in (*avec les signes de transposition*) B' (in commodo B) — l. 26-27 dimittitur *jusqu'à* incommodo] *om.* B et B' — l. 27 après civitatis B' *ajoute* : est ius perditum.

P. 504, l. 1 causa] ta B (causa B') — obtinemus] optinemus B; obtinebimus B' — l. 2 vi armatis] in armatis (*deux fois*) B' (vi armatis B) — l. 3 fugatumque esse constat] esse, *d'abord omis dans B', a été ajouté au-dessus de la ligne par la 1^e m.* (B a esse) — Caecina rem non amittet] cecina rem non amitteret (*re exponctué*) B; cecinatem amittet (*om. non*) B' — l. 4 in possessionem] In possessione (possessioe) B' (in possessionem B) — in praesentia] in presenciam (presencia) B; in praesenciam (psenciam) B' — § 76, l. 5 Populi Romani causa] pater; causa B (populi Romani causa B') — l. 6 bona, fortunae] bone (boe B) fortune B et B' — possessionesque] possessiones (*om. que*) B' (possessionesque B) — l. 7 revocabuntur] revocantur (*revocatur B*) B et B' — hoc constituetur, hoc praescribetur] hoc constituere et hoc prescribere B et B' — l. 8 posthac] possis hac B' (posthac B) — l. 9 praedium] presidium B (predium B') — l. 11 Iuris haec vox est, esse vim] Iuris dico esse vim B; Iuris dico vim (*om. esse*) B' — l. 12 in animo] in armis B et B' — l. 14 deiici] deiçi B et B' (*et partout ailleurs*) —

§ 77, p. 505, l. 1 et aequitatem] et *om.* B' (*se trouve dans B*) — plurimum] plurium (pluriū) B; plurimum (plurimū) B' — l. 2 torqueri] intorqueri B et B' — Vos statuete, recuperatores, † et viliores esse videantur] Vos canute recuperatores vere vobis voces honestiores et utiliores esse videantur B; Vos animadvertite recuperatores : utrum (utrū) vobis (*om. voces*) honestiores et utiliores esse videantur — l. 5 affuit] affuit B et B' — nobis] vobis B (nobis B') — l. 6. C. Aquilius] G. Aquilius B et B' — ipso praesente] ipso eo praesente B et B' — timidus] timidus (*corrigé en timidus, i étant ajouté au-dessus de la ligne par la 1^e m.*) B' (timidius B) — l. 7 dicerem] dicere B (dicerem B') — l. 9 non oportere. Non vereor] non oportet. Vereor (*om. Non*) B et B' — de tali] ne tali B et B' — l. 10 quam vos aut] quam vero aut B; quam aut (*om. vero*) B' — § 78, l. 13 perspexerit] conspexerit B' (pspexerit B) —

l. 14 populo Romano promptam expositamque] promptam expositamque populo Romano B et B' — l. 15 et bonus vir, ut] ac bonus (*om.* vir) ut B et B' — l. 16 ita peritus] itaque peritus B et B' — l. 17 non scientia solum quaedam] non solum scientia quedam B' (n. sc. sol. q. B) — l. 18 cuius tantum est ingenium] Cui tantum est ingenii B' (Cuius tantum est ingenium B) — ita prompta fides] ita bona fides B et B' — § 79, l. 20 nostrae] vestrae (*ure*) *plutôt que* nostrae (*nre*) B (nostrae B') — l. 21 miror, † cur vos aliquid contra me sentire dicatis] miror, cum (*cū*) vero aliquid consentire ne dicatis B; miror cur vos aliquid consentire dicatis B' — l. 22 nostrum] vestrum (*urm*) B et B' — l. 22-23 Verum tamen] Verumptamen B et B' (*et toujours*) — l. 23 quid ait] qui id ait B (quid ait B') — QVIBVS QVIDQVE VERBIS] omnibus quidque verbis B; quidque (*om.* omnibus) verbis B' — l. 24-25 PRONVNTIATVMQVE SIT. Conveni ego] pronunciatumque sit convenit. Ego B et B' — l. 25 consultorum] consultorem B (consultorum B' — non neminem] non *om.* B' (*se trouve dans* B) —

P. 506, l. 1 istum] nec istum B' (*nec ne se trouve pas dans* B) — quo vos] quos B' (quo vos B) — l. 2 mecum] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 3 probari] probare B' (probari B) — l. 4 facere] agere B et B' — l. 5 recedi] concedi B; reddi (*barré à l'encre rouge*) recedi B' — § 80, l. 7 ab scripto] a scripto B et B' — ius et aequi bonique] ius eloquii et boni B et B' — l. 9 aequitatisque plurimum] plurimum aequitatisque B et B' — l. 10 nihil esse] nichil est B (nichil esse B') — laborarem] labor ē B; laborem B' — l. 11 mecum] metum (?) B (mecum B') — l. 12 certe] *om.* B et B' — Caecina] cetina B (cecina B') — hominibus armatis] armatis (*-atis par correction dans B: le copiste voulait d'abord écrire armis*) hominibus B et B' — l. 14 unde fugit] fugit unde (*avec les signes de transposition*) B (unde fugit B') — ut] *om.* B et B' — l. 15 quicumque] quis-cumque B (quicumque B') — l. 17 restituisset] revertisset (*barré à l'encre rouge*) restituisset B (restituisset B) — necesse est male fecerit] male fecit (*om.* necesse est) B' (necesse est male fecerit B) — § 81, l. 18 nos] vos (?) B' (nos B) — l. 19 et aequitatis] et *om.* B. et B' — et non nostrae possessionis, sed omnino possessionum] possessionis (*om.* et non nostrae). tamen iure et ius omnino possessionum B' (et non nostre

possessionis. Sed omnino possessionum B) — l. 20 videretur] videtur B et B' — quid a maioribus] quod (o *par correction au lieu de i*) a maioribus B' (quid a m. B) — l. 22 esset] esse B (esset B') — verum] bonum B et B' — utile omnibus esse] utile esse omnibus B' (u. o. e. B) — l. 24 Tu me ad verbum vocas] Tu me ad me verbum vocas *écrit deux fois dans* B (T. m. a. v. v. B') — recusaro] recusare B (recusaro B') — l. 25 obtineri] optineri B' (obtinere B) — l. 27 posito re] positore B (posito re B') — quod] *d écrit au dessus de la ligne* B' — sed id] id *om.* B (*se trouve dans* B') — § 82, l. 29 venio iam] veniam iam B' (venio iam B) — l. 30 non] *om.* B' (*se trouve dans* B) — Fulciniano] fulcimano (?) B (fulciniano B') —

P. 507, l. 1 essem] esse (ee) B' (essem B) — l. 2 sum ex] sive (*par correction au lieu de sum*) ex B' (sum ex B) — qua] qui B; quem (quē) B' — l. 3 sum certe alicunde] sive (*par correction*) certe aliunde B' (sum certe alicunde B) — l. 4 dixi] dixisti B et B' — ex edicto] ex decreto B et B' — l. 5 dicimus] dicemus B' (dicimus B) — Aut tuo] Aut quo B (Aut tuo B') — § 83, l. 7 sit tum] tum *om.* B et B' — l. 8 iubebatur] videbatur B et B' — l. 9 in meis] mineis B (in meis B') — l. 10 mea, mea] *le second mea est omis dans B (mais non dans B')* — defensio] diffinicio B' (defensio B) — hoc vociferor] hoc confiteor (*barré à l'encre rouge*) vociferor B' (hoc vociferor B) — omnes] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 11 testor] contestor B (testor B') — l. 13 in iudicium venire] B' *ajoute* voluisse — fugatus sit; vim] fugatus sit per (p) vim B; fugatus sit. et ei vim B' — § 84, l. 14 Sin hunc locum] Sin homo locum B (Sin hunc locum B') — l. 15 et me ex hoc] et ex hoc me B et B' — l. 16 ad omnes] ad hos B' (ad omnes B) — in iis] in hiis B et B' — l. 17 deieci] deici B et B' — sed reieci] sed eici B et B' — l. 18-19 In eum] meum (?) B (in eum B') — l. 19 causa tua] causativa B (causa tua B') — l. 22 me restitui] meruisti B (me restitui B') — et restitui iussit] et sum (sū) restitutus B' (et restitui iussit B) — ex edicto] ex decreto B et B' — § 85, l. 23 vobis] nobis B' (vobis B) — l. 24 existimetis] existimet is B (existimetis B') — l. 25 non modo non] non modo (*om.* non) B' (non modo non B) — l. 26 esse me] me *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 27 illorum] illo - *par correction dans* B' — rettulisse] retulisse B et B' — l. 28 neque] neve B;

non B' — l. 29 interdixerit *jusqu'à* sit actum, cum] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 30 in vi] in via B et B' —

P. 508, l. 1 sitne facta] ne (*om.* sit) facta B (sitne facta B') — te vero] Tu vero B' (Te vero B) — nullo modo] ullo modo B (nullo modo B') — posse defendere] defendere posse B' (p. d. B) — l. 2 in qua re nolis non oportere] *om.* B et B' — § 86, l. 3 ecquid] et quid B et B' (*et toujours*) — mihi] nichil B et B' — l. 4 non solum re et sententia] non solum (*om.* re) et sententia B, non solum ex sententia B' — ita] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 5 commutandum] B' *ajoute* esse — videretur] videatur B et B' — diligenter] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 7 id sum] sum id (*avec les signes de transposition*) B (id sum B') — invenerim] meminerim B' (invenerim B) — l. 8 de vi] deinde B' (de vi B) — l. 9 ad quae] atque B (ad que B') — pertineret] pertinent (pertinēt) B (pertineret B') — l. 10 deiectum] eiectum B et B' — l. 11 veniret] venire||t (n *gratté*) B' (veniret B) — praeterea] praeter B (praeterea B') — § 87 (l. 13) ex eo me loco deiecerit] *om.* B et B' — l. 15 me deiecerit] me *om.* B et B' — l. 16 unum verbum] unde verbum B (unum verbum B') — declararet] declarat B' (declararet B) — utrasque res] utramque rem B; rem utramque (*avec les signes de transposition*) B' — l. 17 deiectus essem] deiectus esse (ēe) B' (essem B) — l. 18 VNDE TV. Hoc verbum VNDE utrumque declarat] unde hoc verbum unde utrumque declarat B; Unde hoc unum verbum utrumque declarat B' — l. 19 Cinna] cuma B (cinna B') — Unde Telesinus?] Unde deiecti sumus? B; Unde deiecti senones? B' — l. 20 Graccho] gracco B (graccho B') — l. 21 hoc uno verbo VNDE] *om.* B' (*se trouve dans* B) — significari] sig^ari B (significari B') — l. 21-22 res duas] duas res B et B' — § 88, l. 22 ita iubet] *om.* B' (*se trouve dans* B) — l. 23 ut eo] ut ex eo B (ut eo B') — l. 24 aliqua vi hoc] aliqua vi in hoc B; aliqua in hoc B' — l. 25 aggressi] ingressi B' (aggressi B).

P. 509, l. 1 UNDE DEIECISTI, sive] unde eiecti essent. Sive B et B' — l. 4 deiectus est] abiectus est B' (deiectus est B) — l. 5 reiectus] reiectus est (*est barré à l'encre rouge*) B (reiectus sans est B') — l. 5-6 optaret, ut *jusqu'à* optaret, ut, a quo] optaret ut a quo B; optaret a quo B' (*les mots intermédiaires étant omis dans* B et B') — l. 9 similitudine rerum aucupamur]

similitudinem rerum aucupamur B; aucupamur similitudine rerum B' — l. 9-10 a quo loco deiectus est, hoc est, unde deiectus est, eo restituatur, hoc postulat] a quo loco deiectus est eo restituatur. hoc est postulat B; a quo loco deiectus est. eo restituatur (*ces deux mots barrés à l'encre rouge*) hoc est unde deiectus est. eo restituatur: hoc postulat B' — § 89, l. 11 tum] iam B et B' — l. 13 vi hominibus] in hominibus B; hominibus (*om. vi ou in*) B' — l. 14 usi] usu B' (usi B) — l. 15 iam de foro] iam te de foro B' (iam de foro B) — l. 16 quid ages?] *om. B et B'* — l. 17 unde] num (nū) B' (unde B) — deiectus es] deiectus esses (ees) B (deiectus es B') — ut eo] eo ut B' (ut eo B) — l. 18 ego] *om. B (se trouve dans B')* — l. 19 verbum UNDE] verbum unum B' (verbum uñ, *c. à. d.* unde, B) — rem] partem (ptem) B (rem B') — l. 20 in aedes tuas restitui] restitui in edes tuas B' (i. edes t. r. B) — e vestibulo] ex vestibulo B' (e v. B) — ex interiore] in interiore B (ex i. B') — § 90 l. 23-24 exoritur hic iam obrutis rebus omnibus et perditis illa defensio] Exoritur hic e brutis hominibus rebus perditis illa defensio B; exoritur hic e brutis hominibus et perditis illa defensio B' — l. 24-25 qui tum possideat, qui non possideat, nullo modo posse] *om. B' (se trouve dans B)* — l. 26 Numera] munera B (Numera B') — l. 27 in ista defensione falsa sint] iusta defensione falsa sint B; falsa sint in ista defensione B' — Piso] ipso (iפו) B (piso B') — l. 28 quod negabas] qua (q̃) negabas B' (quod negabas B) — l. 29 nisi inde, ubi esset: iam posse] nisi in dubium esse. etiam posse B; nisi in dubium esset eum possedissee. Illum deici posse B' — possideat] possederit B' (possideat B).

§ 91, p. 510, l. 1 quotidianum] cotidianum B et B' (*et partout*) — l. 2 VNDE ILLE ME VI DEIECIT] et inde me ille mdeiecit B' (unde ille me vi deiecit B) — l. 3 possidet] possederit B' (possidet B) — aut in hoc] aut si hoc B' (aut in hoc B) — l. 4 negas deiici] negas deiici posse B' (negas deiici B) — l. 7 Negas deiici] Negas deiici posse B' (Negas deiici B) — l. 9 condemnari] condemnari B et B' — l. 9-10 si fateatur] si se fateatur B' (si fateatur B) — § 92, l. 12 diiuncta] deiuncta B et B' — l. 13 non satis est] est *om. B et B'* — l. 14 tum deiectum] eum eiectum B; tum eiectum B' — Ne id] nec id B (Ne id B') —

docet] doceat B et B' — l. 15 nec clam] nec om. B et B' — l. 16 se restituisse dixit] restituisse dixit se B; restituisse se dixit B' — l. 17 Non possidebat] possedit (om. non) B; non possedit B' — vel etiam] Sed etiam B' (vel etiam B) — l. 19 aut precario] aut om. B (*se trouve dans* B') — § 93, l. 19 quot] quod (q^a) B (quot B') — eum] cum B (eum B') — l. 20 voluerint] voluerunt B et B' — l. 21 Hunc] hoc (h') B (Huc B') — officio] ab officio B et B' — ad ferrum, ad arma, ad caedem] afferunt ad arma. ad cedem B; ad ferrum et ad arma et ad cedem B' — l. 22 destitutum] destitutumque B et B' — l. 23 inermus] inermis B et B' — l. 24 igitur] om. B et B' — l. 25 A. Caecina] a cecina B, aulus cecina B' — possideret] possederit B et B' — Ecquid te ratio] et quid iteratio B; Et quid te ratio B' — l. 27 oporteret] oportere B et B' — tamen] cum B (tamen B') — § 94, l. 29 extra causam] externa causa B (extra causam B') — l. 30 brevi, ut non minus hominem] brevi (*puis un espace blanc de 4 ou 5 lettres*) hominem B; brevi (om. ut non minus) hominem B' — quam ius] quamvis B et B' — commune defensum velitis] communem defensionem non velitis B' (commune defensum velitis B) — l. 31 propter] om. B' (*se trouve dans* B) — fructum] fructuum B et B' — l. 32 habuit] habuerit B (habuit B') — de Caesennia] ducennio B; decenno B'.

P. 511, l. 1 dubium est] dubium non est B et B' — l. 2 heres] heres eius B' (eius *ne se trouve pas dans* B) — l. 4 in eam rem] in ea re B et B' — § 95 cur tu, Aebut, de isto potius fundo] cur (*puis un espace blanc de 6 ou 7 lettres*) de isto fundo potius B; cur (om. tu, Aebut) de isto fundo potius B' — l. 6 si Caecina] sic cecina B (si cecina B') — l. 7 se moribus] de moribus B (se moribus B') — l. 7-8 de amicorum [† de his de Aquilii] sententia responderat [† et aequum]?] de amicorum de hiis de quibus sententia responderat esse (ee) equum B; de amicorum (om. de hiis de quibus) sententia responderat esse equum B' — l. 9 Sulla] Silla B et B' (*et toujours*) — l. 10 rei publicae] Rⁱ. P^{ce}. B et B' — querar] commemorem B et B' — adscripsisse] ascripsisse B et B' (*et toujours*) — l. 11 ROGARIER] rogarer B' (rogarier B) — EIVS] om. B' (*se trouve dans* B) — l. 12 quod populus] quid populus B et B' — l. 14 nisi esset] si non esset B' (nisi esset B) — § 96, l. 15 quaero de te] quero te B; quero a te B' — l. 15-16 me tuum aut item te meum] metuo

autem meum B; me tuum aut te meum B' — l. 16 iussum ratum aut] iussum aut (*ce mot est barré à l'encre rouge*) ratum aut B (iussum ratum aut B') — Perspicis] Prospicis B (Perspicis B') — l. 17 et fateris : qua in re primum] et eaceris inaniter primum B; et ea teris (*ou ceris?*) maniter. Primum B' — l. 18 iusserit] iussum (iussū) B (iusserit B') — l. 20 traditum nobis est] traditum vobis est B; traditum est nobis (*avec les signes de transposition*) B' — l. 20-21 civitas adimi potest] adimitur (*t par correction?*) civitas B; adimitur civitas B' — l. 21 non potest] nullo modo potest B' (non potest B) — § 97, l. 23 hanc] *om.* B (*se trouve dans* B') — l. 24 C. Cottam] Coctam B et B' — Arretinae] arrenne B; arenne, *et en marge, de la même main avec renvoi* : al. arecine B' — libertatem] causam (*cam* B) B et B' —

P. 512, l. 1 Cotta] cocta (*cotta?* B) B et B' — religionem inieciisset] religiones metisset B; religiones inieciisset B' — l. 2 Arretinis] arrennis B; arennis *et en marge, de la même main, avec renvoi* : al. arecinis — adempta civitas] civitas adempta B; civitatis adempta (*-ti-barré à l'encre rouge et exponctué* B' — potuisse] posse B et B' — l. 4 re quaesita] requisita B (*re quesita* B') — l. 5 et contra dicente] eciam contradicente B' (et contradicente B) — l. 6 Cotta] cocta B et B' — vivo] vivo iuvo B' (*vivo* B) — l. 7 persequantur] prosequantur B (*persequantur* B') — l. 9-10 Dubium esse nemini vestrum certo scio.] Dubium est nemini vestrum certe scio. B; Dubium esse nemini vestrum certe scio. B' — § 98, l. 11 Quaeri hoc solere] Queri non solere B' (*Quaeri hoc solere* B) — l. 12 in mentem non veniunt] in mentem non (*ce mot, d'abord omis, a été ajouté au-dessus de la ligne par la 1^e m.*) veniunt B; in mentem non veniant B' — l. 14 profecti sunt] *om.* B et B' — quam multam] quam (*q̄*) multa B (*Quam multam* B') — l. 14-15 voluissent, manere in civitate potuissent] voluissent, manere in civitate voluissent B et B' — l. 15-16 quem pater patratus dedit] quem pater (*pr*) patratus dedit B; quem populus Romanus patriciis dedit B' — l. 16 populusve] populus ne B (*populusve* B') — quo is iure] quo is in iure B (*quo is iure* B') — amittit civitatem] civitatem amittit B' (*a. c.* B) — l. 17 deditur] detraditur B; traditur B' — l. 18-19 ut Mancinum Numantini] mancipi (*om. ut*) B; mancipium (*om. ut*) B' — l. 19 Si pater] si populus Romanus B' (*Si pr, c.-à.-d. pater* B) —

l. 20 potestatem] ptâtē B; ptâtem B' — suscep[er]at] acceperat B et B' — ex potestate dimittit] ex potestate acceperat B; ex potestate exit B' — § 99, l. 21 populus cum eum] populus qui (*ce mot est barré à l'encre rouge*) cum eum B (p. c. e. B') — l. 22 iudicat] indicat *plutôt que* iudicat B (iudicat B') — eum liberum] tum liberum B; liberum tum (*avec les signes de transposition*) B' — l. 23 incensum] in censum B (incensum B') — iudicat] indicat B' (iudicat B) — ei, qui] qui *om.* B et B' — l. 24 fuerunt] fuerit B' (fuerunt B) — liberentur] liberent B; liberat B' — l. 25 noluerit] voluerit B (noluerit B') —

P. 513, l. 1 hisce rebus] hiis tribus B et B' — l. 2 commemorant] *a par correction dans* B' — maiores] *om.* B et B' — § 100, l. 3 ex iure] ex lege B et B' — afferant] edant B et B' — l. 4 rogatione] ratione (*rone*) B et B' — aut libertas] at. libertas B' — l. 4-5 Nam quod *jusqu'à* quale sit] *om.* B et B' — l. 5 Exsilium] Exilium B et B' (*et toujours*) — l. 6 sed] *om.* B (*se trouve dans* B') — quia] qui B et B' — l. 7 poenam aliquam] aliquam penam B et B' — solum vertunt] se vertunt B' (solum vertunt B) — l. 8 ac locum] et locum B et B' — l. 9 ut apud] ut *om.* B; vel etiam apud B' — multatum] mutatum B; mulctatum B' — l. 10 sed cum homines vincula] Sed onus vincula B et B' — l. 11 confugiunt] et fugiunt B' (confugiunt B) — ad aram] ad arma B et B' — l. 13 quia nolunt] quam (quā) volunt (*plutôt que* nolunt) B; Quod quia volunt B' — iis (*deux fois*)] hiis B et B' — l. 14 duarum civitatum nemo esse possit] duarum esse civitatum nemo possit B' (d. c. n. e. p. B) — l. 15 tum amittitur haec civitas denique] tum denique hec civitas amittitur B' (t. a. h. c. d. B) — cum is] cum hiis (*ce mot est barré à l'encre rouge*) is B' (cum is B) — § 101, l. 18 tamen] *om.* B et B' — vestri] nostri (*nri*) B' (vestri B) — l. 21 cuiquam] tanquam B; umquam B' — esse] *om.* B et B' — neque] nec B' (neque B) — l. 22 tum omnes] tum eos (*ce mot est barré à l'encre rouge*) omnes B (tum omnes B') — l. 23 afferri] afferre B et B' — l. 23-24 potuerit adimi] adimi potuerit B' (p. a. B) — § 102, l. 25 hoc pertinuisse] pertinuisse hoc B et B' — l. 26 de ea re] ea *om.* B et B' —

P. 514, l. 1 hereditates] - ere - *dans un grattage* B — fuerint] fluxerint B (fuerint B') — Ariminenses] armanenses B et B — l. 2-3 duodecim coloniarum fuisse et a civibus Romanis] XII. coloniarum et (*ce mot a été barré à l'encre rouge*) esset. et a

C. R. B; XII. coloniarum esse. et a populo Romano B' — l. 3 A. Caecinae] a cecine B; aulo cecine B' — l. 4 lege] *om.* B' (*se trouve dans* B) — tamen] tum (tū) B et B' — l. 5 pudentissimumque] prudentissimumque B et B' — l. 6 consilio] studio B et B' — domestica praeditum] domesticum praedium B et B' — l. 7 quam] Quem B' (quam B) — cum] *om.* B et B' — l. 8 quisquam] quis B et B' — exsistat] existat B et B' — similis] simul B (similis B') — l. 9 et stultitia] et *om.* B' (*se trouve dans* B) — huic] hinc *plutôt que* huic B' (huic B) — § 103, l. 11 illius audaciae] audacie illius B et B' — l. 12 fide ac religione] religione ac fide B et B' — l. 14-15 laborarit atque contenderit, quam ne dissolutius rem relinquere] laborarit. ne contendere aliquid quam ne (ve B') dissolutum relinquere B et B' — l. 16 quam ne] ne *om.* B et B' — contemptus esse] esse *om.* B (*se trouve dans* B') — existimaretur] existimaretur (*le second e par correction*) B; existimetur B' —

§ 104, l. 17 et p. 515, l. 1 homini tribuendum sit] homini attributum dum sit B; homini attribuendum sit B' — l. 1 cognita] compta B (cognita B') — l. 2 amplissimo totius Etruriae nomine] amplissima totius securum ignominie B; amplissima totius securum ignomine B' — cognitum] comptum B et B' — l. 3 et virtutis] et *om.* B et B' — l. 4 offendendum sit] sit *om.* B et B' — l. 5 fateatur] fateantur (fateatur) B (fateatur B') — l. 8 ei verbum] et verbum B et B' — ereptum] direptum B et B' — auctoritatem] auctoritate B' (auctoritatem B) — l. 9 facere] *om.* B et B' — nobiscum] vobiscum B (nobiscum B') — non venire] non *om.* B et B' — utrum A. Caecina] virum. A. cecina cecina (*ce mot est barré à l'encre rouge*) B; virum. quod aulus cecina B' — l. 10 necne] n° B' (nec ne B) — l. 10 tamen] tum B (tamen B') — doceri] docere B et B' — multo etiam minus quaeri] muto iam minus querit B; multo minus iam queri B' — l. 11 A. Caecinae] auli cecine B' (A. Cecine B) — l. 12 rei publicae] R. P^{ce}. B; Rⁱ. P^{ce}. B' — l. 13 nostra decisio] vestra (*ura plutôt que nra, c'est-à-dire nostra*) defensio B (nostra decisio B') — l. 14 admoneat] ammoneat B' (admoneat B) — Marci Tullii Ciceronis oratio pro Gneo pompeio explicit (*en minuscules à l'encre rouge*) B; MARCI. TVLLII. CICERONIS. IN. PISONEM. ORATIO. EXPLICIT. (*en capitales à l'encre rouge*) B'.

(A continuer.)

PAUL THOMAS.

DU RAJEUNISSEMENT DES ÉTUDES CLASSIQUES.

La Rédaction de la Revue a bien voulu accueillir le texte du discours que j'ai prononcé à l'occasion de la distribution des prix aux lauréats du concours général, ainsi que les remarques dont j'ai cru devoir l'accompagner; d'autre part M. le professeur Wagener m'a demandé si je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il formulât quelques observations sur les idées que j'ai émises. Je me suis empressé d'accepter sa proposition, parce que les questions traitées dans mon discours me paraissent assez importantes pour être discutées contradictoirement.

A la suite de ce discours j'ai réuni un certain nombre de passages d'écrivains pédagogiques qui peuvent servir à étayer les idées qui y sont exposées; il me serait aisé de les multiplier, mais je ne pense pas qu'un tel étalage d'érudition ait de l'utilité. En effet, la citation des vues d'autrui n'est pas un moyen de démonstration et les renvois que je fais ne sont pas la preuve de l'excellence de mes idées. Ils serviront simplement à montrer que je ne me suis pas laissé séduire par mon propre rêve et que mon discours n'a pas été une paradoxale improvisation. Il est au contraire le résultat d'une très longue étude et d'une conviction qui s'est faite lentement. Que les raisons que je donne ne soient pas convaincantes pour tout le monde, cela est d'autant plus probable qu'en cette matière la démonstration rigoureuse n'est pas possible. Je tiens cependant à faire observer que, dans les grandes lignes, je suis en parfait accord avec la circulaire autrichienne à laquelle nous avons été invités à nous conformer.

Il est bon d'ajouter encore que les autorités que je cite — encore qu'elles les accepteraient peut-être — ne défendent pas l'ensemble des idées que j'ai émises et que je pourrais même, dans leurs ouvrages, trouver l'expression d'opinions contraires, surtout sur la question des thèmes et des versions.

Mais l'essentiel, à mes yeux, c'est qu'étant donné mon point de départ, toutes les autres idées en soient logiquement déduites. Ceux qui pensent que le but des humanités est la culture de l'intelligence et du cœur à l'aide des littératures anciennes, et que cette culture est mieux atteinte par l'étude des écrivains que par l'étude de la grammaire *pour elle-même*, ceux-là seront facilement convaincus que l'orientation de notre enseignement devrait changer. Or, de la fin qu'on se propose dépendent les méthodes.

Enfin, est-il nécessaire que j'affirme que je n'ai pas l'intention de dénigrer le philologue au profit de l'humaniste, le grammairien au profit du littérateur? Ma conviction profonde est que le professeur d'enseignement moyen doit *être philologue dans son cabinet, humaniste dans sa classe*, et j'éprouve d'autant moins de scrupules à le dire que les études de grammaire sont celles qui m'attirent le plus.

Monsieur le Ministre,
Mesdames,
Messieurs,

Chargé de la très flatteuse mais très délicate mission de prendre la parole dans cette réunion solennelle, je ne puis me défendre d'un certain sentiment d'inquiétude : en effet, en me présentant devant vous, je ne suis précédé ni de ce renom de savoir et d'expérience qui fait naître la confiance, ni doué de ce talent qui sait en peu d'instant gagner ses auditeurs; pour me faire pardonner mon insuffisance, je dois compter surtout sur l'intérêt que dans un auditoire d'élite peut exciter une question aussi grave que celle de l'enseignement classique, ainsi que sur cette bienveillante indulgence à laquelle vous avez habitué les membres du corps enseignant qui ont parlé devant vous dans des circonstances semblables.

L'enseignement moyen, dans tous les pays, traverse à l'heure actuelle une crise violente, parce que le problème

qu'on cherche à résoudre n'a pas trouvé dans la pratique de solution satisfaisante : former les esprits par la culture classique, mais en même temps les initier aux idées et aux faits du monde moderne. Cette conciliation entre le passé et le présent ne s'est pas opérée encore, et il en résulte un malaise des plus préjudiciables aux études. Quelle vie, en effet, peut avoir un enseignement ou quels résultats peut-il donner, quand l'indifférence règne chez les élèves et le découragement chez les maîtres ?

Et cependant, je crois cette conciliation possible ; je pense, avec S. Reinach¹, que l'on pourrait, en moins de temps, avec d'autres méthodes et une sévère économie d'efforts stériles, arriver à connaître mieux les langues anciennes sans ignorer les modernes, et le salut, je le vois dans le *Rajeunissement des études classiques*.

C'est-là le sujet dont je me propose de vous entretenir pendant quelques instants, sans entrer cependant dans des détails techniques que ne comportent point les circonstances.

Pour bien comprendre où nous en sommes dans l'enseignement des langues anciennes, il n'est pas inutile de rappeler brièvement les caractères différents qu'il a pris selon les époques. Si l'on ne tient compte que des courants principaux, on peut distinguer trois phases, ayant chacune son but propre et ses méthodes particulières.

Pendant la première période, au XVI^e siècle et pendant une grande partie du XVII^e, le latin est considéré comme une langue vivante et l'enseignement a pour mission de mettre les écoliers en possession de la langue universelle dont ne pouvait se passer un homme instruit. Parler et écrire le latin, se former au style de Cicéron, était alors un but légitime, que l'on s'efforçait d'atteindre par l'étude de la grammaire, accompagnée de thèmes.

Mais vers la fin du XVII^e siècle les circonstances changent ; les langues modernes remplacent le latin dans le monde scientifique. On eût dit que désormais sans but, l'étude des langues anciennes allait disparaître, quand avec le triomphe du nouvel humanisme en Allemagne, surtout sous l'impulsion de F. A. Wolf, surgit une nouvelle conception, d'après laquelle l'enseignement des langues anciennes a pour mission de for-

mer l'homme par la connaissance de l'antiquité. La lecture des écrivains devint alors l'objet principal de l'enseignement, tandis que la grammaire fut réduite au strict nécessaire.

Avec le commencement de ce siècle on entre dans une troisième phase, celle de la culture formelle. D'après cette théorie, le but à atteindre n'est pas la connaissance même du latin ni du grec, ce qui surtout est important, c'est l'effort que l'on fait pour l'apprendre. Dès 1802, le fameux Ernesti écrivait : si l'on oubliait tout le grec et même tout le latin qu'on a appris, il resterait toujours ce résultat d'avoir eu l'esprit formé par ces disciplines ². Sous l'influence de ces idées, peu à peu la lecture des écrivains passa à l'arrière-plan ³ et les efforts se concentrèrent sur l'étude abstraite de la grammaire, qui finit par être considérée comme but, non comme moyen de connaissance ⁴. Dans la pratique, au lieu d'étudier la grammaire en vue de la lecture, on fit servir la lecture à l'étude de la grammaire et le thème resta une nécessité.

Telles sont, esquissées à grands traits, les idées générales qui ont successivement inspiré l'enseignement des langues anciennes.

De nos jours, il ne peut plus être question de traiter le latin comme une langue vivante, et la théorie de la culture formelle est battue en brèche à son tour ⁵ : on ne croit plus que le chemin à parcourir soit tout, et rien le but à atteindre. C'est plutôt de la conception du nouvel humanisme que nous devons nous rapprocher. Un seul but, en effet, peut encore raisonnablement être assigné à l'étude des langues anciennes, c'est la connaissance des littératures grecque et latine ⁶, et, s'il est vrai que la méthode d'enseignement d'une langue dépend du résultat que l'on a en vue, tout exercice qui ne conduit pas directement à la connaissance de ces littératures devrait être supprimé. Par conséquent, les études de grammaire pourraient être simplifiées ⁷, l'importance accordée aux exercices réduite dans de larges proportions, et ainsi le nombre d'heures accordées aux langues anciennes, surtout au latin, être diminué.

Je précise.

Nul plus que moi n'est convaincu de la nécessité de l'étude de la grammaire ⁸, et le professeur n'en saura jamais trop.

Mais autre chose est l'enseignement supérieur, autre chose l'enseignement moyen. Dans les Athénées, il faut que cette étude reste dans des limites raisonnables⁹. Du moment où la lecture des grands écrivains est la fin de l'enseignement, il est clair que la grammaire doit se borner à rendre cette lecture possible et fructueuse. Que nous sommes loin de là!

Sous l'influence de la théorie de la culture formelle, ont vu le jour des grammaires dont les auteurs se proposent avant tout de présenter un tableau complet de l'organisation de la langue, sans se préoccuper aucunement de l'utilité pratique des règles qu'ils enseignent¹⁰. Récemment encore, un professeur de l'université de Vienne écrivait : " La grammaire de la langue grecque, par sa structure d'une incomparable richesse et par sa constitution si régulière, me paraît digne d'être *pour elle-même* l'objet d'une étude sérieuse, et plus aussi que celle de toute autre langue propre à éveiller le goût pour les investigations linguistiques. Un grand nombre de choses *superflues, de détails et d'exceptions de toute espèce*, ont, de ce point de vue seulement, trouvé et mérité bon accueil dans ma grammaire „ Eveiller le goût pour les investigations linguistiques, dit M. von Hartel. Mais combien sont-ils, parmi nos élèves, ceux qui sont destinés à devenir philologues ou linguistes? Combien sont-ils ceux à qui ces choses superflues seront utiles? Il n'est pas possible d'énumérer ici ces détails et ces exceptions dont parle le savant autrichien, mais ce qui peut donner une idée de leur nombre, c'est que sa grammaire, qui cependant est plus simple que ses devancières, compte 246 pages, tandis qu'en se bornant à ce qui réellement est nécessaire, le professeur Fritzsche a pu réduire la sienne à 124 pages. Or, il faut du temps pour les apprendre, ces 122 pages de choses superflues, temps qui serait plus utilement employé, dans les classes supérieures, à la lecture des grandes œuvres littéraires.

Je dis lecture, non pas explication, et c'est à dessein que je le dis, car là aussi il y a abus. Trop souvent, on s'en est plaint¹¹, l'auteur n'est qu'un prétexte à commentaires; on tue l'écrivain pour faire des démonstrations sur son cadavre. Quand on lit Horace, il ne faut pas perdre la moitié de la leçon à exposer la théorie des constructions infinitives, et

quand on lit Démosthène, qu'on achève la lecture sans longues dissertations sur les modes grecs. Un professeur qui, lisant Homère, disserte longuement sur l'usages des particules, commet un péché contre le poète, un péché contre la jeunesse.

Et en effet, quels sont les résultats de cette méthode? D'abord c'est qu'on lit peu ¹², ensuite c'est qu'on lit mal. Au lieu de voir en entier un discours ou une tragédie, on en lit un fragment, et ainsi s'évanouit toute impression d'ensemble et aussi tout intérêt ¹³. " Est-ce, dit M. Bréal, avec six dialogues de Lucien, la moitié d'une vie de Plutarque, la moitié de deux chants d'Homère, une tragédie d'Euripide et une autre de Sophocle, et le commencement d'un discours de Démosthène, lentement ànonnés en cinq ans, qu'on prétend apprendre la langue la plus riche et la plus variée qui ait jamais existé? „ Nous savons tous ce qui en est. Les élèves emportent de leurs études classiques cette idée que les écrivains anciens n'ont pas fait œuvre d'art et que leurs écrits ne sont pas faits pour être lus : Homère pour eux n'est que de la grammaire appliquée. En réalité, leur indifférence pour les littératures anciennes est si grande qu'ils n'ont pas même conscience de la perte qu'ils font en les ignorant.

Mais dans les questions d'enseignement tout s'enchaîne. La prépondérance excessive accordée aux études grammaticales a donné une importance exagérée au thème, comme au temps où l'on apprenait le latin pour l'écrire. En effet, sur ces choses superflues dont parlait von Hartel, on fait des thèmes, de sorte que sur des règles inutiles on fait de stériles exercices ¹⁴. A mon jugement, le thème *écrit* constitue généralement une perte de temps et la version *écrite* même ne constitue pas un grand profit ¹⁵. (*).

(*) Il m'est impossible de ne pas faire certaines réserves au sujet de cette appréciation. Il est vrai que M. K. l'atténue quelque peu dans la note 15 placée à la fin de son discours; mais même avec ces tempéraments, je ne saurais y souscrire.

Parlons d'abord de la traduction. M. K. estime que la traduction écrite ne constitue pas un grand profit et il ajoute que dans les classes supérieures il ne la tolérerait que par exception. Je suis d'un avis radicalement opposé. On pourrait peut-être, d'après moi, se passer de traductions *écrites* dans les classes inférieures, mais je les maintiendrais très certainement

Je n'aurais rempli que la moitié de ma tâche si, après avoir signalé le mal qui ronge l'enseignement classique, empêche tout progrès et provoque l'indifférence ou le dégoût,

dans les classes supérieures. Quel argument M. K. invoque-t-il contre les traductions écrites? C'est qu'elles sont avant tout un exercice de style. Mais en vérité, le fait de parvenir à se former un bon style, est-ce donc un si mince résultat qu'il faille en quelque sorte le dédaigner? Pour moi un des grands avantages de l'étude des langues anciennes, c'est qu'elles nous apprennent à nous servir avec aisance de la langue maternelle. " Il faut avant tout, disait Fustel de Coulanges, en 1882, au Congrès international de Bruxelles, s'efforcer d'apprendre à la jeunesse actuelle à parler avec justesse et simplicité, et l'étude de la littérature grecque sera pour cela le meilleur moyen. " Toutefois on ne peut se borner, pour apprendre à parler et à écrire en français et en néerlandais avec justesse et simplicité, à lire et à comprendre les auteurs anciens : il faut s'exercer à les traduire d'une manière aussi parfaite que possible. Cela n'est pas aisé. Il ne suffit pas, en effet, pour faire une bonne traduction, de paraphraser d'une manière plus ou moins exacte, plus ou moins élégante, le sens général des textes qu'on reproduit. Il faut que dans ce travail de transvasement d'une langue dans une autre, pas une goutte du précieux liquide ne se perde; il faut au contraire s'efforcer de rendre, d'une façon adéquate, jusqu'aux plus délicates nuances de pensée de l'auteur qu'on traduit; il faut enfin que cette version soit à tous égards conforme au génie de la langue qu'on emploie. Ceux qui ont essayé de mettre en français des textes grecs et latins savent ce qu'il en coûte pour y réussir d'une manière plus ou moins satisfaisante. Que de fois on est alors obligé de sortir des formes de pensée dont se sert habituellement, d'une façon inconsciente! Que de fois on se voit contraint de briser les moules usuels, pour en approprier les fragments à des formes nouvelles! On doit savoir disposer aussi d'un vocabulaire infiniment plus varié et plus riche que celui qu'on emploie d'ordinaire. Une bonne traduction est une vraie œuvre d'art et je ne m'étonne pas que l'Académie française ait jadis décerné un prix à Galusky pour sa traduction du *Cosmos* de von Humboldt.

On a parlé jusqu'à satiété de l'utilité des études classiques comme " gymnastique de l'esprit ". Eh bien, je ne connais guère d'exercice, qui, au point de vue du style, assouplisse d'avantage l'intelligence que l'effort consacré à élaborer une bonne traduction. La version orale, si habilement conduite qu'on la suppose, ne sera presque jamais adéquate au texte traduit.

Pour que la version, telle que je la conçois, produise toute la somme d'avantages qu'on en peut retirer, il faut évidemment que le professeur, après avoir comparé soigneusement les différents travaux qui lui auront été remis, en fasse la critique devant les élèves, en faisant ressortir les parties les mieux réussies et en montrant comment, dans d'autres parties, on aurait pu s'y prendre pour arriver à de meilleurs résultats.

je n'essayais de faire connaître les remèdes qui ont été proposés ou appliqués déjà avec succès.

Et d'abord, dans le cas où les critiques que je viens de formuler vous auraient paru justes, vous admettez sans peine que ce qui devrait changer, ce ne sont pas précisément les programmes, mais bien l'esprit de l'enseignement.

Quant au thème, aucun homme d'école ayant quelque expérience ne prétendra qu'on puisse s'en passer. Pour lire facilement les auteurs, il faut que *jamaïs* on ne soit arrêté par les formes grammaticales; or, ces formes on ne les apprend que par le thème. Dans la version, un élève intelligent peut souvent se tirer d'affaire tout en ne les connaissant que d'une manière imparfaite. Mais lorsqu'il s'agit de faire des thèmes, il faut savoir payer argent comptant. Si tant d'élèves ne connaissent le grec que d'une manière tout à fait insuffisante; si dans les classes supérieures ils ont trop souvent, en grande partie, oublié les déclinaisons et les conjugaisons, cela tient à ce que dans les classes inférieures on ne leur a pas fait faire assez de thèmes. Je ne médise pas des paradigmes; je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à ce qu'on les fasse apprendre par cœur et qu'on s'assure, par des répétitions fréquentes, qu'ils ne sont pas oubliés. Mais ils ne suffisent pas; il faut les avoir *appliqués* bien des fois, pendant des années; c'est-à-dire qu'il faut pendant un temps relativement long faire faire aux élèves des thèmes latins et grecs.

Est-ce à dire qu'il faille les exercer à élaborer péniblement des compositions grecques ou latines? Je n'y songe pas même. Les thèmes ne doivent, d'après moi, avoir d'autre objet que de familiariser les élèves avec la morphologie et les règles syntaxiques les plus simples; mais ces formes et ces règles, il est absolument nécessaire qu'à l'aide de thèmes elles leur soient assez bien et assez longuement inculquées pour qu'ils ne soient pas exposés à ne plus les connaître suffisamment lorsqu'ils seront arrivés aux classes supérieures.

Les thèmes doivent-ils être faits de vive voix ou par écrit? J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'on pût se borner aux thèmes oraux. Mais je crains, pour des raisons diverses, — que l'espace dont je dispose ici ne me permet pas de développer —, que cela ne présente parfois d'assez grosses difficultés pratiques.

Ces difficultés me paraissent particulièrement grandes pour les thèmes grecs, et puisque la circulaire autrichienne de 1891, communiquée par le gouvernement au corps professoral de nos athénées, semble *interdire* l'usage du thème grec écrit dans les classes supérieures, qu'on continue du moins dans ces classes à faire un certain nombre de thèmes oraux, pour empêcher, autant que possible, que les élèves oublient les formes grammaticales. Ceux qui sont véritablement au courant de ce qui se passe dans l'enseignement moyen, non seulement de notre pays, mais des pays qui nous environnent, seront, je crois, disposés à me donner raison.

A. WAGENER,

Arriver à lire les langues anciennes avec facilité et plaisir, arriver à connaître familièrement et à aimer les littératures grecque et latine, ces deux grands facteurs dans les annales de la civilisation, est un résultat auquel applaudiraient même les adversaires des études classiques. Leur hostilité, en effet, paraît due, non pas tant au dédain des littératures anciennes, qu'à la disproportion qui existe entre les résultats obtenus et le temps consacré à leur étude ¹⁶. Il n'est personne, j'en suis convaincu, qui puisse croire que la connaissance réelle d'Homère ou de Sophocle, de Virgile ou de Tacite, soit indifférente pour la formation intellectuelle et morale de la jeunesse.

Or, arriver à cette connaissance réelle n'est pas chose impossible.

Partant de cette idée que notre mission est de faire connaître deux grandes littératures, envisageons la grammaire comme l'instrument d'un effort plus élevé de notre esprit et cessons de l'enseigner comme si elle était le but dernier de notre connaissance ¹⁷. Bornons-nous au strict nécessaire ¹⁸. Ayant à retenir moins de choses, le jeune homme pourra mieux s'assimiler ce dont il a réellement besoin et acquerra ainsi cette précision des connaissances grammaticales si nécessaire dans la suite. Ne craignons pas qu'une diminution de la quantité du savoir n'entraîne une diminution de la qualité ¹⁹ : au contraire, ce que l'on perdra en étendue on le gagnera en profondeur ²⁰.

Mais si la journée est absorbée par les occupations de la classe, par les exercices écrits la soirée, quand l'intelligence se reposera-t-elle et quel effort pourrons-nous en espérer au moment propice? Autant que possible, évitons les devoirs *écrits*. C'est en classe, sous la direction du professeur que l'élève travaille avec fruit ²¹. Ceux qui savent ce qui s'est passé en Allemagne au gymnase de Giessen, ne s'étonneront pas de ce vœu. Là, depuis neuf ans, on a supprimé radicalement les thèmes et les versions à domicile et l'enseignement n'en a nullement souffert. En outre, résultat qui n'est pas à mépriser, la myopie a presque disparu de cet établissement en même temps que le surmenage ²².

Toutefois, si nous voulons réussir, il est un autre point

sur lequel il nous faudra concentrer tous nos efforts, notamment une bonne méthode dans la lecture, et il importe de faire une distinction profonde entre celle des classes inférieures et celle des classes supérieures.

Quand on connaît les mots, quand on connaît les formes et même la syntaxe, on ne sait pas pour cela lire couramment un texte latin ou grec; la plus grande difficulté n'aura pas été vaincue encore, c'est-à-dire la connaissance parfaite et pratique de la construction des phrases. Or, vous savez comment on procède généralement dans les classes inférieures : on commence par ramener l'ordre des mots du texte ancien à l'ordre des mots de la langue française; c'est ce qu'on nomme "faire la construction". Faire la construction, voilà une des graves erreurs pédagogiques dont souffre notre enseignement. Ce procédé, destructif de tout style, est en outre un pur gaspillage de temps, car les jeunes gens ne pourront lire le latin ou le grec couramment que lorsqu'ils auront perdu cette mauvaise habitude qu'on leur inculque²³. Ce n'est pas ainsi que procédaient les anciens, ce n'est pas ainsi que de nos jours procèdent les Allemands quand ils lisent leur langue. Ce que nous avons à faire, c'est apprendre à saisir une phrase latine comme la comprenait un Romain, c'est-à-dire à mesure qu'elle se déroule sous nos yeux. "Quand l'écrivain latin commence sa période par un accusatif, dit M. Bréal²⁴, il faut apprendre à retenir cet accusatif, avec tout ce qui en dépend, en suspendant son jugement jusqu'à ce que le mot décisif fasse son apparition. C'est ainsi que procédait la pensée des anciens". Pour eux, ce procédé était chose absolument inconsciente; nous autres modernes, nous ne pouvons naturellement commencer par là. Ce que nous devons chercher, c'est précisément d'atteindre cette inconscience du procédé, et dès ce moment nous lirons le latin comme les Romains le lisaient eux-mêmes.

Or, la méthode pour en arriver là existe, le professeur Hale l'a décrite dans les plus minutieux détails, elle est appliquée aux États-Unis, et les renseignements pris auprès de ceux qui la pratiquent permettent d'affirmer que les résultats obtenus ont été surprenants. Très lents au début, les progrès deviennent très rapides au bout d'un an²⁵.

Il est vrai que ce procédé exige de la part du professeur une grande somme de travail, alliée à un esprit méthodique; il faut avoir le courage de renoncer à des habitudes invétérées, mais le salut des études est à ce prix ²⁶.

Si l'on admet qu'il faille, avant d'arriver à l'analyse inconsciente, environ trois ans pour le latin et deux ans pour le grec, qui est beaucoup plus facile ²⁷, il resterait quatre années à consacrer à l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature latine, trois années pour ceux de la littérature grecque. En se bornant à six heures de latin par semaine et à six heures de grec ²⁸, soit pour l'ensemble des classes dix heures de moins que n'en accordent les horaires actuels, on pourrait arriver à des résultats brillants. Ce serait en effet une grave erreur de croire que les progrès dans une science soient toujours en raison directe du temps qu'on y consacre ²⁹. Quelque soit le talent d'un professeur, il est difficile d'être intéressant tous les jours trois heures durant ou même davantage, et c'est un grave écueil que l'ennui. On n'instruit que pour autant qu'on intéresse.

Seulement, si la méthode de lecture doit changer dans les classes inférieures, dans les classes supérieures aussi elle devrait se transformer.

Instruit selon d'autres méthodes, le jeune élève arrivera en quatrième avec une assez grande facilité de lecture, et dès lors voici comment on pourrait procéder. Un élève lirait le texte à haute voix, bien lentement, en articulant nettement et en donnant à la phrase l'expression exacte qu'elle demande, comme s'il s'agissait d'un texte français ³⁰. Pas de traduction, un résumé des idées suffit ³¹. L'illustre philologue Haupt posait comme première condition d'une véritable intelligence des textes : ne pas traduire. Il faut que le texte soit compris dans son originalité à mesure qu'il se déroule. Mais, dira-t-on, comment s'assurer si tout a été compris? Tout simplement par l'oreille que l'on ne saurait tromper. Il arrive que des élèves traduisent sans saisir la pensée, mais pour bien lire il faut comprendre bien. Que si, ce qui est inévitable, un mot était inconnu, une construction non comprise on un fait ignoré, le professeur interviendra, mais alors seulement; il évitera de détourner l'attention du lecteur de ce qui seul doit la captiver, la pensée de l'écrivain ³².

Cette méthode aussi est appliquée et avec succès.

Enfin, s'il m'était permis de m'occuper en passant du choix des auteurs, je dirais : ne soyons pas d'un classicisme étroit. Virgile n'est pas toujours intéressant, tandis que Lucain est parfois admirable; on peut quelquefois ne pas aimer Horace et lui préférer Catulle ou Tibulle; il arrive à Homère de dormir et à Apollonius de Rhodes de nous émouvoir, et pour puissant écrivain que soit Thucydide, Procope n'en est pas moins un bel historien. La langue d'Apulée n'est pas classique, mais le mythe de Psyché est plus émouvant que maint discours de Cicéron, plus poétique que maint morceau d'Ovide, et l'Apologie d'Athénagore me paraît plus vivante, plus humaine que le Panégyrique d'Isocrate ³³.

Proportionnons nos lectures au savoir de nos disciples, mais ne lisons jamais que ce qui, tout en instruisant, provoque l'intérêt.

Ainsi, rajeunies dans leur esprit, rajeunies dans leurs méthodes, les études classiques renaîtraient à une vie nouvelle et retrouveraient bien des sympathies perdues; elles plairaient à la jeunesse, elles contribueraient à l'éducation de son intelligence et de son cœur, ce qui, en somme, est la fin suprême des humanités.

Et maintenant, si quelque ami de l'enseignement classique trouvait mes critiques injustes ou dangereuses et les remèdes que je propose bien téméraires, je lui répondrais : Voyez où en est l'étude des langues anciennes; voyez ce qu'en France a dit Bréal, en Allemagne Rumpel, Genthe, Schiller, en Suisse Kaegi, en Hollande le professeur Beck, aux États-Unis Hale, le grand latiniste; le gouvernement autrichien a signalé ces abus dans un remarquable document pédagogique, et chez nous, l'administration centrale s'en est émue. L'enseignement ne peut demeurer immuablement le même alors que tout autour de lui se transforme ³⁴; c'est un ancien qui l'a dit, ce n'est pas pour l'école que nous apprenons, c'est pour la vie.

REMARQUES.

LISTE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS CITÉES DE PREMIÈRE MAIN.

- Baguet. *De l'enseignement moyen.* Bruxelles, 1874.
- Beck. *Een woord over Gymnasiaalonderwijs.* Groningen, 1888.
- Bonnet. *La philologie classique.* Paris, 1892.
- Bréal. *Quelques mots sur l'instruction publique en France,* 5^e éd. Paris.
- Bréal. *De l'enseignement des langues anciennes.* Paris, 1891.
- Circulaire. *Circulaire lancée en 1891, par M. le Ministre des cultes d'Autriche et communiquée au corps professoral des Athénées, par M. le Ministre de l'intérieur.*
- Eckstein. *Lateinischer und griechischer Unterricht,* herausgeben von Dr Heyden, Leipzig, 1887.
- Féron. *Tirocinium Nepocaesarianum.* Tournai, 1890-91.
- Fouillée. *L'enseignement au point de vue national.* Paris, 1891.
- Fritzsche. *Kurzgefasste griech. Schulgramm.* Hannover, 1886-87.
- Gehring. *Die Behandlung der griechischen Syntax etc.* Gera, 1886.
- H. Genthe. *Grammatik und Schriftstellerlektüre im altsprachlichen Unterrichte.* Hamburg, 1882.
- Greyson. *Les aberrations de Maxime sur l'éducation.* Verviers, 1890.
- Hale. *The art of reading of latin.* Boston, 1887 (traduit en français).
- Hale. *Aims and methods in classical study.* Boston, 1888.
- Hartel von. *Curtius und Kaegi.* Leipzig, 1888.
- Heynacher. *Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Caesars im Bellum Gallicum für die Behandlung der lateinischen Syntax in der Schule.* 2^{te} Aufl. Berlin, 1886.

- Heynacher. *Beiträge zur zeitgemässen Behandlung der lateinischen Grammatik auf statistischer Grundlage.* Berlin, 1892.
- O. Hoffmann. *Eine Neugestaltung des Griech. Unterrichtes.* Göttingen, 1889.
- Instructionen. *Instructionen für den Unterricht an der gymnasien in Oesterreich.* Dritte Aufl. Wien. 1891 (pour la loi du 24 mai 1884).
- Joost. *Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandlung der griech. Syntax in der Schule.* Berlin, 1892.
- Kaegi. *Griechische Schulgrammatik.* 2^{te} Aufl. Berlin, 1889.
- Kaegi. *Zur griechischen Schulgrammatik.* Zweiter artikel. Berlin, 1888.
- Kaegi. *Offene Antwort auf die sogenannte Verteidigung des Herrn Dr. W. von Hartel.* Berlin, 1889.
- Killmann. *Die Direktoren-Versammlungen des Königreichs Preussen von 1860 bis 1889.* Berlin, 1890.
- Landgraf. *Lateinische Schulgrammatik.* Bamberg, 1891.
- Landgraf. *Litteraturnachweise und Bemerkungen zur lateinischen Schulgrammatik.* Bamberg, 1891.
- Lehrpläne. *Lehrpläne und Lehraufgaben für die höheren Schulen.* Berlin, 1892.
- Reinach. *Manuel de philologie classique,* 2 éd. Paris, 1883-84.
- Rethwisch. *Jahresberichte über das höhere Schulwesen.* Berlin, 5 vol. 1887-91.
- Revue. *Revue de l'Instruction publique en Belgique.*
- Rollin. *Traité des études.*
- Sanders. *Lexikon der Pädagogik.* Breslau, 1889 (promet plus qu'il ne donne).
- Schrader. *Erziehungs und Unterrichtslehre.* 5^{te} Aufl. Berlin, 1889.
- Schiller. *Lehrbuch der Geschichte der Pädagogik.* Leipzig, 1887.
- Schiller. *Handbuch der praktischen Pädagogik.* 2^{te} Aufl. Leipzig, 1890.
- Schiller. *Schularbeit und Hausarbeit.* Berlin, 1891.

- Wagener. *Hauptschwierigkeiten der lateinischen Formenlehre*. Gotha, 1888.
- Z. F. G. *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*. Berlin.

¹ Cf. Manuel, vol. II, p. V : les esprits les moins respectueux du passé semblent avoir un culte pour ce qu'il y a de moins respectable, sa routine et ses méthodes surannées. avec des procédés d'enseignement plus expéditifs, une sévère économie d'efforts stériles, on apprendrait le grec en trois ans et le latin en deux.

² Cette doctrine a été reprise et défendue récemment par Fouillée, p. 163. Dans la conférence de Poméranie de l'année 1870 on décide : *Bei der Erlernung der lat. sprachen auf G. G. überwiegt der formale Zweck den realen*. Cf. KILLMANN, p. 310. Dans Eckstein le point de vue de l'éducation formelle par la grammaire joue encore un grand rôle. Cf. p. 132-34.

³ SANDERS, p. 210 : *Die Grammatik wird leicht zu sehr auf Kosten der für die Gemütsbildung wichtiger Lektüre in den Vordergrund gerückt*.

⁴ Cf. HOFFMANN, p. 2 : (*Der grammatische Unterricht*) *hat die ihm gestellte Aufgabe, lediglich das genaue und richtige Verständnis der Schriftsteller zu ermöglichen, längst überschritten, er ist zum Selbstzwecke geworden*.

⁵ Cf. SCHILLER LEHRBUCH, p. 347 : *Das Argument der Verstandesbildung kann nicht in so erheblichem Masse in Betracht kommen, als dies gewöhnlich geschieht* *dieselbe sprachlich — logische Bildung lässt sich an der logisch unendlich fein durchgebildeten französischen Sprache erwerben*. Voyez aussi Bréal, de l'enseignement etc. p. 76 et suivantes.

⁶ La circulaire autrichienne dit : " on ne saurait méconnaître que le point de vue a changé dans l'étude des auteurs anciens. Il n'y a pas si longtemps encore, la philologie pour elle-même primait toutes les autres disciplines. Les ordonnances récentes, pour infuser un sang nouveau aux études classiques et en même temps pour leur donner une orientation conforme aux exigences de l'époque actuelle, fixent comme but principal à l'enseignement philologique dans les gymnases, la lecture des auteurs classiques. „ Dès 1887 cette tendance est manifeste en Autriche, cf. Instructions, p. 420. Voir aussi en général les deux brochures de Hale et Schiller Schularbeit, p. 19 : *Die Aufgabe des lateinischen Unterrichts ist die Einführung in die römische Litteratur*; Lehrpläne etc. p. 20 et 27, et enfin Z. F. G. 1891, p. 395 : *Während unseren Schülern heute die Form und ihre Schwierigkeiten durchaus im Vordergrunde stehen, muss der Inhalt für sie das hauptsächlichste werden*.

⁷ Cf. le sanglant pamphlet de Beck, p. 10 : *Het leeren van moeilijke zaken (en de oude talen hebben ongetwijfeld vele moeilijkheden voor de leerlingen) is wel leerzaam, maar niemand zal beweren, dat het leerzaam is eene zaak op eene moeilijke wijze te leeren*.

⁸ Il serait puéril de vouloir démontrer la nécessité des études grammaticales; elle doit être l'étude assidue du professeur et l'élève en ap-

prendra ce qui est nécessaire pour la lecture des auteurs. " La grammaire, dit la circulaire, *en tant que science*, n'est pas l'objet des études au gymnase, ... en évitant l'exubérance de l'exégèse grammaticale, on ne sacrifie pas l'*exactitude* des connaissances grammaticales si on néglige l'*exactitude* grammaticale et lexicologique, on n'obtiendra pas cette précision etc. "

⁹ Cf. GEHRING, *die Behandlung* etc. SCHILLER *Schularbeit*, p. 19 : *Die Grammatik muss stets eingedenk bleiben, dass sie nur im Dienste der Lektüre steht*. SANDERS, p. 210, *Stets soll der Lehrer bedenken, dass für seine Schüler die Grammatik mittel und nicht zweck ist*.

¹⁰ Instruktionen, p. 420 : *Die Grammatiken schöpfen das Sprachmaterial aus der Fülle der erhaltenen Literaturdenkmäler, um eine möglichst vollständige Darstellung der Sprachbaues zu geben*. Cette question a donné lieu à un très vif débat et le professeur Kaegi mérite la reconnaissance de tous les amis de l'enseignement pour la vigueur avec laquelle il a mené l'attaque. Dans la préface-manifeste de sa griech. schulgr. 1884 il a ouvert le feu en montrant avec quelle mépris des exigences de l'enseignement étaient rédigées les grammaires grecques scolaires. En réponse aux critiques soulevées par sa grammaire, il publia un article dans le Z. F. G. 1886 p. 331-351 (année épuisée et devenue introuvable). En 1888, nouvel article, publié à part chez Weidmann.

L'auteur y examine la nouvelle édition de Curtius procurée par Von Hartel. Cette même année Von Hartel répliqua par une brochure de 59 pages, publiée à Leipzig, dans laquelle il tentait de prendre la défense des anciennes grammaires et notamment de la sienne. Kaegi ne se tint pas pour battu et répliqua par son *offene Antwort*.

La thèse de Kaegi, défendue en Hollande par Beck (*coniunctis viribus* 1888, p. 25-58) est actuellement admise généralement malgré les attaques de von Hartel, et l'administration centrale autrichienne dans sa circulaire prend nettement le parti de Kaegi contre le professeur de l'université de Vienne. En 1889, Blaum écrivait dans le *Gymnasium*, p. 237 : *Seit Kaegi in der schülmassigen Behandlung der griech. Grammatik einen neuen und — wird man trotz v. Hartel sagen dürfen — anerkannt richtigen Weg eingeschlagen hat, wird der Hrsg. einer neuen Schulgrammatik nur dann Anspruch auf Beachtung machen können, wenn er auf der von Kaegi beschrittenen Bahn der Vereinfachung der Lehrstoffes weitergeht*. Voici comment on peut résumer les principes défendus par Kaegi : ¹) *Der grammatische Unterricht hat der Lektüre zu dienen und soll durch diese seine Begrenzung erhalten* ²) *Für die Frage, was notwendig sei, hat ein subjektives gern oder ungern gar nichts zu bedeuten, und ebenso wenig die Gewohnheit von uns Lehrern* ³) *Notwendig ist nur das, was dem Schüler öfter in der Lektüre begegnet*. En 1886, la conférence de Prusse a admis ces mêmes principes. Cf. Killmann, p. 340 et suivantes. Sans connaître alors les travaux de Kaegi, j'ai soutenu la même thèse en 1888 dans la *Revue de l'Instruction publique*. Comme Kaegi a pris pour base de ses statistiques presque la totalité des écrivains attiques, sa grammaire (traduite en français, *sans les préfaces*, Neuchâtel. Attinger 1890) est encore assez volumineuse et on a pu réduire de beaucoup la matière néces.

saire. La perfection semble atteinte par Fritzsche dans sa *Kurzgef. gr. Schulgr.* Cf. Z. F. G. 1886, p. 126 sq., et 1887, p. 739-49, ainsi que Rethwisch vol. I, p. 193. On peut lire aussi un intéressant article de Hecht sur les verbes irréguliers Z. F. G. 1892, p. 201, et dans la même Revue 1890, p. 577-606, une très importante étude statistique de Albrecht sur le duel dans les auteurs classiques.

Pour la grammaire latine il faut citer la grammaire de P. Harre ainsi que son article *Zur lateinischen Schulgrammatik* Z. F. G. 1885, p. 81-96, ainsi que celui de Stegmann, *Zur lateinischen Schulgrammatik* dans les *Neue Jahrb.* 1885, p. 225 sqq., et 1887, p. 252 sqq.; le même professeur a publié chez Teubner une grammaire élémentaire qui est un modèle. Indispensable sera : HEYNACHER, *Beiträge zur zeitgemässen Behandlung* etc. ainsi que le livre de WAGENER, *Hauptschwierigkeiten* etc. Enfin, d'importance capitale est la *lateinische Schulgrammatik* de E. LANDGRAF avec le fascicule contenant les *Litteraturnachweise*. Aucun professeur de latin ne peut se passer de ces livres. Cette grammaire est pour le latin, avec les justifications en plus, ce que Fritzsche est pour le grec.

Pour l'ordre d'importance des règles de syntaxe, les livres de Heynacher, de Féron et de Joost devront être la base du cours. Je ne cite pas le livre de Lupus, parce que je partage l'avis de Beck, p. 17 : *Wij kunnen Nepos zeer goed van onze programma's schrappen, want en de inhoud en de vorm zullen eerder nadeel dan voordeel aanbrengen.*

¹⁴ Cf. SCHRADER, p. 365 " *Statt die Anregung und Belebung des grammatischen Unterrichts aus dem Lesestoff zu nehmen, wird vielmehr der Schriftsteller für grammatische Wiederholungen und Ausflüge benutzt; sein Leben wird getödtet um an dem Leichname sprachliche Sezierübungen anstellen zu können. Kein Wunder dann, wenn der Schüler sich von dieser widerwärtigen Behandlung des in seiner lebendigen Einheit schönen Leibes abwendet und weder eine Sprache noch eine Litteratur lieb gewinnt, welche ihm nur in zerrissenen und todtten Gliedern vorgeführt werden.* Cf. aussi Genthe, p. 12, les protestations de Rumpel à la conférence de Westphalie en 1863 rapportées par Killmann, p. 305, et Z. F. G. 1891, p. 396. *Diese wirkung* (l'intérêt provoqué par la lecture), dit Grossmann, *darf natürlich nicht durch langatmige grammatische Exkurse abgeschwächt werden.* Le Dr Jäger aussi proteste Cf. Z. F. G. 1892, p. 518 : *Wir müssen brechen mit dem, was man die alte Methode genannt hat, die glaubte und verfuhr, als ob Cicero um Zumpt's willen und Demosthenes um Buttmann's willen geschrieben habe.* A la conférence de Prusse en 1865, cf. Killmann, p. 152, on se plaint aussi : *Im Tacitus giebt es Erzählungen, welche an Gewalt des Eindrucks kaum durch Shakespeares Kraftstellen übertroffen werden. Man frage nur einen Studenten, ob er sich an eine solche Stelle erinnere, man wird immer hören "nein."* „Fragt man weiter, wie die stelle erklärt ist, so erfährt man, dass irgend eine grammatische Bemerkung die Aufmerksamkeit abgelenkt hat, so dass also der Eindruck, den der Schriftsteller hätte machen müssen, durch den Lehrer gestört is. Enfin la circulaire ne s'exprime pas autrement : c'est méconnaître, dit-elle, la portée des exercices de lecture que de les faire servir de prétexte au développement de théories grammaticales.

¹² C'est parce qu'ils consacrent trop de temps aux subtilités grammaticales, dit la circulaire, que certains professeurs parviennent à peine à lire en classe le minimum prescrit.

¹³ Cf. Conférence de Prusse 1865 dans Killmann, p. 153 : *Damit hangt zusammen, dass nicht Teile gelesen werden müssen, sondern immer etwas Ganzes. Man erinnere sich aber auch daran, wie die Klassiker bei uns gelesen werden, die Erklärung sei so vortrefflich, als irgend möglich. Man stelle sich nur vor, dass man verurteilt würde, ein Schillersches oder ein Goethesches Trauerspiel nicht an einem Abende, für den es geschrieben ist, sondern in Stücken zu 50 Versen etwa während eines halben Jahres zu lesen! Dies wäre ohne Zweifel der sicherste Weg, auch die wärmste Begeisterung von Grund aus zu zerstören.*

¹⁴ Cf. BECK, p. 12 : *en toch wordt hen dit geleerd, omdat zij 't in hun themaboek toepassen moeten.*

¹⁵ " Si quelques professeurs ont l'air de désapprouver les thèmes, c'est que leur paresse, pour ne pas dire leur ignorance s'en effraye les scrupules, l'aversion, l'horreur que les thèmes inspirent à beaucoup de personnes n'ont pas besoin d'autre explication „ dit un rapport cité par Baguet, p. 32. Au risque de me voir appliquer ces paroles, je persiste à croire que, si l'on admet ce principe fondamental que la culture formelle doit être obtenue par la lecture des écrivains; le thème écrit est difficile à justifier, à moins que l'on ne prétende que cet exercice aide à la connaissance des auteurs. C'est ce que Schiller a très bien vu " *Wenn man heute dieselbe noch festhalten will, so kann dies nur in der Auffassung geschehen, dass sie im Dienste der Lectüre stehen; die Entscheidung der Frage, inwieweit dieselben wirklich letztere fördern, wird über ihre Fortführung und ihren Umfang bestimmen.* Lehrbuch, p. 347. „ La circulaire ne paraît pas en faire grand cas : Dans les classes supérieures on ne donnera plus de devoirs latins et grecs (il s'agit tout particulièrement des thèmes) (sic), à domicile. „ Je sais que M. Bréal a pris leur défense à différentes reprises et c'est là un bien grave témoignage; cependant je ne suis nullement convaincu, et lui-même avoue d'ailleurs que les plus grands latinistes sont d'avis que le thème n'est pas un moyen d'enseignement mais seulement de vérification. Cf. plus loin p. 407. Contrairement à ce qu'il cherche à démontrer, en discutant plutôt les termes que les idées (De l'enseignement etc., p. 107), je crois, avec M. Benoist, cf. préface du vol. II de Virgile, p. XXIX " qu'on peut très bien savoir le latin et médiocrement écrire en latin „. Si, comme le soutient M. Bréal, l'homme qui ne parle pas une langue ne la sait pas, combien de personnes oseraient espérer jamais savoir le grec, et combien y a-t'il de professeurs de sanskrit connaissant la langue qu'ils enseignent? Cependant je n'ai rejeté complètement ni le thème ni la version; je pense que dans les classes inférieures ces exercices peuvent rendre des services, mais je les voudrais toujours oraux. Le thème devrait être en outre basé sur un texte ancien, César, par exemple, et quant à la version, elle n'est utile que si on applique les principes exposés par M. Gantrelle dans la *Revue de l'Instruction publique* 1884, p. 1 et suivantes. M. Bréal lui-même, de l'en-

seignement etc., p. 89 avoue qu'elle est avant tout un exercice de style. C'est ce que je prétendais dans la préface de ma traduction de Hale, et l'allemand ou anglais peuvent nous rendre le même service. Dans les classes supérieures je ne la tolérerais que par exception. cf. notes 22 et 31.

¹⁶ Cf. BECK, p. 20 : *Wij zijn overtuigd, en velen met ons, dat zij, die wij tegenstanders noemen, welmeenende vrienden zijn.* „ C'est le cas de dire avec Aristophane *μάθοι γὰρ ἂν τις κατὰ τῶν ἐχθρῶν σοφόν.*

¹⁷ Cf. BENOIST préface du vol. I de Virgile, p. V.

¹⁸ Cf. Conférence de Posen 1885, KILLMANN, p. 298 : *Es ist dringend zu wünschen, dass die lat. und griech. Schulgrammatik in der Formenlehre wie in der Syntax sich auf das, was die Schullektüre bietet, beschränke.*

¹⁹ Cf. Z. F. G. 1891, p. 614 : *der quantitative Mangel schlägt in einen qualitativen um, dit Muff.*

²⁰ ROLLIN, *Traité des études* L. II, ch. III dit excellemment : « il vaut mieux que les enfants sachent peu de chose, pourvu qu'ils sachent à fond et pour toujours. » Celui qui en terminant ses études moyennes connaît à fond les *éléments*, n'a pas perdu son temps. Il n'est pas nécessaire qu'un élève sache beaucoup, mais qu'il sache bien; les notions à moitié sues, à moitié comprises, qui se brouillent et se confondent, fatiguent l'esprit sans le former.

²¹ Cf. Conférence du Schleswig-Holstein 1883, KILLMANN, p. 130 : *Der Schwerpunkt des ganzen Unterrichts muss in den Lehrstunden liegen.*

²² Cf. SCHILLER, *Schularbeit*, p. 26 : *Wir haben kein Vokabular, keine Übungsbücher zum übersetzen aus dem Deutschen, keine schriftlichen Hausaufgaben, keine häuslichen Aufsätze, weder im lateinischen noch im anderen fremdsprachlichen Unterrichte. Wir gingen f. z. nur mit Bedenken an die Beseitigung der schriftlichen Hausarbeiten, denn sie galten und gelten noch heute weiten Kreisen als unentbehrlich. Heute würde kein Lehrer unserer Schule sie zurückwünschen, weil jeder einsieht, dass es ohne sie nicht nur auch geht, sondern besser und freudiger geht als früher.* „ En ce qui concerne la myopie, cf. ibidem, p. 31. Dans un excellent article publié dans Z. F. G. 1891, p. 396, le professeur Grossmann va plus loin et défend cette thèse : *Diese (bonne méthode) haben wir nun meiner Ansicht nach darin, dass wir die häusliche Präparation der Schuler abschaffen oder doch nur das in der Schule gelesene zu Hause wiederholen lassen.*

²³ Voir pour tout ceci Hale, *L'art de lire le latin.*

²⁴ Cf. L'enseignement etc., p. 99; voir aussi Egger *gram. Comp.* 6 éd. p. 127.

²⁵ M. le professeur GOODELL, de Iale University m'écrivait l'an passé :

Dear sir,

M. Hale has shown me your letter of March 16 of this year, in which you speak of the doubt that has been expressed as to whether the method advocated by M. Hale can be used successfully with beginners.

Before entering on my duties in Iale University in Jan. 1889, I was for eleven years classical teacher in the Public High School of Hartford,

Conn., engaged in preparing boys and girls for college. It was in the winter of 1887/8 that M. Hale's pamphlet came into my hands, and I at once began to apply in my Greek classes the principles which M. Hale had set forth primarily for latin. The arrangements of the school were such that I was not free to make so full and complete a use of the method as I desired, and I left Hartford in less than a year after I began my experiments. But so far as they went those experiments were entirely successful; so that, if I were again to teach beginners in Greek or latin, I should apply the principles advocated by M. Hale from the first day, and rigorously. After a short period during which the progress of my pupils seemed slow (they had already done a little reading), it became evident that they were gaining a mastery of the subject which no pupils of mine had ever gained before. Word order, the particles, idiomatic turns of phrase, had more meaning for them; when they came to review it was clear that the pupils had retained what they had read. In short, my experiments, incomplete though they were, convinced me of the practicability and of the extraordinary effectiveness of M. Hale's method with young students. It will be understood that, as the method is not one which can be applied mechanically, I introduced such modifications as my experience and circumstances seemed to call for. But the principles — (1) training the pupil, by set questions, to recognize *in situ*, in the order of the original, all the indications of the author's meaning (2), training the ear by translations from the teacher's reading (3), training the tongue and ear by intelligent reading of the original aloud (4), retroversion as a part of the training in the use of the language — these principles I applied as well as I could. My only regret at leaving preparatory work for University work is that I am deprived of all opportunity to prove in a succession of classes what these principles of teaching can do during the first three years of greek study. —

La lettre suivante de M. le professeur Frank J. Miller n'est pas moins concluante :

Dear sir,

At the suggestion of my friend, Professor Hale, I wish to make a statement to you with reference to his latin methods as outlined in his little book " the art of reading latin ".

For the past few years I have been in charge of the latin departement in Worcester Academy, situated in Worcester, Mass., and of the same department in the summer session of the Chantangua College of liberal Arts. In both of these Schools I have applied Prof. Hale's Methods with success and am convinced that the best results may be obtained in this way.

We in Amerika have long seen that our college graduates, after spending several years in the study of latin, have all too little to show for this study in the way of power to read latin at sight. And it seems to me that Prof. Hale has located the main cause of this difficulty — the failure to grasp Latin thought in the latin language, *without translation*.

But before the best results of this method can be obtained in the colleges, the same method must be used in the Schools (nos athénées), and the students trained from the very beginning to grasp the thought in the latin word and sentence without translations. And that this is practicable, I bear cheerful testimony from my own experience. —

Ces témoignages ne permettent plus de douter, non seulement de la possibilité mais même de l'efficacité de cette méthode avec les débutants. Les expériences de M. Hale avaient eu lieu à l'université, de manière que tout ce qui se rapportait à l'enseignement élémentaire était dans son livre purement théorique.

²⁶ Un des plus savants philologues de l'université de Gand m'écrivait à propos de la traduction du travail de M. Hale : " s'il reste chez nous quelque étincelle de goût pour les études classiques, votre publication pourra contribuer à la ranimer. "

²⁷ Voici ce que disait à ce propos ROLLIN, *Traité des études*, L. II, Ch. II, Art. II : je crois devoir avertir ceux qui songent à apprendre la langue grecque, que, de toutes les études qui se font dans les collèges, celle-ci est la plus facile, la plus courte, celle dont le succès est le plus assuré.

²⁸ Cf. ROLLIN, *ibidem* : une heure seule, consacrée régulièrement chaque jour à ce travail, met les jeunes gens, qui ont quelque esprit, en état d'entendre très raisonnablement cette langue au sortir des études.

²⁹ Cf. GREYSON, *les Aberrations* etc. p. 58 : c'est moins la somme qu'un emploi judicieux du temps qui peut amener des résultats dans l'enseignement.

³⁰ Cf. GENTHE, p. 18. "*Dieses gute, ausdrucksvolle Lesen, dieser kunst-mässige Vortrag dessen, was durchaus künstlerisch componiert ist, gehört nicht zum wenigsten in den Kreis der Aufgaben, welche die Gymnasien sich stecken müssen. Aber wie wird es vielfach vernachlässigt! Mann lässt die Textworte lesen, als handle es sich um das Kollationieren von Akten!*" Je l'expérimente journellement : pour faire comprendre l'idée, les finesses voulues du style, aucun commentaire ne vaut une lecture expressive. Une longue période lue sur un ton uniforme se laisse difficilement comprendre; qu'on la scande bien, que toutes les intonations soient à leur place, même les plus grands cancrs de la classe auront compris.

³¹ Cf. M. BONNET, p. 209; après avoir cité les paroles de Haupt, l'auteur ajoute : La traduction présente un double danger. D'abord on risque de s'imaginer que l'on comprend un texte parce qu'on a réussi à le mettre en français, tandis que toutes les difficultés que peuvent présenter la pensée de l'auteur ou les faits dont il parle ne sont que transportées dans notre langue. En second lieu, comme aucune traduction, par suite de la diversité des significations de chaque mot en chaque langue, n'est adéquate, on substitue au texte donné un autre texte, et c'est celui-ci qu'on s'approprie. En d'autres termes, on fait venir à soi l'auteur ancien, au lieu d'aller à lui. Et pourtant c'est aller à lui et se mettre à sa place, qui est la condition indispensable pour vraiment le comprendre. Il est

parfaitement juste de dire, si paradoxal que le mot paraisse, que la traduction nous éloigne du texte au lieu de nous en rapprocher. Pour comprendre Sophocle et Horace, ne les faisons pas parler français, ils ne seront plus eux-mêmes; sachons bien plutôt, nous, entendre Sophocle en grec et Horace en latin; reproduisons en nous leur pensée, pensons nous-mêmes exactement ce qu'ils ont pensé au moment où ils écrivaient, et à cet effet pensons-le nous-mêmes en grec, en latin. Tant que nous n'y réussissons pas, nous ne les comprendrons qu'imparfaitement. A supposer même que nous comprenions, à peu près, par l'intelligence, ce qu'ils veulent dire, nous ne sentirons pas ce qu'ils veulent nous faire éprouver. »

³² Cf. les excellentes observations de BONNET, p. 212-213 : une page entière peut n'avoir besoin d'aucune explication, et une ligne ensuite en nécessiter une très longue ne faites pas de votre texte un prétexte pour étaler vos connaissances la grammaire est toujours et partout indispensable à l'interprétation, mais il n'est pas toujours à propos d'en parler Toute observation de grammaire inutile ne fera que détourner l'attention de ce qui seul doit la captiver, la pensée de l'auteur. Voir aussi O. HOFFMANN, p. 5 : *Man kann einen Schriftsteller fließend und mit genauem grammatischem Verständnis übersetzen, ohne dass man zuvor die einzelnen sprachlichen Gesetze, losgelöst vom Zusammenhange, als Abstraktionen erfasst haben muss.*

³³ Je voudrais donner une portée plus grande à ces paroles de P. HARRE Z. F. G., 1885, p. 81 : *Nimmermehr darf die Befürchtung, der Schüler möchte " seinen Stil verderben ", von einer umfassenderen Lektüre (des Livius und Tacitus) abschrecken.* Je ne veux pas dire qu'il faille lire, au même titre que les classiques, les écrivains de la décadence, mais je pense que l'on pourrait utilement, dans les classes supérieures, leur en faire connaître au moins des parties. On pourrait ainsi suivre l'évolution de chaque genre littéraire. On ne connaît pas la poésie épique latine quand on a lu deux chants de Virgile, ni la poésie lyrique pour avoir lu quelques odes d'Horace. Je ne lirais pas tout Lucain, mais quoi de plus beau que la réponse de Caton à Labienus (IX 566-586)? Je voudrais qu'il fût permis de montrer comment Lucain a imité Virgile et comment lui-même est imité par Juvénal. Le mythe de Psyché pourrait se lire comme délassément (dans l'édition classique de Bolle), et l'épisode de la Nika (cf. Procope De Bello persico l. 24) non seulement intéresserait les élèves, mais leur montrerait ce fait unique dans les annales de la littérature, la permanence du genre historique en Grèce. Quant à Athénagore, son style est d'une telle pureté qu'on n'a pas à en redouter la lecture (en Amérique on lit les auteurs chrétiens publiés dans la Douglass séries) et son *libellus pro christianis*, rapproché du rapport sur les Chrétiens par Pline à Trajan, ne pourrait manquer d'exciter l'intérêt. Malheureusement, par suite du canon étroitement classique dans lequel nous sommes prisonniers, tout sentiment de continuité, toute idée d'évolution dans la littérature sont supprimés. Je le répète, il ne s'agit pas dans ma pensée de déplacer le centre de la lecture, de négliger les classiques, mais de faire de temps à autre une excursion dans la *terra incognita*. Un horizon trop borné provoque l'ennui.

A l'instant même où j'écris ces lignes, j'apprends que cette idée même n'est plus neuve. En recevant les *Mittheilungen* de Teubner j'y vois annoncé : Chrestomathie aus Schriftstellern der sogenannten silbernen Latinität, et copie ces mots de la préface : *Durch den Wegfall des lateinischen Aufsatzes und die Verringerung der für den lateinischen Unterricht angesetzten Stundenzahl sind die schriftlichen Übungen im Lateinischen sehr in den Hintergrund getreten. Ein Ersatz dafür ist in der Erweiterung und Vertiefung der Lektüre zu suchen. Hierzu bietet sich in den Schriftstellern des silbernen Zeitalters ein reicher und anziehender Stoff, der jetzt um so unbedenklicher herangezogen werden kann, als die früher etwa gehegte Befürchtung, dass dadurch die Korrektheit des lateinischen Ausdrucks beeinträchtigt werden könnte, heutigen Tags sich ja als grundlos von selbst erledigt.* Pour la défense du principe les auteurs renvoient à un article de Vogel, *Neue Jarbb.* 1891, II, p. 207-18.

³⁴ Cf. BECK, p. 20 : Het is de geest des tijds die ons toeroept : est modus in rebus, sunt certi denique fines. Tegen dien geest kunnen en mogen we ons niet verzetten. Al is 't ons vergund, voor een oogenblik weerstand te bieden aan de dringende eischen des tijds, straks zouden we ons genoodzaakt zien met het wentelend rad mede te loopen.

APPLICATION.

Je distingue entre classes *préparatoires* et entre classes *littéraires*. Les classes préparatoires sont pour le latin, la septième, la sixième et la cinquième, et pour le grec la cinquième et la quatrième.

Latin.

I. CLASSES PRÉPARATOIRES.

Septième. Eléments de la grammaire latine, tant de la syntaxe que de la lexigraphie. Actuellement la syntaxe est répartie sur trois ans, méthode qui me paraît devoir être abandonnée. Si l'on étudie la grammaire d'une manière abstraite, sans tenir compte des nécessités de la lecture, on peut à la rigueur admettre ce procédé, mais du moment où l'on base dès le principe l'enseignement sur des textes suivis, comme le recommandent les dernières prescriptions ministérielles, il est de toute nécessité de voir la syntaxe dès la première année.

Si cet enseignement est donné d'après les principes qui prévalent actuellement en pédagogie, ce *pensum* ne sera pas trop étendu pour le cours d'une année à raison d'une heure par jour.

Voici comment on pourrait procéder : Le professeur prendrait comme base du cours la petite grammaire latine de Gantrelle, mais en ayant soin d'éliminer tout ce qui n'est pas d'absolue nécessité. Ce travail sera très aisé à faire, pour la lexicographie, à l'aide du livre de Wagener, cité plus haut, ainsi que des grammaires de Stegmann et de Landgraf, pour la syntaxe, à l'aide du manuel de Heynacher (*Beiträge* etc.) et de Féron, dont la statistique est très méthodique. Ce travail d'épuration étant fait consciencieusement, la matière grammaticale sera notablement diminuée et on sera certain de n'enseigner que le nécessaire. Encore ne faudra-t-il pas enseigner toutes les règles de la syntaxe de César, mais seulement celles qui sont fréquentes.

Si possible, on se servira pour les verbes de la *Wandkarte von amo und deleo*, du prof. Rosenstock (4.50 m. Halle), qui rendra de très grands services. Ainsi, pour citer un exemple, l'imparfait du subjonctif actif et passif de la première et de la seconde conjugaison est représenté dans la grammaire par 24 formes et se trouve disséminé sur plusieurs pages; le jeune élève n'est que trop porté à voir là autant de choses différentes et ne remarque pas facilement le lien qui les unit; voici comment la carte de Rosenstock lui présentera la chose :

	m	r
ama —	s	ris
	t	tur
re —	mus	mur
dele —	tis	mini
	nt	ntur

Voilà qui facilite singulièrement l'étude. Cf. Z. f. G. 1885 p. 143.

Mais il ne suffit pas de n'enseigner que les formes et les règles utiles, il faut aussi enseigner des *mots* utiles en vue

de la lecture, car, ne l'oublions pas, c'est vers la lecture que doivent tendre tous nos efforts. Voici comment cela pourrait se faire. Le professeur dépouillerait, au point de vue des formes, le *premier* livre de la Guerre des Gaules, par exemple, et ne donnerait comme *exercices* de déclinaisons et de conjugaisons que ces mots là, en ayant soin d'appliquer les principes exposés par Hale, p. 61 et suivantes de ma traduction, p. 56 de l'original.

On a voulu faire apprendre la grammaire des langues anciennes sur les textes mêmes, et en Amérique on a publié une série de manuels appliquant la méthode inductive. A première vue cela est assez séduisant, mais Mutzbauer a montré, dans Z. f. G. 1889 p. 273, que les inconvénients sont graves. La méthode synthétique est mieux appropriée à l'enseignement à condition d'être basée sur un texte suivi.

Un point qu'on ne négligera pas, car au point de vue de la facilité de la lecture c'est capital, c'est d'enseigner *les éléments* de la dérivation et de la composition des mots. On peut lire à ce sujet un remarquable article de Hecht dans Z. f. G. 1892 pp. 337-360. Il va de soi qu'on se bornera aux règles essentielles, d'autant plus que le latin n'a pas à cet égard la limpidité du grec.

En résumé :

1. Le pensum grammatical sera déterminé d'après une base fixe et réduit au minimum.

2. Morphologie, syntaxe, composition et dérivation seront étudiées dès la première année.

3. La méthode synthétique sera préférée à la méthode inductive; car de ce que la grammaire ne doit pas être enseignée *en tant que science*, il ne faudrait pas conclure qu'elle ne dût pas être enseignée d'une *manière scientifique*..

4. Les exercices se feront exclusivement à l'aide du vocabulaire du livre I de César.

Sixième. En arrivant en sixième, l'élève connaîtra donc les règles fondamentales de la grammaire latine et le vocabulaire du premier livre de César. Il lui faudra, pendant cette seconde année, apprendre à appliquer ses connaissances à la lecture et, ce qu'il *lira*, se sera maintenant ce *premier* livre de César. On se gardera bien de retomber dans l'ornière en

faisant faire la construction, en désarticulant la phrase et en détruisant tout style chez l'écrivain. Non, on appliquera dès la première leçon la méthode Hale, telle qu'elle est exposée dans la leçon-type des pages 22-31 de ma traduction, 18-27 de l'original. La méthode sera d'autant plus facile à appliquer que dans la classe précédente les élèves auront étudié les éléments d'une manière plus vivante et plus pratique.

Les avantages de cette méthode sautent aux yeux: 1° l'élève apprend à lire sans bouleverser l'ordre des idées et est mis ainsi en état d'apprécier le style des écrivains; 2° c'est une puissante gymnastique intellectuelle; 3° c'est une excellente répétition de la grammaire, faite d'un point de vue pratique.

L'élève prendra d'autant plus de plaisir à cet exercice qu'il sera familiarisé avec les mots et avec les règles; il lui suffira de *traduire en acte son savoir*.

Il va de soi, et M. Hale en fait expressément la recommandation, que le *professeur devra soigneusement préparer chaque leçon*. Dans l'enseignement il faut se méfier de l'improvisation: tout y doit être méthodique, rien livré au hasard. Au début ce travail sera ardu, même pour nous autres professeurs, qui avons été instruits selon d'autres méthodes, mais au bout de quelques mois la besogne deviendra plus aisée. Comme ces leçons doivent avoir une absolue précision, le mieux serait de faire la préparation par écrit.

En même temps que cette lecture, on fera de temps en temps des exercices oraux sur le texte traduit, non pas dans le but d'enseigner, mais bien de *se renseigner* sur l'état des connaissances des élèves. En effet, comme le dit parfaitement M. Bréal. *Quelques Mots*, etc. p. 205: " les plus grands latinistes sont d'accord pour reconnaître que le thème ne peut, de nos jours, avoir d'autre utilité que de vérifier l'état des connaissances grammaticales de l'élève et le degré d'avancement de ses lectures. „ Et à la page 180: " la grammaire latine doit s'apprendre par la version (*disons lecture*), le thème n'est qu'un moyen de vérification. „ Cf. Note 15.

En résumé :

1. Lecture du premier livre de César selon la méthode Hale et exercices oraux.

Résultats : a. bonne méthode de lecture; b. gymnastique intellectuelle; c. répétition pratique de la grammaire.

Cinquième. Continuation de la lecture de César en appliquant les mêmes principes.

II. CLASSES LITTÉRAIRES.

En entrant en quatrième l'élève connaîtra à fond les principes fondamentaux de la langue et il en sera arrivé à les voir appliqués sans plus en avoir conscience. C'est à cela qu'il faut précisément arriver. La conférence de Prusse de 1885, cf. Killmann p. 166, disait fort bien : *Die Grammatik muss so fest im Geiste haften, wie das A B C, von dem man fortwährend sicheren Gebrauch macht, ohne sich dessen in jedem Augenblicke bewusst zu werden.* A partir de la quatrième on abordera l'étude de la littérature par la lecture des grands écrivains. Déterminer le canon des auteurs à lire dans chaque classe m'entraînerait trop loin et je n'ai d'ailleurs pas assez étudié cette question pour en parler avec compétence. On trouverait beaucoup de bonnes choses dans le brochure de Curt von Oppen : *Die Wahl der Lektüre im altsprachlichen Unterricht an Gymnasien*. Son canon est exclusivement classique, ce qui me paraît une exagération.

Grec.

I. CLASSES PRÉPARATOIRES.

Cinquième. On procédera comme on a procédé pour le latin en septième. La grammaire de Thomas et Roersch, expurgée à l'aide de Fritzsche pour la lexicographie et de Joost pour la syntaxe, servira de base au cours. Les exercices se feront à l'aide des mots fournis par le 1^{er} livre de l'Anabase.

Quatrième. Application des connaissances acquises à la lecture du premier livre de l'Anabase, selon la méthode Hale. On ira plus vite que dans le cours de latin en sixième, parce que les élèves seront déjà familiarisés avec la méthode.

II. CLASSES LITTÉRAIRES.

Étude de la littérature pour la lecture des grands écrivains. Même observation que plus haut pour le cours de latin.

OBSERVATION.

Une remarque *essentielle* pour terminer. Un des grands

défauts de notre enseignement des langues anciennes c'est le *manque de suite* dans les études par suite de changement annuel des professeurs. Dans le dernier numéro de la *Revue de l'Instruction publique* (1892, p. 322). M. Waltzing attirait encore l'attention sur ce point. Il y a longtemps que ce mal a été signalé; cf. Baguet, p. 35. Or, si les études étaient organisées comme je viens de l'écrire, il serait d'*absolue nécessité* que les cours de latin en 7, 6, 5^{mes} et ceux de grec en cinquième et en quatrième, c'est-à-dire dans les cours préparatoires, fussent confiés chacun aux mains d'un seul professeur; cf. p. 401 la fin de la lettre de M. Goodell. Rien là ne peut être livré au caprice, tout doit être enchaîné. Dans les classes littéraires, le préfet des études pourrait facilement obtenir l'enchaînement voulu. Actuellement sept professeurs se partagent les sept classes, chacun enseignant les trois langues. Voici comment je répartirais ces sept professeurs :

<i>Latin.</i>	<i>Grec.</i>	<i>Français.</i>
7 { 1 prof.		7 {
6 { 18 heures		6 { 1 prof.
5 {	5 { 1 prof.	5 { 19 heures
4 {	4 { 18 heures	4 {
3	3 { 1 prof. 12 heur.	3 { (4 heur. au lieu de 3).
2	2 { 1 prof. 12 heur.	2 { 1 prof.
1	1 { 1 prof. 12 heur.	1 { 12 heures

Ainsi, sans augmenter le nombre de professeurs j'obtiendrais un triple résultat :

1° Dans les classes préparatoires chaque enseignement serait donné par un même professeur, d'où unité parfaite;

2° Les cours de français seraient attribués à des professeurs spéciaux. Mieux on connaît, mieux on enseigne; il est difficile de connaître à fond trois langues et trois littératures;

3° Dans les classes supérieures les professeurs resteraient chargés des cours de latin et de grec, mais, ayant moins d'heures de leçon, ils pourraient étudier davantage eux-mêmes. Un enseignement littéraire tel que je l'entends, s'étendant

sur tout le domaine de la littérature, suppose des lectures étendues. Avant de décider quels passages de Lucain pourraient utilement être lus en classe, le professeur devra lire lui-même *tout* Lucain.

Le professeur des classes préparatoires aura un plus grand nombre d'heures de cours que ses collègues des classes littéraires, mais une fois son cours fait, il ne pourra plus y faire de grands changements, puisque je suppose qu'il est conçu d'après des données certaines. Le besoin à domicile sera donc moindre.

J. KEELHOFF.

COMPTES RENDUS

G. VON BELOW : **Der Ursprung der deutschen Stadtverfassung**, in-8°, XV-147 pages. Düsseldorf, 1892.

La question de l'origine des constitutions urbaines passionne décidément le monde des historiens d'Allemagne. Après les nombreux travaux fournis par les Arnold, les Nitzsch, les von Maurer, les Heusler, on a vu éclore toutes sortes de théories, se rattachant plus ou moins à leurs devancières, mais aussitôt battues en brèche par d'autres encore et laissant ainsi non-résolu le difficile problème de la formation des institutions urbaines. Il y a quelques années la discussion paraissait cependant être circonscrite en un certain nombre de points, lorsque les recherches de Schulte ¹ et la remarquable étude de R. Sohm ² sont venues renverser les opinions émises jusqu'alors, et ont, en quelque sorte, imprimé une direction nouvelle aux investigations des historiens. L'ouvrage de Sohm a été l'objet d'un certain nombre de critiques, mais il a attiré l'attention sur plusieurs éléments de la constitution des villes au moyen âge, dont il faudra désormais tenir compte.

M. von Below, l'auteur d'un livre intitulé : *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde* (Düsseldorf, 1889), où il reprenait en partie la doctrine de von Maurer, s'est cru obligé de défendre sa théorie contre celle de l'éminent professeur de l'Université de Leipzig. Il vient de publier un travail très intéressant, dans lequel il formule les objections qu'il croit pouvoir faire, et expose quelques combinaisons nouvelles.

Avant d'examiner ce livre, il est nécessaire de résumer en quelques mots l'opinion de M. von Below sur l'origine des

¹ A. Schulte, *Ueber Reichenauer Städtegründungen im 10. und 11. Jahrhundert, mit einem ungedruckten Stadtrecht von 1100* (*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1890, pp. 137 et ss.).

² R. Sohm, *Die Entstehung des deutschen Städtewesens*, Leipzig, 1890. — V. le compte rendu de ce livre dans la *Revue de l'Instruction publique*, Janvier 1891.

constitutions urbaines : La ville, selon M. von Below, dérive de la commune rurale (*Landgemeinde*). La commune rurale, tout en présentant avant tout un caractère économique, possède une juridiction, qui procède du droit de réglementation des poids et mesures. Le chef de cette commune est le *Bauermeister*, qui est à la fois juge et administrateur. A l'origine, il n'est pas aidé d'un conseil; seulement, pour les affaires importantes, il réunit tous les membres de la *Bauerschaft*. Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle, lorsque la population de la commune est devenue trop considérable, qu'on voit apparaître, à côté du chef de la commune, un conseil composé de jurés.

Le conseil n'est revêtu, au début, que de fonctions administratives et de la juridiction des poids et mesures, c'est-à-dire qu'il possède l'ancienne compétence de l'assemblée de la commune rurale. Il s'arroge dans la suite des attributions judiciaires plus étendues, mais tous ses pouvoirs procèdent en définitive de son droit primitif de réglementation des poids et mesures.

En somme donc, à l'ancienne assemblée de la commune rurale s'est substitué le conseil. L'ancien chef de la commune rurale est, à son tour, remplacé par le Bourgmestre. Ces deux organes de la commune urbaine ne dérivent pas directement de ceux de la commune rurale, mais il existe, d'après M. von Below, une corrélation intime entre les *pouvoirs* des premiers et des seconds. C'est en ce sens que l'on peut dire que la commune urbaine n'est que le développement de la commune rurale.

M. von Below a conservé dans sa nouvelle étude la même manière de voir sur l'origine des constitutions des villes. Son travail se caractérise par une grande clarté d'exposition, par la largeur de ses vues synthétiques et par la hardiesse des généralisations. Mais, basé en partie sur des hypothèses, il manque peut-être un peu de solidité et semble avoir été fait à la hâte. A plusieurs reprises M. von Below oublie, dirait-on, d'étayer sa théorie de preuves suffisantes; en tout cas, il néglige de développer le point capital de celle-ci, notamment l'origine et le caractère du droit de réglementation des poids et mesures, dont il fait la compétence primitive du conseil urbain et qui est, selon lui, le véritable trait d'union entre la

commune rurale et la commune urbaine. L'argumentation de l'auteur, tendant à montrer que ce droit n'est pas d'origine régaliennne mais communale, paraît assez faible. Abandonnant une interprétation d'un passage du *Sachsenspiegel*, combattue par Sohm, qu'il avait apportée à l'appui de sa thèse, il signale un certain nombre de documents des derniers siècles du moyen âge et du commencement des temps modernes, qui tous attribuent la réglementation des poids et mesures à la commune ou au seigneur de la commune (*Gemeindeherr*). Il est permis, dit M. von Below, d' " antidater " les faits rapportés dans ces documents, parce que (p. 61) :

1° il n'existe pas de textes plus anciens sur la " compétence " des communes rurales;

2° cette compétence de la commune en ce qui concerne les poids et mesures est en harmonie avec la situation antérieure, dont il s'agit;

3° il est impossible que cette compétence soit une compétence *nouvelle* du conseil urbain; l'Etat qui cherchait à centraliser les pouvoirs, n'avait pu entamer l'autonomie de la commune en cette matière, autonomie qui apparaît partout à la fin du moyen âge et dans les siècles suivants. C'est donc une compétence ancienne, qui a toujours appartenu à la commune.

La première raison fournie par l'auteur pour lui permettre de reporter des situations relativement récentes à des époques plus anciennes, n'est pas plausible. Il est permis, certes, de se servir des textes en question, mais seulement pour l'époque à laquelle ils ont été écrits. — On ne voit pas bien, d'ailleurs, comment ce droit de réglementation des poids et mesures, appartenant à la commune, cadrerait si bien avec les institutions antérieures. M. von Below montre dans quelles conditions il aurait le droit d'antidater; il pose le *thema probandum*, mais il néglige de résoudre la question. — Enfin le fait que cette réglementation n'était pas encore aux mains de l'Etat au commencement des temps modernes ne prouve pas qu'elle a été de tout temps en possession de la commune. M. von Below indique lui-même à plusieurs reprises dans son travail comment l'autonomie de la commune a été souvent subordonnée, au moyen âge, au seigneur de celle-ci : le *Gemeindeherr*. Or,

ce *Gemeindeherr* se confond dans la plupart des cas avec le seigneur territorial (*Landesherr*), qui exerce le pouvoir public. Il devient dès lors très difficile, sinon impossible, — M. von Below en convient lui-même, — de distinguer l'origine des diverses attributions qui appartiennent à cette même personne ¹.

Si l'on est obligé de faire des réserves sur les idées émises par l'auteur au sujet de l'origine des institutions urbaines, on ne peut méconnaître la grande valeur de la partie critique de son travail, lorsqu'il montre les côtés faibles de la doctrine de Sohm. Il fait très bien ressortir comment, à côté du marché, d'autres facteurs ont exercé leur influence sur la formation des villes. Plusieurs caractères distinctifs des villes au moyen âge ne proviennent pas du droit du marché. Ainsi, par exemple, le privilège des bourgeois en matière d'impôt, celui de posséder et de construire des fortifications, celui de l'*Allmende*, tous les privilèges communaux ne s'expliquent pas par le seul fait que la ville est le siège d'un marché annuel ou hebdomadaire.

Je sortirais du cadre d'un compte rendu si j'examinais en détail les objections fournies par M. von Below au sujet de la théorie de Sohm. Plusieurs ne sont d'ailleurs que la reproduction de celles qui ont été formulées auparavant par d'autres savants, tels que MM. Kaufmann et Kuntze ².

Le grand mérite de M. von Below est d'avoir insisté sur l'importance des petites villes. Les plus anciennes d'entre elles méritent, à coup sûr, d'être étudiées au même titre que les cités les plus considérables du moyen âge; elles peuvent même apporter de précieux détails pour l'histoire de l'origine et de la formation des constitutions urbaines en général.

H. VANDER LINDEN.

¹ P. 65 : " Es ist dann schwer oder gar nicht zu erkennen, ob der Stadtherr seine einzelnen Funktionen in seiner Eigenschaft als Landesherr oder als Gemeindeherr wahrnimmt. „ — M. von Below ne fournit que *trois* exemples de villes où le *Gemeindeherr* est distinct du *Landesherr*.

² G. Kaufmann, *Zur Entstehung des Städtewesens* (Progr. Münster, 1891). Kuntze, *Die deutschen Städtegründungen oder Römerstädte und deutsche Städte im Mittelalter*, Leipzig, 1891.

Flaminius Nencini. *De Terentio eiusque fontibus.* Turin-Palermes, C. CLAUSEN, 1891, 172 pages in-12.

M. Nencini a été bien inspiré dans le choix de son sujet. Comment Térence a-t-il imité ses modèles grecs ? Dans quelle mesure s'en est-il écarté, et pourquoi ? Jusqu'à quel point est-il possible de retrouver les œuvres de la Comédie Nouvelle sous les remaniements que leur a fait subir le "demi-Ménandre" ? Ces questions comptent assurément parmi les plus intéressantes de l'histoire littéraire.

L'auteur n'a pas été moins heureux dans sa manière de les traiter. Il a eu le mérite, très sérieux à mon avis, de les prendre dans leur ensemble, ce qui l'a mis à même de porter sur l'art de Térence un jugement plus sûr et plus éclairé. Avant lui, on s'était borné soit à exposer des vues générales et superficielles, soit à approfondir certains points de détail. Une étude complète, à la fois ample et minutieuse, faisait défaut. Nous la possédons maintenant, et l'on peut dire que M. N. a laissé peu de chose à glaner à ceux qui viendront après lui.

Les *Prolegomena* se divisent en deux paragraphes.

Le premier traite de la *contaminatio*. L'explication que M. N. donne du sens attaché par Térence au mot *contaminare* dans le prologue de l'*Andrienne* (v. 16) et dans celui de l'*Heautontimorumenos* (v. 17) me paraît plus exacte et plus précise que celles qu'on avait proposées auparavant. Mais je doute que le savant italien soit dans le vrai lorsqu'il rapporte les deux vers du prologue de l'*Heautontimorumenos* (17-18) :

MULTAS contaminasse Graecas dum facit
PAUCAS Latinas,

à la seule *Andrienne*, dans laquelle Térence n'a mêlé que deux comédies grecques, l'*Andrienne* et la *Périnthienne* (M. N. ajoute l'*Eunuque* de Ménandre à cause d'une citation de Donat). Je préfère de beaucoup supposer avec M. Fabia, dans son étude très consciencieuse et très solide sur les prologues de Térence¹, qu'à la date où fut joué l'*Heautonti-*

¹ Paris, 1888, p. 47-48. — M. N. ne semble pas avoir connu cet ouvrage.

morumenos, Térence avait déjà fait représenter l'*Eunuque*, et que ses ennemis faisaient allusion aussi bien à cette dernière pièce qu'à l'*Andrienne*.

Dans le second paragraphe, M. N. s'occupe du nombre des acteurs dans la Comédie grecque et dans la Comédie latine. Ce qu'on peut savoir à cet égard jette-t-il quelque lumière sur les rapports des pièces de Térence avec leurs originaux? M. N. prouve que non.

Après ces considérations générales, l'auteur examine de près chaque pièce de Térence.

L'*Andrienne*. — On connaît l'anecdote de la réception de Térence, timide débutant, par le vieux poète Cécilius. D'après une citation de Nonius Marcellus, Cécilius lui-même avait composé une *Andrienne*. Ceci a été révoqué en doute par les savants. M. N. essaie de démontrer que Térence avait repris le sujet traité déjà par Cécilius et que les deux *Andriennes* étaient imitées, l'une et l'autre, de la même pièce de Ménandre. Son argumentation ne m'a point convaincu. Est-il vraisemblable que Cécilius eût accueilli si favorablement un jeune rival qui allait avec tant de sans-gêne sur ses brisées? Si l'on donne raison à M. N., on doit considérer l'anecdote contée par Suétone comme apocryphe; or, c'est là une conclusion devant laquelle reculera un critique prudent. M. N. trouve très naturel que Térence, à ses débuts, ait mieux aimé suivre les traces d'un poète expérimenté comme Cécilius que de se confier à ses propres forces en abordant un sujet qui n'avait point encore été adapté à la scène latine. Mais il se contredit lui-même un peu plus loin (p. 34), lorsqu'il nous dit que Térence, dans son audace juvénile, n'a pas hésité à enrichir l'*Andrienne* de scènes de son invention, à y introduire de son chef les rôles de Charinus et de Byrria. On n'est pas à la fois si timide et si audacieux ¹.

En revanche, M. N. montre fort bien que la première scène

¹. Je pense que M. N. se trompe en expliquant *de integro* (Andr. prol. v. 26) par *de re nondum tacta*, c.-à-d. *ex integris Graecis*. *De integro* = *denuo* et ne fait pas double emploi avec *posthac* : *posthac* se rapporte au temps; *de integro* indique la répétition de l'action.

de l'*Andrienne* n'avait que certaines parties communes avec celle de la *Périnthienne*, qui était plus développée.

Il estime avec Spengel qu'à part la première scène, Térence n'a rien ou presque rien emprunté à la *Périnthienne*, et que les rôles de Charinus et de Byrria ont été ajoutés par lui.

L'*Hécyre*. — M. N. prétend que l'original de l'*Hécyre* était une comédie de Ménandre, et non d'Apollodore, comme on le croit généralement sur l'autorité de Donat, et il nie que la pièce latine soit le résultat d'une *contaminatio*.

L'*Heautontimorumenos*. — J'approuve entièrement l'interprétation que M. N. donne de ces vers du prologue de l'*Heautontimorumenos* (4-6), qui ont suscité tant de controverses :

*Ex integra Graeca integram comoediam
Hodie sum acturus Heauton timorumenon,
Duplex quae ex argumento facta est simplici.*

L'*integra*, dit-il, est pris successivement dans deux sens : *integra Graeca* est une pièce grecque qui n'a pas encore été imitée en latin; *integram comoediam*, une comédie (latine) nouvelle, qui n'a pas encore été jouée. Quant à l'expression *duplex* (*comoedia*), M. N. adopte avec raison l'explication de Faërnus : " Duo adulescentes in hac comoedia introducti cum sua uterque amica, patro, servo, duplex argumentum faciunt atque ita duplicem comoediam, ut sunt omnes Terentianae, excepta Hecyra. „ Maintenant quel est le sens exact du vers tout entier, qui a paru suspect à quelques critiques? M. N. suppose avec beaucoup de vraisemblance que la partie de la pièce qui concerne les amours de Clitophon, notamment le dénouement, tenait beaucoup moins de place dans Ménandre; que Térence l'a développée, et qu'il a mis en action ce que le poète grec s'était contenté de mettre en récit : ainsi la fable, plus simple, de Ménandre est devenue une *duplex comoedia*.

L'*Eunuque*. — Le " vieux poète malveillant „, Luscius Lanuvinus, avait reproché à Térence d'avoir, dans son *Eunuque*, pillé ses devanciers :

*Exclamat furem, non poëtam, fabulam
Dedisse et nil dedisse verborum tamen :
Colacem esse Naevi et Plauti, veterem fabulam;
Parasiti personam inde ablatam et militis.*

(Eun. prol. v. 23-26).

Le vers : *Colacem esse Naevi et Plauti, veterem fabulam*, présente de graves difficultés. Ritschl (*Parerga*, p. 99 et suivv.) a discuté tout ce passage avec cette rigueur de méthode qui le place au premier rang parmi les philologues; il croit, comme l'avait conjecturé Grauert, que Plaute avait remanié et remis à la scène le *Colax* de Névius. M. N. ne partage pas cette opinion. Il lit, avec Bothe et Loman : *Colacem esse Naevi AUT Plauti, veterem fabulam*. D'après lui, il n'y avait donc qu'un seul *Colax*, dont la paternité était incertaine, que les uns attribuaient à Névius, les autres à Plaute. Pour ma part, je m'en tiendrais à l'explication de Ritschl¹.

En intercalant dans l'*Eunuque* le rôle du soldat fanfaron et celui du parasite, Térence a été amené nécessairement à changer en plusieurs points la donnée première de la pièce. Pour d'autres détails encore, il s'est écarté de son modèle. M. N. fait de tous ces changements l'objet d'un examen approfondi.

Phormion. — Le *Phormion* de Térence est imité de l'*Ἐπιδιχαζόμενος* d'Apollodore. Térence ne paraît pas y avoir mêlé des scènes ou des personnages empruntés à une autre comédie grecque. Mais il a modifié l'original en l'accommodant au goût du public romain, qui aurait difficilement compris certains traits de mœurs, certaines allusions à des institutions et à des usages purement athéniens. M. N. signale avec soin toutes ces modifications. Que Térence ait en outre, comme le veut M. N., accentué chez *Phormion* le caractère de parasite, c'est possible, mais il serait difficile de rien affirmer à cet égard.

¹ De quel droit, dit M. N., aurait-on reproché à Térence de reproduire quelques scènes d'une ancienne comédie, si Plaute lui-même avait donné l'exemple en remaniant le *Colax* de son prédécesseur? Fischer (*De Terentio priorum comicorum imprimis Plauti sectatore*, p. 6, Halle, 1875) a répondu à cet argument : les adversaires de Térence ne l'avaient-ils pas blâmé d'avoir « contaminé » des pièces grecques, alors que Névius, Plaute et Ennius avaient usé du même procédé, ce qu'ils ne pouvaient ignorer? Les idées sur l'art et sur la propriété littéraire avaient sans doute changé. — Autre objection : si le *Colax* de Névius avait été remanié par Plaute, il n'aurait point porté le nom des deux poètes, mais seulement celui du dernier. Mais Luscius Lanuvinus n'a-t-il point rappelé le nom de Névius pour faire ressortir l'expression *veterem fabulam*?

Les *Adelphes*. — Pour " corser ", l'intrigue que lui fournissaient les *Adelphes* de Ménandre, ou plutôt pour animer la scène, Térence a inséré dans son œuvre un incident tiré des *Apothnescontes* de Diphile. M. N., d'accord avec Teuffel, rapporte cet emprunt aux deux premières scènes du deuxième acte. — Varron, nous dit Suétone, mettait le commencement de la pièce latine au-dessus de celui de la comédie de Ménandre. M. N. pense qu'il y avait des différences assez considérables entre l'un et l'autre. Il croit découvrir d'autres remaniements importants dans le reste des *Adelphes*.

Dans l'étude qu'il consacre à chaque pièce, M. N. rapproche du texte de Térence tous les fragments, certains ou supposés, des originaux grecs, et il cherche à démêler la marche de l'action, les circonstances de l'intrigue, la distribution des rôles, le caractère des personnages, dans les comédies de Ménandre et d'Apollodore que Térence a imitées. Ce travail délicat comporte naturellement beaucoup d'hypothèses. Celles qu'émet M. N. sont presque toujours ingénieuses, souvent plausibles. Pour ne pas allonger outre mesure ce compte-rendu, je m'abstiendrai de les discuter. Je noterai seulement que M. N. a réussi à expliquer ou à corriger quelques passages de Ménandre et de Donat. Il convient de citer comme particulièrement heureuse sa conjecture sur un fragment de la *Périnthienne* (p. 49) : *Οὐδ' ἀστός εἰμι σὺν θεοῖς ὑπόξυλος*, au lieu de : *Οὐδ' αὐτός εἰμι σὺν θεοῖς ὑπόξυλος*.

Il est temps d'en venir aux conclusions que M. N. a dégagées de ses patientes recherches.

Térence a imité librement ses modèles. Sans parler des menus détails, il a évité tout ce qui pouvait choquer le public romain ou lui paraître obscur; mais il n'affiche pas, comme Plaute, un superbe mépris pour la couleur locale, et se garde de transporter à Athènes les institutions et les coutumes de Rome ¹.

¹ Il y a bien par-ci par-là des expressions qui détonnent. M. N. (p. 150-151) en donne une liste qui pourrait être augmentée; v. p. ex. Andr. 83 : *habet*; Eun. 319 : *vel vi vel clam vel precario*; Phorm. 964 : *gladiatorio animo*.

En ce qui concerne la composition, Térence s'est appliqué :

1° à rendre les intrigues plus complexes en y mêlant des incidents et des personnages empruntés à d'autres comédies que celle qui lui servait de modèle, ou inventés par lui;

2° à donner plus de vivacité à l'action en substituant des dialogues aux longs monologues, en mettant en scène ce qui, dans l'original, était en récit;

3° à presser le dénouement, en supprimant tout ce qui lui paraissait inutile ¹.

Ces modifications au plan du modèle exigeaient un travail de rajustement où l'art de Térence a pu se donner carrière. Il résulte clairement du livre de M. N. que la part d'invention et d'initiative du poète latin est plus grande qu'on ne se l'imagine communément.

Une connaissance parfaite du sujet et une subtilité tout italienne dans la discussion caractérisent l'ouvrage que nous venons d'analyser. Il est écrit dans un latin d'une aisance et d'une clarté remarquables ². L'exécution typographique est fort élégante ³.

PAUL THOMAS.

¹ M. N. (p. 158) a mal compris la note de Donat sur le v. 81 des *Adelphes* : si Déméa ne rend pas à Micion son salut, c'est qu'il est en colère et que d'ailleurs ce procédé est en harmonie avec sa rudesse naturelle. — L'auteur a omis dans ses conclusions une remarque qu'il avait faite deux fois (p. 68 et p. 105) dans le cours de son étude, savoir que Térence a soin de " faire un sort „, dans le dénouement, à tous les personnages, même épisodiques, qu'il introduit dans ses comédies.

² J'ai relevé toutefois des italianismes et des impropriétés d'expression, p. ex., p. 42, *nubere* employé en parlant d'un homme.

³ Il y a malheureusement des fautes d'impression assez fâcheuses : p. 77, *coniendo* (*contendo*); p. 79, *Calace* (*Colace*); p. 90, *sedicim* (*sedecim*); p. 105, *sultitia* (*stultitia*); p. 130, *Verronem* (*Varronem*); p. 137, *bonoquo* (*bonoque*); p. 138, *Gaetae* (*Getae*); p. 158, *Don. ad And.* (*Don. ad Ad.*), etc. — P. 98, M. N. a écrit par inadvertance *a Menandro* pour *a Terentio* (du moins, je le suppose), et p. 106, *vocat* pour *nominant* (de même, note 2, *vocat* pour *nominat*).

FIRMIN BRABANT, S. J., *Histoire du Moyen Age* (nouvelle édition, revue avec soin). Namur, 1892. XII-332 pp.

Fidèle au plan qu'il a suivi dans son *Histoire de Belgique*¹, le Père Brabant s'est borné strictement à nous faire l'histoire des pays de *notre* moyen âge, c'est-à-dire de la société féodale, chrétienne et germanique qui s'est greffée sur la société romaine dans l'empire d'Occident. La France et l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, voilà les seules régions dont le Père Brabant s'occupe et ici encore, comme dans son *Histoire de Belgique*, il fait une part également large à l'exposé des institutions médiévales et aux événements, sans se perdre dans le détail de ceux-ci.

L'empire d'Orient et l'Espagne musulmane sont sacrifiés au même titre que les peuples Scandinaves et Slaves (ce en quoi l'auteur a raison) et que les Arabes et les Turcs (ce en quoi il est peut-être un peu trop exclusif). Les Croisades d'Orient seules trouvent grâce devant lui; les Croisades d'Occident nous sont-elles bien entièrement étrangères? Nous aurions bien aimé lire dans la préface de l'auteur un petit exposé de son plan, de son utilité et de sa légitimité.

Sortant des ornières par trop battues, le Père Brabant fait preuve et d'originalité et d'érudition. Il n'étale pas cette dernière dans une longue bibliographie, mais elle perce peut-être un peu trop en certains endroits, comme dans l'exposé de la question des *fausses décrétales* (p. 98). C'est là un sujet qu'il me semble même totalement inutile d'aborder dans un manuel d'histoire, et je considère le livre du P. Brabant comme tel, puisqu'il a été adopté par le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

Que l'on me permette encore quelques remarques. Au chapitre des communes, l'auteur ne consacre que huit lignes à " l'avènement politique des métiers " (p. 180). Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons au siège de Calais, que le P. Brabant se plaît à nous raconter (pp. 221-222), est une fable, tout autant que l'histoire de

¹ Voir *Revue de l'Instruction publique*, 1892, p. 275.

Guillaume Tell. Sur ce dernier point nous sommes d'accord (p. 276).

A la page 254 nous trouvons une note curieuse. Hors de tout propos d'ailleurs, on y lit : " Beaucoup d'auteurs modernes attribuent à Alexandre III et au 3^e concile de Latran un décret déclarant qu'un chrétien ne peut être esclave. Pour être exact, il faudrait ajouter : d'un juif ou d'un mahométan. Un chapitre de ce concile défend d'ordonner un esclave, ce qui prouve bien que l'esclavage ne fut pas aboli „. Non seulement ce texte, mais cent autres nous prouvent que l'esclavage perdura et encore longtemps après 1179. Mais ce qui est intéressant et ce que l'auteur oublie d'ajouter, c'est que dans les décrets de ce même concile on peut lire à propos des hérétiques : " Confiscenturque eorum bona, et liberum sit principibus hujusmodi homines *subjicere servituti* „. (Mansi, XXII, 231-233, c. XXVII).

Ce qui frappe beaucoup dans le livre du P. Brabant, c'est que, tout en déclarant dans sa préface que la féodalité et le règne de l'Église sont les deux pivots de l'histoire du moyen âge, il fait à cette dernière une si maigre place à partir de Boniface VIII.

Il nous conduit pourtant jusqu'à la fin de la guerre de Cent ans, mais alors pourquoi nous priver du récit de la Captivité de Babylone et du Schisme d'Occident et laisser dans l'oubli Rienzi et Huss, Wicleff et Gerson? Plusieurs de ces sujets ne sont pas même effleurés.

L'auteur fait suivre son travail d'une liste chronologique des souverains qui ont régné dans les principaux états de l'Europe au moyen âge. PP. 370-331, il nous donne les " rois et empereurs d'Allemagne „. Pourquoi ne pas indiquer à côté du nom de chaque personnage s'il a porté le second titre. C'est un détail qui a une grande importance et qui est, malheureusement, toujours négligé.

Le livre du P. Brabant est orné de six cartes, claires et exactes. En comparant les cartes n^{os} 4 et 5 on est toutefois surpris de voir sur l'une l'Escaut tout entier former la limite entre la France et la Lotharingie, tandis que l'autre nous présente le soi-disant canal d'Otton comme limite depuis Gand jusqu'à la mer.

Pour nous résumer, nous pouvons déclarer que, même après l'excellent ouvrage de Bémont et Monod, nous sommes heureux de posséder le travail plus concis et moins exclusivement français du P. Brabant. Les bons manuels dans notre pays sont rares et tous les efforts tentés dans le but de les rendre meilleurs doivent être encouragés.

JULES FREDERICHs.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 28 septembre 1892, M. Gantrelle (Joseph), professeur émérite dans la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours de latin compris dans les matières du doctorat en philosophie et lettres.

Par arrêté royal de la même date, M. Donny (F.-L.-M.), professeur émérite dans la faculté des sciences de l'Université de Gand, est déchargé, sur sa demande, des cours de chimie industrielle et de chimie analytique.

Par arrêté royal du 3 octobre 1892, M. Depermentier (Léon), ingénieur de 1^{re} classe des ponts et chaussées, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences de l'Université de Gand, est chargé de faire, à l'école spéciale du génie civil annexée à cette université, le cours de stabilité des constructions.

Par arrêté royal de la même date, M. Boulvin (Jules), ingénieur du service des constructions maritimes, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences de l'université susdite, est chargé de faire, à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures, le cours de construction des machines (anciennement technologie du constructeur-mécanicien).

Par arrêté royal de la même date, M. Mansion (Paul), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'Université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours d'algèbre supérieure.

Il est chargé de faire, dans cette faculté et à l'école préparatoire du génie civil, le cours d'éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés.

Par arrêté royal de la même date, M. Servais (Clément), professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université susdite, est chargé de faire, dans cette faculté et à l'école préparatoire du génie civil, le cours d'algèbre supérieure, en remplacement de M. le professeur Mansion.

Par arrêtés royaux de la même date, le cours de technologie des professions élémentaires à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures annexée à l'Université de Gand est placé dans les attributions de MM. Bréda (Louis), chargé de cours à l'école spéciale du génie civil, et Foulon (Victor), répétiteur à la même école.

Par arrêté royal du 24 octobre 1892, M. Eeman (E.-W.), professeur extraordinaire à la faculté de médecine, de l'université de Gand, est promu à l'ordinariat.

Par arrêté royal du 9 novembre 1892, M. Hulin (Georges), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est promu au rang de professeur ordinaire.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTIONS. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux du 12 novembre 1892, sont nommés :

Au grade de commandeur : M. H. Wagener, administrateur-inspecteur et professeur émérite à l'université de Gand.

Au grade d'officier : MM. F. Plateau, A.-F. Renard, G. Van Cauwenberghe et P. Van Wetter, professeurs ordinaires à l'université de Gand.

Au grade de chevalier : MM. A. Motte, V. De Brabandere, R. De Ridder et P. Thomas, professeurs ordinaires à l'université de Gand; A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, secrétaire de l'administrateur-inspecteur de l'université de Gand.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 26 septembre-3 octobre 1892. — Asensio : Christophe Colomb (B. A. V.). — Mustard : Les étymologies de Servius (V. H.). — Berthier : La porte de Sainte-Sabine (Georges Goyau). — Funck-Hemmer : Histoire de l'Eglise II. (L.). — Voretzsch : La légende d'Ogier (A. J.). — Crescini : Etudes romanes (Ernest Muret). — Virey : L'architecture dans le diocèse de Macon (M. Prou). — Mirbt : L'élection de Grégoire VII (Ch. Pfister). — Flamini : Francesco Galeota (Charles Dejob). — Malbez : Journal de la campagne de 1743, p. Du Teil (T. de L.). — Marchot : Le patois du Luxembourg central; Une demande en mariage (E. Bourciez).

Du 10 octobre. — Sylvain Lévi : Le théâtre indien (A. Barth). — Buck : Le vocalisme osque (V. Henry). — Mommsen-Girard : Le droit public romain, II (R. Cagnat). — Marquardt-Henry : La vie privée des Romains. (R. Cagnat). — May et Becker : Droit privé de Rome (R. Cagnat). — Buedinger : Don Carlos (H. Léonardon). — Pélissier : Les amis d'Holstenius (T. de L.). — Thureau-Dangin : Histoire de la Monarchie de Juillet, VI et VII (Albert Sorel). — R. Alexandre : Le Musée de la conversation (V.). — Gwinner : Le Faust de Goethe (Ernest Lichtenberger). — L'anarchie française (S. R.).

Du 17 octobre. — Williams : Les noms de lieu français d'origine celtique (H. d'Arbois de Jubainville). — La petite Catéchèse de Saint Théodore, p. Auvray et Tougard (C. E. Ruelle). — Plaute : Persa, p. Schoell (Paul Lejay). — P. Fabre : Le Liber censuum de l'église romaine (M. Prou). — Hoefet : France dans la chanson de Roland (E. Bourciez). — Wallenskoeld : Conon de Béthune (A. Jeanroy). — Binet : Le style de la lyrique courtoise (A. Jeanroy). — G. Weill : Les théories sur le pouvoir royal; Postel (Jean Mariéjol). — Tivaroni : L'Italie du nord sous la domination autrichienne. — Obsèques d'Ernest Renan (Charles Dejob).

Du 24 octobre. — Wordsworth : La Vulgate latine (Paul Lejay). — Hatch et Redpath : La concordance du texte grec des Septante (Paul Lejay). — Séailles : Léonard de Vinci (Salomon Reinach). — Schefer : L'État de la Perse, par le P. Raphael du Mans (Ch. J.). — Stiefel : Les sources italiennes de Rotrou (Charles Dejob). — Vianey : Deux sources inconnues de Rotrou (Charles Dejob). — Rabaud : Sirven (R.). — Hyde de Neuville : Mémoires, III (F. D. G.). — Courajod et Marcou : Musée de sculpture comparée (H. de Cuizon). — Duplessis : Les Audran (H. de Cuizon). — Bouchot : Les Clouet (H. de Cuizon). — Valabrègue : Abraham Bosse (H. de Cuizon). — E. Michel : Les Brueghel (H. de Cuizon). —

Beraldi et Lhomme : Raffet (H. de Cuizon). — Gerspach : Les Gobelins H. de Guizon). — Biadego : La Bibliothèque de Vérone (Charles Dejob).

Du 31 octobre. — Sjostrand : L'infinifutur latin (E. T.). — Kronenberg : Apulée (E. T.). — Alex. Bertrand : La Gaule avant les Gaulois (H. d'Arbois de Jubainville). — Muellenhoff : L'Antiquité allemande, III (H. d'Arbois de Jubainville). — Andresen : Un poème à la Vierge (A. Jeanroy). — Garriçon : Paul de Viau (T. de L.). — Duc de Broglie : La paix d'Aix-la-Chapelle (Albert Sorel).

Du 7 novembre — Blass, Isocrate et Isée (H. W.). — Naetebus, La strophe dans les œuvres non lyriques de l'ancien français (E. Bourciez). — F. Buisson, Castellion (R.). — Schulte, Louis de Bade (A. Chuquet). — Herder, V et VII, p. Suphan (Ch. J.). — Frantz Funck-Brentano, La question ouvrière sous l'ancien régime (A. Ch.). — Lecestre, Catalogue des procès-verbaux des conseils généraux (F.-A. Aulard). — Omont, Le glossaire grec de Du Cange (T. de L.).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1872. Calvary.

Sommaire du 26 März. — Rezensionen und Anzeigen : F. Dümmler, Prolegomena zu Platons Staat und der Platonischen und Aristotelischen Staatslehre (Wendland). — J. J. Hartman, *Analecta Xenophontea nova* (E. Weissenborn). — Aristotelis qui fertur liber *Ἀθηναίων πολιτεία*, ed. H. van Herwerden et J. van Leeuwen (B. Keil). — C. Haupt, Liviuskommentar (Fügner). — Corneli Taciti annalium ab excessu divi Augusti libri ed. H. Furneaux (K. Niemeyer). — Theodosius de situ terrae sanctae, rec. J. Pomjalowsky (L. Mueller). — A. Jeanroy et A. Puech, Histoire de la littérature latine (Bender). — Stoffel, Guerre de César et d'Arioviste et premières opérations de César en l'an 702 (R. Schneider). — Th. Reinach, Le calendrier des Grecs de Babylonie et les origines du calendrier juif (H. Winkler). — A. Engelmann, Der Civilprozess (M. Voigt). — P. Cuche, *La legis actio sacramenti in rem* (M. Voigt). — E. Gigas, Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle 1670—1706 (X.).

28. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : A. Ludwich, Aristarchs Homerische Textkritik (P. Egenolff). — Horaz' Satiren und Episteln ed. L. Müller (H. Schütz). — Selected Fragments of Roman Poetry, ed. by W. W. Merry (L. Mueller). — W. R. Paton and E. L. Hicks, The inscriptions of Cos (W. Larfeld). — M. Lacava, Topografia e storia di Metaponto (Holm). — E. Krause, Tuisko-Land, der arischen Stämme und Götter Urheimat (E. H. Meyer).

4. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Ludwich, Aristarchs Homerische Textkritik (P. Egenolff). — Titi Livi ab urbe condita liber IX, erkl. von F. Luterbacher (Fügner). — W. R. Paton and E. L. Hicks, The inscriptions of Cos (W. Larfeld). — H. Förster, Die Sieger in den olympischen Spielen (J. Toepffer). — K. Masner, Die Sammlung antiker Vasen und Terrakotten im K. K. österreichischen Museum (A. Furtwängler). — M. Bréal, De l'enseignement des langues anciennes (K. Hartfelder).

11. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Xenophons Memorabilien, von R. Kühner. — Xenophons Memorabilien, von L. Breitenbach. — Xenophons Memorabilien, von A. Weidner (E. Weissenborn). — Ausgewählte Reden des Demosthenes, von A. Westermann (Thalheim). — Demosthenes ausgewählte, von K. Wotke (Thalheim). — Dionysi Halicarnasensis antiquitatum Rom. libri, ed. C. Jacobi (Th. Büttner-Wobst). — M. Freudenthal, Die Erkenntnislehre Philos von Alexandria (P. Wendland). — Petroni cena Trimalchionis, von L. Friedländer. — Henri Weil, Les Hermocopes et le peuple d'Athènes (H.). — Ernst Herzog, Geschichte und System der römischen Staatsverfassung (H. Schiller). — J. G. Frazer, The Golden Bough (E. H. Meyer).

18. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Les scolies Genevoises de l'Iliade, par J. Nicole (A. Ludwich). — Cornuti artis rhetoricae epitome, ed. Ioannes Graeven (Fr. Marx). — M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriae liber decimus, by W. Peterson (Meister). — R. Volkmann, Rhetorik der Griechen und Römer (Fr. Marx). — C. Schuchhardt, Schliemanns Ausgrabungen in Troja, Tiryns, Mykenä, Orchomenos, Ithaka im Lichte der heutigen Wissenschaft (Belger). — Philologische Abhandlungen Heinrich Schweizer-Sidler gewidmet (F. Justi).

25. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Les scolies Genevoises de l'Iliade, par J. Nicole (A. Ludwich). — Menrad, Ein neuentdecktes Fragment einer voralexandrinischen Homerausgabe. — A. Ludwich, Die sogenannte voralexandrinische Ilias (P. Cauer). — The Iphigenia at Aulis of Euripides, by E. B. England (Wecklein). — C. Sallusti Crispi historiarum reliquiae, ed. B. Maurenbrecher (J. H. Schmalz). — V. Casagrandi, Le minores gentes ed i patres minorum gentium (H. Schiller). — C. Schuchhardt, Schliemanns Ausgrabungen in Troja, Tiryns, Mykenä, Orchomenos, Ithaka im Lichte der heutigen Wissenschaft (Belger). — A. v. Gutschmid, Kleine Schriften, herausg. von F. Rühl (Ferd. Justi).

2. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : Homers Ilias, von K. F. Ameis. — Homers Ilias, von J. La Roche. — A. Scheindler, Wörterverzeichnis zu Homeri Iliadis A—A. — C. Hentze, Anleitung zur Vorbereitung auf Homers Odyssee (P. Cauer). — A. Th. Christ, Homers Odyssee (P. Cauer). — A. Schmekel, Die Philosophie der mittleren Stoa in ihrem geschichtlichen Zusammenhange (P. Wendland). — Cai Vetti Aquilini Iuveni evangeliorum libri quattuor, rec. J. Huemer (K. Marold). — J. P. Waltzing, Le recueil général des inscriptions latines (J. Schmidt). — Fr. Lübkers Reallexikon des klassischen Altertums für Gymnasien, von M. Erler (C—t.). — J. Wilpert, Ein Cyklus christologischer Gemälde aus der Katakomba des Heiligen Petrus und Marcellinus (R. Weil). — H. L. Ahrens, Kleine Schriften. I. Zur Sprachwissenschaft, von C. Häberlin (R. Meister).

9 Juli. — Rezensionen und Anzeigen : A. Schmekel, Die Philosophie der mittleren Stoa in ihrem geschichtlichen Zusammenhange (P. Wendland). — Tacitus' Germania, erklärt von U. Zernial (F. Walter). — R. Koldewey, Neandria (Chr. B.). — Vincenzo de Vit, Della via tenuta dai Cimbri (Schiller). — Steph. Zybalski, Tabulae quibus antiquitates graecae et romanae illus-

trantur (F. Baumgarten). — Festschrift zum fünfzigjährigen Jubiläum des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande (G. Wolff). — Die jüdische Litteratur seit Abschluss des Kanons, von J. Winter und A. Wünsche (P. Wendland). — G. v. d. Gabelentz, Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse (K. Bruchmann).

16. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: *Homeri carmina*, rec. A. Ludwig (P. Egenolff). — *Tertullianus de paenitentia; de pudicitia*, hrsg. von E. Preuschen (J. van der Vliet). — E. Cuq, *Les institutions juridiques des Romains*, par J. E. Labbé (M. Voigt). — Fr. Jeremias, *Tyrus bis zur Zeit Nebukadnezars* (J. V. Prásek). — G. v. d. Gabelentz, Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse (K. Bruchmann).

30. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: *Homeri carmina*, rec. A. Ludwig (P. Egenolff). — Bougot, *Rivalité d'Eschine et de Démosthène* (Thalheim). — *Diodori bibliotheca historica*, rec. Frid. Vogel (K. Jacoby). — Q. Horati Flacci opera, ed. O. Keller et J. Haeussner (H. Müller). — C. Iulii Caesaris commentarii de bello Gallico, hrsg. von Ignaz Prammer (S. Preuss). — E. Wolff, *Des Cornelius Tacitus Gespräch über die Redner* (C. John). — A. Mommsen, *Über die Zeit der Olympien* (G. F. Unger). — M. Hölzl, *Fasti praetorii ab a. u. DCLXXXVII usque ad a. u. DCCX* (P. v. Rhoden). — E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* (A. Hilgenfeld). — *Königliche Museen zu Berlin. Beschreibung der antiken Skulpturen* (H. Winnefeld). — K. F. Johansson, *Beiträge zur griechischen Sprachkunde* (Bartholomae). — Fr. Köppner, *Der Dialekt Megaras und der megarischen Colonien* (R. Meister). — William Gardner Hale, *Die Cum-Konstruktionen*, übersetzt v. A. Neltzert. — E. Hoffmann, *Das Modusgesetz im lateinischen Zeitsatze*. — M. Wetzel, *Das Recht in dem Streite zwischen Hale und E. Hoffmann über die Tempora und Modi in lateinischen Temporalsätzen* (H. Blase). — Michel Apostolis, *Lettres inédites*, par H. Noiret (C. Heyman). — K. Hartfelder, *Das Ideal einer Humanistenschule* (C. Nohle).

13. August. — Rezensionen und Anzeigen: W. Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur* (R. Peppmüller). — *The Supplices of Aeschylus*, by T. G. Tucker (Wecklein). — Michelangeli, *Frammenti della melica Graeca da Terpandro a Bacchilide. II* (H. Stadtmüller). — F. Scheuer, *De Tacitei de oratoribus dialogi codicum nexu et fide* (C. John). — Cornelio Tacito, *Il libro primo delle storie*, di L. Valmaggi (K. Niemeyer). — L. Ceci, *Le etimologie dei Giureconsulti Romani* (R. Kübler). — *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der alchristlichen Litteratur. VII, 1. 2* (A. Hilgenfeld). — L. Pallat, *De fabula Ariadnaea* (W. H. Roscher). — Ballhorn, *Der Zeus-Typus in seiner Ausgestaltung durch Phidias* (Fr. Baumgarten). — Fr. Cumont, *Notes sur un temple mithriaque d'Ostie* (Fr. Baumgarten).

C.F. Lehmann, *Samassumukin, König von Babylonien* (H. Zimmern). — H. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern* (H. Ziemer). — Fr. Bahnsch, *Die Zukunft des griechischen Sprachunterrichts* (X.). — H. G. Stemmler, *Sachregister zu den Verhandlungen über Fragen des höheren Unterrichts* (C. Nohle). — S. Lefmann, *Franz Bopp* (K. Bruchmann).

20. August. — Rezensionen und Anzeigen : L. Parmentier, Les substantifs et les adjectifs en *-es*. — A. Hildebrand, De verbis et intransitive et causative apud Homerum usurpatis. — J. Frenzel, Die Entwicklung des relativen Satzbaues im Griechischen. — Ch. Baron, Le pronom relatif et la conjonction en Grec (P. Cauer). — J. Schwarcz, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (Fr. Susemihl). — M. Manitius, Geschichte der christlich-lateinischen Poesie (M. Petschenig). — H. Dibbelt, Quaestiones Coae mythologiae (W. H. Roscher). — A. Goldbacher, Der Hellenismus in Rom zur Zeit der Scipionen (H. Schiller). — G. M. Flasch, Constantin der Grosse als erster christlicher Kaiser (H. Gelzer). — Fr. Blass, Paläographie, Buchwesen und Handschriftenkunde (A. Ludwig). — C. Chr. Bernoulli, Glareani Descriptio Helvetiae (K. Hartfelder). — C. Castellani, L'origine tedesca e l'origine olandese dell' invenzione della stampa (X.).

27. August. — Rezensionen und Anzeigen : O. Weissenfels, Die Entwicklung der Tragödie bei den Griechen (Wecklein). — Th. Plüss, Sophokles Electra (Wecklein). — W. Frantz, De comoediae Atticae prologis (P. Trautwein). — E. Graf, Pindars logaödische Strophen (C. v. Jan). — L. Herbst, Zu Thukydides (G. Behrendt). — Tacitus, Das Leben des Agricola, ed. Dräger (K. Niemeyer). — S. Brandt, Über die Entstehungsverhältnisse der Prosaschriften des Lactantius (M. Petschenig). — Fourrière, Balaam et la mythologie (W. H. Roscher). — M. Jumpertz, Der römisch-karthagische Krieg in Spanien (H. Schiller). — J. Wagner, Realien des römischen Altertums (W. Zoeller). L. Sütterlin, Zur Geschichte der griechischen Verba deuominativa (J. Wackernagel). — H. Rönsch, Collectanea philologa (B. Kübler).

3. September. — Rezensionen und Anzeigen : G. Sortais, Ilias et Iliade (P. Cauer). — Fr. Kappe, Der Bekkersche Paraphrast der Ilias (A. Ludwig). Porphyrii quaestionum Homericarum ad Odysseam, ed. H. Schrader (A. Ludwig). — Fr. Aly, Ausgewählte Briefe Ciceros und seiner Zeitgenossen (L. Gurlitt). — Tyrrel, Cicero in his letters (L. Gurlitt). — A. Ludewig, Quomodo Plinius maior, Seneca philosophus, Curtius Rufus particula quidem usi sint (J. A. Schmalz). — M. Ohnefalsch-Richter, Die antiken Kultusstätten auf Kypros (A. Furtwängler). — A. H. Smith, A Catalogue of sculpture in the Department of Greek and Roman Antiquities, British Museum (A. Michaelis). I. — H. Blümner, Studien zur Geschichte der Metapher im Griechischen (W. Pecz). — Fr. Bechtel, Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher (H. Ziemer).

10. September. — Rezensionen und Anzeigen : Hans Koch, Quaestionum de proverbiiis apud Aeschylum Sophoclem Euripidem caput alterum (Wecklein). C. H. Hinz, Zur Beurteilung Appians und Plutarchs in der Darstellung der Ereignisse von der Ermordung Cäsars bis zum Tode des M. Brutus (O. E. Schmidt). — M. Tulli Ciceronis pro Cn. Plancio oratio ad iudices by H. A. Holden (J. H. Schmalz). — O. Plasberg, De M. Tullii Ciceronis Hortensio dialogo (H. Deiter). — M. E. A. Martel, Les Katavothres du Péloponèse (J. Partsch). — E. Pohlmeier, Der römische Triumph (M. Zoeller). — A. H. Smith, A Catalogue of sculpture in the Department of Greek and Roman Antiquities, British Museum (A. Michaelis). II. — Léonce

Couture, Le cursus ou rythme prosaïque dans la liturgie et dans la littérature de l'église latine du III^e siècle à la renaissance (A. Miodónski). — Nils Sjöstrand, Loci nonnulli grammaticae latinae examinati (J. H. Schmalz). — Philippus Melanchthon, Declamationes von Karl Hartfelder (Knod).

17. September. — Rezensionen und Anzeigen : Homeri Odysseae carmina ed. J. van Leeuwen et B. Mendes da Costa (A. Ludwig). — Joannes Teufer, De Homero in apophthegmatis usurpato (Paul Cauer). — Sophocles, The plays and fragments IV, by R. C. Jebb (Wecklein). — Amédée Tardieu, Géographie de Strabon (Karl Frick). — Paul Meyer, De Maecenatis oratione a Dione ficta (Hermap Schiller). — W. Y. Sellar, The Roman Poets of the Augustan Age by Andrew Cang (H. Schröder). — E. Samter, Quaestiones Varronianae (F. Marx). — Paulus Geyer, Kritische und sprachliche Erläuterungen zu Antonini Placentini Itinerarium (J. H. Schmalz). — Erwin Pollack, Hippodromica (Paul Cauer). — Per Persson, Studien zur Lehre von der Wurzelweiterung und Wurzelvariation (P. Kretschmer). — Nils Sjöstrand, De futuri infinitivi usu Latinorum quaestiones duae (J. H. Schmalz). — Ludwig Sieber, Das Testament des Erasmus (Karl Hartfelder).

24. September. — Rezensionen und Anzeigen : A. Schimberg, Zur handschriftlichen Überlieferung der scholia Didymi (A. Ludwig). — E. Gladstone, Landmarks of Homeric Study (P. Cauer). — E. Grünwald, Die Dichter, insbesondere Homer, im Platonischen Staat (P. Cauer). — Thukydides, erklärt von Boehme-Widmann (G. Behrendt). — T. Macci Plauti Captivi, Trinummus curante H. Stampini (E. Rēdslob). — J. P. Mahaffy, Problems in Greek History (Holm). — G. Stocchi, Aulo Gabinius e i suoi processi (H. Schiller). — L. Houdard, Étude à propos d'antiquités recueillies en Tunisie (J. Schmidt). — F. Laban, Der Gemütsausdruck des Antinous (Fr. Baumgarten). — M. Hertz, Dissertatio vernaculo sermone conscripta de Thesauro Latinitatis condendo (H. Meusel). — A. Samouillan, De Petro Bunello Tolosano eiusque amicis (K. Hartfelder).

1. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Homeri Odyssea, ed. J. La Roche. — J. La Roche, Kommentar zu Homers Odyssea. — Homers Ilias, erklärt von J. La Roche (P. Cauer). — H. Pusch, Quaestiones Zenodoteae (A. Ludwig). — A. Mayr, Über Tendenz und Abfassungszeit des Sophokleischen Ödipus auf Kolonos (Wecklein). — J. Adam, The nuptial number of Plato (Fr. Hultsch). — Texts and studies, contributions to biblical and patristic literature, ed. by J. Armitage Robinson (A. Hilgenfeld). — Cornelli Nepotis liber de excellentibus ducibus exterarum gentium (Gemss). — C. M. Zander, De lege versificationis latinae summa et antiquissima (L. Mueller). — E. Szanto, Das griechische Bürgerrecht (Thumser). — Fr. S. Cavallari, Appendice alla topografia archeologica di Siracusa (Holm).

8. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Cauer, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? — Jul. Schwarcz, Aristoteles und die *Ἀθηναίων πολιτεία*. — Fr. Rühl, Über die von Mr. Kenyon veröffentlichte Schrift vom Staate der Athener. — P. Cassel, Vom neuen Aristoteles und seiner Tendenz. — A. Bauer, Litterarische und historische Forschungen zu Aristoteles' *Ἀθηναίων πολιτεία*. — R. W. Macan, *Ἀθηναίων πολιτεία*. — Th. Gomperz, Die Schrift vom Staatswesen der

Athener und ihr neuester Beurteiler. — P. Meyer, Des Aristoteles Politik und die *Ἀθηναίων πολιτεία*. — E. v. Stern, Die neuentdeckte *Ἀθηναίων πολιτεία* des Aristoteles. — Fr. Rühl, Der Staat der Athener und klein Ende (Val. v. Schöffer) I. — K. Seitz, Die Schule von Gaza (C. Weyman). — Georgii Cyprii descriptio orbis Romani, ed. H. Gelzer (C. Frick). — T. Macci Plauti Pseudolus, by E. P. Morris (E. Redslob). — R. Buente, Patrici epithalamium Auspicii et Aellae (M. Manitius). — E. Szanto, Das griechische Bürgerrecht (Thumser) II. — A. Enmann, Zur römischen Königsgeschichte (H. Schiller). — W. Windelband, Geschichte der Philosophie (F. Lortzing). — Simon Portius, Grammatica linguae graecae vulgaris (J. Schmitt). — Th. Benfey, Kleinere Schriften (Bartholomae).

15. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Herondae mimiambi ed. F. Bücheler. 2. Aufl. (A. Ludwig). — Horaz' lyrische Gedichte, erklärt von G. H. Müller (J. Häussner). — P. Paris, Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia (Fr. Baumgarten). — G. Carnazza, Il diritto commerciale dei Romani (M. Voigt). — H. Weir Smyth, The vowel System of the Ionic dialect (W. Schulze). — G. E. Benseler, Griechisch-Deutsches Schulwörterbuch (F. Müller). — Iwan v. Müller, Zum hundertjährigen Geburtstag Ludwigs von Döderlein (X.).

22. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: *Διαχύλου δράματα*, edd. Zomarides et N. Wecklein (H. Stadtmüller). — Euripide Alceste, par H. Weil (Wecklein). — Aristoteles' Staat der Athener, übersetzt von Fr. Poland. — M. Erdmann, Der Athenerstaat. — Aristote, La république athénienne, par Th. Reinach. — Aristotle on Constitution of Athens, by E. Poste (Fr. Cauer). — Ammonius in Porphyrii Isagogen sive V voces, ed. A. Busse (M. Wallies). — Siliii Italici Punica, ed. L. Bauer (L. Mueller). — L. Schneider, De sevrum Augustalium muneribus et condicione publica (M. Zoeller). — O. Keller, Lateinische Volksetymologie und Verwandtes (F. Skutsch). — Nik. Paulus, Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister (X.).

29. October. — Rezensionen und Anzeigen: B. Risberg, De nonnullis locis Agamemnonis Aeschyleae scribendis et interpretandis (Wecklein). — Sophokles' Aias, hrsg. von Fr. Schubert. — Sophokles' Elektra, hrsg. von Fr. Schubert (Wecklein). — A. Dieterich, De hymnis Orphicis capitula quinque (A. Ludwig). — H. Gelzer, Analecta Byzantina (C. Weyman). — H. Schiller, Die lyrischen Versmasse bei Horaz (J. Häussner). — J. Kvicala, Nove kritické a exegetické příspěvky k Vergiliově Aeneide (O. Güthling). II libro XXI delle storie di Tito Livio comm. E. Cocchia (Fügner). — F. Villicus, Die Geschichte der Rechenkunst vom Altertum bis zum XVIII. Jahrhundert (Fr. Hultsch). — C. W. C. Oman, The Byzantine Empire (H. Gelzer). — H. Brockhaus, Die Kunst in den Athosklöstern (G. Dehio). — O. Keller, Lateinische Volksetymologie und Verwandtes (F. Skutsch). II. — F. M. Müller, Die Wissenschaft der Sprache (F. Misteli).

5. November. — Rezensionen und Anzeigen: A. Gehring, Index Homericus (P. Cauer). — R. F. J. Klötzer, Die griechische Erziehung in Homers Ilias und Odyssee (P. C.). — J. de la Chauvelays, Les armes et la tactique des Grecs devant Troie (P. C.). — R. Walther, De Apollonii Rhodii Argonauticorum rebus geographicis (A. Häbler). — Euripides, Iphigenia among

M543041

L24
R4
Ser. 2
v. 35

